U d'/of OTTAWA
39003002059920

Universitas
BIBLIOTHECA

Quo Vadis

De cet ouvrage, il a été tiré à part
cinquante exemplaires de luxe, numérotés à la presse, savoir :

Cinq exemplaires sur Chine, numérotés de 1 à 5 ;
Dix exemplaires sur Japon, numérotés de 6 à 15 ;
Trente-cinq exemplaires sur Hollande, numérotés de 16 à 50.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

HENRYK SIENKIEWICZ

Quo Vadis

roman des temps néroniens

Traduction de B. KOZAKIEWICZ et J.-L. de JANASZ

PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1900

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DU MÊME AUTEUR :

En préparation :

PAR LE FER ET PAR LE FEU, roman traduit par B. Kozakiewicz.

PG
7158
.S4Q414
1906

NOTE.

Quo Vadis, dont voici la première traduction française, est l'œuvre capitale de Henryk Sienkiewicz et de la littérature polonaise actuelle.

Publiée en 1895, cette épopée romanesque du christianisme naissant et de la civilisation païenne à son zénith, a été traduite en une vingtaine de langues et dialectes ; il en existe deux traductions anglaises, trois allemandes, six russes.

Le titre est pris à la légende selon laquelle Saint-Pierre, au moment où il quitte Rome, pour fuir les persécutions de Néron, rencontre sur la voie Appienne le Christ, qui, à sa question : « Où vas-tu, Seigneur? (QUO VADIS, DOMINE?), répond : « Puisque tu abandonnes mes brebis, je vais à Rome, pour qu'une fois encore on me crucifie. »

Henryk Sienkiewicz, né en Pologne en 1846, débute en 1869 dans la *Revue hebdomadaire* de Varsovie par des études de critique littéraire et artistique. En 1870 paraît son premier roman : *En vain*, suivi,

pendant trente ans d'une série ininterrompue d'ouvrages dont voici les principaux :

Vieux serviteurs. — Lettres de voyage. — Esquisses au fusain. — Janko le musicien. — Souvenirs d'un professeur posnanien. — Bartek vainqueur. — Le Gardien du phare. — Par le fer et par le feu. — Le Déluge.—Messire Wolodyjowski.— Voyage à Athènes. — Cette troisième. — Sans dogme. — Lettres d'Afrique. — La famille de Polaniecki. — Quo vadis. — Sur la côte d'azur. — Sur l'olympe. — Les Chevaliers de l'ordre teutonique.

Cette année, non seulement la Pologne, mais tous les pays slaves célèbrent, en des fêtes solennelles, le jubilé de l'illustre romancier.

QUO VADIS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Pétrone se réveilla vers le milieu du jour et, comme à l'ordinaire, très las : la veille, chez Néron, il avait pris part à un festin... Depuis quelque temps, sa santé était moins bonne et ses réveils plus pénibles. Mais toujours le bain matinal et un habile massage activaient la circulation paresseuse de son sang et ranimaient ses forces, si bien que de l'oléotechium (le dernier compartiment des bains) il sortait comme rénové, les yeux brillants, et tellement prestigieux qu'Othon même n'eût pu rivaliser avec lui. C'était bien là celui qu'on nommait « l'Arbitre des élégances ».

Le lendemain donc de ce festin, où il avait discuté avec Néron, Lucain et Sénèque la question de savoir si la femme possède une âme, il était étendu sur une table de massage couverte d'un neigeux tapis de byssus égyptien, et deux robustes balneatores, de leurs mains imbibées d'huile, pétrissaient ses muscles. Les yeux fer-

més, il attendait que la chaleur du laconicum avec celle de leurs mains eût pénétré en lui et chassé sa fatigue.

Enfin il ouvrit les yeux et parla.

Il demanda quel temps il faisait, s'informa des gemmes que le joaillier Idomène avait promis de lui soumettre. On lui répondit que le temps était beau, qu'une brise légère soufflait des Monts Albains, et que l'homme aux gemmes n'avait pas paru. Pétrone referma les yeux, et il allait se faire porter au tepidarium quand, soulevant la draperie, le nomenclator annonça que Marcus Vinicius était là.

Pétrone ordonna de laisser entrer le visiteur au tepidarium, où il se fit porter aussitôt. Vinicius était le fils de sa sœur aînée qui avait épousé jadis un Marcus Vinicius, personnage consulaire du temps de Tibère. Le jeune homme servait maintenant sous les ordres de Corbulon contre les Parthes, et, la guerre terminée, il revenait à Rome. Pétrone avait pour lui une sorte d'affection : car Marcus était un jeune homme aux nobles formes et au corps d'athlète, et qui savait, dans ses débauches mêmes, conserver, selon les meilleures esthétiques, cette mesure que Pétrone prisait par-dessus tout.

— Salut, Pétrone ! dit le jeune homme. Que tous les dieux te comblent de leurs faveurs, et nommément Asclépias et Cypris !

— Sois le bienvenu dans Rome, et que le repos te soit doux après la guerre, répondit Pétrone, dégageant sa main des plis du délicat tissu de karbassus dont il était enveloppé. Quoi de neuf chez les Arméniens ? Pendant ton séjour en Asie, as-tu poussé une pointe jusqu'en Bithynie ?

Pétrone, maintenant fameux pour ses goûts efféminés et son amour des plaisirs, avait jadis été gouverneur

de la Bithynie, — un gouverneur énergique et juste. Aussi rappelait-il volontiers cette époque : il avait alors prouvé ce qu'il aurait pu et su devenir si telle eût été sa fantaisie.

— Je suis allé à Héraclée, lever des renforts pour Corbulon, répondit Vinicius.

— Ah ! Héraclée ! j'y ai connu une fille de Colchide, pour qui je donnerais volontiers toutes les divorcées d'ici, sans en excepter Poppée. Mais ce sont là de vieilles histoires. Dis-moi plutôt ce qui se passe sur la frontière des Parthes. Au fond, ils ne sont pas drôles, tous ces Vologèse, ces Tiridate, ces Tigrane, et autres barbares qui, d'après le jeune Arulanus, chez eux marchent encore à quatre pattes et n'imitent les hommes qu'en notre présence. Mais, en ce moment, on parle beaucoup d'eux à Rome, sans doute parce qu'il est plus dangereux de parler d'autre chose.

— Sans Corbulon, ces guerres pourraient mal finir.

— Corbulon ! par Bacchus ! c'est un véritable dieu de la guerre, un vrai Mars, un grand général, un homme à la fois fougueux, loyal et imbécile. Je l'aime, rien que pour la peur qu'il inspire à Néron.

— Corbulon n'est pas un imbécile.

— Tu as peut-être raison ; du reste, peu importe. La sottise, comme dit Pyrrhon, ne le cède en rien à la sagesse, et n'en diffère en rien.

Vinicius se mit à parler de la guerre ; mais Pétrone fermait les yeux. Le jeune homme changea de conversation, s'informa de la santé de son oncle.

Pétrone leva les paupières.

Sa santé ?... Pas bonne. Il n'en était pas encore au même point que le jeune Sissena ; ses sens, à celui-là, étaient tellement émoussés que, le matin, au bain, il demandait : « Je suis assis ?... » Pourtant, lui, Pétrone

n'allait pas bien. Vinicius venait précisément de le mettre sous la protection d'Asclépias et de Cypris. Or Pétrone n'avait aucune foi dans Asclépias. Savait-on au juste de qui il était le fils, cet Asclépias, — d'Arsinoé, ou bien de Coronide? et quand on a des doutes sur la mère, que dire du père ? Qui donc, par le temps qui court, peut être certain d'être le fils de son père ?

Sur quoi, Pétrone sourit; puis il continua :

— Il y a deux ans, c'est vrai, j'ai envoyé à Epidaure trois douzaines de merles vivants et une coupe. Je me disais : Si cela ne fait pas de bien, du moins quel mal peut-il en résulter ? S'il est encore par le monde des gens qui sacrifient aux dieux, je pense qu'ils raisonnent tous comme moi. Tous... sauf peut-être les muletiers de la Porte Capène. Outre Asclépias, j'ai eu affaire aux asclépiades, l'année dernière, pour ma vessie : ils ont eu recours à des incubations. Je savais que c'étaient des charlatans, mais le monde repose sur la duperie, et la vie elle-même est une duperie. L'âme aussi n'est qu'une illusion. Il faut cependant être assez sage pour distinguer les illusions agréables de celles qui ne le sont pas. Je chauffe, par exemple, mon étuve avec du bois de cèdre saupoudré d'ambre, parce que je préfère les bonnes odeurs aux mauvaises. Quant à Cypris, à qui tu m'as également recommandé, c'est peut-être à sa protection que je suis redevable de ces élancements dans la jambe droite dont j'ai souffert. Du reste, une bonne déesse, et je veux croire que, toi aussi, tôt ou tard, tu sacrifieras de blanches colombes sur ses autels...

— Oui, répondit Vinicius, les flèches des Parthes ne m'ont pas atteint, mais j'ai été touché par celles de l'Amour, de façon imprévue, à quelques stades des portes de la ville.

— Par les Grâces aux blancs genoux! tu vas me raconter la chose, dit Pétrone.

— Je venais justement te demander conseil.

Au même instant parurent les épilateurs qui s'empressèrent autour de Pétrone, et Marcus entra dans un bain d'eau tiède.

— Ah! il serait superflu de te demander si ton amour est partagé, répliqua Pétrone en contemplant le jeune marbre qu'était le corps de Vinicius; si Lysippe t'avait vu, tu ornerais la porte qui mène au Palatin, sous les traits de quelque Hercule juvénile.

Le jeune homme sourit et se plongea dans la baignoire en éclaboussant une mosaïque qui figurait Héra au moment où elle prie le Sommeil d'endormir Jupiter.

Comme, son bain terminé, Vinicius se livrait à son tour aux doigts agiles des épilateurs, le lecteur, avec ses rouleaux de papyrus dans un étui de bronze, entra.

— Désires-tu l'écouter? demanda Pétrone.

— S'il s'agit d'une œuvre de toi, volontiers! répondit Vinicius, sinon, je préfère causer. Aujourd'hui, les poètes vous arrêtent à tous les coins de rue!...

— Comment donc! On ne peut sortir sans apercevoir, gesticulant comme un singe, un poète. Agrippa, à son retour d'Orient, les prenait pour des fous furieux. César fait des vers; chacun suit son exemple. Mais on n'a pas le droit d'écrire des vers meilleurs que ceux de César. C'est pourquoi je crains un peu pour Lucain... Moi, je fais de la prose dont je ne régale, du reste, les oreilles de personne, pas même les miennes. Ce que le lecteur avait à nous lire, ce sont les « codicilles » de ce pauvre Fabricius Veiento.

— Pourquoi « ce pauvre »?

— Parce qu'on l'a invité à ne pas réintégrer ses pénates, jusqu'à nouvel ordre. Inutile de te dire qu'on a

fait là une sottise. Ce livre, en somme médiocre et ennuyeux, n'a été lu avec passion que du jour où l'auteur fut en exil. Aujourd'hui, de tous côtés, on entend crier : « Scandale! Scandale! » et pourtant il n'y a là qu'une pâle image de la réalité. Toujours est-il que l'on s'est jeté sur le livre avec la crainte d'y voir son propre portrait et l'espoir d'y trouver celui de ses amis. Chez le libraire Aviranus, cent scribes sont occupés à le copier sous la dictée.

— Tes méfaits n'y figurent pas?

— Si, mais l'auteur s'est trompé : car je suis en même temps plus mauvais et moins plat qu'il ne me représente. Vouloir faire un départ entre le juste et l'injuste me paraît une prétention un peu niaise, n'en déplaise à Sénèque, à Musonius, à Thraséas. Mais je sais distinguer ce qui est laid de ce qui est beau, tandis que, par exemple, cette Barbe-d'Airain de Néron, à la fois poète, cocher, chanteur, danseur et histrion, en est incapable.

— Je regrette cependant Fabricius! Un bon camarade...

— C'est l'amour-propre qui l'a perdu. Chacun le suspectait, personne ne savait rien de précis ; mais lui-même ne pouvait refréner sa langue et confiait son secret à tout venant. As-tu entendu raconter l'histoire de Rufinus?

— Non.

— Eh bien! allons au frigidarium, je te la raconterai.

Ils passèrent dans le frigidarium, reposèrent au creux de niches capitonnées de soie; un jet d'eau teinté de rose répandait un parfum de violettes. Les yeux vers un Faune de bronze, dont les lèvres goulues captaient celles d'une nymphe peu revêche, Vinicius dit :

— Celui-là a raison! Voilà ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

— Sait-on? Mais toi, en outre, tu chéris la guerre. Elle ne me tente pas : les ongles s'y ternissent. Du

reste, à chacun son plaisir. Barbe-d'Airain aime le chant, le sien surtout, et le vieux Scaurus son vase de Corinthe qu'il use de baisers, quand, la nuit, il ne peut dormir. Mais, dis-moi, fais-tu des vers?

— Non, je n'ai jamais pu manier un hexamètre entier.

— Tu ne joues pas du luth? tu ne chantes pas?

— Non.

— Tu ne conduis pas?

— J'ai pris part à des courses, autrefois à Antioche, et sans succès.

— Déjà tu me rassures. Et de quel parti es-tu à l'hippodrome?

— Des Verts.

— Alors, je suis tout à fait tranquille, d'autant plus que, malgré ta grosse fortune, tu n'es pas aussi riche que Pallas ou Sénèque. Car, sans doute, on peut faire des vers, chanter en s'accompagnant du luth, déclamer, pousser un char; mais, il est une chose bien préférable et surtout moins dangereuse : c'est de ne pas faire de vers, de ne pas jouer, de ne pas chanter et de ne harceler nul cheval. Le mieux est encore de savoir admirer ces divers arts — quand Barbe-d'Airain les pratique. Tu es beau : Poppée peut donc s'éprendre de toi, — voilà l'unique péril. Mais non, elle a trop d'expérience. L'amour, ses deux premiers maris l'en ont rassasiée, et, avec le troisième, elle tient à tout autre chose. Croirais-tu que cet imbécile d'Othon l'aime encore à la folie... Il se promène là-bas sur les rochers de l'Espagne, et il soupire... Il a si bien perdu ses anciennes habitudes, il se néglige à ce point, que, pour sa coiffure, il lui suffit maintenant de trois heures par jour ! Qui l'eût cru ?

— Moi, je comprends Othon, répondit Vinicius; pourtant, à sa place, je ferais autre chose.

— Dis.

— Je me recruterais chez les montagnards de là-bas des légions fidèles. Ce sont de durs soldats, ces Ibères.

— Vinicius! Vinicius! J'ai bien envie de dire que tu n'en serais pas capable. Car, ces choses-là, on les fait — on n'en parle pas, même à titre d'hypothèses. Quant à moi, à sa place, je me moquerais de Poppée, je me moquerais de Barbe-d'Airain; j'enrôlerais peut-être des Ibères dans mes légions, mais pas des hommes, des femmes. Tout au plus écrirais-je des épigrammes, que je ne lirais à personne... pas comme ce pauvre Rufinus.

— Tu devais me raconter son histoire.

— Je te la raconterai dans l'unctorium.

Mais dans l'unctorium, l'attention de Vinicius fut attirée par les merveilleuses esclaves de service. Deux d'entre elles, des négresses, commencèrent à frotter de parfums d'Orient le corps des baigneurs; d'autres, des Phrygiennes habiles dans l'art de la coiffure, tenaient dans leurs mains souples des miroirs d'acier et des peignes; deux autres, des filles grecques de Cos, attendaient qu'elles eussent à draper en plis statuaires les toges de leurs maîtres.

— Par Zeus assembleur de nuées, dit Marcus Vinicius, quelle collection de choix!

— Je préfère à la quantité la qualité, répondit Pétrone; ma familia ne dépasse pas quatre cents têtes, et je pense que seuls les parvenus ont besoin d'un plus nombreux domestique.

— Des corps plus beaux, on n'en trouverait pas, même chez Barbe-d'Airain, dit Vinicius.

A quoi Pétrone répondit, libéral :

— Tu es mon parent, et je ne suis ni aussi égoïste que Barsus, ni aussi austère qu'Aulus Plautius. »

Vinicius, levant vivement la tête, demanda :

— D'où t'est venu à l'esprit Aulus Plautius? Sais-tu que,

pour m'être foulé le poignet aux portes de la ville, je suis resté dans sa maison une quinzaine de jours ? Là, un de ses esclaves, un médecin, Mérion, me guérit. C'est précisément de cela que je voulais te parler.

— Vraiment ? Te serais-tu, par hasard, épris de Pomponia ? Alors, je te plains : pas jeune, et vertueuse ! Fâcheux !

— Non, pas de Pomponia, hélas !

— Et de qui ?

— Si je le savais... ! Mais je ne sais même pas au juste son nom : Lygie, ou Callina ? On l'appelle chez eux Lygie, parce qu'elle est du pays des Lygiens, et son nom barbare est Callina. Une maison étrange que celle des Plautius... C'est plein de monde, et pourtant silencieux comme les bosquets de Subiacum. Pendant une dizaine de jours, j'avais ignoré qu'une déesse y habitât. Mais, un matin, je l'aperçus qui se baignait dans une vasque, sous les arbres. Et, je te le jure sur l'écume d'où naquit Aphrodite, les rayons de l'aube jouaient à travers son corps. Je pensai que le soleil levant la ferait se dissiper devant moi comme se dissipe le crépuscule du matin. Je l'ai revue deux fois, et, depuis, je ne connais plus la tranquillité, je ne sais plus ce que sont tous les autres désirs. Je ne me soucie plus de ce que peut me donner la ville ; je ne veux plus ni femmes, ni or, ni bronzes de Corinthe, ni ambre, ni nacre, ni vins, ni festins, je veux la seule Lygie. Pétrone, mon âme s'élance vers elle, ainsi que, sur la mosaïque de ton tepidarium, le Songe s'élance vers Paisiteia ; et, jour et nuit, je la désire.

— Si c'est une esclave, achète-la.

— Ce n'est pas une esclave.

— Qu'est-elle donc ? Une des affranchies de Plautius ?

— N'ayant jamais été une esclave, elle n'est pas une affranchie.

— Alors?

— Je ne sais. Une fille de roi...

— Tu m'intrigues, Vinicius.

— L'histoire n'est pas bien longue. Tu as peut-être connu Vannius, roi des Suèves, qui, chassé de son pays, habita longtemps Rome, où il s'illustra pour sa chance au jeu des osselets et son habileté à conduire un char. Drusus le replaça sur son trône. Vannius gouverna d'abord assez décemment et entreprit d'heureuses guerres; plus tard, cependant, il se mit à écorcher outre mesure, non seulement ses voisins, mais ses sujets. De sorte que Vangio et Sido, ses neveux, fils de Vibilius, roi des Hermandures, se concertèrent pour qu'il retournât à Rome... tenter la chance aux osselets.

— Je m'en souviens; c'était sous Claude. Ces temps ne sont pas lointains.

— Oui... La guerre éclata. Vannius appela à son aide les Yazygues, tandis que ses chers neveux suscitaient les Lygiens. Ceux-ci, fort enclins aux rapines et qui avaient entendu parler des richesses de Vannius, arrivèrent si nombreux que César Claude lui-même commença à trembler pour la sécurité de nos frontières. Claude n'aimait pas s'ingérer dans les querelles des Barbares; il écrivit pourtant à Atelius Hister, chef de la légion du Danube, de surveiller attentivement les diverses phases de la guerre et de ne pas permettre que notre paix fût troublée. Hister exigea alors des Lygiens la promesse de ne pas franchir la frontière; non seulement ils y consentirent, mais ils livrèrent des otages, parmi lesquels la femme et la fille de leur chef... Tu n'ignores pas qu'à la guerre les Barbares traînent avec

eux femmes et enfants... Or, ma Lygie est la fille de ce chef.

— D'où sais-tu tout cela ?

— Aulus Plautius lui-même me l'a raconté. Les Lygiens, à la vérité, ne passèrent pas alors la frontière. Mais les Barbares surgissent comme la tempête et disparaissent comme elle : ainsi disparurent les Lygiens aux têtes ornées de cornes d'aurochs. Ils battirent les Suèves de Vannius et les Yazygues; — mais leur roi périt. Et ils se retirèrent avec leur butin, tandis que les otages restaient aux mains d'Hister. La mère mourut peu de temps après. Pour se débarrasser de l'enfant, Hister l'envoya au gouverneur de toute la Germanie, Pomponius. Celui-ci, la guerre avec les Gattes terminée, revint à Rome où Claude, comme tu sais, lui permit les honneurs du triomphe. La jeune fille suivit ce jour-là le char du vainqueur ; mais, après la cérémonie, et comme on ne peut traiter en captifs les otages, Pomponius, qui à son tour ne savait qu'en faire, la confia à sa sœur, Pomponia Græcina, femme de Plautius. Dans cette maison, où tout est vertueux, depuis les maîtres jusqu'à la volaille du poulailler, elle grandit aussi vertueuse, hélas ! que Græcina même, et si belle qu'auprès d'elle Poppée serait une figue d'automne à côté d'une pomme des Hespérides.

— Et alors ?

— Je te le répète, depuis le moment où j'ai vu la lumière jouer à travers son corps, je suis amoureux d'elle.

— Elle est donc aussi transparente qu'une lamproie ou qu'une petite sardine ?

— Ne plaisante pas, Pétrone. Un vêtement éclatant peut couvrir des blessures douloureuses. Sache encore qu'à mon retour d'Asie, j'ai passé une nuit dans

le temple de Mopsus. Mopsus m'apparut en songe : il m'annonça que l'amour modifierait ma vie profondément.

— J'ai entendu Pline déclarer ne pas croire aux dieux, mais croire aux songes ; peut-être a-t-il raison Au surplus, il est une divinité devant qui mes plaisanteries feront trêve volontiers : l'éternelle et omnipotente Vénus Genitrix. C'est elle qui assemble les âmes, qui unit les êtres et les choses. L'amour a fait surgir le monde du chaos. A-t-il bien fait ? c'est litigieux ; mais sa puissance est patente : on peut ne pas la bénir, — il la faut constater.

— Hélas ! Pétrone, une dissertation philosophique est moins rare qu'un bon conseil !

— Dis-moi ce que tu veux, exactement.

— Je veux Lygie ! Je veux que mes bras, qui maintenant n'étreignent que le vide, l'étreignent, elle. Je veux respirer son souffle. Si c'était une esclave, je donnerais pour elle à Aulus cent jeunes filles encore neuves sur le marché. Je veux la garder dans ma maison jusqu'au jour où ma tête sera aussi blanche que la cime du Soracte en hiver.

— Elle n'est point esclave, mais, en définitive, elle fait partie de la familia de Plautius, et comme c'est une enfant abandonnée, on a le droit de la considérer comme alumna, et Plautius peut te la céder s'il veut.

— Tu sembles ne pas connaître Pomponia Græcina. Tous deux du reste se sont attachés à elle comme si elle était leur enfant.

— Pomponia, je la connais, — un véritable cyprès. Si elle n'était la femme d'Aulus, on l'engagerait comme pleureuse. Depuis la mort de Julia, elle n'a pas quitté la stole noire et elle a l'air de marcher déjà dans la prairie semée d'asphodèles. Elle est, en outre, « la

femme d'un seul homme » et, par conséquent, parmi nos Romaines quatre ou cinq fois divorcées, c'est un phénix... A propos ! as-tu entendu dire qu'un phénix fût éclos, — réellement, à ce qu'on prétend, — dans la Haute-Égypte, ce qui n'arrive pas tous les cinq cents ans ?

— Pétrone ! Pétrone ! nous parlerons du phénix un autre jour.

— Que te dirai-je, mon cher Marcus ? Je connais Aulus Plautius qui, tout en blâmant mon genre de vie, a un faible pour moi : il sait que je n'ai jamais été un délateur comme, par exemple, Domitius Afer, Tigellin, toute la bande des amis d'Ahénobarbe. De plus, sans poser pour le stoïcien, j'ai souvent été choqué par tels actes de Néron, sur lesquels Sénèque et Burrhus fermaient les yeux. Si tu penses que je sois à même d'obtenir quelque chose d'Aulus, je t'offre mes offices.

— Tu as de l'influence sur lui, et de plus ton esprit est inépuisable en expédients... Oui... si tu parlais à Plautius ?

— Tu exagères mon influence et mon ingéniosité ; mais, soit, j'irai parler à Plautius, dès qu'il sera de retour.

— Il est rentré depuis deux jours.

— En ce cas, passons au triclinium, où nous attend le déjeuner ; et, réconfortés, nous nous ferons porter chez Plautius.

— Tu m'avais toujours été très cher, mais maintenant je veux placer au milieu de mes lares ta statue, une statue aussi belle que celle-ci, et lui offrir des sacrifices, dit Vinicius en désignant un Hermès au caducée qui restituait les formes de Pétrone. Par la lumière d'Hélios ! si Pâris te ressemblait, la conduite d'Hélène s'explique.

Et dans cette exclamation, il y avait autant de sincé-

rité que de flatterie. Pétrone, en effet, plus âgé et moins athlétique, était pourtant plus beau encore que Vinicius. Les femmes de Rome admiraient l'Arbitre des élégances, non seulement pour son esprit délié, mais pour son corps harmonieux. Cette admiration se lisait même sur les traits des deux jeunes filles de Cos, qui disposaient en ce moment les plis de sa toge, et dont l'une, Eunice, le regardait dans les yeux, humble et ravie. Mais lui ne prêtait aucune attention à cet émoi ; — et, avec un sourire, il répondit à Vinicius par la phrase de Sénèque sur les femmes : « *Animal impudens*... etc. »

Puis, lui posant le bras sur l'épaule, il l'entraîna au triclinium.

Dans l'unctorium, les deux jeunes Grecques, les Phrygiennes et les deux négresses rangeaient les ustensiles et les parfums. Mais à ce moment, sous la portière, relevée du côté du frigidarium, apparurent les têtes des balneatores, et l'on entendit un léger « psst ». A cet appel, l'une des Grecques, les Phrygiennes et les deux Ethiopiennes disparurent : car c'était le moment où commençait dans les thermes une scène de jeux et de débauches, à laquelle l'inspecteur ne s'opposait pas, amateur lui-même d'amusements de ce genre. Pétrone se doutait de ces exercices, mais, en sa qualité d'homme indulgent, il fermait les yeux.

Dans l'unctorium, restait la seule Eunice. Un moment, la tête penchée, elle écouta les voix et les rires qui s'éloignaient vers le laconicum ; puis elle alla prendre le siège d'ambre et d'ivoire sur lequel Pétrone s'était assis, et le porta devant la statue du maître.

Debout sur le siège, elle noua ses bras au cou de la statue ; ses cheveux roulèrent sur ses reins en flot d'or ; sa chair épousait le marbre ; sa bouche était unie étroitement aux lèvres froides de Pétrone.

CHAPITRE II

Après un repas, que l'on appela déjeuner, et que les deux amis commencèrent à une heure où les simples mortels avaient depuis longtemps terminé le prandium de l'après-midi, Pétrone proposa un léger somme. « Il est encore trop tôt pour des visites. Des gens, il est vrai, commencent les leurs dès le lever du soleil ; cette coutume est peut-être vénérable et bien romaine, — je la tiens pour barbare. Les heures de l'après-midi sont celles qui conviennent ; encore faut-il que le soleil soit passé du côté du temple de Jupiter Capitolin et déjà éclaire obliquement le Forum. L'automne a parfois de chaudes journées ; on aime écouter le murmure du jet d'eau dans l'atrium et, après les mille pas réglementaires, s'assoupir dans la lumière rouge que filtre la pourpre du velarium mi-tiré. »

Vinicius reconnut la justesse de ces propositions. Ils firent des pas, s'entretenant de ce qu'on disait au Palatin et dans la ville, et même ratiocinant un peu. Puis Pétrone entra au cubicule, dormir. Il reparut au bout d'une demi-heure, et, s'étant fait apporter de la verveine, il s'en imprégnait les mains et les tempes :

— Tu ne saurais croire comme cela vivifie et ranime. Je suis prêt.

La litière attendait depuis longtemps ; ils y prirent place et donnèrent ordre qu'on les portât dans le Vicus Patricius, à la maison d'Aulus. L'insula de Pétrone était située sur le flanc méridional du Palatin, près des Carines ; le chemin le plus court était donc le bas du Forum, mais, comme Pétrone voulait aussi entrer chez l'orfèvre Idomène, on passerait par la Voie d'Apollon et le Forum, du côté de la Voie Scélérate, à l'angle de laquelle s'ouvraient des boutiques de tout genre.

Les nègres géants soulevèrent la litière et se mirent en marche, précédés d'esclaves. Pétrone humait dans ses paumes l'odeur de la verveine ; il paraissait réfléchir :

— J'y pense, dit-il : si ta nymphe sylvestre n'est pas une esclave, qui l'empêche de quitter la maison des Plautius et de s'installer chez toi ? Tu la gorgerais d'amour et de richesses, comme j'ai fait pour ma divine Chrysothémis, dont, entre nous, je suis au moins aussi las qu'elle doit être lasse de moi.

Marcus secoua la tête.

— Non... ? demanda Pétrone. Au pis aller, l'affaire serait soumise à l'empereur, et tu peux être sûr que, mon influence aidant, notre Barbe-d'Airain te serait favorable.

— Tu ne connais pas Lygie, répondit Vinicius.

— Alors permets-moi de te demander si tu la connais... autrement que de vue. Lui as-tu parlé ? Lui as-tu avoué ton amour ?

— Je l'ai vue qui se baignait, je te l'ai dit ; depuis, je l'ai rencontrée deux fois. Pendant mon séjour dans la maison d'Aulus, j'occupais une annexe destinée aux hôtes, et, le poignet foulé, je ne pouvais prendre place à la table commune. La veille seulement de mon départ, je rencontrai Lygie, au souper, et ne pus lui adresser une

parole. Je fus obligé d'écouter Aulus narrer ses victoires de Bretagne, se plaindre de la décadence de la petite propriété en Italie. Tout à l'heure, si nous échappons aux victoires et à la petite propriété, ce sera pour l'entendre gémir sur les mœurs efféminées des temps actuels. Ils ont des faisans dans leurs poulaillers, mais se gardent de les faire cuire, partant de ce principe que chaque faisan que l'on mange hâte la fin de la puissance romaine. Une seconde fois, j'ai rencontré Lygie dans le jardin, près de la citerne. Elle arrosait des touffes d'iris. Vois mes genoux. Par le bouclier d'Hercule ! je te le déclare, ils ne tremblaient pas, quand des nuées de Parthes fondaient en hurlant sur nos manipules. Mais ils tremblèrent auprès de cette citerne. Troublé comme un enfant qui porte encore la bulle, longtemps je ne pus prononcer une parole ; seuls mes yeux l'imploraient.

Pétrone le regardait avec une sorte d'envie.

— Et tu ne lui as pas parlé ?

— Si ! Reprenant contenance, je lui dis qu'au moment où il me fallait quitter cette maison hospitalière, je voyais que là la souffrance était plus agréable que les plaisirs partout ailleurs, la maladie plus douce qu'ailleurs la santé. Elle écoutait mes paroles, troublée aussi et la tête inclinée, tout en traçant des lignes avec un roseau sur le sable safran. Puis, elle leva les yeux, les abaissa encore sur les signes qu'elle avait tracés, les reporta sur moi comme si elle voulait me poser une question, et s'enfuit soudain, hamadryade devant un faune balourd.

— Elle a de beaux yeux, n'est-ce pas ?

— Comme la mer, et je m'y suis noyé comme dans la mer. L'Archipel est d'un moins pur azur. Un instant après, le fils de Plautius accourait, me demandait quelque chose. Mais je ne compris pas ce qu'il me voulait.

— Athéné ! s'écria Pétrone, ôte à ce garçon le bandeau dont Eros lui a clos les yeux, sinon il se brisera la tête contre les colonnes du temple de Vénus.

Puis, se tournant vers Vinicius :

— O toi, bourgeon printanier sur l'arbre de la vie, toi, première pousse verte de la vigne ! ce n'est pas chez les Plautius que je devrais te faire porter, c'est à la maison de Gelocius, il y a là une école pour les jeunes garçons qui ignorent la vie.

— Et pourquoi ?

— Qu'avait-elle donc tracé sur le sable ? N'était-ce pas le nom de l'Amour ? un cœur percé d'un trait ? ou encore quelque chose où l'on pût reconnaître que les satyres avaient déjà chuchoté à l'oreille de cette nymphe divers secrets essentiels ? Est-il possible que tu n'aies pas regardé ces signes ?

— J'ai revêtu la toge depuis plus longtemps que tu ne penses, répliqua Vinicius, et, avant l'arrivée du petit Aulus, j'avais déjà examiné ces signes avec attention. Je n'ignore pas qu'à Rome, comme en Grèce, les jeunes filles tracent sur le sable tels aveux que leur bouche hésite à dire. Devine ce qu'elle avait dessiné.

— Si je n'ai pas deviné tout à l'heure, je ne devinerai pas.

— Un poisson.

— Tu dis... ?

— Je dis : un poisson. Cela signifiait-il que c'est un sang glacé qui coule encore dans ses veines ? Je n'en sais rien. Mais toi, pour qui je suis un bourgeon printanier sur l'arbre de la vie, explique donc ce signe.

— Très cher, c'est Pline qu'il faut interroger. Il est expert en poissons.

La conversation s'arrêta là, car maintenant la litière circulait dans des rues en tumulte. Et bientôt, par la Voie d'Apollon, on arriva au Forum.

Des foules se promenaient sous les arcs de la basilique de Jules César, des foules étaient assises sur les marches du temple de Castor et Pollux, ou faisaient le tour du petit sanctuaire de Vesta, semblables, sur ce décor de marbre, à des essaims multicolores de papillons et de scarabées. D'en haut, par les énormes degrés du temple consacré à Jupiter, — *Jovi Optimo Maximo*, — affluaient des foules nouvelles. Près des Rostres, on écoutait quelques orateurs de raccroc. Des marchands vendaient à grands cris des fruits, du vin ou de l'eau mélangée au jus des figues. Des charlatans clamaient la vertu de leurs drogues; des devins, des découvreurs de trésors cachés, et des interprètes de songes, vantaient leur art. Le sistre, la sambuque égyptienne, la flûte grecque intervenaient dans le vacarme. Des malades, des dévots portaient des corbeilles vers les dieux. Entre les jambes des passants, les pigeons picoraient sur les dalles le grain des offrandes, s'élevaient un instant dans un tumulte d'ailes, puis retombaient aux places que les remous laissaient vides. Les groupes s'écartaient devant des litières : d'exquis visages de femmes s'y discernaient, ou bien, usés par la vie, des masques de chevaliers et de sénateurs. Parfois, des pelotons de soldats ou de vigiles fendaient d'un pas cadencé les rassemblements trop tumultueux. La langue grecque résonnait de toutes parts, — aussi fréquente que la latine.

Vinicius, qui n'avait pas revu la ville depuis longtemps, regardait avec curiosité ce Forum Romanum qui dominait le flot des peuples et que ce flot submergeait : « Le Nid des quirites — sans quirites, » dit Pétrone, qui avait deviné la pensée de son compagnon. En effet, l'élément romain disparaissait presque dans cette cohue. On voyait là des nègres d'Ethiopie, des géants aux cheveux blonds, issus des contrées vagues du Nord,

des Bretons, des Gaulois et des Germains, des Sères aux regards obliques, des hommes des bords de l'Euphrate et des hommes des bords de l'Indus, la barbe teinte en rouge brique, des Syriens riverains de l'Oronte, aux yeux noirs et doux, des Arabes du désert, ossifiés, des Juifs à la poitrine creuse, des Égyptiens au sourire immobile, et des Numides et des Africains ; des Grecs de l'Hellade, qui régnaient sur la ville, à l'égal des Romains, mais régnaient par la science, l'art et l'astuce, des Grecs, des Iles et de l'Asie Mineure, et de l'Égypte, et de l'Italie, et de la Narbonnaise ; des prêtres de Sérapis; avec leurs palmes, et des prêtres de cette Isis, de qui les autels s'achalandaient mieux que ceux de Jupiter Capitolin, et des prêtres de Cybèle érigeant des quenouilles de maïs, et des prêtres de divinités nomades, et des danseuses orientales mitrées, et des vendeurs d'amulettes, et des charmeurs de serpents, et des sârs — et de ces gens sans nul métier qui, chaque semaine, venaient puiser du blé dans les greniers des bords du Tibre, s'arrachaient les billets de loterie dans les cirques, dormaient la nuit dans les maisons croulantes du Transtévère et passaient leurs journées dans les cryptoportiques, dans les bouges infâmes de Suburre, sur le pont Milvius ou devant les riches insula, d'où de temps en temps on leur jetait les restes de la table des esclaves.

Pétrone était connu de toute cette foule ; aux oreilles de Vinicius résonnaient sans cesse les mots : « C'est lui ! » — On l'aimait pour sa libéralité ; et son renom avait grandi encore, du jour où l'on avait appris son intervention auprès de César contre l'arrêt qui condamnait à mort tous les esclaves, sans distinction d'âge ni de sexe du préfet Pedanius Secundus, parce que l'un d'eux avait assassiné ce monstre. Pétrone, au surplus, déclarait bien haut que l'affaire lui importait peu et

qu'il avait parlé à César en intime seulement, en sa qualité d'Arbitre des élégances, dont ce massacre, digne de Scythes, peut-être, non de Romains, devait révolter le sentiment esthétique.

Pétrone, en effet, se souciait peu de la reconnaissance du peuple. Ce peuple, il s'en souvenait, avait aimé aussi Britannicus que Néron avait empoisonné, et Agrippine qu'il avait fait assassiner, et Octavie qu'on avait étouffée, et Rubellius Plaute qui avait été exilé, et Thraséas qui, chaque jour, à son réveil, attendait l'arrêt de mort : la popularité pouvait donc être tenue pour un mauvais présage, et ce sceptique ne laissait pas d'être superstitieux... Pétrone méprisait la foule, doublement : comme aristocrate et comme esthète. Ces gens, qui sentaient les fèves grillées et qui s'enrouaient et suaient à jouer à la mora au coin des rues et sous les péristyles, ne méritaient pas le nom d'hommes...

Devant la librairie d'Aviranus, la litière s'arrêta. Il descendit acheter un élégant manuscrit et le remit à Vinicius.

— C'est un cadeau que je te fais, dit-il.

— Merci, répondit Vinicius en regardant le titre. Le Satyricon? C'est nouveau ? De qui ?

— De moi. Mais, je ne veux pas aller sur les traces de ce Rufinus, dont je vais te conter l'histoire, ni sur celles de Fabricius Veiento ; c'est pourquoi personne n'en sait rien ; et toi, n'en parle à personne.

— Tu me disais que tu ne faisais pas de vers, dit Vinicius, et je vois ici force vers alternant avec la prose.

— Lorsque tu liras, porte ton attention sur le repas de Trimalcion. Quant aux vers, j'en suis dégoûté depuis que Néron écrit une épopée. Vitellius, pour se soulager, se sert d'une palette d'ivoire qu'il s'introduit dans la gorge ; d'autres emploient des plumes de fla-

mant trempées dans l'huile ou dans une décoction de serpolet : moi, je relis les poésies de Néron, et le résultat est instantané. Je puis ensuite les louer, sinon avec une conscience pure, du moins avec un estomac bien lavé.

A ces mots, il arrêta la litière devant la boutique de l'orfèvre Idomène et, après avoir réglé l'affaire des gemmes, il se fit porter à la maison d'Aulus.

— En route, je te conterai, comme exemple de l'amour-propre d'un auteur, l'histoire de Rufinus.

Mais, avant qu'il eût commencé son récit, ils s'engagaient dans le Vicus Patricius et se trouvaient devant la demeure d'Aulus. Un jeune et vigoureux janitor leur ouvrit la porte qui menait à l'ostium (second vestibule), tandis qu'une pie prisonnière les accueillait bruyamment d'un « Salve ».

En allant de l'ostium à l'atrium, Vinicius demanda :

— As-tu remarqué que le portier n'a pas de chaînes ?

— C'est une maison étrange, répondit à mi-voix Pétrone. Tu as sans doute entendu dire que Pomponia Græcina a été soupçonnée d'être une adepte de superstitions orientales qui reposent sur l'adoration d'un certain Chrestos. Il semble bien que ce soit Crispinilla qui lui ait rendu ce service ; elle ne peut pardonner à Pomponia de s'être contentée d'un seul mari toute sa vie. Une *univira*... aujourd'hui on trouverait plus facilement à Rome un plat de champignons du Norique !

— Tu as raison, c'est une maison bizarre. Plus tard je te dirai ce que j'ai entendu et vu ici.

Ils se trouvaient dans l'atrium. L'esclave préposé à sa garde envoya le nomenclator annoncer les hôtes ; en même temps, des serviteurs leur présentèrent des sièges et leur mirent des tabourets sous les pieds.

Pétrone, qui se figurait que dans cette maison aus-

tère devait régner un éternel ennui, n'y venait jamais ; il regardait donc autour de lui avec un certain étonnement désappointé, car nulle tristesse n'émanait de cet atrium lumineux. D'en haut, par une large baie, tombait un faisceau de lumière éclatante qui se brisait en mille étincelles sur une fontaine jaillie d'un bassin carré : l'impluvium, entouré d'anémones et d'iris. Manifestement, on aimait ici les lis d'une façon toute particulière, il y en avait des massifs entiers, — et de blancs, et de rouges ; il y avait aussi des iris saphir, dont les pétales délicats étaient comme argentés d'une poussière liquide. Des statuettes de bronze figuraient des oiseaux aquatiques et des enfants, parmi les mousses et les touffes de feuillage. Dans un coin, une biche de bronze, penchant au-dessus de l'eau sa tête rongée et verdie par l'humidité, semblait boire. Le sol de l'atrium était une mosaïque ; les murailles, incrustées en partie de marbre rouge, en partie couvertes de peintures restituant des arbres, des poissons, des oiseaux, des griffons, charmaient par le jeu de leurs couleurs. Les chambranles des portes donnant sur les pièces latérales étaient ornés d'écaille et même d'ivoire ; contre les murailles, se dressaient les statues des ancêtres d'Aulus. Partout on sentait l'aisance paisible, éloignée du luxe, mais noble et sûre d'elle-même.

Pétrone, dont la demeure était incomparablement plus magnifique et plus élégante, ne trouvait là rien qui choquât son goût. Il se tournait vers Vinicius pour lui faire part de cette remarque, quand un esclave écarta la draperie qui séparait l'atrium du tablinum, et Aulus Plautius parut.

C'était un homme déjà sur le soir de la vie, mais robuste, et dont le visage énergique avait, bien que trop court peut-être, quelque chose d'aquilin. A ce moment,

sa figure exprimait de l'étonnement et même de l'inquiétude, du fait de la présence insolite de l'ami, du compagnon, du confident de Néron.

Pétrone était trop homme du monde et trop fin, pour ne pas s'en apercevoir; aussi, après les premières salutations, expliqua-t-il sa présence avec toute sa verve et toute sa bonne grâce : il venait remercier Plautius pour les soins que son neveu avait reçus dans cette maison, et la reconnaissance était le seul motif de sa visite, à laquelle, d'ailleurs, l'avaient enhardi leurs anciennes relations.

— Tu es le bienvenu, dit Plautius, et, quant à la reconnaissance, c'est moi qui t'en dois, encore que tu n'en soupçonnes probablement pas la cause.

En effet, Pétrone avait beau hausser ses yeux couleur de noisette et chercher dans ses souvenirs, il ne devinait pas.

— J'aime, reprit Aulus, et j'apprécie beaucoup Vespasien, à qui tu as sauvé la vie le jour où il eut le malheur de s'endormir en écoutant les vers de César.

— Dis plutôt « le bonheur », répliqua Pétrone, car il ne les entendit pas; mais je conviens que l'heureuse aventure risquait de finir mal. Barbe-d'Airain voulait absolument lui envoyer par un centurion le conseil amical de s'ouvrir les veines.

— Et toi, Pétrone, tu t'es moqué de César?

— Point : je lui ai représenté que, si Orphée pouvait par son chant endormir les bêtes sauvages, c'était triomphe non moins grand d'avoir réussi à endormir Vespasien. On peut critiquer Ahénobarbe, pourvu qu'à un peu de critique on mêle beaucoup de flatterie. Notre gracieuse Augusta, Poppée, s'en rend compte à merveille.

— Quels temps, hélas ! continua Aulus. Il me

manque deux incisives que m'a brisées une pierre lancée par un Breton, et ma parole en est devenue sifflante ; et pourtant les plus heureux moments de ma vie, je les ai passés en Bretagne.

— Parce que c'étaient les moments de tes victoires, intervint Vinicius.

Mais Pétrone, craignant que le vieux militaire ne se mît à relater ses campagnes, changea de conversation. Il raconta qu'aux environs de Præneste des paysans avaient trouvé le cadavre d'un louveteau à deux têtes ; que, pendant l'orage de l'avant-veille, la foudre avait arraché une pierre à l'un des angles du temple de la Lune, chose inouïe vers la fin de l'automne ; qu'un certain Cotta, de qui il tenait ces nouvelles, ajoutait que les prêtres de ce temple prédisaient la ruine de la ville, ou au moins la ruine d'une maison puissante : on ne pourrait conjurer le malheur que par de grands sacrifices.

Aulus exprima l'avis que de tels signes, en effet, n'étaient pas négligeables ; quand les crimes dépassent toute mesure, comment s'étonner que les dieux s'irritent ? et, dans ce cas, des offrandes propitiatoires lui semblaient s'imposer.

Pétrone émit :

— Ta maison, Plautius, n'est pas trop grande, bien qu'un grand homme y demeure ; la mienne est, à vrai dire, trop vaste pour son chétif propriétaire, mais encore elle est petite. Et s'il s'agit de la ruine d'une maison aussi imposante, par exemple, que la Domus Transitoria, vaut-il la peine que nous fassions des offrandes pour conjurer cette ruine ?

Plautius ne répondit pas, et cette réserve blessa quelque peu Pétrone, car, malgré l'élasticité infinie de sa morale, il n'avait jamais été un délateur.

Aussi changea-t-il encore une fois le tour de la conversation : il s'appliqua à vanter la demeure de Plautius, le bon goût qui y régnait.

— C'est une vieille habitation, repartit Plautius, où je n'ai rien changé depuis que j'en ai hérité.

La draperie qui séparait l'atrium du tablinum ayant été tirée, la maison était ouverte d'une extrémité à l'autre, et à travers le tablinum, à travers le dernier péristyle et la salle suivante (l'œcus), le regard pénétrait jusqu'au jardin qui apparaissait comme un tableau lumineux en un cadre sombre. Les rires joyeux d'un enfant s'envolaient de là-bas jusqu'à l'atrium.

— Ah ! chef, dit Pétrone, permets-nous d'entendre de plus près ce rire franc, un rire aujourd'hui si rare.

— Volontiers, répondit Plautius en se levant : c'est mon petit Aulus et Lygie qui jouent à la balle. Mais j'imagine, Pétrone, que tes jours se passent à cela, rire.

— La vie est risible, et je ris..., repartit Pétrone, mais ici le rire a un autre son.

— Au vrai, ajouta Vinicius, Pétrone ne rit pas tout le jour : toute la nuit, plutôt !

Causant ainsi, ils traversèrent la maison dans toute sa longueur et arrivèrent au jardin.

Pétrone jeta un regard rapide sur Lygie ; le petit Aulus accourut dire bonjour à Vinicius qui, s'avançant, s'inclina devant la belle jeune fille, immobile, sa balle à la main, ses cheveux noirs en désordre léger, essoufflée un peu et le rose aux joues.

Mais au jardin, dans le triclinium ombragé de lierre, de vigne et de chèvrefeuille, était assise Pomponia Græcina ; ils allèrent la saluer. Pétrone la connaissait, pour l'avoir vue chez Antistia, fille de Rubellius Plaute, et aussi dans la maison des Sénèque et chez Pollion. Il ne pouvait se défendre d'un certain étonnement respectueux

devant la mélancolie sereine de ce visage, et cette noblesse d'attitude, de gestes, de paroles.

Et maintenant même, dans ses remerciements pour les soins donnés à Vinicius, il intercalait le mot « domina », qui ne lui venait jamais à l'esprit quand, par exemple, il causait avec Calvia Crispinilla, Scribonie, Valérie, Solina et autres femmes du monde. Après les saluts et les remerciements, il déplora que Pomponia se fît voir si peu, qu'on ne la rencontrât ni au cirque, ni à l'amphithéâtre, — à quoi elle répondit, placide et la main sur celle de son mari :

— Nous devenons vieux, et tous deux nous aimons de plus en plus le foyer domestique.

Pétrone voulut s'élever contre ce goût de la retraite, mais Aulus Plautius ajouta de sa voix sibilante :

— Et nous nous sentons de plus en plus étrangers parmi des gens qui affublent de noms grecs même nos dieux romains.

— Les dieux, il y a quelque temps déjà, sont devenus des figures de rhétorique, répondit négligemment Pétrone, et ce sont les Grecs qui nous ont appris la rhétorique ; j'avoue qu'il m'est plus facile de dire Héra que Junon, — et il marquait par son regard qu'en présence de Pomponia l'évocation de Junon s'imposait.

Puis il protesta contre ce qu'elle avait dit de la vieillesse :

— En vérité, la vieillesse arrive vite, mais plus ou moins vite selon que l'on a tel ou tel genre de vie ; et il est des visages que Saturne paraît oublier.

Pétrone parlait non sans sincérité, car Pomponia Græcina, bien qu'elle fût déjà sur le revers de l'âge, avait conservé une rare fraîcheur de teint ; et, comme elle avait la tête petite et les traits délicats, malgré sa robe sombre, malgré sa raideur et sa taciturnité, elle apparaissait vraiment jeune, à certains moments.

Le petit Aulus, qui, lors du séjour de Vinicius, l'avait pris en amitié, l'invita à jouer à la balle. Derrière l'enfant, Lygie était entrée dans le triclinium. Sous le rideau de lierre, avec de petites lueurs miroitantes sur le visage, elle sembla à Pétrone plus jolie qu'au premier coup d'œil, et réellement telle qu'une nymphe. Et, comme il ne lui avait pas encore adressé la parole, il se leva, s'inclina devant elle, et dit les paroles dont Ulysse salue Nausicaa :

— Je suis à tes genoux... déesse ou mortelle...
Si tu es l'une des mortelles qui demeurent sur la terre,
Trois fois heureux ton père et ta mère vénérée,
Trois fois heureux tes frères...

Pomponia elle-même fut sensible à l'ingénieuse courtoisie de ce mondain. Quant à Lygie, elle écoutait confuse et rosissante, les yeux baissés. Mais bientôt un sourire espiègle palpita au coin de ses lèvres ; une hésitation fit vaciller gentiment les traits charmants de son visage; et elle répondit par les paroles de la Nausicaa, les citant tout d'une haleine et un peu comme une leçon apprise par cœur :

— Étranger, tu ne sembles pas un homme de basse naissance ou de peu d'esprit...

Puis elle s'enfuit comme un oiseau qui s'effarouche.

C'était maintenant à Pétrone de s'étonner ; il ne s'attendait pas à entendre un vers d'Homère sortir de la bouche d'une jeune fille dont Vinicius lui avait appris l'origine barbare. Il regarda donc Pomponia d'un air interrogateur, mais elle souriait en voyant l'orgueil que reflétait le visage de son mari.

Malgré ses préjugés de vieux Romain, qui l'obligeaient à fulminer contre la langue grecque et sa propagation, Aulus était heureux que cet homme si cultivé, ce littéra-

teur eût trouvé dans sa maison quelqu'un capable de lui répondre dans la langue même et par un vers d'Homère.

— Nous avons ici un pédagogue, un Grec, dit-il en se tournant vers Pétrone, qui donne des leçons à notre fils, et la fillette assiste à ces leçons. Ce n'est encore qu'une bergeronnette, mais une agréable petite bergeronnette, à laquelle nous nous sommes habitués.

Pétrone regardait maintenant, à travers le treillis de lierre et de chèvrefeuille, le jardin et le trio qui s'y ébattait. Vinicius en simple tunique lançait la balle que s'efforçait d'empaumer, cambrée souplement, Lygie. La jeune fille avait, tout d'abord, semblé un peu frêle à Pétrone. Mais, vue ainsi, dans la clarté du jardin, elle apparaissait l'image vivante de l'Aurore. Ah! ce visage rose et diaphane, ces lèvres faites pour le baiser, ces yeux d'azur profond, et la blancheur de ce front d'albâtre, et ces sombres cheveux aux reflets d'ambre et de bronze, — et tout ce corps souple, svelte, jeune d'une jeunesse de mai nouveau, de fleur fraîchement éclose! Cette tanagréenne fillette était une harmonie printanière. Et, telle une lampe où se joue la lumière, ses formes rosées révélaient l'âme de clarté dont elles s'irradiaient.

Il pensa soudain à Chrysothémis et eut un sourire amer. Dans sa mémoire, elle apparut, avec ses cheveux poudrés d'or et ses sourcils noircis, fabuleusement fanée, telle une feuille de rose jaune et flétrie. Pourtant, cette Chrysothémis, Rome entière la lui enviait.

— Vinicius a bon goût, pensa-t-il, et ma Chrysothémis date de la prise de Troie.

Se tournant vers Pomponia Græcina :

— Je comprends maintenant, domina, que, près de ces deux êtres, vous préfériez, aux festins du Palatin et au cirque, votre maison.

— Oui, répondit-elle, les yeux vers le petit Aulus et Lygie.

Le vieux chef se mit à raconter l'histoire de la jeune fille et ce qu'il avait appris jadis d'Atelius Hister, au sujet de ces Lygiens épars dans les brumes septentrionales.

Les autres cependant avaient cessé de jouer. S'étant promenés un peu, ils s'assirent sur un banc près de la piscine. Mais bientôt l'enfant se leva pour aller taquiner les poissons. Et Vinicius continua la conversation commencée pendant la promenade :

— Oui, disait-il d'une voix basse et tremblante, à peine avais-je quitté la robe prétexte qu'on m'envoyait aux légions d'Asie. Je n'ai pu connaître la ville, ni la vie, ni l'amour. Enfant, j'allais à l'école de Musonius qui nous répétait que le bonheur consiste à vouloir ce que veulent les dieux et, par conséquent, dépend de notre volonté. Et moi, je pense qu'il y en a un autre, plus grand et plus précieux et qui ne dépend pas de notre volonté, — car l'amour seul peut le donner. Ce bonheur, les dieux eux-mêmes le cherchent ; et moi, Lygie, qui jusqu'à présent n'ai pas connu l'amour, je veux marcher sur leurs traces, et je cherche aussi celle qui voudra me donner le bonheur...

Il se tut, et l'on n'entendit un moment que le léger clapotis de l'eau où le jeune Aulus jetait des cailloux pour faire peur aux poissons. Puis il reprit d'une voix plus tendre encore et plus basse :

— Tu connais certainement le fils de Vespasien, Titus. On prétend qu'à peine hors de l'enfance, il s'éprit de Bérénice au point que sa malheureuse passion faillit lui être mortelle... Je saurais aimer ainsi, ô Lygie. La richesse, la gloire, le pouvoir, vaine fumée, néant. L'homme riche trouvera plus riche que lui, la gloire de

l'homme célèbre sera éclipsée par une gloire plus grande, le puissant cédera à un plus puissant... Mais ni César ni même aucun dieu n'éprouvera jamais plus de joie qu'un simple mortel qui contre sa poitrine sent battre une poitrine chère, ou qui baise des lèvres aimées... Ainsi l'amour nous égale aux dieux, Lygie...

Elle écoutait comme elle eût écouté le son d'une flûte grecque ou d'une cithare : musique étrange qui s'infiltrait dans ses oreilles, remuait son sang, et pénétrait son cœur de faiblesse, d'épouvante et aussi d'une joie surnaturelle ; tout ce qu'il disait existait déjà en elle auparavant, mais lui était resté indistinct.

Sur les cyprès immobiles tombait une lumière rouge, et toute l'atmosphère en était imprégnée. Lygie leva sur Vinicius ses yeux comme éveillés d'un songe ; et soudain, penché vers elle, les yeux frémissants d'une prière, il lui parut plus beau que tous les hommes, que tous les dieux dont elle voyait les statues aux frontons des temples. Il prit doucement son bras au-dessus du poignet et demanda :

— Ne devines-tu pas, Lygie, pourquoi je te parle ainsi, à toi ?

— Non, chuchota-t-elle, si bas que Vinicius l'entendit à peine. Mais il ne la crut pas, et lui serrant le bras plus fort, il l'eût attirée sur son cœur, si, dans le sentier bordé de myrte, ne s'était montré le vieil Aulus, qui, s'approchant d'eux, leur dit :

— Le soleil décline ; prenez garde à la fraîcheur du soir et ne plaisantez pas avec Libitine.

— J'ai jeté là ma toge, répondit Vinicius, et je ne sens pas le froid.

— Pourtant on n'aperçoit plus que la moitié du disque au-dessus du Janicule, répliqua le vieux guerrier. Parlez-moi du doux climat de cette Sicile, où le

peuple s'assemble le soir sur les places pour saluer en des chœurs Phœbus qui se couche.

Et, abondamment, il célébra la Sicile, où il avait une grande exploitation agricole. Souvent il avait songé à y terminer ses jours. On a assez des frimas de l'hiver, quand ils vous ont blanchi la tête. Les feuilles ne tombent pas encore des arbres, et au-dessus de la ville rit encore un ciel clément ; mais quand la vigne aura jauni, quand la neige aura couvert les montagnes albaines, et que les dieux souffleront sur la Campanie un vent hostile, alors qui sait s'il ne se transportera pas avec toute sa famille dans sa paisible retraite des champs ?

— Aurais-tu l'intention de quitter Rome, Plautius ? demande Vinicius, inquiet.

— Depuis longtemps j'ai cette intention, répondit Aulus, car là-bas la vie est plus tranquille et plus sûre.

Derechef, il vanta ses vergers, ses troupeaux, sa maison cachée dans la verdure, et les collines vêtues de thym et de serpolet au-dessus desquelles bourdonne l'essaim des abeilles. Mais Vinicius était sourd à cette note bucolique. Il rêvait aux moyens de conquérir Lygie. Parfois il regardait du côté de Pétrone.

Cependant Pétrone, assis près de Pomponia, se délectait au spectacle du soleil couchant, du jardin et des formes humaines debout près du vivier. Les vêtements, sur le fond sombre des myrtes, se doraient de l'éclat de l'astre. A l'horizon occidental, les pourpres, les violets évoluèrent vers l'opale ; la voûte devint lilas ; les noires silhouettes des cyprès accusèrent leur opacité ; la paix du soir investit les hommes, les arbres, tout le jardin.

Pétrone fut étonné de ce calme ; sur le visage de Pomponia, du vieil Aulus, de leur fils et de Lygie, il y

avait quelque chose qu'il n'avait pas l'habitude de voir sur les visages qui passaient dans ses nuits ; il sentit qu'une sérénité tendrement lumineuse, émanée de leur vie quotidienne, baignait les habitants de l'insula, et qu'il pouvait exister une beauté et un charme que lui, toujours en quête de charme et de beauté, n'avait jamais connus. Il ne put garder pour lui cette impression et, se tournant vers Pomponia, il dit :

— Combien votre monde est différent de celui que gouverne notre Néron !

Elle leva son visage délicat vers la lueur crépusculaire et répondit avec simplicité :

— Ce n'est pas Néron qui gouverne le monde, c'est Dieu.

Il y eut un silence. On entendit dans l'allée les pas du vieux chef, de Vinicius, de Lygie et du petit Aulus ; mais avant que le groupe fût là, Pétrone demanda encore :

— Tu crois donc aux dieux, Pomponia ?

— Je crois en Dieu, qui est Un, Juste et Tout-Puissant, répondit-elle.

CHAPITRE III

— Elle croit en un dieu qui est un, tout-puissant et juste, répéta Pétrone quand il se retrouva dans la litière en tête à tête avec Vinicius. Si son dieu est tout-puissant, il est le maître de la vie et de la mort; et s'il est juste, il envoie la mort avec justice. Pourquoi donc Pomponia porte-t-elle le deuil de Julie? En pleurant Julie, elle blâme son dieu. Il faut que je redise ce raisonnement à notre singe à la barbe d'airain. Quant aux femmes, je conviens que chacune possède trois ou quatre âmes, mais nulle n'a une âme raisonnable. Pomponia ferait bien de méditer avec Sénèque ou avec Cornutus sur ce qu'est leur grand Logos. Ils devraient convoquer les ombres de Xénophane, de Parménide, de Zénon et de Platon, qui s'ennuient là-bas, au pays des Cimmériens, comme pinsons en cage. Ce n'est pas de cela que je voulais leur parler, à elle et à Plautius. Par le ventre sacré d'Isis l'Egyptienne! si je leur avais dit de prime abord pourquoi nous étions venus, je suppose que leur vertu aurait retenti comme un bouclier d'airain sous la massue. Et je n'ai pas osé! Croirais-tu, Vinicius? Je n'ai pas osé! Les paons sont de beaux oiseaux, mais leur cri est trop strident. J'ai eu peur du cri. Il faut cepen-

dant que je te félicite de ton choix. Une vraie « Aurore aux doigts de roses »... Et sais-tu ce qu'elle m'a encore rappelé? Le printemps! Non pas notre printemps d'Italie, où à peine çà et là un pommier se couvre de fleurs, tandis que les oliviers restent obstinément gris poussière, mais ce printemps que j'ai vu jadis en Helvétie, jeune, frais, vert clair... Je le jure par cette pâle Séléné, je te comprends, Marcus; sache cependant que c'est Diane que tu aimes, et qu'Aulus et Pomponia sont prêts à t'écharper, comme jadis les chiens d'Actéon.

Vinicius, la tête baissée, resta un moment silencieux. Puis :

— Je la désirais; maintenant, je la désire davantage. Quand j'ai serré sa main, un souffle de feu m'a embrasé!... Il faut qu'elle soit à moi. Si j'étais Zeus, je l'envelopperais d'une nuée comme une Io, ou bien l'inonderais d'or comme une Danaé. Je voudrais baiser ses lèvres jusqu'à la souffrance. Je voudrais l'entendre crier sous mon étreinte. Je voudrais tuer Aulus et Pomponia, et l'enlever, elle, l'emporter entre mes bras dans ma maison. Je ne dormirai pas cette nuit. Je vais faire fouetter quelque esclave et l'écouterai geindre.

— Calme-toi, dit Pétrone, tu as les instincts d'un charpentier de Suburre.

— Peu m'importe! Il faut que je l'aie. Je suis venu te demander conseil; mais si tu ne trouves rien, je trouverai moi-même... Aulus regarde Lygie comme sa fille; pourquoi devrais-je, moi, voir en elle une esclave? Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de l'avoir, eh bien, soit! — qu'elle enduise la porte de ma maison de graisse de loup, qu'elle l'entoure d'un filet, qu'elle vienne siéger épouse à mon foyer.

— Calme-toi, frénétique rejeton des consuls. Si nous traînons ici des Barbares, la corde au cou, derrière

nos chars, ce n'est pas pour épouser leurs filles. Ne pousse pas les choses à l'extrême. Épuise les moyens simples et honnêtes, laisse-moi et laisse-toi le temps de la réflexion. Pour moi aussi, Chrysothémis était la fille de Jupiter, et pourtant je ne l'ai pas épousée; de même Néron n'épousa pas Acté, bien qu'on eût fait d'elle une fille du roi Attale... Calme-toi... Pense que, si elle veut quitter les Aulus pour toi, ils n'ont pas le droit de la retenir. Sache en outre que tu n'es pas seul à être enflammé : Éros a porté le feu en elle aussi... Je m'en suis aperçu et on peut se fier à moi sur ce point... Prends patience, il y a moyen à tout; mais aujourd'hui j'ai trop pensé déjà, et je suis fatigué. Je te promets que demain je réfléchirai encore à tes affaires, et Pétrone ne serait plus Pétrone s'il ne trouvait quelque artifice.

— Je te remercie, et que la Fortune te comble de ses dons !

— Sois patient.

— Où te fais-tu porter?

— Mais... chez Chrysothémis.

— Tu es heureux, tu possèdes celle que tu aimes.

— Moi? Sais-tu ce qui m'amuse encore en Chrysothémis? C'est qu'elle me trompe avec mon propre affranchi, le luthiste Théoclès, et croit que je l'ignore. Jadis je l'ai aimée... Maintenant ses mensonges et sa sottise font ma joie. Viens avec moi. Si elle te fait la cour et trace pour ton édification des lettres sur la table avec son doigt trempé dans du vin, sache que je ne suis pas jaloux.

Et ils se firent porter chez Chrysothémis. Mais, dans le vestibule, Pétrone posa la main sur l'épaule de Vinicius et dit :

— Attends... Il me semble que j'ai trouvé un moyen.

— Que tous les dieux t'en récompensent !

— Oui! je crois le moyen infaillible... Sais-tu une chose, Marcus?

— Je t'écoute, Pallas-Athéné!

— Eh bien! dans quelques jours, la divine Lygie goûtera dans ta maison le grain de Déméter.

— Tu es plus grand que César! s'écria Vinicius.

CHAPITRE IV

En effet, Pétrone tint sa promesse.

Le lendemain, après sa station chez Chrysothémis, il avait, à la vérité, dormi toute la journée ; mais le soir il s'était fait porter au Palatin, il avait eu avec Néron un entretien particulier, — et, le troisième jour, paraissait devant la maison de Plautius un centurion à la tête d'une quinzaine de prétoriens.

Par ce temps d'incertitude et de terreur, les envoyés de ce genre étaient souvent messagers de mort. Quand le centurion eut frappé du heurtoir la porte d'Aulus et que le surveillant de l'atrium annonça que des soldats étaient là, l'épouvante envahit la maison. Toute la famille entoura le vieux chef, car tous étaient convaincus qu'il était particulièrement menacé. Pomponia, jetant les bras au cou de son mari, se pressa contre lui, et ses lèvres bleuissantes marmonnaient de mystérieuses paroles ; Lygie, pâle comme un linge, lui baisait les mains ; le petit Aulus s'accrochait à sa toge. De toute la maison sortaient des essaims d'esclaves des deux sexes. On entendait des exclamations : « Heu ! heu ! malheur ! » Les femmes sanglotaient ; quelques-unes déjà se lacéraient le visage, se couvraient la tête de leurs vêtements.

Seul le vieux chef, coutumier de la mort, restait im-

passible, et son court visage aquilin se ciselait dans la pierre. Après avoir apaisé les cris et ordonné aux serviteurs de se disperser :

— Laisse, Pomponia, dit-il. Si ma fin est arrivée, nous aurons le temps de nous faire nos adieux.

Et il l'écarta doucement ; mais elle dit : « Dieu fasse que ton sort soit aussi le mien, Aulus ! » puis tomba à genoux, et se mit à prier.

Aulus passa dans l'atrium, où l'attendait le centurion. C'était le vieux Caïus Hasta, jadis son subalterne dans les guerres de Bretagne.

— Salut, chef, dit l'envoyé. Je t'apporte, de la part de César, un ordre et un salut ; voici les tablettes et le sceau qui prouvent que je viens en son nom.

— Je suis reconnaissant à César de son salut et j'exécuterai son ordre. Salut, Hasta, quel est ton message ?

— Aulus Plautius, commença Hasta, César a appris que dans ta maison séjourne la fille du roi des Lygiens, par ce roi remise aux Romains en garantie. Le divin Néron te remercie, ô chef, d'avoir donné l'hospitalité à cette jeune fille ; mais, ne voulant pas t'imposer cette charge plus longtemps, considérant en outre qu'en sa qualité d'otage la Lygienne doit être placée sous la protection de César même et du Sénat, il t'ordonne de la remettre entre mes mains.

Aulus était trop soldat et trop énergique pour proférer, à l'encontre d'un ordre, de vaines paroles de chagrin ou de récrimination. Cependant un pli de colère et de douleur creusa son front. Ce froncement faisait jadis trembler les légions de Bretagne ; et, même à ce moment, la crainte pâlit la face d'Hasta. Aulus examina les tablettes, le sceau, puis, levant les yeux sur le vieux centurion, il dit, plus calme :

— Attends dans l'atrium, Hasta ; on va te remettre l'otage.

Et il se rendit au fond de la maison, dans la salle où Pomponia Græcina, Lygie et le petit Aulus s'étaient réfugiés.

— Personne n'est menacé de mort ni d'exil dans les îles lointaines, dit-il ; pourtant, l'envoyé de César est un messager de malheur. Il s'agit de toi, Lygie.

— De Lygie ? s'écria Pomponia.

— Oui.

Et se tournant vers la jeune fille, il parla :

— Lygie, tu as été élevée dans notre maison, et nous t'aimons, Pomponia et moi, comme notre fille. Mais c'est à César qu'appartient ta tutelle. Or, César te réclame.

— Aulus ! s'écria Pomponia, la mort vaudrait mieux pour elle.

Lygie, blottie dans ses bras, répétait : « Ma mère ! ma mère ! » Le visage d'Aulus exprima de nouveau la colère et la douleur.

— Si j'étais seul au monde, dit-il d'une voix sombre, je ne la livrerais pas vivante, et mes proches pourraient porter aujourd'hui même des offrandes à Jupiter Libérateur... Je vais me rendre chez César, et je le supplierai de revenir sur sa décision. M'écoutera-t-il ? je ne sais. En attendant, adieu, Lygie, et sache bien que nous avons toujours béni le jour où tu t'es assise à notre foyer. Adieu, notre joie et la lumière de nos yeux !

Et vivement il retourna à l'atrium, pour ne pas se laisser étreindre par une émotion indigne d'un Romain et d'un chef.

Cependant Pomponia, ayant conduit Lygie au cubicule, lui disait des paroles qui résonnaient étrangement dans cette maison, où, toujours assidu au larrarium, Aulus Plautius consacrait des offrandes aux dieux

domestiques. « Le temps de l'épreuve est venu, disait Pomponia. Jadis Virginius perça la poitrine de sa propre fille, pour la délivrer d'Appius, et Lucrèce volontairement tarifa de sa vie son déshonneur. La maison de César est celle du déshonneur. Mais, si la loi, plus sainte, sous laquelle nous vivons toutes deux interdit d'attenter à la vie, elle permet aussi et ordonne de se défendre de l'opprobre, fût-ce au prix de la vie. Celui qui sort pur de l'antre de la corruption en a plus de mérite ; la terre est cet antre de corruption : mais, par bonheur, on n'y vit que la durée d'un clin d'œil, pour ressusciter du tombeau. »

Puis elle dit les blessures de son cœur.

Son cher Aulus, il gardait une taie sur les yeux : la source de lumière n'avait pas encore jailli jusqu'à lui. Son fils, elle ne pouvait pas l'élever dans la vérité. Peut-être en serait-il toujours ainsi. Puis viendrait l'heure d'une séparation infiniment plus douloureuse et plus terrible que cette séparation momentanée dont elles souffraient toutes deux en ce moment, — et elle n'arrivait pas à concevoir comment, même au ciel, elle pourrait être heureuse sans eux. Elle avait déjà passé bien des nuits à implorer la pitié et la grâce divines. Mais elle offrait sa souffrance à Dieu, elle attendait, elle avait confiance. Et, lorsqu'à présent un nouveau coup venait la frapper, que l'ordre d'un bourreau lui enlevait une tête chérie, elle avait encore foi en une force supérieure à celle de Néron, en une miséricorde qui passât sa méchanceté.

Elle embrassa plus fort la jeune fille ; celle-ci se laissa glisser à genoux et, cachant sa figure dans le peplum de Pomponia, elle resta longtemps silencieuse ; quand elle se releva, son visage était plus calme.

— Je souffre de te quitter, ma mère, de quitter mon

père et mon frère, mais je sais que la résistance ne servirait de rien et vous perdrait tous. Du moins, dans la maison de César, je n'oublierai jamais tes paroles.

Puis, elle fit ses adieux au jeune Plautius, au vieillard grec qui leur servait à tous deux de précepteur, à sa lingère qui l'avait jadis nourrie, et à tous les esclaves.

L'un deux, un grand Lygien aux massives épaules, qu'on appelait à la maison Ursus, et qui était venu au camp des Romains en même temps que Lygie et sa mère, tomba aux pieds de Pomponia, disant :

— O domina, permets-moi de suivre ma maîtresse, pour la servir et pour veiller sur elle dans la maison de César.

— Tu n'es pas notre serviteur : tu es celui de Lygie, répondit Pomponia Græcina ; mais te laissera-t-on franchir la porte de César ?... Et par quel moyen parviendras-tu à veiller sur elle ?

— Je ne le sais pas ; je sais seulement que le fer se brise entre mes mains comme du bois...

Aulus Plautius, loin de s'opposer au désir d'Ursus, déclara que toute la suite de Lygie devait passer, avec elle, sous la protection de l'empereur. Outre Ursus, Pomponia adjoignit à Lygie la vieille lingère, deux Cypriotes, habiles coiffeuses, et deux jeunes filles de Germanie qui servaient aux bains : son choix tomba d'ailleurs exclusivement sur les adeptes de la nouvelle doctrine, qu'Ursus pratiquait aussi depuis plusieurs années.

Elle écrivit en outre quelques mots pour recommander Lygie à la protection d'Acté, l'affranchie de Néron. Pomponia ne la rencontrait pas aux assemblées des adeptes, mais elle y avait entendu dire qu'Acté ne refusait jamais ses services aux chrétiens et lisait avidement les épîtres de Paul de Tarse.

Hasta se chargea de remettre lui-même la lettre à Acté. Il ne fit pas la moindre difficulté pour emmener au palais les serviteurs de Lygie, et se fût étonné plutôt qu'une fille de roi n'en eût pas un plus grand nombre. Aulus posa une dernière fois la main sur la tête de la jeune fille, et les soldats, reconduits par les cris du petit Aulus qui voulait défendre sa sœur et menaçait le centurion de ses poings débiles, emmenèrent Lygie à la maison de César.

Le vieux chef se fit préparer une litière et, en attendant qu'elle fût prête, s'enferma avec Pomponia dans la pinacothèque :

— Écoute-moi, Pomponia, dit-il. Je vais chez César, bien que je croie cette démarche vaine ; et, quoique la parole de Sénèque n'ait plus grand pouvoir sur Néron, j'irai aussi chez Sénèque. Aujourd'hui l'influence a passé à Sophonius, Tigellin, Pétrone, Vatinius... Quant à César, peut-être n'a-t-il jamais de sa vie entendu parler des Lygiens; s'il a exigé qu'on lui remît Lygie, c'est parce que quelqu'un l'y a poussé : il est facile de deviner qui.

— Pétrone ?

— Lui-même. Nous voilà récompensés d'avoir ouvert notre porte à des êtres sans honneur. Maudit soit l'instant où Vinicius passa notre seuil ! C'est lui qui nous amena Pétrone. Plaignons Lygie, car ce qu'ils veulent, ce n'est pas une otage, c'est une concubine. Jusqu'à ce jour, j'ai honoré les dieux ; mais, en ce moment, je crois qu'il n'y a pas de dieux, qu'il n'en existe qu'un, méchant, fou et monstrueux, Néron.

— Aulus, dit Pomponia, Néron n'est qu'une poignée de vile poussière devant Dieu.

Quand il eut enfin dominé la colère qui troublait ses idées :

— Pétrone ne nous l'a pas enlevée pour César, dit le vieux chef de sa voix sifflante, car il craindrait de s'aliéner Poppée ; c'est donc pour lui-même, ou bien pour Vinicius... Aujourd'hui même je le saurai.

Un instant après, la litière le portait vers le Palatin. Pomponia, restée seule, alla retrouver le petit Aulus qui ne cessait de pleurer sa sœur et de menacer César.

CHAPITRE V

Aulus pensait bien qu'on ne le laisserait pas pénétrer jusqu'à Néron. On lui répondit, en effet, que César était occupé à chanter avec le joueur de luth Terpnos, et que, d'ailleurs, il ne recevait que les personnes convoquées.

En revanche, Sénèque, quoique souffrant de la fièvre, reçut le vieux chef.

— Je ne puis te rendre qu'un service, généreux Plautius, dit-il avec un sourire amer : c'est de ne jamais laisser voir à César que mon cœur compatit à ta douleur.

Il ne lui conseilla pas d'aller trouver Tigellin, ni Vatinius, ni Vitellius. Peut-être avec de l'argent pourrait-on en tirer quelque chose, peut-être aussi voudraient-ils nuire à Pétrone, dont ils minaient l'influence ; il était plus probable qu'ils iraient rapporter à César combien Lygie était chère aux Plautius, et alors César la garderait plus jalousement.

— Tu es resté muet, Plautius, tu es resté muet pendant des années entières : or César n'aime pas ceux qui se taisent. Comment as-tu osé ne pas t'enthousiasmer pour sa beauté, sa vertu, son chant, sa déclamation, sa façon de conduire, et ses vers ? ne pas glorifier le meurtre de

Britannicus, ne pas faire un panégyrique du matricide, ne pas le féliciter d'avoir fait étouffer Octavie ?

Il prit un gobelet qu'il portait à sa ceinture, puisa de l'eau dans l'impluvium, rafraîchit ses lèvres brûlantes, et continua :

— Mais Néron a le cœur reconnaissant! Il t'aime, parce que tu as glorieusement servi Rome. Et, moi, il m'aime aussi parce que j'ai été le maître de sa jeunesse. C'est pourquoi, vois-tu, je suis convaincu que cette eau n'est pas empoisonnée ; je la bois en toute sécurité. Le vin serait moins sûr ; mais si tu as soif, bois hardiment de cette eau. Les aqueducs l'amènent ici des montagnes albaines, et pour l'empoisonner, il faudrait empoisonner toutes les fontaines de Rome. Tu vois qu'on peut encore vieillir tranquille. Certes, je suis malade, mais c'est l'âme qui souffre plutôt.

C'était la vérité. Sénèque manquait de cette force d'âme que possédaient, par exemple, Cornutus ou Thraseas; sa vie était une suite de complaisances pour le crime. Il savait pourtant qu'un disciple de Zénon de Citium eût dû suivre une autre voie, et cette pensée le faisait souffrir plus que la crainte même de la mort.

Mais le chef interrompit ses réflexions amères:

— Généreux Annæus, dit-il, je n'ignore pas comment César a récompensé les soins dont tu as entouré ses jeunes années. Mais celui qui a fait enlever notre enfant, c'est Pétrone. Dis-moi les moyens à employer, les influences auxquelles il serait sensible, enfin, utilise toi-même auprès de lui l'éloquence que ta vieille amitié pour moi saura t'inspirer.

— Lui et moi, répondit Sénèque, sommes dans deux camps opposés. De moyens à employer je n'en connais aucun, et personne n'a sur lui d'influence. Il se peut que Pétrone vaille mieux que les coquins dont

Néron s'entoure. Mais vouloir lui prouver qu'il a commis une mauvaise action, c'est perdre son temps; il n'a plus la notion du bien et du mal. Prouve-lui que son procédé est antiesthétique, il aura honte. Quand je le verrai, je lui dirai: « Ta conduite est digne d'un affranchi. » Si cela ne réussit pas, rien ne réussira.

— Merci quand même, répondit le chef.

Puis il se fit porter chez Vinicius qu'il trouva faisant des armes avec son laniste. Dès qu'ils furent seuls, la colère d'Aulus jaillit en un torrent de reproches et d'invectives. Mais Vinicius pâlit à la nouvelle de l'attentat de façon si affreuse, que tout soupçon s'envola de l'esprit d'Aulus. Le front du jeune homme s'était couvert de gouttes de sueur; ses yeux fulguraient; ses lèvres proféraient des questions incohérentes. La jalousie et la rage le bouleversaient tour à tour. Il lui semblait que Lygie, une fois franchi le seuil de la maison de César, était définitivement perdue pour lui. Mais quand Aulus prononça le nom de Pétrone, un soupçon traversa comme un éclair l'esprit du jeune soldat; Pétrone s'était moqué de lui : il voulait s'attirer de nouvelles faveurs en offrant Lygie à César, ou bien il prétendait qu'elle fût sienne.

La violence était héréditaire dans la famille de Vinicius.

— Chef, dit-il d'une voix entrecoupée, sache bien que Pétrone, quand il serait mon père, me rendra compte de l'outrage fait à Lygie. Rentre chez toi et attends-moi. Ni Pétrone ni César ne l'auront. Je la tuerai plutôt, et moi avec elle !

Et il courut chez Pétrone.

Aulus rentra chez lui avec un peu d'espoir. Il rassura Pomponia, et tous deux attendirent des nouvelles de Vinicius. Des heures passèrent.

Le soir seulement on entendit le marteau heurter la porte.

Un esclave entra, qui remit une lettre à Aulus.

Elle disait ceci :

« MARCUS VINICIUS A AULUS PLAUTIUS, — Salut. Ce qui est arrivé est arrivé par la volonté de César, devant laquelle vous devez vous incliner, comme nous faisons, Pétrone et moi. »

CHAPITRE VI

Pétrone était chez lui. Le portier n'osa pas arrêter Vinicius, qui se précipita dans l'atrium, puis dans la bibliothèque. Pétrone écrivait, Vinicius lui arracha de la main le roseau, qu'il brisa, enfonça ses doigts dans le bras de son oncle et, d'une voix rauque :

— Qu'as-tu fait d'elle ? où est-elle?

Pétrone, ce Pétrone si efféminé, saisit la main que le jeune athlète lui incrustait dans le bras, saisit l'autre également, et, les tenant toutes les deux dans l'étau d'une seule des siennes :

— Moi, vois-tu, c'est le matin seulement que je suis impotent ; le soir, je retrouve ma vigueur. Essaye de dégager tes mains ! C'est un tisserand qui t'aura enseigné la gymnastique et un forgeron les usages.

Il lâcha les mains de Vinicius, qui resta devant lui honteux et furieux.

— Tu as une main d'acier, mais par tous les dieux infernaux, je jure que, si tu m'as trahi, je te plongerai un couteau dans la gorge, fût-ce dans les appartements de César.

— Causons tranquillement, répondit Pétrone. Je souffre de ta grossièreté, et si l'ingratitude humaine

pouvait encore m'étonner, je m'étonnerais de la tienne.

— Où est Lygie ?

— Au lupanar, c'est-à-dire chez Néron.

— Pétrone !

— Du calme, et assieds-toi. J'ai demandé à César deux choses, qu'il m'a promises : d'abord, de retirer Lygie de la maison des Aulus et ensuite de te la remettre. N'as-tu pas un couteau dans quelque pli de ta toge ? Tu vas peut-être me frapper ? Mais je te conseille d'attendre plutôt quelques jours, parce qu'on te mettrait en prison et cependant Lygie se morfondrait chez toi.

Un silence. Vinicius regarda Pétrone d'un air stupéfait, puis dit :

— Pardonne-moi ; je l'aime, et l'amour me trouble l'esprit.

— Admire-moi, Marcus. Avant-hier, voici ce que j'ai dit à César : « Mon neveu Vinicius est si amoureux d'une maigre fillette élevée chez les Aulus, que ses soupirs font de sa maison un bain de vapeur. Toi, César, — toi et moi, qui n'aimons que la véritable beauté, nous n'en donnerions pas mille sesterces, mais ce garçon-là a toujours été aussi sot qu'un trépied... »

— Pétrone !

— Si tu ne comprends pas que je parlais de la sorte pour préserver Lygie, je suis prêt à croire que j'ai dit la vérité ! J'ai donc convaincu Barbe-d'Airain qu'un esthète comme lui ne pouvait tenir pareille fille pour une beauté ; Néron, qui n'ose voir que par mes yeux, ne la convoitera pas. Il fallait bien se mettre à l'abri de ce singe et le tenir en laisse. Je continuai en disant négligemment à Barbe-d'Airain : « Prends Lygie et remets-la à Vinicius : tu en as le droit, car c'est une otage, et, en même temps, tu joueras un bon tour à Aulus. »

Il y consentit, et, d'ailleurs, il avait d'autant moins de raison de n'y pas consentir que je lui avais incidemment fourni l'occasion de faire de la peine à de braves gens. Tu seras le gardien officiel de l'otage ; on remettra en tes mains ce trésor lygien, et toi, non seulement tu ne dissiperas rien de ce trésor, mais tu feras en sorte qu'il multiplie. Heureux mortel !

— C'est bien vrai ? Rien ne la menace dans la maison de César ?

— Si elle devait s'y fixer à demeure, Poppée parlerait d'elle à Locuste ; mais pour quelques jours, rien à craindre. Il y a dix mille personnes dans le palais de César. Il se peut que César ne l'aperçoive même pas. Tout à l'heure, un centurion est venu m'apprendre de sa part qu'on avait amené la jeune fille au palais et qu'on l'avait remise aux mains d'Acté. Une bonne âme, cette Acté ; c'est pourquoi je la lui ai fait confier. Pomponia Græcina est, évidemment, du même avis, puisqu'elle lui a écrit. Demain il y a un festin chez Néron. Je t'ai fait garder une place auprès de Lygie.

— Caïus, pardonne-moi mon emportement, je pensais que tu l'avais enlevée pour toi ou pour César.

— Ton emportement, je puis te le pardonner ; mais ces gestes vulgaires, ces cris grossiers et cette voix de joueur de mora, voilà ce que je n'aime pas, Marcus. C'est Tigellin qui est l'entremetteur de César. Moi, si je voulais prendre cette fille, je te dirais tout de suite en te regardant bien en face : « Vinicius, je t'enlève Lygie, et la garderai tant que je n'en serai pas fatigué. »

Il fixait sur les yeux de Vinicius ses prunelles couleur de noisette, avec une expression froide et insolente qui accrut la confusion du jeune homme.

— C'est moi qui suis coupable, dit Vinicius. Tu es gé-

néreux et je te remercie. Permets seulement que je te pose encore une question. Pourquoi n'as-tu pas fait envoyer Lygie chez moi directement?

— Parce que César veut sauver les apparences: l'aventure va faire du bruit dans Rome, on en parlera : mais puisque nous reprenons Lygie comme otage, tant qu'on en parlera, elle restera dans le palais de César. Ensuite on te l'expédiera sans bruit. Barbe-d'Airain est un chien peureux. Il sait que sa puissance est illimitée, et pourtant il cherche une excuse à chacun de ses actes. Es-tu suffisamment calmé pour philosopher un peu ? Je me suis souvent demandé pourquoi, fût-il puissant comme César et sûr comme lui de l'impunité, le crime se donne laborieusement le masque du droit, de la justice et de la vertu... Selon moi tuer son frère, sa mère et sa femme est chose digne d'un roitelet asiatique et non d'un empereur romain ; mais si cela m'arrivait, je ne me donnerais pas la peine d'écrire au Sénat des lettres justificatives... et Néron en a écrit. Néron veut sauver les apparences, parce que Néron est un poltron ; mais Tibère n'en était pas un, et cependant il a cherché à justifier chacun de ses attentats. Pourquoi cet hommage insolite du crime à la vertu ? Sais-tu mon opinion ? C'est que le crime est laid, tandis que la vertu est belle. Donc, le véritable esthète est en même temps un homme vertueux. Donc, moi, je suis un homme vertueux. Je ferai aujourd'hui une légère libation aux ombres de Protagaras, de Prodicus et de Gorgias. Les sophistes mêmes peuvent servir à quelque chose. Mais je continue. — J'ai enlevé Lygie aux Aulus pour te la donner. Or, Lysippe eût fait de vous des groupes admirables. Puisque vous êtes beaux tous deux, mon action aussi est belle, et, étant belle, de saurait être mauvaise. Ouvre bien les yeux, Marcus !

Tu vois, assise devant toi, la Vertu incarnée en Pétrone !

Vinicius, en homme que la réalité des choses intéressait plus que les théories, lui dit alors :

— Demain je verrai Lygie, et ensuite je l'aurai dans ma maison tous les jours, sans cesse et jusqu'à ma mort !

— Toi, tu auras Lygie, et moi j'aurai Aulus sur le dos. Il me vouera à tous les dieux infernaux. Si au moins l'animal prenait d'abord une bonne leçon de déclamation !...

— Aulus est venu me voir. Je lui ai promis de lui donner des nouvelles de Lygie.

— Écris-lui que la volonté du « divin » César est la loi suprême, et que ton premier fils s'appellera Aulus. Il faut bien que le vieux ait quelque petite consolation. Si je demandais à Barbe-d'Airain de l'inviter demain à son festin ? Il te verrait au triclinium à côté de Lygie.

— Non, pas cela, dit Vinicius. Ils me font de la peine, surtout Pomponia.

Il s'assit et écrivit la lettre qui devait enlever au vieux chef son dernier espoir.

CHAPITRE VII

Les têtes les plus altières s'étaient jadis inclinées devant Acté, alors la maîtresse de Néron.

Elle avait mérité la gratitude de beaucoup, et ne s'était point fait d'ennemis. Octavie elle-même n'était pas parvenue à la haïr. Maintenant, on la jugeait trop insignifiante pour lui porter envie. Elle continuait à aimer Néron d'un amour triste et douloureux, d'un amour sans espoir, alimenté du seul souvenir des heures à jamais disparues ; et Poppée n'exigea même pas son renvoi du palais.

On invitait de temps en temps Acté à la table de César, en vertu de ce précédent que jadis Pallas et Narcisse — des affranchis comme elle — assistaient à tous les festins de Claude, où, ministres puissants, ils occupaient des places d'honneur. Et puis sa beauté était un ornement pour les festins impériaux.

Du reste, César était depuis longtemps sans scrupules quant au choix des convives. Des sénateurs s'asseyaient à sa table, principalement ceux qui consentaient à jouer le rôle de pitres ; des patriciens vieux et jeunes, altérés de plaisirs, de luxe et de stupres ; des femmes qui portaient de grands noms et qui, le soir venu, s'affublaient de perruques fauves, pour courir les aventures par les

ruelles mal éclairées ; des pontifes qui, la coupe haute, raillaient les dieux. Puis c'était un ramassis de chanteurs, de mimes, de musiciens, de danseurs et de danseuses ; de poètes qui, tout en disant leurs vers, songeaient aux sesterces dont seraient rétribuées leurs louanges aux vers de César ; de philosophes faméliques qui reconduisaient les plats avec des yeux goulus ; de cochers fameux, de prestidigitateurs, de thaumaturges, de conteurs d'anecdotes, de baladins, d'une foule de gueux que la mode ou la sottise avait dotés d'une célébrité éphémère, et parmi lesquels, il n'en manquait pas qui, sous des boucles un peu longues, cachaient, signe d'esclavage, des oreilles percées.

Les plus notoires prenaient place à la table ; le menu fretin servait aux interludes, guettant le moment où les gens du service livreraient à son avidité les restes des mets et des boissons. Ce dernier genre d'invités était recruté par Tigellin, Vatinius et Vitellius, qui avaient plus d'une fois été forcés de fournir à leurs invités des accoutrements à peu près dignes du faste impérial. César, du reste, aimait cette compagnie. Et le luxe de la cour vêtait tout de splendeur...

Ce jour-là, Lygie devait prendre place au festin. Tout chancelait en elle. Elle avait peur de César, elle avait peur des hommes, elle avait peur de ce palais en brouhaha, elle avait peur de fêtes dont l'ignominie lui était connue par les conversations d'Aulus, de Pomponia et de leurs amis. Encore que fort jeune, elle n'était pas une ingénue : la notion du mal parvenait tôt, en ces temps troubles, aux oreilles mêmes des enfants.

Elle savait ainsi que dans ce palais on comploterait sa perte. Mais, en son âme enthousiaste d'une haute doctrine elle jura de ne pas se laisser vaincre. Elle le jura à sa mère adoptive, à elle-même, et à ce Divin

Maître que non seulement elle adorait, mais qu'elle chérissait de tout cœur, pour la douceur de son enseignement, pour l'amertume de sa mort et pour la gloire de sa résurrection.

Comme ni Aulus ni Pomponia ne pouvaient plus être rendus responsables de ses actes, elle se demandait maintenant s'il ne valait pas mieux résister à la volonté de César, ne point paraître au festin. Naissait en elle le désir de prouver son courage en s'exposant au supplice et à la mort. Le Divin Maître n'avait-il pas donné l'exemple? Et Pomponia ne disait-elle pas que les plus ardents parmi les adeptes désiraient cette épreuve, la demandaient dans leurs prières?

Lygie, encore chez Aulus, avait été possédée parfois d'un semblable désir. Elle se voyait déjà martyre, mains et pieds saignants, blanche comme la neige, belle d'une beauté surnaturelle, portée vers l'azur par des anges.

Il entrait dans ces spéculations beaucoup d'enfantine rêverie, mais aussi une certaine complaisance pour soi-même, que Pomponia avait tenté de réprimer. Maintenant que la résistance pouvait provoquer quelque horrible châtiment et que les tortures entrevues dans les rêves pouvaient se muer en réalités, aux belles visions, aux complaisances égoïstes venait s'ajouter une espèce de curiosité mêlée d'effroi, — la curiosité de savoir comment on pourrait bien la punir et quel genre de supplice on inventerait pour elle.

Ainsi son âme flottait irrésolue. Mais Acté, à qui elle confiait ses hésitations, la regarda avec stupeur.

Se mettre en travers de la volonté de César et, dès le premier jour, s'exposer à sa fureur? — pour agir de la sorte, il fallait être une enfant, ne pas comprendre la portée de ses actes... De tout ce que venait de dire Lygie, il resso r-

tait qu'elle n'était point, à proprement parler, une otage, mais une fillette oubliée par ses compatriotes, — donc nullement protégée par le droit des gens ; et, en tout état de cause, César était assez puissant pour se permettre, dans un moment de colère, de fouler aux pieds toutes les lois. Il avait plu à César de la prendre ; il disposait d'elle dorénavant ; elle était le jouet de la volonté de César, au-dessus de quoi n'existe rien au monde.

— Oui, continua-t-elle, moi aussi j'ai lu les lettres de Paul de Tarse, et je sais que par delà la terre il y a Dieu, et le Fils de Dieu qui ressuscita d'entre les morts... Mais sur terre il n'y a que César. Ne l'oublie pas, Lygie. Je sais aussi que ta doctrine te défend d'être ce que j'ai été moi-même, et qu'entre le déshonneur et la mort, vous autres — comme les stoïciens dont me parla souvent Épictète — ne pouvez choisir que la mort. Mais es-tu sûre que ce soit la mort qui t'attende, et non le déshonneur encore ? Ne sais-tu pas que, par ordre de Tibère, respectueux de la loi qui interdit de faire périr des vierges, la fille de Séjan, une enfant à peine, fut violée avant d'être mise à mort. Lygie, Lygie, n'irrite point César ! Quand viendra le moment décisif où tu seras forcée de choisir entre le déshonneur et la mort, tu agiras ainsi que te le commande ta Vérité... Mais ne provoque pas ta perte, et crains d'irriter pour une cause futile un dieu terrestre qui est un dieu sanguinaire.

Un peu myope, elle rapprochait son exquis visage de celui de Lygie, comme pour constater mieux l'effet de ses paroles.

Lygie mit ses bras autour du cou d'Acté :

— Tu es si bonne, Acté !

— Mon bonheur est passé, et ma joie a disparu ; mais je ne suis point méchante.

Elle se mit à marcher dans la pièce à pas précipités, se parlant à elle-même et comme avec désespoir.

— Non, lui non plus n'était point méchant. Il se croyait même bon, et il voulait être bon. Je le sais, et mieux que personne. Le changement n'est venu que plus tard... quand il a cessé d'aimer... D'autres l'ont amené là, — oui, d'autres et Poppée.

A ses cils des larmes perlèrent.

— Tu le plains donc, Acté ?

— Si je le plains... répondit-elle d'une voix sourde. De nouveau, elle marcha, les mains crispées, le visage morne.

— Tu l'aimes encore, Acté ? questionna timidement Lygie.

— Je l'aime... Personne ne l'aime... que moi.

Quand, enfin, son visage eut repris son expression quotidienne, elle dit :

— Parlons de toi, Lygie. Ce serait folie de combattre la volonté de César. Et d'ailleurs tes craintes sont vaines : je connais bien cette maison, et, de la part de César, nul péril, je pense, ne te menace. S'il t'avait fait enlever pour son propre compte, on ne t'aurait pas amenée au Mont Palatin. Le maître ici, c'est Poppée ; et Néron, depuis qu'elle lui a donné une fille, est plus que jamais sous son influence. Non... il a donné des ordres pour que tu assistes au festin ; mais il ne t'a pas vue encore, et n'a questionné personne : donc, il n'a pas d'intentions à ton égard. Pétrone me prie de te prendre sous ma protection ; et comme Pomponia m'a écrit, elle aussi, il est probable qu'ils se sont concertés. Qui sait si Néron persuadé par Pétrone ne te renverra pas chez Aulus ? Je doute fort qu'il ait pour Pétrone un amour sans bornes, mais il ose rarement ne pas être de son avis.

— Ah ! répondit Lygie, Pétrone est venu chez nous avant qu'on m'emmenât, et ma mère est convaincue que c'est à son instigation que Néron m'a réclamée.

— Peut-être Pétrone a-t-il simplement raconté, en présence de Néron, à quelque souper, avoir vu chez les Aulus l'otage des Lygiens. Et Néron jaloux de ses prérogatives t'aura réclamée uniquement parce que les otages appartiennent à César. Et puis, il n'aime pas Aulus et Pomponia... Non, je ne pense pas que Pétrone, s'il eût voulu t'enlever, eût usé d'un moyen semblable. Je ne sais s'il est meilleur que le reste de l'entourage de César, mais il est différent. Peut-être, enfin, trouveras-tu, outre Pétrone, quelqu'un encore, qui consente à intercéder en ta faveur. N'as-tu pas connu, chez les Aulus, un des familiers de César ?

— J'y ai vu Vespasien et Titus...

— César ne les aime point.

— Et Sénèque.

— Il suffit que Sénèque conseille une chose, pour que Néron fasse le contraire.

Le clair visage de Lygie se teinta de rose :

— J'y ai vu aussi Vinicius...

— Je ne le connais pas.

— C'est un parent de Pétrone. Il est revenu d'Arménie récemment.

— Néron le voit-il d'un œil favorable?

— Vinicius?... Tout le monde aime Vinicius...

— Et il consentirait à intercéder pour toi ?

— Oui.

Acté sourit tendrement :

— Alors tu vas probablement le voir au festin. Il faut que tu y assistes... Et d'abord, si tu veux rentrer dans la maison des Aulus, ce festin sera pour toi l'occasion de demander à Pétrone et à Vinicius qu'ils veuillent

bien intervenir dans ce sens. S'ils étaient ici, tous deux te diraient ce que je dis moi-même: essayer de résister serait folie. Sans doute, César pourrait ne pas s'apercevoir de ton absence, mais s'il s'en apercevait, si la pensée lui venait que tu puisses avoir l'audace de t'opposer à sa volonté, il n'y aurait plus pour toi de salut possible. Viens, Lygie. Entends-tu ce bruit de voix dans le palais? Déjà le soleil descend sur l'horizon ; les invités vont bientôt arriver.

— Tu as raison, Acté, répondit Lygie. Je suivrai ton conseil.

Elle-même n'aurait pu déterminer exactement si le désir de voir Pétrone et Vinicius primait en elle la curiosité toute féminine de contempler une fois dans sa vie une pareille fête, d'y voir César, sa cour, la fameuse Poppée, d'autres beautés... et toute cette splendeur dont on faisait de tels récits!

Acté la conduisit alors vers son unctorium particulier afin de la frotter d'aromates et de l'habiller pour le festin; et, bien que la maison de César ne manquât pas d'esclaves féminines et qu'Acté en eût un certain nombre à son service personnel, elle décida, par sympathie pour cette fillette séduisante, de l'habiller de ses propres mains. Tout de suite il fut visible que la jeune femme, malgré sa gravité et malgré la lecture assidue des épîtres de Paul de Tarse, avait conservé beaucoup de l'ancienne âme hellène, pour qui rien n'est plus éloquent que la beauté du corps. Ayant dévêtu Lygie, elle ne put retenir un cri d'admiration à la vue de ses formes à la fois graciles et pleines, pétries de nacre perlide et de roses : un incomparable printemps s'offrait à ses yeux.

— Lygie, s'exclama-t-elle enfin, tu es cent fois plus belle que Poppée!

Élevée dans la maison de l'austère Pomponia, où la pudeur était observée même entre femmes, la jeune fille restait là, harmonieuse comme le chant, toute rose de pudeur, les genoux serrés, les deux mains sur la gorge, ses yeux voilés de cils royaux.

Soudain, elle leva les bras d'un geste brusque, enleva les épingles qui maintenaient ses cheveux; d'un mouvement de tête, elle les libéra et s'en couvrit ainsi que d'une cape ondoyante.

Acté effleura la sombre toison :

— Tes cheveux!... Je ne veux pas les poudrer d'or : leurs ondes ont déjà des reflets dorés... Çà et là, peut-être ajouterai-je un soupçon de poudre, pour les baiser d'un rayon de soleil... Il doit être merveilleux, votre pays lygien, où poussent des filles semblables.

— Je ne m'en souviens plus, répliqua Lygie. Ursus m'a dit que chez nous il y avait des forêts, des forêts. des forêts.

— Et des fleurs dans les forêts...., continua Acté, trempant les mains dans un vase rempli de verveine, pour en lubrifier les cheveux de Lygie. Puis, elle lui frotta légèrement le corps d'huiles odorantes, et la vêtit d'une tunique dorée, souple et sans manches, sur laquelle devait être posé le neigeux peplum. Mais, comme il fallait d'abord coiffer Lygie, elle l'enveloppa, en attendant, d'un peignoir, et, l'ayant fait s'asseoir dans un fauteuil, elle la livra aux mains des esclaves. Enfin, la coiffure terminée, on drapa sur elle le peplum en plis légers. Acté lui mit des perles au cou, lui effleura les cheveux d'un peu de poussière d'or, et se fit habiller elle-même par ses femmes.

Bientôt, elle fut prête à son tour. Et quand les premières litières parurent devant la porte principale, toutes deux gagnèrent un péristyle d'où l'on avait vue

sur l'entrée, sur les galeries et sur la cour d'honneur.

Graduellement, la foule devenait plus compacte des gens passant sous l'arc élancé de la porte, que couronnait le splendide quadrige de Lysias. Aux yeux de Lygie s'offrait un spectacle dont la maison austère des Aulus n'avait pu lui donner nulle idée.

C'était l'heure du couchant. Les derniers rayons du soleil baisaient le marbre jaune des colonnes, le réchauffant de roses chatoyantes.

Entre les colonnes, auprès des blanches statues des Danaïdes, auprès des statues des dieux et des héros, coulait ininterrompu le flot des hommes et des femmes, semblables tous à des statues, — drapés de toges, de peplums, de stoles qui descendaient jusqu'à terre en plis souples. Un Hercule gigantesque, la tête encore éclairée, et noyé à partir de la poitrine dans l'ombre projetée par les colonnes, contemplait de très haut le défilé.

Acté indiquait à Lygie les toges à bords larges des sénateurs, leurs tuniques de couleur, leurs sandales ornées de croissants; elle lui montrait les chevaliers, les artistes fameux, et les dames drapées à la romaine ou à la grecque ou encore vêtues de fantastiques atours orientaux, avec des coiffures semblables à des nœuds colubrins, à des pyramides, ou simplement copiées sur celles des statues de déesses, très basses sur le front et ornées de fleurs; et elle donnait leur nom à bien des hommes et à bien des femmes, ajoutant parfois des commentaires brefs et effrayants.

C'était pour Lygie un monde étrange, dont la beauté enivrait ses yeux et dont son esprit était impuissant à concilier les contrastes. De ce crépuscule irradié de lumière, de ces rangées de colonnes allant se perdre dans le lointain, de ces hommes semblables à des sta-

tues, un calme immense émanait : il eût semblé que, parmi ces marbres aux lignes simples, des demi-dieux dussent vivre, dans une joie paisible... Hélas! la voix assourdie d'Acté lui dévoilait peu à peu tous les secrets tortueux de ce palais et de ces gens. Là-bas, c'est le portique couvert, dont les colonnes et les dalles sont rouges encore du sang dont s'éclaboussa leur blancheur quand Caïus Caligula tomba sous le couteau de Cassius ; c'est là que fut égorgée sa femme, que son enfant fut fracassé sur les pavés... Là, sous cette aile du palais, il est une oubliette où le plus jeune Drusus, torturé par la faim, se rongeait les poignets ; là fut empoisonné son frère aîné ; là rugit de peur Gemellus ; là Claude se tordit dans des convulsions ; là gémit Germanicus !... Ces murs ont entendu les râles et les hoquets des agonisants, — et ces hommes qui maintenant se hâtent vers la fête sont peut-être déjà condamnés. Sur plus d'un visage, le sourire masque peut-être l'angoisse du lendemain... Peut-être la fièvre, la cupidité, la jalousie dévorent-elles le cœur de ces demi-dieux gemmés et fleuris.

Les pensées épouvantées de Lygie ne parvenaient point à suivre les paroles d'Acté. Et, tandis que ce monde merveilleux fascinait ses regards avec une force toujours accrue, son âme fut prise soudain du regret incoercible de la maison d'Aulus et de Græcina, où régnait l'amour.

Le flot des invités venant de la Voie d'Apollon grossissait toujours. Derrière la porte s'élevait le brouhaha des clients qui avaient escorté leurs patrons jusqu'au palais. Çà et là, aux visages blancs ou hâlés, s'opposait la face ténébreuse d'un Numide avec son casque empenné et ses anneaux auriculaires. On transportait des luths, des cithares, des flambeaux et des bouquets de

fleurs de serre, car l'automne était déjà fort avancé. Le murmure grandissant des conversations se mêlait au clapotis des jets d'eau dont les tresses où jouait la lumière vespérale se brisaient sur les vasques avec une musique de sanglots.

Acté s'était tue. Lygie regardait toujours la foule, semblant y chercher quelqu'un. Soudain, son visage rosit : de la rangée de colonnes venaient de sortir Pétrone et Vinicius, — et vers le grand triclinium ils marchaient, divins.

Lygie sentit son cœur s'alléger. Elle était moins seule. Le douloureux regret de Pomponia et de la maison d'Aulus cessa de la poindre. Le désir de voir Vinicius, de lui parler, fit taire en elle tous autres désirs. En vain se remémora-t-elle les paroles d'Acté, les avertissements de Pomponia... Elle comprit soudain que non seulement il fallait qu'elle assistât au festin, mais qu'elle avait même le désir d'y assister. A la pensée que bientôt elle allait entendre cette voix si chère qui lui avait parlé d'amour et qui chantait encore à ses oreilles, elle fut saisie d'une joie dominatrice.

Mais elle s'épouvanta de sa joie. Elle se crut parjure à la pure doctrine dans laquelle on l'avait élevée, parjure à Pomponia, parjure à elle-même. Seule, elle se fût mise à genoux, et, se frappant la poitrine, eût répété : C'est ma faute, c'est ma faute... Acté, la prenant par la main, la mena vers le triclinium. Lygie s'avançait, les yeux obscurcis, les oreilles bourdonnantes. Comme dans un songe, elle vit, sur les tables et aux murs, des myriades de lampes papillottantes ; comme dans un songe, elle entendit le cri dont on saluait César ; comme à travers un brouillard opaque, elle vit César lui-même. C'est à peine si elle se rendit compte qu'Acté, après l'avoir installée à la table, prenait place à sa droite.

A sa gauche, une voix discrète, une voix connue, parla :

— Salut à la plus belle des vierges sur terre, à la plus belle des étoiles aux cieux ; salut à la divine Callina !

Vinicius était sans toge, selon l'usage, et vêtu seulement d'une tunique écarlate, d'où ses bras cerclés d'or sortaient nus et purs, — trop noueux peut-être : bras de soldat faits pour le glaive et le bouclier. Il portait une couronne de roses. Avec ses sourcils d'un seul arc, avec ses yeux splendides et son teint hâlé, il signifiait la jeunesse et la force. Il parut si beau à Lygie qu'elle parvint à peine à articuler :

— Salut à toi, Marcus...

Il disait :

— Heureux mes yeux, qui te contemplent ! heureuses mes oreilles, qui perçoivent ta voix plus douce que les cithares et les flûtes. De Vénus ou de toi, Lygie, c'est toi, divine, que je choisirais. Je savais te revoir ici. Pourtant, à ta venue, toute mon âme a palpité d'une joie neuve.

Ses yeux rayonnaient d'un ravissement sans bornes. Il la regardait comme s'il eût désiré s'imprégner de sa vue. Lygie sentit que, dans cette foule et dans ce palais, il était le seul être qui lui fût proche, et elle se mit à le questionner sur toutes ces choses qui pour elle étaient incompréhensibles et lourdes d'épouvante. D'où savait-il qu'il la trouverait dans la maison de César ? Pourquoi était-elle ici ? Pourquoi César l'avait-il enlevée à Pomponia ? Ici, tout lui faisait peur. Elle voulait retourner auprès de sa mère. Elle fût morte de regret et d'anxiété sans l'espérance de voir Pétrone et Vinicius intercéder en sa faveur auprès de César.

Vinicius lui expliqua qu'il avait connu son enlèvement de la bouche d'Aulus lui-même.

Pourquoi se trouvait-elle là, il l'ignorait, César n'ayant coutume de rendre compte de ses décisions à personne. Pourtant, qu'elle fût sans crainte : lui, Vinicius, était près d'elle, et il resterait près d'elle. Elle était son âme entière, et il veillerait sur elle comme sur son âme. Puisque la maison de César lui faisait peur, il lui jurait qu'elle ne resterait pas dans cette maison.

Et, bien qu'il parlât évasivement et inventât par instants, sa voix gardait l'accent de la vérité, car ses sentiments étaient vrais.

Une compassion sincère l'envahissait, et les paroles de Lygie lui allaient au cœur ; et quand elle se mit à le remercier et à lui promettre que Pomponia l'aimerait pour sa bonté, et qu'elle-même lui serait reconnaissante jusqu'au dernier souffle, il ne fut plus maître de son émotion. Son cœur se fondait de bonheur. La beauté de Lygie enivrait ses sens, et il sentit qu'il la désirait éperdument ; mais en même temps il comprit qu'elle lui était chère au delà de toute expression, et que vraiment il pourrait l'adorer comme une divinité. Et, comme le brouhaha du festin s'exaspérait, il se pencha vers elle et se prit à lui murmurer des paroles simples et douces, des mots issus de l'âme, harmonieux comme une musique et enivrants ainsi qu'un vin.

Et Lygie s'enivrait de ses paroles. Parmi ces étrangers qui l'entouraient, il lui était toujours plus proche, toujours plus cher... et si digne de confiance, et tellement dévoué !... Jadis, chez les Aulus, il ne lui avait parlé de l'amour, et du bonheur par l'amour, que sous une forme générale ; mais maintenant !... Et ses joues s'enflammèrent, son cœur bondit, ses lèvres s'entr'ouvrirent étonnées.

Une peur l'envahissait d'écouter ces choses, et pourtant pour rien au monde elle n'eût voulu en perdre une

parole. Par instants, elle baissait les yeux; puis elle levait de nouveau sur Vinicius un regard lumineux, — timide, à la fois, et inquisiteur, comme si elle eût voulu lui dire : « Parle encore! » Le bruit, la musique, l'arome des fleurs et le parfum des encens recommencèrent à l'étourdir. Vinicius reposait près d'elle, plein de jeunesse, de force, d'amour et tout enflammé de désir. Et Lygie, envahie par l'ardeur qui émanait de lui, éprouvait une honte pleine de volupté.

Mais le voisinage de Lygie agissait aussi sur Vinicius. Dans sa poitrine, courait une flamme que vainement il cherchait à étouffer avec du vin.

Du vin!... mais, plus que le vin, — ce merveilleux visage, ces bras nus, cette poitrine virginale qui soulevait la tunique d'or, et ce corps que laissaient deviner les plis du peplum neigeux l'enivraient plus de minute en minute. Soudain, il lui prit la main au-dessus du poignet, comme il avait fait déjà chez les Aulus, et il chuchota, les lèvres tremblantes :

— Je t'aime, Callina!... Divine, je t'aime...

— Laisse-moi, Marcus, dit Lygie.

Mais lui, les yeux voilés d'un nuage :

— Ma divine, aime-moi ; aime-moi!...

La voix d'Acté s'éleva :

— César vous regarde tous deux.

Vinicius fut pris d'une colère soudaine contre César et contre Acté. Ces paroles venaient de rompre le charme magique. Pour le jeune homme, dans un tel moment, même une voix aimée eût semblé importune ; mais il jugea que c'était à dessein qu'Acté avait interrompu son entretien. Haussant la tête et regardant la jeune affranchie par-dessus les épaules de Lygie, il dit avec colère :

— Ils sont passés, Acté, les temps où tu reposais aux côtés de César dans les festins, et l'on dit que tu es en

train de devenir aveugle : comment as-tu pu si bien lire sur le masque de César?

Une nuance de tristesse dans la voix, elle répondit :

— Et pourtant j'ai pu lire... Lui aussi a la vue basse, et il vous observe à travers son émeraude.

Lygie, qui, au commencement du festin, n'avait vu César qu'à travers un brouillard, et qui ensuite, toute aux paroles de Vinicius, avait oublié de le regarder, tourna vers lui des yeux curieux et terrifiés.

Acté avait dit vrai, César, penché sur la table, un œil mi-clos, avait rapproché de l'autre son émeraude monoculaire : il les regardait.

Son regard croisa celui de Lygie et le cœur de la vierge se glaça. Encore enfant, dans la campagne d'Aulus, en Sicile, elle se faisait conter, par une vieille esclave égyptienne, des histoires de dragons hôtes des cavernes. Il lui sembla que l'œil glauque d'un de ces monstres la regardait fixement. Comme un enfant craintif, elle saisit la main de Vinicius, et dans sa tête se succédèrent de rapides et chaotiques impressions : ainsi, c'était lui ? lui... l'effroyable, le tout-puissant ?... Jamais elle ne l'avait vu encore, et elle se l'imaginait différent. Elle se figurait quelque face horrible aux traits où la fureur se fût gravée à jamais... Elle voyait une tête énorme plantée sur une énorme nuque, une tête terrifiante, oui, mais grotesque, et semblable de loin à une tête d'enfant en bas âge. Une tunique améthyste, interdite aux simples mortels, bleutait sa face courte et large. Les cheveux sombres étaient, selon la mode lancée par Othon, coiffés en quatre rangs de boucles superposées.

Il n'avait point de barbe, — tout récemment, il l'avait offerte à Jupiter. Et Rome entière lui avait décerné des actions de grâces, bien qu'on se chuchotât qu'il avait

fait ce sacrifice parce que, tels tous ceux de sa famille, il avait le menton barbu de rouge. Pourtant, dans la forte saillie de son front au-dessus des sourcils, il y avait quelque chose d'olympien ; et ses sourcils froncés le révélaient conscient de son omnipotence. Mais sous ce front de demi-dieu grimaçait une face simiesque, noyée de graisse prématurée, pleine de désirs inconstants, une face d'ivrogne et de cabotin. A Lygie il parut sinistre, mais surtout hideux.

Il posa son émeraude. Alors elle vit deux yeux bleus à fleur de tête, papillotants sous l'excès de la lumière, vides d'expression, vitreux, pareils à des yeux d'agonisant.

Lui, se tournant vers Pétrone, demanda :

— Est-ce là l'otage dont est amoureux Vinicius ?

— Oui.

— Comment se nomme son peuple ?

— Les Lygiens.

— Vinicius la trouve belle ?

— Couvre d'un peplum féminin un tronc d'olivier pourri, et Vinicius le déclarera admirable. Mais sur ton visage, ô juge incorruptible, je lis déjà ta sentence. Trop sèche, en effet, et telle qu'une tête de pavot sur la tige trop grêle... Or, toi esthète divin, ce qui t'intéresse dans la femme, c'est la tige ; et, trois fois, quatre fois, tu as raison. Le visage à lui seul ne signifie rien. J'ai beaucoup appris auprès de toi, encore que mon coup d'œil n'ait pu acquérir la sûreté du tien... Et je veux faire le pari avec Tullius Sénécion, en prenant sa maîtresse pour enjeu, — que, si difficile qu'il soit de juger des proportions d'une femme couchée, toi, tu t'es déjà dit : hanches trop étriquées.

— Hanches trop étriquées, répéta Néron, les yeux mi-clos.

Pétrone eut un imperceptible sourire, et Tullius Sé-

nécion, occupé jusqu'alors à causer avec Vestinus, ou plutôt à se moquer des songes, en lesquels l'autre avait foi, se tourna vers Pétrone et, sans savoir le moins du monde de quoi il s'agissait, s'écria :

— Tu te trompes ! Je tiens avec César.

— Fort bien, répliqua Pétrone. Justement, j'étais en train de soutenir que tu avais quelque lueur d'intelligence. César, lui, affirmait que tu es un âne, tout simplement.

— Il en tient, dit Néron hilare, tournant son pouce vers le sol comme au cirque quand le gladiateur vaincu doit être achevé.

Vestinus, s'imaginant que l'on continuait à parler de songes, s'écria :

— Eh bien! moi, je crois aux songes, et Sénèque m'a dit un jour qu'il y croyait aussi.

— La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais devenue vestale, dit, se penchant sur la table, Calvia Crispinilla.

Là-dessus Néron battit des mains et tout le monde, à son exemple, éclata en applaudissements, car Crispinilla, — femme nombre de fois divorcée, — était connue dans Rome entière pour son fabuleux dévergondage. Mais, nullement déconcertée, elle dit :

— Eh bien! quoi ? elles sont toutes vieilles et laides, vos vestales. Rubria, seule, a semblance humaine. Et ainsi nous serions deux, bien que Rubria, l'été, soit criblée de taches de rousseur.

— Tu admettras pourtant, très pure Calvia, dit Pétrone, que tu ne pouvais devenir vestale que dans ton rêve.

— Mais si César l'ordonnait ?

— Tu me feras croire que les songes — je dis les plus fantastiques — peuvent se réaliser.

— Certainement, ils se réalisent, dit Vestinus. Je com-

prends qu'on ne croie pas aux dieux ; mais ne point croire aux songes... !

— Et les prédictions ? s'enquit Néron. On m'a prédit jadis que Rome cesserait d'exister et qu'en revanche je régnerais sur l'Orient total.

— Les prédictions et les songes, tout cela se tient, dit Vestinus. Un jour, certain proconsul très sceptique envoya au sanctuaire de Mopsus un esclave muni d'une lettre hermétiquement cachetée, pour mettre le dieu à l'épreuve. L'esclave passa la nuit dans le temple afin d'avoir un songe prophétique. De retour, il raconta : « J'ai vu dans mon rêve un jeune homme, beau comme le soleil et qui m'a dit un seul mot : « Noir ». Entendant cela, le proconsul pâlit et, se tournant vers ses invités, des sceptiques comme lui, leur dit : « Savez-vous ce qu'il y avait dans cette lettre ? »

— Qu'y avait-il dans cette lettre ? questionna Sénécion.

— Dans la lettre, il y avait cette question : « Quel taureau dois-je offrir en sacrifice : un blanc ou un noir ? »

Mais l'intérêt soulevé par cette anecdote fut interrompu par Vitellius, qui était arrivé au festin déjà ivre et qui, soudain, sans aucune raison, éclata en rires convulsifs.

— De quoi rit donc cette barrique de suif ? demanda Néron.

— Le rire est une des supériorités de l'homme sur la bête, dit Pétrone. Vitellius n'a point d'autre argument pour nous prouver qu'il n'est point un porc.

Soudain, Vitellius cessa de rire et, faisant claquer ses lèvres luisantes de graisse et de sauces, il se prit à considérer les assistants avec autant de stupéfaction que s'il les voyait pour la première fois.

Puis il leva une main semblable à un coussin capitonné et dit d'une voix éraillée :

— J'ai perdu mon anneau de chevalier, l'anneau qui me vient de mon père...

— Lequel était savetier, ajouta Néron.

Mais Vitellius fut derechef secoué d'un rire saugrenu, et on le vit qui cherchait son anneau dans le peplum de Calvia Crispinilla.

Là-dessus Vatinus simula des cris de femme effarouchée, tandis que l'amie de Calvia, Nigidia, une jeune veuve aux yeux de courtisane dans un visage puéril, s'écriait :

— Ce qu'il cherche, il ne l'a point perdu.

— Et s'il le trouve, il sera fort empêché de s'en servir, ajouta Lucain.

Le festin s'animait. A tout instant, de l'intérieur de grands vases pleins de neige et festonnés de lierre, on tirait des cratères de vins. De la voûte, tombaient des roses.

Pétrone pria Néron de vouloir bien, avant que les convives fussent complètement ivres, illustrer le festin de son chant. En chœur on appuya ses paroles.

Néron commença par refuser.

Il était véritablement très enroué. La nuit, il s'était mis des plombs sur la poitrine, mais cela n'avait pas servi à grand'chose... Il songeait même à partir pour Antium, y respirer l'air marin.

Mais Lucain l'adjura au nom de l'art et de l'humanité. Tout le monde savait que le divin poète, le chanteur sans second avait composé un nouvel hymne à Vénus, au prix duquel celui de Lucrèce n'était que vagissement de louveteau. Qu'il fît donc de ce festin un festin véritable! Souverain paternel, il ne devait point infliger à ses sujets la torture de son silence :

— Ne sois pas implacable, César !

— Ne sois point implacable ! répéta l'assemblée.

Néron étendit les mains, témoignant qu'on lui faisait violence et qu'il cédait. Tous les visages prirent l'expression de la gratitude, tous les yeux se tournèrent vers lui. Mais il donna l'ordre d'annoncer à Poppée qu'il allait chanter. Une indisposition avait empêché Augusta de venir au festin, et aucun remède ne serait aussi efficace que le chant de César...

Poppée vint aussitôt. Elle régnait encore sans partage sur le cœur de Néron ; mais il eût été dangereux d'irriter César, quand il s'agissait de son amour-propre de chanteur, de cocher ou de poète. Elle entra, blonde et vêtue, elle aussi, d'une tunique améthyste, le cou lumineux de perles énormes qui avaient fait partie des dépouilles opimes de Massinissa. Et, femme deux fois divorcée, elle avait le regard et le visage d'une vierge. Des acclamations l'accueillirent, où revenait sans cesse le nom de « Divine Augusta ». De sa vie Lygie n'avait vu beauté telle. Elle ne pouvait en croire ses yeux. Ainsi, c'était là l'infâme Poppée, qui avait incité César à assassiner sa mère et son épouse, — Poppée dont on renversait les statues la nuit, par la ville, et qu'insultaient sur tous les murs des inscriptions. Lygie n'avait jamais imaginé les esprits célestes décorés d'une beauté plus délicieuse.

— Ah ! Marcus, est-ce possible... ?

— Oui, elle est belle : mais toi, tu l'es cent fois davantage. Tu ignores ta beauté, sinon tu deviendrais amoureuse de toi-même, comme Narcisse. Poppée baigne son corps dans du lait d'ânesse : c'est dans son propre lait que Vénus a dû te baigner... Ne la regarde pas ! Tourne tes yeux vers moi ! Touche de tes lèvres le bord de cette coupe, que j'y pose les miennes...

Et il se penchait toujours plus, tandis qu'elle reculait

vers Acté. Mais César venait de se lever. Dans sa main le chanteur Diodore mit un luth-delta ; le chanteur Terpnos prit pour l'accompagner un nablium. Néron, appuyant son delta sur la table, leva les yeux au ciel. Dans le triclinium ce fut un silence interrompu seulement par le bruit soyeux des roses qui tombaient de la voûte.

Il chanta, plutôt scanda d'une voix chantante, accompagné des luths, son hymne à Vénus. La voix de César, bien que voilée, ni ses vers n'étaient sans charme... Et la pauvre Lygie fut à nouveau prise de remords : cet hymne qui glorifiait l'impure et païenne Vénus ne lui semblait que trop beau, et César lui-même, lauré, les yeux au ciel, lui apparaissait plus majestueux et moins terrifiant.

Un tumulte d'applaudissements marqua la fin de l'hymne. « O voix divine ! » s'exclamait-on de toutes parts. Parmi les femmes, quelques-unes, ayant levé les bras, restèrent ainsi, en extase, bien que le chant eût cessé. D'autres essuyaient leurs yeux en larmes. Dans la salle entière, ce fut un bourdonnement intense. Poppée, baissant sa tête dorée, pressa sur ses lèvres la main de Néron, et la tint ainsi longuement, sans une parole. Le jeune Pythagore, un Grec d'une beauté miraculeuse, — que plus tard, à demi fou, César devait, en grand cérémonial, épouser par-devant les flamines, — s'agenouilla à ses pieds.

Mais Néron regardait attentivement du côté de Pétrone, à la louange de qui il était sensible par-dessus tout. Pétrone proclama :

— Mon avis sur la musique de cet hymne, c'est qu'Orphée doit être aussi jaune d'envie que Lucain ici présent ; quant aux vers, je les aurais préférés moins bons : j'eusse alors trouvé une louange qui ne fût pas indigne d'eux.

Lucain ne prit point le mot en mauvaise part : il eut même pour Pétrone un regard reconnaissant ; puis, feignant l'humeur, il répliqua :

— Maudite destinée qui me fait le contemporain d'un tel poète! On aurait eu une place dans la mémoire des hommes et sur le mont de Phébus; — et voilà que l'on est éclipsé par César comme un quinquet par le soleil!

Cependant Pétrone, qui avait la mémoire docile, se mit à répéter des passages de l'hymne, citant des vers isolés, analysant et exaltant les formules les plus heureuses. Lucain parut alors capté au charme du poème, et il joignit son admiration à celle de Pétrone.

Néron exultait. Il indiqua lui-même les vers qu'il considérait comme les plus beaux; puis, il s'évertua à consoler Lucain, lui disant de ne point perdre courage : sans doute, chacun restait dans le rôle pour lequel il était né; mais l'adoration des hommes pour Jupiter n'était point pour exclure le culte des autres dieux.

Puis il se leva pour reconduire Poppée qui, vraiment malade, désirait s'en aller. Il avait recommandé aux convives de ne point quitter la place. Un instant après il était de retour, curieux du spectacle qu'il avait préparé avec Pétrone et Tigellin.

On entendit encore des vers. On entendit ensuite des dialogues dont l'extravagance ne parvenait pas à racheter la niaiserie. Enfin, le célèbre mime Pâris mima les aventures d'Io, fille d'Inachos. Il semblait à Lygie qu'elle voyait des miracles et des sortilèges. Par d'artificieux mouvements des bras et du corps, Pâris parvenait à donner la sensation de choses en apparence inexprimables au moyen de la danse. Ses mains troublèrent l'atmosphère, et d'elles émanait comme une nuée vibrante et lumineuse de voluptueux frissons, où

une forme virginale palpitait d'extase. C'était un tableau et non une danse, un tableau qui dévoilait le mystère même de l'amour. Et, quand ensuite entrèrent les corybantes qui, avec des ballerines syriaques, exécutèrent, au son des cithares, des flûtes, des cymbales et des tambourins, une danse bachique, pleine de cris sauvages et sauvagement orgiaque, il sembla à Lygie que la voûte allait se fendre et tomber sur la tête des convives.

Mais de l'épervier d'or tendu sur eux tombaient des roses, rien que des roses. Et, à côté d'elle Vinicius, à moitié ivre, disait:

— Je t'ai vue dans la maison d'Aulus, auprès de la fontaine, et aussitôt t'ai aimée. C'était à l'aube ; tu croyais n'être vue de personne, et je te voyais, moi!... Et telle je t'ai aperçue, telle je te vois toujours, malgré ce peplum qui te dérobe. Laisse-le glisser, comme Crispinilla. Vois! les dieux et les hommes ont soif d'amour. Il n'y a rien, rien que l'amour au monde ! Mets ta tête sur ma poitrine, et ferme les yeux.

Aux tempes et aux poignets, ses artères battaient lourdement ; elle était envahie par la sensation d'une chute vertigineuse... Vinicius, au lieu de venir à son secours, l'attirait maintenant vers l'abîme, lui était ennemi. De nouveau, elle eut peur de ce festin, peur de lui, peur d'elle-même...

Une voix semblable à celle de Pomponia s'élevait dans son âme: Prends garde, Lygie! Mais quelque chose aussi lui criait qu'il était trop tard déjà... D'avoir été enveloppée de ces flammes, d'avoir assisté à ce festin, d'avoir palpité aux paroles de Vinicius, elle se sentait perdue sans retour...

Cependant la fin du festin n'était point proche encore. Les esclaves continuaient à servir de nouveaux

mets et à remplir de vin les coupes ornées de verdure. Devant la table disposée en demi-cercle, parurent deux athlètes.

Immédiatement, ils s'étreignirent. Leurs torses luisants d'huile formèrent un seul bloc, tandis que leurs os craquaient sous l'effort de bras durs et que leurs mâchoires grinçaient. Par instants, les dalles poudrées de safran résonnaient du heurt de leurs pieds nus... Une seconde, ils restèrent immobiles, groupe de marbre... Les Romains suivaient avec délices le jeu des échines affreusement bandées, des mollets et des bras noueux. Mais la lutte ne s'éterniserait pas : Croton, le maître et le chef de l'école des gladiateurs, passait à juste titre pour l'homme le plus fort de l'Empire. Bientôt la respiration de l'adversaire se précipita ; il se mit à râler ; sa face bleuit; il cracha un filet sanguinolent, et s'affaissa.

Les applaudissements saluèrent la fin de la lutte. Maintenant Croton, un pied sur l'échine vaincue, ses bras énormes croisés, promenait sur l'assistance le regard circulaire des triomphateurs.

Entrèrent alors des imitateurs de cris d'animaux, des jongleurs et des bouffons. Mais ils n'émurent pas, car le vin troublait déjà tous les yeux. Les danseuses syriaques s'étaient mêlées aux convives. La musique n'était plus qu'un vacarme chaotique de cithares, de luths, de cymbales arméniennes, de sistres égyptiens, de trompes et de cors ; et, comme certains convives tenaient à causer, des cris congédièrent les musiciens. L'air saturé du parfum des huiles dont des éphèbes de merveilleuse beauté n'avaient cessé d'humecter les pieds des convives, lourd de safran, d'effluves humains, d'odeurs florales, se fit irrespirable. Les lampes brûlaient d'une flamme terne et blême, les couronnes chaviraient sur des fronts où perlait la sueur.

Vitellius disparut sous la table ; Nigidia, le torse nu, appuya sa tête de bébé ivre-mort sur la poitrine de Lucain, lequel, ivre lui-même, se mit à balayer de son souffle l'or dont étaient poudrés les cheveux de l'enfant. Vestinus répétait, pour la dixième fois, la réponse de Mopsus à la lettre close du proconsul, tandis que Tullius, qui se raillait des dieux, la bouche pâteuse et d'une voix hoquetante, disait :

— Car, si l'on admet que le Sphéros de Xénophane est un dieu tout rond, alors, tu comprends, c'est un dieu que l'on peut faire rouler devant soi, avec le pied, comme une barrique...

Mais Domitius Afer, le concussionnaire et le délateur, s'indigna de semblables propos, et, d'indignation, inonda de Falerne sa tunique.

Lui continuait à croire aux dieux. Rome devait périr, disait-on... Des gens prétendent même qu'elle périt déjà. Et c'est certain... Mais si cela arrive, la faute en sera à la jeunesse, qui n'a plus la foi... Et, sans la foi, il n'y a pas de vertu. On abandonne les sévères coutumes d'autrefois. Les épicuriens sont-ils capables de tenir tête aux Barbares ? Le désastre est inévitable. Quant à lui, il regrette d'avoir vécu jusque-là et d'en être réduit à chercher dans le plaisir l'oubli des chagrins patriotiques qui le terrasseraient.

Il attira une des danseuses syriaques et, de sa bouche édentée, se mit à lui baiser les épaules et le dos, ce que voyant, le consul Memmius Regulus partit d'un éclat de rire, et, levant sa tête chauve, s'écria :

— Qui donc prétend que Rome va périr ? Quelle sottise ! Moi, consul, j'en sais quelque chose, — peut-être ? Trente légions garantissent la paix romaine.

Il appuya ses poings contre ses tempes et, à tue-tête :

— Trente légions ! Trente légions ! de la Bretagne à la frontière des Parthes !

Soudain, il se prit à réfléchir et, consultant son front du doigt, il déclara :

— Ma foi, je crois bien qu'il y en a trente-deux...

Il roula sous la table, où bientôt il commença à expectorer les langues de flamants, les cèpes rôtis, les champignons glacés, les sauterelles au miel, les poissons, les viandes, tout ce qu'il avait bu ou mangé.

Pourtant, Domitius ne se laissa point convaincre par le nombre des légions qui garantissaient la paix romaine : « Non, non, Rome devait périr, puisque la foi aux dieux et les mœurs austères avaient péri ! Rome devait périr !... Quel dommage, pourtant !... la vie est douce, César est débonnaire, le vin délectable. Quel dommage ! »

Et, la tête dans les épaules de la bacchante, il fondit en larmes.

— Et puis, la vie future !.. Achille avait raison de dire, qu'il vaut mieux être le dernier des bouviers en ce monde sublunaire, qu'un roi dans les régions cimmériennes. — Savoir encore s'il y a des dieux, bien que le doute soit funeste à l'empire !...

Lucain, cependant, avait dissipé les dernières parcelles d'or des cheveux de Nigidia, qui maintenant gisait, pacifiée. Il enleva le lierre qui ornait l'amphore voisine, et en enguirlanda la dormeuse ; à son tour il s'habilla de lierre, et il affirma avec l'accent de la plus profonde conviction :

— Je ne suis pas du tout un homme ; je suis un faune.

Pétrone n'était point ivre ; mais Néron, qui, au début, par souci de sa voix céleste, avait évité de boire, avait vidé coupe sur coupe et s'était enivré. Il voulait même chanter encore de ses vers, des vers grecs, cette fois, mais il ne parvenait pas à se les rappeler ; et, par

erreur, il entonna une chanson d'Anacréon. Pythagore, Diodore et Terpnos se joignirent à lui; mais, comme ils ne retrouvaient leur voix ni les uns ni les autres, bientôt ils se turent.

Maintenant, Néron, en sa qualité de connaisseur et d'esthète, s'extasiait sur la beauté de Pythagore, et, d'admiration, lui baisait les mains. De mains aussi belles, il n'en avait vu que voilà bien longtemps, chez... chez... ?

Et, le front dans la main, il compulsa ses souvenirs. Soudain, son visage s'effara : — Sa mère!... C'étaient les mains de sa mère, — d'Agrippine! De sombres visions l'envahirent.

— On prétend, dit-il, que, par les nuits de lune, elle erre sur les eaux autour de Baïa et de Baula... Elle erre, elle erre comme si elle cherchait... Quand elle s'approche d'une barque, elle la regarde et disparaît. Mais le pêcheur que son regard a rencontré meurt.

— Un thème à effet, dit Pétrone.

Vestinus, tendant son cou de héron, chuchotait d'un air mystérieux :

— Les dieux, je n'y crois pas... Mais je crois aux spectres... Les spectres...

Néron n'écoutait point leurs paroles.

— J'ai pourtant célébré les Lemuralia! continuait-il. Je ne veux plus la voir! cinq ans, cinq ans déjà! J'ai été forcé, — forcé de la condamner : elle avait soudoyé un assassin. Si je ne l'avais pas devancée, vous n'auriez pas entendu mon chant, ce soir.

— Nous te rendons grâce, César, au nom de la Ville, de l'Univers! s'écria Domitius Afer.

— Du vin! et que les tympanons tonnent!

Le vacarme reprit. Lucain, dans sa robe de verdure, voulant le dominer, se leva et vociféra :

— Je ne suis pas un homme! Je suis un faune, et j'habite les forêts. Êéé...cho...oooo !

A son tour, César fut ivre ; les hommes, les femmes, furent ivres.

Vinicius n'était pas moins ivre que les autres. Outre le désir, montait en lui une rage de querelle. Son visage au teint sombre avait blêmi et, la langue pâteuse déjà, il ordonnait à voix haute :

— Donne-moi tes lèvres ! Aujourd'hui ou demain, — qu'importe ! c'est assez attendre. César t'a reprise aux Aulus pour me faire don de toi, tu m'entends ! Demain, à la nuit tombante, j'enverrai te prendre, tu m'entends!... César avant de te réclamer t'a promise à moi... Tu dois être à moi ! Tes lèvres, donne-moi tes lèvres ! Je ne veux pas attendre à demain... Vite, donne tes lèvres !

Il l'enlaça. Elle luttait désespérément sentant qu'elle allait succomber. En vain, des deux mains, elle s'efforçait de rompre l'étreinte de ce bras épilé ; en vain, d'une voix de terreur et d'amertume, elle le suppliait de ne point être ainsi, d'avoir pitié...

L'haleine de cette bouche avinée l'enveloppait, toujours plus forte, et le visage noirâtre fut tout près de son visage. Ce n'était plus le Vinicius de naguère, bon et presque cher à son âme ; c'était un satyre méchant. Ses forces la trahissaient de plus en plus. En vain, se penchant en arrière, elle tournait la tête, afin d'éviter les baisers. Il se haussa, la saisit des deux bras, lui attira la tête sur sa poitrine, et, d'une bouche qui haletait, se mit à écraser ses lèvres exsangues.

Mais, à ce moment, une force effroyable délaça ses bras aussi aisément que des bras d'enfant, et le repoussa lui-même, comme un fétu ou une feuille sèche. Que s'était-il passé ? Vinicius se frotta les yeux, stupéfait, et

vit au-dessus de lui la gigantesque stature du Lygien Ursus.

Le Lygien restait immobile et très calme. Mais ses yeux dardés sur Vinicius avaient une expression si singulière que le jeune homme sentit son sang se glacer. Puis, le géant prit sa reine dans ses bras et, d'un pas égal, sortit du triclinium. Acté le suivit.

Vinicius resta un instant comme pétrifié. Puis il sauta sur ses pieds et se précipita vers l'issue :

— Lygie ! Lygie !

Mais le désir, la stupéfaction, la fureur et l'ivresse lui fauchèrent les jambes. Il chancela, trébucha, et, se raccrochant aux épaules nues d'une bacchante syriaque, demanda, les paupières clignotantes :

— Que s'est-il passé ?

La femme, un sourire dans ses yeux brouillés, lui tendit une coupe de vin :

— Bois ! dit-elle.

Vinicius but et s'écroula sur les dalles. Les convives étaient, pour la plupart, vautrés sous la table ; quelques-uns titubaient par la salle, en battant les murailles ; d'autres dormaient auprès de la table, ronflant ou bien expectorant dans le sommeil l'excès de leurs ingurgitations.

Et, sur les consuls ivres et sur les sénateurs, sur les chevaliers, les poètes, les philosophes ivres, sur les danseuses et sur les patriciennes, sur ce monde tout-puissant encore et déjà désâmé, sur ce monde qui roulait vers l'abîme dans sa débauche suprême et fleurie, — de l'épervier d'or tendu sous la voûte pleuvaient, sans trêve, des roses.

Dehors, c'était l'aube.

CHAPITRE VIII

Personne n'arrêta Ursus, personne ne lui demanda rien. Ceux des convives qui n'étaient pas encore sous la table avaient abandonné leurs places ; la valetaille, voyant une des invitées aux bras du géant, avait pensé que quelque esclave emportait sa maîtresse prise de vin. Du reste, Acté se trouvait auprès d'eux, et sa présence eût dissipé tout soupçon.

Ils passèrent du triclinium à une salle contiguë et, de là, à la galerie qui conduisait aux appartements d'Acté.

Les forces de Lygie l'avaient tellement abandonnée, qu'elle pesait sur les bras d'Ursus comme une morte. Mais la fraîcheur de la brise matinale lui fit ouvrir les yeux. La clarté du jour s'affirmait peu à peu. Après avoir suivi un instant la colonnade, ils tournèrent vers un portique latéral donnant non point sur la cour d'honneur, mais sur les jardins, où déjà les flèches des pins et des cyprès se teintaient d'aurore.

Cette partie du palais était déserte ; la musique et les bruits du festin n'y parvenaient qu'indistincts. Il sembla à Lygie que, l'arrachant aux enfers, on l'avait portée au jour du bon Dieu. Ainsi, il y avait au monde autre chose que cet abject triclinium, il y avait le ciel, l'aurore, la lumière et le calme. Un désir de pleurer

s'empara d'elle. Et se serrant contre Ursus, elle répéta la gorge soulevée de sanglots :

— A la maison, Ursus! A la maison! chez les Aulus!

— Oui! nous partirons! disait le géant.

Cependant ils avaient atteint le petit atrium des appartements d'Acté. Ursus déposa Lygie sur un banc de marbre, auprès du jet d'eau, et la jeune femme se mit à l'exhorter au calme et à l'engager au repos, lui certifiant que nul danger ne la menaçait, attendu que les convives dormiraient jusqu'au soir. De longtemps, Lygie ne put se calmer. Elle comprimait ses tempes de ses mains et répétait comme un enfant :

— A la maison! A la maison!

Ursus était prêt. Aux portes veillaient, il est vrai, des prétoriens; mais, les soldats n'arrêtaient point ceux qui s'en allaient. Devant l'arc triomphal, c'était encore un grouillement de litières, et bientôt les gens allaient sortir par fournées. On n'arrêterait personne. Eux, se joindraient à la foule et iraient droit à la maison. Et puis, du reste, quoi? sa reine ordonnait, — Ursus n'avait qu'à obéir. Il était là pour obéir.

Lygie répétait :

— Oui, Ursus, allons-nous-en.

Acté fut forcée d'être raisonnable pour eux. — Ils s'en iraient! Fort bien! Personne n'entraverait leur départ. Mais s'enfuir de la maison de César était un crime de lèse-majesté. Ils s'en iraient... Et le soir un centurion avec ses soldats apporterait la sentence de mort à Aulus, à Pomponia Græcina, et ramènerait Lygie au palais. Alors, elle serait perdue irrémédiablement. Si les Aulus la recevaient, leur mort était certaine. Il fallait qu'elle choisît entre la perte des Plautius et sa perte à elle. Avant le festin, elle avait espoir que Pétrone et Vinicius intercéderaient pour elle et la ren-

draient à Pomponia. Maintenant elle savait que c'étaient eux qui avaient suggéré à César l'idée de la reprendre aux Aulus. Nulle issue. Seul un miracle pouvait l'arracher à cet abîme, un miracle du Dieu tout-puissant.

— Acté, dit-elle avec désespoir, as-tu entendu ce que disait Vinicius, — que César lui a fait don de moi et que ce soir il m'enverrait chercher par ses esclaves et me prendrait dans sa maison ?

— J'ai entendu, dit Acté.

Ses bras s'écartèrent en un geste évasif ; elle se tut. Le désespoir qui vibrait dans la voix de Lygie n'éveillait pas d'écho en son cœur. Elle-même avait été la maîtresse de Néron. Quoique foncièrement bonne, elle était incapable de sentir l'infamie d'une telle liaison. Naguère encore esclave, elle avait dans le sang la loi d'esclavage. Et elle aimait toujours Néron. S'il eût daigné revenir à elle, elle eût tendu les bras vers ce bonheur. Cette alternative s'offrait à Lygie : devenir la maîtresse de ce Vinicius, beau et jeune, ou bien vouer les Aulus et se vouer elle-même à une perte certaine. Et Acté ne concevait pas que la jeune fille pût hésiter.

— Dans la maison de César, dit-elle, tu ne serais pas plus en sûreté que dans celle de Vinicius.

Elle ne songeait pas que, bien qu'exactes, ses paroles signifiaient : « Résigne-toi à ton sort et deviens la concubine de Vinicius. » Mais Lygie, qui sentait encore sur ses lèvres la brûlure de baisers pleins d'un bestial désir, s'empourpra de honte.

— Jamais ! je ne resterai ni ici, ni chez Vinicius, — jamais !

Acté fut surprise de cette révolte.

— Ainsi, demanda-t-elle, tu l'exècres tant ?

Mais Lygie ne put répondre, secouée par une nouvelle crise de sanglots. Acté l'attira sur sa poitrine et s'ingénia

à la calmer. Ursus haletait lourdement et serrait les poings: son amour de chien fidèle ne pouvait supporter la vue de sa reine en larmes. Dans son cœur à demi sauvage, le désir montait de retourner dans la salle du festin, d'étrangler Vinicius et, au besoin, César. Pourtant, il hésitait à en faire la proposition à sa maîtresse : — cette action, à première vue fort simple, ne serait-elle point messéante à un adepte de l'Agneau crucifié ?

Acté, serrant Lygie dans ses bras, insistait :

— Alors, tu l'exècres à ce point ?

— Non, dit Lygie, il m'est défendu de l'exécrer, je suis chrétienne.

— Je sais, Lygie ; je sais aussi par les lettres de Paul de Tarse qu'il vous est défendu de vous soumettre au déshonneur et, plus que du péché, d'avoir peur de la mort. Mais, dis-moi, ta doctrine permet-elle de causer la mort d'autrui ?

— Non.

— Alors, comment oserais-tu attirer la vengeance de César sur la maison des Aulus ?

Il y eut un silence. De nouveau, un gouffre béait devant Lygie.

Et la jeune affranchie continuait :

— Je te fais cette question, parce que j'ai pitié de toi, et de la bonne Pomponia, et d'Aulus, et de leur enfant. J'habite depuis longtemps cette maison, et je sais ce que signifie la colère de César. Non ! Vous ne pouvez pas vous enfuir d'ici. Tu n'as qu'une chose à faire : supplie Vinicius de te rendre à Pomponia.

Mais Lygie glissa à genoux afin de supplier Quelqu'un d'autre. Après un moment, Ursus s'agenouilla aussi : et tous deux priaient, dans la maison de César.

Acté ne pouvait détacher ses yeux de Lygie, qui, tournée de profil, levait la tête et les mains vers le ciel,

comme si elle eût attendu que de là vînt la délivrance. L'aurore inondait de lumière la nuit de ses cheveux et la blancheur de son peplum, et se mirait dans ses claires prunelles. Toute en clarté, elle semblait clarté elle-même. Son visage pâli, ses lèvres décloses, ses yeux implorateurs révélaient une exaltation surnaturelle. Et Acté comprit pourquoi Lygie ne pouvait devenir une concubine.

L'ancienne maîtresse de Néron voyait s'entr'ouvrir un voile derrière lequel se dessinait un monde entièrement différent de celui qui lui était familier. Elle était stupéfaite de cette prière dans ce palais de crime et d'infamie. Tout à l'heure, il lui semblait qu'il n'y avait point d'issue pour Lygie ; maintenant, elle commençait à croire qu'il pourrait advenir une chose insolite, que se manifesterait une assistance formidable, devant laquelle César lui-même devrait courber le front, que du ciel descendraient des cohortes ailées qui prêteraient secours à la jeune fille, ou bien que le soleil lui ferait un lit de rayons et l'absorberait en son essence. A voir prier Lygie, nulle merveille ne lui semblait improbable.

Enfin, Lygie se releva, le visage rasséréné. Ursus se leva aussi et se tapit près du banc, regardant sa maîtresse et attendant qu'elle parlât.

Les yeux de Lygie s'embrumèrent. Deux grandes larmes glissèrent lentement sur ses joues.

— Dieu bénisse Pomponia et Aulus ! dit-elle. Je n'ai point le droit de causer leur perte, et je ne les reverrai plus jamais.

Puis, se tournant vers Ursus, elle dit que lui seul lui restait au monde, et que désormais il devrait lui être un protecteur et un père. S'ils ne pouvaient se réfugier chez les Aulus, ils ne pouvaient non plus rester chez César ni chez Vinicius. Ainsi, Ursus la pren-

drait, la ferait sortir de la ville, il la cacherait quelque part, où ne la découvriraient ni Vinicius ni ses gens. Elle le suivrait partout, même par delà les mers, par delà les monts, en des régions barbares, où jamais n'eût pénétré le nom romain ni la puissance romaine.

Le Lygien était prêt. En signe d'obéissance il lui baisa les pieds. Mais Acté s'était attendue à un miracle : son visage refléta la désillusion. Ainsi, c'était là tout l'effet de la prière ? S'enfuir du palais était commettre un crime de lèse-majesté qui serait vengé ; et même si Lygie parvenait à se cacher, César tirerait vengeance des Aulus. Si elle voulait fuir, elle n'avait qu'à fuir de chez Vinicius. De la sorte César, qui n'aimait point à se mêler des affaires d'autrui, ne consentirait peut-être point à aider Vinicius dans ses recherches.

C'était à peu près l'idée de Lygie. Les Aulus ne sauraient pas où elle se trouverait, — même Pomponia... Elle s'enfuirait en route, et non de chez Vinicius. Ivre, il avait eu l'imprudence de déclarer que, le soir, il enverrait ses esclaves la prendre. Mais Ursus la sauverait. Il viendrait, il l'enlèverait comme il l'avait enlevée du triclinium et ils s'en iraient droit devant eux. Personne ne pouvait affronter Ursus, — même le terrible lutteur du triclinium n'aurait pu lui résister. Mais comme Vinicius aurait peut-être la fantaisie de la faire escorter par de nombreux esclaves, Ursus irait immédiatement chez l'évêque Linus lui demander assistance et conseil. L'évêque ordonnerait aux chrétiens de se porter à la rescousse, on la délivrerait de vive force. Ensuite, Ursus trouverait moyen de la soustraire à la puissance romaine.

Son visage se fit rose et souriant. Elle se jeta au cou de l'affranchie et lui posa sur la joue sa bouche exquise, en chuchotant :

— Tu ne nous trahiras pas, Acté ? Non !

— Sur l'ombre de ma mère, je ne vous trahirai pas. Prie ton Dieu qu'Ursus trouve moyen de te délivrer.

Ursus regarda fixement devant lui, comme s'il eût voulu discerner des choses dans le passé, des choses très lointaines. Il murmurait :

— Vers nos forêts... Ah ! ces forêts, ces forêts...

Mais il secoua ses visions. — Donc, il irait immédiatement chez l'évêque et, le soir venu, avec cent hommes, il se mettrait à l'affût de la litière. Et des prétoriens pouvaient bien faire escorte ! Il ne conseillait à personne de s'aventurer sous ses poings, fût-ce à un homme cuirassé de fer ! Un honnête coup de poing sur un casque, — et gare à la tête que le casque couvre !

Lygie leva un doigt, et avec une dignité sévère et enfantine :

— Ursus ! « Tu ne tueras point. »

Le Lygien plaça derrière sa tête son bras pareil à une massue, et se mit à marmonner, en se frottant la nuque avec embarras, qu'il fallait pourtant qu'il la reprît, elle, sa clarté... Autant que possible, il s'efforcerait de... mais, si, involontairement...? Il fallait pourtant qu'il la reprît ! Enfin, s'il arrivait un malheur, il ferait si fort pénitence, il implorerait si fort l'innocent Agneau, que l'Agneau crucifié aurait pitié d'un pauvre homme... Il ne voudrait pas offenser l'Agneau, oh, non ! Seulement, il avait la main lourde...

Une grande émotion se peignit sur son visage, et, pour la dissimuler, il salua sa reine et dit :

— Donc, je m'en vais chez le saint évêque.

Acté entoura de ses bras le cou de Lygie et fondit en larmes... Une fois encore, elle avait compris qu'il existait un monde où la souffrance même était plus féconde en bonheur que toute cette existence de faste et de vo-

luptés au palais de César. Une fois encore s'était, pour elle, entre-bâillée une porte sur l'infinie lumière. Mais, en même temps, elle se sentait indigne d'en franchir le seuil.

CHAPITRE IX

Lygie regrettait Pomponia Græcina, qu'elle aimait de toute son âme, elle regrettait les Aulus et toute la maison ; pourtant son désespoir fut de courte durée. Elle avait même une certaine joie douce à se dire qu'elle allait sacrifier l'aisance et le confort à sa Vérité, et se condamner pour Elle à une vie errante et incertaine. Peut-être, dans ces spéculations, quelque curiosité enfantine avait-elle un rôle, la curiosité de cette existence dans des régions lointaines, parmi les Barbares et les fauves, — mais davantage encore, la foi profonde qu'en agissant de la sorte elle accomplissait le commandement du Divin Maître, qui désormais veillerait sur elle son enfant obéissante et dévouée. Ainsi, que pouvait-il lui arriver ? Si des souffrances l'assaillaient, elle les supporterait en Son nom. Si la mort, soudain, l'emportait, le Christ la prendrait auprès de Lui, etun jour, quand mourrait Pomponia, elles seraient réunies pour l'éternité.

Comme il faisait déjà grand jour et que le soleil illuminait le triclinium, Acté engagea Lygie à prendre un repos nécessaire après une nuit d'insommie. Lygie ne fit point d'objection, et toutes deux se rendirent au cubicule dont l'installation luxueuse datait encore des rapports de l'affranchie avec César. Elles se couchèrent côte

à côte : mais Acté, malgré la fatigue, ne put s'endormir. A sa tristesse ordinaire venait se joindre une inquiétude que jamais auparavant elle n'avait ressentie. La vie, jusqu'ici, lui avait semblé écrasante et sans lendemain, mais aujourd'hui, soudain, elle lui apparaissait ignoble. Dans sa tête une confusion croissante se manifestait. De nouveau la porte donnant sur la lumière s'entr'ouvrait et se refermait tour à tour ; mais quand elle s'ouvrait, la lumière l'éblouissait, et elle ne pouvait rien discerner. Elle devinait pourtant qu'en cette lumière était enclos quelque bonheur incommensurable, auprès duquel tous les autres s'effaçaient si absolument, que si par exemple César, éloignant Poppée, revenait à elle, cela même serait une broutille en comparaison. Et soudain, elle pensa que ce César qu'elle aimait, et qu'involontairement elle considérait comme une sorte de demi-dieu, était une chose aussi nulle que le premier esclave venu, et que ce palais aux colonnades de marbre ne l'emportait en rien sur un tas de pierraille.

Jugeant que Lygie, dont l'horizon était lourd de menaces et d'incertitude, ne devait point dormir non plus, Acté se tourna vers elle pour causer du projet de fuite.

— Elle dort, elle peut dormir! songea Acté : c'est encore une enfant...

Mais cette enfant préférait la misère à la honte, la vie errante à la splendide maison des Carines, aux atours, aux bijoux, aux festins, à la voix des cithares et des luths.

Acté contemplait la dormeuse.

— Combien elle est différente de moi !

Le cœur de la jeune Grecque n'était point accessible à l'envie. A la pensée des dangers qui pesaient sur Lygie, elle fut prise d'une pitié immense. Une espèce de sentiment maternel s'affirma. Elle couvrit de caresses les

sombres cheveux de l'enfant. Lygie dormait aussi paisible que si elle se fût trouvée à la maison, sous la garde de Pomponia. Ce n'est que vers le milieu du jour qu'elle ouvrit les yeux : elle explora le cubicule d'un regard stupéfait. Elle n'était donc pas chez les Aulus?

— C'est toi, Acté ? dit-elle enfin, apercevant dans l'ombre le visage de la jeune femme.

— C'est moi, Lygie.

— Est-ce le soir déjà ?

— Non, mon enfant, l'après-midi.

— Ursus est-il revenu ?

— Ursus n'a pas dit qu'il reviendrait ; il a dit qu'il guetterait la litière, ce soir.

— C'est vrai.

Elles quittèrent le cubicule et se rendirent au bain. Après le bain et après le déjeuner, Acté conduisit Lygie dans les jardins du palais, où nulle rencontre n'était à craindre, César et ses intimes dormant encore. Pour la première fois, Lygie voyait ces jardins splendides. Parmi les cyprès, les pins, les chênes, les oliviers et les myrtes, blanchoyait tout un peuple de statues ; la poussière irisée des jets d'eau irrorait des bocages de roses ; sur les étangs clairs, des cygnes se prélassaient.

Après s'être promenées, elles s'assirent dans un bosquet de cyprès, et se mirent à parler de la fuite de Lygie. Acté était de moins en moins sûre du succès de l'entreprise. Sa compassion pour Lygie s'en accroissait. Elle songeait maintenant qu'il eût été mille fois plus expédient d'essayer de fléchir Vinicius.

— Ne penses-tu pas qu'on pourrait obtenir de Vinicius qu'il te rendît à Pomponia ?

— Non. Dans la maison des Aulus, Vinicius était tout autre ; il était très bon. Mais depuis ce festin, j'ai peur de lui et je préfère aller chez les Lygiens.

— Pourtant, chez Aulus, il te plaisait? insista Acté.

Elle baissa la tête :

— Oui.

Acté réfléchit un moment.

— Tu n'es pas une esclave comme je fus, moi. Tu es une otage, et tu es la fille du roi des Lygiens. Les Aulus t'aiment comme leur fille et je suis persuadée qu'ils t'adopteraient. Vinicius pourrait t'épouser, Lygie.

Mais elle répondit encore plus tristement :

— Je préfère fuir chez les Lygiens.

— Veux-tu que j'aille immédiatement chez Vinicius? Oui, ma chérie, j'irai chez lui et je lui dirai : « Vinicius, c'est une fille de roi, l'enfant chérie du grand Aulus ; si tu l'aimes, rends-la aux Aulus, et ensuite, va la chercher chez eux pour en faire ta femme. »

La jeune fille répondit d'une voix si étouffée qu'Acté l'entendit à peine :

— Je préfère m'enfuir...

Un bruisselis de pas les interrompit, et, avant qu'Acté eût pu voir qui s'approchait, devant le banc apparut Poppée entourée de quelques esclaves. Deux femmes agitaient légèrement au-dessus de sa tête des écrans de plumes d'autruche. Une Éthiopienne, aux seins gonflés de lait, portait dans ses bras un bébé emmailloté de pourpre.

Poppée s'arrêta.

— Acté, les clochettes que tu as cousues sur l'icuncula étaient mal cousues ; l'enfant en a arraché une et l'a portée à ses lèvres; par bonheur, Lilith s'en est aperçu à temps.

— Pardonne-moi, divine, dit Acté en croisant les mains sur sa poitrine et en baissant la tête.

Poppée considéra Lygie.

— Qu'est-ce que cette esclave?

— Ce n'est point une esclave, divine Augusta : c'est l'enfant adoptive de Pomponia Græcina, et la fille du roi des Lygiens, qui l'a donnée en otage à Rome.

— Elle est venue te faire visite ?

— Non, Augusta. Depuis avant-hier, elle habite le palais.

— Elle a assisté au festin ?

— Elle y a assisté.

— Par ordre de qui ?

— De César.

Poppée regarda avec plus d'attention la jeune fille, et une ride se creusa entre ses sourcils. Jalouse de sa suprématie, elle vivait dans une perpétuelle angoisse de se voir supplanter par quelque concurrente heureuse, comme elle avait supplanté Octavie. D'un coup d'œil, elle avait jugé combien merveilleuse était la beauté de Lygie.

— C'est une nymphe, tout simplement, se dit-elle. Vénus lui a donné le jour. Dieux immortels ! elle est aussi belle que moi et plus jeune !

Sous leurs cils dorés, ses yeux eurent un éclair glacial. Mais, tournée vers Lygie et très calme en apparence :

— Tu as parlé à César ?

— Non, Augusta.

— Pourquoi préfères-tu être ici que chez les Aulus ?

— Je ne préfère pas. Pétrone a poussé César à me reprendre à Pomponia. Je suis ici contre mon gré...

— Et tu désirerais retourner auprès de Pomponia ?

Cette question fut posée d'une voix plus affable, et Lygie eut un sursaut d'espérance.

— Augusta, dit-elle en tendant les mains, César va me donner comme esclave à Vinicius. Mais tu intercéderas pour moi et tu me rendras à Pomponia...

— Ainsi Pétrone a poussé César à te reprendre à Aulus pour te livrer à Vinicius ?

— Oui. Vinicius a dit qu'il m'enverrait chercher aujourd'hui même. Mais tu seras bonne et tu auras pitié de moi.

Se baissant, elle saisit le bord de la robe de Poppée et attendit, le cœur battant. Poppée la regarda avec un sourire mauvais et dit :

— Alors, je te promets qu'aujourd'hui même tu seras l'esclave de Vinicius.

Elle s'éloigna, vision prestigieuse et maléfique. Aux oreilles de Lygie et d'Acté parvinrent les cris de l'enfant qui s'était mis à pleurer. Les yeux de Lygie étaient lourds de larmes. Elle prit Acté par la main.

— Rentrons, dit-elle. Il ne faut espérer d'assistance que d'où l'assistance peut venir.

... Elles se rendirent dans l'atrium qu'elles ne quittèrent plus. Anxieuses, elles tendaient l'oreille au bruit des pas. La conversation se brisait à tout moment, et le silence planait, sourd et plein d'illusions auditives...

A la nuit, la portière de l'antichambre ondula et un homme au visage noirâtre et grêlé parut. Lygie reconnut, pour l'avoir vu chez Pomponia, Atacin, un affranchi de Vinicius. Acté eut un cri.

Atacin salua très bas et dit :

— Salut à la divine Lygie de la part de Marcus Vinicius qui l'attend, auprès d'une table servie, dans sa maison ornée de verdure.

— Je suis prête, dit-elle, les lèvres blanches.

Et elle entoura de ses bras le cou d'Acté, pour lui faire ses adieux.

CHAPITRE X

La maison de Vinicius était, en effet, ornée de verdure : les murs et les portes s'agrémentaient de festons de lierre et de myrte ; aux colonnes, des guirlandes de pampres serpentaient.

Œuvres de maîtres fameux, les lampadaires d'albâtre, de marbre, de bronze corinthien se contournaient en formes de bêtes, de plantes ou de femmes : des huiles parfumées y brûlaient. Les lampes atténuaient leur éclat sous des globes en verre d'Alexandrie ou le diversifiaient à travers des gazes de l'Indus, en rayons roses, jaunes, mauves, pers. L'air était lourd de nard, parfum dont Vinicius avait pris l'habitude en Orient. Dans le triclinium, le couvert était mis pour quatre convives, car Pétrone et Chrysothémis devaient aussi prendre part au festin.

En tout, Vinicius avait suivi les conseils de Pétrone qui lui avait suggéré de ne point aller lui-même chercher Lygie, mais de dépêcher à cet effet Atacin muni de la commission de César.

— Tu étais ivre hier, lui disait-il. Je t'ai vu : tu te conduisais comme un carrier des Monts Albains. Ne sois point trop entreprenant et souviens-toi qu'un bon vin demande à être dégusté à doses lentes. Sache aussi qu'il est doux de désirer, mais plus doux d'être désiré.

Chrysothémis professait, sur ce point, des idées différentes : mais Pétrone lui exposa la distinction qu'il convenait de faire entre un cocher rompu au métier du cirque et un adolescent qui pour la première fois se risque sur un quadrige.

Puis, se tournant vers son neveu :

— Tâche de gagner sa confiance, mets-la en bonne humeur, sois magnanime ! Je ne voudrais point assister à un festin funèbre. Jure-lui, au besoin, que tu la rendras à Pomponia. Il dépendra de toi que demain matin elle préfère rester ici.

Désignant Chrysothémis, il ajouta :

— Voici cinq ans que j'ai adopté cette ligne de conduite à l'égard de cette farouche palombe, et je n'ai point lieu de me plaindre de sa cruauté.

Chrysothémis le frappa de son éventail en plumes de paon :

— Tu diras peut-être que je ne t'ai point résisté, satyre !

— A cause de mon prédécesseur...

— Et que tu n'étais pas à mes pieds ?

— Pour les sertir de bagues, oui.

Chrysothémis jeta un regard involontaire sur ses orteils scintillants de gemmes ; elle et Pétrone se prirent à rire ; quant à Vinicius, il n'écoutait point. Les battements de son cœur se faisaient irréguliers sous sa robe de prêtre syriaque.

— Ils doivent avoir déjà quitté le palais, dit-il, comme se parlant à lui-même.

— En effet, ajouta Pétrone. Veux-tu que je te parle, en attendant, des prophéties d'Apollonius de Tyane, ou bien que je finisse l'histoire de Rufinus, cette histoire...

Mais Vinicius s'intéressait fort peu à Apollonius de

Tyane, et encore moins à Rufinus. Sa pensée était auprès de Lygie, et, bien qu'il sentît qu'il était plus séant de la recevoir chez lui, il se prenait à regretter de n'être pas allé au palais, ne fût-ce que pour la voir plus tôt et être assis auprès d'elle dans l'obscurité de la litière.

Cependant les esclaves apportèrent des trépieds et jetèrent sur les charbons des brindilles de myrrhe et de nard.

— Ils sont déjà au tournant des Carines, dit de nouveau Vinicius.

— Il n'y tiendra pas, s'écria Chrysothémis, il courra à leur rencontre : et il va les manquer, c'est probable.

Vinicius eut un sourire niais :

— Point du tout...

Pétrone haussa les épaules.

— Pas philosophe pour un sesterce, dit-il ; jamais de ce fils de Mars je ne ferai un homme.

Vinicius n'entendit même pas.

— Ils sont déjà aux Carines !...

Eux tournaient, en effet, vers les Carines. La litière était précédée des lampadarii et entourée des pédisequi. Atacin veillait à la marche du cortège. On avançait lentement, car les lanternes, dans la ville pas éclairée, étaient insuffisantes. En outre, les rues, désertes aux abords du palais, où seulement çà et là glissait un homme avec sa lanterne, se peuplaient de façon insolite. De chaque ruelle sortaient des groupes de trois ou quatre hommes, sans torches et vêtus de manteaux sombres. Les uns marchaient avec le cortège, se mêlant aux esclaves, d'autres, en groupes plus compacts, venaient en sens inverse. Quelques-uns titubaient comme des ivrognes. Par moments, la difficulté d'avancer était telle que les lampadarii étaient forcés de crier :

— Place pour le noble tribun Marcus Vinicius !

Universitas

Par les rideaux entrebâillés, Lygie apercevait ces groupes obscurs, et elle sursautait en alternatives d'espoir et d'effroi :

— C'est lui, c'est Ursus avec les chrétiens ! C'est pour tout de suite, murmuraient ses lèvres tremblantes. Christ, aide-nous ! Christ, sauve-nous !

Atacin, qui, d'abord, ne prêtait nulle attention à cette effervescence anormale, devint inquiet. Les lampadarii étaient forcés de réitérer toujours plus fréquemment leur : « Place pour la litière du noble tribun ! » Des inconnus serraient la litière de si près qu'il donna l'ordre de les chasser à coups de bâton. Soudain un tumulte se produisit en tête du cortège. Incontinent, toutes les lumières s'éteignirent.

Atacin comprit : une agression ! La terreur le pétrifia. Il était de notoriété publique que César s'offrait souvent, avec les augustans, des camisades à Suburre et dans les autres quartiers. On savait même que parfois il récoltait, dans ces expéditions nocturnes, des bosses et des bleus. Mais qui se défendait, fût-il sénateur, était un homme mort. Le poste des vigiles, dont l'office était de maintenir la paix, n'était point éloigné. Mais, en de semblables occurrences, les gardiens devenaient sourds et aveugles. Cependant, autour de la litière, c'était une bousculade inextricable ; on luttait, on se renversait, on se piétinait. Atacin eut une lueur subite : avant tout, il fallait reprendre Lygie et s'enfuir, abandonnant les autres à leur sort. Il la tira de la litière, la saisit à deux bras et s'efforça de s'échapper à la faveur de l'obscurité.

Mais Lygie cria :

— Ursus ! Ursus !

De blanc vêtue, elle était facile à discerner. D'un bras Atacin la couvrait de son propre manteau, quand des pinces effroyables le saisirent à la nuque ; son crâne

sonna comme sous un coup de massue ; il croula, bœuf foudroyé.

Les esclaves étaient par terre pour la plupart, ou bien fuyaient en se cognant aux angles des murs. La litière, brisée dans la bagarre, gisait. Ursus emportait Lygie dans Suburre ; ses compagnons s'étaient dispersés.

Les esclaves se rallièrent devant la maison de Vinicius et se concertèrent. Ils n'osaient point entrer. Après une courte délibération, ils revinrent à l'endroit de l'attaque. Ils trouvèrent là quelques morts et aussi le corps d'Atacin. Celui-ci pantelait encore, mais, après un soubresaut, il se raidit et resta immobile.

Ils prirent le cadavre et de nouveau firent halte devant la porte. Il fallait pourtant annoncer au maître ce qui était arrivé.

— Que Gulon l'annonce, chuchotèrent des voix ; il a du sang sur la figure, comme nous, et le maître l'aime bien. Il y a moins de danger pour lui que pour les autres.

Le Germain Gulon, vieil esclave qui avait servi de bonne d'enfant à Vinicius et que celui-ci avait hérité de sa mère, leur dit :

— J'annoncerai la chose, oui ; mais nous irons tous, pour que sa colère ne tombe pas sur moi seul.

Cependant Vinicius perdait patience. Pétrone et Chrysothémis se moquaient de lui ; il marchait précipitamment par l'atrium en répétant :

— Ils devraient déjà être ici !... Ils devraient être ici !

Il voulut sortir, mais ils le retinrent.

Soudain dans l'anti-salle des pas retentirent et une horde d'esclaves entra dans l'atrium ; se plaçant sous le mur, ils levèrent les mains et se mirent à geindre : « Aah !... Aaaaah ! »

Vinicius bondit vers eux.

— Où est Lygie ? cria-t-il d'une voix terrible.

— Aaah ! »

Gulon s'avança, et, précipitamment, d'une voix affligée:

— Vois le sang, seigneur ! Nous l'avons défendue ! Vois le sang, seigneur ! Vois le sang !

Il n'acheva point. Vinicius, d'un flambeau de bronze, avait fracassé le crâne de l'esclave. Puis, à deux mains, il se prit la tête et s'enfonça les doigts dans les cheveux, en râlant :

— Malheur à moi !...

Sa face bleuit, ses yeux se révulsèrent, sa bouche écuma.

— Les verges ! cria-t-il enfin d'une voix inhumaine.

— Seigneur ! Aaaah ! Pitié ! gémissaient les esclaves.

Pétrone se leva avec une moue d'écœurement.

— Viens, Chrysothémis, dit-il. Si tu veux voir de la viande, je ferai prendre d'assaut l'étal d'un boucher aux Carines.

Et ils sortirent de l'atrium.

Dans la maison habillée de verdure et prête pour le festin, le gémissement des esclaves et le sifflement des verges persistèrent jusqu'au matin.

CHAPITRE XI

Vinicius, cette nuit-là, ne se coucha point. Les gémissements des esclaves fouettés n'apaisant ni sa souffrance ni sa fureur, il prit une autre troupe d'hommes et, à leur tête, fort tard dans la nuit, se lança à la recherche de Lygie. Il explora le quartier Esquilin, Suburre, la Voie Scélérate et toutes les rues avoisinantes. Puis, ayant fait le tour du Capitole, il passa le Pont de Fabrice, parcourut l'île, et enfin battit le Transtévère. Mais c'était une poursuite sans programme, et lui-même n'espérait point retrouver Lygie. S'il la cherchait, c'était uniquement pour combler le vide de cette nuit effroyable.

Il ne rentra qu'à l'aube, alors qu'apparaissaient les chariots et les mulets des maraîchers et que les boulangers ouvraient leurs boutiques. Il fit emporter le cadavre de Gulon, que nul n'avait osé enlever, et commanda que les esclaves auxquels on avait ravi Lygie fussent envoyés aux ergastules de campagne, punition aussi terrible que la mort ; enfin, se jetant sur un divan de l'atrium, il se mit à réfléchir confusément aux moyens de retrouver et de capturer Lygie.

Renoncer à elle, définitivement la perdre, lui paraissait impossible et à cette seule pensée la rage étreignait

son cœur. Pour la première fois, sa nature impérieuse se heurtait à un vouloir hostile. Il ne voulait pas et ne pouvait pas se résigner à son sort, car jamais il n'avait désiré rien aussi vivement qu'il désirait Lygie. Il se figurait ne point pouvoir vivre sans elle. Il ne parvenait pas à se figurer ce qu'il ferait sans elle demain, comment il pourrait vivre les jours suivants. Par moments il se sentait contre elle une fureur proche de la folie. Il eût voulu l'avoir, ne fût-ce que pour la battre, pour la traîner par les cheveux jusqu'au cubicule, et pour la torturer.

Ensuite, une terrible nostalgie de cette voix, de ces yeux, de cette silhouette, s'emparait de lui. Et il était prêt à se rouler à ses pieds. Il l'appelait, il se rongeait les doigts, il se pressait la tête de ses mains. Il s'efforçait de toute sa volonté à réfléchir avec calme aux moyens de la ravoir, — mais il ne pouvait pas. Des milliers de moyens et de manœuvres se présentaient à son esprit, tous absurdes. Enfin il eut un éclair : nul autre qu'Aulus ne l'avait ravie, et, en tous cas, Aulus saurait où elle se cachait.

Et il sauta sur ses pieds pour courir chez les Aulus. S'ils ne la lui rendaient pas, s'ils ne tenaient point compte de ses menaces, il irait chez César, il accuserait de désobéissance le vieux chef et il obtiendrait contre lui un arrêt de mort. Mais, auparavant, il lui arracherait l'aveu du refuge de Lygie. Et même s'ils la rendaient de plein gré, il se vengerait pourtant. Ils l'avaient reçu dans leur maison et ils l'avaient soigné, — mais cela ne comptait pas ! Il se sentait maintenant délié de toute gratitude. Et son âme vindicative et féroce se délectait à la pensée du désespoir de Pomponia, quand le centurion apporterait à Aulus la sentence de mort. Il était presque sûr de l'obtenir,

cette sentence. Pétrone l'y aiderait. Du reste, César ne refusait rien à ses compagnons.

Soudain, son cœur cessa de battre, à une supposition terrible.

— Et si c'était César lui-même qui eût ravi Lygie ?

Tout le monde savait que César cherchait souvent dans des attaques nocturnes une trêve à son ennui. Pétrone lui-même prenait part à ces plaisanteries. Le but en était principalement de capturer quelques jolies filles que l'on faisait ensuite sauter et ressauter sur un manteau de soldat jusqu'à la défaillance. Néron appelait parfois ces expéditions « la pêche aux perles », car il arrivait que l'on pêchât une véritable perle de grâce et de jeunesse. Alors, on envoyait la perle au Palatin, ou dans l'une des innombrables villas de César, ou encore Néron la cédait à l'un de ses compagnons. Cette aventure avait pu arriver à Lygie. César l'avait regardée au festin, et Vinicius ne doutait pas qu'elle ne l'eût affolé. Néron, à la vérité, eût pu la retenir au Palatin. Mais, comme disait Pétrone, César n'avait point le courage de ses forfaits. Et, d'ailleurs, il ménageait Poppée...

Vinicius songea alors combien il était improbable qu'Aulus et Pomponia eussent osé reprendre de force une femme que lui avait donnée César. Du reste, qui donc l'eût osé ? L'eût-il osé, ce gigantesque Lygien aux yeux bleus qui pourtant avait eu la hardiesse d'entrer dans la salle du festin et d'emporter Lygie dans ses bras ? Ainsi nul n'était coupable, que César.

S'il en était ainsi, Lygie était perdue à jamais. On pouvait l'arracher de toutes les mains, mais non de ces mains-là. Maintenant il comprenait à quel point elle lu était chère. De même que l'homme qui se noie et qui, en un éclair, se remémore tout son passé, Vinicius se re-

mémora Lygie. Il la voyait, il entendait chacune de ses paroles. Il la voyait au bord de la fontaine et chez les Aulus, et au festin. Il la sentait près de lui, il sentait le parfum de ses cheveux, la chaleur de son corps, la volupté des baisers dont il avait, à ce festin, écrasé ses lèvres innocentes. Elle lui apparut mille fois plus belle, plus désirable, plus douce, mille fois plus que jamais l'unique et l'élue entre toutes les mortelles et toutes les divinités. Et à songer qu'elle pût être possédée par Néron, il était étreint par une douleur physique si effroyable, qu'il eût voulu heurter sa tête aux murs de l'atrium. Il comprenait qu'il pouvait devenir fou, et qu'il deviendrait fou si la vengeance ne lui restait. Et, de même qu'auparavant il lui avait semblé qu'il ne pourrait vivre s'il ne retrouvait pas Lygie, ainsi maintenant il voyait qu'il lui serait impossible de mourir sans l'avoir vengée.

Seule, la pensée de la vengeance lui procurait quelque soulagement. « Je serai ton Cassius Chærea ! » répétait-il. Il prit un peu de terre dans les pots de fleurs qui entouraient l'impluvium, et fit un terrible serment à Hécate, à l'Érèbe et aux lares familiaux, qu'il tirerait vengeance de Néron. Au moins, maintenant, avait-il une raison de vivre. Il se fit porter au Palatin, où d'abord il verrait Acté, — peut-être par elle apprendrait-il quelque chose.

En route, il réfléchissait confusément à Lygie et à sa vengeance. Il avait entendu dire que les prêtres de la déesse égyptienne Pasht savaient provoquer des maladies : il les consulterait. En Orient, on lui avait appris que les Juifs avaient des formules magiques, grâce auxquelles ils pouvaient couvrir d'ulcères le corps de leurs ennemis : il avait une douzaine d'esclaves juifs, — il les ferait fouetter pour leur arracher le secret.

Devant l'arc du portail, il se dit que si les prétoriens

lui opposaient la moindre difficulté ou si l'on cherchait à s'assurer qu'il fût sans armes (il avait d'ailleurs oublié d'en prendre aucune), ce lui serait une preuve que Lygie était au palais par la volonté de César. Mais le plus ancien des centurions lui sourit amicalement et s'approcha :

— Salut, noble tribun ! Si ton désir est de présenter tes hommages à César, tu tombes mal, et je ne sais même si tu pourras le voir.

— Qu'arrive-t-il ? demanda Vinicius.

— L'auguste petite Divinité est tombée malade subitement. César et l'Augusta sont auprès d'elle avec des médecins.

C'était un événement considérable. Quand était née cette fille, César avait déliré de joie. Par avance, le Sénat avait solennellement recommandé à la protection des dieux le sein de Poppée. Une cérémonie votive avait eu lieu à Antium, pour les relevailles ; on avait donné des jeux splendides et édifié un temple aux deux Fortunes. Néron, qui était incapable de garder de mesure en rien, aimait l'enfant sans mesure. A Poppée l'enfant était chère aussi, qui avait raffermi sa situation et rendu son influence irrésistible.

De la santé et de la vie de la petite Augusta pouvait dépendre le sort de l'empire. Mais Vinicius était si exclusivement préoccupé de son amour qu'il ne prêta aucune attention à la réponse du soldat.

— Je veux simplement voir Acté, dit-il.

Et il passa.

Acté, elle aussi, était auprès de l'enfant, et il dut attendre. Elle ne vint que vers midi.

— Acté, cria Vinicius, la saisissant par la main et la traînant au centre de la pièce, où est Lygie ?

— Je voulais te le demander, répondit-elle avec reproche.

Et Vinicius, bien qu'il se fût promis de l'interroger avec calme, cria, le visage contracté de douleur et de rage :

— Je ne l'ai pas. On me l'a enlevée en route !

Puis, se ressaisissant, il approcha son visage d'Acté et dit à travers ses dents serrées :

— Acté... si tu tiens à la vie, si tu ne veux pas être cause de malheurs dont tu ne peux même te figurer l'étendue, réponds la vérité : est-ce César qui l'a enlevée ?

— César n'est pas sorti du palais, hier.

— Sur l'ombre de ta mère, sur tous les dieux, elle n'est pas au palais ?

— Sur l'ombre de ma mère, Marcus, elle n'y est point, et ce n'est point César qui te l'a prise. La petite Augusta est malade depuis hier et Néron ne quitte pas le berceau.

Vinicius respira.

— Alors, dit-il en s'asseyant sur un banc et en serrant les poings, ce sont les Aulus, — et malheur à eux !

— Aulus Plautius est venu ici ce matin. Il n'a pas pu me voir, car j'étais auprès de l'enfant, mais il a questionné Épaphrodite et les autres gens de César et leur a annoncé qu'il reviendrait me voir.

— Il voulait éloigner les soupçons. S'il n'avait pas su ce qu'elle est devenue, il serait allé la chercher chez moi.

— Il m'a laissé quelques mots sur une tablette. Sachant que Lygie lui avait été reprise sur le désir de Pétrone et le tien, il s'attendait à ce qu'elle te fût envoyée, et ce matin il s'est rendu chez toi, où tes gens lui ont dit ce qui était arrivé.

Elle passa dans le cubicule et en revint avec la tablette laissée par Aulus.

Vinicius prit connaissance de la missive et resta muet,

Acté semblait lire dans son visage bouleversé. Après un moment :

— Non, Marcus. Ce qui est arrivé, est arrivé par la volonté de Lygie elle-même.

— Tu savais qu'elle voulait s'enfuir ! s'exclama Vinicius.

— Je savais qu'elle ne consentirait pas à être ta concubine.

Et ses yeux brouillés eurent un regard presque sévère.

— Et toi, qu'as-tu été toute ta vie ?

— Moi, j'étais une esclave...

Mais Vinicius ne cessait pas d'exhaler sa fureur : César lui avait fait don de Lygie, il la découvrirait, fût-elle cachée sous terre, et il ferait d'elle ce que bon lui semblerait. Oui ! Elle serait sa concubine. Il la ferait fouetter aussi souvent qu'il lui plairait. Quand il serait las d'elle, il la donnerait au dernier de ses esclaves, ou bien l'attellerait à un moulin à bras dans une de ses terres d'Afrique.

Il s'affolait, et — Acté s'en rendait compte — ses paroles ne correspondaient plus à aucune réalité.

... Lygie s'était révoltée contre la volonté de César. Il supplierait César de la faire chercher dans toute la ville et dans tout l'empire, fallût-il employer à cette besogne toutes les légions. Pétrone appuierait sa demande, et les recherches commenceraient le jour même.

Acté, impatientée, répliqua :

— Prends garde de la perdre pour jamais, le jour où César l'aura retrouvée.

— Tu dis ?...

— Écoute, Marcus ! Hier, dans les jardins, Lygie et moi, nous avons rencontré Poppée et la petite Augusta que portait Lilith, la négresse. Le soir, l'enfant est tom-

bée malade, et Lilith prétend que l'étrangère a dû lui jeter un sort. Si l'enfant recouvre la santé, ils oublieront; sinon, Poppée sera la première à accuser Lygie de sorcellerie, et alors, retrouvée, il n'y aura plus pour elle de salut.

Il y eut un silence; puis Vinicius hasarda:

— Peut-être, en effet, a-t-elle jeté un sort à l'enfant... et à moi aussi.

— Lilith répète que l'enfant s'est mise à pleurer dès qu'elle nous eût dépassées. C'est vrai! elle s'est mise à pleurer. Sans doute elle était déjà malade. Cherche-la, Marcus, soit! Mais, avant la guérison de l'enfant, ne parle pas de Lygie. Ses yeux ont assez pleuré à cause de toi.

— Tu l'aimes, Acté? demanda Vinicius d'une voix morne.

— Oui! J'ai appris à l'aimer.

— Tu l'aimes; elle ne t'a pas rendu haine pour amour, comme à moi!

— Homme emporté et aveugle; elle t'aimait.

Vinicius bondit.

— Ce n'est pas vrai!

« Elle le haïssait... D'où Acté pouvait-elle savoir?... Après un jour d'intimité, Lygie lui aurait fait des aveux? Et quel amour était-ce donc, qui préférait la vie errante, l'indigence, l'incertitude du lendemain, et peut-être même une mort misérable, — qui préférait tout cela à une vie de luxe et de joie! Quel amour était-ce, un amour qui avait peur de la volupté et soif de la souffrance? Chez les Aulus, un jour, il avait pu croire qu'elle l'aimait. — Mais non! elle le haïssait déjà, elle n'avait pas cessé de le haïr, et elle mourrait, cette haine au cœur. »

Acté, si douce, d'ordinaire, à son tour s'indigna :

« Comment avait-il essayé de la gagner? Au lieu de s'incliner devant Pomponia et Aulus et la leur demander, il l'avait, par surprise, enlevée à ses parents. Il avait voulu faire d'elle non point sa femme, mais sa concubine, — d'elle, une fille de roi. Il avait blessé ses yeux innocents du spectacle de l'orgie. Avait-il oublié ce qu'était la maison des Aulus ? qui était Pomponia, la mère adoptive de Lygie ? Il ne songeait donc pas que ces femmes pussent différer de Nigidia, de Calvia Crispinilla, de Poppée et de toutes celles qu'on rencontrait chez César ? Il n'avait pas compris que cette enfant candide préférerait la mort au déshonneur! Savait-il quels dieux elle adorait, et si ses dieux à elle n'étaient point meilleurs et plus purs que cette Vénus infâme ou cette Isis que vénère l'impudicité des Romaines ? Eh bien! non : Lygie ne lui avait point fait d'aveux, mais elle lui avait dit qu'elle attendait le salut de lui, Vinicius. Et quand elle parlait de lui, elle s'empourprait. Son cœur, à elle, avait battu pour lui, mais il l'avait épouvantée, l'avait indignée, l'avait offensée. »

— Il est trop tard! gémit-il.

Un abîme béait devant lui. Il ne savait que faire, qu'entreprendre, où s'adresser. Comme un écho, Acté répéta : « Trop tard! » et ces paroles, dans une autre bouche, résonnèrent pour lui comme une sentence de mort.

Et il allait s'éloigner sans même prendre congé d'Acté, quand soudain la portière de l'atrium se souleva : Vinicius avait devant lui la silhouette endeuillée de Pomponia Græcina.

Elle aussi avait appris la disparition de Lygie et, jugeant qu'il lui serait plus facile qu'à Aulus de pénétrer auprès d'Acté, elle venait demander des nouvelles. En

apercevant Vinicius, elle tourna vers lui son visage frêle et pâle.

— Marcus, que Dieu te pardonne le tort que tu nous as fait, à nous et à Lygie.

Lui, restait là, le front courbé, avec la sensation du malheur et de la responsabilité, impuissant à comprendre quel Dieu devait et pouvait lui pardonner, et pourquoi Pomponia parlait de pardon, quand elle eût dû parler de vengeance.

Enfin, il sortit, la tête vide d'espoir, lourde de pensées.

Dans la cour d'honneur et sous la galerie se pressaient des groupes anxieux. Des sénateurs et des chevaliers étaient là, venus pour avoir des nouvelles de la petite Augusta, ou, du moins, pour témoigner de leur empressement, fût-ce devant les esclaves impériaux. Le bruit de la maladie de la « divinité » s'était répandu promptement; par la porte affluaient de nouveaux visiteurs, et derrière l'arc la multitude s'accumulait. Des arrivants, voyant sortir Vinicius, l'abordaient en quête de renseignements, mais il avançait sans répondre. Soudain, Pétrone l'arrêta.

Contre l'homme dont le stratagème avait eu pour lui des conséquences si désastreuses, Vinicius eût donné libre cours à sa fureur, — mais il sortait de chez Acté si abattu que son irascibilité native faisait trêve. Pourtant, il repoussa Pétrone et voulut passer. Mais l'autre le saisit par le bras.

— Comment va la divine ?

Contraint de s'arrêter, Vinicius s'exaspéra de nouveau.

— Que les enfers l'engloutissent, elle, et toute cette maison, répondit-il, les dents serrées.

— Silence, malheureux ! dit Pétrone.

Et, jetant autour de lui un furtif regard, il ajouta très vite :

— Si tu veux savoir quelque chose de Lygie, viens avec moi. Non, c'est inutile, je ne dirai rien ici ; viens avec moi, je te ferai part de mes suppositions.

Il lui mit un bras autour de la taille et l'entraîna ; c'était là son principal objectif, car il n'avait point de nouvelles. Mais, à la vérité, comme il avait le sentiment de sa responsabilité dans les événements qui désolaient Vinicius, il avait déjà entrepris quelque chose, et une fois dans la litière il dit :

— J'ai fait garder toutes les portes par mes esclaves, leur donnant le signalement exact de la jeune fille et de ce géant qui l'autre jour l'a emportée de la salle du festin ; c'est indubitablement lui encore qui l'a enlevée hier. Écoute ! Peut-être les Aulus voudront-ils la cacher dans une de leurs campagnes. Dans ce cas, nous saurons de quel côté on l'emmène. Mais si mes gens ne la voient pas aux portes, ce sera une preuve qu'elle est restée en ville, et nous commencerons nos recherches aujourd'hui même.

— Les Aulus ne savent pas où elle se trouve, répondit Vinicius.

— En as-tu la certitude ?

— J'ai vu Pomponia. Eux aussi la cherchent.

— Hier elle n'a pu quitter la ville, puisque la nuit les portes sont closes. Deux hommes à moi font les cent pas devant chaque porte. L'un d'eux suivra Lygie et le géant, l'autre reviendra immédiatement donner l'alarme. Si elle est en ville, nous la trouverons, car il est facile de reconnaître la taille et la carrure du Lygien. Tu as de la chance que ce ne soit pas César qui l'ait enlevée ; je puis en effet te certifier que ce n'est pas lui, — au Palatin, on n'a pas de secrets pour moi.

Alors Vinicius, d'une voix que l'émotion étranglait, raconta à Pétrone ce que lui avait dit Acté, et quels nouveaux dangers menaçaient Lygie. Puis il se laissa aller aux récriminations. Sans Pétrone, Lygie serait chez les Aulus, et lui, Vinicius, pourrait la voir tous les jours et serait plus heureux que César. Il s'exaltait à mesure qu'il parlait; l'émotion le gagnait : des larmes de chagrin et de rage lui coulèrent des yeux.

Pétrone ne s'était pas imaginé que le jeune homme pût aimer à ce point :

— O toute-puissante Cypris, se disait-il, toi seule règnes sur les cœurs des hommes et des dieux !

CHAPITRE XII

Quand ils descendirent de litière devant la maison de Pétrone, l'atriensis leur annonça que nul encore des esclaves envoyés aux portes de la ville n'était revenu.

— Tu vois, dit Pétrone, — incontestablement ils sont encore dans les murs, et nous les retrouverons. Envoie aussi tes gens monter la garde autour des portes, — en particulier ceux que tu avais dépêchés au palais : ils reconnaîtront Lygie plus facilement.

— J'avais prescrit leur envoi aux ergastules de campagne, dit Vinicius ; mais je vais donner d'autres instructions : ils iront aux portes.

Le contre-ordre expédié, ils passèrent dans le péristyle intérieur et s'assirent sur un banc de marbre pour causer. La blonde Eunice et Iras leur glissèrent des escabelles de bronze sous les pieds, — et d'amphores au col mince, venues de Volaterre ou de Cécine, leur versèrent du vin.

— Parmi tes hommes, en est-il un qui connaisse ce géant lygien ? questionna Pétrone.

— Atacin et Gulon le connaissaient. Mais Atacin a péri hier, et, quant à Gulon, je l'ai tué.

— Je regrette Gulon, dit Pétrone. Il nous a portés dans ses bras, tous deux.

— Je voulais même l'affranchir, dit Vinicius ; mais peu importe ! Parlons de Lygie. Rome est une mer...

— Dans la mer on pêche les perles... Il est plus que probable que nous ne la retrouverons ni aujourd'hui, ni demain, mais il est certain que nous la retrouverons. Tu m'accuses de t'avoir suggéré un moyen malencontreux : le moyen était bon, et n'est devenu mauvais qu'à l'expérience. Aulus lui-même t'a annoncé qu'il avait l'intention de se transporter en Sicile avec toute sa famille. De cette façon aussi, elle eût été loin de toi.

— Je les aurais suivis, répondit Vinicius, et, en tous cas, elle eût été en sûreté, tandis que maintenant, si l'enfant meurt, Poppée croira que c'est la faute de Lygie et finira par le persuader à César.

— Cette petite poupée peut guérir. Et si elle meurt, on trouvera encore quelque échappatoire.

Pétrone réfléchit un instant.

— On prétend que Poppée professe la religion des Juifs et qu'elle croit aux esprits. César est superstitieux... Si nous lançons la nouvelle que ce sont les mauvais esprits qui ont enlevé Lygie, la fable trouvera créance, d'autant que l'enlèvement a eu lieu de mystérieuse manière : il n'est le fait ni de César ni d'Aulus. Le Lygien n'eût pu, à lui seul, suffire à l'entreprise. On l'aurait donc aidé ? Mais comment admettre qu'un esclave puisse recruter tant d'hommes en une journée ?

— Les esclaves s'entr'aident, dans toute la ville...

— ... qui en pâtira quelque jour de sanglante façon... Oui, précisément, et tu le dis, ils s'entr'aident. Or, dans le cas qui nous occupe, ils se seraient combattus, — quelle invraisemblance ! Ils auraient, tu crois ? enlevé Lygie, alors qu'ils savaient fort bien que la responsabilité de l'aventure et la punition retomberaient sur d'autres esclaves, les tiens ! Au surplus, demande à l'un

de ceux-ci, à titre d'essai, s'il n'a pas vu Lygie, dans une escorte d'esprits, fendre l'air, et il te jurera par l'égide de Zeus que Lygie, en effet, s'envola.

Vinicius ne laissait pas d'être superstitieux. Regardant Pétrone avec inquiétude :

— Si Ursus ne pouvait ni l'enlever à lui seul, ni obtenir le concours nécessaire, qui donc l'a prise ?

Pétrone se mit à rire.

— Tu vois ! dit-il. Notre monde, qui raille les dieux, croira à notre parole, puisque toi-même y crois déjà à moitié. On y croira, et on ne recherchera pas Lygie. Et nous, cependant, nous l'hospitaliserons loin d'ici, dans une de nos villas.

— Pourtant, qui donc a pu lui venir en aide ?

— Ses coreligionnaires.

— Quels coreligionnaires ? Quels dieux sont les siens ? Je devrais pourtant savoir cela mieux que toi.

— Il n'est guère de femme à Rome qui n'ait ses dieux à elle. Évidemment Pomponia l'a élevée dans le culte de la divinité qu'elle adore elle-même. Quel est ce culte ? Je n'en sais rien. Une chose est certaine : on ne l'a jamais vue sacrifier dans aucun temple à nul de nos dieux. On l'avait même accusée d'être chrétienne, mais ce n'est pas possible. Le tribunal de famille a fait justice de cette accusation. Des chrétiens on raconte que non seulement ils adorent une tête d'âne, mais qu'ils sont les ennemis du genre humain et qu'ils commettent les crimes les plus infâmes. Pomponia ne peut donc être chrétienne ; sa vertu, en effet, est notoire, et une ennemie du genre humain ne traiterait point ses esclaves comme elle le fait.

— Nulle part ils ne sont traités aussi bien, interrompit Vinicius.

— Tu vois. Pomponia a fait mention devant moi d'un

dieu qui est un, tout-puissant et miséricordieux. Elle a enterré tous les autres, apparemment ; mais cela la regarde. Toujours est-il que son Logos serait une fort piètre Toute-Puissance, s'il n'avait que deux fidèles, Pomponia et Lygie, avec Ursus par-dessus le marché. Ils doivent être plus nombreux, ces adeptes et c'est eux qui ont prêté secours à Lygie.

— Leur religion est une religion qui ordonne le pardon, dit Vinicius. J'ai rencontré Pomponia chez Acté, et elle m'a dit : « Que Dieu te pardonne le tort que tu nous as fait, à nous et à Lygie. »

— Il faut croire que leur dieu est un curator très débonnaire. Eh bien ! qu'il te pardonne, et, en signe de pardon, qu'il te rende l'enfant !

— Je lui offrirais une hécatombe demain, s'il me rendait Lygie. Je ne veux ni manger, ni prendre de bain, ni dormir. Je vais mettre un manteau sombre et rôderai par la ville. Peut-être la retrouverai-je, ainsi déguisé. Je suis malade !

Pétrone le considéra avec commisération. En effet, les yeux de Vinicius étaient cernés et ses prunelles brillaient, fébriles ; une barbe de deux jours couvrait d'une bande sombre sa mâchoire proéminente ; ses cheveux étaient en désordre et il paraissait vraiment mal en point. Iras et Eunice le regardaient aussi d'un air apitoyé. Mais, de même que Pétrone, Vinicius leur accordait moins d'attention qu'à des petits chiens qui eussent folâtré autour de lui.

— La fièvre te ronge, dit Pétrone.

— En effet.

— Alors, écoute... Je ne sais ce que pourrait te prescrire un médecin, mais je sais comment j'agirais, moi, à ta place. Eh bien ! avant que l'une se retrouve, je chercherais auprès de quelque autre ce qui me fait défaut

momentanément. J'ai vu dans ta villa des corps de choix. Inutile de nier... Oui, je sais bien ce qu'est l'amour, et que, si l'on désire une femme, une autre ne la saurait suppléer. Mais on peut dans une belle esclave trouver une distraction passagère...

— Je ne veux pas, répondit Vinicius.

— Peut-être les tiennes n'ont-elles point pour toi l'attrait de la nouveauté, dit-il après un moment de réflexion bienveillante. Mais... (et il examina tour à tour Eunice et Iras, puis enfin posa la main sur la hanche de la blonde Achéenne), mais regarde un peu cette Charite. Il y a quelques jours, le jeune Fonteius Capiton m'offrait d'elle trois merveilleux éphèbes de Clazomène, car Scopas lui-même n'a jamais créé de formes plus parfaites. Je ne comprends pas comment jusqu'ici je suis resté insensible à ses charmes : ce n'est pourtant pas l'idée de Chrysothémis qui m'aurait retenu ! Eh bien ! je te la donne, prends-la !

Eunice pâlit soudain, et, fixant sur Vinicius des yeux épouvantés, attendit sa réponse.

Lui, serrant ses tempes de ses mains, se mit à parler très vite, comme un homme malade et qu'on obsède.

— Non ! Non !... Je ne veux pas d'elle, je ne veux de personne. Je te remercie, mais je ne veux pas ! Je vais chercher l'autre par la ville. Fais-moi donner un manteau gaulois à capuchon. J'irai sur l'autre rive... Si au moins je pouvais voir Ursus...!

Il sortit précipitamment. Pétrone n'essaya point de le retenir. Mais, prenant le refus de Vinicius pour une répulsion momentanée à l'égard de toute femme qui ne fût point Lygie, et ne voulant pas que sa magnanimité se fût exercée en vain, il se tourna vers la femme :

— Eunice, dit-il, tu prendras un bain, tu oindras ton corps de parfums et tu iras chez Vinicius.

Mais elle tomba à genoux, et, les mains jointes, elle l'adjura de ne point l'éloigner de la maison. Elle n'irait point chez Vinicius, et elle préférait être porteuse de bois pour l'hypocaustum, que la première des servantes là-bas. Elle ne voulait pas! Elle ne pouvait pas! et elle le suppliait d'avoir pitié. Qu'il la fît fouetter quotidiennement, pourvu qu'il ne la renvoyât point.

Pétrone écoutait, stupéfait, une esclave qui osait se soustraire à un ordre, qui disait : « Je ne peux pas, je ne veux pas. » C'était chose tellement inouïe à Rome, que d'abord il crut mal entendre. Enfin, il fronça les sourcils. Il était trop élégant pour être cruel. Chez lui, les esclaves étaient plus libres qu'ailleurs, mais à la condition de faire leur service de façon exemplaire et de révérer la volonté du maître à l'égal de celle des dieux. Au cas où ils manquaient à ces deux devoirs, Pétrone savait user des punitions auxquelles les soumettait la coutume. En outre, il n'admettait aucune contradiction. Il considéra un moment la femme agenouillée et pleurante, et lui dit :

— Va chercher Téirésias.

Un instant après, elle ramenait le Crétois Téirésias préposé à l'atrium.

— Emmène Eunice, dit Pétrone, et lui donne vingt-cinq coups de verges, mais de façon à ne point abîmer la peau.

Et il passa dans sa bibliothèque, s'assit à une table de marbre rose et se mit à travailler à son *Festin de Trimalcion*.

La fuite de Lygie et la maladie de la petite Augusta occupaient trop son esprit pour qu'il pût écrire longtemps. Cette maladie, surtout, était un incident d'importance. Si César se laissait persuader que Lygie eût jeté un sort à l'enfant, Pétrone pouvait se trouver en

méchante posture, puisque c'était à sa requête qu'on avait appelé la jeune fille au palais. Mais, à la première occasion, il expliquerait à César toute l'absurdité d'un semblable grief, et il spéculait aussi sur le penchant que Poppée avait pour lui et qu'elle ne dissimulait pas si bien qu'il ne l'eût remarqué. Il haussa les épaules à ses appréhensions et décida de s'arrêter au triclinium, de se faire porter ensuite au palais, de là au Champ de Mars, et enfin chez Chrysothémis.

Comme il se rendait au triclinium, à l'entrée du couloir de service il remarqua, parmi les autres esclaves, la silhouette élancée d'Eunice, et, oubliant qu'il n'avait point donné à Téirésias d'autre ordre que celui de la fouetter, il fronça les sourcils et le chercha des yeux.

Ne l'apercevant point, il s'adressa à Eunice :

— As-tu reçu les verges ?

Elle se jeta de nouveau à ses pieds et baisa le bord de sa toge.

— Oui, seigneur ! J'ai reçu les verges ! Oui seigneur !...

Dans sa voix semblaient vibrer la joie et la gratitude. Évidemment, elle se figurait que le fait d'avoir reçu les verges impliquait son maintien dans la maison. Pétrone, qui avait compris, fut étonné de cette résistance éperdue. Mais il était trop bon connaisseur de l'âme humaine pour ne point deviner que seul l'amour pouvait être cause d'une telle obstination.

— Tu as donc un amant ici ? demanda-t-il.

Elle leva sur lui ses yeux bleus pleins de larmes et répondit d'une voix à peine intelligible :

— Oui, seigneur !

Ses yeux, sa chevelure d'or défaite et son visage en émoi étaient si beaux, que Pétrone sentit pour elle une espèce de sympathie.

— Lequel est ton amant ? demanda-t-il en désignant les esclaves.

Il n'y eut point de réponse ; Eunice inclina son visage jusqu'aux pieds de son maître et resta immobile.

Pétrone jeta un regard sur les hommes, dont plusieurs étaient fort beaux ; sur le visage d'aucun il ne put lire rien de révélateur, mais tous spécieusement souriaient. Il considéra un moment Eunice étendue à ses pieds et se rendit au triclinium sans plus parler.

Après son repas, il se fit porter au palais, puis chez Chrysothémis, où il resta fort tard. De retour à la maison :

— Eunice a reçu les verges ? demanda-t-il à Teirésias.

— Oui, seigneur. Mais tu avais prescrit de ne pas lui abîmer la peau.

— Je n'ai pas donné d'autre ordre à son sujet ?

— Non, seigneur, répondit avec inquiétude l'atriensis.

— C'est bon. Lequel des esclaves est son amant ?

— Aucun n'est son amant, seigneur.

— Que sais-tu sur son compte ?

Téirésias parla d'une voix mal assurée :

— Eunice ne quitte jamais la nuit le cubicule où elle dort avec la vieille Acrisione et avec Ifis. Après ton bain, seigneur, elle ne stationne jamais dans les thermes... Les autres femmes se moquent d'elle et lui ont donné le sobriquet de Diane.

— Assez, dit Pétrone. Mon parent Vinicius, à qui j'avais fait don d'Eunice ce matin, ne l'a point acceptée ; elle restera à la maison. Tu peux te retirer.

— Puis-je encore parler d'Eunice, seigneur ?

— Je t'ai ordonné de dire ce que tu savais.

— Toute la familia, seigneur, parle de la fuite de cette jeune fille qui devait habiter chez le noble Vinicius. Après ton départ, Eunice est venue chez moi et m'a

dit qu'elle connaissait un homme qui saurait la retrouver.

— Ah ! dit Pétrone. Quel homme est-ce ?

— Je ne le connais point, seigneur.

— Bien. Demain cet homme attendra ici le tribun, que tu iras prier en mon nom de venir dans la matinée.

Resté seul, Pétrone se mit involontairement à penser à Eunice. Que la jeune esclave désirât que Lygie fût retrouvée, cela lui parut d'abord tout naturel : elle était peu encline à la remplacer auprès de Vinicius. Il songea ensuite que l'homme qu'elle avait signalé était peut-être son amant, et cette idée lui fut désagréable. Il y avait un moyen fort simple d'apprendre la vérité : faire appeler Eunice.

Mais l'heure était tardive : Pétrone avait fait une visite trop longue à Chrysothémis, et avait hâte de dormir. En passant au cubicule, il se ressouvint, pourquoi ? qu'au cours de cette visite il avait découvert sur le masque illustre de Chrysothémis la fâcheuse patte d'oie. Il se dit aussi que la beauté de Chrysothémis était plus famée qu'authentique, et que Fonteius Capiton, qui lui avait offert trois jeunes garçons de Clazomène en échange d'Eunice, aimait les marchés avantageux.

CHAPITRE XIII

Pétrone finissait à peine de s'habiller dans l'unctorium, quand survint Vinicius qu'avait convoqué Téirésias.

Vinicius avait envoyé ses hommes sur toutes les routes conduisant en province et dans tous les postes de vigiles, avec le signalement explicite d'Ursus et de Lygie, esclaves fugitifs, et l'offre d'une récompense. Mais il était douteux que cette poursuite pût les atteindre, et, si elle les atteignait, il n'était point certain que les autorités rurales consentissent à les arrêter sur l'ordre privé de Vinicius, non apostillé par le préteur. Et l'on n'avait pas eu le temps de se procurer cette apostille. Vinicius, de son côté, avait cherché Lygie pendant toute la journée précédente, vêtu en esclave, et il n'était pas parvenu à trouver la moindre trace, l'indice le plus léger.

Il avait bien vu les gens d'Aulus ; mais eux aussi semblaient chercher quelque chose, et cela confirma sa supposition que les Aulus ne savaient point ce qu'était devenue Lygie.

Quand Téirésias lui avait déclaré qu'un homme se faisait fort de la retrouver, Vinicius avait couru, séance tenante, chez Pétrone, et dès les premières paroles l'avait questionné.

— Il s'agit, dit Pétrone, de quelqu'un à utiliser pour les recherches. Dans un instant, Eunice, qui connaît le personnage, va venir plier ma toge : elle nous donnera de plus amples renseignements.

— Eunice, celle que tu voulais me donner hier ?

— Celle que tu as refusée, ce dont je te remercie, du reste, car c'est la meilleure vestiplice qui soit dans Rome.

En effet, la vestiplice entra presque aussitôt. Elle développa une toge et se mit en devoir de la disposer sur les épaules de Pétrone. Son visage était clair, ses yeux riants. Pétrone lui jeta un regard : elle lui parut fort belle. Quand la toge fut en place, Eunice la drapa, et, comme elle se baissait pour bien tirer les plis, il sut voir que ses bras avaient une merveilleuse carnation rose pâle, et sa gorge des transparences nacreuses.

— Eunice, dit-il, l'homme dont tu as parlé hier à Téirésias est-il là ?

— Il est là, seigneur.

— Et il se nomme ?

— Chilon Chilonidès, seigneur.

— Sa profession ?

— C'est un médecin, un sage et un diseur de bonne aventure, qui sait lire dans la destinée des hommes et prédire.

— Et à toi aussi, il a dit l'avenir ?

Eunice rougit jusqu'à la nuque.

— Oui, seigneur.

— Et que t'a-t-il prédit... ?

— Une souffrance et un bonheur.

— La souffrance t'est venue par la main de Téirésias ; le bonheur est encore à venir... ?

— Il est déjà venu, seigneur.

— Comment ?

Elle murmura :

— Je suis restée.

Pétrone posa la main sur la tête blonde d'Eunice.

— Tu as bien dessiné les plis et je suis content de toi.

Au contact de la main de Pétrone, les yeux d'Eunice se voilèrent, sa gorge ondula.

Pétrone et Vinicius passèrent dans l'atrium où attendait Chilon Chilonidès, qui leur fit un salut profond.

A la pensée de son hypothèse de la veille, que c'était peut-être l'amant d'Eunice, Pétrone eut un sourire. L'homme qui était debout devant eux ne pouvait être l'amant de qui que ce fût. Dans cet étrange personnage, il y avait quelque chose d'abject et de ridicule. Il n'était point vieux : dans sa barbe malpropre et dans sa chevelure crépue, paraissaient à peine, çà et là, quelques poils gris. Son ventre était cave, ses épaules voûtées, de sorte qu'au premier coup d'œil il semblait bossu ; sur l'éminence pesait une tête énorme, dont le masque au regard perçant tenait du singe et du renard. Des pustules tachetaient son cuir jaunâtre et se mamelonnaient sur un nez qu'avaient violacé les vins. Son costume sombre, tunique et manteau de poil de chèvre, décelait une misère véritable ou feinte. A sa vue, le Thersite d'Homère vint à l'esprit de Pétrone, et, répondant par un signe à son salut, il dit :

— Salut, divin Thersite. Comment vont les bosses que t'a faites le divin Ulysse, sous les murs de Troie, et lui-même que devient-il dans les Champs-Élysées ?

— Noble seigneur, répliqua Chilon Chilonidès, le plus sage d'entre les morts, Ulysse, envoie par mon canal à Pétrone, le plus sage parmi les vivants, un salut, et la prière de couvrir mes bosses d'un manteau neuf.

— Par la triple Hécate ! s'écria Pétrone, la réponse vaut un manteau...

Mais la conversation fut interrompue par Vinicius qui demanda directement :

— Sais-tu au juste de quoi tu veux te charger ?

— Quand deux *familles*, dans deux maisons splendides, ne parlent point d'autre chose, et quand la moitié de Rome le répète, il n'est point difficile de le savoir, répliqua Chilon. Dans la nuit d'avant-hier, on a enlevé une jeune fille du nom de Lygie, ou plutôt de « Callina », enfant adoptive d'Aulus Plautius. Tes esclaves, seigneur, la transportaient du palais de César dans ta maison. Je me fais fort de la découvrir en ville ou bien, si elle a quitté la ville, ce qui est peu probable, de t'indiquer, noble tribun, où elle a trouvé refuge.

— C'est bien, dit Vinicius, à qui avait plu la netteté de la réponse. Et quels moyens as-tu ?

Chilon sourit avec malice :

— Les moyens sont en ton pouvoir, seigneur, je ne possède que l'esprit.

Pétrone sourit également, car il était tout à fait satisfait de son hôte.

— Cet homme pourra la retrouver, se dit-il.

Cependant Vinicius avait froncé les sourcils :

— Misérable, si tu me trompes pour me soutirer de l'argent, je te ferai crever sous le bâton.

— Je suis un philosophe, seigneur, et le philosophe ne peut être âpre au gain, surtout lorsque le gain est représenté par ce que tu viens de me faire entrevoir si magnanimement.

— Ainsi, tu es philosophe ? demanda Pétrone. Eunice disait : médecin et devin. D'où connais-tu Eunice ?

— Elle est venue me demander une consultation, car ma gloire était parvenue jusqu'à elle.

— Quelle consultation ?

— Une consultation en matière d'amour, seigneur. Elle voulait se guérir d'un amour non partagé.

— Et tu l'as guérie ?

— J'ai fait mieux, seigneur, je lui ai donné une amulette qui engendre l'amour réciproque. A Paphos, dans l'île de Cypre, il est un temple, seigneur, où se trouve la ceinture de Vénus. Je lui ai donné deux fils de cette ceinture, dans une coquille d'amande.

— Et tu t'es fait payer largement ?

— Un amour réciproque ne saurait être assez payé. Quant à moi, il me manque deux doigts à la main droite, et je voudrais faire des économies pour acheter un scribe qui notât ma doctrine et la transmît aux générations futures.

— De quelle école es-tu, divin sage ?

— Je suis un cynique, seigneur, de par mon manteau en écumoire ; je suis un stoïcien, car je supporte patiemment ma misère, et un péripatéticien, à cause que, ne possédant point de litière, je déambule à pied de taverne en taverne, et qu'en route je fais profiter de mon enseignement ceux qui promettent de payer l'amphore.

— Et devant une amphore, tu te métamorphoses en rhéteur ?

— Héraclite a dit « Tout est fluide ! » Or, il est indéniable, seigneur, que le vin est fluide, lui aussi.

— Héraclite a aussi déclaré que le feu était une divinité, et c'est à cette divinité que ton nez allume des autels.

— Mais le divin Diogène d'Apollonie a enseigné que l'air était l'essence même des choses, que, plus l'air était chaud, plus étaient parfaits les êtres qu'il suscitait, et que l'air le plus chaud procréait les âmes des sages. Mais, comme en automne il commence à faire frais, le sage véritable doit réchauffer son âme dans le vin... Car

tu ne peux nier, seigneur, qu'une cruche, même de piquette de Capoue ou de Télésie, que cette cruche, dis-je, soit un véhicule de chaleur pour toute la charpente de notre périssable enveloppe.

— Chilon Chilonidès, où est ta patrie?

— Sur le Pont-Euxin. Je viens de la Mésembrie.

— Tu es grand, Chilon!

— Et incompris! ajouta l'autre, mélancolique.

Vinicius s'impatienta de nouveau. Il avait une lueur d'espoir, et il eût voulu que Chilon se mît immédiatement en campagne. Toute cette conversation lui semblait une perte de temps, et il se sentit furieux contre Pétrone.

— Quand commences-tu tes recherches? dit-il en se tournant vers le Grec.

— Je les ai déjà commencées, seigneur. Et, tandis que je suis ici, en train de répondre à tes aimables questions, je continue mes recherches. Aie foi en moi, noble tribun, et sache que, si tu perdais le lacet de ta chaussure, je saurais retrouver ce lacet, ou tout au moins celui qui l'aurait ramassé dans la rue.

— On t'a déjà employé pour de semblables besognes? demanda Pétrone.

Le Grec leva les yeux :

— Aujourd'hui, la vertu et la sagesse sont si peu en honneur que même le philosophe se voit forcé de chercher d'autres moyens d'existence.

— Quels sont les tiens?

— Savoir tout ce qui se passe, et offrir mes renseignements à ceux qui en ont besoin.

— Et on te paye?

— Ah! seigneur, il faut que j'achète un scribe. Sinon, ma sagesse mourra avec moi.

— Si tu n'as pu jusqu'ici trouver l'argent nécessaire

pour un manteau en bon état, tes mérites doivent être sans lustre.

— Ma modestie native ne me permet point d'en faire étalage. Mais daigne songer, seigneur, que les bienfaiteurs, foule jadis, et pour qui couvrir d'or un homme de mérite était aussi agréable que d'avaler une huître de Puteola, sont un mythe aujourd'hui. Ce ne sont point mes mérites qui sont infimes, mais la gratitude des hommes. Quand s'évade un esclave de prix, qui donc le retrouve, sinon le fils de mon père? Quand sur les murs apparaissent des inscriptions trop louangeuses pour la divine Poppée, qui donc indique les coupables? Qui découvre chez les libraires des vers contre César? Qui rapporte ce qui se dit dans les maisons des sénateurs et des chevaliers? Et qui porte les lettres que l'on ne veut pas confier à un esclave, qui tend l'oreille aux propos des barbiers, qui recueille les confidences des taverniers et des mitrons, qui capte la confiance des esclaves, qui devine ce qui se passe dans une maison, de l'atrium au jardin? Qui connaît toutes les rues, toutes les impasses, tous les culs-de-sac, toutes les cachettes? Qui sait ce qui se dit dans les thermes, au cirque, dans les marchés, dans les écoles de lanistes, dans les baraques des marchands d'esclaves et même dans les arenaria?...

— Par tous les dieux! assez, illustre sage, s'écria Pétrone, car nous allons être submergés par les flots de ton mérite, de ta vertu et de ta sagesse! Assez! nous voulions savoir, — nous savons qui tu es!

Vinicius était satisfait, car il se disait qu'un tel homme, comme un chien courant, une fois mis sur la piste, ne s'arrêterait point avant d'avoir trouvé le gîte.

— C'est bien, dit-il, as-tu besoin d'indications?

— J'ai besoin d'armes.

— Quelles armes? demanda Vinicius étonné.

Le Grec ouvrit la paume et fit de l'autre main le geste de compter de l'argent.

— Les temps sont ainsi, seigneur, dit-il avec un soupir.

— Alors, tu seras l'âne qui prend d'assaut la forteresse au moyen de sacs d'or.

— Je ne suis qu'un pauvre philosophe, répondit l'autre humblement ; l'or, c'est vous qui le portez.

Vinicius lui lança une bourse ; il la saisit au vol, des trois doigts de sa main droite.

Puis il leva la tête et dit :

— Seigneur, j'en sais plus que tu ne supposes. Je ne suis point venu ici les mains vides. Je sais que la vierge n'a point été enlevée par les Aulus, car j'ai déjà causé avec leurs esclaves. Je sais qu'elle n'est pas au Palatin, où tous sont occupés de la petite Augusta, et je crois même me douter des raisons qui vous font me préférer aux vigiles et aux soldats. Je sais que sa fuite a été organisée par un serviteur venu du même pays qu'elle. Il n'a pu trouver assistance auprès des esclaves, car les esclaves tiennent ensemble, et ils ne l'auraient point aidé contre tes esclaves à toi. Il n'a pu trouver d'aide qu'auprès de ses coreligionnaires.

— Tu entends, Vinicius ! interrompit Pétrone. L'avais-je dit ?

— C'est un grand honneur pour moi, dit Chilon. La vierge, seigneur, continua-t-il, s'adressant à Vinicius, adore sûrement la même divinité que la plus vertueuse des Romaines, Pomponia. J'ai aussi entendu dire que l'on avait jugé Pomponia en raison de son culte pour des divinités étrangères, mais je n'ai pu apprendre par ses gens quel genre de divinité c'était, et comment se nommaient ses fidèles. Si je pouvais l'apprendre, je me rendrais auprès d'eux, je deviendrais le plus pieux des adeptes, et je gagnerais leur confiance. Mais toi,

seigneur, toi qui, comme je le sais également, as passé une quinzaine de jours dans la maison du noble Aulus, pourrais-tu me donner là-dessus quelque éclaircissement ?

— Non..., dit Vinicius.

— Vous m'avez questionné longtemps sur toutes sortes de choses, nobles seigneurs, et j'ai répondu à vos questions. Permettez maintenant qu'à mon tour je vous en soumette quelques-unes. N'as-tu point, illustre tribun, remarqué quelque cérémonie ou quelque objet cultuel... une statuette, une offrande, des amulettes ? Ne les as-tu point vus dessiner des signes que Pomponia et la jeune étrangère pouvaient seules comprendre ?

— Des signes ?... Attends donc !... Oui ! Un jour, j'ai vu Lygie dessiner un poisson sur le sable.

— Un poisson ? Aah ! Oh ! Une fois seulement, ou plusieurs fois ?

— Une fois.

— Et tu es certain, seigneur, qu'elle a dessiné un... un poisson ? Oh !....

— Oui ! dit Vinicius, devenu curieux. Tu devines ce que cela signifie ?

— Si je devine ! s'écria Chilon.

Et, faisant un salut, il ajouta :

— Que la Fortune vous comble toujours de ses faveurs, seigneurs illustrissimes.

— Fais-toi donner un manteau ! lui dit Pétrone.

— Ulysse te présente ses remerciements pour Thersite, répondit le Grec.

Il salua une fois encore et sortit.

— Que penses-tu de cet honorable sage ? demanda Pétrone.

— Je pense qu'il retrouvera Lygie, s'écria Vinicius, joyeux ; mais je pense aussi que s'il existait quelque part un royaume des chenapans, il y pourrait régner.

— Incontestablement. Il faut que je fasse plus ample connaissance avec ce stoïcien; mais, en attendant, je vais faire désinfecter l'atrium.

Chilon Chilonidès faisait danser dans sa main, sous les plis de son nouveau manteau, la bourse qu'il avait reçue de Vinicius, et en percevait avec délices le poids et l'agréable bruit. Il marchait lentement et se retournait, pour voir si personne ne l'épiait de la maison de Pétrone. Il dépassa le portique de Livie, et, arrivé au coin du Clivus Vibrius, il se dirigea vers Suburre.

— Il faut que j'aille chez Sporus, se disait-il, pour répandre quelques gouttes en l'honneur de la Fortune. Enfin, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps. Il est jeune, impétueux, généreux comme les mines de Cypre et, pour cette bergeronnette lygienne, il donnerait la moitié de ses biens. Oui, c'est mon homme, l'homme que je cherchais depuis longtemps. Pourtant, il faut être circonspect avec lui, car, de sa façon de froncer les sourcils, je n'augure rien de bon. Ah! les louveteaux commandent aujourd'hui à l'univers!... J'aurais moins peur de ce Pétrone. Dieux immortels, pourquoi les tripotages sont-ils plus profitables aujourd'hui que la vertu? Ah! elle a dessiné un poisson sur le sable? Si je sais ce que cela veut dire, je veux être étranglé d'un morceau de cabrillon! Mais je le saurai! Au surplus, comme les poissons habitent dans l'eau, et que les recherches aquatiques sont plus malaisées que les recherches sur terre ferme, l'enquête te coûtera un supplément. Encore une bourse comme celle-ci, et je pourrai laisser là ma besace de mendiant et m'offrir un esclave... Eh! mais, que dirais-tu, Chilon, si je te conseillais d'acheter non un esclave, mais une esclave? Je te connais! Je sais que tu ne renâclerais pas! Si elle pouvait être aussi belle qu'Eunice, par exemple, tu rajeunirais auprès d'elle à vue

d'œil, et même tu aurais en elle une source de profits honnêtes et exempts d'aléas. J'ai vendu à cette pauvre Eunice deux fils de mon vieux manteau... Elle est fort sotte ; mais si Pétrone me la donnait, je l'accepterais... Oui, oui, Chilon fils de Chilon... tu as perdu ton père et ta mère !... tu es éperdument orphelin : offre-toi du moins la consolation d'une esclave. Il est vrai qu'il faut qu'elle habite quelque part ; donc, Vinicius lui louera un logis, où toi-même trouveras refuge. Il faut qu'elle s'habille ; donc, Vinicius lui paiera des vêtements ; il faut qu'elle mange, Vinicius la nourrira. Ah ! que la vie est amère ! Où sont les temps où pour une obole on pouvait avoir de la graisse de porc aux fèves plein les deux mains, ou bien une tranche toute rouge de saucisse de chèvre, une tranche aussi longue que le bras d'un garçon de douze ans !... Mais me voilà arrivé chez ce voleur de Sporus ! La taverne est l'endroit où l'on se renseigne le plus aisément.

Il entra dans la taverne et se fit donner une cruche de vin « sombre ». Sur un regard incrédule du patron, il fourragea dans sa sacoche, en tira une pièce d'or et la posa sur la table :

— Sporus, dit-il, j'ai travaillé aujourd'hui avec Sénèque depuis l'aurore jusqu'à midi, et voici ce dont mon ami m'a gratifié comme viatique.

Les yeux ronds de Sporus s'arrondirent encore, et le vin se trouva incontinent devant Chilon. Celui-ci y mouilla le doigt, dessina un poisson sur la table et dit :

— Tu sais ce que cela signifie ?

— Un poisson ? La belle affaire ! Un poisson, — c'est un poisson !

— Et toi, un imbécile, bien que tu ajoutes assez d'eau à ton vin, pour qu'on y puisse trouver du poisson. Sache donc que c'est un symbole qui dans le langage

des philosophes signifie : « Sourire de la Fortune ». Si tu avais deviné, peut-être aurais-tu fait fortune. Honore la philosophie, te dis-je, sinon, je changerai de taverne, comme me le conseille du reste depuis longtemps mon vieil ami Pétrone.

CHAPITRE XIV

Pendant les quelques jours qui suivirent, Chilon ne se montra nulle part. Vinicius, qui, depuis que les sentiments de Lygie lui étaient connus, désirait plus furieusement encore la retrouver, commença des recherches, — personnellement, car il ne voulait pas ni ne pouvait demander assistance à César, qu'angoissait la santé de la petite Augusta.

Ni les sacrifices, ni les prières, ni les vœux, ni l'art des médecins, ni toutes les pratiques de sorcellerie dont on avait fait usage à la dernière extrémité, — rien ne put détourner le malheur. Après une semaine, l'enfant mourut.

La cour et la ville furent en deuil. César, qui, à la naissance de l'enfant, avait déliré de joie, délirait maintenant de désespoir. Deux jours durant, il ne prit aucune nourriture, et, bien que le palais fût assiégé par des foules de sénateurs et d'augustans qui apportaient leurs condoléances, il ne voulut voir personne. Le Sénat se réunit en une séance extraordinaire, dans laquelle l'enfant morte fut déifiée ; on lui vota un temple et on désigna pour son culte un prêtre spécial. On faisait aussi des sacrifices dans les autres temples en l'honneur de la morte, on coulait à son effigie des statues en métaux pré-

cieux, et ses funérailles furent une immense solennité où le peuple admira les signes d'incompressible douleur qu'exhiba César ; la plèbe pleura avec lui, tout en tendant les mains pour avoir des largesses, — réjouie surtout de la rareté du spectacle.

Pétrone était fort inquiet. Toute la ville savait déjà que Poppée attribuait cette mort à des sortilèges. Les médecins le répétaient, soucieux de pallier l'échec de leur art, et avec eux les prêtres dont les sacrifices s'étaient révélés impuissants, et les sorciers qui tremblaient pour leur vie, et le peuple. Pétrone était content que Lygie eût disparu. Mais, comme il ne voulait point de mal aux Aulus, qu'il se voulait du bien à lui-même, et aussi à Vinicius, il se rendit, dès que fut enlevé le cyprès placé devant le Palatin en signe de deuil, à la réception qui devait avoir lieu pour les sénateurs et pour les augustans : il voulait, pour agir en connaissance de cause, savoir jusqu'à quel point l'idée des sortilèges s'était implantée dans l'esprit de Néron.

Les yeux dardés fixement vers un point de l'espace, Néron écoutait, avec un visage de pierre, les consolations que lui prodiguaient les sénateurs et les chevaliers. Il était visible que, si même il souffrait, il songeait avant tout à l'effet que sa douleur produisait sur les assistants. Vivante statue de Niobé, il donnait une représentation du chagrin paternel, ni plus ni moins qu'un comédien sur les planches. Il faisait par moments le geste de jeter de la poussière sur sa tête, et par moments gémissait sourdement. Apercevant Pétrone, il bondit et d'une voix tragique :

— Eheu !... Toi aussi, tu es cause de sa mort ! C'est par toi qu'est entré dans ces murs le mauvais esprit qui d'un regard a sucé la vie de son cœur... Malheur à moi !

Je voudrais que mes yeux n'eussent jamais contemplé la lumière d'Hélios... Malheur à moi ! Eheu ! Eheu !...

Élevant la voix, il finit par pousser des cris déchirants. Mais Pétrone, subitement, résolut de jouer le tout pour le tout : tendant la main, il arracha prestement le foulard que Néron avait autour du cou et le lui mit sur la bouche.

— Seigneur, dit-il avec componction, mets le feu à Rome et à l'univers, dans ta douleur, — mais conserve-nous ta voix !

Les assistants demeurèrent stupides. Néron lui-même fut ébahi. — Seul, Pétrone resta impassible. Il savait fort bien ce qu'il faisait, et que Terpnos et Diodore avaient l'ordre formel de fermer la bouche de César, dès que, élevant la voix outre mesure, il exposait sa gorge à quelque danger.

— César, continua-t-il avec la même dignité triste, nous avons éprouvé une perte immense. Que du moins ce trésor nous reste comme consolation !

Le visage de Néron trembla, et, un moment après, des larmes abondantes tombaient de ses yeux. Il s'appuya des deux mains sur les bras de Pétrone, posa la tête sur sa poitrine et répéta avec des sanglots :

— Tu es le seul, le seul qui aies pensé à cela. Toi seul, Pétrone, toi seul !

Tigellin jaunissait de dépit. — Pétrone continua.

— Pars pour Antium ! Là elle a vu le jour, là tu as connu la joie, là te viendra l'apaisement. L'air de la mer rafraîchira ta gorge divine, tes poumons aspireront l'humidité salée. Nous, tes fidèles, nous te suivrons partout, et, tandis que nous nous efforcerons d'apaiser ta douleur par l'amitié, tu nous consoleras par ton chant.

— Oui, dit Néron d'une voix affligée, je ferai un

hymne en son honneur, et j'en composerai la musique.

— Et ensuite tu iras chercher le soleil à Baïes.

— Et ensuite je chercherai l'oubli en Grèce.

— Dans la patrie de la poésie et du chant!

Une conversation commença, pleine encore de tristesse, mais aussi de projets d'avenir : voyages, arts, et les réceptions qu'impliquait la visite annoncée de Tiridate, roi d'Arménie... Tigellin tenta encore de rappeler les sortilèges, mais Pétrone, sûr de la victoire, accepta directement la partie.

— Tigellin, dit-il, crois-tu que les sortilèges aient prise sur les dieux?

— César lui-même en parlait, répondit le courtisan.

— La douleur parlait, et non César. Mais toi, quel est ton avis ?

— Les dieux sont trop puissants pour donner prise aux sortilèges.

— Alors, tu n'admets point la divinité de César et de sa famille?

— *Peractum est!* marmonna Eprius Marcellus debout à côté de Pétrone, répétant l'exclamation qu'employait le peuple pour annoncer que le gladiateur avait été touché de façon à n'avoir plus besoin d'être achevé.

Tigellin rongea son frein. Entre lui et Pétrone, c'était depuis longtemps une rivalité marquée, et Tigellin avait cet avantage que Néron ne se contraignait nullement en sa présence. Mais Pétrone, jusqu'ici, à chaque escarmouche, avait vaincu son ennemi par sa finesse et son esprit.

Tigellin se tut et nota seulement par la pensée les sénateurs et les chevaliers qui entourèrent Pétrone quand celui-ci se retira au fond de la salle.

En quittant le palais, Pétrone se rendit chez Vinicius et lui raconta l'incident.

— Non seulement j'ai détourné le danger de Plautius et de Pomponia, mais je l'ai détourné de nous deux et même de Lygie que l'on ne poursuivra point : j'ai suggéré en effet à ce singe à la barbe fauve de partir pour Antium et de là pour Naples et Baïes. Il partira, car jusqu'ici il n'a pas osé paraître en public à Rome ; et je sais qu'il a depuis longtemps l'intention de s'exhiber à Naples pour ses débuts. Il rêve d'aller en Grèce, où il a envie de chanter dans toutes les villes de quelque importance, et puis, avec les couronnes que lui offriront les « Græculi », nous ferons une entrée triomphale à Rome. Pendant ce temps-là, nous pourrons chercher Lygie en toute liberté, et la mettre en lieu sûr. Eh bien ? Notre honorable philosophe n'est pas encore venu ?

— Ton honorable philosophe est un filou ! Non ! il n'est pas venu, il ne s'est pas montré et ne se montrera plus !

— Et moi, j'ai une meilleure opinion, non de son honnêteté, mais de sa sagesse. Il a réussi à saigner ta bourse une fois déjà, et il reviendra, ne fût-ce que pour la saigner encore.

— Qu'il prenne garde que je ne le saigne réellement.

— Ne fais point cela. Patiente, jusqu'au moment où tu auras des preuves indéniables de sa filouterie. Ne lui donne plus d'argent, mais promets-lui, en revanche, une généreuse récompense s'il t'apporte la certitude d'aboutir. As-tu entrepris quelque chose par toi-même ?

— Mes deux affranchis, Nymphidius et Demas, avec soixante hommes, cherchent Lygie. A l'esclave qui la retrouvera, j'ai promis la liberté. En outre, j'ai envoyé des exprès sur toutes les routes pour qu'ils questionnent tous les aubergistes. Moi-même je bats la ville jour et nuit, et je compte sur une chance heureuse.

— Quoi que tu découvres, fais-le-moi savoir, car il faut que je parte pour Antium.

— Bien !

— Et si, un matin, en t'éveillant, tu te dis qu'une fille ne vaut pas tant de soucis, viens à Antium : tu n'y manqueras ni de femmes, ni de plaisirs de tout genre.

Vinicius se mit à marcher rapidement de long en large. Pétrone le considéra un moment, puis dit :

— Dis-moi, sincèrement, non comme une tête brûlée qui s'excite et s'emballe sur une idée fixe, mais comme un homme raisonnable qui répond à son ami : tu y tiens toujours autant, à cette Lygie ?

Vinicius s'arrêta et regarda Pétrone comme s'il ne l'avait pas encore aperçu, puis recommença sa promenade. Évidemment, il faisait des efforts pour ne pas éclater. Enfin, dans ses yeux, le sentiment de son impuissance, les regrets, la colère et une tristesse invincible firent luire deux larmes qui impressionnèrent Pétrone plus que les discours les plus éloquents.

Après un moment de réflexion, il dit :

— Ce n'est pas Atlas qui supporte le monde, mais une femme, et parfois elle s'en amuse comme d'une balle.

— Oui, répondit Vinicius.

Ils prenaient congé l'un de l'autre, mais un esclave annonça que Chilon Chilonidès attendait dans l'antichambre et demandait à être introduit auprès du maître.

Vinicius ordonna de le faire entrer immédiatement, et Pétrone s'écria :

— Ne le disais-je pas ? Par Hercule ! garde ton sang-froid, sinon cet homme te dominera ; ce n'est plus toi qui commanderas, c'est lui.

— Salut et honneur au noble tribun militaire, et à toi, seigneur, dit Chilon en entrant. Que votre bonheur égale votre gloire et que cette gloire s'étende sur l'univers

entier, des colonnes d'Hercule aux frontières des Arsacides!

— Salut, législateur de la vertu et de la sagesse, répondit Pétrone.

Vinicius demanda avec un calme feint :

— Qu'apportes-tu ?

— La première fois, seigneur, je t'ai apporté l'espoir; à présent j'apporte la certitude que la jeune fille sera retrouvée.

— Ce qui signifie que tu ne l'as pas retrouvée jusqu'ici?

— Oui, seigneur; mais j'ai découvert le sens du signe qu'elle a tracé devant toi; je sais qui sont les hommes qui l'ont reprise, et je sais quelle divinité ils adorent.

Vinicius voulut bondir du siège sur lequel il était assis, mais Pétrone lui posa la main sur l'épaule, et dit :

— Continue.

— Es-tu absolument certain, seigneur, que la jeune fille ait dessiné un poisson sur le sable?

— Oui.

— Alors elle est chrétienne, et ce sont les chrétiens qui l'ont reprise.

Il y eut un moment de silence.

— Écoute, Chilon, dit enfin Pétrone. Mon neveu t'a promis une forte somme d'argent si tu retrouvais la jeune fille, mais une non moins forte quantité de coups de verges si tu cherches à le tromper. Dans le premier cas, tu pourras acheter non pas un seul, mais trois scribes; dans le second, toute la philosophie des sept sages, en y ajoutant la tienne, ne te suffira pas comme onguent guérisseur.

— La jeune fille est chrétienne, seigneur! s'écria le Grec.

— Réfléchis, Chilon; tu n'es pas un imbécile. Nous

savons que Junia Silana et Calvia Crispinilla ont accusé Pomponia Græcina d'être une adepte des superstitions chrétiennes, mais nous savons aussi que le tribunal de famille l'a lavée de cette accusation que tu relèves maintenant, paraît-il. Voudrais-tu nous persuader que Pomponia, et avec elle Lygie, appartiennent à la secte des ennemis du genre humain, des empoisonneurs de fontaines et de puits, des adorateurs d'une tête d'âne, des individus qui immolent les enfants et se livrent à la plus ignoble débauche? Réfléchis, Chilon : cette thèse que tu soutiens devant nous ne va-t-elle pas, comme antithèse, se répercuter sur ton dos ?

Chilon étendit ses mains pour dire que ce n'était pas sa faute, puis il ajouta :

— Seigneur ! prononce en grec la phrase suivante : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

— Bien... Voilà ta phrase. Et puis ?

— Maintenant prends la première lettre de chacun de ces mots et réunis ces lettres pour former un mot nouveau.

— Poisson ! dit Pétrone avec étonnement.

— Voilà pourquoi le poisson est devenu l'emblème chrétien, répondit fièrement Chilon.

Ils gardèrent le silence. Dans le raisonnement du Grec, il y avait quelque chose d'irréfutable : les deux amis ne pouvaient cacher leur surprise.

— Vinicius, demanda Pétrone, ne te trompes-tu pas, et Lygie a-t-elle réellement dessiné un poisson ?

— Par tous les dieux infernaux, il y a de quoi devenir fou, s'écria le jeune homme avec fureur : si elle m'avait dessiné un oiseau, j'aurais dit que c'était un oiseau.

— Alors elle est chrétienne ! répéta Chilon.

— Ce qui signifie, dit Pétrone, que Pomponia et Lygie empoisonnent les puits, immolent les enfants

enlevés dans la rue, et se livrent à la débauche! C'est idiot! Toi, Vinicius, tu as séjourné plus longtemps dans leur maison; moi, je n'y ai passé qu'un moment, mais je connais assez Aulus et Pomponia, et même Lygie, pour dire: c'est une calomnie et une bêtise! Si le poisson est l'emblème chrétien, ce qui me paraît indéniable, et si elles sont chrétiennes, alors, par Proserpine, les chrétiens ne sont pas ce que nous nous figurons.

— Tu parles comme Socrate, seigneur, répondit Chilon. Qui donc a interrogé un chrétien? Qui connaît leur doctrine? Il y a trois ans, pendant mon voyage de Naples à Rome (pourquoi ne suis-je pas resté là-bas!) j'ai eu comme compagnon de route un médecin, du nom de Glaucos, que l'on disait chrétien et qui, malgré cela, j'en ai eu la conviction, était un homme bon et vertueux.

— N'est-ce pas de cet homme vertueux que tu viens d'apprendre ce que signifie le poisson?

— Hélas! non, seigneur! Pendant ce voyage, dans une auberge, l'honnête vieillard reçut un coup de couteau, et sa femme et son enfant furent emmenés comme esclaves par des marchands; quant à moi, je perdis ces deux doigts en les défendant. Mais comme les chrétiens, à ce qu'on dit, sont favorisés par les miracles, j'espère que mes doigts repousseront.

— Comment? Serais-tu devenu chrétien?

— Depuis hier, seigneur, depuis hier! C'est ce poisson qui en est la cause. Admire sa puissance! Et dans quelques jours je serai le plus zélé parmi les zélés, afin d'être admis à tous leurs mystères, et, une fois admis, je saurai où se cache la jeune fille. Peut-être alors ma christianisation me servira-t-elle plus que ma philosophie. J'ai fait vœu que, si Mercure m'aide à retrouver la jeune fille, je lui offrirai deux génisses de même âge et de même taille, dont je ferai dorer les cornes.

— Alors ta christianisation d'hier et ton ancienne philosophie te permettent de garder ta foi à Mercure ?

— J'ai toujours la foi qui convient aux besoins du moment. Par là, ma philosophie doit être spécialement du goût de Mercure. Mais, hélas ! dignes seigneurs, vous n'ignorez pas combien ce dieu est méfiant. Il n'a pas foi dans les promesses, même des philosophes sans tache ; il préférerait sans doute avoir ses génisses d'avance, et c'est là une dépense énorme. Tout le monde n'est pas Sénèque, et moi je n'ai pas de quoi faire cette libéralité ; si pourtant le noble Vinicius daignait, comme un faible acompte sur la somme qu'il m'a promise, me...

— Pas une obole, Chilon, dit Pétrone, pas une obole. La générosité de Vinicius dépassera tes espérances, mais alors seulement que Lygie aura été retrouvée, c'est-à-dire lorsque tu nous auras indiqué sa retraite. Mercure devra te faire crédit pour les deux génisses, quoique je ne sois pas surpris de son peu de confiance : je reconnais là son esprit.

— Écoutez-moi, dignes seigneurs. La découverte que j'ai faite est importante : je n'ai pas encore retrouvé la jeune fille, mais je connais la route sur laquelle il faudra la chercher. Vous avez pourtant expédié vos affranchis et vos esclaves dans toute la ville et en province. Vous ont-ils fourni la moindre indication ? Non ! Moi seul, je vous en ai donné une. Je dirai plus : parmi vos esclaves il peut exister, à votre insu, des chrétiens, car cette superstition s'est déjà étendue de tous côtés. Ceux-là, loin de vous aider, vous trahiront. Il est même regrettable qu'ils m'aient vu ici ; c'est pourquoi, noble Pétrone, recommande le silence à Eunice, et toi, noble Vinicius, répète souvent que je te vends un onguent qui assure la victoire dans le cirque aux chevaux qui en ont

été frottés. Je chercherai seul et je retrouverai seul les fugitifs ; quant à vous, ayez confiance en moi, et sachez que tout acompte ne sera pour moi qu'un encouragement, car j'aurai toujours l'espoir d'obtenir davantage, et une certitude plus grande que la récompense promise ne m'échappera pas. Ah, oui ! comme philosophe je méprise l'argent, quoique Sénèque ne le dédaigne pas, ni même Musonius ou Cornutus, eux qui pourtant n'ont pas perdu leurs doigts en défendant des malheureux, et qui peuvent manier le style eux-mêmes et imposer leurs noms à la postérité. Mais, sans compter l'esclave que j'ai l'intention d'acheter et Mercure à qui j'ai promis deux génisses (et vous savez combien le prix du bétail a augmenté), les recherches seules entraînent des frais considérables. Accordez-moi un peu de patience. Ces jours derniers, à force de marcher, je me suis fait des plaies aux jambes. Je suis entré dans des débits de vins, pour faire jaser les gens, puis chez des boulangers, chez des bouchers, chez des marchands d'olives et de poissons. J'ai parcouru toutes les rues et impasses ; j'ai visité les cachettes des esclaves fugitifs ; j'ai perdu près de cent as à la mora ; j'ai été dans des blanchisseries, des séchoirs et des gargotes ; j'ai vu des muletiers et des sculpteurs ; j'ai vu aussi les gens qui soignent les maladies de la vessie et arrachent les dents, j'ai parlé à des marchands de figues sèches, j'ai été dans les cimetières ; et savez-vous pourquoi ? Pour tracer partout ce poisson, regarder les gens dans le blanc des yeux, et voir ce qu'ils répondraient à ce signe. Longtemps je ne remarquai rien, quand, un jour, près d'une fontaine, j'aperçus un esclave qui puisait de l'eau, et qui pleurait. Je m'approchai et lui demandai la cause de ses larmes. Nous nous assîmes sur les marches de la fontaine, et il me répondit que, pendant toute sa vie, il avait amassé

sesterce par sesterce pour racheter un fils bien-aimé, mais que le maître, un certain Pansa, lui avait repris cet argent, gardant quand même le fils comme esclave. « Et je pleure ainsi, dit le vieillard, parce que j'ai beau me dire : Que la volonté de Dieu soit faite! je ne puis, pauvre pécheur que je suis, retenir mes larmes. » Alors, saisi d'un pressentiment, je trempai le doigt dans le seau et dessinai le poisson ; et le brave homme dit à cette vue : « Mon espoir est aussi dans le Christ. » Je lui demandai : « Tu m'as reconnu à ce signe ? » Il répondit : « Oui, la paix soit avec toi! » Je commençai à lui tirer les vers du nez, et le bon vieux me raconta tout. Son maître, ce Pansa, est lui-même un affranchi de l'illustre Pansa et transporte à Rome, par le Tibre, les pierres que des esclaves et des ouvriers déchargent des radeaux et portent la nuit jusqu'aux maisons en construction. Il y a parmi eux beaucoup de chrétiens, son fils entre autres. Comme c'est là un travail au-dessus des forces du jeune homme, son père voulait le racheter. Pansa a préféré garder et l'argent et l'esclave. En parlant, — il recommença de pleurer et je mêlai mes larmes aux siennes, ce qui me fut facile, à cause de la bonté de mon cœur et des élancements causés par la marche excessive. Je me plaignis de ce que, arrivé de Naples depuis quelques jours, je ne connaissais personne de nos frères et ne savais où ils se réunissaient pour prier. Il s'étonna que les chrétiens de Naples ne m'eussent pas remis des lettres pour leurs frères de Rome, mais je répondis qu'on me les avait volées en route. Il me dit alors de venir la nuit près du fleuve ; il me présenterait aux frères qui me mèneraient dans les maisons de prières et chez les anciens qui dirigent la communauté chrétienne. A ces paroles, je fus si joyeux que je lui remis la somme nécessaire

pour le rachat de son fils, espérant que le généreux Vinicius m'en rendrait le double...

— Chilon, interrompit Pétrone, dans ton récit le mensonge, comme de l'huile, flotte à la surface de la vérité. Je suis certain que, dans la voie des recherches, un pas décisif a été fait. Mais inutile d'oindre tes nouvelles d'une couche de fourberies. Comment se nomme le vieillard de qui tu as appris que les chrétiens se reconnaissaient au signe du poisson ?

— Euricius, seigneur. Le pauvre, le malheureux vieillard ! Il m'a rappelé le médecin Glaucos, celui que j'ai défendu contre les brigands, et c'est ce qui m'a surtout ému.

— Je crois que réellement tu as fait sa connaissance et que tu sauras tirer profit de cette rencontre, mais tu ne lui as pas donné d'argent. Tu ne lui as pas donné un as, tu m'entends ! Tu ne lui as rien donné.

— Mais je l'ai aidé à porter les seaux, et j'ai parlé de son fils avec la plus grande compassion. C'est vrai, seigneur, rien ne peut échapper à la perspicacité de Pétrone. Je ne lui ai pas donné d'argent, ou plutôt je lui en ai donné en intention, en mon for intérieur, ce qui devrait lui suffire, s'il était un véritable philosophe. Et je lui ai fait ce cadeau parce que j'ai reconnu un tel acte pour indispensable et utile. Daigne remarquer, seigneur, combien il me rendrait favorables tous ses coreligionnaires, quel crédit j'aurais sur eux, et quelle confiance j'éveillerais.

— C'est vrai, dit Pétrone, et tu aurais dû le faire.

— Je viens précisément ici pour en trouver les moyens.

Pétrone se retourna vers Vinicius :

— Fais-lui compter cinq mille sesterces, mais en intention et en ton for intérieur.

Vinicius dit :

— Je te donnerai un serviteur qui aura sur lui la somme nécessaire; toi, tu diras à Euricius que c'est ton esclave, et tu remettras au vieillard l'argent en présence de ce serviteur. Cependant, comme tu m'as apporté une nouvelle importante, tu recevras une somme égale pour toi. Viens chercher ce soir le serviteur et l'argent.

— Voilà un véritable César ! dit Chilon. Tu me permettras, seigneur, de te dédier mon œuvre, et tu permettras aussi que ce soir je vienne prendre l'argent qui me revient. Euricius m'a dit qu'on avait déjà déchargé tous les radeaux, et que dans quelques jours seulement il en arrivera d'autres d'Ostie. La paix soit avec vous... C'est ainsi que se saluent les chrétiens en se séparant... J'achèterai une esclave, je voulais dire un esclave. On prend les poissons avec une ligne et les chrétiens avec un poisson. Pax vobiscum! pax !.. pax!... pax !...

CHAPITRE XV

Pétrone a Vinicius :

« Par un esclave de confiance, je t'envoie d'Antium cette lettre. J'espère que tu répondras sans trop tarder, par le même messager, encore que ta main soit plus habituée à manier l'épée et le javelot que la plume. Je t'ai quitté sur une bonne piste et plein d'espoir ; je pense donc que tu as déjà apaisé ta passion entre les bras de Lygie, ou bien que tu l'apaiseras avant que le souffle de l'hiver descende des cimes du Soracte sur la Campanie. Mon cher Vinicius, que la blonde déesse de Cypre te dirige ; et toi, sois le guide et le maître de cette aube lygienne qui s'enfuit devant le soleil de l'amour ! Souviens-toi toujours que le marbre, fût-ce le plus précieux, n'est rien par lui-même, et n'acquiert de valeur que lorsque la main du statuaire l'a transformé en un chef-d'œuvre. Sois un tel statuaire, mon ami. Aimer ne suffit pas, il faut savoir aimer, et il faut savoir enseigner l'amour. La plèbe aussi, et même les animaux, ressentent le plaisir, mais l'homme véritable se distingue d'eux précisément par son aptitude à muer ce plaisir en un art plein de noblesse, et à l'apprécier comme un don divin ; ainsi, il rassasie non

seulement son corps, mais son âme. Souvent, lorsque je pense à la vanité, à l'incertitude et à l'ennui de notre vie, je me demande si tu n'as pas pris le meilleur lot, et si la guerre et l'amour ne sont pas les deux seules choses pour lesquelles il vaille la peine de naître et de vivre.

« A la guerre tu as été heureux, sois-le également en amour, et, si tu es curieux de savoir ce qui se passe à la cour de Néron, je t'en informerai de temps à autre. Nous voilà donc installés à Antium, soignant notre céleste voix, mais nous ressentons toujours de la haine pour Rome et formons le projet de passer l'hiver à Baïes et de paraître en public à Naples, dont les habitants, en leur qualité de Grecs, savent mieux nous apprécier que les louveteaux des rives du Tibre. Les gens accourront de Baïes, de Pompeï, de Puteola, de Cumes, de Stabies. Nous ne manquerons ni d'applaudissements ni de couronnes : cela nous encouragera dans nos projets de voyage en Achaïe.

« Et le souvenir de la petite Augusta ? Oui, nous la pleurons encore. Nous chantons des hymnes de notre composition, et si merveilleusement que, de jalousie, les sirènes se sont cachées au plus profond des abîmes d'Amphitrite. Les dauphins, en revanche, nous écouteraient volontiers : mais le mugissement de la mer les en empêche. Notre douleur ne s'est pas encore apaisée, aussi l'exhibons-nous dans toutes les poses qu'enseigne la sculpture. Ah ! mon cher ami, nous mourrons dans des peaux de bouffons et de comédiens.

« Tous les augustans sont ici, ainsi que toutes les augustanes, sans compter cinq cents ânesses dont le lait sert aux bains de Poppée, et dix mille serviteurs. Quelquefois on s'amuse. Calvia Crispinilla vieillit ; on dit qu'à force de prières elle a obtenu de Poppée la per-

mission de prendre son bain aussitôt après l'Augusta. Lucain a giflé Nigidia parce qu'il la soupçonnait d'entretenir une liaison avec un gladiateur. Sporus a perdu sa femme en la jouant aux osselets avec Sénécion. Torquatus Silanus m'a offert pour Eunice quatre alezans qui certainement seront vainqueurs aux courses de cette année. J'ai refusé, et, à ce propos, je te remercie encore de ne l'avoir pas acceptée. Quant à Torquatus Silanus, il ne se doute pas, le malheureux, qu'il est déjà une ombre plutôt qu'un être vivant. Sa mort est résolue. Son crime ? Il est l'arrière-petit-fils du divin Auguste. Il n'y a pas de salut pour lui. Voilà notre monde !

« Comme tu le sais, nous espérions avoir ici Tiridate, mais voilà que Vologèse a écrit une lettre mécontente. Puisqu'il a conquis l'Arménie, il demande qu'on la lui laisse pour Tiridate, sinon il ne la cédera pas. C'est vraiment se moquer du monde. Aussi avons-nous résolu de faire la guerre. Corbulon recevra les mêmes pouvoirs qu'a eus le grand Pompée pendant les guerres contre les pirates. Un moment Néron a hésité ; il craint évidemment la gloire, qui pourrait en revenir à Corbulon. On s'est même demandé si on n'offrirait pas le commandement en chef à notre Aulus. Poppée s'y est opposée ; elle ne peut évidemment digérer la vertu de Pomponia.

« Vatinius a promis de nous donner, à Bénévent, des combats extraordinaires de gladiateurs. Vois un peu à quoi parviennent de notre temps les cordonniers, contrairement au proverbe : *Ne sutor ultra crepidam.* Vitellius est le petit-fils d'un cordonnier, et c'est d'un cordonnier que Vatinius est le fils : il a peut-être lui-même tiré l'alène. Hier, l'histrion Aliturus a merveilleusement représenté Œdipe. Comme il est Juif, je lui ai demandé si les chrétiens et les Juifs, c'était la même chose. Il m'a répondu que la religion des Juifs existait de toute éter-

nité, tandis que les chrétiens sont une secte qui a pris naissance tout récemment en Judée. Du temps de Tibère, on a crucifié là-bas un individu dont les sectateurs se multiplient de jour en jour, et ils regardent cet homme comme un dieu. Il semble qu'ils ne veuillent pas reconnaître d'autres dieux, ni, particulièrement, les nôtres. Je ne comprends pas en quoi cela peut bien les gêner.

« Tigellin ne dissimule plus son hostilité à mon égard. Jusqu'ici il n'a pas le dessus, quoiqu'il ait sur moi la supériorité de tenir à la vie plus que je n'y tiens; en même temps il est plus canaille que moi, ce qui le rapproche d'Ahénobarbe. Ils s'entendront tous deux tôt ou tard, et alors je serai perdu. Quand? je n'en sais rien, mais puisque cela doit arriver, peu importe l'échéance. En attendant, il faut s'amuser. La vie par elle-même ne serait pas désagréable, n'était Barbe-d'Airain. Grâce à lui on est dégoûté quelquefois de soi-même. Volontiers j'assimile la recherche de ses faveurs à quelque course du cirque, ou à un jeu, à une lutte dans laquelle la victoire flatte l'amour-propre... Pourtant, il me semble parfois que je suis une espèce de Chilon, rien de mieux. Lorsqu'il ne te sera plus utile, envoie-le-moi : j'ai pris goût à sa conversation suggestive. Présente mes salutations à ta divine chrétienne, ou plutôt prie-la, en mon nom, de n'être pas pour toi un poisson. Parle-moi de ta santé, parle-moi de ton amour, sache aimer, enseigne-lui l'amour, — et Vale. »

M.-C. Vinicius a Pétrone :

« Pas de Lygie jusqu'ici. N'était l'espoir de la retrouver bientôt, tu ne recevrais pas de réponse, car lorsque la vie vous dégoûte, on n'a pas envie d'écrire. J'ai

voulu vérifier si Chilon ne me trompait pas, et la nuit où il est venu chercher l'argent pour Euricius, je me suis enveloppé d'un manteau militaire et l'ai suivi à son insu lui, et le jeune serviteur que je lui avais donné. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit indiqué, je les ai épiés de loin, caché derrière un pilier du port, et je me suis convaincu qu'Euricius n'était pas un mythe. Dans le bas, près du fleuve, une cinquantaine d'individus déchargeaient, à la lueur des torches, les pierres d'un grand radeau, et les rangeaient sur la berge. J'ai vu Chilon s'approcher d'eux et entamer la conversation avec un vieillard qui se jeta bientôt à ses genoux : les autres les entourèrent, en poussant des cris de surprise. Sous mes yeux, mon jeune serviteur remit le sac d'argent à Euricius, qui se mit à prier, les mains tendues au ciel ; à côté de lui s'était agenouillé un jeune homme, son fils évidemment. Chilon prononça encore quelques paroles que je ne pus entendre, et bénit les deux hommes agenouillés, ainsi que les autres assistants, en faisant dans l'air des signes en forme de croix ; tous plièrent le genou. J'eus envie de descendre jusqu'à eux et de promettre trois sacs de même valeur à celui qui me livrerait Lygie, mais je craignis de contrecarrer l'intrigue de Chilon et, après un moment de réflexion, je partis.

« Cela se passait au moins douze jours après ton départ. Depuis, il est revenu plusieurs fois chez moi. Il m'a dit qu'il avait acquis une grande influence parmi les chrétiens ; il prétend que, s'il n'a pas encore retrouvé Lygie, c'est qu'ils sont déjà une quantité innombrable dans Rome même, et, par suite, ne se connaissent pas tous et ne peuvent savoir tout ce qui se passe dans la communauté. Ils sont, en outre, prudents et silencieux, en général ; mais il assure qu'une fois parvenu jusqu'auprès des anciens qu'ils appellent prêtres, il saura tirer

d'eux tous les secrets. Il connaît déjà plusieurs prêtres et il a tenté de les questionner, mais avec prudence, pour ne pas éveiller leurs soupçons par son insistance et rendre l'entreprise plus difficile. Quoique l'attente soit pénible, quoique la patience me manque, je comprends qu'il a raison et j'attends.

« Il a appris également que, pour leurs prières communes, ils ont des lieux de réunion, souvent en dehors des portes de la ville ou dans des maisons désertes, et même dans les carrières de sable. Là ils adorent le Christ, ils chantent et font des banquets. Ces lieux de réunion sont nombreux. Chilon suppose que Lygie se rend exprès à d'autres que ceux où va Pomponia, pour que celle-ci, en cas de jugement et d'interrogatoire, puisse jurer qu'elle ignore la retraite de la jeune fille. Peut-être les prêtres ont-ils conseillé cette prudence. Lorsque Chilon connaîtra l'un de ces endroits, je l'y accompagnerai et, si les dieux m'accordent d'apercevoir Lygie, je te jure par Jupiter que cette fois elle ne s'échappera pas de mes mains.

« Je pense continuellement à ces lieux de réunion. Chilon ne veut pas que je l'y suive. Il a peur, mais moi je ne peux rester chez moi. Je la reconnaîtrais immédiatement, même déguisée ou voilée, même la nuit s'ils s'assemblent la nuit: partout je reconnaîtrais sa voix et ses gestes. J'irai moi-même sous un déguisement et j'observerai tous ceux qui entreront et sortiront. Je pense toujours à elle, donc je la reconnaîtrai. Chilon doit venir demain, et nous partirons. Je prendrai des armes. Plusieurs de mes esclaves, envoyés en province, sont revenus sans aucun résultat. Mais, à présent, je suis certain qu'elle est ici, dans la ville, peut-être tout près. J'ai visité beaucoup de maisons sous prétexte de location. Chez moi, elle se trouvera cent fois mieux

car, là-bas, grouille toute une multitude de misérables et moi je n'épargnerai rien pour elle. Tu m'écris que j'ai choisi le bon lot : oui, les soucis et le chagrin. Nous visiterons d'abord les maisons qui sont dans la ville, puis celles qui sont hors des portes. On a l'espoir de quelque chose pour chaque lendemain, sans quoi la vie serait impossible. Tu dis qu'il faut savoir aimer; moi aussi j'ai su parler d'amour à Lygie, mais, à présent, je me meurs de regrets, j'attends continuellement Chilon, et la maison m'est insupportable. Vale. »

CHAPITRE XVI

Chilon resta assez longtemps sans se montrer, de sorte que Vinicius ne savait plus que penser. En vain se répétait-il que les recherches, pour aboutir à des résultats favorables et certains, devaient être lentes. Son sang et sa nature impérieuse se révoltaient contre la voix de la raison. Ne rien faire, attendre, rester les bras croisés, était chose si contraire à sa nature qu'il lui était absolument impossible de s'y résigner. Parcourir les ruelles de la ville sous un manteau d'esclave ne menait à rien; c'était, selon lui, chercher à tromper sa propre activité et cela ne pouvait le calmer. Ses affranchis, des hommes habiles, à qui il avait ordonné de faire des recherches de leur côté, se montraient cent fois moins perspicaces que Chilon. Et, à mesure que s'exaspérait son amour pour Lygie, s'ancrait en lui l'obstination du joueur qui veut à toute force gagner. Il avait toujours été le même. Dès ses plus jeunes années, il avait toujours donné suite à ses projets avec la passion d'un homme qui ne comprend pas que quelque chose puisse échouer ou qu'il faille renoncer à quelque chose.

La discipline militaire avait mis des entraves à son impétuosité, mais elle lui avait, en même temps, ino-

culé la conviction que chaque ordre qu'il donnait à ses inférieurs devait être exécuté ; en outre, son long séjour en Orient, parmi des hommes souples et habitués à obéir comme des esclaves, l'avait affermi dans l'idée que son « je veux » n'avait pas de limites. C'est pourquoi son amour-propre souffrait affreusement. Dans ces obstacles, dans cette résistance et dans la fuite même de Lygie, il y avait aussi de l'incompréhensible, une énigme qui lui mettait l'esprit à la torture. Il sentait qu'Acté avait dit la vérité et qu'il n'était pas indifférent à Lygie. Mais alors pourquoi avait-elle préféré la vie errante et la misère à son amour, à ses caresses, à sa demeure fastueuse? Par la force de l'imagination, il la voyait quelquefois aussi distinctement que si elle eût été près de lui ; il se rappelait chaque mot qu'il lui avait dit ou qu'elle avait prononcé devant lui. Il la sentait contre sa poitrine, dans ses bras, et alors la passion le brûlait comme une flamme. Il l'aimait et il l'appelait. Et lorsqu'il se disait qu'elle aussi l'aimait et qu'elle aurait pu lui accorder de plein gré tout ce qu'il désirait d'elle, il succombait sous le poids d'un chagrin sans bornes, et un attendrissement infini inondait son cœur. Mais à d'autres moments, il pâlissait de rage et se plaisait à penser aux humiliations et aux supplices qu'il ferait subir à Lygie quand il la retrouverait. Il voulait non seulement l'avoir chez lui, mais l'avoir comme une vile esclave, et en même temps il sentait que, si on lui laissait le choix entre devenir son esclave à elle ou ne plus jamais la voir de sa vie, il préférerait l'esclavage. Certains jours, il pensait aux marques que laisseraient sur ce corps rosé les coups de bâton, et en même temps il eût voulu baiser ces marques. Il lui venait à l'idée qu'il serait heureux s'il pouvait la tuer.

En cette lutte, en cette torture, cette incertitude, et ces

regrets, il perdait sa santé et aussi sa beauté. Il était devenu un maître impitoyable et cruel. Les esclaves et même les affranchis ne l'approchaient qu'en tremblant et, comme les châtiments pleuvaient sur eux sans motif, terribles et injustes, ils commencèrent à le haïr secrètement. Il le sentait, comme il sentait sa solitude, et se vengeait sur eux plus durement. Il se retenait seulement avec Chilon, car il craignait que le Grec ne cessât ses recherches. S'en étant aperçu, celui-ci se mit à le circonvenir et à se montrer de plus en plus exigeant.

Un jour il arriva avec un visage tellement morne que le pauvre Vinicius pâlit à sa vue et se précipita vers lui, ayant à peine la force de demander :

— Elle n'est pas parmi les chrétiens ?

— Si, seigneur, répondit Chilon, mais j'ai trouvé parmi eux Glaucos, le médecin.

— Que dis-tu ? qui est-ce ?

— Tu as donc oublié, seigneur, l'histoire du vieillard avec qui j'ai voyagé de Naples à Rome, et de ces deux doigts que j'ai perdus en le défendant. Les brigands qui enlevèrent sa femme et ses enfants, le frappèrent d'un coup de couteau. Je l'avais laissé expirant dans une auberge près de Minturnes, et je l'ai longtemps pleuré. Hélas ! je me suis convaincu qu'il vivait encore et qu'il faisait partie de la communauté chrétienne à Rome.

— Puisque tu l'as défendu, il doit t'être reconnaissant et t'aider.

— Ah ! noble tribun ! les dieux eux-mêmes ne sont pas toujours reconnaissants ; que dire des hommes ! Oui, il devrait être reconnaissant. Malheureusement, c'est un vieillard dont l'esprit est affaibli et obscurci par l'âge et les malheurs, ce qui fait que, loin de m'être reconnaissant, il m'accuse, à ce que j'ai appris de ses coreligionnaires, de m'être entendu avec les brigands et

d'être la cause de ses malheurs. Voilà comment il me récompense pour mes deux doigts perdus.

— Je suis certain qu'en effet cela s'est passé comme il le raconte, dit Vinicius.

— Alors tu en sais plus que lui, répondit Chilon avec dignité, car lui suppose seulement qu'il en a été ainsi, ce qui pourtant ne l'empêcherait pas de faire appel aux chrétiens et de se venger cruellement. Il le ferait sans aucun doute et les autres l'y aideraient. Par fortune, il ignore mon nom, et, dans la maison de prières où nous nous sommes rencontrés, il ne m'a pas aperçu. Sur le premier moment, j'ai voulu me jeter à son cou. J'ai été retenu par ma prudence, et par mon habitude de réfléchir sur chaque acte avant de l'accomplir. J'ai pris mes informations, et ceux qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme qui avait été trahi par un compagnon de voyage sur la route de Naples... Autrement je ne me douterais pas de ce qu'il raconte.

— Que m'importe tout cela! Dis-moi ce que tu as vu dans cette maison de prières.

— Cela t'importe peu, seigneur, en effet; mais, comme il s'agit de ma peau, et comme je tiens à ce que mes enseignements me survivent, j'aime mieux renoncer à la récompense promise, que de risquer ma vie pour des biens périssables, sans lesquels, en véritable philosophe, je saurai vivre et rechercher la divine vérité.

Mais Vinicius s'approcha de lui, le visage menaçant, et, d'une voix étouffée :

— Qui te dit que tu mourras de la main de Glaucos plutôt que de la mienne? Sais-tu, chien, si dans un instant on ne t'enfouira pas dans mon jardin?

Chilon, qui était poltron, regarda Vinicius et en un clin d'œil vit que, pour une parole imprudente de plus, c'en serait fait de lui.

— Je la chercherai, seigneur, et je la trouverai, s'écria-t-il précipitamment.

Il y eut un silence et l'on n'entendit plus que le souffle haletant de Vinicius et, dans le lointain, le chant des esclaves qui travaillaient au jardin.

Le Grec, voyant que le jeune patricien se calmait un peu, dit :

— La mort a passé près de moi, mais je l'ai regardée avec la même tranquillité que Socrate. Non, seigneur, je n'ai pas dit que je renonçais à chercher la jeune fille, je voulais seulement te faire remarquer que ces démarches entraînent maintenant pour moi un grand danger. Tu as douté jadis qu'il existât un Euricius, et quoique de tes propres yeux tu te sois convaincu que le fils de mon père te disait la vérité, tu me soupçonnes à présent d'avoir inventé Glaucos. Hélas ! que n'est-il un mythe ! Pour pouvoir aller parmi les chrétiens en toute sécurité comme auparavant, je céderais volontiers cette pauvre vieille esclave que j'ai achetée il y a trois jours. Glaucos vit, seigneur, et s'il m'aperçoit une seule fois, toi tu ne m'apercevras plus jamais. Et alors qui te retrouvera la jeune fille ?

— Que faire ? Quel remède à cela ? Que veux-tu entreprendre ? demanda Vinicius.

— Aristote nous enseigne qu'il faut sacrifier les petites choses aux grandes, et le roi Priam disait souvent que la vieillesse est un lourd fardeau. Or le fardeau de la vieillesse et des malheurs écrase Glaucos depuis longtemps, au point que la mort serait un bienfait pour lui. Qu'est la mort, selon Sénèque, sinon une délivrance ?

— Fais le bouffon avec Pétrone, mais non avec moi, et dis ce que tu proposes !

— Si la vertu est une bouffonnerie, fassent les

dieux que je reste bouffon toute ma vie ! Je propose, seigneur, d'écarter Glaucos.

— Engage des hommes qui l'assommeront à coups de bâton, je les paierai.

— Ils t'écorcheront, seigneur, et plus tard ils exploiteront le secret. A Rome il y a autant de bandits que de grains de sable sur l'arène, mais tu ne saurais croire comme ils haussent leurs prix dès qu'un honnête homme a recours à leur ministère. Non, éminent tribun ! Vois-tu que les veilleurs les prennent sur le fait ? Ces misérables certainement diraient qui les a engagés et tu aurais des ennuis. Moi, au contraire, ils ne pourront me désigner : je ne leur dirai pas mon nom. Tu as tort de ne pas avoir confiance en moi, car, sans parler de mon intégrité, souviens-toi qu'il s'agit ici de deux choses encore : ma propre peau et la récompense que tu m'as promise.

— Combien te faut-il ?

— Il me faut mille sesterces ; n'oublie pas, seigneur, que je devrai trouver des bandits honnêtes, qui, après avoir empoché les arrhes, ne disparaîtront pas sans donner de nouvelles. Pour un bon travail, il faut un bon salaire. Il faudrait aussi quelque chose pour moi, afin d'essuyer les larmes que je verserai sur Glaucos. Si tu me donnes les mille sesterces aujourd'hui, dans deux jours son âme sera déjà dans le Hadès, et, là seulement, si les âmes conservent la mémoire et le don de penser, il verra combien je l'aimais. Je trouverai les hommes aujourd'hui même et je les préviendrai qu'à partir de demain soir, pour chaque jour que vivra encore Glaucos, je leur déduirai cent sesterces. J'ai, en outre, un moyen qui me paraît infaillible.

Vinicius promit encore une fois à Chilon la somme exigée, mais lui défendit de parler désormais de Glaucos, et, en revanche, demanda quelles nouvelles il appor-

tait, où il avait été pendant ce temps, ce qu'il avait découvert. Mais Chilon ne pouvait lui annoncer grand'chose de nouveau.

« Il a encore été dans deux maisons de prières et a observé attentivement tous les assistants, principalement les femmes, mais n'en a aperçu aucune qui ressemblât à Lygie. Cependant les chrétiens le tiennent pour l'un des leurs et, depuis qu'il a donné la somme nécessaire au rachat du fils d'Euricius, ils le vénèrent comme un homme qui suit les traces de Chrestos. En outre, il a appris d'eux qu'un grand législateur, un certain Paul de Tarse, se trouve à Rome, emprisonné à la suite d'une plainte déposée par les Juifs, et Chilon a résolu de faire sa connaissance. Mais une autre nouvelle lui a fait le plus grand plaisir, c'est que le pontife suprême de toute la secte, qui a été un disciple du Christ et à qui celui-ci a confié la direction des fidèles du monde entier, doit venir d'un jour à l'autre à Rome. Certainement tous les chrétiens voudront le voir et entendre son enseignement. Il y aura de grandes assemblées auxquelles lui, Chilon, assistera aussi et, de plus, comme il est facile de se cacher dans la foule, il y introduira Vinicius. Alors infailliblement ils retrouveront Lygie. Glaucos une fois écarté, ils ne rencontreront même plus de danger sérieux. Quant à se venger, les chrétiens aussi se vengeraient assurément, mais en général ce sont des gens paisibles. »

Là-dessus Chilon se mit à raconter, avec quelque surprise, qu'il n'avait jamais vu les chrétiens se livrer à la débauche, empoisonner les puits et les fontaines, adorer un âne ou se nourrir de la chair des enfants, enfin se montrer les ennemis du genre humain. Non! il ne l'avait pas remarqué. Sans doute il trouvera parmi eux des individus qui pour de l'argent feront disparaître Glaucos;

mais leur doctrine, autant qu'il a pu en juger, ne les encourage pas au meurtre : elle leur commande au contraire de pardonner les offenses.

Vinicius, de son côté, se rappela ce que Pomponia Græcina lui avait dit chez Acté, et il ressentit une grande joie aux paroles de Chilon. Quoique ses sentiments pour Lygie eussent les apparences de la haine, il éprouvait un soulagement à entendre que la doctrine qu'elle et Pomponia confessaient n'était ni criminelle ni infâme. Cependant, naissait en lui la perception obscure que cette adoration pour le Christ, mystérieuse, incompréhensible, avait précisément créé une barrière entre lui et Lygie : il commença à craindre cette doctrine et à la haïr en même temps.

CHAPITRE XVII

Il importait réellement à Chilon d'écarter Glaucos qui, bien qu'âgé, n'était nullement un vieillard décrépit. Le récit que Chilon avait fait à Vinicius renfermait une grande part de vérité. Le Grec avait jadis connu Glaucos, qu'il avait trahi, livré à des bandits, séparé de sa famille, dépouillé et fait assassiner. Le souvenir de ces événements lui était cependant léger, car le misérable avait abandonné Glaucos agonisant, non pas dans une auberge, mais dans un champ, près de Minturnes. Il avait tout prévu, excepté que Glaucos guérirait de ses blessures et arriverait à Rome. Maintenant il s'agissait de se débarrasser de lui et, à cet effet, de choisir des hommes. Passant le plus souvent ses nuits dans des cabarets, au milieu de gens sans feu ni lieu, sans foi ni loi, il était facile à Chilon d'en recruter de prêts à toute besogne, mais il risquait d'en rencontrer qui, flairant l'argent sur lui, commenceraient par le lui voler, ou qui, après avoir empoché des arrhes, lui soutireraient la somme entière en le menaçant de le livrer. D'ailleurs, depuis quelque temps, Chilon éprouvait de l'aversion pour la canaille, pour les figures ignobles et effroyables qui se terraient dans les bouges de Suburre ou du Transtévère. Mesurant tout à sa propre taille et

n'ayant pas approfondi suffisamment les chrétiens et leur doctrine, il pensait que, parmi eux aussi, il trouverait des instruments dociles ; comme, en outre, ils lui paraissaient plus honnêtes, il avait résolu de s'adresser à eux et de leur présenter l'affaire de manière qu'ils s'en chargeassent non seulement par cupidité, mais aussi par zèle.

Dans ce but, il se rendit, le soir même, chez Euricius. Il savait que le vieillard lui était dévoué corps et âme et qu'il ferait tout pour lui être utile. Prudent par nature, Chilon n'avait nullement l'intention de lui dévoiler ses véritables desseins, qui du reste eussent été en opposition complète avec la confiance qu'Euricius avait dans la vertu et la piété de son bienfaiteur. Il voulait avoir des hommes prêts à tout, et s'entendre, alors seulement, avec eux de manière que, dans leur propre intérêt, ils fussent obligés de garder sur l'affaire un silence éternel.

Le vieil Euricius, après avoir racheté son fils, avait loué une de ces petites échoppes qui fourmillaient autour du Grand Cirque, pour y vendre des olives, des fèves, du pain sans levain et de l'eau coupée de miel aux spectateurs des courses. Chilon le trouva chez lui, rangeant ses marchandises; il le salua au nom du Christ et se mit à l'entretenir de l'affaire qui l'amenait. Voici : Leur ayant rendu service, il compte sur leur reconnaissance. Il a besoin de deux ou trois hommes robustes et courageux, pour détourner un danger qui menace et lui et tous les chrétiens. Il est pauvre, à la vérité ; pourtant il paiera ce service, à condition que les hommes aient confiance en lui et exécutent fidèlement ce qu'il ordonnera.

Euricius et son fils Quartus déclarèrent qu'eux-mêmes étaient prêts à exécuter tout ce qu'il commande-

rait, certains qu'un saint homme comme lui ne pouvait exiger des actes qui ne fussent pas conformes aux enseignements du Christ.

Chilon leur assura qu'il en était ainsi ; et, levant les yeux au ciel, il semblait prier : mais il réfléchissait, se demandant s'il ne ferait pas bien d'accepter leur proposition qui pouvait lui faire économiser mille sesterces. Après un moment de réflexion, il refusa. Euricius était un vieillard, non pas tant accablé par l'âge qu'épuisé par les chagrins et la maladie, Quartus avait seize ans : or Chilon avait besoin d'hommes expéditifs et surtout solides. Quant aux mille sesterces, il comptait, grâce au moyen qu'il avait trouvé, en économiser une bonne part.

— Seigneur, dit alors Quartus, je connais le boulanger Demas, chez qui travaillent à la meule des esclaves et des salariés. L'un de ces salariés est tellement fort qu'il pourrait en remplacer non pas deux, mais quatre. Je l'ai vu moi-même soulever des pierres que n'arrivaient pas à ébranler quatre hommes réunis.

— Si c'est un fidèle craignant Dieu et capable de se sacrifier pour ses frères, fais-le-moi connaître, dit Chilon.

— C'est un chrétien, seigneur, répondit Quartus, car ceux qui travaillent chez Demas sont chrétiens pour la plupart. Il y a des ouvriers de jour et des ouvriers de nuit ; il fait partie de ces derniers. Si nous y allions maintenant, nous arriverions pendant leur repas du soir et tu pourrais causer avec lui, en toute liberté. Demas demeure près de l'Emporium.

Chilon y consentit très volontiers. L'Emporium se trouvait au pied du Mont Aventin, et par conséquent pas trop loin du Grand Cirque. On pouvait, sans contourner les collines, longer le fleuve, passer le portique Émilia, ce qui abrégeait encore le chemin.

— Je suis vieux, dit Chilon, lorsqu'ils s'engagèrent sous la colonnade, et quelquefois j'ai des absences de mémoire. Notre Christ a bien été livré par un de ses disciples, mais en ce moment je ne puis me rappeler le nom de ce traître.

— Seigneur, c'est Judas ; il s'est pendu, répondit Quartus, quelque peu étonné qu'on pût ne pas se souvenir de ce nom.

— Ah ! oui ! Judas ! Je te remercie, dit Chilon.

Puis ils marchèrent quelque temps en silence. Arrivés à l'Emporium, qui était déjà fermé, ils le dépassèrent, contournèrent les magasins de grains où se faisaient les distributions de blé, prirent à gauche, se dirigeant vers les maisons qui s'étendaient le long de la route d'Ostie jusqu'au Mont Testacius et au Forum Pistorium. Là ils s'arrêtèrent devant un bâtiment en bois d'où arrivait le bruit du crépitement des grains sur les meules. Quartus y pénétra ; le prudent Chilon se tint dehors.

—Je suis curieux de voir cet Hercule meunier, se dit-il, en regardant la lune qui brillait d'une claire lumière. Si c'est une canaille et un malin, cela me coûtera un peu cher, si au contraire c'est un vertueux chrétien et un imbécile, il fera gratis tout ce que je lui demanderai.

Il fut interrompu dans ses réflexions par le retour de Quartus qui sortit du bâtiment avec un autre homme vêtu seulement d'une de ces tuniques d'ouvrier qui laissaient nu le bras droit ainsi que le côté droit de la poitrine. A l'aspect du nouveau venu, Chilon soupira de satisfaction. Jamais il n'avait vu un tel bras ni une telle poitrine.

— Voici, seigneur, dit Quartus, le frère que tu désires voir.

— Que la paix du Christ soit avec lui, prononça Chi-

lon ; et toi, Quartus, dis à ce frère si je suis digne de foi, et ensuite retourne chez toi, pour l'amour de Dieu, car il ne faut pas laisser tout seul ton vieux père.

— C'est un saint homme, dit Quartus ; il a sacrifié toute sa fortune pour me racheter de l'esclavage, moi, qu'il ne connaissait pas. Que notre Seigneur le Rédempteur lui prépare en échange une récompense céleste !

Le gigantesque ouvrier, en entendant ces mots, s'inclina et baisa la main de Chilon.

— Quel est ton nom, mon frère ? demanda le Grec.

— Père, au saint baptême j'ai reçu le nom d'Urbain.

— Urbain, mon frère, as-tu le temps de causer avec moi librement ?

— Notre travail ne commence qu'à minuit et à présent on nous prépare le repas du soir.

— Nous avons donc tout le temps nécessaire. Allons au bord du fleuve, et là tu entendras ce que j'ai à te dire.

Ils allèrent s'asseoir sur une pierre de la berge, dans une tranquillité qui n'était troublée que par le bruit lointain des meules et le clapotis du fleuve.

Chilon examina la figure de l'ouvrier qui, malgré l'expression un peu dure et triste très fréquente chez les Barbares demeurant à Rome, lui parut refléter la bonté et la sincérité.

— Oui ! pensa-t-il, c'est un homme bon et sot qui tuera Glaucos gratis.

Et il demanda :

— Urbain, aimes-tu le Christ ?

— Je l'aime du fond du cœur.

— Et tes frères et tes sœurs ? et tous ceux qui t'ont enseigné la vérité et la foi dans le Christ ?

— Je les aime aussi, mon père.

— Alors que la paix soit avec toi !

— Et avec toi aussi, mon père !

Chilon, les yeux à la lune, se mit à parler d'une voix étouffée de la mort du Christ. Il parlait comme s'il ne s'adressait pas à Urbain, mais comme s'il confiait ce secret à la ville endormie. Il y avait là quelque chose d'émouvant et de solennel. L'ouvrier pleurait et lorsque Chilon commença à gémir et à se lamenter de ce qu'au moment de la mort du Sauveur il ne se fût trouvé personne pour Le défendre contre les insultes des soldats et des Juifs, les poings énormes du barbare se crispèrent de regret et de fureur contenue.

Chilon lui demanda brusquement :

— Urbain, sais-tu qui était Judas ?

— Je le sais ! Je le sais ! mais il s'est pendu !

Et dans sa voix il y avait comme un regret que le traître se fût fait lui-même justice.

Chilon continua :

— Si cependant il ne s'était pas pendu, et si quelque chrétien le rencontrait, soit sur terre, soit sur mer, ne devrait-il pas venger le supplice, le sang et la mort du Sauveur ?

— Et qui donc ne les vengerait pas, mon père !

— Que la paix soit avec toi, fidèle serviteur de l'Agneau ! Oui ! on peut pardonner ses propres offenses, mais qui donc a le droit de pardonner les offenses faites à Dieu ? De même qu'un serpent enfante un serpent, que la méchanceté fait naître la méchanceté, et la traîtrise la traîtrise, ainsi du venin de Judas est né un autre traître ; de même que l'un a livré le Sauveur aux Juifs et aux soldats romains, l'autre, qui vit au milieu de nous, veut livrer aux loups les brebis du Seigneur ; et si personne ne prévient cette trahison, si personne n'écrase à temps la tête de ce serpent, c'en est fait de nous tous, et avec nous disparaîtra la gloire de l'Agneau.

L'ouvrier le regardaite avec une inquiétude énorme,

comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il entendait.

Le Grec, s'étant couvert la tête du pan de son manteau, répéta d'une voix sépulcrale.

— Malheur à vous! serviteurs du vrai Dieu, malheur à vous, chétiens et chrétiennes!

De nouveau un silence, et l'on n'entendait que le grincement des meules, le chant assourdi des meuniers et le clapotis du fleuve.

— Mon père, finit par demander l'ouvrier, quel est ce traître ?

Chilon baissa la tête.

Quel était ce traître ? Un fils de Judas, un fils engendré de son venin, qui se faisait passer pour chrétien et fréquentait les maisons de prières dans le seul but d'accuser les frères devant César, disant qu'ils ne le reconnaissent pas pour dieu, qu'ils empoisonnent les fontaines, qu'ils immolent les enfants, et qu'ils veulent détruire cette ville pour qu'il n'en reste pas pierre sur pierre. Dans quelques jours on donnerait aux prétoriens l'ordre d'enchaîner les vieillards, les femmes et les enfants et de les conduire à la mort, comme les esclaves de Pedanius Secundus. C'était là l'œuvre de ce second Judas. Mais si personne n'a puni le premier, si personne n'a pris la défense du Christ à l'heure de son supplice, qui donc voudra punir celui-là, qui donc écrasera la tête de ce serpent, qui le fera disparaître avant qu'il parle à César ?

Urbain, jusqu'alors assis sur le revêtement de pierre, se leva subitement et dit :

— Moi, mon père.

— Alors, va parmi les chrétiens, va dans les maisons de prières, et demande à nos frères où est Glaucos, le médecin, et lorsqu'on te l'aura montré, alors, au nom du Christ, tue-le !

— Glaucos ?... répéta l'ouvrier comme s'il eût voulu graver ce nom dans sa mémoire.

— Le connaîtrais-tu ?

— Non, je ne le connais pas. Il y a des milliers de chrétiens dans Rome et ils ne se connaissent pas tous. Mais demain, pendant la nuit, tous jusqu'au dernier, frères et sœurs, se réuniront à l'Ostrianum, car le grand Apôtre du Christ est arrivé et il va prêcher là ; c'est là que nos frères me montreront Glaucos.

— A l'Ostrianum ? demanda Chilon, mais c'est hors des portes. Tous les frères et toutes les sœurs ?... La nuit, hors de la ville, à l'Ostrianum ?

— Oui, mon père ! c'est notre cimetière, entre la Via Salaria et la Via Nomentana. Est-ce que tu ne sais pas que le grand Apôtre doit y prêcher ?

— Je suis resté deux jours sans rentrer chez moi, c'est pourquoi je n'ai pas reçu sa lettre ; et je ne sais pas où est l'Ostrianum, parce que je suis arrivé depuis peu de Corinthe où je dirige la communauté chrétienne. Mais c'est bien, et puisque le Christ t'a envoyé cette inspiration, va à l'Ostrianum, mon fils, tu y trouveras Glaucos au milieu de nos frères, tu le tueras en revenant à la ville ; et, en récompense, tous tes péchés te seront pardonnés. Et, maintenant, que la paix soit avec toi !

— Mon père...

— Je t'écoute, fils de l'Agneau.

Un grand embarras se peignit sur la figure de l'ouvrier. Il n'y a pas longtemps, il a tué un homme, peut-être même deux, et la doctrine chrétienne défend de tuer. Il ne les a pas tués, il est vrai, pour sa défense personnelle, car cela non plus n'est pas permis ! Il n'a pas tué par intérêt, le Christ l'en préserve !... L'évêque lui avait même donné des frères pour le seconder, mais n'avait pas

permis de tuer; et cependant il a tué sans le vouloir, parce que Dieu l'a puni en le douant d'une force trop grande... et maintenant il expie cruellement... Les autres chantent auprès des meules, tandis que lui, malheureux, ne pense qu'à son péché et à l'offense faite à l'Agneau.

Que de prières, que de larmes versées ! Combien de fois n'a-t-il pas demandé pardon à l'Agneau ! et il sent encore qu'il n'a pas suffisamment expié... Et voilà que de nouveau il a promis de tuer un traître... Soit ! On ne doit pardonner que ses propres offenses, il le tuera donc, même sous les yeux de tous les frères et de toutes les sœurs qui seront demain à l'Ostrianum. Mais que d'abord Glaucos soit condamné par ceux qui sont les supérieurs parmi les frères, par l'évêque ou par l'Apôtre ? Tuer n'est rien, et même tuer un traître est un plaisir, de même que tuer un loup ou un ours, mais si, par hasard, Glaucos n'était pas coupable ? Comment assumer un nouveau meurtre, un nouveau péché, et une nouvelle offense à l'Agneau ?

— Le temps manque pour un jugement, mon fils, répliqua Chilon, car de l'Ostrianum le traître se rendra directement auprès de César, à Antium, ou bien se réfugiera dans la maison d'un patricien dont il est le serviteur ; mais je vais te donner un signe qui, lorsque tu le montreras après avoir tué Glaucos, te vaudra pour ta bonne action la bénédiction de l'évêque et du grand Apôtre.

A ces mots, il tira un sesterce, et, de la pointe de son couteau, il y grava une croix, et remit la pièce à l'ouvrier.

— Voilà une sentence contre Glaucos, et un signe pour toi. Lorsque, après avoir fait disparaître Glaucos, tu présenteras ce sesterce à l'évêque, il te pardonnera aussi

l'autre meurtre que tu as commis involontairement.

L'ouvrier tendit malgré lui la main vers la pièce de monnaie; mais le premier meurtre étant encore trop frais dans sa mémoire, il éprouva comme un sentiment d'effroi.

— Père ! dit-il d'une voix presque suppliante, prends-tu cette action sur ta conscience, et as-tu entendu de tes propres oreilles Glaucos trahir ses frères ?

Chilon comprit qu'il fallait donner quelques preuves, citer des noms.

— Écoute, Urbain, je demeure à Corinthe, mais je suis originaire de Cos, et ici à Rome j'enseigne la doctrine du Christ à une jeune servante de mon pays, nommée Eunice. Elle sert comme vestiplice dans la maison d'un certain Pétrone, ami de César. Eh bien ! dans cette maison, j'ai entendu Glaucos s'engager à livrer tous les chrétiens et promettre, en outre, à un autre confident de César, Vinicius, de lui faire retrouver parmi les chrétiens une jeune vierge...

Il s'arrêta et regarda avec stupéfaction son interlocuteur dont les yeux avaient subitement étincelé, comme les yeux d'un animal féroce.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il presque effrayé.

— Rien, père. Demain je tuerai Glaucos...

Le Grec se tut ; au bout d'un moment, ayant pris l'ouvrier par les épaules, il le fit se retourner de façon que la lumière de la lune lui tombât en plein sur la figure, et il le regarda attentivement. Il hésitait, ne sachant s'il devait continuer à l'interroger et à tirer tout au clair.

Sa prudence innée prit le dessus. Il respira profondément une première fois, puis une seconde, après quoi, la main sur la tête de l'ouvrier, il lui demanda d'une voix solennelle et bien accentuée :

— C'est bien Urbain le nom que tu as reçu au saint baptême?

— Oui, mon père.

— Eh bien, donc ! Urbain, que la paix soit avec toi !

CHAPITRE XVIII

Pétrone a Vinicius :

« Tu vas bien mal, très cher ! Il est évident que Vénus t'a troublé l'esprit, t'a fait perdre la raison, la mémoire, la faculté de penser à quoi que ce soit, sauf à l'amour. Si tu relis un jour ce que tu as répondu à ma lettre, tu reconnaîtras combien ton esprit est devenu indifférent à tout ce qui n'est pas Lygie, à quel point il ne s'occupe que d'elle seule, comme il revient à elle sans cesse, comme il tournoie au-dessus d'elle, tel l'épervier au-dessus de la proie qu'il convoite. Par Pollux ! si la flamme qui te consume ne te réduit pas en cendres, tu te métamorphoseras en ce sphinx d'Égypte qui, épris d'amour, à ce qu'on dit, pour la pâle Isis, devient sourd et indifférent à tout, et n'attend que la nuit pour pouvoir avec ses yeux de pierre contempler son amante.

« Le soir, parcours la ville sous un déguisement, fréquente même les maisons chrétiennes de prières avec ton philosophe. Tout ce qui fait naître l'espérance et tue le temps est digne de louanges. Mais, par amitié pour moi, fais une chose : puisque cet Ursus, l'esclave de Lygie, est un homme d'une force extraordinaire, prends à tes gages Croton et n'entreprenez l'expédition qu'à

vous trois. Ce sera moins dangereux et plus raisonnable. Du moment que Pomponia Græcina et Lygie sont des leurs, c'est que les chrétiens ne sont pas des bandits; cependant ils ont prouvé, lors de l'enlèvement de Lygie, qu'ils ne plaisantent pas dès qu'il s'agit d'une petite brebis de leur troupeau. Quand tu apercevras ta bien-aimée, je sais que tu voudras l'enlever sur-le-champ. Comment y parviendras-tu avec le Chilonidès seul? Tandis que Croton en viendra à bout, fût-elle défendue par dix Lygiens comme cet Ursus.

« Ici on a cessé déjà de parler de la petite Augusta et de répéter que les sortilèges ont été la cause de sa mort. Poppée y fait allusion quelquefois, mais l'esprit de César est occupé d'autre chose; du reste, s'il est vrai que la divine Augusta soit de nouveau dans une position intéressante, chez elle le souvenir du premier enfant ne tardera pas à s'envoler. Il y a déjà quelques jours que nous sommes à Naples, ou plutôt à Baïes. Si tu étais capable de penser à quoi que ce soit, les échos de notre séjour ici auraient forcément frappé tes oreilles, car certainement Rome ne doit pas parler d'autre chose. Nous sommes donc arrivés directement à Baïes, où nous avons été accablés d'abord par le souvenir de notre mère et par les remords. Mais sais-tu où en est arrivé Barbe-d'Airain? Le meurtre même de sa mère lui sert de thème pour ses vers et devient un motif pour des scènes tragi-comiques. Autrefois, il n'éprouvait de vrais remords qu'en tant que poltron. Maintenant qu'il a pu se convaincre que le monde est toujours solide sous ses pas, et qu'aucune divinité ne s'est vengée sur lui, il simule les remords pour apitoyer les gens. Il lui arrive de se lever brusquement, la nuit, en affirmant que les Furies le poursuivent; il nous réveille, regarde derrière lui, prend les attitudes d'un comédien jouant Oreste, — et encore

d'un mauvais comédien, — déclame des vers grecs et nous observe, pour voir si nous admirons. Et nous, naturellement, nous l'admirons, et au lieu de lui dire: « Va te coucher, pitre! » nous nous haussons également au ton de tragédie, et nous défendons le grand artiste contre les Furies.

« Tu as dû au moins entendre raconter qu'il a déjà paru en public à Naples. On a ramassé la racaille grecque de Naples et des villes voisines: tout cela a rempli les arènes d'odeurs d'ail et de sueur si désagréables que j'ai remercié les dieux d'être resté derrière la scène avec Barbe-d'Airain. Et, croirais-tu qu'il avait peur? Oui, il avait réellement peur! Il posait ma main sur sa poitrine et je sentais son cœur battre la chamade. Il avait la respiration haletante; et, quand vint le moment de paraître, il blêmit. Il savait pourtant qu'à chaque banc se tenaient tout prêts des prétoriens munis de bâtons pour, en cas de besoin, exciter l'enthousiasme. Mais ce fut inutile. Aucune troupe de singes des environs de Carthage n'aurait su hurler comme a hurlé cette tourbe. Je te le dis, l'odeur de l'ail parvenait jusque sur la scène, et Néron saluait, portait les mains à son cœur; de ses lèvres il envoyait des baisers... et il pleurait. Puis il vint tomber, comme un homme ivre, au milieu de nous, derrière la scène, et s'écria: « Que sont donc tous les triomphes comparés au mien? » Et là-bas la meute continuait à hurler et à applaudir, sachant que, par ses applaudissements, elle s'attirerait les bonnes grâces impériales, des dons, un banquet, des billets de loterie et une nouvelle exhibition du Pitre-César. Je ne m'étonne pas qu'ils aient applaudi, on n'avait encore jamais vu chose pareille. Et lui, il répétait à chaque instant : « Les voilà, les Grecs! les voilà, les Grecs! »

« Il me semble qu'à partir de ce moment sa haine pour

Rome a encore grandi. Des exprès ont été quand même expédiés à la Ville pour annoncer ce triomphe, et nous nous attendons à recevoir un de ces jours les remerciements du Sénat. Immédiatement après le premier début de Néron, s'est produit un singulier accident. Le théâtre s'est écroulé ; mais le public était déjà sorti. Je suis allé sur le lieu du sinistre et je n'ai pas vu qu'on eût retiré un seul cadavre de dessous les décombres. Beaucoup de gens, même parmi les Grecs, voient là un signe de la colère divine, parce que la majesté impériale a été profanée ; lui, au contraire, affirme que c'est une preuve de la bienveillance des dieux qui prennent évidemment sous leur protection et ses chants et ceux qui les écoutent. Il en est résulté des offrandes dans tous les temples, de grandes actions de grâces, et, pour lui, un nouvel encouragement au voyage en Achaïe. Il m'a dit pourtant, il y a quelques jours, qu'il craignait ce que pourrait en dire la population de Rome ; il redoute qu'elle ne se soulève, d'abord à cause de l'amour qu'elle a pour lui, et ensuite parce qu'elle aura peur d'être, au cours d'une longue absence, privée des jeux et des distributions de blé.

« Nous partons cependant pour Bénévent où nous verrons les splendeurs bien dignes d'un savetier, par lesquelles Vatinius veut se distinguer, — et de là, sous la protection des divins frères d'Hélène, pour la Grèce. Quant à moi, j'ai remarqué une chose, c'est qu'au milieu des fous on devient fou soi-même, et, qui plus est, on trouve un certain attrait aux folies. La Grèce et ce voyage avec accompagnement de mille cithares, cette sorte de marche triomphale de Bacchus au milieu des nymphes et des bacchantes couronnées de myrtes verdoyants et de pampre, les chariots attelés de tigres, les fleurs, les thyrses, les guirlandes, les

cris d'« Evohé! » la musique, la poésie et toute l'Hellade qui applaudit, tout cela est très bien, mais nous avons des projets encore plus hardis. L'envie nous prend de fonder une sorte d'empire d'Orient féerique, l'empire des palmiers, du soleil, de la poésie et de la réalité métamorphosée en un rêve, de la vie transformée en une perpétuelle jouissance. Nous voulons oublier Rome, et placer le centre du monde quelque part entre la Grèce, l'Asie et l'Égypte ; vivre de la vie, non des hommes, mais des dieux ; nous voulons errer à travers l'Archipel sur des galères d'or, à l'ombre de voiles de pourpre, être, en une seule personne, Apollon, Osiris et Baal, nous teinter de rose à l'aurore, nous dorer aux rayons du soleil, nous argenter à la lumière de la lune, régner, rêver... Et croirais-tu que moi, qui ai encore pour un sesterce de bon sens et pour un as de jugement, je me laisse entraîner aussi à ces idées fantasques ; et je m'y laisse entraîner parce que, si elles sont impraticables, elles sont grandes, du moins, et ingénieuses...

« Un jour, plus tard, beaucoup plus tard, dans des siècles, un tel empire féerique apparaîtrait aux hommes comme un rêve. Tant que Vénus ne prendra pas la figure d'une Lygie ou au moins celle d'une esclave comme Eunice, et tant que la vie ne sera pas embellie par l'art, cette existence par elle-même restera vide et aura une face simiesque. Mais Barbe-d'Airain ne pourra réaliser ses conceptions : dans ce royaume fabuleux de la poésie et de l'Orient, il ne devrait y avoir de place ni pour la trahison ni pour la mort, et, en lui, sous les apparences d'un poète, réside un médiocre cabotin et un plat tyran.

« Ainsi donc, en attendant, nous étranglons les gens dès qu'ils nous gênent d'une façon quelconque : ce pauvre Torquatus Silanus est déjà parmi les ombres, il s'est

ouvert les veines il y a quelques jours. Lecanius et Licinius n'acceptent le consulat qu'en tremblant. Le vieux Thraséas n'échappera pas à la mort, car il ose rester honnête. Quant à moi, Tigellin n'a pu jusqu'ici obtenir l'ordre qui m'enjoindrait de m'ouvrir les veines : je suis encore nécessaire, non seulement comme Arbitre des élégances, mais aussi comme l'indispensable organisateur de l'excursion en Achaïe. Cependant je pense que, tôt ou tard, il faudra en venir là, et sais-tu ce qui m'importe le plus? c'est que Barbe-d'Airain n'hérite pas de cette coupe de Myrrhène que tu connais et que tu admires. Si tu te trouves près de moi au moment de ma mort, je te la remettrai; si tu es loin, je la briserai. En attendant, nous avons encore en réserve Bénévent et son savetier, la Grèce olympique, — et le Fatum qui trace à chacun sa route dans l'inconnu...

« Porte-toi bien. Prends à tes gages Croton; sinon on t'arrachera une seconde fois Lygie. Lorsqu'il cessera de t'être utile, envoie-moi Chilon, où que je sois. Peut-être en ferai-je un second Vatinius, et peut-être les personnages consulaires et les sénateurs trembleront-ils devant lui, comme ils tremblent devant le chevalier de l'alène. Voir cela vaudrait de vivre encore. Lorsque tu auras reconquis Lygie, dis-le-moi, que j'offre à Vénus, en son petit temple rond de Baïes, une couple de cygnes et une couple de colombes. J'ai vu en songe Lygie sur tes genoux, cherchant tes baisers. Fais en sorte que ce soit un songe prophétique. Puisse-t-il ne pas y avoir de nuages dans ton ciel, et, s'il y en a, qu'ils aient la couleur et le parfum des roses! »

CHAPITRE XIX

A peine Vinicius finissait-il de lire, que Chilon s'introduisait dans la bibliothèque, sans avoir été annoncé, les serviteurs ayant reçu l'ordre de le laisser entrer à toute heure de jour et de nuit.

— Que la divine mère d'Énée, ton aïeul magnanime, seigneur, te soit aussi favorable que l'a été pour moi le divin fils de Maïa !

— Cela veut dire ?...

— Euréka !

— Tu l'as vue ?...

— J'ai vu Ursus, seigneur, et je lui ai parlé.

— Et tu sais où ils sont cachés ?

— Non, seigneur. Un autre n'aurait pas manqué, par amour-propre, de laisser voir au Lygien qu'il l'avait reconnu ; un autre aurait cherché à le faire jaser, pour savoir où il demeure : alors, ou bien il aurait reçu un coup de poing qui l'eût rendu pour jamais indifférent à toutes les choses de ce monde, ou bien il aurait éveillé la méfiance du géant, et cette nuit même, on eût cherché une autre cachette pour la jeune fille. Moi, seigneur, il me suffit de savoir qu'Ursus travaille près de l'Emporium, chez un meunier qui se nomme Demas, tout comme ton affranchi ; et cela me suffit, parce que n'im-

porte lequel de tes esclaves de confiance peut le suivre le matin et découvrir la cachette. Je t'apporte seulement la certitude que, Ursus se trouvant ici, la divine Lygie est également à Rome, et aussi la nouvelle que, cette nuit, elle sera, selon toutes probabilités, à l'Ostrianum...

— A l'Ostrianum ? Où cela se trouve-t-il ?

— C'est un ancien hypogée entre la Via Salaria et la Via Nomentana. Le grand pontife chrétien, dont je t'ai parlé, seigneur, et que l'on n'attendait que beaucoup plus tard, est arrivé ; cette nuit, il baptisera et il prêchera dans ce cimetière.

Vinicius, qui, jusqu'alors, avait vécu dans la fièvre, maintenant que son espérance semblait se réaliser, se sentit faiblir, comme faiblit un homme au terme d'un voyage où s'épuisèrent ses forces. Chilon le remarqua et résolut d'en tirer profit :

— Les portes, il est vrai, sont gardées, seigneur, et les chrétiens doivent le savoir. Mais ils n'ont pas besoin des portes. Le Tibre non plus n'en a pas besoin, et l'on prendra la peine de faire un long détour pour voir le « Grand Apôtre ». Ils ont mille et mille moyens de franchir l'enceinte. A l'Ostrianum, seigneur, tu verras Lygie, et si même, ce que je ne puis supposer, elle ne s'y trouve pas, Ursus y sera, car il m'a promis de tuer Glaucos. Ou bien tu le suivras, et tu sauras ainsi où demeure Lygie, ou bien tes hommes le saisiront comme meurtrier, et une fois qu'il sera entre tes mains, tu lui feras avouer où il l'a cachée. Maintenant j'ai rempli ma mission ! Un autre, ô seigneur, prétendrait qu'il a bu avec Ursus dix amphores de vin de première qualité avant de lui soutirer son secret ; un autre prétendrait qu'il a perdu avec lui mille sesterces aux *scriptæ duodecim*, ou qu'il lui en a donné deux mille pour payer ses informations... Je sais

bien que tu m'en rembourserais le double. Eh bien ! une fois en ma vie... ou plutôt non, je voulais dire : comme pendant toute ma vie.... je resterai honnête, car je crois, ainsi que l'a dit le magnanime Pétrone, que toutes mes dépenses et toutes mes espérances seront surpassées par ta générosité.

— Ma générosité ne te causera pas de déception ; cependant tu viendras d'abord avec moi à l'Ostrianum.

— A l'Ostrianum ? répliqua Chilon qui n'avait pas la moindre envie d'y aller. Noble tribun, j'ai promis de t'indiquer où est Lygie, mais n'ai pas promis de l'enlever. Pense donc, seigneur, à ce qu'il m'adviendrait si cet ours lygien, après avoir mis en pièces Glaucos, s'apercevait de son erreur. Ne me regarderait-il pas — à tort du reste — comme la cause du meurtre qu'il aurait commis ? Souviens-toi, seigneur, que plus on est profond philosophe, plus il est difficile de répondre aux sottes questions des rustres. Si donc il me demandait pourquoi j'ai accusé le médecin Glaucos, qué lui répondrais-je ? Que si cependant tu me soupçonnes de te tromper, je te dirai : Ne me paye que lorsque je t'aurai indiqué la maison où demeure Lygie ; aujourd'hui ne me fais sentir qu'une parcelle de ta générosité, afin que je n'aie pas travaillé pour rien dans le cas où toi, seigneur, — que tous les dieux t'en préservent ! — tu succomberais à quelque accident.

Vinicius prit dans un coffre une bourse qu'il jeta à Chilon.

— Ce sont des « scrupula », dit-il. Lorsque Lygie sera chez moi, tu en recevras une autre semblable, mais pleine d'aureus (1).

— O véritable Jupiter ! s'écria Chilon.

(1) Le scripulum ou scrupulum, petite pièce d'or, valait le tiers d'un danar d'or, c'est-à-dire d'un aureus.

— On te donnera à manger ici ; ensuite tu pourras te reposer. Jusqu'à ce soir, tu ne sortiras pas, et, quand viendra la nuit, tu m'accompagneras à l'Ostrianum.

Un moment, la frayeur et l'hésitation se peignirent sur les traits du Grec ; il finit cependant par se tranquilliser et dit :

— Qui donc peut te résister, seigneur ? Quant à moi, ces « scrupules » — et il fit sonner la bourse — ont contre-balancé les miens, sans parler de ta société qui est pour moi un honneur et un plaisir.

Vinicius l'interrompit avec impatience, et le questionna longuement sur sa conversation avec Ursus. Il en résultait que, cette nuit, l'on découvrirait l'asile de la jeune fille, ou on l'enlèverait elle-même sur la route, à son retour de l'Ostrianum. A cette pensée, une joie folle s'empara de Vinicius.

Maintenant qu'il avait la presque certitude de reconquérir Lygie, ses griefs contre elle avaient disparu. Il était prêt à pardonner tout à tout le monde. Il n'en voulait même pas à Ursus, et, pour la première fois, Chilon, qui, malgré ses services, lui avait toujours inspiré de la répugnance, lui sembla un homme amusant et peu banal. La maison lui parut enfin plus gaie, sa figure se rasséréna. Il sentit en lui la jeunesse et la joie de vivre. Son désir s'éveillait comme au printemps s'éveille la terre sous les chaudes caresses du soleil, mais les emportements de sa passion étaient à présent moins aveugles, moins sauvages, plus joyeux et plus tendres. Chilon, encouragé par cette bonne humeur, prit la parole et se mit à donner des conseils : d'après lui, la partie n'était pas encore gagnée. Il fallait agir avec prudence et à coup sûr... Et il énumérait des précautions.

Vinicius lui donnait tout à fait raison et, se souvenant aussi des conseils de Pétrone, il ordonna aux

esclaves de lui amener Croton. Chilon, qui connaissait tout le monde à Rome, fut grandement tranquillisé quand il entendit le nom du célèbre athlète. La bourse aux grands aureus lui semblait bien plus facile à conquérir avec l'aide de Croton.

C'est donc dans de bonnes dispositions qu'il prit place à table quand vint l'appeler l'intendant de l'atrium ; et, tout en mangeant, il racontait aux esclaves qu'il avait procuré à leur maître un onguent merveilleux : il suffisait d'en enduire les sabots des plus mauvais chevaux pour qu'ils laissassent loin derrière eux tous les autres. Il tenait la recette d'un chrétien, car les chrétiens âgés se connaissent mieux en sortilèges et en miracles que les Thessaliens eux-mêmes, et l'on sait si la Thessalie est célèbre pour ses sorcières. Les chrétiens ont une énorme confiance en lui, et d'où vient-elle ? quiconque sait ce que signifie un poisson le devinera facilement. Parlant ainsi, il examinait attentivement les physionomies des esclaves, dans l'espoir de découvrir, parmi eux, un chrétien à dénoncer à Vinicius. Déçu, il se mit à manger et à boire très copieusement, n'épargnant pas ses louanges au cuisinier, et assurant qu'il tâcherait de le racheter à Vinicius. Sa gaieté était troublée uniquement par la pensée que, cette nuit, il faudrait aller à l'Ostrianum : mais du moins serait-il avec deux hommes, dont l'un, comme lutteur, était le dieu de Rome entière, et l'autre un puissant patricien.

— Si même on découvre Vinicius, se disait-il, on n'osera porter la main sur lui, et, quant à moi, ils seront malins s'ils voient seulement le bout de mon nez.

Son repas terminé, il s'étendit sur le banc, plaça son manteau sous sa tête, et, lorsque les esclaves eurent desservi la table, il s'endormit. Il ne se réveilla, ou plutôt

ne le réveilla-t-on que lorsque Croton fut arrivé. Alors il se rendit à l'atrium. Croton avait déjà débattu le prix de l'expédition et disait à Vinicius :

— Par Hercule ! tu as bien fait, seigneur, de l'adresser à moi aujourd'hui, car demain je pars pour Bénévent où m'a appelé le noble Vatinius, pour me faire lutter en présence de César avec un certain Syphax, le nègre le plus fort que l'Afrique ait jamais produit. Entends-tu d'ici, seigneur, les craquements de son épine dorsale entre mes bras, et le heurt de ce poing sur son museau noir ?

— Par Pollux ! répliqua Vinicius, je suis certain que tu le mettras à mal.

— Et tu feras bien, ajouta Chilon. Oui, casse-lui, en outre, la mâchoire ! C'est une bonne idée et un exploit digne de toi. Je suis prêt à faire le pari que tu lui casseras la mâchoire. Mais, en attendant, ne manque pas de frotter d'huile tes membres, mon Hercule, et de te ceindre solidement, car tu peux avoir affaire à un véritable Cacus. L'homme qui protège cette jeune fille à laquelle le grand Vinicius s'intéresse, jouit paraît-il, d'une force extraordinaire.

Chilon ne parlait ainsi que pour exciter l'amour-propre de Croton. Vinicius ajouta :

— Oui, on prétend qu'il saisit un taureau par les cornes et le traîne où bon lui semble.

— Oh ! s'exclama Chilon, qui ne s'imaginait pas qu'Ursus fût aussi fort.

Mais Croton sourit avec dédain.

— Je me charge, noble seigneur, dit-il, de saisir, de cette main que voilà, qui tu m'indiqueras, et de cette autre de me défendre contre sept Lygiens comme lui, et enfin de porter la jeune fille chez toi, lors même que tous les chrétiens de Rome seraient à me poursuivre comme des

loups calabrais. Si je ne fais ainsi, qu'on me donne les verges dans cet impluvium.

— Ne le laisse pas faire, seigneur, s'écria Chilon : on nous lancera des pierres, et alors à quoi nous servira sa force? Ne vaut-il pas mieux prendre la jeune fille quand elle sera rentrée chez elle et n'exposer ni elle ni nous?

— C'est ainsi que je l'entends, Croton, dit Vinicius.

— C'est toi qui payes, c'est toi qui commandes! mais souviens-toi que demain je pars pour Bénévent.

— J'ai cinq cents esclaves dans la ville seule, répliqua Vinicius.

Puis il leur fit signe de s'éloigner, et se rendit dans sa bibliothèque où il écrivit à Pétrone :

« Chilon a retrouvé Lygie. Je vais ce soir, avec lui et Croton, à l'Ostrianum, et je l'enlèverai aujourd'hui ou demain matin. Que les dieux te comblent de leurs faveurs! Porte-toi bien, très cher. La joie ne me permet pas de t'en écrire plus long. »

Chilon entra.

— Seigneur, dit-il, voici ce qui me vient encore à l'esprit. Les chrétiens ont sans doute certains signes de reconnaissance, certaines « tessera » sans lesquelles personne ne pourra pénétrer dans l'Ostrianum? Je sais que dans les maisons de prières il est en ainsi, et j'obtins une fois d'Euricius une tessera de ce genre ; permets-moi donc, seigneur, d'aller le trouver, de le questionner sur tous les détails, et de me munir de ces jetons, s'ils sont indispensables.

— C'est bien, noble philosophe, répondit gaiement Vinicius ; tu parles en homme prudent, et tu mérites des félicitations. Tu iras donc chez Euricius ou ailleurs,

à ta guise, mais, pour plus de sûreté, tu laisseras sur cette table la bourse que tu as reçue.

Chilon, qui ne se séparait jamais de l'argent qu'à contre-cœur, fit la grimace. Cependant, il obéit, puis sortit. Des Carines jusqu'au Cirque, où se trouvait la petite boutique d'Euricius, la distance n'était pas très grande; il fut donc de retour bien avant le soir.

— Voici les jetons, seigneur, dit-il.

Quand le crépuscule commença à tomber, ils s'enveloppèrent de manteaux gaulois à capuce, et se munirent de lanternes et de coutelas; Chilon, lui, mit une perruque dont il avait fait l'acquisition en revenant de chez Euricius; et ils sortirent, pressant le pas, afin d'arriver à la Porte Nomentane avant sa fermeture.

CHAPITRE XX

Ils marchèrent ainsi en suivant le Vicus Patricius, le long du Viminal, jusqu'à l'ancienne porte Viminale, près de la plaine où plus tard Dioclétien fit bâtir des bains splendides. Ils dépassèrent les ruines de la muraille de Servius Tullius et, par des chemins déserts, ils arrivèrent à la Route Nomentane. Alors, ayant tourné à gauche vers Salaria, ils se trouvèrent au milieu de collines parsemées de carrières de sable, avec, çà et là, des cimetières. La nuit s'était faite complètement et, la lune n'étant pas encore levée, ils auraient difficilement trouvé leur chemin, si, comme l'avait prévu Chilon, les chrétiens eux-mêmes ne le leur eussent montré. En effet, à droite, à gauche, en avant, on apercevait des silhouettes noires se dirigeant avec précaution vers les ravins sablonneux. Les rares passants et les paysans qui revenaient de la ville prenaient sans doute ces pèlerins pour des ouvriers en route vers les carrières de sable, ou pour des membres de quelque association funéraire se rendant à des agapes nocturnes. Cependant, à mesure que le jeune patricien et ses compagnons avançaient, autour d'eux les lanternes, les silhouettes devenaient plus nombreuses. Quelques passants chantaient d'une voix étouffée des hymnes qui semblèrent à Vinicius remplies

de tristesse. Par instants, son oreille saisissait des lambeaux de phrases où revenait le nom du Christ... La route lui paraissait longue. Enfin quelque chose commença à briller dans le lointain, comme des feux de bivouac, ou des torches. Vinicius se pencha vers Chilon et lui demanda si c'était l'Ostrianum.

Chilon, qu'impressionnaient de façon fâcheuse la nuit, l'éloignement de la ville et ces formes fantômales, répliqua d'une voix trémolante :

— Je ne sais, seigneur, je ne suis jamais allé à l'Ostrianum. Mais ils devraient bien louer le Christ plus près de la ville.

Ils marchèrent un moment en silence, puis Chilon, dont la terreur allait croissant à mesure qu'on s'éloignait des portes, dit :

— Sous ma perruque et avec les deux fèves que je me suis fourrées dans le nez, ils ne pourront me reconnaître ; et, si même ils me reconnaissent, ils ne me tueront pas. Ce ne sont pas de méchantes gens ! Ce sont même de très honnêtes gens, que j'aime et que j'estime.

— N'essaie pas de les amadouer par des flatteries prématurées, répondit Vinicius.

Ils s'étaient engagés dans un étroit ravin au-dessus duquel passait un aqueduc. La lune venait de se dégager des nuages ; ils aperçurent, à l'extrémité du défilé, un mur abondamment recouvert de lierre. On était à l'Ostrianum.

A la porte, deux carriers reprenaient les insignes. Un moment après, Vinicius et ses compagnons se trouvèrent dans un lieu assez vaste tout entouré de murs. Devant la porte d'une crypte, qui en occupait le centre, une fontaine bouillonnait. Çà et là s'élevaient des monuments funéraires, et partout, dans l'enceinte, des gens fourmillaient, à la lumière indécise de la lune

et des lanternes. Soit par peur du froid, soit pour se garder des traîtres, presque tous étaient restés encapuchonnés, et le jeune patricien pensa avec effroi que, s'ils s'obstinaient à ne pas se découvrir, il ne lui serait pas possible de reconnaître Lygie.

Près de l'hypogée, qui occupait le centre de l'enclos, on alluma quelques torches que l'on disposa en un petit bûcher. Bientôt la foule se mit à chanter, d'abord à voix basse, puis de plus en plus haut, un hymne étrange. C'était une sorte d'appel dans la nuit, un timide appel au secours poussé par des gens qui errent dans les ténèbres. Les têtes levées au ciel semblaient voir quelqu'un là-haut, bien haut, et les bras tendus semblaient l'implorer pour qu'il descendît. Vinicius, en Asie Mineure, en Égypte, à Rome même, avait visité les temples les plus divers, il avait connu maintes religions, mais c'était la première fois qu'il voyait des hommes invoquer la divinité, non pour se conformer à un rituel établi, mais avec tout leur cœur, en une tristesse d'enfants séparés de leur père ou de leur mère. Il était manifeste que ces gens-là, non seulement honoraient leur dieu, mais encore l'aimaient de toute la force de leur âme.

On avait jeté encore quelques torches dans le foyer, qui répandit sur tout le cimetière une lueur rouge et fit pâlir la lumière des lanternes ; à l'instant même, de l'hypogée, sortit un vieillard vêtu d'un manteau à capuchon, mais dont la tête était découverte ; il monta sur une pierre qui se trouvait auprès du bûcher.

Il se fit un mouvement dans la foule. Des voix à côté de Vinicius murmurèrent : « Pierre ! Pierre ! » quelques-uns s'agenouillèrent, d'autres tendirent les mains vers lui. Puis le silence régna, si profond, que l'on pouvait entendre le crépitement des torches, ainsi que le

roulement des chariots sur la Route Nomentane et le murmure du vent dans les pins voisins du cimetière.

Chilon se pencha vers Vinicius et chuchota :

— C'est lui, le premier disciple de Chrestos, c'est le pêcheur.

Le vieillard éleva sa main et, d'un signe de croix, bénit les assistants qui, cette fois, tombèrent à genoux. Les compagnons de Vinicius et lui-même, de crainte de se trahir, suivirent cet exemple. Il sembla au jeune tribun que cette figure qu'il avait devant lui était tout ensemble assez commune et pourtant extraordinaire, et que ce qu'il y avait en elle d'extraordinaire provenait de sa simplicité même. Le vieillard n'avait ni mitre sur la tête, ni couronne de chêne aux tempes, ni palme dans les mains, ni rational doré sur la poitrine, ni vêtements blancs ou étoilés, — aucun de ces emblèmes que portaient les prêtres de l'Orient, de l'Égypte, de la Grèce, ou les flamines de Rome. Il vit en ce pêcheur non pas un archiprêtre habile dans l'accomplissement des rites, mais un simple témoin, âgé et infiniment vénérable, qui venait de loin proclamer une vérité qu'il avait vue, qu'il avait touchée, en laquelle il avait foi comme on a foi en l'évidence. Et Vinicius, qui ne voulait pas se laisser vaincre par le charme, éprouva cependant une curiosité fiévreuse d'entendre ce qui sortirait de la bouche de ce compagnon du mystérieux Chrestos, et à connaître cette doctrine que professaient Lygie et Pomponia Græcina.

Pierre parla d'abord comme un père qui donne des conseils à ses enfants et leur enseigne comment ils doivent vivre. Il leur recommandait de renoncer aux excès et aux plaisirs, d'aimer la pauvreté, la pureté des mœurs et la vérité, de supporter patiemment les injustices, les persécutions, d'obéir à leurs supérieurs et aux autorités,

d'éviter le crime de trahison, l'hypocrisie, la médisance, enfin de donner le bon exemple, même aux païens. Vinicius, pour qui il n'y avait de bien que ce qui pouvait lui rendre Lygie, fut irrité de quelques-uns de ces conseils : en prônant la chasteté et la lutte contre les passions, le vieillard ne condamnait-il pas son amour ? n'excitait-il pas Lygie contre lui ? La colère s'empara du tribun. « Qu'a-t-il dit de nouveau ! pensa-t-il. Est-ce donc là cette doctrine inconnue ! Tout le monde a entendu ces radotages. Les cyniques ne célèbrent-ils pas la pauvreté ? Socrate n'a-t-il pas prêché la vertu comme une chose ancienne, mais bonne ? Le premier venu des stoïciens, même un Sénèque, qui possède cinq cents tables en bois de citronnier, ne glorifie-t-il pas la modération, ne prône-t-il pas la vérité, la patience dans l'adversité, la fermeté dans le malheur ? Mais, tout cela, c'est comme du blé oublié dans un coin, que les souris grignotent encore, mais dont les hommes ne veulent plus, parce qu'il est moisi. » Outre la colère, il ressentait aussi une déception : il s'était attendu à ce qu'on lui découvrît d'effarants mystères ; il avait compté tout au moins sur une rhétorique éloquente : or, il n'avait entendu que des paroles infiniment simples, et il s'étonnait du recueillement avec lequel la foule avait écouté.

Le vieillard disait maintenant aux assistants qu'ils devaient être bons, pacifiques, équitables, chastes, et dédaigneux des richesses,—non pour avoir la tranquillité dans cette vie, mais afin de vivre, après la mort, glorieusement et éternellement en le Christ. Pour prévenu que fût Vinicius, il ne put s'empêcher de remarquer une différence entre la doctrine du vieillard et celles des cyniques, des stoïciens et autres philosophes ; ceux-ci ne recommandaient le bien et la vertu que comme une chose raisonnable et qui s'appli-

que à cette vie seule, tandis que l'Apôtre promettait l'immortalité, et non pas une misérable immortalité souterraine, dans l'ennui, le vide et la solitude, mais splendide et presque semblable à celle des dieux. Et il parlait de la vie future avec une certitude telle, que tous les accidents de la vie apparaissaient futiles ; souffrir un moment pour un bonheur sans fin est bien différent de souffrir parce que tel est l'ordre naturel des choses.

Le vieillard dit encore qu'il faut aimer la vertu et la vérité pour elles-mêmes, car le bien essentiel et la vérité éternelle, c'est Dieu ; donc celui qui les aime, aime Dieu et devient son enfant.

Vinicius ne comprenait pas tout, mais il savait déjà, d'après ce que Pomponia Græcina avait dit à Pétrone, que, selon les croyances chrétiennes, ce dieu était unique et tout-puissant. Il apprenait maintenant que ce dieu était le bien universel et l'universelle vérité : et il pensa malgré lui qu'au prix d'un semblable démiurge, — Jupiter, Apollon, Saturne, Junon, Vesta et Vénus avaient l'air de quelque bande de turlupins qui font des farces tantôt en commun, tantôt chacun pour son compte. Mais ce qui mit le comble à l'étonnement du jeune homme, ce fut d'entendre le vieillard dire que Dieu était aussi l'universel amour, et que, par suite, celui qui aime les hommes remplit le plus sublime de ses commandements. Et il ne suffit pas d'aimer les gens de sa propre nation, car l'Homme-Dieu a répandu son sang pour tous ; et il ne suffit pas d'aimer ceux qui nous font du bien, car le Christ a pardonné même aux Juifs qui l'ont livré à la mort, et aux soldats romains qui l'ont mis en croix ; il faut non seulement pardonner à ceux qui nous ont offensés, mais encore les aimer et leur rendre le bien pour le mal ; il ne suffit pas d'aimer les bons, il faut aimer même les mé-

chants, car ce n'est que par l'amour qu'on peut détruire en eux la méchanceté. A ces mots, Chilon, de son côté, pensa que c'était en pure perte qu'il s'était donné de la peine, et que jamais Ursus ne se déciderait à tuer Glaucos, pas plus cette nuit qu'une autre. Mais, en revanche, une seconde conclusion, tirée de l'enseignement du vieillard, le consola aussitôt; c'était que Glaucos non plus ne le tuerait pas, lui, Chilon, même s'il venait à le reconnaître.

Vinicius ne reprochait plus au discours du vieillard de ne rien contenir de nouveau ; mais il se demandait avec stupéfaction : « Quel Dieu est-ce donc là ? Quelle est cette doctrine et quel est ce peuple ? »

Il se sentait perdu dans des espaces insoupçonnés, nuageux et infinis. Ce cimetière lui parut un refuge de fous et, tout ensemble, un lieu mystérieux et redoutable où, sur une couche mystique, éclôt un nouvel idéal. Il avait présent à l'esprit tout ce que le vieillard avait dit de la vie, de la vérité, de l'amour de Dieu ; et ses pensées en étaient éblouies comme d'éclairs successifs.

Il pensait à toutes ces choses à travers son amour pour Lygie, et, à la lumière de ces éclairs, il entrevoyait que si, comme c'était probable, elle était dans ce cimetière et professait cette doctrine, jamais, jamais Lygie ne deviendrait sa maîtresse : s'emparât-il d'elle, il ne la posséderait pas.

On avait encore jeté quelques torches dans le brasier, le bruit du vent s'était tu dans les pins, la flamme s'élevait droite vers les astres qui scintillaient, et le vieillard, ayant rappelé la mort sur le Golgotha, ne parla plus que du Christ.

Cet homme avait vu ! Il disait comment, après avoir quitté la croix, il avait passé deux jours et deux nuits avec Jean, sans dormir, sans manger, dans l'accable-

ment, dans le chagrin, dans la terreur et le doute, se répétant qu'Il était mort! Le troisième jour s'était levé et ils se lamentaient toujours, quand Marie de Magdala accourut essoufflée, les cheveux défaits, criant : « Ils ont enlevé le Maître! » Eux, à ces mots, s'étaient précipités vers le lieu de la sépulture. Jean, plus jeune, arriva le premier; le sépulcre était vide et il n'osa y pénétrer. Lorsqu'ils furent réunis tous les trois, lui, — qui leur parlait là, — entra dans le tombeau et, sur la pierre, aperçut le suaire et les linceuls; mais il ne trouva pas le corps... Ils supposèrent que les prêtres avaient enlevé le Christ, et tous les deux revinrent à la maison, encore plus accablés. Puis arrivèrent d'autres disciples, et ils se lamentèrent, tantôt tous ensemble pour que le Dieu des armées célestes les entendît plus facilement, tantôt les uns après les autres. Ils avaient espéré que le Maître rachèterait Israël, et maintenant ils perdaient espoir, car on était au troisième jour après sa mort.

Le souvenir de ces affreux moments arrachait encore des larmes aux yeux du vieillard, et, à la lueur du foyer, on les voyait couler le long de sa barbe grise. Sa vénérable tête chauve branlait sur ses épaules, et sa voix expira dans sa poitrine. Vinicius pensa : « Cet homme dit la vérité. » Les fidèles avaient entendu déjà plus d'une fois raconter la passion du Christ, et ils savaient que la joie succéderait à la tristesse, mais, comme celui qui parlait était un Apôtre qui avait vu, ils étaient plus impressionnés, et se tordaient les mains en sanglotant, ou bien se frappaient la poitrine.

Le vieillard ferma les yeux, comme pour mieux voir dans son âme le lointain passé, puis il continua :

« Tandis qu'ils se lamentaient ainsi, Marie de Magdala accourut de nouveau, en criant qu'elle avait vu le Sei-

gueur. Comme elle ne pouvait le distinguer dans la grande clarté, elle avait supposé que c'était le jardinier ; mais il avait dit : « Marie ! » Alors elle s'était écriée : « Rabboni ! » et était tombée à ses pieds, et Il lui avait ordonné d'aller trouver les disciples, puis avait disparu. Mais eux, les disciples, ne la crurent pas, et comme elle pleurait de joie, les uns la blâmèrent et les autres pensèrent que le chagrin avait troublé ses sens, car elle disait aussi que, devant le tombeau, elle avait vu des anges : et eux, y étant retournés, virent le tombeau vide. Ensuite, dans la soirée, vint Cléophas qui était allé avec un autre à Emmaüs, d'où ils étaient revenus à la hâte en disant : « Le Seigneur est vraiment ressuscité ! » Et tous se mirent à se quereller, après avoir fermé la porte, par crainte des Juifs. Tout à coup, Il se dressa parmi eux, quoique la porte n'eût pas grincé, et Il leur dit : « La paix soit avec vous ! »

« Et je l'ai vu, Lui, comme tous l'ont vu, et nos cœurs étaient emplis de lumière, car nous crûmes qu'il était ressuscité, que les mers seraient desséchées, que les montagnes tomberaient en poussière, et que Sa gloire serait éternelle.

« Huit jours plus tard, Thomas Didyme mit ses doigts dans les plaies du Maître, toucha son côté et ensuite tomba à ses pieds en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Et Il lui répondit : « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. » Et nous avons entendu ces paroles et nos yeux L'ont regardé, car Il était parmi nous. »

Vinicius écoutait. Il ne se résignait pas à croire ce qu'avait dit le vieillard, et pourtant il sentait qu'il fallait être aveugle ou renier sa propre raison pour supposer que cet homme mentait lorsqu'il disait : « J'ai vu. » Dans son émotion, dans ses larmes, dans toute sa per-

sonne et dans les détails des événements qu'il racontait, il y avait quelque chose qui écartait tout soupçon. Par moments, Vinicius croyait rêver; mais il voyait autour de lui la foule silencieuse; la fumée des lanternes lui arrivait aux narines; un peu plus loin, brûlaient les torches, et tout près, debout sur une pierre, se tenait un homme âgé, proche de la mort, la tête un peu tremblante, qui témoignait et qui disait : « J'ai vu. »

Et l'Apôtre poursuivit son récit jusqu'à l'Ascension. Par moments, il s'arrêtait pour se reposer, parce qu'il racontait avec beaucoup de détails ; et l'on sentait que chacun de ces détails était gravé dans sa mémoire comme sur une pierre. Ceux qui l'écoutaient s'enivraient de ses paroles : ils s'imaginaient qu'une force surhumaine les transportait en Galilée, qu'ils accompagnaient les disciples à travers les bois de cette contrée, et le long des cours d'eau, que le cimetière où ils étaient se changeait en un lac de Tibériade et que, sur la rive, dans le brouillard matinal, le Christ se tenait debout tel qu'Il était lorsque Jean, regardant de sa barque, avait dit : « Voilà le Seigneur, » et lorsque Pierre s'était jeté à la nage pour être plus tôt à ses pieds adorés. Sur les figures se lisaient un ravissement sans bornes, l'oubli de l'existence, le bonheur et un amour immense. Il était évident que, pendant le long récit de Pierre, quelques-uns avaient eu des visions et, quand il se mit à raconter comment, pour l'Ascension, les nuages se glissaient sous les pieds du Sauveur, le dérobant aux yeux des Apôtres, toutes les têtes se levèrent involontairement vers le ciel et il y eut un moment d'attente.

Pour tout ce monde, il n'y avait plus de Rome, plus de César en délire, il n'y avait plus de temples, de dieux, de païens, il n'y avait plus que le Christ qui remplissait la terre, la mer, le ciel, l'univers entier.

Dans les maisons éloignées, dispersées le long de la Voie Nomentane, les coqs commençaient à chanter, annonciateurs de la mi-nuit. A ce moment, Chilon tira Vinicius par le pan de son manteau et murmura :

— Seigneur, là, non loin du vieillard, j'aperçois Urbain, et, près de lui, une jeune fille.

Vinicius sursauta comme un dormeur soudain réveillé, se tourna dans la direction que lui indiquait Chilon, et il vit Lygie.

CHAPITRE XXI

Il vit Lygie, et ne vit plus qu'elle seule. Enfin ! après tous ces efforts, après tant de jours d'inquiétude, de lutte, de chagrin, il l'avait retrouvée ! La joie peut donc vous assaillir comme une bête féroce, vous étreindre la poitrine à vous étouffer. Lui, qui avait toujours pensé que la Fortune avait pour devoir de réaliser tous ses désirs, il se défiait de ses propres yeux et ne croyait pas à son bonheur. N'eût été cette méfiance, son caractère emporté aurait pu l'entraîner à quelque acte téméraire ; il voulut d'abord s'assurer qu'il ne rêvait pas et que ce n'était pas un de ces prodiges dont il avait la tête remplie. Mais non : il voyait Lygie et il n'en était séparé que par une quinzaine de pas. Elle se tenait en pleine lumière. Son capuchon en glissant lui avait défait la chevelure ; elle avait la bouche déclose, les yeux vers l'Apôtre, toute la figure attentive, en extase. Elle était vêtue d'un manteau de laine sombre, comme une fille du peuple ; pourtant Vinicius ne l'avait jamais vue plus belle, et malgré son trouble, il fut frappé du contraste que présentait ce costume presque servile avec la noblesse de cette tête patricienne. Comme sous la brûlure d'une flamme, tout son corps tressaillit d'un amour où se mêlaient la tristesse, l'adoration, le respect et le désir.

Il désaltérait tout son être à sa vue, comme on désaltère à la source vivifiante une soif qui torture. Aux côtés du colosse lygien, elle lui parut plus petite, presque une enfant. Il remarqua aussi qu'elle avait maigri. Son teint était transparent, elle lui faisait l'effet d'une fleur et d'une âme. Mais il désirait d'autant plus la posséder, elle si différente des femmes qu'il avait vues ou possédées en Orient et à Rome. Il sentait que, pour elle, il les sacrifierait toutes, et Rome et le monde entier.

Il serait resté perdu dans cette contemplation. Mais Chilon le tirait par le pan de son manteau, de crainte qu'il ne se laissât aller à quelque imprudence. Cependant les chrétiens s'étaient mis à prier et à chanter. L'hymne Maranatha s'éleva, puis le grand Apôtre baptisa avec l'eau de la fontaine ceux que les prêtres lui présentaient comme préparés au baptême. Il semblait à Vinicius que cette nuit ne finirait jamais. Il lui tardait de suivre Lygie, de l'enlever...

Enfin quelques chrétiens sortirent du cimetière. Chilon murmura :

— Sortons et postons-nous devant la porte, seigneur, car nous n'avons pas relevé nos capuchons et l'on nous regarde.

Ainsi firent-ils.

De l'endroit où ils se placèrent, ils pourraient examiner tous ceux qui sortiraient, et il n'était pas difficile de reconnaître Ursus à sa stature.

— Nous les suivrons, dit Chilon ; nous verrons où ils entrent, et demain, ou plutôt aujourd'hui même, seigneur, avec tes esclaves, tu occuperas toutes les issues de la maison et tu t'empareras d'elle.

— Non, dit Vinicius.

— Que veux-tu faire, seigneur.?

— Nous entrerons derrière elle dans la maison, et

nous l'enlèverons sur-le-champ. Tu sais ton rôle, Croton, n'est-ce pas ?

— Oui ; et je consens à être ton esclave, si je ne casse pas les reins à ce buffle qui la garde.

Chilon déconseilla, de par tous les dieux, d'agir ainsi. Croton n'avait été amené que pour les défendre, au cas où on les eût reconnus, et non pour enlever la jeune fille. A tenter de s'emparer d'elle à eux deux, ils s'exposaient à la mort, et, de plus, elle pouvait leur échapper : elle se cacherait ailleurs ou même quitterait Rome. Que feraient-ils alors ? Pourquoi ne pas agir à coup sûr ? Pourquoi s'exposer et compromettre le sort de l'entreprise ?

Quoiqu'il fût obligé de faire les plus grands efforts pour ne pas saisir Lygie dans ses bras, en plein cimetière, Vinicius sentit que le Grec avait raison, et il aurait peut-être prêté l'oreille à ses conseils, sans Croton qui tenait à la récompense promise.

— Seigneur, ordonne à ce vieux nigaud de se taire, dit-il, ou laisse-moi faire tomber mon poing sur sa tête. Un jour, à Buxentum, où Lucius Saturninus m'avait fait venir pour les jeux, sept gladiateurs ivres m'ont attaqué dans une auberge, et aucun ne s'en est tiré avec les côtes intactes. Je ne dis pas qu'il faille saisir la jeune fille immédiatement et au milieu de la foule, car on pourrait nous jeter des pierres dans les jambes, mais une fois qu'elle sera chez elle, je l'enlèverai et la porterai où tu voudras.

— C'est ainsi que cela se passera, par Hercule ! déclara Vinicius.

— Ce Lygien, gémit Chilon, me paraît terriblement robuste.

— Ce n'est pas toi que l'on charge de lui tenir les mains, répondit Croton.

Ils durent attendre encore longtemps, et les coqs avaient déjà chanté pour annoncer le petit jour, quand sortirent Ursus et Lygie. Quelques autres personnes les accompagnaient. Chilon crut reconnaître parmi elles le grand Apôtre, aux côtés de qui s'avançaient un autre vieillard de taille beaucoup plus petite, deux femmes âgées, et un jeune garçon qui les éclairait avec une lanterne. Derrière ce petit groupe marchait une foule de quelque deux cents chrétiens, auxquels Vinicius, Croton et Chilon se mêlèrent.

— Oui, seigneur, dit Chilon, ta jeune fille se trouve sous une protection puissante. C'est lui, le grand Apôtre, qui est avec elle ! Tiens, regarde, ces gens qui les précèdent s'agenouillent devant lui.

Il commençait à faire jour. Le crépuscule du matin colorait d'une teinte pâle la crête des murs. Les arbres du chemin, les bâtiments et les monuments funéraires dispersés çà et là émergeaient de l'ombre. La route n'était plus tout à fait déserte. Les marchands de légumes se hâtaient d'arriver pour l'ouverture des portes de la ville, conduisant ânes et mulets chargés d'herbes potagères ; de loin en loin, grinçaient des chariots qui transportaient du gibier. Un léger brouillard rampait, annonciateur du beau temps. Vus d'un peu loin, les hommes, à travers ce brouillard, ressemblaient à des fantômes. Vinicius ne cessait de suivre des yeux la taille élancée de Lygie.

— Seigneur, disait Chilon, je te conseille encore une fois, dès que tu sauras où habite la divine Lygie, de gagner ton logis pour chercher tes esclaves et une litière, et de ne pas écouter Croton, cette trompe d'éléphant, qui n'entreprend d'enlever seul la jeune vierge que pour pressurer ta bourse, comme on pressure un sac à fromage.

— Tu peux compter sur un coup de poing entre les deux omoplates, ce qui veut dire que tu es perdu, s'écria Croton.

— Tu peux compter sur une outre de vin de Céphalonie, ce qui signifie qu'il ne m'arrivera rien, répliqua Chilon.

Cependant on approchait de la porte. Là, un spectacle étrange frappa leurs yeux. Deux soldats s'agenouillèrent aux pieds de l'Apôtre ; lui, imposa les mains sur leurs casques de fer, puis fit le signe de la croix. Jamais encore n'était venu à l'esprit du jeune patricien qu'il pût se rencontrer des chrétiens parmi les soldats. Il songea à l'étonnante puissance de propagation de cette doctrine. Si Lygie avait voulu fuir la ville, elle aurait rencontré sur son chemin des sentinelles qui auraient fermé les yeux !

Après avoir dépassé les terrains vagues contigus aux murs de la ville, les petits groupes de chrétiens commencèrent à se disperser. Maintenant il fallait suivre Lygie de plus loin, et avec plus de précautions. Ils marchèrent ainsi jusqu'au Transtévère, et le soleil allait se lever, lorsque le groupe dans lequel elle se trouvait se divisa. L'Apôtre, la vieille femme et le jeune garçon longèrent le fleuve, tandis que le vieillard de petite taille, Ursus et Lygie s'engageaient dans une ruelle étroite, puis, au bout d'une centaine de pas, entraient dans le vestibule d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par les boutiques d'un marchand d'huile et d'un oiseleur.

Chilon, qui suivait Vinicius et Croton à une cinquantaine de pas, s'arrêta net, se colla contre le mur et les appela pour qu'ils revinssent vers lui.

Ils rétrogradèrent, puisque aussi bien il y avait lieu de se consulter.

— Va voir, lui dit Vinicius, si cette maison n'a pas de seconde issue sur quelque autre rue.

Chilon, qui, un instant avant, se plaignait de blessures aux pieds, se précipita aussi vite que s'il eût été chaussé des ailes de Mercure, et fut bientôt de retour.

— Non, dit-il, cette porte est la seule.

Puis, joignant les mains :

— Au nom de Jupiter, d'Apollon, de Vesta, de Cybèle, d'Isis et d'Osiris, au nom de Mithra, de Baal et de tous les dieux de l'Orient et de l'Occident, je t'en conjure, seigneur, abandonne ce projet... Écoute-moi...

Mais il s'interrompit subitement, voyant les yeux de Vinicius étinceler comme ceux d'un loup. Il suffisait de le regarder pour comprendre que rien au monde ne l'arrêterait dans son entreprise. Croton se mit à refouler de l'air dans sa poitrine herculéenne, et à remuer à droite, puis à gauche, son crâne rudimentaire, ainsi que font les ours encagés. Du reste, sur ses traits, nulle inquiétude.

— J'entrerai le premier, dit-il.

— Tu me suivras, répliqua Vinicius d'un ton de commandement.

Et ils disparurent dans le sombre couloir.

Chilon avait bondi jusqu'au coin de la ruelle la plus proche ; de là, il se penchait, aux aguets et anxieux.

CHAPITRE XXII

Une fois dans le corridor, Vinicius comprit toute la difficulté de l'entreprise. La maison était une maison de rapport à plusieurs étages, une de ces ruches hâtivement construites, trop élevées et trop étroites, pleines de cellules et de recoins, où s'entassait la population pauvre. Dans la Ville, où beaucoup de rues n'avaient point de nom, ces bâtisses ne portaient pas de numéros ; les propriétaires confiaient la perception des loyers à des esclaves qui, n'étant pas obligés de déclarer aux autorités municipales les noms des habitants, négligeaient souvent de s'en enquérir. Il était fort difficile d'obtenir un renseignement sur un locataire, surtout quand, à la porte, il n'y avait pas de concierge.

En suivant le corridor, Vinicius et Croton arrivèrent à une cour étroite entourée de bâtiments ; elle constituait une sorte d'atrium commun à toute la maison avec, au centre, une fontaine dont l'eau tombait dans un bassin grossièrement maçonné. Le long des murs montaient des escaliers extérieurs, partie en pierre, partie en bois, qui conduisaient à des galeries d'où l'on pénétrait dans les logements. En bas aussi des logements, quelques-uns munis de portes en bois, les autres

séparés seulement de la cour par des rideaux de laine, effilochés, déchirés ou rapiécés pour la plupart.

L'heure était matinale et dans la cour il n'y avait âme qui vive. Évidemment, tout le monde dormait encore, excepté ceux qui étaient revenus de l'Ostrianum.

— Qu'allons-nous faire, seigneur? demanda Croton en s'arrêtant.

— Attendons ici, répondit Vinicius. Quelqu'un se montrera peut-être. Il ne faut pas qu'on nous voit dans la cour.

En même temps il pensait que le système de Chilon eût été pratique. Si l'on avait eu sous la main une cinquantaine d'esclaves, on aurait pu faire garder la porte qui paraissait être l'unique issue, et fouiller tous les logements; tandis que maintenant il fallait tomber juste sur celui de Lygie; sinon, les chrétiens, qui ne devaient pas manquer dans cette maison, pourraient donner l'alerte. Et, à ce point de vue, il était dangereux de questionner des étrangers. Vinicius se demandait s'il ne ferait pas bien d'aller chercher des esclaves, lorsque, de derrière un des rideaux qui fermaient les logements les plus éloignés, sortit un homme qui, une passoire à la main, s'approcha de la fontaine.

— C'est le Lygien, murmura Vinicius.

— Faut-il lui casser les os sur-le-champ?

— Attends.

Ursus ne les aperçut pas, car ils se tenaient dans l'ombre du couloir, et il se mit tranquillement à laver les légumes qui remplissaient la passoire. Sa besogne terminée, il s'en alla, et le rideau se referma sur lui. Croton et Vinicius le suivirent, pensant qu'ils tomberaient aussitôt dans le logement de Lygie.

Leur étonnement ne fut donc pas médiocre lorsqu'ils constatèrent que le rideau ne séparait pas de la cour le logement même, mais un second corridor sombre, au

bout duquel on voyait un jardin, avec quelques cyprès, plusieurs buissons de myrtes et une petite maisonnette adossée à la muraille du fond. Nulle aucune habitation.

Ils comprirent que c'était là pour eux une circonstance favorable. Dans la cour aurait pu se former un rassemblement de tous les habitants ; mais ici l'isolement de la maisonnette facilitait l'entreprise.

Ursus allait rentrer lorsque le bruit des pas attira son attention ; il s'arrêta et, à la vue de deux hommes, il déposa sa passoire sur la balustrade et se tourna vers eux :

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il.

— Toi ! répliqua Vinicius.

Puis se tournant du côté de Croton :

— Tue !

Croton bondit comme un tigre et, en un moment, sans donner au Lygien le temps de se remettre ou de reconnaître ses ennemis, il le saisit dans ses bras d'acier. Vinicius était trop certain de la force surhumaine de Croton pour attendre la fin de la lutte ; il les dépassa donc, se précipita vers la petite maison, poussa la porte et se trouva dans une chambre un peu sombre, mais éclairée par le feu qui brûlait dans la cheminée. La clarté de la flamme tombait en plein sur la figure de Lygie. Une autre personne était assise près du foyer : ce vieillard qui avait accompagné la jeune fille et Ursus sur la route de l'Ostrianum.

Déjà Vinicius avait enlevé Lygie par le milieu du corps et s'élançait vers la porte. Serrant d'un bras la jeune fille sur sa poitrine, de sa main libre il repoussa violemment le vieillard qui lui barrait le chemin ; mais, dans ce mouvement, son capuchon glissa, et Lygie, à l'aspect de cette figure qu'elle connaissait bien et qui, en ce mo-

ment, était terrible, sentit son sang se figer. Elle voulut appeler au secours et ne put. Elle voulut s'accrocher à la porte, ses doigts glissèrent sur la pierre, et elle aurait perdu connaissance si un spectacle affreux ne lui eût secoué les nerfs quand Vinicius s'élança avec elle dans le jardin.

Ursus tenait dans ses bras un homme complètement replié en arrière, la tête ballante et la bouche en sang. Dès qu'il les aperçut, il asséna un dernier coup de poing sur cette tête et, en un clin d'œil, fondit sur Vinicius comme un fauve.

— La mort ! pensa le jeune patricien.

Puis il entendit comme dans un rêve le cri de Lygie : « Ne tue pas ! » et il sentit que quelque chose comme la foudre avait détaché ses bras du corps de la jeune fille ; tout tourna devant lui et la lumière du jour s'éteignit...

Cependant Chilon, caché derrière l'angle du mur, attendait les événements; la curiosité luttait en lui avec la frayeur. Il pensait que, si l'entreprise réussissait, il ferait bon se trouver auprès de Vinicius. Il ne redoutait déjà plus Urbain, bien certain que Croton le tuerait. Et si un rassemblement se formait dans les rues encore désertes, si des chrétiens osaient résister à Vinicius, il se proposait de leur adresser la parole, se donnant pour un représentant de l'autorité, pour un exécuteur de la volonté de César, et, en dernier ressort, il réclamerait l'aide des vigiles en faveur du jeune patricien contre la tourbe de la rue : de cette façon, il capterait de nouvelles faveurs. Mais le temps lui semblait long; il s'inquiétait de ce silence et ne perdait pas de vue le couloir.

— S'ils ne trouvent pas sa cachette, et s'ils font du bruit, elle s'envolera.

Cette supposition ne lui était pas désagréable, au

fond, car, en ce cas, il serait de nouveau nécessaire à Vinicius et lui soutirerait encore force sesterces.

— Quoi qu'ils fassent, murmurait-il, c'est pour moi qu'ils travaillent, sans s'en douter... Dieux! dieux! permettez-moi seulement...

Il se tut. Quelque chose s'était penché hors du couloir. Il s'aplatit contre la muraille et regarda, retenant son souffle.

Il ne se trompait pas : du couloir une tête était sortie à moitié et avait examiné les alentours.

— C'est Vinicius ou Croton, pensa Chilon ; mais s'ils se sont emparés de la jeune fille, pourquoi ne crie-t-elle pas? Et pourquoi inspectent-ils la rue ? Ils rencontreront du monde quand même, car avant qu'ils arrivent aux Carines, la ville sera éveillée. Qu'est-ce donc ? Par tous les dieux immortels !...

Et tout à coup ses rares cheveux se hérissèrent.

Dans l'embrasure de la porte, Ursus venait d'apparaître, portant sur son épaule le corps inerte de Croton; puis, après avoir encore une fois regardé de tous côtés, prenait sa course vers le fleuve.

Chilon se colla comme une truellée de plâtre contre le mur.

— S'il me voit, je suis un homme mort, pensa-t-il.

Mais Ursus le dépassa et disparut derrière la maison suivante. Chilon, sans plus tergiverser, galopa jusqu'au fond d'une ruelle transversale, avec une agilité qui eût pu étonner même chez un jeune homme.

— S'il m'aperçoit à son retour, il me rattrapera et me tuera; se disait-il. Viens à mon secours, Zeus ! au secours, Apollon ! au secours, Hermès ! au secours, Dieu des chrétiens ! Je quitterai Rome, j'irai en Mésembrie, mais sauvez-moi des mains de ce démon !

Ce Lygien qui avait tué Croton lui apparaissait comme

un être surnaturel. Tout en courant, il pensait que c'était sans doute un dieu qui avait pris la figure d'un barbare. Il croyait à présent en toutes les divinités du monde. Il lui passait aussi par la tête que Croton avait pu être tué par le Dieu des chrétiens.

Ce n'est qu'après avoir traversé plusieurs ruelles et avoir vu des ouvriers marcher dans sa direction, qu'il se tranquillisa un peu. Le souffle lui manquait. Il s'assit sur le seuil d'une maison, et, avec le pan de son manteau, il essuya son front inondé de sueur.

— Je suis vieux et j'ai besoin de calme, gémit-il.

Les gens qui venaient de ce côté avaient tourné dans une ruelle adjacente, et il se trouva de nouveau seul. La ville dormait encore. Le matin, l'animation commençait tôt dans les quartiers riches où les esclaves de grandes maisons étaient obligés de se lever avec le jour, tandis que, dans les quartiers habités par les gens libres, nourris aux frais de l'État et par conséquent fainéants, on ne s'éveillait qu'assez tard, surtout l'hiver. Chilon sentit la fraîcheur le pénétrer ; il se leva, et, constatant qu'il n'avait point perdu la sacoche reçue de Vinicius, il se dirigea d'un pas déjà plus lent vers le fleuve.

— Peut-être y verrai-je quelque part le corps de Croton, se disait-il. Grands dieux ! Ce Lygien, si c'est un homme, pourrait, en une seule année, gagner des milliers et des milliers de sesterces, car, s'il a étouffé Croton comme un jeune chien, qui donc lui résisterait ? Chaque fois qu'il paraîtrait dans l'arène, on lui donnerait son pesant d'or. Il garde mieux cette jeune fille que Cerbère ne garde l'enfer. Mais aussi que l'enfer l'engloutisse ! Je ne veux pas avoir affaire à lui. Il a les os trop durs ! Que faire maintenant ? C'est un événement épouvantable. S'il a cassé les os d'un homme comme Croton, il

est plus que probable que l'âme de Vinicius geint là-bas, au-dessus de cette maison maudite, en attendant les funérailles. Par Castor, c'est pourtant un patricien, un ami de César, un parent de Pétrone, un homme connu de Rome entière, et un tribun militaire! Sa mort ne restera pas impunie. Si je me rendais au camp des prétoriens, ou auprès des vigiles...

Il se prit à réfléchir, et bientôt il continua :

— Malheur à moi ! Qui donc l'a conduit dans cette maison, si ce n'est moi ? Ses esclaves et ses affranchis savent que je venais chez lui, quelques-uns savent même dans quel but. Qu'arrivera-t-il, s'ils me soupçonnent de lui avoir indiqué la maison où il a trouvé la mort ? C'est un patricien ; donc, en aucun cas, je n'éviterai le châtiment.

De toute façon, les choses tourneraient mal. Il s'agissait seulement de choisir le mal le moins grand. Rome était une ville énorme, et pourtant Chilon comprit qu'il pourrait s'y trouver à l'étroit. Un autre aurait pu aller chez le préfet des vigiles raconter ce qui était arrivé, et, même soupçonné, attendre tranquillement les résultats de l'enquête; mais Chilon ne pouvait, sans imprudence insigne, appeler l'attention sur sa personne: son passé avait été trop fertile en aventures.

D'autre part, fuir, c'était affermir Pétrone dans la supposition que Vinicius avait pu être assassiné dans un guet-apens. Or, Pétrone était un personnage important qui pouvait avoir à sa disposition la police de tout l'empire, et qui n'eût pas manqué de traquer les coupables jusqu'aux confins du monde. Cependant Chilon se demanda s'il ne fallait pas aller directement le trouver et lui raconter tout. Oui! c'était là le meilleur parti. Pétrone était un homme calme et qui l'écouterait jusqu'au bout.

Bien au courant de l'affaire depuis son origine, il croirait, plus facilement que les fonctionnaires, à l'innocence de Chilon.

Mais ayant d'aller chez Pétrone, il fallait savoir exactement ce qu'était devenu Vinicius, et Chilon ne le savait pas. Il avait vu le Lygien porter vers le fleuve le corps de Croton ; mais rien de plus. Vinicius pouvait avoir été tué, mais il pouvait aussi n'être que blessé ou captif. Et alors seulement il vint à l'esprit de Chilon que sans doute les chrétiens n'oseraient pas tuer un personnage aussi puissant, un augustan et un haut fonctionnaire militaire, un tel forfait pouvant attirer sur eux une persécution générale. Il était plus probable qu'ils l'avaient retenu de force, pour donner à Lygie le temps de se cacher en quelque autre endroit.

— Si le dragon lygien ne l'a pas mis en pièces dans le premier emportement, il vit, et s'il vit, il témoignera lui-même que je ne l'ai pas trahi, et alors, non seulement je n'ai rien à craindre, mais... — ô Hermès ! tu peux de nouveau compter sur deux génisses — un champ nouveau s'ouvre devant moi. Je puis faire savoir à l'un des affranchis où est son maître ; et, qu'il aille ou non trouver le préfet, c'est son affaire... Je puis aussi aller chez Pétrone et y récolter sur une récompense... J'ai cherché Lygie, maintenant je chercherai Vinicius, ensuite je chercherai de nouveau Lygie... Mais, avant tout, il faut que je sache s'il est vivant ou mort.

Il lui vint à l'esprit qu'il pouvait aller de nuit chez le boulanger Demas pour y questionner Ursus. Mais il abandonna aussitôt cette idée. Il préférait ne pas avoir affaire à Ursus. « Si Ursus n'a pas tué Glaucos, c'est que l'un de ses supérieurs chrétiens, auquel il aura avoué son projet, lui a démontré que c'était une affaire louche, machinée par quelque traître. » Du reste,

à la seule pensée d'Ursus, Chilon claquait des dents. Il se dit qu'il enverrait le soir Euricius aux informations dans la maison même où les événements s'étaient passés. En attendant, il avait besoin de manger, de prendre un bain et de se reposer. Cette nuit d'insomnie, le voyage à l'Ostrianum et sa fuite du Transtévère l'avaient réellement harassé.

Une chose le réjouissait en définitive, c'est qu'il avait sur lui deux sacoches : une que Vinicius lui avait donnée avant leur départ, une autre qu'il lui avait lancée lorsque l'on revenait du cimetière. Considérant donc cette circonstance favorable, et aussi toutes les émotions par lesquelles il avait passé, il résolut de manger plus copieusement et de boire de meilleur vin que d'habitude.

Enfin, quand arriva l'heure de l'ouverture des cabarets, il exécuta son projet avec tant de conviction qu'il en oublia le bain.

Il avait surtout envie de dormir, et le manque de sommeil l'avait tellement affaibli qu'il titubait en regagnant sa demeure, à Suburre, où l'attendait l'esclave achetée avec l'argent de Vinicius.

Là, s'étant traîné jusqu'à son cubicule, il se jeta sur sa couche et s'endormit instantanément.

Il ne se réveilla que le soir, ou plutôt fut-il réveillé par son esclave qui l'engageait à se lever, parce que quelqu'un le cherchait pour une affaire urgente.

Le vigilant Chilon fut dégrisé incontinent. Il jeta à la hâte un manteau à capuchon sur ses épaules, puis il hasarda, par la porte du cubicule, un regard circonspect, et aperçut la silhouette gigantesque d'Ursus.

Il sentit que ses jambes, puis sa tête, devenaient froides comme la glace, que son cœur cessait de battre et que des milliers de fourmis lui couraient sur le râble.

— Syra! je n'y suis pas... je ne connais pas... ce... ce brave homme.

— Je lui ai déjà dit que tu étais là et que tu dormais, seigneur, répliqua la fille, et il a exigé que l'on te réveillât...

— Oh! dieux!... Je te ferai...

Mais Ursus, sans doute impatienté de tous ces retards, s'approcha de la porte du cubicule et, se penchant, avança sa tête à l'intérieur.

— Chilon Chilonidès! dit-il.

— Pax tecum! pax! pax! répondit Chilon. O le meilleur des chrétiens! Oui! je suis Chilon, mais il y a erreur... Je ne te connais pas!

— Chilon Chilonidès, répéta Ursus, ton maître Vinicius te demande et veut que tu m'accompagnes auprès de lui.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Vinicius fut réveillé par une douleur lancinante. Trois hommes étaient penchés sur lui. Il en reconnut deux : Ursus et le vieillard qu'il avait renversé en emportant Lygie. Il était aux mains du troisième, qui lui palpait le bras gauche. La douleur était telle, que Vinicius, s'imaginant que l'on exerçait sur lui quelque vengeance, dit, les dents serrées :

— Tuez-moi...

Mais ils ne semblaient faire nulle attention à ses paroles. Le terrible Ursus, dont le visage barbare exprimait en ce moment l'affliction, tenait un paquet de bandes, tandis que le vieillard disait à l'homme qui manipulait le bras de Vinicius :

— Glaucos, es-tu certain que cette blessure à la tête ne soit pas mortelle ?

— Oui, digne Crispus. En délivrant la jeune fille, le géant — et il indiquait Ursus — a jeté l'agresseur contre le mur ; en tombant cet homme s'est protégé de son bras :

le bras est fracturé et démis, mais la blessure à la tête est légère.

— Tu as soigné plus d'un de nos frères, dit Crispus, tu as la réputation d'un médecin habile... C'est pourquoi j'ai envoyé Ursus te chercher.

— Et il m'a avoué en route qu'hier encore il était prêt à me tuer.

— Il m'avait fait part de son projet ; et moi qui te connais et qui sais ton amour du Christ, je lui ai fait comprendre que ce n'était pas toi qui étais un traître, mais bien cet inconnu qui avait voulu le pousser au meurtre.

— C'est le mauvais esprit, et je l'avais pris pour un ange, dit Ursus en soupirant.

— Tu me raconteras cela une autre fois, dit Glaucos ; pour le moment, il faut nous occuper de notre blessé.

... L'opération terminée, Vinicius, qui avait de nouveau perdu connaissance, se réveilla.

Lygie était près de son lit et tenait à deux mains une aiguière où de temps en temps Glaucos trempait l'éponge dont il rafraîchissait la tête du blessé.

— Lygie ! murmura Vinicius.

L'aiguière trembla aux mains de la jeune fille, qui tourna vers lui des yeux tristes.

— La paix soit avec toi ! dit-elle tout bas.

— Lygie, tu les as empêchés de me tuer ?...

Elle répondit avec douceur :

— Que Dieu te rende la santé !

Une sorte de faiblesse immense et douce l'envahit... Il avait la sensation de tomber dans un abîme, mais il éprouvait en même temps un grand bien-être, et se sentait heureux. Il lui semblait qu'une divinité planât sur lui.

Cependant Glaucos avait achevé de laver la plaie de la tête et y appliquait un onguent. Lygie approcha

des lèvres du blessé une coupe d'eau et de vin. Il but avec avidité. Le pansement terminé, la douleur avait presque complètement disparu.

— Donne-moi encore à boire, — pria-t-il.

Lygie passa dans la seconde chambre pour remplir la coupe, et Crispus, après avoir échangé quelques mots avec Glaucos, s'approcha du lit :

— Vinicius, dit-il, Dieu n'a pas permis que tu commisses une mauvaise action. Il te conserve la vie pour que tu fasses un retour sur toi-même. Celui devant qui l'homme n'est que poussière t'a livré sans défense entre nos mains ; mais le Christ, en qui nous croyons, nous a ordonné d'aimer nos ennemis. Nous avons donc pansé tes blessures et nous allons te rendre la santé ; mais nous ne pouvons veiller sur toi plus longtemps. Quand tu seras seul, demande-toi si tu dois continuer à persécuter Lygie, privée, par ta faute, de ses protecteurs et de son toit, et nous-mêmes, qui t'avons rendu le bien pour le mal.

— Vous voulez m'abandonner ? demanda Vinicius.

— Nous voulons quitter cette maison, où la persécution du préfet de la ville peut nous atteindre. Ton compagnon a été tué, tu as été blessé. Nous ne sommes point coupables : — mais c'est nous qui serions frappés par la rigueur des lois.

— Ne craignez pas les persécutions, répliqua Vinicius. Je saurai vous protéger.

Crispus ne voulut pas lui répondre que l'on se méfiait aussi de lui.

— Seigneur, continua-t-il, ta main droite est valide. Voici des tablettes et un style : écris à tes serviteurs de venir ce soir avec une litière, pour te transporter dans ta maison. Ici, tu es chez une pauvre veuve qui ne va pas tarder à rentrer avec son fils ; il portera ta

lettre ; nous, il faut que nous cherchions un autre refuge.

Vinicius pâlit. S'il perdait de nouveau Lygie, peut-être ne la reverrait-il jamais. Il désirait désespérément se réconcilier avec elle, mais il lui fallait du temps.

— Écoutez-moi, chrétiens, dit-il. Hier, j'étais avec vous dans l'Ostrianum, et j'ai entendu développer votre doctrine ; et, si je ne la connaissais pas, vos actes seuls me convaincraient que vous êtes honnêtes et bons. Dites à la veuve de rester dans cette maison, restez-y vous-mêmes et permettez-moi d'y rester. Que cet homme, qui est médecin, ou tout au moins qui sait panser les blessures, dise si je suis transportable. Mon bras cassé doit être maintenu immobile pendant quelques jours au moins ; je vous déclare donc que je ne bougerai pas d'ici, à moins que vous ne me jetiez dehors.

Ici il s'arrêta ; le souffle lui manquait. Alors Crispus dit :

— Personne, seigneur, n'emploiera la force contre toi. Nous seuls sortirons, pour sauver nos têtes.

Vinicius, peu habitué à rencontrer de la résistance, fronça le sourcil, puis continua :

— Nul ne s'inquiétera de Croton qu'Ursus a étranglé. Il devait aujourd'hui même se rendre à Bénévent, sur appel de Vatinius. Chacun pensera donc qu'il est parti. Lorsque nous sommes entrés dans cette maison, personne ne nous a vus, sauf un Grec venu avec nous à l'Ostrianum. Je vous dirai où il demeure. Amenez-le, et je lui ordonnerai de garder le silence, car c'est un homme à mes gages. J'écrirai chez moi que je pars pour Bénévent. Au cas où le préfet aurait déjà été renseigné par le Grec, je déclarerais que c'est moi qui ai tué Croton et lui qui m'a cassé le bras. Par les mânes de mon père et de ma mère, c'est ainsi que

je ferai ! Vous pouvez donc rester ici, vous y êtes en sûreté. Amenez-moi vite le Grec, qui s'appelle Chilon Chilonidès.

— Alors, seigneur, Glaucos demeurera près de toi, dit Crispus ; lui et la veuve te soigneront.

— Vieillard, dit Vinicius, écoute bien mes paroles. Je te dois de la reconnaissance et j'ai confiance en toi ; mais tu ne me dis pas le fond de ta pensée. Tu crains que j'appelle mes esclaves et que je leur donne l'ordre d'enlever Lygie ?

— Oui, répliqua Crispus, sévère.

— Fais donc attention à ceci. Je parlerai à Chilon devant vous ; devant vous j'écrirai la lettre annonçant que je pars ; et ensuite, je ne trouverai pas d'autres messagers que vous... Réfléchis bien et ne m'irrite pas plus longtemps...

Ici il s'exaspéra et, la figure crispée de colère, il dit avec emportement :

— T'imaginais-tu que j'allais nier mon désir de rester ici pour la voir ? Mais je ne veux plus la prendre de force... J'ajouterai que, si elle s'en va, de cette main valide j'arracherai les bandages de mon bras, — je ne prendrai aucun aliment, aucune boisson... Et que ma mort retombe sur toi et sur tes frères ! Pourquoi m'as-tu pansé ? pourquoi m'as-tu laissé la vie ?

A ce moment, Lygie entra, s'approcha de Crispus avec un visage inspiré, et comme si elle eût été l'écho de quelque autre voix :

— Crispus ! gardons-le parmi nous, et ne le quittons pas jusqu'à ce que le Christ lui ait rendu la santé.

— Qu'il soit fait comme tu désires.

Sur Vinicius, cette prompte soumission de Crispus fit une impression profonde.

Il lui sembla que parmi les chrétiens Lygie était une

espèce de sibylle ou de prêtresse, obéie et respectée. Et il s'abandonna aussi à ce respect. Lorsque, un moment après, elle lui présenta de l'eau, il eût voulu lui prendre la main, mais n'osa... Il n'osa, — lui, ce Vinicius, qui, chez Néron, l'avait baisée sur les lèvres, lui qui, plus tard, s'était promis de la traîner par les cheveux au cubicule ou bien de la faire fouetter.

CHAPITRE II

Vinicius avait remarqué avec étonnement que, dès l'instant où Lygie avait intercédé en sa faveur, ni elle-même, ni Crispus n'avaient exigé de lui aucun engagement, comme s'ils étaient certains qu'en cas de nécessité une force surnaturelle viendrait à leur secours. Depuis qu'il avait entendu dans l'Ostrianum les enseignements et le récit de l'Apôtre, la limite entre le possible et l'impossible commençait à s'effacer dans le cerveau de Vinicius, et il n'était plus trop éloigné d'admettre la probabilité d'une telle intervention. Cependant, envisageant les choses avec plus de sang-froid, il rappela lui-même à ses hôtes ce qu'il avait dit au sujet du Grec, et il demanda de nouveau qu'on lui amenât Chilon.

Crispus y consentit. Vinicius indiqua exactement au Lygien la demeure de Chilon, puis, ayant tracé quelques mots sur ses tablettes, il dit en se tournant vers Crispus :

— Je vous remets les tablettes parce que ce Chilon est un homme méfiant et rusé qui souvent, mandé par moi, faisait répondre à mes gens qu'il n'était pas à la maison ; et il agissait ainsi chaque fois qu'il n'avait pas de bonnes nouvelles à m'annoncer et qu'il redoutait ma colère.

— Pourvu que je le trouve, je l'amènerai, de gré ou de force, répondit Ursus.

Et ayant pris son manteau, il sortit à la hâte.

Le Lygien, quand il se trouva en présence de Chilon, ne le reconnut pas. Il ne l'avait vu qu'une fois, et encore la nuit. D'ailleurs, ce grand vieillard sûr de lui-même qui l'avait poussé à tuer Glaucos ressemblait si peu à ce Grec courbé par la peur ! Aussi Chilon revint vite de son premier émoi. Les tablettes le rassurèrent encore davantage. Au moins on ne le soupçonnerait pas d'avoir fait tomber le tribun dans un piège. Il se dit encore que si les chrétiens n'avaient pas mis à mort le tribun, c'est qu'ils n'avaient pas osé porter la main sur un personnage de cette importance.

— Il en résulte que Vinicius, au besoin, me couvrira aussi, pensa-t-il ; il ne m'appellerait pas auprès de lui pour me mettre à mal.

Ayant donc repris courage, il demanda :

— Brave homme, est-ce que mon ami, le noble Vinicius, n'a pas envoyé une litière pour moi ? J'ai les jambes enflées et je ne puis aller loin.

— Non, répliqua Ursus. Nous irons à pied.

— Et si je refuse ?

— Ne refuse pas, car il faut que tu viennes.

— Oh ! j'irai, mais de ma propre volonté. Personne ne pourrait m'y forcer, car je suis un homme libre et un ami du préfet de la ville. Comme savant, je possède, en outre, les moyens de résister à la violence, et je sais métamorphoser les hommes en arbres et en animaux. Mais j'irai, j'irai ! Seulement il faut que je prenne un manteau plus chaud et un capuchon, afin que les esclaves de ce quartier ne puissent me reconnaître ; — sinon ils nous arrêteraient à chaque instant pour me baiser les mains.

Il revêtit un autre manteau et il rabattit sur sa tête un vaste capuchon gaulois, de crainte qu'Ursus ne se rappelât ses traits lorsque tous deux seraient au grand jour.

— Où me conduis-tu? demanda-t-il en chemin.

— Au Transtévère.

— Il n'y a pas longtemps que je suis à Rome et je ne suis jamais allé là, mais sans doute on y trouve aussi des amis de la vertu...

Ursus, homme naïf, mais qui savait que le Grec avait accompagné Vinicius au cimetière d'Ostrianum, et avait pénétré, avec Croton, dans la maison habitée par Lygie, s'arrêta net.

— Vieillard, ne mens pas. Aujourd'hui même tu étais avec Vinicius à l'Ostrianum et même à notre porte.

— Ah ! Alors votre maison est située dans le Transtévère?... Je suis depuis peu à Rome, et je m'embrouille dans les noms des différents quartiers. Oui, mon ami, je suis allé jusqu'à votre porte et là, au nom de la vertu, j'ai conjuré Vinicius de ne pas entrer. J'ai été également à l'Ostrianum, et sais-tu pourquoi? C'est que depuis quelque temps je travaille à la conversion de Vinicius : je voulais qu'il entendît le doyen des Apôtres. Puisse la lumière pénétrer dans son âme et dans la tienne! N'es-tu pas un chrétien et ne désires-tu pas que la vérité triomphe sur le mensonge?

— Oui, répondit humblement Ursus.

Chilon avait complètement repris courage.

— Vinicius, dit-il, est un puissant seigneur et l'ami de César. Souvent encore il obéit aux suggestions de l'esprit du mal; mais s'il tombait un seul cheveu de sa tête, César se vengerait sur tous les chrétiens.

— Une force bien supérieure nous protège.

— C'est juste ! c'est juste ! mais que comptez-vous faire de Vinicius? demanda Chilon, redevenu inquiet.

— Je ne sais. Le Christ ordonne d'être miséricordieux.

— Tu as excellemment parlé. Souviens-toi de cela toujours, si tu ne veux rôtir en enfer comme un boudin dans la poêle.

Ursus soupira, et Chilon pensa qu'il ferait toujours ce qu'il voudrait de ce terrible homme.

Désirant apprendre comment les choses s'étaient passées lors de l'enlèvement de Lygie, il continua d'une voix sévère de juge :

— Qu'avez-vous fait de Croton ? Parle et ne mens pas.

Ursus soupira pour la seconde fois.

— Vinicius te le dira.

— Ce qui signifie que tu l'as frappé avec un couteau ou que tu l'as tué à coups de bâton ?

— J'étais sans armes.

Le Grec ne put s'empêcher d'admirer la force surhumaine du barbare.

— Que Pluton... je veux dire : Que le Christ te pardonne !

Ils marchèrent quelque temps en silence, puis Chilon :

— Moi, je ne te trahirai pas, mais prends garde aux veilleurs.

— C'est le Christ que je crains, et non les veilleurs.

— Et c'est justice. Il n'y a pas de plus grand péché que le meurtre. Je prierai pour toi, mais si tu veux que mes prières soient efficaces, fais vœu de ne plus jamais toucher quelqu'un, même du doigt, ta vie durant.

— Ce n'est pourtant pas avec intention que j'ai tué, répondit Ursus.

Chilon, qui voulait se garantir contre toute fâcheuse

occurrence, ne cessa de représenter à Ursus le meurtre comme une abomination et de l'engager à faire ce vœu.

Causant ainsi, ils arrivèrent devant la maison. Le cœur de Chilon recommença à battre d'inquiétude. Dans son effroi, il lui semblait qu'Ursus lui jetait des regards féroces !

— Jolie consolation, s'il me tue sans intention. Je préférerais qu'il fût frappé de paralysie et avec lui tous les Lygiens : exauce ma prière, Zeus, si tu le peux.

Et il s'emmitouflait de plus en plus dans sa bure gauloise, répétant qu'il redoutait le froid. Lorsque enfin, après avoir traversé le vestibule et la première cour, ils pénétrèrent dans un couloir aboutissant au petit jardin de la maison, le Grec dit :

— Permets-moi de reprendre haleine ; sinon je ne pourrai ni m'entretenir avec Vinicius, ni lui donner de salutaires conseils.

Il s'arrêta. En effet, quoiqu'il se répétât qu'aucun danger ne le menaçait, il se sentait défaillir à la seule pensée de se retrouver parmi ces gens mystérieux qu'il avait vus à l'Ostrianum.

Des chants venaient de la petite maison.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Tu te prétends chrétien, et tu ignores qu'après chaque repas nous avons l'habitude d'honorer notre Sauveur par des hymnes, répondit Ursus. Myriam est sans doute de retour avec son fils, et peut-être l'Apôtre est-il avec eux, car chaque jour il rend visite à la veuve et à Crispus.

— Conduis-moi directement auprès de Vinicius.

Dans la chambre, il faisait assez sombre ; c'était une soirée d'hiver, très nuageuse, et la flamme des lampes dissipait mal l'obscurité. En cet homme encapuchonné Vinicius devina le Grec plutôt qu'il ne le reconnut. Et

Chilon, ayant distingué dans le coin de la salle un lit, et sur ce lit Vinicius, se dirigea vers le tribun sans regarder personne, convaincu qu'auprès de lui il serait plus en sûreté qu'auprès des autres.

— Oh ! seigneur, pourquoi n'as-tu pas suivi mes conseils ! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Tais-toi, dit Vinicius, et écoute.

Ses yeux perçants dardés sur Chilon, il se mit à parler lentement et en appuyant sur les mots, pour que chacun d'eux fût compris comme un ordre et restât à jamais gravé dans la mémoire du Grec.

— Croton s'est jeté sur moi, il voulait m'assassiner et me dépouiller. Tu comprends ? Je l'ai donc tué, et ces gens-là ont pansé les blessures que j'avais reçues dans la lutte.

Chilon devina sur-le-champ que, si Vinicius parlait ainsi, ce ne pouvait être qu'en raison d'une entente avec les chrétiens, et que par conséquent il voulait qu'on le crût.

Il le vit également à sa mine ; aussitôt, sans montrer le moindre doute ou le moindre étonnement, il s'écria :

— Ah ! c'était une fameuse canaille ! Seigneur, je t'avais pourtant conseillé de ne pas te fier à lui. Mes fréquentes exhortations n'ont servi de rien. Dans tout le Hadès, on ne trouvera pas de supplice digne de lui. Attaquer son bienfaiteur, un seigneur si magnanime... par Pollux !

A ce moment, il se souvint que pendant la route il s'était présenté à Ursus comme chrétien, et il s'arrêta court.

— N'eût été la sica que j'avais sur moi, il m'aurait tué, continua Vinicius.

— Je bénis l'instant où je t'ai recommandé de te munir au moins d'un couteau.

Mais Vinicius tourna vers lui son regard interrogateur et demanda :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Comment ? Ne t'ai-je pas dit, seigneur, que j'ai fait des vœux pour ta santé ?

— Et rien de plus ?

— Et je me disposais justement à te rendre visite, lorsque ce brave homme est venu me dire que tu me demandais.

— Voici une tablette : tu iras chez moi, et tu la remettras à mon affranchi. Il y est écrit que je pars pour Bénévent. Tu ajouteras que je suis parti ce matin même, appelé par une lettre pressante de Pétrone.

Il répéta avec insistance :

— Je suis parti pour Bénévent. Tu comprends !

— Tu es parti, seigneur, et je t'ai même fait mes adieux ce matin à la Porte Capène, et, depuis ton départ, une telle tristesse s'est emparée de moi, que, si ta générosité n'y veille, j'en mourrai, à force de soupirer comme soupirait la malheureuse épouse de Zethos après la mort d'Ityl.

Quoique malade, habitué à l'agilité d'esprit du Grec, Vinicius ne put s'empêcher de sourire. Satisfait d'ailleurs que Chilon l'eût compris à demi-mot, il dit :

— Eh bien ! je vais ajouter quelques lignes pour que l'on essuie tes larmes. Donne-moi la lampe.

Chilon, déjà complètement tranquillisé, se leva et décrocha du mur une des lampes allumées.

Mais ce mouvement fit glisser le capuchon qui lui couvrait la tête, et la pleine lumière tomba sur sa figure. Glaucos bondit de son banc et se campa devant lui.

— Ne me reconnais-tu pas, Céphase ? demanda-t-il.

Sa voix avait quelque chose de si terrible qu'un frisson parcourut tous les assistants...

Chilon souleva la lampe, et presque aussitôt la laissa choir. Puis, il se plia en deux et se mit à gémir.

— Je ne suis pas Céphase... ce n'est pas moi ! Pitié !

— Voilà l'homme qui m'a vendu, dit Glaucos, celui qui m'a ruiné, ainsi que ma famille !

Vinicius sut alors que le médecin qui l'avait pansé était ce Glaucos dont, lui aussi, connaissait l'histoire.

Pour Ursus, ces quelques instants et les paroles de Glaucos avaient été comme un éclair dans les ténèbres ; il reconnut Chilon. Lui empoignant les deux bras, il les ramena en arrière.

— C'est lui, s'écria-t-il, qui m'a persuadé d'assassiner Glaucos !

— Pitié ! gémissait Chilon... Seigneur, criait-il en se tournant vers Vinicius, sauve-moi ! J'ai eu confiance en toi, intercède pour moi... Ta lettre... je la remettrai... seigneur ! seigneur !

Mais Vinicius était indifférent à ce qui se passait, d'abord parce que tous les exploits du Grec lui étaient connus, et ensuite parce que son cœur était inaccessible à la pitié. Et il dit :

— Enterrez-le dans le jardin. Un autre portera ma lettre.

Il sembla à Chilon que ces paroles étaient l'arrêt suprême. Sous la terrible étreinte d'Ursus ses os commençaient à craquer ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Au nom de votre Dieu, pitié ! criait-il. Je suis chrétien !... La paix soit avec vous ! Je suis chrétien, et si vous ne me croyez pas, baptisez-moi encore une fois, deux fois, dix fois ! Glaucos, c'est une erreur. Laissez-moi parler ! Faites de moi un esclave !... Ne me tuez pas ! pitié !

Et sa voix, étranglée par la douleur, s'affaiblissait de plus en plus, quand, de l'autre côté de la table, l'Apôtre Pierre se leva, et dit dans le silence :

— Le Sauveur nous a prescrit : « Si ton frère a péché

envers toi, punis-le ; mais s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il a péché sept fois contre toi dans la journée, et s'il s'est tourné sept fois vers toi en te disant : « Je me repens », — pardonne-lui. »

Le silence fut plus profond encore.

Glaucos resta un long moment le visage caché dans ses mains. Enfin il dit :

— Céphase, que Dieu te pardonne tes torts envers moi, comme je te les pardonne au nom du Christ !

Et Ursus, ayant lâché le bras du Grec, reprit :

— Que le Sauveur me pardonne comme je te pardonne !

Chilon s'était affaissé. Appuyé sur ses mains, il tournait la tête comme un animal pris dans des rets et jetait des regards affolés, cherchant d'où lui viendrait la mort. Il n'en croyait encore ni ses yeux ni ses oreilles, et n'osait espérer qu'on lui eût fait grâce.

Peu à peu il revint à lui ; ses lèvres blêmes tremblaient encore d'épouvante. L'Apôtre lui dit :

— Va-t'en en paix !

Chilon se leva ; mais il était incapable de parler. Instinctivement il s'approcha du lit de Vinicius, comme pour implorer l'aide du tribun ; il n'avait pas eu le temps de réfléchir que celui-là même l'avait condamné, qui avait été jusqu'à un certain point son complice et qui avait fait usage de lui, tandis que ceux contre qui il avait agi lui pardonnaient. Pour l'instant, son regard n'exprimait que l'étonnement et la méfiance. Quoiqu'il eût fini par s'apercevoir qu'on le laissait libre, il avait hâte de se tirer sain et sauf d'entre les mains de ces gens incompréhensibles, dont la bonté l'effrayait presque autant que l'eût terrifié leur cruauté. Il s'imaginait que, s'il demeurait là plus longtemps, des choses imprévues pouvaient encore survenir.

— Donne la lettre ! seigneur, donne la lettre !

Il saisit la tablette que lui tendait Vinicius, adressa un salut aux chrétiens, un autre au malade, et, courbé, se glissa le long de la muraille jusqu'à la porte, puis se précipita dehors.

Dans le petit jardin, au milieu de l'obscurité, la frayeur fit de nouveau se dresser ses cheveux: il était convaincu qu'Ursus allait fondre sur lui et le tuer à la faveur de la nuit. Il aurait volontiers pris la fuite, mais ses jambes lui refusaient obéissance ; elles ne tardèrent pas à devenir complètement inertes: Ursus, en effet, était à côté de lui.

Chilon tomba la face contre terre et se mit à gémir :

— Ursus... au nom du Christ...

Mais Ursus répondit :

— Ne crains rien. L'Apôtre m'a ordonné de t'accompagner jusqu'à la porte, pour que tu ne t'égares pas dans l'obscurité. Si les forces te manquent, je te reconduirai jusque chez toi.

Chilon releva la tête.

— Que dis-tu ? quoi ? tu ne me tueras pas ?

— Non, je ne te tuerai pas, et si je t'ai saisi trop violemment, et t'ai endommagé les os, pardonne-moi.

— Aide-moi à me relever, dit le Grec. Tu ne me tueras pas, n'est-ce pas ? Reconduis-moi jusqu'à la rue ; ensuite, j'irai seul.

Ursus le releva comme une plume, puis le mena par un sombre couloir jusqu'à la seconde cour, puis au vestibule qui s'ouvrait sur la rue. Dans le corridor, Chilon se répétait : « C'en est fait de moi, » et il ne fut rassuré que quand ils se trouvèrent dehors. Alors il dit :

— J'irai seul maintenant.

— Que la paix soit avec toi !

— Et avec toi ! et avec toi ! Laisse-moi reprendre haleine.

Et, dès qu'Ursus se fut retiré, il respira à pleins poumons. Il se tâtait les hanches et les côtes comme pour se convaincre qu'il était bien en vie ; puis il détala.

Cinquante pas plus loin, il s'arrêtait, disant :

— Mais pourquoi donc ne m'ont-ils pas tué ?

Et malgré ses entretiens avec Euricius au sujet de la doctrine chrétienne, malgré la conversation qu'il avait eue avec Ursus sur les bords du fleuve, malgré tout ce qu'il avait entendu à l'Ostrianum, il ne sut trouver de réponse à cette question.

CHAPITRE III

Vinicius ne pouvait se rendre compte non plus de ce qui s'était passé, et dans le fond de son âme il n'était pas moins stupéfait que Chilon. Que ces gens se fussent conduits avec lui comme ils avaient fait, et qu'au lieu de se venger de son agression, ils eussent soigneusement pansé ses plaies, il l'attribuait un peu à la doctrine qu'ils professaient, pour une grande part à Lygie, et aussi à l'importance de sa personne. Mais leur manière d'agir à l'égard de Chilon dépassait complètement sa conception de ce qu'était capable de pardonner un être humain. Et, malgré lui, cette question se présentait à son esprit : « Pourquoi n'ont-ils pas tué le Grec ? »

Ils pouvaient pourtant le faire impunément. Ursus aurait enterré son corps dans le jardin, ou l'aurait jeté de nuit dans le Tibre, qui, à cette époque de crimes nocturnes perpétrés par César lui-même, rejetait des cadavres humains si souvent, que personne ne cherchait à savoir d'où ils venaient.

En outre, d'après Vinicius, les chrétiens non seulement auraient pu tuer Chilon, mais encore ils auraient dû le faire. La pitié n'était pas, à vrai dire, absolument étrangère au monde auquel appartenait le jeune patricien; les Athéniens lui avaient même consacré un autel

et s'étaient longtemps opposés à l'introduction chez eux des combats de gladiateurs. On avait vu, à Rome, des vaincus auxquels la grâce avait été octroyée, — témoin ce Callicrate, roi des Bretons, qui, fait prisonnier, avait été largement doté par Claude et vivait libre dans la ville. Mais la vengeance pour une injure personnelle semblait à Vinicius, ainsi qu'à tout le monde, équitable. Il avait bien entendu professer, à l'Ostrianum, que l'on devait aimer même ses ennemis ; mais c'était pour lui une théorie sans application dans la vie pratique.

« Pourquoi, se demandait-il encore, si les chrétiens ne voulaient eux-mêmes mettre à mort Chilon, ne l'ont-ils pas remis entre les mains de la justice ? pourquoi l'Apôtre enseigne-t-il que, si quelqu'un a été sept fois coupable, on doit lui pardonner sept fois ? et pourquoi Glaucos a-t-il dit à Chilon : « Que Dieu te pardonne comme je te pardonne ! » Car enfin Chilon lui avait causé le tort le plus épouvantable. A la seule pensée de ce qu'il ferait, lui, Vinicius, à quelqu'un qui, par exemple, eût tué Lygie, il sentit son sang bouillonner. Il n'y avait pas de tortures qu'il n'eût infligées à l'assassin ! Et celui-là avait pardonné ! Bien plus, Ursus aussi avait pardonné, — cet Ursus qui, en réalité, pouvait impunément tuer à Rome qui il voulait, car il n'avait ensuite qu'à tuer le roi du bocage de Nemora et à prendre sa place. Est-ce que le gladiateur qui était revêtu de cette dignité, à laquelle on ne pouvait prétendre que par le meurtre du « roi » précédent, aurait résisté à cet homme auquel Croton n'avait pu résister ?

A toutes ces questions, il n'était qu'une réponse : s'ils ne tuaient pas, c'est qu'ils portaient en eux une bonté comme il n'en avait pas existé dans le monde, et un amour si infini de l'humanité, qu'il leur commandait d'oublier les offenses, d'oublier leur propre bonheur, et

d'oublier leurs misères, — un amour enfin qui leur commandait de vivre pour les autres. Et quelle récompense ces hommes espéraient-ils ? Vinicius l'avait entendu dire à l'Ostrianum, mais cela ne lui entrait pas dans la tête. En revanche, il trouvait que leur vie terrestre, avec l'obligation de renoncer, au profit des autres, à tout ce qui est bien-être et plaisir, ne pouvait être que misérable. Aussi, outre la stupéfaction, il y avait de la pitié et une nuance de mépris dans ce qu'il pensait des chrétiens. Il voyait en eux des brebis destinées tôt ou tard à être pâture aux loups, et son caractère romain n'admettait pas qu'on se laissât dévorer. Cependant une chose le frappa ; c'est qu'après le départ de Chilon une joie profonde rayonnait sur toutes les faces. L'Apôtre s'approcha de Glaucos, lui imposa les mains et dit :

— Le Christ, en toi, a triomphé !

Glaucos leva les yeux au ciel, comme si une félicité inattendue l'inondait. Vinicius, qui aurait plutôt compris la joie de la vengeance enfin assouvie, regardait avec des yeux dilatés, comme il eût regardé des fous. Il vit, non sans une indignation intérieure, Lygie appuyer ses lèvres royales sur la main de cet homme qui avait l'apparence d'un esclave, et il lui parut que le monde était renversé. Puis arriva Ursus, qui raconta comment il avait reconduit Chilon dans la rue et comment il lui avait demandé pardon des avaries qu'il avait fait subir à ses os, sur quoi l'Apôtre lui donna aussi sa bénédiction. Alors Crispus proclama que ce jour était un jour de grande victoire. A ce mot de victoire, Vinicius perdit complètement le fil de ses pensées.

Mais Lygie lui ayant présenté de nouveau une boisson rafraîchissante, il lui retint un instant la main et demanda :

— Alors toi aussi tu m'as pardonné ?

— Nous sommes chrétiens, il nous est défendu de conserver de la rancune dans nos cœurs.

— Lygie, dit alors Vinicius, quel que soit ton Dieu, je lui offrirai cent bœufs en sacrifice, pour cela seul qu'il est ton Dieu.

Elle répliqua :

— Tu l'honoreras en ton cœur, lorsque tu auras appris à l'aimer.

— Uniquement parce qu'il est ton Dieu, répéta Vinicius d'une voix étouffée.

Il ferma les yeux, une faiblesse l'ayant pris encore une fois.

Lygie sortit, mais revint bientôt ; elle s'approcha pour s'assurer qu'il dormait. La sentant près de lui, Vinicius ouvrit les yeux et sourit ; elle lui baissa légèrement les paupières de sa main, comme si elle eût voulu l'obliger à dormir. Il se sentit alors envahi par une grande douceur, en même temps que sa faiblesse augmentait. La nuit, déjà complètement tombée, amenait avec elle une fièvre plus intense. Il ne pouvait s'endormir, et des yeux il suivait Lygie en ses allées et venues. De temps à autre, il tombait dans un demi-sommeil qui lui permettait de voir et d'entendre tout ce qui se passait autour de lui, mais dans lequel la réalité se mêlait aux visions de la fièvre.

Il lui semblait que, dans un vieux cimetière abandonné, s'élevait un temple en forme de tour ; Lygie était la prêtresse de ce temple. Il ne la perdait pas de vue. Il la voyait au sommet de la tour, un luth à la main, en pleine lumière, semblable à ces prêtresses qui, la nuit, chantent des hymnes en l'honneur de la lune, et qu'il avait vues en Orient. Lui-même gravissait avec peine les tortueux escaliers dans le but de l'enlever ; derrière lui rampait Chilon, claquant des dents de terreur, et

répétant : « Ne fais pas cela, seigneur, car c'est une prêtresse, et Lui la vengera ...» Vinicius ne savait qui était ce Lui, mais il comprenait qu'il allait commettre un sacrilège et ressentait une immense terreur. Parvenu à la balustrade qui entourait le sommet de la tour, il apercevait soudain, à côté de Lygie, l'Apôtre à la barbe argentée, qui disait : « Ne porte pas la main sur elle, car elle m'appartient. » Et l'Apôtre entraînait Lygie sur les rayons de la lune, comme sur un chemin conduisant au ciel, tandis que Vinicius leur tendait les bras, les suppliant de l'emmener avec eux.

Là il se réveilla et regarda devant lui. Sur son haut trépied, le foyer détisé jetait encore quelques lueurs. Ils étaient tous assis devant le feu, et se chauffaient, car la nuit était fraîche, et dans la chambre il faisait froid. Vinicius voyait la buée qui s'échappait de leurs lèvres. Au milieu du groupe l'Apôtre ; à ses pieds, sur un bas tabouret, Lygie; plus loin Glaucos, Crispus et Myriam ; et aux extrémités, d'un côté Ursus, de l'autre Nazaire, le fils de Myriam, jeune garçon à la figure charmante et aux longs cheveux noirs.

Lygie écoutait, les yeux levés vers l'Apôtre; toutes les têtes étaient tournées vers lui. Il parlait à voix basse, Vinicius se mit à l'examiner avec une sorte de crainte superstitieuse, presque égale à celle qu'il avait éprouvée dans son rêve. L'idée lui vint que dans sa fièvre il avait vu la vérité et que ce vénérable étranger venu des rivages lointains lui enlevait effectivement Lygie et l'emmenait par des chemins inconnus. Il était en outre convaincu que le vieillard parlait de lui, et qu'il proposait un moyen de le séparer d'elle, tant il lui semblait impossible qu'on pût parler d'autre chose; faisant donc appel à toute sa présence d'esprit, il écouta ce que disait Pierre.

L'Apôtre prononçait le nom du Christ.

— Ils ne vivent que de ce nom-là, pensa Vinicius.

Le vieillard racontait l'arrestation du Maître :

— Une troupe de soldats vint avec les serviteurs des prêtres pour s'emparer de Lui. Lorsque le Sauveur leur demanda qui ils cherchaient, ils répondirent : « Jésus de Nazareth. » Mais lorsqu'il leur dit : « C'est moi ! » — ils tombèrent la face contre terre et n'osèrent porter la main sur Lui. Et ce n'est qu'après l'avoir questionné une seconde fois qu'ils Le saisirent.

Ici l'Apôtre s'interrompit, étendit les mains vers le feu et dit :

— La nuit était fraîche comme aujourd'hui, mais mon cœur bouillonnait. Je tirai mon glaive pour Le défendre et je coupai l'oreille au serviteur de l'archiprêtre. Je L'aurais défendu, mieux que ma propre vie, s'Il ne m'avait dit : « Remets ton glaive au fourreau : ne dois-je pas vider le calice que m'a présenté mon Père ?... » Alors ils s'emparèrent de Lui et Le ligotèrent...

L'Apôtre, ayant ainsi parlé, porta ses mains à son front et se tut, voulant, avant de continuer son récit, se rendre maître de ses souvenirs.

Mais Ursus, indigné, s'écria :

— Tant pis, quoi qu'il dût advenir... moi j'aurais...

Mais il s'interrompit brusquement, car Lygie avait posé un doigt sur ses lèvres. On n'entendit plus que la respiration haletante du colosse, et on sentait que la tempête grondait en son âme ; quoique toujours prêt à baiser les pieds de l'Apôtre, il ne pouvait dans sa conscience approuver cette conduite. Si quelqu'un avait porté la main sur le Sauveur en sa présence, et s'il avait été avec Lui, cette nuit-là, oh ! alors, soldats, serviteurs des prêtres, et domestiques, il aurait tout pulvérisé. Et les larmes lui venaient aux yeux : c'était pour lui, en même temps que des regrets, un cas de conscience, car,

en agissant ainsi, il eût désobéi au Sauveur et empêché la rédemption du monde.

Un moment après, Pierre continua son récit, mais la fièvre avait replongé Vinicius dans un demi-sommeil. Ce qu'il venait d'entendre se confondait dans son esprit avec ce que l'Apôtre avait raconté la nuit précédente à l'Ostrianum, à propos de cette journée où le Christ était apparu sur les bords du lac de Tibériade.

Il voyait une nappe d'eau immense sur laquelle flottait une barque de pêcheur et dans cette barque Pierre et Lygie. Lui-même nageait de toutes ses forces derrière eux, mais la douleur qu'il ressentait à son bras cassé l'empêchait de les rejoindre. La tempête lui jetait les vagues dans les yeux et il allait se noyer; et d'une voix suppliante il implorait du secours. Alors Lygie s'agenouillait devant l'Apôtre qui faisait virer la barque et lui tendait une rame ; Vinicius s'y raccrochait et, avec leur aide, se hissait dans le canot au fond duquel il tombait inerte.

Il lui sembla ensuite qu'il s'était redressé et qu'il voyait une foule de gens qui suivaient la barque à la nage. Les vagues leur couvraient la tête d'écume ; de quelques-uns on n'apercevait plus que les mains. Mais Pierre sauvait tous ceux qui se noyaient, et les recueillait dans l'embarcation, qui s'élargissait comme par miracle. En peu de temps, elle se trouva remplie par une multitude aussi grande que celle qui s'était réunie à l'Ostrianum, et à la fin plus grande même. Lui se demandait avec étonnement comment tout ce monde pouvait y trouver place et il craignait qu'elle ne coulât. Mais Lygie le rassurait et lui montrait une lumière sur un rivage lointain vers lequel ils se dirigeaient.

Alors le rêve de Vinicius se confondit de nouveau avec ce qu'il avait entendu dire à l'Ostrianum par

l'Apôtre sur l'apparition du Christ au bord du lac. A présent, dans cette lumière, il voyait se dessiner une figure vers laquelle Pierre orientait la barque. A mesure qu'ils approchaient, l'air devenait plus doux, la mer plus calme et la lumière plus intense. La foule chantait un hymne très lent, l'atmosphère s'imprégnait de nard, l'eau s'irisait comme du reflet des lis et des roses enfouis dans ses profondeurs. Enfin, les flancs de la barque touchèrent légèrement le sable. Lygie prit alors Vinicius par la main et lui dit : « Viens, je te conduirai, » et elle l'entraîna dans la lumière.

. . . . . .

Vinicius se réveilla, mais il ne retrouva pas immédiatement le sentiment de la réalité. Il lui sembla encore, pendant un certain temps, qu'il était près du lac, entouré de la multitude. Sans savoir pourquoi, il se mit à chercher Pétrone, s'étonnant de ne pouvoir l'y rencontrer. La vive clarté venant de la cheminée, près de laquelle il n'y avait plus personne, finit de le réveiller complètement. Les tisons d'olivier se consumaient lentement sous leur cendre rose, mais les bûchettes de pin qui venaient évidemment d'être jetées sur le brasier pétillaient en lançant des flammes, à la lueur desquelles Vinicius aperçut Lygie assise non loin de son lit.

Il se sentit ému jusqu'au fond de l'âme. Elle avait passé la nuit précédente à l'Ostrianum ; durant toute la journée, elle avait été occupée à le soigner ; maintenant encore, tandis que les autres reposaient, elle veillait seule près de lui. Immobile sur son siège, elle fermait les yeux. Vinicius ne savait pas si elle dormait ou si elle était plongée dans ses pensées. Il contemplait son profil, ses cils abaissés, ses mains croisées sur ses genoux, et dans le cerveau du païen une conception nouvelle commençait à éclore. Ainsi, à côté de la beauté

grecque ou romaine, sûre d'elle-même et si fière dans sa nudité triomphante, il existait au monde une autre beauté, une beauté nouvelle, absolument chaste, et dans laquelle résidait une âme nouvelle aussi.

Il ne pouvait se décider à donner à Lygie le nom de chrétienne, mais en pensant à elle il ne la séparait plus de la doctrine qu'elle confessait. Lygie seule, qu'il avait offensée, veillait sur lui pendant que les autres reposaient. C'était parce que sa doctrine le lui ordonnait : cette conviction, qui le pénétrait d'admiration pour l'enseignement du Christ, lui était, en même temps, pénible. Il aurait préféré que Lygie eût agi ainsi par amour de lui, de sa figure, de ses yeux, de ses formes sculpturales, en un mot pour tous ces motifs qui avaient décidé tant de Grecques et de Romaines à enlacer son cou de leurs bras brillants.

Brusquement, il sentit que, si elle avait été comme les autres femmes, il l'eût trouvée moins parfaite.

Cependant, elle avait ouvert les yeux et, remarquant que Vinicius la regardait, elle s'approcha et lui dit :

— Je suis auprès de toi.

Et il répondit :

— J'ai vu ton âme dans mon rêve.

CHAPITRE IV

Le lendemain, il se réveilla très affaibli encore, mais sans fièvre ; il lui semblait avoir entendu le bruit d'une conversation ; mais, quand il ouvrit les yeux, Lygie n'était plus auprès de lui. Ursus, penché devant la cheminée, fouillait la cendre grise, y cherchant une braise ardente ; puis il attisa le charbon, et le souffle de ses poumons avait la force d'un soufflet de forge. Vinicius se rappela que cet homme, la veille, avait écrasé Croton, et il regarda, en habitué des arènes, ce torse cyclopéen et ces cuisses monumentales.

— Il ne m'a pas tordu le cou, grâces en soient rendues à Mercure ! pensa-t-il. Mais, par Pollux ! si les autres Lygiens lui ressemblent, ils donneront du fil à retordre à nos légions du Danube.

Il appela :

— Hé, esclave !

Ursus retira sa tête de la cheminée et dit, en souriant presque amicalement :

— Que Dieu t'accorde, seigneur, une bonne journée et une bonne santé ; mais je suis un homme libre, et non un esclave.

Vinicius, qui avait l'intention de le questionner sur la patrie de Lygie, éprouva quelque satisfaction à ces pa-

roles, car une conversation avec un homme libre, même de basse extraction, froissait moins sa dignité de Romain et de patricien qu'une conversation avec un esclave, que ni la loi ni les mœurs ne reconnaissaient pour un être humain.

— Tu ne fais donc pas partie des gens d'Aulus? demanda-t-il.

— Non, seigneur, je sers Callina, de même que j'ai servi sa mère, mais de mon plein gré.

Il réintroduisit sa tête dans la cheminée pour attiser les charbons sur lesquels il avait précédemment jeté du bois, puis il l'en retira et dit :

— Chez nous, il n'y a pas d'esclaves.

Vinicius lui demanda :

— Où est Lygie ?

— Elle vient de sortir, et c'est moi qui dois faire cuire ton déjeuner. Elle t'a veillé toute la nuit.

— Pourquoi ne l'as-tu pas remplacée ?

— Parce qu'elle l'a voulu ainsi : je n'avais qu'à obéir.

Ses yeux s'assombrirent, et il ajouta au bout d'un instant :

— Si je ne lui avais pas obéi, tu ne vivrais plus.

— Regrettes-tu donc de ne pas m'avoir tué ?

— Non, seigneur, le Christ n'a pas ordonné de tuer.

— Et Atacins ? et Croton ?

— Je n'ai pas pu faire autrement, murmura Ursus.

Et il regarda avec un désespoir comique ses mains qui visiblement étaient restées païennes, quoique son âme eût reçu le baptême.

Ensuite il posa une marmite près du feu, et, accroupi devant la cheminée, il fixa sur la flamme ses yeux pensifs.

— C'est ta faute, seigneur, dit-il enfin ; pourquoi as-tu porté la main sur elle, sur une fille de roi ?

Au premier moment, Vinicius frémit en entendant un rustre, un barbare, lui parler avec une telle familiarité, et même oser le blâmer. A toutes les choses invraisemblables auxquelles il se heurtait depuis l'avant-dernière nuit, venait se joindre celle-là encore ! Mais le désir d'apprendre quelques détails sur la vie de Lygie fut plus fort que l'irritation.

Il se mit à poser au géant des questions sur la guerre des Lygiens contre Vannius et les Suèves. Ursus s'exécuta sans se faire prier, mais il ne pouvait ajouter grand'chose à ce qu'Aulus Plautius avait jadis narré à Vinicius. Celui-ci écoutait cependant avec plaisir, — son orgueil immense était agréablement flatté de ce qu'un témoin oculaire affirmât l'origine royale de Lygie. Comme fille de roi, elle pouvait occuper à la cour de César une situation aussi élevée que les descendantes des premières familles, d'autant plus que les Lygiens n'avaient jamais été en guerre avec Rome, et que, quoique barbares, ils étaient redoutables : ils comptaient, au témoignage d'Atelius Hister même, « une quantité innombrable » de guerriers, témoignage qui se trouva confirmé par ces paroles d'Ursus :

— Nous demeurons dans les forêts, mais notre pays est si vaste que personne n'en connaît la limite, et la population y est nombreuse. Au milieu de ces forêts s'élèvent des villes construites en bois, où l'on trouve de grandes richesses, car le butin que font ailleurs les Semnones, les Marcomans, les Vandales et les Quades, nous le leur enlevons. Ils n'osent s'aventurer sur notre territoire, et ce n'est que lorsque le vent souffle de chez eux qu'ils mettent le feu à nos forêts. Nous n'avons pas peur d'eux, ni même du César romain.

— Les dieux ont donné aux Romains la souveraineté sur toute la terre, dit sévèrement Vinicius.

— Les dieux sont des mauvais esprits, répondit Ursus avec simplicité, et là où il n'y a pas de Romains, il n'y a pas de souveraineté romaine.

Il attisa le feu et continua, comme se parlant à lui-même :

— Lorsque César fit enlever Callina, je voulus partir là-bas, dans nos forêts, appeler les Lygiens au secours de la fille du roi. Et les Lygiens se seraient mis en marche vers le Danube, parce que c'est un peuple bon, quoique païen. Et puis je leur aurais porté « la bonne nouvelle ». Mais cela viendra un jour ; lorsque Callina sera rentrée chez Pomponia, je la saluerai et la prierai de me permettre d'aller les retrouver, car le Christ est né bien loin, et ils n'ont même pas entendu parler de Lui. Il savait mieux que moi où il devait naître, mais s'il était venu au monde chez nous, dans la forêt, nous ne l'aurions certainement pas martyrisé, nous aurions élevé l'Enfant, nous aurions eu soin qu'il eût toujours en abondance du gibier, des champignons, des peaux de castor, de l'ambre. Tout ce que nous aurions pillé chez les Suèves et les Marcomans, nous le lui aurions donné, afin qu'il vécût dans la richesse et le bien-être.

Il rapprocha du feu la marmite avec le brouet destiné à Vinicius, et se tut. Sa pensée errait à travers les forêts lygiennes. Cependant la marmite bouillait, bouillait. Quand le brouet, enfin versé dans une écuelle profonde, eut suffisamment refroidi, Ursus reprit :

— Glaucos a dit que tu devais bouger le moins possible, que tu devais éviter de remuer même ton bras valide, et Callina m'a ordonné de te faire manger.

S'étant assis auprès du lit, il puisa le brouet dans

l'écuelle avec un petit gobelet qu'il présentait aux lèvres du malade. Et il mettait dans cet acte une telle sollicitude, il y avait un si bon sourire dans ses yeux bleus, que Vinicius ne pouvait croire que ce fût là le terrible personnage de la veille.

Pour la première fois de sa vie, le jeune patricien se prit à réfléchir sur ce qui pouvait se passer dans la poitrine d'un rustaud, d'un serviteur et d'un barbare.

Cependant Ursus se montrait nourrice aussi maladroite que pleine d'attentions. Le gobelet disparaissait entre ses doigts herculéens, au point qu'il ne restait plus de place pour les lèvres de Vinicius. Après quelques essais infructueux, le géant fort embarrassé dit :

— Il me serait plus facile de traîner un aurochs hors de son gîte.

Vinicius avait souvent vu dans les cirques ces terribles « uri » amenés des forêts du Nord, que les plus vaillants bestiaires ne chassaient qu'avec crainte et qui ne le cédaient qu'aux seuls éléphants pour la masse et la force.

— Aurais-tu donc essayé de saisir ces bêtes-là par les cornes ? demanda-t-il avec stupéfaction.

— Tant que vingt hivers n'eurent passé sur ma tête, je n'osai pas, répliqua Ursus ; mais ensuite cela m'est arrivé.

Et de nouveau il présenta le brouet à Vinicius, mais plus maladroitement encore.

— Il faut que je fasse venir Myriam ou Nazaire, dit-il.

Une tête pâle, écartant la portière, se montra :

— Je viens vous aider, dit Lygie.

Et elle sortit un instant après du cubicule, où visiblement elle se disposait à dormir, car ses cheveux étaient dénoués, et elle n'avait pour tout vêtement qu'un

capitium. Vinicius, dont le cœur s'était mis à battre plus rapidement dès qu'il l'avait aperçue, lui reprocha de n'avoir pas encore songé à se reposer, mais elle répondit gaiement :

— J'allais justement dormir, mais je vais d'abord remplacer Ursus.

Elle prit le gobelet, s'assit sur le bord du lit et commença à faire manger Vinicius confus et heureux à la fois. Comme elle se penchait vers lui, il sentit la chaleur de son corps, les flots de sa chevelure lui frôlèrent la poitrine, et il pâlit d'émoi; mais, dans le trouble et l'emportement de la passion, il comprenait aussi que nulle tête au monde ne lui était aussi chère et que le monde entier n'était plus rien pour lui.

Naguère il convoitait Lygie, maintenant il l'aimait de tout son cœur. Naguère, dans sa manière de vivre et dans ses sentiments, il se montrait un égoïste aveugle et sans scrupule : maintenant, il pensait à elle aussi.

Il refusa bientôt de manger et, quoiqu'il eût une joie extrême à la regarder et à la sentir près de lui, il dit :

— C'est assez, va te reposer, ma divine.

— Ne m'appelle pas ainsi, répondit-elle : il n'est pas convenable que je t'entende me parler de la sorte.

Cependant elle lui sourit, puis elle prétendit qu'elle n'avait plus sommeil, qu'elle n'éprouvait plus de fatigue et qu'elle n'irait se reposer qu'après l'arrivée de Glaucos. Il écoutait ses paroles comme une musique, le cœur envahi par une émotion, une gratitude, un ravissement croissants, et il se creusait la tête pour trouver le moyen de lui témoigner sa reconnaissance.

— Lygie, dit-il après un court silence, je ne te connaissais pas auparavant. Maintenant je sais que j'ai pris un mauvais chemin pour arriver jusqu'à toi. Je te dis

donc : Retourne chez Pomponia Græcina, et sois convaincue qu'à l'avenir personne ne portera la main sur toi.

Le visage de Lygie s'attrista subitement.

— Je serais heureuse, répliqua-t-elle, de la voir, même de loin, mais je ne puis plus retourner chez elle.

— Pourquoi ? demanda Vinicius avec étonnement.

— Nous, chrétiens, savons, par Acté, ce qui se passe au Palatin. N'as-tu donc pas entendu dire que, peu de temps après ma fuite, avant son départ pour Naples, César avait mandé Aulus et Pomponia, qu'il les avait menacés de sa colère, pensant qu'ils m'avaient aidée à fuir ? Heureusement, Aulus put lui répondre : « Tu sais, seigneur, que jamais mensonge ne sortit de ma bouche ; je te jure que nous ne l'avons pas aidée à fuir et que, pas plus que toi, nous ne savons ce qu'elle est devenue. » César le crut, puis oublia tout ; et moi, d'après les conseils des anciens d'entre nous, je n'ai jamais écrit à ma mère, afin qu'elle puisse toujours jurer ne rien savoir sur mon compte, car il ne nous est pas permis de mentir, même si notre vie est en jeu. C'est seulement par quelques échos lointains que Pomponia a appris que je suis vivante et en sûreté.

Au souvenir de Pomponia, ses yeux se remplirent de larmes ; mais bientôt elle se calma et dit :

— Je sais bien que Pomponia me regrette beaucoup, mais nous avons des consolations inconnues des autres hommes.

— Oui, répliqua Vinicius, votre consolation, c'est le Christ ; moi, je ne puis vous comprendre.

— Pour nous il n'existe pas de séparations, il n'y a ni douleurs ni souffrances et, si elles adviennent, elles se changent en joies. La mort elle-même, qui pour vous est la fin de la vie, en est pour nous le commencement :

c'est l'échange d'un bonheur médiocre et trouble contre un bonheur immense, calme et éternel.

— Mais toi, réponds, es-tu heureuse ?

— Oui, répliqua Lygie. En confessant le Christ, je ne puis être malheureuse !

Vinicius la regarda comme si ce qu'elle venait de dire dépassait les bornes de l'entendement humain.

— Et tu ne voudrais pas retourner chez Pomponia ?

— Je le voudrais de toute mon âme : et j'y retournerai si telle est la volonté de Dieu.

— Je te dis donc : retourne chez elle ; et, je te le jure sur mes dieux lares, je ne porterai pas la main sur toi.

— Non. Je ne puis exposer mes proches au danger. César n'aime pas la famille des Plautius. Mon retour serait vite connu de toute la ville, et Néron ne manquerait pas de l'apprendre par ses esclaves. Alors il sévirait contre les Aulus, et tout au moins il m'arracherait à eux de nouveau.

— Oui, dit Vinicius en fronçant les sourcils ; cela pourrait arriver. Il le ferait, ne fût-ce que pour montrer que sa volonté doit être accomplie. Il est vrai aussi que, s'il t'a oubliée ou s'il n'a plus voulu penser à toi, c'est parce qu'il a jugé que l'offense était pour moi seul, et non pour lui. Mais peut-être... après t'avoir enlevée aux Aulus... te remettrait-il entre mes mains, et moi, je te rendrais à Pomponia.

Elle lui demanda tristement :

— Vinicius, voudrais-tu me voir de nouveau au Palatin ?

Il répondit en serrant les dents :

— Non. Tu as raison. J'ai parlé comme un sot ! Non !

Après un silence, il reprit :

— Sais-tu que tu es plus heureuse que moi ? Dans ta pauvreté, dans cette chambre unique, parmi ces rustres,

tu possèdes ta doctrine et ton Christ. Moi, je n'ai que toi seule au monde, et lorsque tu m'as manqué, j'ai été le misérable sans abri et sans pain. Tu m'es plus chère que le monde entier ; je t'ai cherchée parce qu'il m'était impossible de vivre sans toi. N'était l'espoir de te retrouver, je me serais jeté sur mon glaive. Mais j'ai peur de la mort, parce que, mort, je ne pourrais plus te contempler. Te rappelles-tu nos causeries chez les Aulus? Une fois tu m'avais tracé sur le sable l'image d'un poisson ; moi, je ne comprenais pas ce que cela signifiait. Te souviens-tu que nous avons joué à la balle ? Survint alors Aulus qui nous menaça de Libitine et interrompit notre conversation. Au départ, Pomponia dit à Pétrone qu'il n'existait qu'un seul Dieu, qu'il était tout-puissant et miséricordieux ; mais il ne pouvait nous venir à l'esprit que votre Dieu, ce fût le Christ. Qu'il te rende à moi et je l'aimerai, quoiqu'il me paraisse être le Dieu des esclaves, des étrangers et des misérables. Tu es ici, assise près de moi, et tu ne penses qu'à lui. Pense aussi à moi ; sinon je finirai par le détester. Pour moi, la seule divinité, — c'est toi. Je voudrais embrasser tes pieds et t'adresser des prières, te donner toute mon adoration et mes offrandes, et mes génuflexions... à toi, trois fois divine ! Non, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir à quel point je t'aime...

Ces paroles parurent à Lygie autant de blasphèmes, et pourtant elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié de lui et de ses souffrances. Elle se sentait immensément aimée et adorée; elle comprenait que cet homme inflexible et dangereux lui appartenait comme un esclave ; et, le voyant si humble, elle était heureuse du pouvoir qu'elle avait sur lui. En un instant, elle revécut tout le passé. Elle revoyait ce splendide Vinicius, beau comme une divinité païenne, qui lui avait parlé d'amour dans

la maison des Aulus, et avait réveillé, ainsi que d'un sommeil profond, son cœur à demi enfantin ; ce Vinicius dont elle sentait encore les baisers sur ses lèvres, et des bras de qui Ursus l'avait arrachée au Palatin. Mais aujourd'hui, avec sa face aquiline où se lisait l'exaltation et aussi la douleur, avec son front pâli, avec ses yeux qui imploraient, brisé par son amour, blessé, tout adoration et humilité, il était tel que jadis elle eût voulu le voir, — tel qu'elle l'eût aimé de toute son âme... et il lui était plus cher que jamais !

Et soudain elle vit que le moment pouvait arriver où l'amour de cet homme l'envahirait et l'emporterait comme un ouragan. Était-ce donc pour cela qu'elle avait cherché le salut dans la fuite ? pour cela qu'elle s'était tenue si longtemps cachée dans les quartiers les plus misérables de la ville ? Qu'était donc ce Vinicius ? Un augustan, un soldat et un courtisan de Néron ! Il paraissait changé, c'est vrai ; mais ne venait-il pas de lui dire que, si elle pensait au Christ plus qu'à lui, il était prêt à Le détester ? Lygie s'imaginait que la seule pensée de tout autre amour que l'amour du Christ était un péché commis contre Lui et contre sa doctrine. Aussi fut-elle saisie d'effroi devant son propre avenir et devant son propre cœur.

C'est pendant cette lutte intérieure qu'arriva Glaucos, qui venait panser le malade et examiner son état. En un clin d'œil, la colère se peignit sur les traits de Vinicius. Il était furieux que l'on interrompît sa conversation avec Lygie, et c'est avec impatience qu'il répondit aux questions que lui posait Glaucos. A la vérité, il ne tarda pas à se raviser ; mais, si Lygie avait cru que les enseignements de l'Ostrianum avaient pu agir sur cette nature indomptable, son illusion devait s'évanouir. Il n'était changé que pour elle. A part ce seul

sentiment, dans cette poitrine battait toujours l'ancien cœur dur et égoïste, ce cœur véritablement romain.

Jadis, dans sa prière, elle offrait au Christ un cœur plein de sérénité et réellement pur comme une larme. Maintenant cette sérénité était troublée. Dans le calice de la fleur s'était introduit un insecte venimeux qui commençait à y bourdonner. Le sommeil, malgré deux nuits de veille, ne lui apporta pas l'apaisement. Elle rêva qu'à l'Ostrianum Néron, à la tête d'un cortège d'augustans, de bacchantes, de corybantes et de gladiateurs, écrasait, sous son char festonné de roses, des multitudes de chrétiens; que Vinicius la saisissait dans ses bras, l'attirait sur son quadrige et lui murmurait en la pressant contre sa poitrine : « Viens avec nous... »

CHAPITRE V

A partir de ce moment, elle ne fit que de rares apparitions dans la salle commune et ne s'approcha plus guère du malade. Mais elle ne retrouvait pas sa sérénité d'âme. Elle voyait que Vinicius la suivait d'un regard plein de supplications, qu'il attendait une parole d'elle comme une grâce, qu'il souffrait sans oser se plaindre, de peur de la rebuter, et qu'elle seule était pour lui la santé et la joie. Alors son cœur débordait de pitié. Elle ne tarda pas non plus à s'apercevoir que plus elle cherchait à l'éviter, plus elle avait pitié de lui, et que par cela même il faisait naître en elle des sentiments de plus en plus tendres. La tranquillité l'abandonna. Il lui arrivait de se dire que le devoir était justement de rester toujours à ses côtés, d'abord parce que la doctrine divine lui commandait de rendre le bien pour le mal, et ensuite parce qu'en causant avec lui, elle pourrait peut-être l'attirer vers cette doctrine. Mais aussitôt sa conscience lui répondait qu'elle cherchait à se leurrer, et qu'elle était entraînée seulement par l'amour.

Par moments, elle se sentait prise dans un filet dont les mailles, à mesure qu'elle faisait des efforts pour le rompre, l'enserraient plus étroitement. Quand elle s'ap-

prochait de lui, et qu'elle le voyait tout rayonnant à sa vue, elle avait le cœur inondé de joie. Un jour elle aperçut des traces de larmes dans ses cils, et, pour la première fois, il lui vint à l'esprit qu'elle pourrait les sécher avec des baisers. Pleine de mépris pour elle-même, elle passa la nuit suivante à pleurer.

Vinicius maintenant montrait beaucoup moins d'orgueil dans ses conversations avec Glaucos. Il lui venait souvent à la pensée que ce pauvre esclave médecin, et la vieille Myriam, et Crispus étaient des êtres humains eux aussi. A la longue, il finit par aimer Ursus.

Nazaire seul ne trouvait pas grâce devant lui, parce qu'il lui semblait que le jeune garçon avait l'audace d'être amoureux de Lygie. Longtemps il résista à l'envie de lui témoigner son aversion. Mais une fois, comme le garçon avait apporté à la jeune fille deux cailles, achetées d'un argent péniblement gagné, le descendant des quirites se réveilla en Vinicius, — pour qui un vagabond d'étranger valait moins que le plus misérable ver de terre. Entendant les remerciements de Lygie, il pâlit, et comme Nazaire était allé chercher de l'eau pour les oiseaux, il dit :

— Lygie, comment peux-tu souffrir qu'il t'offre des présents ? Ne sais-tu donc pas que les Grecs appellent les gens de sa nation : ces chiens de Juifs ?

— Je ne sais comment les Grecs les appellent, mais je sais que Nazaire est chrétien et qu'il est mon frère.

Puis elle le regarda avec tristesse et étonnement, car elle n'était plus habituée à voir chez lui de semblables accès de violence. Lui, serra les dents afin de ne pas crier qu'un tel frère, il le ferait mourir sous le bâton, ou bien l'enverrait piocher la terre, fers aux pieds, dans ses vignobles de Sicile... Il se contint, étouffa sa colère et dit :

— Pardonne-moi, Lygie ; pour moi tu es une fille de roi et l'enfant adoptive des Plautius.

Et il parvint si bien à se contenir que, lorsque Nazaire reparut dans la chambre, il lui promit de lui faire cadeau d'une paire de paons ou de flamants, les jardins de sa villa en étaient pleins.

Plus se répétaient ces victoires de Vinicius sur lui-même, plus elle s'attachait à lui. Pourtant, soumettre sa violence à la discipline chrétienne, le jeune tribun le pouvait faire sans efforts excessifs. Incliner son esprit à sympathiser avec la doctrine même était autrement ardu. Il n'osait pas mettre en doute l'origine surnaturelle du Christ, ni sa résurrection, ni tous les autres miracles. Mais la nouvelle doctrine détruirait tout ordre, toute suprématie et ferait disparaître toutes les différences sociales. Qu'adviendrait-il alors de la domination et de la puissance romaines? Les Romains pouvaient-ils renoncer à l'empire du monde, reconnaître comme leurs égaux tout ce troupeau de peuples vaincus? Non, cela ne pouvait entrer dans la tête d'un patricien.

Lygie voyait ce qui se passait en lui. Elle voyait et ses efforts, et la répulsion de sa nature pour cette doctrine, et elle en était mortellement attristée. Mais le respect tacite qu'il montrait pour le Christ éveillait sa compassion, sa pitié et sa reconnaissance, et l'attirait vers le jeune homme. Elle se rappelait Pomponia Græcina et Aulus. La pensée qu'au delà de la tombe elle ne retrouverait plus Aulus était pour Pomponia une cause incessante de tristesse. Maintenant, Lygie comprenait mieux cette amertume et cette douleur. Elle aussi avait rencontré un être cher ; et la séparation éternelle les menaçait. Quelquefois cependant elle s'illusionnait de l'espoir que l'âme de Vinicius s'ouvrirait aux vérités chré-

tiennes. Ces illusions étaient brèves. Vinicius chrétien ! ces deux mots se pouvaient-ils concilier ?

Lygie reconnut avec effroi que la condamnation suspendue sur Vinicius provoquait en elle non pas de l'aversion, mais une pitié qui le lui rendait plus cher encore.

Un jour, qu'assise près de lui, elle disait que, hors de la doctrine chrétienne, la vie n'existait point, lui, qui commençait à reprendre ses forces, se souleva sur son bras valide, puis brusquement posa sa tête sur les genoux de la jeune fille :

— La vie, c'est toi ! dit-il.

Alors la respiration s'arrêta dans la poitrine de Lygie, la raison l'abandonna, et une sorte de tressaillement de plaisir l'agita des pieds à la tête. De ses mains elle le prit aux tempes, s'efforça de le soulever, mais dans cet effort elle se pencha vers lui, au point que ses lèvres touchèrent les cheveux de Vinicius. Un moment ils luttèrent avec ivresse contre eux-mêmes et contre un amour qui les poussait dans les bras l'un de l'autre. Enfin Lygie se releva et s'enfuit.

Vinicius ne se doutait pas de quel prix il lui faudrait payer ce moment de bonheur... Lygie avait compris qu'elle-même, à présent, avait besoin de secours. La nuit qui suivit, elle la passa dans l'insomnie, dans les larmes et dans la prière, avec le sentiment qu'elle était indigne de s'adresser à Dieu et qu'elle ne pouvait être exaucée. Le lendemain, elle sortit de bonne heure du cubicule, appela Crispus au jardin, et, sous la tonnelle recouverte de lierre et de liserons desséchés, lui ouvrit toute son âme et le pria de permettre qu'elle quittât la maison de Myriam : car elle n'avait plus confiance en elle-même et ne pouvait plus dans son cœur vaincre son amour pour Vinicius.

Crispus approuva le projet de départ, mais n'eut point

un mot de pardon pour cet amour dans lequel il ne voyait que péché. Son cœur déborda d'indignation à la seule pensée que cette Lygie, cette fugitive qu'il avait prise sous sa protection, qu'il aimait, qu'il avait affermie dans la foi et qu'il avait jusqu'alors regardée comme un lis immaculé poussé sur le sol de la doctrine chétienne, pût trouver dans son âme de la place pour un autre amour que l'amour divin. Sa déception le remplissait de stupéfaction et d'amertume.

— Va et demande à Dieu le pardon de tes fautes, lui dit-il d'un air morne, sauve-toi, avant que l'esprit malin, qui t'a ensorcelée, te conduise à une chute complète et avant que tu renies le Sauveur. Dieu est mort sur la croix afin de racheter ton âme avec son sang, et tu as préféré le fils des ténèbres qui a voulu faire de toi sa concubine. Et qui est-il, cet homme ? L'ami et le serviteur de l'Antéchrist, son compagnon de débauches et de crimes. Où te conduira-t-il, sinon dans ce gouffre et dans cette Sodome où il vit et que Dieu détruira de la flamme de sa colère ? Plût au Ciel que tu fusses morte, plût au ciel que les murs de cette maison se fussent écroulés sur ta tête avant que ce serpent s'introduisît dans ta poitrine et y bavât le venin de son iniquité !

Lygie aurait cru que le vieux prêtre, qui depuis la fuite du Palatin s'était montré pour elle si paternel, lui témoignerait un peu de pitié, qu'il la consolerait, lui rendrait force et courage. Mais il s'exaltait de plus en plus.

— J'offre à Dieu ma déception et ma douleur, continuait-il ; mais toi, tu as déçu le Sauveur lui-même, parce que tu es descendue dans un cloaque dont les émanations t'ont empoisonné l'âme. Tu pouvais l'offrir au Christ, cette âme, comme un vase précieux, et Lui dire : « Seigneur, remplis-le de ta grâce ! » et tu as pré-

féré l'offrir au serviteur du Malin. Que Dieu te pardonne, qu'il ait pitié de toi, parce que moi, tant que tu n'auras pas rejeté ce serpent... moi, qui te regardais comme une élue...

Il s'arrêta brusquement, s'apercevant qu'ils n'étaient pas seuls.

A travers les liserons desséchés et le lierre viride, il vit deux hommes, dont l'un était l'Apôtre Pierre. Il ne put tout d'abord reconnaître le second, dont la figure était en partie cachée par un manteau, et il crut un moment que c'était le Grec.

Aux éclats de voix de Crispus, ils étaient entrés sous le berceau et s'étaient assis sur un banc. Quand le compagnon de l'Apôtre laissa voir sa figure ascétique et son crâne dénu, — dans cette tête aux paupières rouges et au nez courbe, laide, mais inspirée, Crispus reconnut Paul de Tarse.

Lygie s'était jetée à genoux et cachait sa petite tête éplorée dans les plis du manteau de l'Apôtre, silencieuse.

Et Pierre dit :

— Paix à vos âmes !

Il posa sa main ridée sur la tête de Lygie, puis, levant les yeux sur le vieux prêtre :

— Crispus, n'as-tu pas entendu dire que notre Divin Maître, aux noces de Cana, avait béni l'amour de l'épouse et de l'époux ? Crispus, penses-tu que le Christ, qui permit à Marie de Magdala de se prosterner à ses pieds et qui pardonna à la pécheresse, détournerait sa face de cette enfant, pure comme un lis des champs ? Toi, Lygie, tant que les yeux de celui que tu chéris ne s'ouvriront pas à la lumière de la vérité, évite-le, pour qu'il ne t'induise pas en péché, mais prie pour lui et sache que ton amour n'est pas coupable. Et comme tu veux fuir la tentation, ce mérite te sera compté. Ne te cha-

grine pas et ne pleure pas, car, je te le dis, la grâce du Sauveur ne t'a pas abandonnée, tes prières seront exaucées et après l'affliction commenceront les jours d'allégresse.

Il posa ses deux mains sur les cheveux de Lygie et il lui donna sa bénédiction. Son visage rayonnait d'une bonté céleste.

— J'ai péché contre la miséricorde, dit alors Crispus, mais je pensais qu'en laissant pénétrer dans son cœur un amour terrestre, elle avait renié le Christ...

Pierre répondit :

— Je l'ai renié par trois fois, et cependant il m'a pardonné et m'a commandé d'être le pasteur de son troupeau.

— Et puis, termina Crispus, Vinicius est un augustan...

— Le Christ a attendri des cœurs plus endurcis, répliqua Pierre.

Alors, Paul de Tarse, qui jusque-là avait gardé le silence :

— Je suis celui qui persécutait et vouait à la mort les serviteurs du Christ. C'est moi qui, pendant qu'on lapidait Étienne, gardais les vêtements de ses bourreaux. Je voulais effacer la Vérité de la surface de la terre, et cependant le Seigneur m'a destiné à la prêcher par toute la terre. Je l'ai prêchée en Judée, en Grèce, dans les Iles, et dans cette Ville impie, quand j'y séjournai une première fois, prisonnier. Et maintenant que mon supérieur, Pierre, m'a appelé près de lui, je viens encore jeter le bon grain dans ce terrain pierreux que le Seigneur fertilisera et qui produira une récolte abondante.

Il se leva, et ce petit homme voûté parut en ce moment, à Crispus, ce qu'il était en réalité, un géant qui remuerait le monde sur ses fondements et qui se rendrait maître des hommes et des terres.

CHAPITRE VI

Pétrone a Vinicius.

« De grâce, très cher, n'imite dans tes lettres ni les Lacédémoniens ni Jules César. Si au moins tu avais pu, comme lui, écrire: *Veni, vidi, vici!* je comprendrais ta concision. Mais ta lettre ne signifie que : *Veni, vidi, fugi!* et, comme enfin des choses extraordinaires te sont arrivées, elle veut des éclaircissements. Je n'en ai pu croire mes yeux quand j'ai lu que ce Lygien avait étouffé Croton aussi facilement qu'un chien calédonien étrangle un loup dans les gorges de l'Hibernie. Cet homme vaut son pesant d'or, et il ne tiendrait qu'à lui de devenir le favori de César. A mon retour dans Rome, il faudra que je lie plus ample connaissance avec lui ; je le ferai couler en bronze. Barbe-d'Airain crèvera de curiosité quand je lui dirai que c'est une statue d'après nature.

« Les beaux corps d'athlètes sont de plus en plus rares en Italie et en Grèce. Inutile de parler de l'Orient. Quant aux Germains, leurs muscles disparaissent dans des fourreaux de graisse, et chez eux il y a plus de masse que de force. Tâche de savoir si ce Lygien est une exception, ou si dans son pays il se trouve d'autres

hommes de cette sorte. Suppose que toi ou moi soyons chargés d'organiser des jeux : il serait bon de savoir où chercher les meilleurs athlètes.

« Tu es sorti sauf de ses lourdes mains. Grâces en soient rendues aux dieux de l'Orient et de l'Occident ! Mais que tu sois patricien et personnage consulaire ne t'aura, sans doute, pas été inutile... Toutes ces aventures dont tu es le héros me stupéfient fort : ce cimetière où tu t'es trouvé parmi des chrétiens, ces chrétiens mêmes, leur manière d'agir à ton égard, la nouvelle fuite de Lygie, enfin cette tristesse et cette inquiétude qui s'exhalent de ta courte lettre. Donne-moi des explications, car il y a une foule de choses que je ne comprends pas, et, si tu veux la vérité, sache que je ne comprends ni les chrétiens, ni toi, ni Lygie. Ne sois pas étonné que moi, qui ne m'intéresse guère à rien, sinon à ma propre personne, je t'interroge si avidement. J'ai contribué à ce qui est arrivé et, jusqu'à un certain point, cela me regarde. Écris bien vite, car je ne saurais prévoir exactement quand nous nous reverrons. Les projets se succèdent dans la tête de Barbe-d'Airain comme les vents au printemps. Il séjourne à Bénévent, d'où il a l'intention de partir pour la Grèce sans revoir Rome. Tigellin cependant lui conseille d'y rentrer, pour un certain temps au moins, car le peuple, regrettant par trop sa personne (lis : les jeux et le pain), pourrait se rebeller. Or je ne sais ce qu'on décidera. Si c'est l'Achaïe qui a le dessus, peut-être aurons-nous envie d'aller en Égypte. J'insisterais volontiers pour que tu viennes nous rejoindre, car je pense que, dans ton état d'esprit, le voyage et nos distractions seraient un remède excellent; mais tu pourrais bien ne plus nous trouver ici. Quoi qu'il en soit, tu ferais plus sagement d'aller prendre du repos dans tes propriétés de Sicile,

que de rester à Rome. Parle-moi longuement de toi dans ta lettre. Je ne t'envoie aucun souhait, que celui d'une bonne santé, car, par Pollux! je ne sais que te souhaiter. »

Vinicius n'éprouva d'abord aucune envie de répondre. Une réponse ne servirait à rien ni à personne, n'éclaircirait rien et ne déciderait rien. Et puis, Pétrone ne le comprendrait en aucun cas : quelque chose était survenu qui les séparait

Le jeune tribun était encore très faible quand il avait quitté le Transtévère pour sa délicieuse insula des Carines, et, les premiers jours, il avait éprouvé quelque volupté à se retrouver dans un milieu de bien-être et de luxe. Mais il ne tarda pas à sentir que tout ce qui jusqu'alors avait constitué l'intérêt de sa vie, ou bien n'existait plus pour lui, ou bien était tombé à des proportions infimes. Il avait aussi le sentiment que les cordes qui jusqu'alors reliaient son âme à la vie avaient été tranchées et qu'on n'en avait pas tendu de nouvelles. L'idée qu'il pourrait partir pour Bénévent, de là pour l'Achaïe, et entasser laborieusement folies sur extravagances, lui parut misérable. « Pourquoi faire? que m'en reviendra-t-il? » Pour la première fois, il pensa que la conversation de Pétrone, son esprit, sa verve, ses idées précieuses, son souci du bien dire, ne lui procureraient que des joies incertaines.

Mais, d'autre part, la solitude commençait à lui peser. Tous ses amis étaient à Bénévent avec César. Parfois, il s'imaginait que, s'il causait avec quelqu'un des pensées dont il était plein, il les pourrait embrasser mieux, coordonner et comprendre. Il répondrait donc à Pétrone, et, sans être encore décidé à lui envoyer cette réponse, il la traça en ces termes :

« Tu veux que je t'écrive plus longuement, j'y consens ; mais parviendrai-je à être plus clair ? je n'en sais rien : je sens en moi trop d'énigmes. Je t'ai parlé de mon séjour parmi les chrétiens, de leur manière d'agir envers leurs ennemis, au nombre desquels ils avaient le droit de nous compter, moi et Chilon ; enfin de la bonté avec laquelle j'ai été soigné, et de la disparition de Lygie. Non, très cher, ce n'est pas parce que je suis le fils d'un personnage consulaire que l'on m'a épargné. Ces considérations n'existent pas pour eux : ils ont pardonné même à Chilon, quoique moi-même je les eusse engagés à l'enterrer dans le jardin.

« J'ajouterai que, si j'étais malade dans ma propre maison, entouré de mes gens et même de ma famille, certes j'aurais plus de confort, non pas des soins si dévoués. Lygie, eût-elle été ma sœur ou ma femme, n'eût pu me soigner plus tendrement qu'elle n'a fait. Plus d'une fois je pensai que seul l'amour pouvait inspirer une telle sollicitude. Plus d'une fois je l'ai lu, cet amour, sur son visage et dans ses yeux, et alors, le croiras-tu ? au milieu de ces gens simples, dans cette chambre misérable, à la fois cuisine et triclinium, je me sentis heureux indiciblement. Non ! je ne lui étais pas indifférent. Et pourtant, cette même Lygie a quitté à mon insu la demeure de Myriam. Maintenant je passe des journées entières, la tête dans mes mains, à me demander pourquoi elle a agi ainsi. T'ai-je écrit que je lui avais proposé de la rendre aux Aulus ? Mais ce n'était plus possible : les Aulus étaient partis pour la Sicile ; et ce n'eût pas été prudent : les bavardages des esclaves circulent de maison en maison et finissent par arriver au Palatin. César aurait pu la reprendre. Du moins, elle savait que je ne la persécuterais plus, que je renonçais à la violence, et que, ne

pouvant ni cesser de l'aimer, ni vivre sans elle, mon bonheur serait de l'avoir pour épouse. Et pourtant elle s'est enfuie ! Pourquoi ? plus rien ne la menaçait. Si elle ne m'aimait pas, elle pouvait me repousser.

« La veille j'avais fait connaissance d'un homme étrange, un certain Paul de Tarse qui avait causé avec moi du Christ et de sa doctrine, et sa parole était si puissante, qu'il me semblait que chacun des mots qu'il prononçait ébranlât le monde. Ce même homme me rendit visite après le départ de Lygie : « Lorsque Dieu aura ouvert tes yeux à la lumière, me dit-il, lorsqu'il en aura fait tomber les écailles comme il a fait tomber les écailles qui recouvraient les miens, alors tu sentiras qu'elle a agi raisonnablement, et peut-être alors la retrouveras-tu. » Ces paroles sont pour moi comme si je les avais entendues de la bouche de la pythie, à Delphes. Mais non... il me semble parfois discerner quelque chose de leur signification. Tout en aimant les hommes, ils sont ennemis de notre manière de vivre, de nos dieux et... de nos crimes. Voilà pourquoi elle m'a fui.

« Tu me diras que puisqu'elle pouvait me repousser, elle n'avait pas besoin de s'éloigner. Et si elle m'aimait aussi, elle ? Dans ce cas, elle fuyait devant l'amour. A cette pensée seule, je voudrais envoyer des esclaves crier au seuil de chaque maison : « Lygie, reviens ! » Je ne lui aurais pourtant pas défendu de croire en son Christ, à qui moi-même j'aurais élevé un autel dans l'atrium. Que m'importe un dieu de plus, et pourquoi ne croirais-je pas en lui, moi qui ne crois guère aux anciens dieux ? Je sais avec une complète certitude que les chrétiens ne mentent jamais, et ils disent qu'il est ressuscité : or un homme ne ressuscite pas.

« Ce Paul de Tarse, citoyen romain, mais qui est de race juive et connaît les anciens livres hébraïques, m'a

dit que l'arrivée du Christ avait été prédite, de plus de mille ans, par les prophètes. Ce sont là choses extraordinaires, mais est-ce que l'extraordinaire ne nous entoure pas de toutes parts et a-t-on déjà cessé de parler d'Apollonius de Tyane? Ce qu'affirme Paul, qu'il n'y a pas toute une troupe de dieux, mais un seul, me semble raisonnable. Sénèque paraît être de cet avis, comme, avant lui, beaucoup d'autres. Le Christ a existé, il s'est laissé crucifier pour le salut du monde et il est ressuscité. Tout cela est absolument certain. Je ne vois donc pas de motif à m'entêter dans l'opinion contraire : pourquoi ne lui dresserais-je pas un autel, quand je serais tout prêt à en élever un à Sérapis, par exemple ? Je ne ferais même nulle difficulté pour renier les autres dieux, puisque aussi bien aucun esprit raisonnable n'y croit plus. Mais il paraît que cela ne suffit pas aux chrétiens. Ce n'est pas tout que de vénérer le Christ, il faut encore pratiquer sa doctrine ; et ici on se trouve sur le rivage d'une mer que l'on vous ordonne de passer à pied. Si même je leur promettais de pratiquer cette doctrine, ils sentiraient que ce sont là vaines paroles. Paul ne me l'a pas dissimulé.

« Tu sais combien j'aime Lygie, et qu'il n'est rien que je ne fasse pour elle. Mais, le demandât-elle, je ne pourrais soulever dans mes bras le Soracte ou le Vésuve, ni faire tenir le lac de Trasimène dans la paume de ma main, ni muer en des yeux bleus comme ceux des Lygiens mes yeux noirs.

« Je ne suis pas un philosophe, mais je ne suis pas non plus aussi sot que j'ai pu te sembler plus d'une fois. Je te dirai donc ceci : Je ne sais pas comment les chrétiens s'arrangent pour vivre ; mais, par contre, je sais bien que là où commence leur doctrine, là s'arrête la suprématie romaine, là s'arrête la vie, là disparaît la différence entre

le vainqueur et le vaincu, entre le riche et le pauvre, entre le maître et l'esclave, là finit le gouvernement, là finit Rome, là finit César, là finit le droit et tout l'ordre du monde, et au lieu de tout cela il n'y a plus que le Christ et une miséricorde inconnue de nous, et une bonté contraire à tous les instincts de l'homme et à nos instincts romains. Je t'avoue que Lygie m'intéresse plus que Rome entière et sa domination, et le monde peut crouler pourvu que je l'aie, elle, dans ma maison. Mais il ne s'agit pas de cela. Aux chrétiens, il ne suffit pas qu'on soit d'accord avec eux en paroles. Or, il y a quelque chose dans ma nature qui répugne à leur doctrine, et quand même ma bouche la glorifierait, quand même je conformerais ma conduite à ses enseignements, ma raison et mon âme me diraient que je le fais par amour pour Lygie, et que, sans elle, rien au monde ne me serait plus antipathique. Chose extraordinaire, ce Paul de Tarse devine cela, et aussi malgré son apparence de rustre et sa basse extraction, ce vieux théurge, Pierre, le plus grand d'entre eux, qui a été un disciple du Christ. Et sais-tu ce qu'ils font ? Ils prient, demandant pour moi une chose qu'ils appellent la Grâce, mais je ne vois venir que l'inquiétude, et je languis de plus en plus après Lygie.

« Je t'ai écrit, n'est-ce pas ? qu'elle était partie à mon insu. Mais en partant elle m'a laissé une croix qu'elle-même avait faite avec de petites branches de buis. En m'éveillant j'ai trouvé cette croix près de mon lit. Je la garde dans mon lararium, et, sans pouvoir me rendre compte pourquoi, je m'en approche avec crainte et respect, comme si elle avait quelque chose de divin. Cette croix, je l'aime, parce que ce sont ses mains à elle qui en ont lié les branches, et la déteste en même temps, parce que c'est cette croix qui nous sépare. Il me semble parfois qu'il y a là dedans des sortilèges, et que le théurge

Pierre, encore qu'il se dise simple pêcheur, est plus grand qu'Apollonius et tous ceux qui l'ont précédé, et que c'est lui qui a jeté un sort sur Lygie, sur Pomponia, sur moi-même.

« Lorsque, après avoir quitté les chrétiens, je revins chez moi, personne ne m'attendait plus. On me croyait à Bénévent. Je trouvai donc le désordre dans la maison, et mes esclaves ivres autour d'un festin qu'ils s'offraient dans mon triclinium. Plutôt qu'à mon apparition, ils s'attendaient à la mort et elle les eût moins troublés. Tous se jetèrent à mes genoux et quelques-uns s'évanouirent de terreur. Et moi, sais-tu ce que je fis ? Sur le premier moment, je voulais faire apporter des fers rouges et des verges ; mais aussitôt je fus pris d'une espèce de honte et, le croirais-tu ? d'une certaine pitié pour ces misérables ; il y a encore parmi eux de vieux esclaves que mon aïeul Marcus Vinicius a ramenés des bords du Rhin. Je m'enfermai dans la bibliothèque, et là des idées encore plus étranges m'assaillirent : par exemple, que je ne devais plus me conduire avec les esclaves comme j'avais fait jusqu'alors, et qu'eux aussi étaient des hommes. Eux, pendant deux jours, vécurent dans l'effroi, pensant que je remettais la punition à plus tard pour la mieux machiner, et moi je ne punissais pas et je n'ai pas puni, parce que je ne pouvais pas ! Je les ai réunis le troisième jour et leur ai dit : « Je vous pardonne ; tâchez, par un service diligent, de réparer votr faute. » A ces mots, ils tombèrent à genoux, ils fondirent en larmes, me tendant les bras et m'appelant leur maître et leur père ; et moi, j'ai honte de te le dire, j'étais ému aussi. Il me sembla qu'à ce moment j'apercevais la douce figure de Lygie et ses yeux inondés de larmes qui me remerciaient. Et je sentis que mes paupières aussi se mouillaient... Quant à mes esclaves, jamais la terreur ne

les avait stimulés comme fit la gratitude. Non seulement ils me servent, mais il semble que ce soit entre eux à qui devinera mes désirs. Je te parle de cela uniquement parce qu'un jour, à cette objection que la conséquence de sa doctrine serait de faire éclater le monde comme un tonneau démuni de ses cerceaux, l'Apôtre Paul m'avait répondu : « L'amour est un lien plus solide que la terreur. » Et maintenant je vois que, dans certaines circonstances, cette opinion peut être juste.

« Je l'ai contrôlée également dans mes rapports avec mes clients qui, ayant appris mon retour, étaient accourus me saluer. Tu sais que je ne me suis jamais montré trop avare avec eux ; mais mon père déjà les traitait avec hauteur, et je restais dans sa tradition. Eh bien ! maintenant, à la vue de ces manteaux râpés et de ces faces faméliques, j'éprouvai de nouveau comme un sentiment de pitié. Je leur fis donner à manger ; bien plus, je causai avec eux, j'en appelai quelques-uns par leur nom, j'en questionnai d'autres sur leurs femmes et leurs enfants, et de nouveau j'aperçus des larmes dans les yeux, et il me sembla encore que Lygie voyait cela et qu'elle s'en réjouissait... Est-ce mon esprit qui commence à déraisonner, ou l'amour qui trouble mes sens, je l'ignore; mais je sais bien que j'éprouve continuellement la sensation de ses regards fixés sur moi de loin, et que je n'ose rien faire qui puisse l'attrister ou l'offenser.

« Oui, Caïus, on a transformé mon âme. En certains cas je m'en trouve bien, et d'autres fois cette idée me tourmente. Je crains, en effet, qu'on m'ait enlevé tout mon ancien courage, toute mon ancienne énergie, et qu'on m'ait rendu inapte non seulement aux conseils, au tribunal, aux festins, mais encore à la guerre. Ce sont certainement des sortilèges !

« Si Lygie avait ressemblé à Nigidia, à Poppée, à Crispinilla, et à nos autres divorcées, si elle avait été aussi impudente, aussi impitoyable et aussi débauchée qu'elles, je ne l'aurais pas aimée comme je l'aime. Mais, puisque je l'aime à cause de ce qui me sépare d'elle, tu peux voir à quel point je suis désorienté.

« Je ne quitterai pas Rome. Je ne pourrais supporter la société des augustans, et, en outre, dans mon chagrin et dans mon inquiétude, seule me réconforte la pensée que je suis près de Lygie et que, par le médecin Glaucos, qui a promis de venir me voir, ou par Paul de Tarse, j'entendrai peut-être parler d'elle. Non, je ne quitterais pas Rome, même si vous m'offriez le gouvernement de l'Égypte. Sache aussi que j'ai fait faire par un sculpteur une pierre tombale pour Gulon que j'ai tué dans un moment de colère. Je me suis souvenu trop tard qu'il m'avait porté dans ses bras et que le premier il m'avait appris à bander un arc. Je ne sais pourquoi son souvenir se réveille en moi maintenant, semblable à un regret, à un remords... Si ce que je t'écris t'étonne, je te dirai que moi-même je n'en suis pas moins surpris, mais je t'écris la vérité. »

CHAPITRE VII

Vinicius ne reçut pas de réponse : Pétrone n'écrivait pas, espérant que César, d'un jour à l'autre, donnerait l'ordre de rentrer à Rome. La nouvelle s'en était répandue dans la ville et avait éveillé une grande joie dans la populace qui languissait en attendant et les jeux, et les distributions de blé et d'huile dont les réserves s'entassaient à Ostie. Helius, affranchi de Néron, avait annoncé au Sénat le retour de l'empereur. Mais Néron, qui s'était embarqué avec sa cour au cap Misène, ne se hâtait pas, s'arrêtait dans les villes du littoral, soit pour se reposer, soit pour paraître sur les théâtres. A Minturnes, où de nouveau il avait chanté en public, il était resté une quinzaine de jours, et il s'était même demandé s'il ne retournerait pas à Naples pour y attendre l'arrivée du printemps, qui s'annonçait chaud et plus précoce qu'à l'ordinaire.

Cependant, Vinicius vivait enfermé chez lui. Il ne voyait personne, que, de temps à autre, le médecin Glaucos. Ces visites lui étaient chères, car alors il pouvait causer de Lygie. Glaucos ne savait pas où elle avait trouvé refuge, mais il l'assurait que la sollicitude des anciens veillait sur elle.

Un jour, ému de la tristesse de Vinicius, il lui dit

que l'apôtre Pierre avait blâmé Crispus d'avoir reproché à Lygie son amour terrestre. Le jeune patricien pâlit d'émotion. Souvent, il avait cru ne pas être indifférent à Lygie, mais il retombait toujours dans le doute et dans l'incertitude. Maintenant, pour la première fois, il entendait la confirmation de ses désirs et de ses espérances, de la bouche d'un étranger, et cet étranger était un chrétien !

Il lui semblait aussi que, si Lygie l'aimait, tous les obstacles se trouvaient par cela même écartés, car il était prêt à honorer le Christ. Mais, tout en l'engageant fortement à recevoir le baptême, Glaucos n'osait assurer que par cela même Lygie serait sienne aussitôt; il lui disait que l'on devait demander le baptême pour le baptême même et pour l'amour du Christ, et non en vue de résultats terrestres. « Il faut d'abord avoir l'âme chrétienne, » ajouta-t-il, et ce Vinicius qu'irritait toute entrave commençait à comprendre que Glaucos parlait comme devait faire un chrétien.

Fréquemment Vinicius éprouvait le désir de voir Paul de Tarse, dont la parole l'intriguait et l'agitait. Mais Paul était parti pour Aricie, et, les visites de Glaucos étant devenues de plus en plus rares, Vinicius se trouva dans une solitude complète. Il se mit à parcourir les impasses voisines de Suburre et les ruelles du Transtévère, dans l'espérance d'entrevoir Lygie, fût-ce de loin, et, cet espoir déçu, l'ennui et l'impatience l'envahirent. Enfin, un moment vint où son ancien naturel reprit le dessus encore une fois, avec la violence de la vague dont le ressac vient battre à nouveau le rivage. Il lui sembla qu'il avait été bien sot de s'encombrer la tête de choses qui ne lui avaient apporté que tristesse, et qu'il devait extraire de la vie tout ce qu'elle pouvait donner. Il résolut d'oublier Lygie, ou tout au moins de rechercher

les plaisirs et d'en user sans se soucier d'elle. Il sentait pourtant que ce serait sa dernière tentative de libération. Il se lança donc dans le tourbillon de la vie facile avec sa fougue coutumière.

Tout semblait l'y encourager. La ville, morte et dépeuplée pendant l'hiver, commençait à s'animer à l'espérance de l'arrivée prochaine de César, à qui on préparait une réception solennelle. Le printemps approchait : les neiges sur les sommets des Monts Albains avaient fondu au souffle des vents d'Afrique ; dans les jardins, les gazons étaient parsemés de violettes. Les forums et le Champ de Mars grouillaient d'une multitude qui se chauffait à un soleil plus ardent. Sur la Voie Appienne, rendez-vous ordinaire des promeneurs, régnait un grand mouvement de chars richement décorés. On faisait déjà des excursions aux Monts Albains. Des jeunes femmes, sous couleur d'honorer Junon à Lavinium ou Diane à Aricie, se glissaient hors de chez elles pour chercher des émotions, de la société, des rencontres et le plaisir.

Et un jour, au milieu des chars de luxe, Vinicius aperçut le quadrige superbe de Chrysothémis, la maîtresse de Pétrone, précédé de deux molosses et entouré d'un groupe où se mêlaient aux jeunes gens de vieux sénateurs que leurs fonctions avaient retenus à la ville. Chrysothémis dirigeait elle-même le curricle attelé de quatre petits chevaux corses et distribuait à l'entour des sourires et de légers coups de sa cravache dorée. A la vue de Vinicius, elle arrêta les chevaux, le fit monter à ses côtés, puis le conduisit chez elle et le retint à un festin qui dura la nuit entière. Vinicius s'y enivra au point de ne pas même garder le souvenir du moment où on l'avait ramené chez lui. Il se rappelait cependant que Chrysothémis lui avait demandé des nouvelles de

Lygie, qu'il s'en était offensé, et que, déjà ivre, il lui avait répandu sur la tête sa coupe de falerne. A y penser, il sentait encore gronder sa colère. Mais le lendemain, Chrysothémis, oublieuse de l'injure, était venue le voir et l'avait de nouveau emmené sur la Voie Appienne.

Elle resta à souper chez lui, avoua que depuis longtemps elle était lasse non seulement de Pétrone, mais aussi de son joueur de luth, et que son cœur était libre. Huit jours ils se montrèrent ensemble. Leurs relations toutefois ne promettaient pas d'être durables. Encore que, depuis l'incident du falerne, le nom de Lygie n'eût jamais été prononcé, Vinicius ne parvenait pas à la chasser de ses pensées. Il éprouvait toujours la sensation de ses yeux fixés sur lui. Il avait beau s'indigner contre lui-même, il souffrait à l'idée d'attrister Lygie. A la première scène de jalousie que lui fit Chrysothémis, au sujet de deux jeunes Syriennes qu'il venait d'acquérir, il la chassa sans égards.

Son train de vie n'en fut pas modifié. Même, il en accentua l'outrance, comme pour bafouer le souvenir tyrannique de Lygie. Mais il finit par s'apercevoir que la jeune chrétienne était la cause exclusive de toutes ses mauvaises comme de toutes ses bonnes actions et que, hors elle, rien ne l'intéressait. A sa stupéfaction de patricien, qui jugeait légitimes toutes ses fantaisies, le plaisir lui répugnait et ne lui laissait que remords. Le retour même de César ne le tira pas de son marasme, et il n'alla chez Pétrone que lorsque celui-ci l'envoya chercher dans sa propre litière.

Accueilli avec joie, Vinicius ne répondit d'abord aux questions de son ami qu'à contre-cœur. Mais à la fin, ses sentiments et ses pensées, longtemps comprimés, s'épandirent en un torrent de paroles. Il refit avec plus de détails le récit des événements qui

l'avaient bouleversé, et il se lamenta d'être tombé dans un chaos où il avait perdu, avec la tranquillité, le don de distinguer les choses et de les apprécier à leur valeur. Rien ne l'attire, il ne trouve goût à rien, il ne sait ni à quoi se décider ni comment procéder. Il est à la fois prêt à honorer le Christ et à le persécuter ; il comprend l'élévation de sa doctrine et il ressent en même temps pour elle une invincible répulsion. Il se rend compte que, si même il arrivait à posséder Lygie, il ne la posséderait pas tout entière, parce qu'il devrait la partager avec le Christ. En un mot, il vit comme s'il ne vivait pas : sans espérance, sans lendemain, sans foi dans le bonheur. Il se sent entouré de ténèbres, il cherche à tâtons une issue...

Pétrone observait les traits altérés de Vinicius, ses mains étendues tâtonnantes comme pour chercher un chemin dans l'obscurité, et il réfléchissait. Tout à coup il se leva, s'approcha de Vinicius et lui ébouriffant les cheveux derrière l'oreille :

— Sais-tu, lui demanda-t-il, que tu as aux tempes quelques cheveux gris ?

— C'est possible, répondit Vinicius, et je ne serais pas étonné de les voir bientôt blanchir tous.

Un silence pesa. Pétrone plus d'une fois avait médité sur la vie. Mais, en général, cette vie, dans leur monde à tous deux, pouvait être extérieurement heureuse ou malheureuse, intérieurement elle n'était pas troublée. Comme la foudre ou un tremblement de terre renversait un temple, ainsi le malheur pouvait bouleverser une existence. Mais cette existence, prise en elle-même, ne se composait que de lignes pures, harmonieuses et simples. Les paroles de Vinicius renfermaient tout autre chose, et Pétrone se trouvait pour la première fois en face d'une série d'énigmes intellectuelles que personne n'avait

cherché à résoudre. Il était assez sensé pour en saisir l'importance, mais, malgré toute sa subtilité d'esprit, il ne trouvait nulle réponse aux questions qu'il se posait. A la fin, après un long silence, il dit :

— Ce ne peuvent être que des sortilèges.

— Je l'ai pensé aussi, répondit Vinicius. Bien des fois il m'a semblé qu'on nous avait jeté un sort.

— Et si tu t'adressais, dit Pétrone, aux prêtres de Sérapis. Certainement, il y a parmi eux, comme parmi tous les prêtres, beaucoup d'imposteurs, mais il en est cependant qui ont approfondi d'étranges mystères.

Il parlait sans conviction et d'une voix mal assurée, car il sentait combien ce conseil, dans sa bouche, pouvait paraître vain et même ridicule.

Vinicius se frotta le front et dit :

— Des sortilèges !... J'ai vu des sorciers qui savaient utiliser les forces souterraines et en tirer profit. J'en ai vu d'autres qui les employaient pour nuire à leurs ennemis. Mais les chrétiens vivent dans la pauvreté ; ils pardonnent à leurs ennemis ; ils prêchent l'humilité, la vertu et la miséricorde. Quel bénéfice tireraient-ils des sortilèges ? pourquoi jetteraient-ils des sorts ?

Pétrone commençait à s'irriter de ce que son intelligence ne trouvât rien. Mais, ne voulant pas en convenir, il dit, pour donner une réponse quelconque :

— C'est une secte nouvelle...

Peu après, il ajouta :

— Par la divine souveraine des bosquets de Paphos ! comme tout cela gâte la vie ! Tu admires la bonté et la vertu de ces gens, et moi je te dis qu'ils sont méchants, car ce sont des ennemis de la vie au même titre que les maladies et la mort même. Nous en avons pourtant assez sans cela ! Nous n'avions pas besoin des chrétiens ! Compte un peu les maladies, - César, Tigellin,

les vers de César, les marchands de crépins qui commandent aux descendants des anciens quirites, les affranchis qui siègent au Sénat. Par Castor! c'en est assez. C'est une secte pernicieuse et détestable. As-tu au moins essayé de secouer toutes ces tristesses et d'user un peu de la vie?

— J'ai essayé, répondit Vinicius.

Pétrone riait.

— Ah! traître! On apprend vite les nouvelles par les esclaves: tu m'as escamoté Chrysothémis!

Vinicius avoua, d'un signe dégoûté.

— En tout cas, je te remercie, continua Pétrone. Je lui enverrai une paire de souliers brodés de perles. En mon langage amoureux, cela signifie: « Va-t'en. » Je te suis doublement reconnaissant: d'abord tu n'as pas accepté Eunice, et puis tu m'as débarrassé de Chrysothémis. Écoute-moi bien: Tu vois devant toi un homme qui se levait de bon matin, se baignait, festoyait, possédait Chrysothémis, écrivait des satires, qui même, parfois, agrémentait sa prose de vers, mais qui s'ennuyait comme César et souvent ne savait comment chasser ses idées lugubres. Et sais-tu pourquoi il en était ainsi? Parce que j'allais chercher au loin ce que j'avais sous la main... Une belle femme vaut toujours son pesant d'or, mais une femme qui, de plus, vous aime, n'a pas de prix, tout simplement. Cela ne peut s'acheter pour tous les trésors de Verrès. Voici donc ce que je me dis maintenant: Je remplis ma vie de bonheur, comme je remplirais d'un vin illustre une coupe, et je bois jusqu'à ce que ma main devienne inerte et que blêmissent mes lèvres. Puis, advienne que pourra, — voilà ma nouvelle philosophie.

— Tu l'as toujours professée. Elle ne renferme rien de nouveau.

— Elle renferme un programme qui lui manquait.

Ayant ainsi parlé, il appela Eunice. Elle entra drapée de blanc, souriante sous ses cheveux d'or. Pétrone ouvrit les bras, disant :

— Viens.

Elle accourut et, s'étant assise sur ses genoux, posa la tête sur sa poitrine. Vinicius voyait les joues d'Eunice s'empourprer peu à peu, et ses yeux se voiler d'un brouillard. Ainsi réunis ils formaient un groupe merveilleux d'amour et de bonheur. Pétrone étendit la main vers un plateau, y puisa une poignée de violettes et les répandit sur la tête, la poitrine et la robe d'Eunice ; ensuite il lui dégagea les épaules.

— Heureux celui qui comme moi a rencontré l'amour enfermé dans un corps pareil! Il me semble parfois que nous sommes deux divinités... Regarde : Praxitèle, Miron, Scopas, Lysias ont-ils jamais imaginé lignes plus parfaites? Existe-t-il à Paros ou au Pentélique un marbre aussi chaud, aussi rose et aussi voluptueux?

Ses lèvres erraient sur les épaules et sur le cou d'Eunice. Elle frissonna, ses paupières battirent. Pétrone se tourna vers Vinicius :

— Et maintenant, réfléchis à ce que valent tes mornes chrétiens, et compare ! Si tu ne saisis pas la différence, eh bien ! va les rejoindre. Mais ce spectacle t'aura guéri...

Les narines de Vinicius se gonflèrent au parfum des violettes qui s'épandait par la salle. Il pâlit, et songea que s'il avait pu promener ses lèvres sur les épaules de Lygie, il eût, pour ce bonheur presque sacrilège, consenti à laisser le monde crouler. Habitué déjà à se rendre compte rapidement de ce qui se passait en lui, il s'aperçut que, même en ce moment, il pensait à Lygie, à elle seule.

— Eunice, ma divine, dit Pétrone, fais-nous préparer le déjeuner et qu'on nous apporte des couronnes.

Et s'adressant à Vinicius :

— J'ai voulu l'affranchir, et sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? « Je préférerais être ton esclave que l'épouse de César. » Alors je l'ai affranchie à son insu. Le préteur a bien voulu, pour moi, ne pas exiger sa présence. Elle ne sait pas qu'elle est libre, de même qu'elle ne sait pas que, si je meurs, cette maison et tous mes bijoux, sauf les pierres précieuses, lui appartiennent.

Il se leva, marcha par la salle :

— L'amour, ajouta-t-il, transforme les gens, ni plus ni moins. Moi aussi, il m'a transformé. Autrefois j'aimais le parfum de la verveine, mais comme Eunice préfère les violettes, je me suis mis à les aimer plus que toute autre senteur.

Il s'arrêta devant Vinicius et lui demanda :

— Et toi ? tu t'en tiens toujours au nard ?

— Laisse-moi, répondit le jeune homme.

— J'ai voulu te montrer Eunice et je te parle d'elle, parce que tu cherches peut-être bien loin ce qui est tout près. Un cœur fidèle et simple bat peut-être pour toi dans la poitrine d'une de tes esclaves. Applique ce baume sur tes blessures. Tu dis que Lygie t'aime : c'est possible, mais qu'est-ce qu'un amour qui se refuse ? Cela ne signifie-t-il pas qu'il y a quelque chose de plus fort que lui ? Non, mon cher : Lygie n'est pas Eunice.

— Tout n'est qu'un même tourment, répliqua Vinicius. Je t'ai vu couvrir de baisers les épaules d'Eunice ; aussitôt j'ai pensé que si Lygie m'avait ainsi découvert les siennes, j'aurais assez vécu. Mais à cette idée, j'ai été saisi d'une sorte de crainte, comme si je m'étais attaqué à une vestale, ou comme si j'avais voulu souiller une divinité... Lygie n'est pas Eunice... Mais

moi, je comprends leur différence autrement que tu ne la comprends. L'amour t'a modifié le nez, aussi préfères-tu les violettes à la verveine. Moi, il m'a transformé l'âme. Et, malgré ma misère et ma passion, je préfère que Lygie ne ressemble pas aux autres femmes.

Pétrone haussa les épaules.

— Alors tu ne perds rien à ton abstinence. Mais je ne comprends pas.

Vinicius répondit avec précipitation :

— Oui ! Oui ! nous ne pouvons plus nous comprendre.

Il y eut un silence.

— Que le Hadès engloutisse tous les chrétiens ! s'exclama Pétrone. Ils t'ont rempli d'inquiétudes, et ils ont détruit chez toi le sens de la vie. Que le Hadès les engloutisse ! Tu te trompes en croyant que leur doctrine est bienfaisante : cela seul est bienfaisant qui nous donne le bonheur, c'est-à-dire la beauté, l'amour et la force ; — et ces choses, ils les appellent des vanités. Tu te trompes aussi en croyant qu'ils sont justes : si nous rendons le bien pour le mal, que rendrons-nous pour le bien ? et si, pour l'un comme pour l'autre, la sanction est identique, pourquoi les hommes seraient-ils bons ?

— Non : la sanction n'est pas identique ; mais, d'après leur doctrine, elle commence dans la vie future, qui est éternelle.

— Je n'entre pas dans ces considérations, attendu que nous ne pourrons les vérifier que plus tard, si toutefois nous pouvons vérifier quelque chose... quand nous n'aurons plus nos yeux. En attendant, ce sont simplement des nigauds, et l'avenir ne peut appartenir à des nigauds.

— La vie pour eux ne commence qu'avec la mort.

— C'est comme si quelqu'un disait : le jour commence avec la nuit. As-tu l'intention d'enlever Lygie ?

— Non. Je ne puis lui rendre le mal pour le bien, et j'ai juré.

— As-tu l'intention d'adopter la doctrine chrétienne ?

— Je le voudrais, mais toute ma nature s'y oppose.

— Enfin... es-tu capable d'oublier Lygie ?

— Non.

— Alors, voyage.

A ce moment les esclaves vinrent annoncer que le déjeuner était prêt, et Pétrone continua pendant qu'on se rendait au triclinium.

— Tu as parcouru une partie de la terre, mais en soldat qui se hâte vers son lieu de destination et ne s'arrête pas en chemin. Viens avec nous en Achaïe. César n'a pas encore renoncé à ce projet de voyage. Il s'arrêtera partout, il chantera, il récoltera des couronnes, il dévalisera les temples, et à la fin il rentrera ici en triomphateur. Ce sera quelque chose comme la procession d'un Bacchus et d'un Apollon en une seule divinité. Des augustans ! des augustanes ! des milliers de citharistes ! Par Castor ! cela vaut d'être vu.

Il s'étendit sur la couchette aux côtés d'Eunice. Un esclave vint lui poser sur la tête une couronne d'anémones.

— Qu'as-tu vu au service de Corbulon ? Rien ! As-tu convenablement visité les temples grecs, ainsi que je l'ai fait, durant deux années, passant des mains d'un guide aux mains d'un autre ? As-tu été à Rhodes où s'élevait le colosse ? As-tu vu à Panopie, en Phocide, l'argile dont se servit Prométhée pour créer les hommes ? As-tu vu à Sparte les œufs pondus par Léda, ou à Athènes la célèbre cuirasse sarmate faite de sabots de cheval, ou en Eubée le vaisseau d'Agamemnon ou la coupe qui fut moulée sur le sein gauche d'Hélène ? As-tu vu Alexandrie, Memphis, les Pyramides, le cheveu qu'Isis s'arracha en pleurant Osiris ? As-tu entendu les gémissements de

Memnon ? Le monde est vaste et tout ne finit pas au Transtévère ! J'accompagnerai César, et, sur le chemin du retour, je le quitterai et partirai pour l'île de Cypre : ma divine aux cheveux d'or désire qu'à Paphos nous présentions ensemble des colombes en offrande à Cypris, et il faut que tu saches que tout ce qu'elle désire s'accomplit.

— Je suis ton esclave, interrompit Eunice.

Mais lui, posant la tête sur son sein, dit en souriant :

— Alors je suis l'esclave d'une esclave. Je t'admire, ma divine, des pieds à la tête.

Puis, s'adressant à Vinicius :

— Viens avec nous à Cypre. Mais auparavant souviens-toi qu'il faut que tu voies César. C'est mal que jusqu'à présent tu ne te sois pas rendu chez lui ; Tigellin serait capable d'exploiter cette circonstance pour te nuire. Il est vrai qu'il n'a aucune haine personnelle contre toi, mais il ne peut pas t'aimer : tu es mon neveu... Nous dirons que tu étais malade. Il faudra que nous réfléchissions à la réponse que tu devras faire à Néron s'il t'interroge sur Lygie. Le mieux sera de hausser les épaules en disant que tu l'as gardée jusqu'à ce que tu en aies eu assez. Il comprendra. Tu ajouteras que la maladie t'a retenu à la maison, que ta fièvre a augmenté à cause de ton chagrin de n'avoir pu te rendre à Naples pour écouter son chant, et que l'espoir de l'entendre bientôt a hâté ta guérison. Ne crains pas d'exagérer. Tigellin annonce qu'il prépare pour César quelque chose non seulement de grand, mais encore d'énorme. Je flaire cependant un piège. Je me méfie aussi de ta disposition d'esprit...

— Sais-tu, dit Vinicius, qu'il y a des gens qui n'ont pas peur de César, et qui vivent aussi tranquilles que s'il n'existait pas.

— Je sais qui tu vas nommer : les chrétiens.

— Oui. Eux seuls... Et notre vie, qu'est-elle, sinon un effroi perpétuel ?

— Laisse-moi donc la paix avec tes chrétiens. Ils ne redoutent point César, parce qu'il n'a peut-être jamais entendu parler d'eux. En tout cas, il ne sait rien sur leur compte, et il s'intéresse à eux autant qu'à une feuille morte. Je te dis que ce sont des nigauds, que tu le sens toi-même et que si ta nature répugne à suivre leur doctrine, c'est justement parce que tu vois leur imbécillité. Tu es un homme pétri d'une autre argile : n'y pense plus, et ne m'en parle plus. Nous saurons vivre et nous saurons mourir, et eux, que sauront-ils faire ? Le sait-on ?

Ces paroles frappèrent Vinicius qui, de retour chez lui, se prit à penser qu'effectivement cette bonté et cette miséricorde n'étaient peut-être que la preuve de la faiblesse de leurs âmes. Il lui sembla que des hommes forts et bien trempés ne pourraient pardonner ainsi. De là sans doute la répugnance de son âme de Romain pour leur doctrine. « Nous, nous saurons vivre et nous saurons mourir, » avait dit Pétrone. Et eux ? Ils ne savent que pardonner, mais ils ne comprennent ni le véritable amour, ni la haine véritable.

CHAPITRE VIII

César était mécontent d'être revenu à Rome, et au bout de quelques jours il brûla de nouveau du désir de partir pour l'Achaïe. Il publia même un édit par lequel il annonçait que son absence serait courte et que les affaires publiques n'auraient pas à en souffrir. Puis, accompagné des augustans, parmi lesquels Vinicius, il se rendit au Capitole, pour sacrifier aux dieux et les remercier d'avoir favorisé son dernier voyage. Mais le lendemain, lors de sa visite au sanctuaire de Vesta, survint un incident qui influa sur tous les projets. Néron ne croyait pas aux dieux, mais il les redoutait. La mystérieuse Vesta surtout le remplissait de crainte. A la vue de cette divinité et du feu sacré, ses cheveux se dressèrent subitement, ses mâchoires se contractèrent, un frisson parcourut tous ses membres et il s'affaissa entre les bras de Vinicius qui, par hasard, se trouvait derrière lui. On le transporta immédiatement hors du temple et on rentra au Palatin, où il garda le lit toute la journée. Il annonça, au grand étonnement de tous les assistants, qu'il remettait définitivement son voyage à plus tard, la divinité l'ayant mis secrètement en garde contre toute hâte. Une heure après, on proclamait publi-

quement, dans Rome entière, que César, voyant les figures attristées des citoyens, et guidé par son amour de père, resterait parmi eux, pour partager leurs joies ou leurs peines. Le peuple, enchanté de cette résolution, avant-courrière de jeux et de distributions de blé, s'assembla en foule devant la Porte Palatine, poussant des cris en l'honneur du divin César. Lui, jouait aux dés avec les augustans.

— Oui, il a fallu remettre à plus tard mon voyage, disait-il. L'Égypte et la souveraineté de l'Orient ne peuvent m'échapper, d'après les prophéties, et par conséquent l'Achaïe non plus. Je ferai percer l'isthme de Corinthe, et en Égypte nous élèverons des monuments, à côté desquels les pyramides ne seront que des jouets. Je ferai construire un sphinx sept fois plus grand que celui qui, près de Memphis, contemple le désert, et je lui ferai donner mes traits. Les siècles à venir ne parleront plus que de ce monument et de moi.

— Par tes vers tu t'es déjà érigé un monument non pas sept, mais trois fois sept fois plus grand que la pyramide de Chéops, dit Pétrone.

— Et par mon chant ? demanda Néron.

— Ah ! si l'on était capable de t'élever une statue comme celle de Memnon, qui puisse, au lever du soleil, faire entendre ta voix, — pendant des milliers de siècles les mers qui bordent l'Égypte fourmilleraient de navires, sur lesquels des multitudes venant des trois parties du monde oublieraient tout, absorbées en ton chant.

— Hélas ! qui donc est capable d'une telle œuvre ? dit Néron.

— Mais tu peux faire tailler dans le basalte un groupe qui te représenterait conduisant un quadrige.

— C'est vrai ! Je ferai tailler ce groupe.

— Quel superbe cadeau à l'humanité !

— En Égypte encore, j'épouserai la Lune, qui est veuve, et alors je serai véritablement un dieu.

— Et tu nous donneras pour femmes des étoiles, et nous formerons une nouvelle constellation qui se nommera la constellation de Néron. Tu marieras Vitellius avec le Nil, pour qu'il enfante des hippopotames. Donne à Tigellin le désert, et il sera roi des chacals...

— Et moi, que me destines-tu ? demanda Vetinius.

— Que le bœuf Apis te bénisse ! tu nous a organisé des jeux si splendides à Bénévent que je ne puis te vouloir du mal : fais une paire de bottes pour le Sphinx, dont les pattes s'engourdissent la nuit, à l'époque des rosées. Ensuite, tu fabriqueras des chaussures pour les colosses qui forment des allées devant les temples. Chacun trouvera là-bas une occupation appropriée. Domitius Afer, par exemple, sera trésorier, étant connu pour sa probité. Je suis charmé, César, que tu rêves à l'Égypte, et ce qui m'attriste, c'est que tu aies différé le voyage.

Mais Néron dit :

— Vos yeux de mortels n'ont rien vu, parce que la divinité reste invisible aux yeux profanes. Sachez que, dans le temple, Vesta elle-même s'est dressée à mon côté et m'a dit à l'oreille : « Surseois à ton voyage. » C'est arrivé si subitement que j'en ai été terrifié, encore que j'eusse dû être reconnaissant aux dieux d'une protection aussi évidente.

— Nous avons tous été terrifiés, dit Tigellin, et la vestale Rubria a perdu connaissance.

— Rubria ! dit Néron, quelle gorge neigeuse !

— Elle a rougi, à la vue du divin César !...

— Oui ! moi aussi, je l'ai remarqué. C'est étrange ! une vestale... Il y a quelque chose de divin dans chaque vestale, et Rubria est fort belle.

Il réfléchit un moment, et demanda :

— Dites-moi pourquoi les hommes craignent Vesta plus que les autres divinités ? J'ai été saisi de peur, moi, pontife suprême. Je me rappelle seulement que j'ai défailli, et j'aurais roulé par terre si quelqu'un ne m'avait soutenu. Qui était-ce ?

— Moi, répondit Vinicius.

— Ah ! toi, « sévère Arès » ? Pourquoi n'es-tu pas venu à Bénévent ? On m'a dit que tu étais malade et, en effet, tu es changé. A propos ! j'ai entendu dire que Croton avait voulu t'assassiner ? Est-ce vrai ?

— Oui ; et il m'a cassé un bras, mais je me suis défendu.

— Avec ton bras cassé ?

— J'ai été aidé par un certain barbare, plus fort que Croton.

Néron eut un regard étonné.

— Plus fort que Croton ! Tu plaisantes, sans doute ? Croton était le plus fort de tous, et maintenant c'est Styphax l'Éthiopien.

— Je te dis, César, ce que j'ai vu de mes propres yeux.

— Où donc est cette perle ? N'est-il pas devenu roi du bocage de Nemora ?

— Je ne sais, César, je l'ai perdu de vue.

— Tu ignores même de quelle nation il est ?

— J'avais le bras cassé, je n'ai pas pensé à le questionner.

— Cherche-le-moi.

Tigellin dit :

— Je vais m'en occuper, moi.

Mais Néron continua de s'adresser à Vinicius :

— Je te remercie de m'avoir soutenu. J'aurais pu me briser la tête en tombant. Autrefois tu faisais un bon

compagnon, mais depuis la guerre, depuis que tu as servi sous Corbulon, tu es devenu sauvage et je ne te vois plus que rarement.

Après un court silence, il reprit :

— Comment se porte cette jeune fille... aux hanches étriquées... dont tu étais amoureux et que j'ai retirée de chez les Aulus pour toi ?

Vinicius se troubla, mais Pétrone lui vint aussitôt en aide :

— Je parie, seigneur, dit-il, qu'il l'a oubliée. Tu vois son trouble ? Demande-lui donc combien il en a eu depuis et je ne garantis pas qu'il puisse répondre à ta question. Les Vinicius sont de bons soldats, mais des coqs encore meilleurs. Il leur faut toute une basse-cour. Punis-le, seigneur, et ne l'invite pas à la fête que Tigellin promet de nous donner en ton honneur sur l'étang d'Agrippa.

— Non, je ne ferai pas cela. J'ai confiance en Tigelin, et bon espoir que cette basse-cour ne fera pas défaut.

— Les Grâces pourraient-elles manquer là où se trouvera l'Amour ? répliqua Tigellin.

Mais Néron dit :

— L'ennui me ronge ! La volonté de la déesse m'a fait rester dans Rome, que je ne puis souffrir. Je partirai pour Antium. J'étouffe dans ces quartiers étroits, au milieu de ces maisons qui tombent en ruines, de ces ruelles immondes. Un air empesté arrive jusqu'ici, jusque dans mes jardins. Ah ! si un tremblement de terre détruisait Rome, si quelque dieu dans sa colère la nivelait au ras du sol, je vous montrerais alors comment on doit bâtir une ville, tête du monde et ma capitale.

— César, répondit Tigellin, tu dis : « Si quelque

dieu dans sa colère détruisait la ville » — c'est bien cela ?

— Oui ! Et après ?

— N'es-tu donc pas un dieu ?

Néron haussa les épaules d'un air de lassitude, puis :

— Nous verrons ce que tu vas nous organiser sur l'étang d'Agrippa ; je partirai ensuite pour Antium. Vous tous, vous êtes vite satisfaits et vous ne comprenez pas que j'aie soif de grandiose.

Il ferma à moitié les yeux, laissant entendre qu'il avait besoin de repos ; les augustans prirent congé l'un après l'autre. Pétrone sortit avec Vinicius.

— Te voilà donc appelé à prendre part à la fête, lui dit-il. Barbe-d'Airain a renoncé au voyage ; mais, en revanche, il fera plus de folies que jamais, il se vautrera dans la ville comme dans sa propre maison. Que diable ! nous qui avons soumis l'univers, nous avons bien le droit de nous amuser. Toi, Marcus, tu es un fort beau garçon, et c'est à cela que j'attribue en partie la faiblesse que je ressens pour toi. Par Diane d'Éphèse ! si tu pouvais voir tes sourcils d'un seul arc, et ta figure où resplendit le vieux sang des quirites ! Les autres auprès de toi ont l'air d'affranchis. Sans cette doctrine sauvage, Lygie serait aujourd'hui chez toi. Essaye encore de me prouver que ces chrétiens ne sont pas les ennemis de la vie et des hommes... Ils se sont bien conduits à ton égard, tu peux donc leur être reconnaissant ; mais, à ta place, je détesterais cette secte, et je chercherais le plaisir là où on peut le trouver. Tu es beau, je te le répète, et Rome pullule de femmes divorcées...

— Je ne m'étonne que d'une chose, c'est que tout cela ne te fatigue pas encore, répondit Vinicius.

— Qui t'a dit cela ? j'en suis fatigué depuis longtemps, mais je n'ai pas ton âge. D'ailleurs, j'ai d'autres goûts,

qui te manquent. J'aime les livres, que tu n'aimes pas, j'aime la poésie, qui t'ennuie, j'aime les vases, les pierres précieuses et une foule de choses que tu ne regardes même pas ; j'ai des douleurs rénales, que tu n'as pas ; et enfin, j'ai Eunice, et tu n'as rien de pareil... Je me complais parmi les chefs-d'œuvre ; de toi jamais on ne fera un esthète. Je sais que dans la vie je ne trouverai jamais rien de meilleur que ce que j'ai trouvé, et toi, tu en es encore à espérer et à chercher quelque chose ; si la mort venait frapper à ta porte, tu serais étonné, malgré ton courage et tes chagrins, d'être obligé de quitter déjà la terre, tandis que moi j'accepterais cette fin inévitable avec la conviction qu'il n'y a pas au monde de fruits dont je n'aie goûté. Je ne suis pas pressé, mais je ne me ferai pas non plus tirer l'oreille. Je m'efforcerai seulement de vivre gaiement jusqu'au bout : les sceptiques sont gais. Les stoïciens, selon moi, sont des sots, mais au moins le stoïcisme trempe les caractères, tandis que tes chrétiens apportent au monde la tristesse, qui est à la vie ce que la pluie est à la nature. Sais-tu ce que j'ai appris ? Eh bien ! pour les fêtes que donnera Tigellin, on élèvera sur les bords de l'étang d'Agrippa des lupanars, où seront rassemblées les femmes des premières familles de Rome. Ne s'en rencontrera-t-il pas une assez belle pour te consoler ? Il y aura même des vierges, dont ce sera le début dans le monde... en costume de nymphes. Et voilà l'empire romain... Il fait déjà chaud : l'air, attiédi par le vent du sud, ne donnera pas la chair de poule aux nudités qu'il caressera. Et toi, Narcisse, sache qu'il ne s'en trouvera pas une seule capable de te repousser, pas une seule... fût-elle vestale.

Vinicius se frappa la tête.

— Faut-il que j'aie de la malchance pour être tombé sur l'unique exception !...

— A qui la faute, sinon aux chrétiens ? Mais des gens dont le symbole est la Croix ne peuvent être autrement. Écoute-moi : La Grèce était belle et elle a enfanté la sagesse ; nous, nous avons enfanté la force ; que peut enfanter cette doctrine, selon toi ? Si tu le sais, éclaire-moi. Par Pollux ! je ne m'en doute même pas.

Vinicius haussa les épaules.

— On dirait que tu as peur que je ne devienne chrétien.

— J'ai peur que tu ne gâches ton existence. Si tu ne peux être la Grèce, sois Rome : gouverne et jouis. Nos folies ont un certain sens, précisément parce que cette idée s'y fait jour. Je méprise Barbe-d'Airain qui singe les Grecs ; s'il se disait Romain, je reconnaîtrais qu'il a raison d'extravaguer. Promets-moi que si tu trouves un chrétien en rentrant chez toi, tu lui tireras la langue. Et si, par hasard, c'est le médecin Glaucos, il n'en sera même pas étonné... Au revoir sur l'étang d'Agrippa !

CHAPITRE IX

Les prétoriens cernaient les bocages sur les berges de l'étang d'Agrippa, pour empêcher la trop grande foule des curieux de gêner César et ses invités. Il était dit, en effet, que toute l'élite de la richesse, de l'intelligence et de la beauté assisterait à cette fête sans précédents dans les annales de la Ville. Tigellin voulait dédommager Néron du voyage en Achaïe, et surpasser tous ceux qui jusqu'alors avaient organisé des réjouissances en l'honneur de César. Dans ce but, déjà quand il l'avait accompagné à Naples, puis à Bénévent, il avait envoyé des ordres pour que des extrémités du monde l'on fît venir des animaux, des poissons rares, des oiseaux et des plantes, sans oublier les vases et les étoffes qui devaient ajouter de l'éclat au festin. Les revenus de provinces entières s'engloutissaient dans ces préparatifs; mais c'était là un détail dont le favori n'avait cure. Son influence allait croissant. Tigellin n'était peut-être pas plus aimé de Néron que les autres augustans, mais il se rendait chaque jour plus indispensable. Pétrone, infiniment supérieur par la distinction de ses manières, par son intelligence, par son esprit, savait mieux amuser César dans la conversation, mais, pour son malheur, il l'éclipsait et provoquait sa ja-

lousie. En outre, il ne savait être un instrument aveugle, et César redoutait ses critiques. Le surnom seul d'Arbitre des élégances octroyé à Pétrone froissait l'amour-propre de Néron. Qui donc y avait droit, sinon lui? Tigellin avait assez de bon sens pour se rendre compte de ce qui lui manquait, et, voyant qu'il ne pouvait rivaliser ni avec Pétrone, ni avec Lucain, ni avec ceux que distinguaient la naissance, les talents ou la science, il avait résolu de les éclipser par sa servilité et par le déploiement d'un luxe insolite.

Il avait donc fait dresser les tables du festin sur un gigantesque radeau construit de poutres dorées. Les bords en étaient ornés de conques magnifiques pêchées dans la Mer Rouge et dans l'Océan Indien et de massifs de palmes, de lotus et de roses, entre lesquels on avait placé des statues de dieux, des cages d'or ou d'argent remplies d'oiseaux chatoyants, des fontaines d'où jaillissaient des parfums. Au centre s'élevait un velum de pourpre syrienne, soutenu par des colonnettes d'argent ; sous ce velum, les tables préparées pour les invités resplendissaient de verrerie d'Alexandrie, de cristaux et de vases, fruit de pillages en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. Le radeau, île verdoyante et fleurie, était relié par des cordages d'or et de pourpre à des barques en forme de poissons, de cygnes, de mouettes, de flamants ; et dans ces barques aux rames polychromes étaient assis, nus, des rameurs et des rameuses au corps harmonieux, au visage de beauté parfaite, les cheveux tressés à l'orientale ou massés sous des résilles d'or. Lorsque Néron, avec Poppée et les augustans, eut abordé le radeau principal et pris place sous la tente de pourpre, les barques glissèrent, les rames frappèrent l'eau, les cordages se tendirent, et le radeau emportant festin et invités démarra en décrivant un cercle à la sur-

face de l'étang. De moindres radeaux l'escortaient, porteurs de joueuses de cithare et de harpe, dont les corps rosés, entre l'azur du ciel et l'azur de l'eau, dans le rayonnement d'or des instruments, semblaient absorber azur et rayons et s'épanouir en fleurs magiques.

Des bâtiments étranges, dissimulés dans les taillis de la rive, envoyaient vers l'île merveilleuse les accords de la musique et du chant. Toute la contrée résonna, les bosquets résonnèrent ; l'écho propagea les sons de cors et de trompes. César lui-même, ayant d'un côté Poppée et de l'autre Pythagore, admirait, et lorsque, entre les barques, nagèrent des sirènes, il ne marchanda pas ses éloges à Tigellin. Cependant, par habitude, il tourna les yeux vers Pétrone, qui parut d'abord indifférent, puis, sur une interrogation directe, répondit :

— Je pense, seigneur, que dix mille vierges nues font moins d'impression qu'une seule.

Néanmoins le banquet flottant plut à César pour son imprévu. On servit des mets qui eussent humilié l'imagination d'Apicius, et tant de vins différents qu'Othon, chez qui on en pouvait boire de quatre-vingts crus, se serait caché de honte sous la table. Vinicius éclipsait tous les convives par sa beauté. Autrefois sa tournure et son visage étaient trop d'un soldat de carrière, maintenant les chagrins intimes et la souffrance physique avaient affiné ses traits, comme si la main délicate d'un statuaire y eût fait des retouches. Son teint avait perdu l'ancien hâle, tout en conservant l'éclat doré du marbre de Numidie. Ses yeux étaient plus grands et se nuaient de tristesse. Son torse avait gardé ses formes puissantes, faites pour la cuirasse, mais sur ce torse de légionnaire s'affirmait une tête délicate et superbe. Pétrone, en lui disant que pas une seule des augustanes

ne lui pouvait être rebelle, avait parlé en homme d'expérience. Toutes avaient les yeux fixés sur lui, sans excepter Poppée ni la vestale Rubria qui, sur le désir de César, assistait au festin.

Les vins frappés de neige ne tardèrent pas à échauffer les cœurs et les têtes. Des taillis de la rive se détachaient à tout moment de nouvelles barques en forme de sauterelles et de libellules. Au-dessus des barques, au bout de fils argentés, voletaient des oiseaux de l'Inde et de l'Afrique. Le soleil avait déjà parcouru une grande partie du ciel, et cette journée de mai était chaude exceptionnellement, brûlante même. L'étang ondulait sous la cadence des rames. Pas un souffle de vent, les bosquets restaient immobiles. Le radeau glissait toujours avec sa cargaison de convives de plus en plus ivres et de plus en plus bruyants. Déjà l'on n'observait plus l'ordre dans lequel on s'était installé à table. César lui-même avait donné l'exemple ; s'étant levé, il prit la place de Vinicius à côté de Rubria, et se mit à chuchoter à l'oreille de la vestale. Vinicius se trouva près de Poppée qui bientôt lui tendit son bras en le priant de rattacher son peplum dégrafé. La main du tribun tremblait un peu ; Poppée coula vers lui, à travers ses longs cils baissés, un regard mi-confus et secoua sa chevelure d'or comme pour une dénégation.

Cependant le soleil, dilaté et plus rouge, descendait derrière les flèches des arbres. La plupart des invités divaguaient. Le radeau louvoyait maintenant non loin des rives ; parmi les arbustes en fleurs, des groupes d'hommes déguisés en faunes ou en satyres jouaient du flageolet, de la flûte de Pan et du tambourin ; des jeunes filles glissaient, costumées en nymphes, en dryades et en hamadryades. Le crépuscule fut salué de cris en l'honneur de la Lune, et brusquement des

milliers de lampes illuminèrent les bosquets. Des lupanars, élevés le long du rivage, sortit un essaim de lumières : sur les terrasses, les épouses et les filles des premières familles de Rome promenaient leur nudité triomphante. De la voix et du geste elles appelaient les convives. Le radeau aborda enfin, César et les augustans s'élancèrent dans les bosquets, envahirent les lupanars, les tentes, les grottes. Le délire était universel ; on ne savait ce qu'était devenu César, on ne savait qui était sénateur, guerrier, saltimbanque ou musicien. Les satyres et les faunes poursuivaient les nymphes avec des cris. On frappait les lampes à coups de thyrse, pour les éteindre. Certaines parties des bosquets étaient dans l'obscurité. Mais on entendait partout des cris perçants, des rires, — ici des murmures, là des souffles haletants.

Vinicius n'était pas ivre, comme au festin donné dans le palais de César et auquel avait assisté Lygie, mais tout ce qui se passait l'avait ébloui lui aussi. La fièvre du plaisir le brûlait. Il s'élança dans le bois et courut avec les autres pour faire son choix parmi les dryades. Des groupes de divinités improvisées le frôlaient, qui entraînaient dans le sillage de leur fuite les faunes, les satyres, les sénateurs, les chevaliers. Enfin il aperçut un cortège de vierges conduites par une Diane ; il bondit de leur côté pour voir la déesse de plus près, mais son cœur cessa brusquement de battre. Il lui avait semblé reconnaître Lygie dans la déesse au croissant d'argent. Elles l'enveloppèrent d'une sarabande, puis, pour provoquer la poursuite, s'enfuirent comme un troupeau de biches. Et, bien que cette Diane ne fût pas Lygie et ne lui ressemblât même pas, il restait là, suffoqué d'émotion.

Il sentit subitement une tristesse immense d'être loin

de Lygie. Jamais elle ne lui avait paru plus pure, ne lui avait été plus chère, que dans ce bois de folie et de débauche sauvage. Quelques instants auparavant, il avait voulu lui-même boire au calice enguirlandé. Maintenant il n'éprouvait plus que répulsion et dégoût. La honte l'étouffait ; il fallait de l'air à sa poitrine ; à ses yeux il fallait des étoiles, résolut de fuir ce bosquet obscur et épouvantable. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il vit se dresser devant lui une forme féminine voilée ; deux mains s'appuyèrent sur ses épaules ; une voix ardente murmura :

— Je t'aime !... Viens ! Personne ne nous verra : hâte-toi !

Vinicius se réveilla comme d'un songe :

— Qui es-tu ?

Mais elle, s'écrasant contre lui, insistait :

— Hâte-toi ! Vois comme tout est désert ici, et moi je t'aime ! Viens...

— Qui es-tu ?

— Devine !

Elle encercla de ses bras le cou de Vinicius, et, à travers son voile, lui pressa ses lèvres sur les lèvres.

— Nuit d'amour !... Nuit de folie ! dit-elle haletante. Aujourd'hui, tout est permis : prends-moi !

Mais ce baiser fut pour lui un nouveau dégoût. Son âme et son cœur étaient ailleurs, et dans le monde rien n'existait que Lygie.

Il repoussa l'apparition voilée :

— Qui que tu sois, j'en aime une autre et je ne veux pas de toi.

Mais elle, penchant sa tête vers lui :

— Lève mon voile...

A ce moment même, un bruissement se fit entendre dans les myrtes voisins ; le fantôme s'envola, mais on

entendit dans le lointain son rire étrange et méchant.

Pétrone apparut.

— J'ai entendu et j'ai vu, dit-il.

Vinicius lui répondit :

— Allons-nous-en.

Ils dépassèrent les lupanars éclatants, le bosquet, le cordon de prétoriens à cheval et rejoignirent leurs litières.

— Je m'arrêterai chez toi, dit Pétrone.

Ils montèrent dans la même litière et restèrent silencieux. Ce fut seulement dans l'atrium de Vinicius que Pétrone demanda.

— Sais-tu qui c'était ?

— Rubria ?

— Non.

— Alors qui ?

Pétrone baissa la voix :

— Le feu de Vesta a été profané, Rubria était avec César. Mais celle qui t'a parlé...

Et, plus bas :

— La dive Augusta.

Il y eut un court silence.

— César, dit Pétrone, n'a pas su cacher devant elle son violent désir de posséder Rubria, et peut-être a-t-elle voulu se venger. Je vous ai dérangés, parce que si, ayant reconnu l'Augusta, tu l'avais repoussée, tu te serais perdu sans rémission, toi, Lygie, et moi aussi peut-être.

Vinicius éclata :

— J'en ai assez, de Rome, de César, des fêtes, d'Augusta, de Tigellin et de vous tous ! J'étouffe ! Je ne peux pas vivre ainsi ; je ne peux pas ! Comprends-tu ?

— Tu perds la tête, tu perds tout jugement et toute mesure, Vinicius !

— Je n'aime qu'elle au monde.

— Et alors ?

— Alors je ne veux pas d'autre amour, je ne veux pas de votre manière de vivre, de vos banquets, de vos débauches et de vos crimes !

— Qu'as-tu enfin ? Es-tu donc chrétien ?

Le jeune homme serra sa tête de ses mains et répéta avec désespoir :

— Pas encore, hélas ! Pas encore !

CHAPITRE X

Pétrone retourna chez lui en haussant les épaules, et de fort méchante humeur. Il venait de s'apercevoir que lui et Vinicius avaient cessé de parler le même langage.

Autrefois Pétrone avait un pouvoir énorme sur le jeune soldat. Il lui servait de modèle en tout. Et souvent quelques mots ironiques sortis de sa bouche avaient suffi pour retenir Vinicius ou pour le décider à agir. Actuellement il ne restait plus rien de cette influence, et Pétrone n'essayait même plus des moyens de jadis, car son esprit et son ironie, il s'en rendait compte, eussent été sans effet. Ce sceptique expérimenté comprenait qu'il avait perdu la clef de cette âme.

« Admettons que l'Augusta ait pour Vinicius, non un caprice passager, mais une forte passion : ou bien Vinicius ne la repoussera pas, et un incident quelconque pourra le perdre, ou bien, ce qui est vraisemblable aujourd'hui, il la dédaignera, et c'est alors sa perte certaine : l'Augusta enveloppera toute la famille dans son ressentiment, et fera pencher la balance en faveur de Tigellin. »

De toute façon, tout allait mal. Pétrone était courageux et ne redoutait pas la mort ; mais, n'en attendant

rien, il jugeait inutile de la provoquer. Après réflexion, il décida que le plus sûr était de faire voyager Vinicius. Il mettrait en circulation le bruit d'une maladie du jeune tribun militaire et il éloignerait ainsi le danger qui les menaçait l'un et l'autre.

L'Augusta, en somme, ne savait pas si elle avait été reconnue de Vinicius, et jusqu'à présent son amour-propre n'avait pas eu trop à souffrir. Mais, pour l'avenir, il fallait prendre des précautions. Pétrone voulait avant tout gagner du temps : il sentait bien que, César partant pour l'Achaïe, Tigellin, qui n'entendait rien aux choses de l'art, passerait au second plan.

Il pensa même que, s'il obtenait de César un édit chassant les chrétiens de Rome, Lygie quitterait la ville en même temps que les autres sectateurs du Christ et Vinicius la suivrait, sans qu'on eût besoin de l'exhorter au départ.

La chose était possible. Il n'y avait pas si longtemps qu'à la suite des troubles provoqués par les Juifs en haine des chrétiens, Claude, ne sachant distinguer les uns des autres, avait expulsé les Juifs.

Pourquoi Néron n'expulserait-il pas les chrétiens? A Rome on respirerait plus à l'aise. Depuis ce fameux festin flottant, Pétrone voyait tous les jours Néron, soit au Palatin, soit dans d'autres maisons. Lui insinuer une telle idée était facile, car César ne repoussait jamais les conseils de mort ou de ruine. Pétrone arrêta tout un plan. Voici : il donnerait un banquet chez lui et déciderait César à publier l'édit. Il avait même l'espoir justifié que César lui en confierait l'exécution. Alors il expédierait Lygie, avec tous les égards dus à l'amante de Vinicius, à Baïes par exemple, et une fois là-bas ils n'auraient qu'à s'aimer et à jouer aux chrétiens tout à loisir...

Enfin Pétrone apprit de la bouche de César que dans trois jours on partait pour Antium. Dès le lendemain il alla en informer Vinicius.

Celui-ci lui montra la liste des personnes invitées à Antium, qu'un affranchi de César lui avait apportée le matin même.

— Mon nom y figure, dit-il, et le tien aussi. En rentrant tu trouveras une liste semblable.

— Si je ne figurais pas parmi les invités, répondit Pétrone, je n'aurais qu'à attendre mon arrêt de mort et je n'y compte pas avant le voyage en Achaïe. J'y serai trop utile à Néron.

Il parcourut la liste et ajouta :

— A peine sommes-nous de retour qu'il faut déjà quitter la maison et se traîner à Antium. Mais il le faut ! car cette invitation est aussi un ordre.

— Et si quelqu'un désobéissait ?

— Il recevrait une invitation d'un autre genre : celle de se mettre en route pour un voyage sensiblement plus long, pour le voyage d'où l'on ne revient pas. Quel dommage que tu n'aies pas suivi mon conseil et que tu ne sois pas parti quand il n'était pas encore trop tard ! Te voilà forcé d'aller à Antium.

— Me voilà forcé d'aller à Antium... Tu vois bien dans quels temps nous vivons et que nous sommes de lâches esclaves !

— C'est aujourd'hui seulement que tu t'en aperçois ?

— Non, mais, vois-tu, tu as cherché à me démontrer que la doctrine chrétienne était ennemie de la vie, qu'elle enchaînait les hommes. Peut-il exister de plus lourdes chaînes que celles que nous supportons. Tu disais : la Grèce a enfanté la sagesse et la beauté, et Rome a enfanté la force. Où est notre force ?

— Appelle Chilon. Moi, aujourd'hui je n'ai nulle envie

de philosopher. Par Hercule! ce n'est pas moi qui ai créé ces temps-ci, et je n'en suis pas responsable. Parlons d'Antium. Sache qu'un grand danger t'y attend et qu'il vaudrait peut-être mieux pour toi lutter avec cet Ursus qui a étouffé Croton que d'y aller. Pourtant, tu ne peux pas t'en dispenser.

Vinicius eut un geste nonchalant.

— Un danger! Nous nous traînons à tâtons dans des ténèbres mortelles, et à chaque instant une tête s'engloutit dans ces ténèbres.

— Dois-je t'énumérer tous ceux qui ont eu un peu de bon sens et qui, pour cette raison, malgré Tibère, Caligula, Claude et Néron, ont vécu jusqu'à quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans? Vois Domitius Afer. Il a vieilli tranquille, quoique voleur.

— ... ou parce que..., répondit Vinicius.

Puis il examina la liste :

— Tigellin, Vatinius, Sextus Africanus, Aquilinus Regulus, Suilius Nérulinus, Eprius Marcellus et cætera! quelle collection de chenapans et de brigands! Et dire que c'est ça qui gouverne le monde!... Est-ce qu'ils ne devraient pas plutôt promener à travers les petites villes quelque divinité égyptienne ou syriaque, grinçant du sistre, et gagnant leur vie comme diseurs de bonne aventure et comme jongleurs!

— Ou bien, montreurs de singes savants, de chiens calculateurs ou d'ânes flûtistes, ajouta Pétrone. Mais parlons de choses plus graves. J'ai raconté au Palatin que tu étais malade ; cependant ton nom se trouve sur la liste, ce qui prouve qu'il y a quelqu'un qui ne m'a pas cru et qui a usé de son influence pour t'y faire inscrire. Néron n'y attachait aucune importance, car, pour lui, tu n'es qu'un soldat avec lequel on peut parler tout au plus des courses, et qui n'a aucune

idée de la poésie et de la musique. Si ton nom figure sur la liste, c'est à Poppée que tu dois cet honneur, et cela signifie que sa passion n'est pas un caprice passager : elle veut te conquérir.

— Elle est audacieuse, l'Augusta !

— Audacieuse, certes, car elle peut se perdre sans rémission. Puisse Vénus lui inspirer un autre amour le plus tôt possible ! Mais tant qu'elle te désire, il faut que tu sois prudent. Barbe-d'Airain commence à se lasser de Poppée. Aujourd'hui il lui préfère Rubria ou Pythagore ; mais, rien que par amour-propre, il exercerait contre vous la plus terrible des vengeances.

— Dans le bosquet je ne savais pas que ce fût elle ; toi, qui as écouté, tu sais ce que je lui ai répondu : que j'en aimais une autre et que je ne voulais pas d'elle.

— Je t'en supplie, au nom de tous les dieux infernaux, ne perds pas le peu de raison que t'ont laissé les chrétiens. Si la vie t'est devenue odieuse, ouvre-toi plutôt les veines immédiatement ou jette-toi sur ton glaive, car, si tu offenses Poppée, tu peux avoir une mort moins douce. Autrefois, du moins, on avait plaisir à causer avec toi ! De quoi s'agit-il au fond ? Qu'y perdras-tu ? Cela t'empêchera-t-il d'aimer ta Lygie ? Rappelle-toi, en outre, que Poppée l'a vue au Palatin et qu'il ne lui sera pas difficile de se douter pour qui tu dédaignes des faveurs si insignes. Alors, elle la retrouvera, fût-elle cachée sous terre. Tu causeras non seulement ta perte, mais aussi celle de Lygie, comprends-tu ?

Vinicius écoutait, comme s'il eût pensé à autre chose. Il finit par dire :

— Il faut que je la voie.

— Qui ? Lygie ?

— Lygie.

— Tu sais où elle est ?

— Non.

— Alors tu vas te remettre à la chercher dans tous les vieux cimetières et au Transtévère ?

— Je ne sais, mais il faut que je la voie.

— Bien. Quoique chrétienne, elle se montrera peut-être plus raisonnable que toi, — certainement même, si elle ne veut pas causer ta perte.

Vinicius haussa les épaules.

— Elle m'a sauvé d'entre les mains d'Ursus.

— Dans ce cas, dépêche-toi, car Barbe-d'Airain ne tardera pas à partir. D'Antium, on peut lancer des arrêts de mort aussi bien que d'ici.

Vinicius n'écoutait pas. Il songeait au moyen d'avoir une entrevue avec Lygie.

Or, le lendemain, une circonstance survint qui pouvait écarter toutes les difficultés. Chilon arriva à l'improviste.

Il se présenta, famélique et déguenillé ; mais comme les serviteurs avaient autrefois reçu l'ordre de le laisser entrer à toute heure du jour et de la nuit, ils n'osèrent l'arrêter au passage. Il pénétra directement dans l'atrium, et, se plaçant devant Vinicius, lui dit :

— Que les dieux te donnent l'immortalité et partagent avec toi l'empire du monde !

Au premier moment, Vinicius eut envie de le faire jeter à la porte. Mais le Grec savait peut-être quelque chose sur Lygie, et la curiosité l'emporta sur le dégoût.

— C'est toi ? demanda-t-il. Que deviens-tu ?

— Cela va mal, fils de Jupiter, répondit Chilon. La véritable vertu est une denrée dont personne ne s'inquiète aujourd'hui, et le sage doit s'estimer heu-

reux si, tous les cinq jours, il a de quoi acheter chez le boucher une tête de mouton, qu'il ronge dans son taudis, en l'arrosant de ses larmes. Seigneur, tout ce que tu m'avais donné, je l'ai dépensé à acheter des livres chez Atractus. Ensuite, on m'a volé, on m'a ruiné ; la femme qui transcrivait mes leçons s'est enfuie, emportant le reste de ce que je devais à ta générosité. Je suis un misérable ; mais à qui m'adresser, sinon à toi, Sérapis, à toi que j'aime, que j'adore et pour qui j'ai risqué ma vie ?

— Qu'es-tu venu chercher et qu'apportes-tu ?

— J'implore ton aide, Baal, et je t'apporte ma misère, mes larmes, mon amour, — et aussi des nouvelles que j'ai recueillies par affection pour toi. Te rappelles-tu qu'un jour je te dis que j'avais cédé à une esclave du divin Pétrone un fil de la ceinture de Vénus ?... J'ai été savoir si elle s'en était bien trouvée, et toi, fils du Soleil, qui connais tout ce qui se passe dans cette maison, tu n'ignores pas quelle place y occupe Eunice. J'ai encore un autre fil semblable. Je l'ai gardé pour toi, seigneur !

Mais, voyant la colère s'amasser entre les sourcils de Vinicius, il s'interrompit, et, afin de prévenir un éclat, il ajouta en hâte :

— Je sais où demeure la divine Lygie, je te montrerai, seigneur, la maison et la ruelle...

— Où ?

— Chez Linus, le doyen des prêtres chrétiens. Elle y est en compagnie d'Ursus, qui va, comme jadis, chez un meunier qui porte le même nom que ton intendant, Demas... oui, Demas, c'est bien cela !... Ursus travaille la nuit ; par conséquent, si on cerne la maison pendant la nuit, on ne l'y rencontrera pas... Linus est vieux... et, à part lui, il n'y a que deux vieilles femmes.

— D'où sais-tu tout cela ?

— Tu te souviens, seigneur, que les chrétiens m'ont eu entre leurs mains et m'ont épargné. Ne t'étonne donc pas, que j'aie le cœur plein de gratitude. Je suis un homme des anciens temps, des temps meilleurs. C'est pourquoi j'ai pensé : Faut-il donc que je néglige mes amis et mes bienfaiteurs ? Comment ne pas m'informer de ce qu'ils deviennent ? Mais avant tout, je pensais à toi, seigneur. Notre dernière expédition s'est terminée par un désastre, et un fils de la Fortune peut-il se faire à cette idée ? C'est pourquoi je t'ai préparé la victoire. La maison est isolée. O seigneur ! seigneur ! il dépend de toi seul que, cette nuit même, une reine magnanime soit ici. Mais si cela se fait, n'oublie pas que le pauvre et affamé fils de mon père y aura fort contribué.

Le sang monta à la tête de Vinicius. La tentation ébranlait encore tout son être. Oui ! c'était un moyen, et, cette fois, un moyen sûr. Lygie chez lui, qui donc la lui enlèvera ? Lygie devenue sa maîtresse, que pourra-t-elle faire, sinon le rester pour toujours ? Périssent toutes les doctrines ! Que lui importeront alors les chrétiens avec leur miséricorde et leur morne croyance ? N'est-il pas grand temps de secouer tout cela ? n'est-il pas grand temps de recommencer à vivre comme tout le monde ? Quant à ce que fera ensuite Lygie, comment elle concilièra son nouveau sort avec sa doctrine, c'est une chose secondaire, sans importance ! Avant tout, elle sera à lui, et aujourd'hui même. Savoir encore si cette doctrine continuera à régner en son âme, quand Lygie vivra dans un monde nouveau pour elle, au milieu des plaisirs et des jouissances...

Et cela peut se réaliser dès aujourd'hui. Il suffit de retenir Chilon et de donner des ordres, la nuit ve-

nue. Et ensuite un bonheur sans fin! « Qu'a été ma vie? pensa Vinicius; une souffrance, une passion inassouvie et une suite de questions restées sans réponses. De cette façon, tout sera rompu et tout sera terminé! » A la vérité, il se souvint avoir juré de ne plus porter la main sur elle. Mais sur quoi avait-il juré? Pas sur les dieux, puisqu'il n'y croyait plus, ni sur le Christ, puisqu'il n'y croyait pas encore. Du reste, si elle se sentait offensée, il l'épouserait et effacerait ainsi ses torts. Oui, il sentait qu'il y était obligé, car c'était à elle qu'il devait la vie.

Et alors il se rappela le jour où, avec Croton, il avait pénétré dans cet asile, il se rappela le poing d'Ursus levé sur sa tête et tout ce qui s'en était suivi. Il la vit penchée au-dessus de son lit, vêtue comme une esclave, belle comme une divinité bienfaisante. Ses yeux se tournèrent malgré lui vers le lararium et vers cette petite croix qu'elle lui avait laissée en le quittant. Lui paiera-t-il donc tout cela d'un nouvel attentat? la traînera-t-il par les cheveux au cubicule, comme une esclave? Comment s'y résoudre? Il ne la désire pas seulement, il l'aime, et il l'aime justement parce qu'elle est telle qu'elle est? Et il sentit soudain qu'il ne suffisait pas de l'avoir chez lui, qu'il ne suffisait pas de la saisir dans ses bras: son amour exigeait quelque chose de plus, c'est-à-dire son consentement à elle, son amour et son âme. Bénie soit cette demeure, si elle y entre volontairement, béni soit cet instant, béni soit ce jour, bénie soit la vie! Alors le bonheur de l'un et de l'autre sera comme une mer sans limites, et comme le soleil. Mais l'enlever de force, ce serait tuer à jamais ce bonheur, et, en même temps, détruire, souiller et rendre odieux tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus cher dans la vie.

Maintenant il était pénétré d'horreur à cette seule pensée. Il regarda Chilon qui, en l'examinant, avait glissé sa main sous ses loques et se grattait avec inquiétude. Il éprouva un indicible dégoût et l'envie de piétiner son ancien complice comme on piétine un serpent venimeux. Et, comme il ne pouvait garder aucune mesure, il suivit l'impulsion de sa terrible nature romaine, et, se tournant vers Chilon :

— Je ne ferai pas ce que tu me conseilles, mais pour que tu ne t'en ailles pas sans avoir reçu la récompense méritée, je te vais faire donner trois cents coups de verges dans mon ergastule.

Chilon avait blêmi. Les beaux traits de Vinicius étaient empreints d'une colère froide.

Le Grec se jeta à genoux et, plié, se mit à geindre d'une voix entrecoupée :

— Comment, roi de Perse ? Pourquoi ?... Pyramide de grâce ! Colosse de miséricorde ! pourquoi ?... Je suis vieux, affamé, misérable... Je t'ai servi... Est-ce ainsi que tu es reconnaissant envers moi ?

— Comme toi envers les chrétiens, repartit Vinicius.

Et il appela l'intendant.

Chilon saisit convulsivement les genoux de Vinicius, et, la figure couverte d'une pâleur mortelle :

— Seigneur, seigneur !... je suis vieux ! cinquante, pas trois cents... Cinquante, c'est assez !... Cent, pas trois cents !... Pitié ! pitié !

Vinicius le repoussa et donna l'ordre. En un clin d'œil, deux Quades solides empoignèrent Chilon par le peu de cheveux qui lui restaient, lui enveloppèrent la tête de ses propres guenilles et le traînèrent dans l'ergastule.

— Au nom du Christ ! s'écria Chilon de la porte du corridor.

Vinicius resta seul. L'ordre qu'il venait de donner l'avait excité et ranimé. Il tâchait maintenant de réunir et de coordonner ses idées éparses. Il éprouvait un grand soulagement, et la victoire qu'il avait remportée sur lui-même le remplissait de courage. Il lui semblait qu'il avait fait un grand pas pour se rapprocher de Lygie et qu'il en serait récompensé d'une manière quelconque. Dans le premier moment, il ne se rendit pas compte de son injustice à l'égard de Chilon, qu'il faisait fouetter en raison du même motif pour lequel il le récompensait jadis : il était encore trop Romain pour souffrir de la douleur d'autrui et pour s'embarrasser l'esprit d'un misérable Grec. Si même il y avait réfléchi, il eût jugé qu'il avait agi avec équité en punissant le traître. Mais il pensait à Lygie : « Non, je ne te rendrai pas le mal pour le bien, et plus tard, lorsque tu apprendras comment je me suis conduit à l'égard de celui qui m'excitait à porter la main sur toi, tu m'en seras reconnaissante. » Il se demanda pourtant si Lygie approuverait sa conduite envers Chilon. La doctrine qu'elle professait n'ordonnait-elle pas le pardon ? Les chrétiens avaient pardonné au misérable, et ils avaient de bien plus graves motifs de se venger. Alors seulement ce cri : « Au nom du Christ ! » retentit dans son âme. Il se souvint que c'était par un cri semblable que Chilon s'était tiré des mains du Lygien, et il résolut de lui faire grâce du restant de la peine.

Dans cette intention, il allait faire appeler l'intendant, lorsque celui-ci se présenta de lui-même, disant :

— Seigneur, le vieillard a perdu connaissance et peut-être est-il mort. Dois-je continuer à le faire fustiger ?

— Qu'on le fasse revenir à lui et qu'on l'amène ici.

Le chef de l'atrium disparut derrière la portière, mais il devait être difficile de ranimer le Grec, et Vinicius

commençait à s'impatienter, lorsque les esclaves introduisirent Chilon et, sur un signe, se retirèrent.

Chilon était blanc comme un linge, et le long de ses jambes des filets de sang coulaient jusque sur la mosaïque de l'atrium. Tombant à genoux :

— Merci, seigneur! tu es miséricordieux et grand.

— Chien, dit Vinicius, sache que je t'ai pardonné à cause de ce Christ auquel je suis moi-même redevable de la vie.

— Seigneur! Je le servirai, Lui, et toi aussi.

— Tais-toi et écoute. Lève-toi ! Tu viendras avec moi et tu me montreras la maison où demeure Lygie.

— Seigneur, j'ai réellement faim ; j'irai, seigneur, j'irai ! mais les forces me manquent. Fais-moi donner au moins les restes de l'écuelle de ton chien et j'irai !...

Vinicius lui fit servir à manger, et le gratifia d'une pièce d'or et d'un manteau. Mais Chilon, que les coups et la faim avaient affaibli, ne put marcher, même après ce repas, quoiqu'il redoutât que Vinicius ne prît sa faiblesse pour de la résistance.

— Que seulement le vin me réchauffe, répétait-il en claquant des dents, et aussitôt je pourrai marcher. J'irai même jusque dans la Grande Grèce.

Quand il eut repris ses forces, ils sortirent. Le chemin était long, Linus demeurant comme la plupart des chrétiens au Transtévère, non loin de la maison de Myriam. Chilon montra enfin à Vinicius une petite habitation isolée, entourée d'un mur tout couvert de lierre.

— C'est là, seigneur.

— Bien, dit Vinicius; maintenant va-t'en, mais d'abord écoute ceci : oublie que tu m'as servi ; oublie où demeurent Myriam, Pierre et Glaucos ; oublie également cette maison et tous les chrétiens. Tu viendras chaque mois voir mon affranchi Demas qui te

comptera deux pièces d'or. Mais si tu continues à espionner les chrétiens, je te ferai fouetter à mort ou bien je te livrerai au préfet de la Ville.

Chilon s'inclina et dit :

— J'oublierai.

Mais lorsque Vinicius eut disparu au tournant de la ruelle, il s'écria, le poing tendu dans sa direction :

— Par Até et par toutes les Furies! je n'oublierai pas !

Puis il perdit de nouveau connaissance.

CHAPITRE XI

Directement Vinicius se rendit à la maison habitée par Myriam. Devant la porte, il rencontra Nazaire, qui se troubla à sa vue. Le tribun le salua avec affabilité.

Dans le logement, outre Myriam, il trouva Pierre, Glaucos, Crispus, et aussi Paul de Tarse, récemment revenu de Fregella.

A la vue de Vinicius, l'étonnement se peignit sur toutes les figures.

— Je vous salue au nom du Christ que vous honorez.

— Que son nom soit glorifié dans tous les siècles !

— J'ai connu vos vertus, et j'ai éprouvé votre bonté : c'est pourquoi je viens en ami.

— Et nous te recevrons comme un ami, répondit Pierre. Assieds-toi, seigneur, et partage notre repas ; tu es notre hôte.

— Je partagerai votre repas ; mais auparavant, écoutez-moi. Toi, Pierre, et toi, Paul de Tarse, je veux que vous ayez une preuve de ma sincérité : je sais où est Lygie ; j'étais tout à l'heure devant la maison de Linus, tout près d'ici. J'ai sur elle les droits que m'a octroyés César, et je possède, dans mes différentes maisons, près de cinq cents esclaves ; je pourrais donc faire

cerner son asile et m'emparer d'elle, et cependant je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas.

— Et pour cela la bénédiction du Seigneur s'étendra sur toi et ton cœur sera purifié, dit Pierre.

— Autrefois, avant d'avoir été parmi vous, je l'aurais sûrement enlevée, et l'aurais gardée de force ; mais vos vertus, votre doctrine, bien que je ne les professe pas, ont changé quelque chose en mon âme, et je n'ose plus avoir recours à la violence. Je m'adresse donc à vous, qui remplacez le père et la mère de Lygie, et je vous dis : Donnez-la-moi pour épouse, et je vous jure que non seulement je ne lui défendrai pas de confesser le Christ, mais que je me mettrai à étudier cette doctrine.

Il parlait la tête haute, d'une voix décidée ; pourtant il était ému et ses jambes tremblaient sous son manteau serré à la ceinture ; un silence avait accueilli ses paroles ; il reprit, comme pour prévenir une réponse défavorable :

— Je sais quels sont les obstacles, mais je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et, quoique je ne sois pas encore chrétien, je ne suis pas votre ennemi ni celui du Christ. Un autre vous dirait peut-être : « Baptisez-moi ! » Moi, je vous répète : « Éclairez-moi ! » Je crois que le Christ est ressuscité, parce que ceux qui l'affirment sont des gens qui vivent dans la vérité et qui l'ont vu après sa mort. Je crois, pour l'avoir éprouvé par moi-même, que votre doctrine engendre la vertu, la justice et la miséricorde, et non pas les crimes dont on vous accuse. J'en ignore presque tout. Je ne sais que ce que j'ai appris par vos actes, par Lygie, et par les conversations que j'ai eues avec vous. Et cependant votre doctrine a changé quelque chose en moi. Autrefois, je tenais mes serviteurs d'une

main de fer : je connais maintenant la pitié. J'aimais les plaisirs : de dégoût je me suis enfui de l'étang d'Agrippa. Autrefois, j'avais foi dans la violence : j'y renonce. Sachez que j'ai pris en horreur les orgies, le vin, le chant, les cithares, les couronnes de roses, et que la cour de César m'écœure. De penser que Lygie est pure comme la neige des montagnes, je l'aime d'autant plus ; et lorsque je songe que c'est grâce à votre doctrine qu'elle est ainsi, j'aime cette doctrine, et la veux connaître ! Mais comme je ne la comprends pas, comme je ne sais si je pourrai m'y conformer, et si ma nature pourra la supporter, je languis dans l'incertitude et dans les tourments.

Ses sourcils se contractèrent en une ride douloureuse, et la rougeur monta à ses joues ; puis il continua, parlant de plus en plus vite et avec une émotion grandissante :

— Vous le voyez ! Je suis torturé et par mon amour et par le doute. On m'a dit que votre doctrine ne tient compte ni de la vie, ni des joies humaines, ni du bonheur, ni des lois, ni de la puissance romaine. En est-il vraiment ainsi ? On m'a même dit que vous étiez des fous... Dites-moi, qu'apportez-vous ? Est-ce un péché que d'aimer ? que d'éprouver de la joie ? que de vouloir le bonheur ? Êtes-vous les ennemis de la vie ? Faut-il que je renonce à Lygie ? Quelle est votre vérité ? Vos actions et vos paroles sont pures comme l'eau transparente, mais qu'y a-t-il au fond de cette eau ? On m'a encore dit : la Grèce a enfanté la sagesse et le beau, Rome a enfanté la puissance, mais eux qu'apportent-ils ? Alors, dites-le-moi, qu'apportez-vous ? Si derrière votre porte se trouve la lumière, ouvrez-moi !

Pierre dit :

— Nous apportons l'amour.

Et Paul de Tarse ajouta :

— Si même je parlais tous les langages des hommes et des anges, sans l'amour, je serais seulement comme l'airain sonnant.

Le cœur du vieil Apôtre était ému par cette âme au supplice qui, tel un oiseau en cage, s'élançait vers le soleil ; il étendit les mains vers Vinicius :

— Frappez, et l'on vous ouvrira. La grâce du Seigneur est sur toi ; je te bénis donc, toi et ton âme et ton amour, au nom du Rédempteur !

Vinicius, entendant ces paroles de bénédiction, s'élança vers Pierre, et ce descendant des quirites, qui, récemment encore, ne voulait pas reconnaître un homme dans un étranger, saisit les mains du vieux Galiléen et les pressa contre ses lèvres avec reconnaissance.

Pierre se réjouit, comprenant que son filet de pêcheur venait d'amener une âme de plus et les assistants s'écrièrent d'une seule voix :

— Gloire au Seigneur dans les cieux !

Vinicius leva un visage rayonnant.

— Je vois que le bonheur peut résider parmi vous, puisque je me sens heureux, et je suppose que vous me convaincrez également sur les autres points. Mais cela n'aura pas lieu à Rome ; César part pour Antium, et je dois le suivre, j'en ai reçu l'ordre. Vous savez que désobéir, c'est encourir la mort. Mais si j'ai trouvé grâce à vos yeux, venez avec moi pour m'enseigner votre vérité. Là-bas vous serez plus en sécurité que moi-même ; au sein de cette foule, vous pourrez propager la vérité à la cour même de César. On dit qu'Acté est chrétienne ; il y a aussi des chrétiens parmi les prétoriens, car j'ai vu de mes propres yeux des soldats qui s'agenouillaient devant toi, Pierre, à la Porte Nomentane. Je possède une villa à Antium, où nous nous réunirons à la barbe de César pour écouter votre enseignement.

Glaucos m'a dit que, pour une seule âme, vous êtes prêts à vous transporter jusqu'aux confins du monde ; faites donc pour moi ce que vous avez fait pour ceux en faveur de qui vous avez quitté la lointaine Judée, faites-le et n'abandonnez pas mon âme.

Eux songeaient avec joie à la victoire de leur doctrine et au retentissement qu'aurait dans le monde païen la conversion d'un augustan, du descendant d'une des plus anciennes familles de Rome. Ils étaient prêts à aller jusqu'aux confins du monde pour une seule âme humaine, et, depuis la mort du Maître, ils ne faisaient pas autre chose. Pierre était le pasteur de toute la communauté et ne pouvait partir, mais Paul de Tarse, qui avait été dernièrement à Aricie et à Fregella et se préparait à un long voyage en Orient pour y visiter les Églises et leur insuffler une nouvelle ferveur, consentit à accompagner le jeune tribun à Antium. De là il s'embarquerait pour la Grèce.

Quoique Vinicius fût attristé de ce que Pierre, pour qui il avait tant de reconnaissance, ne pût venir, il remercia cordialement, puis se tourna vers le vieil Apôtre, pour lui adresser une dernière requête :

— Connaissant la demeure de Lygie, dit-il, je pourrais aller moi-même la trouver et lui demander, ainsi qu'il est juste, si elle m'acceptera pour époux, lorsque mon âme sera devenue chrétienne ; mais je préfère te prier, toi, Apôtre, de me permettre de la voir, ou de me conduire toi-même vers elle. Je ne sais combien de temps je serai obligé de rester à Antium, et près de César personne n'est sûr du lendemain. Que je la voie avant mon départ, que je rassasie mes yeux de sa présence, que je sache si elle oubliera le mal que je lui ai fait et si elle voudra partager le bonheur avec moi.

Pierre sourit avec bonté :

— Qui donc te refuserait cette joie raisonnable, mon fils !

Vinicius s'inclina de nouveau pour lui baiser les mains, car il ne pouvait maîtriser son cœur ; l'Apôtre le prit par les tempes et ajouta.

— Va, ne crains pas César. En vérité, je te le dis, il ne tombera pas un cheveu de ta tête.

Puis il envoya Myriam chercher Lygie, lui recommandant de ne pas dire qui se trouvait parmi eux.

La distance était courte. Bientôt les assistants virent, au milieu des myrtes du petit jardin, Myriam qui conduisait Lygie par la main.

Vinicius voulut courir au-devant d'elle, mais à la vue de cette figure tant aimée, le bonheur paralysa ses forces, et il resta immobile, le cœur battant à se rompre, cent fois plus ému que lorsqu'il avait entendu pour la première fois les flèches des Parthes siffler.

Maintenant elle était là, rougissante, pâlissante, avec de l'étonnement et de l'effroi dans ses yeux qui questionnaient.

Elle ne vit que des regards lumineux et pleins de bonté. L'Apôtre Pierre s'approcha d'elle et dit :

— Lygie, l'aimes-tu toujours ?

Il y eut un moment de silence. Ses lèvres tremblèrent comme celles d'un enfant qui va pleurer et qui, coupable, est obligé d'avouer sa faute.

— Réponds, dit l'Apôtre.

Alors, d'une voix humble et craintive, elle murmura en tombant aux pieds de Pierre :

— Oui...

Déjà Vinicius était à genoux à côté d'elle ; Pierre posa ses mains sur leurs têtes en disant :

— Aimez-vous en Notre-Seigneur et pour sa gloire, car il n'y a point de péché dans votre amour.

CHAPITRE XII

Dans le petit jardin, Vinicius racontait à la jeune fille, avec des mots venant du cœur, ce qu'un instant auparavant il avait avoué aux Apôtres : le trouble de son âme, les transformations qu'elle avait subies, et enfin cette tristesse immense qui avait assombri sa vie depuis qu'il avait quitté la demeure de Myriam. Il l'aimait chez les Aulus et au Palatin, il l'aimait lorsqu'il l'avait vue à l'Ostrianum, écoutant les paroles de Pierre, et lorsqu'elle veillait près de son lit, et lorsqu'elle l'avait quitté. Chilon venait de découvrir sa demeure et lui avait conseillé de l'enlever, mais il avait châtié le Grec, préférant demander aux Apôtres la parole de vérité, et sa main à elle... Que béni fût l'instant où cette inspiration lui était venue, puisqu'il était maintenant près d'elle et qu'elle ne le fuirait plus !

— Ce n'est pas toi que je fuyais, dit Lygie.

— Pourquoi donc as-tu fui ?

Elle leva sur lui ses yeux de pâle iris, puis, la tête baissée, répondit :

— Tu le sais...

Suffoqué par l'excès du bonheur, Vinicius ne parvenait pas à lui exprimer clairement ce qu'il éprouvait. Aussi bien ne s'en rendait-il pas compte lui-même. Mais

il sentait qu'avec elle faisait son apparition dans le monde une beauté nouvelle, point une statue seulement, mais une âme. Il lui dit, et cela la combla de joie, qu'il l'avait aimée davantage quand elle l'avait fui, et qu'au foyer domestique elle serait pour lui une sainte.

Puis il lui prit la main, silencieux ; il la regardait avec ravissement, et il répétait son nom comme pour s'assurer qu'il l'avait retrouvée, qu'il était près d'elle.

— O Lygie ! Lygie !

Il finit par lui demander ce qui se passait dans son âme, et elle avoua qu'elle l'aimait déjà dans la maison des Aulus, et que si, du Palatin, il l'avait reconduite chez eux, elle lui aurait fait connaître son amour et aurait essayé d'apaiser leur colère.

— Je te jure, dit Vinicius, que je n'ai même pas eu la pensée de t'enlever aux Aulus. Pétrone te le racontera un jour : déjà je lui avais déclaré que je t'aimais et que je désirais t'épouser. Je lui avais dit : « Qu'elle enduise ma porte de graisse de loup et qu'elle prenne place à mon foyer, » mais il s'était moqué de moi et avait inspiré à César l'idée de te réclamer comme otage pour te remettre entre mes mains. Combien de fois, dans mes peines, ne l'ai-je pas maudit ! Mais c'est peut-être un heureux hasard qui en a ainsi disposé : je n'aurais pas connu les chrétiens et ne t'aurais pas comprise.

— Crois-moi, Marcus, répondit Lygie, c'est le Christ qui a voulu t'amener à lui.

Ils passèrent près d'une tonnelle couverte d'un lierre touffu et s'approchèrent de l'endroit où Ursus, après avoir étranglé Croton, s'était jeté sur Vinicius.

— Ici, sans toi, je serais mort.

— Ne me le rappelle pas, répondit Lygie, et n'en garde pas rancune à Ursus.

— Pourrais-je me venger sur lui de t'avoir défendue ? Si c'était un esclave, je lui donnerais immédiatement la liberté.

— Si c'était un esclave, il y a longtemps que les Aulus l'auraient affranchi.

— Te rappelles-tu que je voulais te rendre aux Aulus ? mais tu m'as répondu que César pourrait en être informé et se venger sur eux. Eh bien ! maintenant, tu les verras aussi souvent que tu le voudras. Quand tu seras à moi, si César me demande ce que j'ai fait de l'otage qu'il m'a confiée, je lui dirai : « Je l'ai épousée et elle voit les Aulus avec mon consentement. » Il ne restera pas longtemps à Antium, car il lui tarde d'aller en Achaïe, et d'ailleurs, je ne suis pas tenu à le voir chaque jour. Lorsque Paul de Tarse m'aura enseigné votre vérité, je me ferai baptiser et rentrerai à Rome ; je regagnerai l'amitié des Aulus qui reviennent à la ville un de ces jours, et il n'y aura plus d'obstacles. Alors j'irai te prendre et je t'installerai à mon foyer. O très chère ! très chère !

Lygie leva sur lui ses yeux rayonnants et répondit :

— Et alors, je dirai : « Où tu seras, Caïus, je serai, Caïa. »

Ils s'arrêtèrent sous un cyprès, à l'entrée de la chambre. Lygie s'appuya au tronc, tandis que Vinicius disait d'une voix tremblante :

— Ordonne à Ursus d'aller chez les Aulus chercher tes meubles et tes jouets d'enfant et de les transporter chez moi.

Et elle, rougissante comme une rose ou comme l'aurore, répondit :

— L'usage commande d'agir autrement...

— Je sais, c'est la pronuba qui les apporte ordinairement derrière la fiancée, mais fais cela pour moi. Je les

emporterai dans ma villa d'Antium, et ils me parleront de toi.

Les mains jointes, il répétait :

— Pomponia va revenir un de ces jours. Fais cela pour moi, divine, fais-le, très chère!

— Que Pomponia fasse ce qu'elle voudra, répliqua Lygie, rougissant plus encore à la pensée de la pronuba.

Ils se turent de nouveau, car l'amour brisait le souffle de leurs poitrines. Lygie était adossée au cyprès; sa blanche figure se détachait dans l'ombre comme une fleur; ses yeux étaient baissés et sa gorge se soulevait plus fréquemment, tandis que Vinicius pâlissait et que ses traits s'altéraient. Dans le silence de midi, ils entendaient les battements de leurs cœurs, et, dans leur ivresse commune, ce cyprès, les buissons de myrte et la tonnelle s'étaient transformés pour eux en un jardin d'amour.

Mais Myriam se montra à la porte et les invita à venir partager le repas. Ils prirent place entre les Apôtres qui les regardaient avec ravissement, voyant en eux la nouvelle génération qui, après leur mort, continuerait à semer le grain de leur doctrine.

Pierre rompit et bénit le pain ; sur toutes les figures se peignait la quiétude ; un bonheur immense emplissait la chambre.

— Vois donc, dit enfin Paul en se tournant du côté de Vinicius, si nous sommes les ennemis de la vie et de la joie...

Vinicius répondit :

— Jamais je n'ai été aussi heureux que parmi vous.

CHAPITRE XIII

Le même soir, en passant par le Forum pour rentrer chez lui, Vinicius aperçut, à l'entrée du Vicus Tuscus, la litière dorée de Pétrone portée par huit Bithyniens. Les ayant arrêtés d'un signe, il s'approcha des rideaux.

— Je te souhaite un rêve exquis et favorable ! s'écria-t-il en riant à la vue de Pétrone endormi.

— Ah ! c'est toi ! dit Pétrone. Oui ! je me suis assoupi, j'ai passé la nuit au Palatin. J'allais acheter de quoi me distraire à Antium. Quoi de neuf ?

— Tu cours les libraires ? demanda Vinicius.

— Oui, je ne veux pas mettre en désordre ma bibliothèque. On dit qu'il a paru quelque chose de nouveau de Musonius et de Sénèque. Je suis également à la recherche d'un Perse, et d'une certaine édition des églogues de Virgile que je ne possède pas. Oh ! que je suis fatigué et que les mains me font mal à force de retirer les rouleaux de leurs cylindres... C'est que, une fois entré dans une librairie, la curiosité vous prend de tout voir. Je suis allé chez Aviranus, chez Atractus sur l'Argiletum, et auparavant chez les Sosius dans le Vicus Sandalarius. Par Castor ! comme j'ai sommeil !...

— Tu as été au Palatin : c'est donc moi qui te de-

manderai ce qu'il y a de nouveau ? ou plutôt, sais-tu, renvoie ta litière et tes caisses de livres et viens chez moi : nous parlerons d'Antium et d'autre chose encore.

— Bien, repartit Pétrone en sortant de la litière. Après-demain nous nous mettons en route pour Antium. Sois prêt. Les pois à l'huile d'olive, pas plus que le foulard enroulé autour de son gros cou, n'ont garanti Barbe-d'Airain : il est enroué. Dans ces circonstances, on ne peut songer à remettre le voyage. Il maudit Rome et l'air qu'on y respire, il voudrait la raser ou la détruire par le feu, il a soif de la mer. Il dit que ces odeurs que le vent apporte des ruelles étroites le conduiront au tombeau. Aujourd'hui on a fait de grands sacrifices dans tous les temples à l'intention de sa voix... et gare à Rome et surtout gare au Sénat, si elle ne s'éclaircit incontinent.

— Il n'y aurait plus de motif pour aller en Achaïe.

— Penses-tu donc que notre divin César possède cet unique talent? répliqua Pétrone. Il se produira dans les jeux olympiques, comme poète, avec son Incendie de Troie, comme conducteur de chars, comme musicien, comme athlète, bah ! même comme danseur, et chaque fois il râflera toutes les couronnes. Sais-tu pourquoi le singe est enroué ? Hier n'a-t-il pas voulu égaler notre Pâris ; il nous a dansé l'aventure de Léda, ce qui l'a mis en sueur ; et il a pris froid. Il était trempé et visqueux comme une anguille fraîchement sortie de l'eau. Il changeait de masque à chaque instant, il tournait comme une toupie, agitait les bras comme un matelot ivre, et le dégoût vous prenait à regarder ce vaste ventre et ces jambes grêles. Pâris lui donnait des leçons depuis quinze jours ; te figures-tu Ahénobarbe en Léda ou en cygne-dieu ? En voilà un cygne ! Parlons-en ! Mais il veut se produire en public

dans cette pantomime, à Antium, d'abord ensuite à Rome.

— Qu'il chantât en public, déjà on s'en scandalisait ; mais penser que le César romain paraîtra sur la scène comme mime, non ! Rome ne le tolérera pas !

— Mon cher, Rome tolérera tout, et le Sénat votera des remerciements au « père de la patrie ». La multitude est même fière d'avoir un empereur pour bouffon.

— Dis-le, peut-on s'avilir davantage ?

Pétrone haussa les épaules.

— Tu vis chez toi, plongé dans tes méditations, tantôt au sujet de Lygie, tantôt au sujet des chrétiens. Rien d'étonnant que tu ne saches pas ce qui s'est passé, il y a quelques jours. Néron a épousé publiquement Pythagore. Il jouait le rôle de la jeune mariée. Cela semble le comble de la folie, n'est-il pas vrai ? Eh bien, les flamines sont venus et les ont unis solennellement. J'assistais à la cérémonie. Je suis capable de tolérer bien des choses, et cependant je me suis dit que les dieux, s'il y en a, devraient se manifester par un signe quelconque. Mais César ne croit pas aux dieux, et il a raison.

— Alors il est, en une seule personne, grand-prêtre, dieu et athée, dit Vinicius.

— C'est exactement cela, dit Pétrone en riant. Quelle trinité ! Quel monde !

— Tel monde, tel César ! Mais cela ne durera pas.

Devisant, ainsi ils arrivèrent chez Vinicius, qui réclama gaiement le repas du soir.

— Oui, mon cher, le monde doit se réformer, renaître !

— Ce n'est pas nous qui le réformerons, répondit Pétrone, fût-ce pour ce seul motif que, sous le règne d'Ahénobarbe, l'homme est semblable au papillon ; il

vit au soleil de la faveur et, au premier vent de froideur impériale, il périt. Par le fils de Maïa ! je me demande parfois comment ce Lucius Saturninus a pu arriver à quatre-vingt-treize ans et survivre à Tibère, à Caligula et à Claude. Mais peu importe. Me permettras-tu d'envoyer ta litière chercher Eunice ? Mon envie de dormir est passée et je voudrais me réjouir. Fais venir pour le repas le joueur de cithare, et ensuite nous parlerons d'Antium. Il faut y penser, surtout toi.

Vinicius donna l'ordre d'aller chercher Eunice, mais déclara qu'il n'avait nullement l'intention de se casser la tête à propos d'Antium.

— Le monde ne se borne pas au Palatin, surtout pour ceux qui ont autre chose dans le cœur et dans l'âme.

Il disait cela si négligemment et si gaiement que Pétrone le regarda et dit :

— Que se passe-t-il donc en toi ? te voilà aujourd'hui tel que tu étais alors que tu portais encore au cou la bulle d'or.

— Je suis heureux, répondit Vinicius, et c'est pour te le dire que je t'ai invité à venir chez moi.

— Que t'arrive-t-il ?

— Quelque chose que je ne céderais pas pour l'empire romain.

Il s'appuya au dossier de la chaise, posa sa tête sur son bras et commença à parler, la figure rayonnante :

— Te souviens-tu du jour où nous sommes allés ensemble chez Aulus Plautius ? Là tu vis pour la première fois une divine jeune fille à laquelle tu donnais toi-même les noms d'Aurore et de Printemps ? Te rappelles-tu cette Psyché, cette incomparable, la plus belle des vierges et de toutes vos divinités ?

— Quelle langue parles-tu ? Évidemment je me rappelle Lygie.

— Je suis son fiancé.

— Hein?

Mais Vinicius bondit de son siège et appela l'intendant.

— Fais entrer ici tous les esclaves sans exception ; tous, à l'instant!

— Tu es son fiancé ? répéta Pétrone.

Avant qu'il fût revenu de son étonnement, l'énorme atrium fourmilla d'esclaves.

Vinicius se tourna vers Demas l'affranchi :

— Ceux qui ont servi dans ma maison pendant vingt ans auront à se présenter demain chez le préteur où on leur accordera la liberté. Les autres recevront chacun trois pièces d'or et double ration durant une semaine. Qu'on expédie l'ordre aux ergastules de province de lever les punitions, de désenchaîner les prisonniers et de les nourrir convenablement. Ce jour est un jour de bonheur pour moi, et je veux que la joie règne dans ma maison.

Eux restèrent un moment silencieux, comme s'ils ne pouvaient en croire leurs oreilles, puis toutes les mains se levèrent ensemble et toutes les bouches s'écrièrent :

— Aah, aah! seigneur. Aah, aah!

Vinicius les congédia d'un signe, et quoiqu'ils eussent envie de le remercier et de tomber à ses pieds, ils sortirent à la hâte remplissant la maison d'allégresse depuis les sous-sols jusqu'au toit.

— Demain, dit Vinicius, je les réunirai dans le jardin et je leur ordonnerai de tracer devant eux les signes qu'ils voudront. Ceux qui dessineront un poisson seront affranchis par Lygie.

Mais Pétrone, qui ne s'étonnait jamais longtemps de rien, avait déjà repris son sang-froid :

— Un poisson...? Ah! je me souviens de ce que disait Chilon : c'est le signe des chrétiens.

Puis il ajouta en tendant la main à Vinicius :

— Le bonheur est toujours là où chacun le voit. Que Flore pendant de longues années parsème de fleurs votre route ! Je te souhaite tout ce que tu peux te souhaiter.

— Je te remercie, je pensais que tu allais me blâmer, et, vois-tu, tu aurais perdu ton temps.

— Moi, te blâmer ? Pas le moins du monde. Au contraire, je te dis que tu fais bien.

— Ah ! girouette, répliqua Vinicius, as-tu donc oublié ce que tu m'as dit autrefois, comme nous sortions de chez Græcina ?

— Non, mais j'ai changé d'avis... Mon cher, à Rome, tout change. Les maris changent de femmes, les femmes de maris : pourquoi donc ne changerais-je pas d'avis ? Peu s'en est fallu que Néron n'épousât Acté, à qui l'on avait fabriqué une origine royale. Eh bien ! quoi ! il aurait une honnête épouse, et nous, nous aurions une honnête Augusta. Par Protée et par ses solitudes submergées ! je changerai d'avis chaque fois que je le croirai convenable et commode. Quant à Lygie, son origine royale est plus certaine que l'histoire des ancêtres troyens d'Acté. Mais toi, à Antium, prends garde à Poppée, car elle est vindicative.

— Je n'y pense même pas ! Pas un cheveu ne tombera de ma tête à Antium.

— Si tu t'imagines m'étonner encore une fois, tu te trompes ; mais d'où te vient cette certitude ?

— L'Apôtre Pierre me l'a dit.

— Ah ! c'est l'Apôtre Pierre qui te l'a dit ! Contre cela il n'est pas d'argument. Permets cependant que je prenne quelques précautions, pour le cas où l'Apôtre Pierre se montrerait faux prophète, car, si par hasard l'Apôtre Pierre s'était trompé, il perdrait ta confiance, qui sûrement pourra, dans la suite, être utile à l'Apôtre Pierre.

— Fais ce que tu voudras, mais moi, j'ai foi en lui, et si tu t'imagines me décourager en me répétant facétieusement son nom à tout propos, tu te trompes.

— Alors une question : es-tu déjà chrétien ?

— Pas encore, mais Paul de Tarse part avec moi pour m'expliquer la doctrine du Christ. Ensuite je recevrai le baptême... Car il est faux qu'ils soient les ennemis de la vie et de la joie, comme tu le disais.

— Tant mieux pour toi et pour Lygie!

Puis, haussant les épaules et comme se parlant à soi-même :

— L'habileté de ces gens à gagner des adeptes est stupéfiante. Et comme cette secte se répand!

— Oui ! Ils sont des milliers et des dizaines de mille à Rome, dans les villes d'Italie, en Grèce et en Asie. Il y a des chrétiens dans les légions et parmi les prétoriens; il y en a dans le palais même de César. Des esclaves et des citoyens, des pauvres et des riches, la plèbe aussi bien que les patriciens professent leur doctrine. Sais-tu que l'on compte des chrétiens parmi les Cornelius, que Pomponia Græcina est chrétienne, qu'Octavie l'était aussi, paraît-il, et qu'Acté l'est certainement? Oui, cette religion envahit le monde, elle est seule capable de le rénover. Ne hausse pas les épaules, car qui sait si, dans un mois ou dans un an, tu ne l'adopteras pas toi-même?

— Moi? dit Pétrone. Non, par le fils de Latone, je ne l'adopterai pas, renfermât-elle la vérité et la sagesse humaine aussi bien que divine... Cela exigerait de la fatigue et je n'aime pas me fatiguer; des renoncements et je n'aime renoncer à rien dans la vie. Avec ta nature enflammée et bouillonnante, on pouvait toujours s'attendre à ce qui arrive; mais moi ? j'ai mes pierres précieuses, mes camées, mes vases et mon Eunice. Je ne

crois pas à l'Olympe, mais je me l'arrange sur terre, et je tâcherai de fleurir jusqu'à ce que les flèches du divin archer me transpercent, ou bien que César m'envoie l'ordre de m'ouvrir les veines. J'aime trop le parfum des violettes et un triclinium confortable. J'aime jusqu'à nos dieux... comme figures de rhétorique. J'aime aussi l'Achaïe, où je m'apprête à aller avec notre entripaillé aux jambes grêles, l'incomparable et divin César-Auguste Périodonicès, Hercule, Néron!

Et il éclata de rire à la seule supposition qu'il pût adopter la doctrine des pêcheurs galiléens et chantonna à mi-voix :

— De myrtes verdoyants j'enguirlanderai mon épée,
A l'exemple d'Harmodios et d'Aristogiton.

Il s'interrompit, car l'introducteur annonçait Eunice.

Aussitôt on servit le souper. Après plusieurs morceaux chantés par le joueur de cithare, Vinicius raconta à Pétrone la visite de Chilon.

Pétrone, que le besoin de sommeil reprenait, porta la main à son front et dit :

— L'idée était bonne, étant donné le résultat. Quant à Chilon, je lui aurais remis cinq pièces d'or; mais du moment que tu avais ordonné qu'on le fustigeât, il fallait le faire mourir sous les coups, car sait-on si, un jour, les sénateurs ne s'inclineront pas devant lui comme ils s'inclinent aujourd'hui devant notre chevalier de l'alène, Vatinius. Bonne nuit.

Ayant déposé leurs couronnes, Pétrone et Eunice prirent congé. Vinicius se rendit dans sa bibliothèque et écrivit à Lygie :

« Je veux qu'en ouvrant tes jolis yeux, ma divine, tu trouves un bonjour dans cette lettre. C'est pourquoi je t'écris ce soir, quoique je doive te voir demain. César part dans deux jours pour Antium, et moi, hélas! je suis

obligé de l'accompagner. Je te l'ai déjà dit, désobéir serait exposer ma vie, et maintenant je n'aurais pas le courage de mourir. Pourtant, si tu ne veux pas que je parte, réponds un seul mot et je reste : affaire à Pétrone, alors, de détourner de moi le danger. En ce jour de joie, j'ai donné des récompenses à tous mes esclaves, et ceux qui ont servi chez moi pendant vingt ans iront demain chez le préteur pour être affranchis. Toi, ma bien-aimée, tu dois m'en complimenter, car il me semble que ce sera conforme à cette doctrine que tu professes ; je l'ai fait à cause de toi. Je leur dirai que c'est à toi qu'ils doivent la liberté, afin qu'ils célèbrent ton nom.

« Moi-même, en revanche, je veux devenir l'esclave du bonheur, et ton esclave, et je souhaite ne jamais être affranchi. Maudit soit Antium, maudits les voyages d'Ahénobarbe ! Trois et quatre fois heureux encore de n'être pas aussi érudit que Pétrone, car alors je serais peut-être forcé d'aller en Achaïe. Mais ton souvenir adoucira pour moi les heures de séparation. Chaque fois que je pourrai me rendre libre, je sauterai à cheval et galoperai jusqu'à Rome, afin de délecter mes yeux de ta vue et mes oreilles de la douceur de ta voix. Quand il me sera impossible de venir, j'enverrai un esclave avec une lettre et la mission de s'informer de toi.

« Je te salue, ma divine, et me jette à tes pieds. Ne te mets pas en colère si je t'appelle divine : si tu me l'interdis, je t'obéirai ; mais aujourd'hui je ne sais pas encore dire autrement. Je te salue du seuil de ta future demeure, je te salue de toute mon âme. »

CHAPITRE XIV

On savait à Rome que César, en passant, visiterait Ostie, ou plutôt visiterait à Ostie un navire, le plus grand navire du monde, arrivé d'Alexandrie, avec une cargaison de blé, et que, de là, par la Voie Littorale il se rendrait à Antium. Des ordres avaient été donnés quelques jours auparavant : aussi, dès le matin, près de la Porte d'Ostie, la curiosité rassemblait une foule où la populace romaine se mêlait à des échantillons de toutes les nations de l'univers.

César avait coutume d'emporter en voyage tous les objets parmi lesquels il aimait vivre, et à la moindre de ses haltes, il pouvait se faire installer un décor familier de statues et de mosaïques. Aussi, dans ses déplacements, était-il accompagné d'une armée entière de serviteurs, outre les bataillons de prétoriens, outre les augustans et leurs escortes.

Dès l'aube, les bergers de la Campanie avaient amené cinq cents ânesses, pour que le lendemain, à son arrivée à Antium, Poppée prît dans leur lait son bain quotidien. La populace s'éjouissait à voir, dans la poussière tourbillonnante se dodeliner le millier d'oreilles magistrales, à entendre le claquement des fouets et les cris sauvages des pâtres.

Après le passage des ânesses, une troupe de jeunes serviteurs s'égailla sur la route pour la balayer et la joncher de fleurs et d'aiguilles de pin. La matinée s'avançait, et la foule devenait plus dense. Quelques-uns avaient amené toute leur famille ; ils étalaient des vivres sur les pierres destinées au nouveau sanctuaire de Cérès, et mangeaient. Çà et là s'étaient formés des rassemblements. On y pérorait sur le départ de l'empereur, sur ses prochains voyages et sur les voyages en général. A ce propos, les marins et les vétérans racontaient merveilles des pays dont ils avaient entendu parler dans leurs lointaines expéditions et que n'avait foulés nul pied romain. Des citadins, qui jamais n'avaient dépassé la Voie Appienne, oyaient avec stupéfaction des récits fabuleux sur l'Inde et l'Arabie, sur cet îlot d'un archipel breton, où Briarée enchaîna Saturne endormi, sur les contrées hyperboréennes, sur les mers de glace, sur la façon dont mugissent les eaux océanes quand s'y plonge le soleil. On racontait aussi que ce fameux navire d'Ostie transportait du blé pour deux ans, sans compter quatre cents voyageurs et force bêtes féroces destinées au Cirque pour les jeux de l'été. De là quelque enthousiasme pour César qui non seulement nourrissait son peuple, mais l'amusait.

Passèrent les cavaliers numides de la garde prétorienne ; leur mufle noir se dorait aux reflets des casques, les pointes de leurs lances brillaient comme des flammèches. Et le défilé commença.

D'abord s'avançaient des véhicules que chargeaient des tentes rouges, violettes, blanches, des tapis d'Orient, des meubles, des ustensiles de cuisine, des cages avec les oiseaux dont les cervelles ou les langues devaient être servies sur la table impériale, des amphores de vin, des paniers de fruits. Mais les objets qui risquaient de se dé-

tériorer sur les chariots, étaient portés à pied : il y avait une troupe de porteurs pour les statuettes en bronze corinthien, une autre pour les vases étrusques, une autre pour les vases grecs ; une autre pour les vases d'or, d'argent ou les vases fabriqués en verre d'Alexandrie. De petits détachements de prétoriens, fantassins ou cavaliers, séparaient les groupes des porteurs, et sur chaque groupe veillaient des gardiens armés de fouets à mèche de plomb ou de fer. Ce cortège d'esclaves portant avec sollicitude les précieux objets ressemblait à quelque solennelle procession religieuse, et l'analogie devint plus sensible encore lorsqu'on vit les instruments de musique : harpes, luths grecs, luths hébraïques ou égyptiens, lyres, phormynx, cithares, flûtes, buccins, cymbales. Quelque Apollon ou quelque Bacchus partait-il en voyage? Puis, thyrses en main, ce furent, sur des chars splendides, les acrobates, les danseurs, les danseuses. On charroyait ensuite les esclaves destinés aux jeux voluptueux : de jeunes garçons et des fillettes, cueillis en Grèce et en Asie Mineure, aux longs cheveux bouclés que réprimaient des filets d'or, au visage enduit d'une couche épaisse de fards, pour que la fleur n'en fût brûlée par le vent de la Campanie.

Fiers d'une force qu'ils auraient pu tourner contre César même, venait ensuite un nouveau bataillon de prétoriens, blancs Sicambres velus aux yeux pers, au pas lourd, devant qui les porte-étendard haussaient les aigles romaines, les panneaux commémoratifs, les statuettes des dieux de la Germanie et de Rome et le buste impérial.

Des lions et des tigres, qu'avaient domestiqués d'habiles dompteurs et qui servaient à Néron de bêtes de trait quand il voulait imiter Dionysios, se parquaient sur les chars suivants. Des Hindous et des Arabes les

tenaient par des laisses d'acier qui disparaissaient sous les fleurs ; et les fauves de leurs languides yeux glauques regardaient ; parfois, soulevant leurs têtes colossales, ils humaient le relent du peuple.

Encore, des voitures impériales, des litières, un détachement de prétoriens composé uniquement de volontaires d'Italie, un gros d'esclaves élégants et de jeunes garçons, et bientôt César.

L'Apôtre Pierre, qui voulait avoir vu Néron, était dans la foule, avec Lygie au visage masqué d'un voile épais et Ursus dont la force offrait à la jeune fille une protection sûre. Le Lygien prit un bloc destiné à la construction du sanctuaire et l'apporta à l'Apôtre qui monta dessus, afin de mieux voir le défilé.

La foule murmura d'abord contre Ursus qui écartait ses vagues, comme un navire ; mais quand, à lui seul, il eut soulevé le bloc que quatre des plus forts parmi ces hommes n'auraient pu remuer, on l'applaudit.

Et ce fut, sur un char découvert que traînaient six étalons d'Idumée et sans personne qu'à ses pieds deux nains monstrueux, César.

Il était vêtu d'une tunique blanche, et d'une toge améthyste qui bleutait son visage. Depuis son départ de Naples, il avait sensiblement engraissé. Un double menton lui amplifiait le masque, de sorte que ses lèvres, déjà trop voisines du nez, semblaient maintenant s'ouvrir sous les narines mêmes. Son cou énorme était pris dans un foulard qu'à chaque instant il rajustait d'une main pote, dont le poil roux formait sur les poignets comme une tavelure sanglante ; il ne faisait pas épiler ses mains, parce qu'on lui avait dit que cela pouvait avoir pour conséquence un tremblement des doigts qui l'eût empêché de jouer du luth. Une vanité incommensurable empreignait son visage, avec de la

fatigue et de l'ennui. L'ensemble de sa personne était à la fois effrayant et grotesque.

On criait : « Salut, divin ! Salut, victorieux ! Salut, incomparable ! fils d'Apollon ! Apollon, salut ! » Lui, souriait. Mais parfois, des gens, qui ne savaient pas leur plaisanterie prophétique, rompaient l'unanimité de l'acclamation par un : « Barbe-d'Airain !... Barbe-d'Airain ! Crains-tu que ta barbe flamboyante n'incendie Rome ? »

César ne s'irritait pas trop de ces apostrophes, car il ne portait plus sa barbe, l'ayant offerte à Jupiter Capitolin. Mais d'autres individus, embusqués derrière des tas de pierres et derrière les assises du temple, hurlaient : « Matricide ! Oreste ! Alcméon ! » ; d'autres encore : « Où est Octavie ? Rends ton manteau de pourpre ! » A Poppée, qui venait immédiatement derrière lui, on lançait l'appellation : « Toison fauve ! » qui désignait les prostituées. L'oreille affinée de Néron percevait aussi ces insultes, et alors il approchait de l'œil son émeraude polie, comme pour chercher et noter les insulteurs. Ainsi vit-il l'Apôtre debout sur le bloc de pierre.

Les regards de ces hommes se croisèrent. En cette minute obscure étaient face à face les deux maîtres de l'univers, l'un qui allait s'effacer comme un rêve sanglant, l'autre, ce vieillard vêtu de laine rude, qui prendrait possession du monde entier et de cette ville, pour les siècles des siècles.

César avait passé. Immédiatement derrière lui parurent huit Africains portant une litière magnifique, où était assise cette Poppée détestée du peuple, vêtue, comme Néron, d'améthyste, fardée, pensive et immobile. La suivaient toute une cour de serviteurs des deux sexes, ainsi qu'une file de chars qui transportaient ses costumes et ses ustensiles de beauté.

Le soleil avait depuis longtemps quitté le zénith, quand

commença le défilé des intimes de César : les augustans, cortège déroulé en serpent chatoyant. La foule souriait avec bienveillance au passage de Pétrone, en litière avec son esclave favorite ; Tigellin, de temps en temps, se levait sur son char et tendait le cou pour voir si César d'un signe ne l'appellerait. La multitude saluait Licinius Pison par des applaudissements, Vitellius par des rires et Vatinius par des sifflets. A l'égard des consuls Licinius et Lecanius, elle fut indifférente, mais Tullius Sénécion, qui était aimé on ne sait pourquoi, fut accueilli, de même que Vestinus, par des acclamations. La cour était innombrable. On se montrait et Domitius Afer et le décrépit Lucius Saturninus ; on voyait Vespasien et ses fils, et le jeune Nerva, et Lucain, et Annius Gallon, et Quintianus, et quantité de femmes illustres pour leurs mœurs dissolues et leur faste. Les rayons mêmes du soleil semblaient captifs dans la splendeur du cortège. Il ne manquait pas, parmi la foule, de misérables au ventre creux ; pourtant, ce spectacle ne faisait pas qu'attiser leur convoitise : il leur donnait aussi l'orgueilleux sentiment de la force et de l'invulnérabilité romaines que révérait l'univers.

Vinicius était de la fin du cortège. A la vue de l'Apôtre et de Lygie qu'il n'espérait pas rencontrer, il sauta de son char :

— Tu es venue ? Je ne sais comment te remercier, ô Lygie. Dieu ne pouvait m'envoyer meilleur présage. Sois bénie. Je te fais mes adieux, mais pour peu de temps. Sur ma route, je vais poster des relais de chevaux parthes et je passerai auprès de toi chaque jour de liberté, jusqu'à ce que j'obtienne licence de revenir. Au revoir !

— Au revoir, Marcus, répondit Lygie. Que le Christ te conduise et qu'il ouvre ton âme aux paroles de Paul !

— Mon trésor, qu'il soit fait comme tu dis ! Paul préfère marcher parmi mes hommes ; mais il est avec moi, et il sera mon maître et mon compagnon. Lève ce voile, toi, ma seule joie, afin que je te contemple encore avant mon départ. Pourquoi t'es-tu ainsi cachée ?

Elle souleva son voile, et, montrant son visage rayonnant et l'éclat de ses yeux admirables, elle demanda :

— C'est mal ?

Son sourire avait un peu de l'espièglerie d'une fillette. Vinicius la regarda avec ravissement et répondit :

— C'est mal pour mes yeux qui voudraient ne voir que toi jusqu'à la mort.

Et, à la stupéfaction de la populace, l'illustre augustan posa ses lèvres sur les mains de l'humble jeune fille.

— Adieu...

Il partit rapidement, car l'escorte impériale avait pris de l'avance. L'Apôtre Pierre le bénit d'un signe de croix imperceptible...

Demas, le meunier, celui-là même chez qui Ursus travaillait la nuit, s'approcha d'eux.

Il baisa la main de l'Apôtre, le pria de venir avec ses compagnons se réconforter chez lui, ajoutant que sa maison était près de l'Emporium.

Ils prirent quelque nourriture et un peu de repos chez Demas, et, le soir venu, se dirigèrent du côté du Transtévère. Comme ils voulaient traverser le fleuve au Pont Emilien, ils passèrent par le Clivus Publicus qui coupe la colline de l'Aventin entre le temple de Diane et celui de Mercure. De cette hauteur, l'Apôtre regardait les édifices proches et ceux qui se perdaient dans le lointain. Il réfléchissait à l'immensité et à la puissance de cette ville où il venait enseigner la parole divine. Il avait vu les légions romaines dans les différents pays

qu'il avait parcourus, mais c'étaient là comme les membres épars de cette force qui lui semblait aujourd'hui, pour la première fois, se personnifier sous les traits de César. Cette Ville, viciée jusqu'à la moelle et en même temps inébranlable, ce César assassin de son frère, assassin de sa mère et de sa femme, et derrière qui flottait une escorte de spectres aussi nombreuse que sa cour, ce débauché et ce bouffon, maître de trente légions et, par elles, de l'univers, ces courtisans couverts d'or et d'étoffes écarlates, incertains du lendemain et pourtant plus puissants que des rois, tout cet ensemble lui apparut comme le royaume infernal de l'iniquité. Et son cœur simple s'étonna que Dieu eut confié la terre à ce monstre pour qu'il la pétrît, la bouleversât, la foulât aux pieds, en exprimât les larmes et le sang. « Maître, dit-il en son âme, que ferai-je en face de cette ville où tu m'as envoyé ? A elle appartiennent les mers et les continents, à elle les animaux terrestres et les créatures qui peuplent les eaux, à elle tous les autres royaumes et les cités. Trente légions la protègent. Et moi, Maître, je ne suis qu'un pêcheur des bords du lac. Que ferai-je ? et comment pourrai-je vaincre le mal ? »

Sa prière fut interrompue par la voix de Lygie :

— On dirait que la ville entière est en feu...

En effet, le soleil se couchait d'une manière insolite.

De l'endroit où ils étaient placés, ils embrassaient un vaste espace. Vers la droite, ils apercevaient le Cirque Maxime ; plus haut, les palais du Palatin, comme étagés, et en face d'eux, derrière le Forum aux Bœufs et le Vélabre, le sommet du Capitole avec le temple de Jupiter. Mais les murs, les colonnes et les sommets des temples étaient noyés d'or et de pourpre. Les parties visibles du fleuve semblaient rouler du sang.

Et plus le soleil s'enfonçait derrière le Janicule, plus le rayonnement du ciel se faisait semblable à la lueur d'un incendie. Il enveloppa les sept collines, et s'épandit sur l'immensité de la plaine.

— On dirait que la ville est en feu, répéta Lygie.

Et Pierre :

— La colère de Dieu est suspendue sur elle.

CHAPITRE XV

Vinicius a Lygie :

« L'esclave Phlégon, par qui je t'adresse cette lettre, est chrétien ; c'est donc l'un de ceux qui obtiendront leur liberté de tes mains, mon trésor. C'est un vieux serviteur de notre famille et je puis écrire par son intermédiaire en toute confiance. Je t'écris de Laurentum où nous nous sommes arrêtés à cause de la chaleur. Othon possédait ici une splendide villa dont jadis il fit don à Poppée, et celle-ci, quoique divorcée depuis, a jugé convenable de conserver ce cadeau... Lorsque, des femmes qui m'entourent à présent, je reporte ma pensée vers toi, il me semble que les pierres de Deucalion ont dû engendrer des espèces humaines tout à fait dissemblables : toi, tu appartiens à celle qu'a produite le cristal. Je t'admire et je t'aime de toute mon âme, au point que je voudrais ne te parler que de toi, et il faut que je fasse un effort pour te raconter notre voyage.

« César a donc été l'hôte de Poppée, qui secrètement avait préparé une réception magnifique. Parmi les convives, peu d'augustans : mais Pétrone et moi étions invités. Après le repas, nous nous sommes promenés, en des barques dorées, sur la mer bleue comme tes yeux, ma

divine. Nous ramions nous-mêmes, car évidemment l'Augusta était flattée d'être servie par des personnages consulaires ou par leurs fils. César, debout, en toge de pourpre, près du gouvernail, chantait en l'honneur de la mer un hymne composé la nuit précédente, et dont il avait écrit la musique avec Diodore. Sur les barques qui nous faisaient cortège, se tenaient des esclaves indiens, habiles à tirer des sons harmonieux des conques marines ; autour de nous, émergeaient des dauphins qu'on eût crus attirés des gouffres d'Amphithrite par la musique. Et moi, sais-tu ce que je faisais ? Je pensais à toi, je soupirais après toi et j'aurais voulu prendre cette mer, cet azur, cette musique, tout, et te le donner à toi. Veux-tu qu'un jour nous allions habiter au bord de la mer, mon Augusta, loin de Rome ? Je possède en Sicile une terre, avec une forêt d'amandiers qui au printemps se couvrent de fleurs roses, et descendent si près de la mer que les extrémités de leurs branches baignent presque dans l'eau. Là je t'aimerai, là je pratiquerai cette doctrine que Paul me fera connaître : je sais déjà qu'elle ne s'oppose pas à l'amour et au bonheur. Veux-tu ? Mais avant d'entendre la réponse de tes lèvres adorées, je continue à te raconter ce qui s'est passé dans la barque.

« Lorsque nous fûmes à quelque distance du rivage, nous aperçûmes une voile devant nous, et aussitôt une discussion s'éleva : était-ce une simple barque de pêcheur ou bien un navire d'Ostie ? Je devinai le premier, et alors l'Augusta déclara que pour mes yeux il n'y avait rien de caché ; puis se couvrant le visage de son voile, elle me demanda si je la reconnaîtrais ainsi. Pétrone répondit aussitôt que derrière un nuage le soleil même devient invisible ; mais Poppée, feignant de plaisanter, dit que l'amour seul pourrait aveugler une vue aussi

perçante, et, nommant différentes dames de la cour, elle me questionna, cherchant qui j'aimais. Je répondais avec calme, mais à la fin elle prononça aussi ton nom : en même temps elle découvrit son visage et eut des yeux méchants et curieux. Je suis véritablement reconnaissant à Pétrone d'avoir fait pencher la barque à ce moment, ce qui détourna de moi l'attention générale ; car si j'avais entendu à ton sujet des paroles malveillantes ou ironiques, j'aurais difficilement résisté à l'envie de fracasser de ma rame la tête de cette femme perverse... Tu te rappelles, n'est-ce pas, ce que je t'ai raconté la veille de mon départ, dans la maison de Linus, sur ma rencontre de l'étang d'Agrippa ?

« Pétrone tremble pour moi et aujourd'hui encore il me conjurait de ne pas irriter l'amour-propre de l'Augusta. Mais Pétrone ne me comprend plus, et il ne sait pas qu'en dehors de ma Lygie il n'y a pour moi ni plaisir, ni beauté, ni amour, et que Poppée ne m'inspire que répulsion et mépris. Tu as déjà transformé mon âme, et cela au point que je ne saurais reprendre mon ancien genre de vie. Mais ne crains pas qu'il m'arrive rien de fâcheux ici. Poppée ne m'aime pas : elle est incapable d'aimer qui que ce soit, et ses caprices ne viennent que de sa colère contre César qui est encore sous son influence et qui tient peut-être encore à elle, mais qui ne la ménage plus, et ne cache plus devant elle ses turpitudes.

« J'ajouterai d'ailleurs autre chose qui devra te tranquilliser.

« Au moment de mon départ, Pierre m'a dit de ne pas redouter César, car pas un cheveu ne tomberait de ma tête, et j'ai foi en lui. Une voix me répète que chacune de ses paroles doit s'accomplir, et comme il a béni notre amour, ni César, ni toutes les puissances du Hades,

ni même le Destin ne sont capables de t'arracher à moi, ô ma Lygie. Cette pensée me rend heureux comme si j'étais dans ce ciel qui seul est heureux et calme. Mais toi, chrétienne, ce que je dis du Ciel et du Destin t'offense peut-être? En ce cas pardonne-moi, car je pèche involontairement. Le baptême ne m'a pas encore purifié, mais mon cœur est comme un vase vide que Paul de Tarse doit remplir d'une foi d'autant plus douce qu'elle est la tienne.

« A Antium, je passerai les jours et les nuits à écouter Paul, qui dès le commencement de notre voyage a acquis une telle influence parmi mes hommes qu'ils ne le quittent plus, voyant en lui non seulement un thaumaturge, mais encore un être presque surhumain. Hier, je lisais de la joie sur son visage et lorsque je lui demandai ce qu'il faisait, il me répondit : « Je sème ». Pétrone sait que Paul demeure chez moi et il désire le voir, de même que Sénèque, qui a entendu parler de lui par Gallon. Mais voici que les étoiles pâlissent déjà, ô ma Lygie, et la matinale Lucifer brille deplus en plus. Bientôt l'aube teintera de rose les vagues de la mer. Tout dort autour de moi : seul je veille; je pense à toi et je t'aime. Je te salue en même temps que je salue l'aurore, ô ma fiancée. »

CHAPITRE XVI

VINICIUS A LYGIE,

« Mon aimée, es-tu allée quelquefois à Antium avec les Aulus? Sinon ce sera un bonheur pour moi de te montrer plus tard cette ville. Déjà depuis Laurentum, le long de la côte, s'égrènent des villas, et Antium même est une suite ininterrompue de palais et de portiques. J'ai là une habitation, tout près de l'eau, avec des oliviers et un bois de cyprès qui s'étend derrière la villa : et quand je me dis que cette habitation sera un jour la tienne, ses marbres me paraissent plus blancs, ses jardins plus frais, et la mer plns azurée. O Lygie, comme il fait bon vivre et aimer! Le vieux Meniclès, mon intendant, a planté dans les prairies, sous les myrtes, des buissons entiers d'iris, et à leur vue j'ai pensé à l'insula des Aulus, à votre impluvium, à votre jardin où j'étais assis près de toi. Ces iris te rappelleront la maison familiale, c'est pourquoi je suis certain que tu aimeras Antium et cette villa.

« Dès notre arrivée, nous avons causé longtemps, Paul et moi, en prenant notre repas. Nous avons parlé de toi, puis il a commencé mon instruction, et si même je savais écrire comme Pétrone, je ne pourrais t'expri-

mer tout ce que pensait mon esprit, tout ce que ressentait mon âme.

« Dis-moi comment la terre peut renfermer en même temps des hommes comme l'Apôtre Pierre, comme Paul de Tarse et comme César. Je te le demande parce que, après avoir écouté l'enseignement de Paul, j'ai passé la soirée chez Néron. D'abord il nous a lu son poème sur l'Incendie de Troie et s'est plaint de n'avoir jamais vu une ville en feu. Il enviait Priam. A quoi Tigellin répliqua : « Dis un mot, divin, je prends une torche et avant la fin de la nuit tu verras Antium en flammes. » Mais César le traita d'imbécile. « Où irais-je respirer l'air de la mer et soigner cette voix dont les dieux m'ont gratifié et que l'on me supplie de ménager pour le bonheur des humains ? N'est-ce pas Rome qui m'est nuisible, ne sont-ce pas les exhalaisons étouffantes de Suburre et de l'Esquilin, qui causent mes enrouements ? Et Rome en flammes n'offrirait-elle pas un spectacle un peu plus grandiose et plus tragique qu'Antium ? » Et tous de s'extasier à cette évocation. Il déclara qu'alors son poème dépasserait les chants d'Homère ; puis il se complut à dire quelle merveilleuse cité reconstruite il imposerait à l'admiration des siècles. Les convives ivres crièrent : « Fais-le ! fais-le ! » Lui, répondit : « Il me faudrait des amis plus fidèles et plus dévoués. » J'avoue que j'ai d'abord été inquiet, à entendre ces propos, car tu es à Rome, toi, mon adorée. Je ris moi-même maintenant de cette crainte : César et les augustans, si insensés qu'ils soient, ne commettraient pas folie semblable ; et pourtant vois comme on tremble pour ce qu'on aime : j'aimerais mieux que la maison de Linus ne fût pas située dans une petite rue étroite du Transtévère. A mon gré, les palais du Palatin ne seraient pas encore dignes de toi ; je désire tant que tu ne manques ni de

ces parures ni de ce confort dont tu as l'habitude. Va donc habiter la maison des Aulus, ma Lygie. Si César était à Rome, la nouvelle de ton retour pourrait parvenir par les esclaves jusqu'au Palatin. Mais il séjournera longtemps ici, à Antium, et lorsqu'il reviendra, on aura cessé depuis longtemps de parler de la princesse lygienne. Linus et Ursus peuvent rester avec toi. D'ailleurs je vis de l'espoir qu'avant que Rome ait revû César, toi, ma divine, tu habiteras dans ta propre maison, aux Carines. Bénis soient le jour, l'heure, l'instant où tu passeras mon seuil, et si le Christ, que j'apprends à connaître, m'exauce, que son nom soit béni également! Je le servirai et je donnerai pour lui ma vie et mon sang. Je m'exprime mal : nous le servirons tous deux tant que le fil de nos jours n'aura pas été tranché.

« Je t'aime et je te salue de toute mon âme. »

CHAPITRE XVII

Ursus puisait de l'eau à la citerne et, tout en tirant les doubles amphores attachées à la corde, il chantait à mi-voix un chant lygien. Ses yeux rayonnants de joie contemplaient les silhouettes de Lygie et Vinicius parmi les cyprès du jardin de Linus. Une clarté d'or et de lis envahissait le ciel peu à peu. Dans le calme du soir, ils causaient, se tenant par la main.

— Ne peut-il rien t'arriver de fâcheux, Marcus, pour avoir quitté Antium à l'insu de César ? demanda Lygie.

— Rien, mon amour, répondit Vinicius. César a annoncé qu'il resterait enfermé pour deux jours avec Terpnos pour composer de nouveaux chants. D'ailleurs que m'importe César, lorsque je suis près de toi et que je te regarde, mon adorée, mon trésor ?

— Je savais que tu viendrais. Deux fois Ursus, à ma prière, a couru aux Carines demander de tes nouvelles. Linus s'est moqué de moi, et Ursus aussi.

En effet, il était visible qu'elle l'attendait, car, au lieu du vêtement sombre qu'elle portait d'ordinaire, elle avait mis une robe blanche d'étoffe délicate, d'où ses épaules et sa tête émergaient ainsi que des primevères de la neige. Quelques anémones roses ornaient ses cheveux.

Vinicius pressa de ses lèvres la main de sa bien-aimée; ils s'assirent sur un banc de pierre au milieu de l'aubépine en fleurs.

— Quel calme, et que le monde est beau! dit à voix basse Vinicius. Je me sens heureux comme je ne l'ai été de ma vie. Dis-moi, Lygie, d'où cela vient-il? Jamais je n'avais supposé qu'il pût exister un amour de ce genre. Je pensais que l'amour n'était qu'un feu dans les veines et un furieux désir, et maintenant je vois qu'on peut aimer avec chaque goutte de son sang et chaque souffle de sa poitrine, et sentir en même temps un calme immense et doux, comme si l'on était bercé par le sommeil, apaisé par la mort. Maintenant seulement je comprends pourquoi et toi et Pomponia Græcina paraissez si sereines. Oui! ce bonheur est un don du Christ.

Elle appuya son gracieux visage sur l'épaule du jeune homme :

— Mon Marcus bien-aimé...

Elle ne put en dire davantage. La joie, la reconnaissance, et la certitude que maintenant elle avait le droit de l'aimer avaient rempli ses yeux de larmes. Vinicius, la serra contre lui.

— Lygie, béni soit l'instant où pour la première fois j'ai entendu Son nom!

Elle répondit à voix basse :

— Je t'aime, Marcus.

Ils restèrent de nouveau silencieux. Le jardin commençait à s'argenter des rayons de la lune naissante. Enfin Vinicius parla :

— Je sais... A peine étais-je entré, à peine avais-je baisé tes mains chéries, que je lus dans tes yeux cette question : « Es-tu pénétré de la doctrine divine que je confesse, es-tu baptisé ? » Non, je ne suis pas encore baptisé,

mais voici pourquoi, ô ma fleur : c'est que Paul m'a dit : « Je t'ai convaincu que Dieu était venu sur terre et s'était laissé crucifier pour le salut du genre humain, mais il appartient à Pierre de te purifier à la source de grâce, car le premier il t'a béni. » Et puis, je veux que toi, mon trésor, tu assistes à mon baptême et que Pomponia me serve de mère. C'est pourquoi je ne suis pas encore baptisé, quoique je croie en notre Sauveur et en sa douce doctrine. Comment ne croirais-je pas que le Christ est venu sur la terre, quand Pierre le dit, qui a été son disciple, et Paul aussi, à qui il est apparu? Comment ne croirais-je pas qu'il était Dieu, puisqu'il est ressuscité d'entre les morts. On l'a vu par la ville, et sur le lac, et dans la montage; et ceux qui l'ont vu sont des hommes dont les lèvres n'ont pas connu le mensonge. Je crus à ces choses, du jour où j'entendis Pierre à l'Ostrianum. Mais j'avais peur de votre doctrine. Il me semblait qu'elle t'arrachait à moi, qu'elle ne renfermait ni sagesse, ni beauté, ni bonheur. Aujourd'hui que je la connais, quel homme serais-je si je ne désirais pas voir régner sur terre la vérité au lieu du mensonge, l'amour au lieu de la haine, la bonté au lieu du crime, la fidélité au lieu de la trahison, la charité au lieu de la vengeance? D'autres veulent aussi la justice, mais votre doctrine seule rend juste le cœur humain. Elle le rend pur, comme le tien et celui de Pomponia, elle le rend fidèle, comme le tien et celui de Pomponia. Et si le divin Christ a encore promis une vie éternelle et un bonheur infini, que peut-on désirer de plus? Si je demandais à Sénèque pour quels motifs il recommande la vertu, quand la perversité procure plus de plaisir, il ne saurait que répondre de raisonnable. Et moi je sais maintenant pourquoi je dois être vertueux. C'est parce que la bonté et l'amour découlent du Christ, et lorsque la mort aura fermé mes yeux,

je retrouverai la vie, je retrouverai le bonheur, je me retrouverai moi-même et je te retrouverai, ma bien-aimée... La raison dit que cette doctrine est divine et qu'elle est la meilleure, le cœur le sent. A ces deux forces, qui donc résistera ?

Lygie avait plongé dans les siens ses yeux bleus, semblables, sous les rayons de la lune, à des fleurs mystiques et, ainsi que des fleurs, irrorés de rosée.

— Oui, Marcus ! C'est vrai ! dit-elle, appuyant plus fortement sa tête contre l'épaule de son fiancé.

En ce moment ils se sentaient tous deux heureux immensément, car ils comprenaient qu'ils étaient liés par une autre force encore que l'amour, une force en même temps douce et tenace par quoi l'amour même devient quelque chose d'indestructible.

Après un moment de silence :

— Tu seras l'âme de mon âme et tu seras mon bien le plus précieux, dit Vinicius d'une voix étouffée et tremblante. Nos cœurs battront à l'unisson. O ma bien-aimée, vivre ensemble, adorer ensemble le doux Seigneur, et savoir qu'après la mort nos yeux s'ouvriront encore, comme après un heureux rêve, à une nouvelle lumière ! Dis un mot et nous quitterons Rome pour nous établir au loin.

Et elle, la tête appuyée contre l'épaule du fiancé, répondit :

— Bien, Marcus. Tu m'as parlé de la Sicile. C'est en Sicile que les Aulus veulent passer leur vieillesse.

— Oui, mon aimée. Nos terres se touchent. C'est un rivage merveilleux, où le climat est encore plus doux et les nuits plus sereines qu'à Rome... Là-bas la vie et le bonheur ne font qu'un.

Tous deux restèrent silencieux, regardant l'avenir. Il la serrait contre lui de plus en plus. Dans le quartier,

habité par une population pauvre de travailleurs, tout dormait déjà.

— Et je verrai Pomponia ? reprit Lygie.

— Oui, ma bien-aimée. Nous les inviterons à venir dans notre villa, ou bien nous irons chez eux. Veux-tu que nous prenions avec nous l'Apôtre Pierre ? Il est accablé par l'âge et les fatigues. Paul aussi viendra nous voir. Il convertira Aulus Plautius, et, comme des soldats, nous fonderons une colonie, — une colonie chrétienne.

— Je t'aime, disait Lygie.

Il avait appuyé ses lèvres sur les mains de la jeune fille. Un moment ils n'entendirent que le battement de leur cœur. Nulle brise ; et les cyprès se taisaient, immobiles.

Tout d'un coup, ce silence fut rompu par un grondement profond et comme sortant de dessous terre. Lygie frissonna.

— Ce sont les lions qui rugissent dans les vivaria, dit Vinicius.

Ils prêtèrent l'oreille. Au premier grondement, un second répondait, un troisième, un dixième... Il y avait quelquefois en ville plusieurs milliers de lions dans les geôles des différentes arènes, et souvent la nuit, ils venaient appuyer aux barreaux des mufles mélancoliques. C'était leur nostalgie du désert et de la liberté, qui se donnait cours en ce moment, et les voix, à se répliquer dans la nuit silencieuse, emplissaient de rugissements la ville. Lygie écoutait ces voix, le cœur étreint par une terreur irraisonnée.

Vinicius l'entoura de ses bras :

— Ne crains rien, bien-aimée. Les jeux du cirque sont proches, c'est pourquoi tous les vivaria sont pleins.

Ils rentrèrent dans la petite maison de Linus, accompagnés par les rugissements de plus en plus formidables des bêtes.

CHAPITRE XVIII

A Antium, Pétrone remportait des victoires presque quotidiennes sur les augustans qui briguaient la faveur de César. L'influence de Tigellin était complètement tombée. A Rome, quand il fallait supprimer ceux qui semblaient dangereux, piller leurs biens, traiter les affaires politiques, machiner des exhibitions ou satisfaire les caprices monstrueux de César, Tigellin était l'homme indispensable. Mais, à Antium, César vivait de la vie des Hellènes. Du matin au soir, on récitait des vers et on dissertait sur leur facture, on s'occupait de musique, de théâtre, de tout ce qu'a inventé le génie grec pour embellir l'existence. Dans de telles conditions, Pétrone, incomparablement plus instruit que Tigellin et les autres augustans, spirituel, éloquent, fécond en pensées subtiles, devait prépondérer. César recherchait sa compagnie, s'inquiétait de son avis, lui demandait conseil et lui témoignait une amitié vive. Il semblait à tout l'entourage que son ascendant fût définitif. Ceux qui jadis montraient de la froideur à l'élégant épicurien commençaient à rechercher sa présence et à lui faire la cour. Plus d'un était même sincèrement heureux, au fond de l'âme, de voir que la faveur de Néron allait à un homme qui, s'il accueillait d'un sourire ironique les

flatteries de ses ennemis de la veille, du moins était trop indolent ou trop délicat pour être vindicatif et n'usait de sa puissance pour accabler personne. A certains moments, il aurait pu causer la perte de Tigellin lui-même ; il préféra le persifler et rendre évidentes son ignorance et sa vulgarité. Le Sénat de Rome respirait : depuis un mois et demi, pas un arrêt de mort n'avait été rendu. A Antium et dans la Ville, on racontait des prodiges sur le raffinement auquel était parvenue la débauche de César et de son favori, — mais chacun préférait sentir au-dessus de soi un César raffiné que le César bestial de Tigellin.

Pétrone, avec sa négligence habituelle, paraissait n'attacher aucune importance à sa situation, restait spirituel et sceptique ; souvent il semblait aux gens qu'il se moquait d'eux, de lui-même, de César et de tout l'univers. Parfois il osait critiquer César en face et lorsqu'on le jugeait déjà perdu, il assaisonnait tout à coup sa critique de telle manière qu'elle tournait à son avantage et raffermissait sa fortune.

César lisait à ses familiers un fragment de sa Troïade. Quand il eut terminé et qu'eurent retenti leurs cris d'enthousiasme, Pétrone, interrogé du regard, dit :

— Bons à jeter au feu, ces vers...

Les auditeurs restèrent pétrifiés.

Chacun sentit son cœur se serrer d'épouvante. Néron, en effet, n'avait jamais entendu un tel arrêt sortir d'aucune bouche. Tigellin rayonnait ; Vinicius avait pâli, pensant que Pétrone, qui ne s'enivrait jamais, avait trop bu cette fois.

D'une voix mielleuse, où vibrait la rancune d'un amour-propre entamé :

— Et qu'y trouves-tu de mauvais ? dit Néron.

Pétrone alors :

— Ne les crois pas, dit-il, désignant l'entourage. Ils n'y entendent rien. Tu me demandes ce qu'il y a de mauvais dans ces vers? Si tu veux la vérité, voici : ils sont bons pour Virgile, bons pour Ovide, bons même pour Homère, non pour toi. Tu n'avais pas le droit de les écrire. Cet incendie que tu dépeins ne flambe pas assez, ton feu ne brûle pas intensément. N'écoute pas les flatteries de Lucain. Pour de tels vers, je lui reconnaîtrais du génie, non à toi, car tu es plus grand qu'eux. On a le droit d'exiger davantage de qui a tout reçu des dieux. Mais tu cèdes à la paresse. Tu fais ta sieste, après le prandium, quand tu devrais travailler sans relâche. A toi qui peux enfanter une œuvre devant quoi tout s'éclipse, je réponds donc en face : « Fais des vers meilleurs. »

Il parlait sans paraître attacher d'importance à ses paroles, raillant et gourmandant tout ensemble, mais les yeux de César étaient humides de joie.

— Les dieux m'ont donné quelque talent, mais ils m'ont donné davantage : un véritable connaisseur, et un ami qui seul sait dire la vérité en face.

A ces mots, César étendit sa main pelue de roux vers un candélabre d'or, fruit du pillage de Delphes, pour brûler ses vers.

Mais Pétrone les lui arracha avant que la flamme eut touché le papyrus.

— Non, non, dit-il, même indignes de toi, ces vers appartiennent à l'humanité. Laisse-les-moi.

— Permets alors que je te les envoie dans un coffret de ma façon, répondit César en serrant Pétrone sur sa poitrine.

Et il ajouta :

— Oui, tu as raison. Ma Troie flambe d'un feu timoré. J'avais cru pourtant que si j'égalais Homère, ce serait

suffisant. Une certaine timidité m'a toujours arrêté. Mais tu m'as ouvert les yeux. Et sais-tu d'où vient ce que tu me reproches? Un sculpteur, lorsqu'il veut créer la statue d'un dieu, cherche et trouve un modèle, et moi je n'avais pas de modèle: je n'ai jamais vu de ville en feu.

— Dans ce cas, c'est être un grand artiste que d'avoir compris la scène comme tu l'as comprise.

Néron réfléchit un moment; puis :

— Réponds à une question, Pétrone : regrettes-tu l'incendie de Troie ?

— Le regretter?... Par le bancal époux de Vénus, au contraire! Troie n'aurait pas été incendiée si Prométhée n'avait pas fait présent du feu aux mortels, et si les Grecs n'avaient pas déclaré la guerre à Priam : or, s'il n'y avait pas eu de feu, Eschyle n'aurait pas écrit son Prométhée, de même que, sans la guerre, Homère n'aurait pas écrit l'Iliade, et je tiens plus à l'existence du Prométhée et de l'Iliade qu'à celle d'une petite bourgade probablement misérable et sale, où tout au plus régnerait à présent un damné procurateur ennuyé d'interminables querelles avec l'aréopage local.

— Voilà qui est parler raisonnablement, fit César. A la poésie et à l'art on a le droit et le devoir de tout sacrifier. Heureux les Achéens qui fournissaient à Homère le sujet de l'Iliade, et heureux Priam qui a vu la ruine de sa patrie! Et moi? Moi je n'ai pas vu de ville en flammes!

Il y eut un silence que rompit enfin Tigellin par ces mots :

— Je te l'ai déjà dit, César, — ordonne-le, et je brûle Antium. Ou bien si tu devais regretter ces villas et ces palais, j'incendierais les vaisseaux à Ostie; ou bien encore, je ferai construire, sur les Monts Albains, une

ville en bois, à laquelle tu mettras le feu toi-même. Veux-tu ?

Néron jeta sur lui un regard lourd de mépris.

— Moi, contempler des baraques en bois qui flamberaient ! Ta cervelle est raccornie, Tigellin. Et je vois, en outre, que tu n'estimes guère mon talent et ma Troïade, puisque tu les juges indignes d'un plus grand sacrifice.

Tigellin pâlit. Néron, comme s'il voulait changer de conversation, ajouta :

— Voici l'été. Comme Rome doit empester à présent... Et pourtant il faudra y rentrer pour les jeux estivaux.

Brusquement Tigellin dit :

— César, lorsque tu auras renvoyé les augustans, permets-moi de rester un moment seul avec toi.

Une heure après, Vinicius revenait de la villa impériale avec Pétrone.

— Tu m'as causé un moment de terreur, dit-il. Je t'ai cru ivre et perdu sans espoir. N'oublie pas que tu joues avec la mort.

— C'est là mon arène, répondit négligemment Pétrone, et j'ai du plaisir à constater que je suis bon gladiateur. Mon influence a encore grandi, ce soir. Il va m'envoyer ses vers dans un coffret dont la richesse égalera le mauvais goût. Je dirai à mon médecin d'y serrer les purgatifs. J'ai voulu provoquer Tigellin à une sottise : il se proposera certainement de m'imiter, et j'imagine ce qui arrivera lorsqu'il se lancera dans des plaisanteries de cet ordre... Si j'y tenais absolument, je pourrais perdre Tigellin et prendre sa place comme préfet des prétoriens. Alors je tiendrais dans ma main Ahénobarbe lui-même. Mais ce serait trop de soucis, je préfère encore l'existence que je mène, — même avec les vers de César.

— Quelle habileté ! D'un blâme tu sais faire une flatterie. Mais réellement ses vers sont-ils si mauvais ? Je ne m'y connais pas.

— Pas plus mauvais que d'autres. Lucain possède certes plus de talent dans son petit doigt, mais il y a aussi quelque chose chez Ahénobarbe, et par-dessus tout un immense amour de la poésie et de la musique. Dans deux jours, nous entendrons chez lui un hymne à Aphrodite dont il termine la musique. Nous serons en petit comité : toi, Tullius Sénécion, le jeune Nerva et moi. Ses vers ? je t'ai dit, n'est-ce pas, que j'en usais après un banquet, comme Vitellius d'une plume de flamant... ce n'est pas vrai... Il y en a d'éloquents. Les plaintes d'Hécube sont pathétiques, elles crient les douleurs de l'enfantement, et là il a su trouver d'heureuses expressions, peut-être parce que lui-même enfante chaque vers dans la douleur. Il me fait pitié quelquefois. Par Pollux, quel bizarre mélange ! Caligula était mal équilibré ; mais Néron est le monstre complet.

— Qui sait jusqu'où ira sa folie ? dit Vinicius.

— Absolument personne. Il peut encore se passer tels événements qui effareront l'avenir. Mais quel élément d'intérêt n'est-ce pas là ! Bien que je m'ennuie parfois comme Jupiter Ammon dans le désert, je me figure qu'avec un autre César je m'ennuierais cent fois plus. Ton Judéen Paul est éloquent, je le veux, et si de pareils hommes enseignent cette doctrine, nos dieux devront aviser. Il faut reconnaître que si, par exemple, César était chrétien, nous nous sentirions tous plus en sûreté. Mais ton prophète de Tarse, qui me soumettait cette considération utilitaire, oubliait qu'à l'incertitude tient pour moi l'attrait de l'existence. Celui qui ne joue pas aux osselets ne perdra pas sa fortune : pourtant on joue aux osselets. J'ai connu des fils de chevaliers et

de sénateurs qui, de bon gré, s'étaient faits gladiateurs. Tu dis que je joue avec la mort, et c'est vrai, mais parce que cela m'amuse, tandis que vos vertus chrétiennes m'ennuieraient bien vite, comme les dissertations de Sénèque. Avec moi Paul fut éloquent en pure perte. Il devrait comprendre que les hommes de ma sorte n'admettront jamais sa doctrine. Toi, c'est différent. Avec ton tempérament, tu devais ou bien haïr comme la peste le nom seul de chrétien, ou bien devenir chrétien toi-même. Moi, je bâille, en leur donnant raison. Quelque chose d'inconnu vient de l'avenir au-devant de nous, quelque chose craque sous nos pas, quelque chose meurt à côté de nous, d'accord ! Mais nous saurons mourir, et, en attendant, nous n'avons pas le triste courage d'assombrir notre existence et de devenir préventivement les esclaves de la mort. La vie vaut par elle-même. Toi-même, jadis, tu ne te trouvais pas trop mal parmi nous et, te battant en Arménie, tu regrettais Rome.

— Maintenant aussi je regrette la Ville.

— Oui, parce que tu aimes une vestale chrétienne qui demeure de l'autre côté du Tibre. Je ne m'en étonne pas. Je m'étonne plutôt que, malgré cette doctrine qui, d'après toi, est un océan de bonheur et malgré cet amour qui sera bientôt couronné, la tristesse ne quitte plus ton visage. Pomponia Græcina est continuellement morose, et toi, depuis que tu es chrétien, tu as cessé de sourire. Tu es revenu de Rome encore plus dolent, et si c'est ainsi que vous vous aimez, vous autres chrétiens, par la blonde chevelure de Bacchus, je n'irai pas sur vos traces !

— C'est autre chose, répond Vinicius, et moi je te jure, non par la blonde chevelure de Bacchus, mais sur l'âme de mon père, que jamais jadis je n'éprouvai même

un avant-goût de ce bonheur que je respire à présent. Mais la séparation m'est douloureuse, et, chose plus étrange, lorsque je suis loin de Lygie, il me semble qu'un malheur est suspendu sur sa tête. Je ne sais quel malheur, je ne sais d'où il viendrait, mais je le pressens comme on pressent la tempête.

— Dans deux jours je me charge de t'obtenir la permission de quitter Antium pour le temps que tu voudras. Poppée est plus calme, et d'elle rien ne vous menace, ni toi, ni Lygie, rien que je sache, du moins.

— Aujourd'hui encore, elle m'a demandé ce que j'avais été faire à Rome, et pourtant mon départ était un secret.

— Peut-être te fait-elle espionner. Mais, à présent, elle aussi devra compter avec moi.

Vinicius s'arrêta et dit :

— Paul enseigne que Dieu quelquefois donne des avertissements, mais qu'il ne permet pas de croire aux présages. Je me défends donc contre cette croyance, mais mal... Nous étions assis l'un à côté de l'autre, Lygie et moi, par une nuit aussi sereine que celle-ci, et nous faisions des projets d'avenir. Je ne saurais te dire combien nous étions heureux et calmes. Tout à coup les lions rugirent. C'est là un événement très ordinaire à Rome, et pourtant, depuis, je n'ai plus un moment de tranquillité. Il me semble qu'il y avait là comme le présage d'un malheur... Tu sais si la peur a facilement prise sur moi. Eh bien, mon cœur est angoissé, comme si Lygie avait besoin d'être défendue contre quelque chose d'épouvantable... On dirait presque que c'est contre ces lions. Et je suis à la torture. Obtiens donc pour moi la permission de partir ; sinon, je pars sans permission.

Pétrone se mit à rire.

— Nous n'en sommes pas encore arrivés là, dit-il, que

les fils des personnages consulaires ou leurs femmes soient livrés aux lions dans les arènes. Vous pouvez périr de toute autre mort, mais non de celle-là. Qui sait du reste si c'étaient des lions ; les taureaux sauvages de Germanie rugissent tout aussi fort. Pour moi, je me moque des présages et des sorts. Hier la nuit était douce et j'ai vu les étoiles tomber en pluie. Plus d'un se sent troublé à cette vue ; moi, je me suis dit : si parmi elles se trouve aussi la mienne, du moins serai-je en nombreuse compagnie...

Il garda un moment le silence ; après avoir réfléchi, il ajouta :

— D'ailleurs, vois-tu, si votre Christ est ressuscité, il peut vous préserver de la mort, vous aussi.

— Il le peut, répondit Vinicius, en contemplant le ciel incrusté d'étoiles.

CHAPITRE XIX

Néron jouait et chantait, en l'honneur de la Reine de Cypre, un hymne dont les vers et la musique étaient de sa façon. Très en voix ce jour-là, il sentait que sa musique ravissait les auditeurs ; cette conviction ajoutait tant de force à son chant et berçait si agréablement son âme, qu'il semblait inspiré. A la fin, il pâlit d'une émotion sincère. Pour la première fois sans doute, il ne voulut pas écouter les louanges des auditeurs. Un moment il resta assis, les mains appuyées sur la cithare, la tête penchée, puis il se leva subitement et dit :

— Je suis fatigué et j'ai besoin d'air. Qu'on accorde la cithare.

Et il s'enveloppa le cou d'un foulard de soie.

— Venez avec moi, fit-il en se tournant vers Pétrone et Vinicius, assis dans un coin de la salle. Toi, Vinicius, donne-moi le bras, car les forces me manquent; quant à Pétrone, il me parlera de musique.

Ils étaient maintenant sur la terrasse du palais, dallée d'albâtre et saupoudrée de safran.

— Ici on respire mieux, dit Néron. Mon âme est troublée et triste, quoique je sente qu'avec ce que je vous ai chanté à titre d'essai, je puis paraître en public et que ce sera un triomphe comme jamais Romain n'en a remporté.

— Tu peux paraître ici, à Rome et en Achaïe. Je t'ai admiré de tout mon cœur et de toute mon âme, divin, répondit Pétrone.

— Je le sais. Tu es trop paresseux pour te contraindre à la louange. Et tu es sincère, comme Tullius Sénécion; mais tu t'y connais mieux que lui. Dis-moi, que penses-tu de la musique ?

— Lorsque j'écoute une poésie, lorsque je regarde un quadrige que tu conduis dans le cirque ou une belle statue, un temple magnifique ou un tableau, je sens que j'embrasse dans son entier ce que je vois, et mon admiration enferme toutes les jouissances latentes en ces choses. Mais lorsque j'entends de la musique, la tienne surtout, alors s'ouvre pour moi un monde de beautés nouvelles et de nouvelles jouissances. Je les poursuis, je les saisis; mais, avant que j'aie pu les posséder, il en survient d'autres et d'autres encore, comme les vagues de la mer qui arrivent de l'infini. Je dirai donc que la musique est comme la mer. Nous nous tenons sur l'un des bords et nous voyons au loin, mais il est impossible d'apercevoir l'autre rive...

Ils se turent, et, un moment, le silence de leur promenade ne fut troublé que par le bruisselis léger du safran sous leurs pas.

— Tu as formulé ma pensée même, dit enfin Néron, et c'est pourquoi je dis toujours que, dans Rome entière, toi seul sais me comprendre. Oui, c'est aussi ce que je pense de la musique. Lorsque je joue et que je chante, je vois des choses dont j'ignorais l'existence dans mon empire ou dans l'univers. Je suis César, n'est-ce pas, et le monde m'appartient : je puis tout. Et pourtant la musique me fait découvrir des royaumes inopinés, des mers vierges de voiles, des jouissances neuves. Je sens les dieux, je vois l'Olympe. Un souffle d'au-delà passe.

La sphère vibre autour de moi et je te dirai..... (ici la voix de Néron trembla, étonnée) que moi, César et dieu, je me perçois alors aussi minuscule qu'un grain de poussière. Le croirais-tu ?

— Oui, seuls les grands artistes peuvent se sentir petits devant la Beauté.

— C'est la nuit des confidences, je t'ouvre donc mon âme, ami... Te figures-tu que je sois aveugle ou insane ? Penses-tu que j'ignore qu'à Rome les incriptions des murs m'injurient, qu'on m'appelle assassin de ma mère, assassin de ma femme, qu'on me tient pour un monstre et un bourreau, parce que Tigellin a obtenu de moi quelques arrêts de mort contre mes ennemis... Oui, mon cher, on me considère comme un monstre, et je le sais... On a répandu la fable de ma cruauté, au point que moi-même parfois j'en arrive à me demander si je ne suis pas cruel... Mais ils ne comprennent pas que les actes d'un homme peuvent quelquefois être cruels, quand l'homme lui-même ne l'est pas. Personne ne croira, ni peut-être toi, ami très cher, que, par moments, lorsque la musique berce mon âme, je me sens aussi bon que l'enfant au berceau. Je te le jure par ces étoiles qui scintillent dans l'étendue, je dis la pure vérité : les hommes ignorent combien de bonté il y a au fond de ce cœur, et quels trésors j'y découvre moi-même lorsque la musique en ouvre les portes.

— Il faut te connaître d'aussi près que je te connais, dit Pétrone, Rome n'a jamais su t'apprécier.

César s'appuyait plus fort au bras de Vinicius comme s'il pliait sous le poids de l'injustice, et il continua :

— Tigellin m'a rapporté qu'au Sénat on chuchote que Diodore et Terpnos jouent de la cithare mieux que moi. Mais toi, qui dis toujours la vérité, réponds-moi en toute sincérité : jouent-ils mieux ou aussi bien que moi ?

— Nullement. Tu as le toucher plus délicat, et, en même temps, plus de force. En toi on reconnaît l'artiste, en eux d'habiles artisans. Quand on a entendu leur musique, on comprend la valeur de la tienne.

— S'il en est ainsi, qu'ils vivent ! Jamais ils ne se douteront du service que tu viens de leur rendre. Du reste, si je les condamnais, je serais obligé de les remplacer.

— Et on raconterait que, par amour pour la musique, tu extermines la musique dans l'empire. Ne fais jamais périr l'art pour l'art, ô divin !

— Comme tu ressembles peu à Tigellin, repartit Néron. Mais, vois-tu, je suis en tout un artiste, et puisque la musique m'ouvre sur l'infini des perspectives indicibles, je dois aux dieux d'explorer cet infini. Or, pour être admis à fouler les régions olympiennes, ne faut-il pas que j'accomplisse quelque prodigieux acte propitiatoire ? On m'accuse d'être fou. Non, je ne suis pas fou, je cherche...

Il approcha ses lèvres de l'oreille de Pétrone et, tout bas, pour que Vinicius ne pût entendre :

— Aux portes du monde inconnu, j'ai voulu faire le sacrifice le plus grand que pût faire un homme... Ma mère, ma femme... c'est pour cela qu'elles ont péri... Mais mon sacrifice n'était pas suffisant. Pour que s'entr'ouvrent les portes de l'empyrée, il faut un sacrifice plus solennel. Que s'accomplisse la volonté des oracles !

— Quel est ton projet ?

— Tu verras, tu verras, et plus tôt que tu ne penses. En attendant, sache qu'il existe deux Nérons : celui que les hommes connaissent ; l'autre, l'artiste, que seul tu connais, qui tue comme la Mort et parfois, comme Bacchus, délire, — mais parce qu'il a le dégoût de

la bassesse et l'irrespect de ce qui mérite l'extermination. Oh ! comme la vie sera mesquine quand j'aurai disparu... Personne, pas même toi, ami, ne sait quel artiste est en moi. J'ai parfois l'âme aussi triste que ces cyprès. Quel fardeau pour un homme : le pouvoir suprême et le génie !

— Je compatis de tout cœur à tes peines, César, et avec moi y compatissent et la terre et les mers, — sans compter Vinicius, qui a un culte pour toi au fond de son âme.

— Il m'a toujours été cher, lui aussi, dit Néron, quoiqu'il serve Mars et non les Muses.

— Il est surtout le serviteur d'Aphrodite, répliqua Pétrone.

Et subitement il résolut d'arranger l'affaire de son neveu.

— Il est amoureux autant que Troïlus le fut de Cressida, dit-il. Permets-lui, seigneur, de retourner à Rome : sinon il s'étiolera ici, sous mes yeux. Sais-tu que l'otage lygienne que tu m'avais donnée a été retrouvée, et que Vinicius en partant pour Antium l'a laissée sous la protection d'un certain Linus ? Je ne t'en ai plus reparlé, parce que tu composais ton hymne, ce qui est plus important que tout. Vinicius voulait en faire sa maîtresse, mais, comme elle s'est montrée vertueuse à l'égal de Lucrèce, il s'est épris de sa vertu et désire épouser la belle. Elle est de lignée royale ; il ne déchoira donc pas. Mais, bien soldat, il soupire, languit, gémit, et attend l'autorisation de son empereur.

— L'empereur ne choisit pas les épouses de ses soldats. Qu'a-t-il besoin de mon autorisation ?

— Je te l'ai dit, seigneur, il t'a voué un culte.

— Eh bien, je l'autorise ! C'est une jolie fille, mais aux hanches trop étroites. Augusta Poppée m'a porté

plainte contre elle, l'accusant d'avoir jeté un sort à notre enfant, dans les jardins du Palatin.

— Mais moi, j'ai fait remarquer à Tigellin que les divinités ne sont pas soumises au mauvais sort. Tu te rappelles, divin, il s'est troublé et tu as crié toi-même : Il en tient !

— Je me rappelle...

Se tournant vers Vinicius :

— Tu l'aimes autant que Pétrone le dit ?

— Oui, je l'aime, seigneur.

— Eh bien ! je t'ordonne de partir dès demain pour Rome, de l'épouser et de ne reparaître devant moi qu'avec l'anneau nuptial.

— Merci, seigneur, du fond de mon cœur et de mon âme, merci !

— Comme il est doux de faire des heureux ! dit César. Je voudrais n'avoir pas d'autre tâche.

— Accorde-nous encore une grâce, divin, dit Pétrone, et exprime ta volonté devant l'Augusta. Vinicius n'oserait épouser une femme contre qui l'Augusta aurait des griefs ; mais toi, seigneur, tu dissiperas d'un mot toute prévention, en déclarant que tu en as ordonné ainsi.

— Je ne saurais rien vous refuser, à toi ni à Vinicius, dit César.

Sur quoi il rentra dans la villa, et ils le suivirent, le cœur joyeux de ce succès.

Dans l'atrium le jeune Nerva et Tullius Sénécion amusaient l'Augusta de leur bavardage. Terpnos et Diodore accordaient les cithares. César en entrant s'était assis sur un siège incrusté d'écaille et, après avoir chuchoté quelques mots à l'oreille d'un jeune page grec, il attendait.

Le page rentra bientôt avec un coffret d'or. Néron y choisit un collier formé de grosses opales.

— Voici des bijoux dignes de cette soirée, dit-il.

— Ils chatoient comme des messagers de l'aube, approuva Poppée, sûre que le collier lui était dévolu.

Un moment, César joua avec les pierres roses.

— Vinicius, reprit-il, tu offriras ce collier de ma part à la princesse lygienne que je t'ordonne d'épouser.

Le regard de Poppée, chargé de colère et de stupeur, allait de César à Vinicius; enfin il se posa sur Pétrone. Mais celui-ci, penché nonchalamment, passait sa main sur le bois d'une harpe, comme s'il en étudiait attentivement la courbure.

Vinicius, ayant exprimé ses remerciements pour le collier, s'était approché de Pétrone :

— Comment te prouver ma reconnaissance de ce que tu as fait pour moi aujourd'hui?

— Offre à Euterpe une couple de cygnes, prodigue tes louanges au chant de César et moque-toi des présages. J'espère que le rugissement des lions ne troublera plus ton sommeil ni celui de ton lis lygien.

— Non, répliqua Vinicius, je suis tout à fait tranquille maintenant.

— Que la Fortune vous soit donc favorable! Mais attends : voici que César reprend le phormynx. Suspends ta respiration, écoute, et répands des pleurs.

En effet, Néron s'était levé, le phormynx en main et les yeux au ciel. Dans la salle, les conversations avaient cessé; tous les auditeurs restaient immobiles, comme pétrifiés. Seuls Terpnos et Diodore, qui devaient accompagner César, tournaient la tête tantôt l'un vers l'autre, tantôt vers César, dans l'attente des premières notes du chant.

Tout à coup, dans le vestibule, on entendit un vacarme, des cris; la portière se souleva, et parurent l'affranchi de l'empereur, Phaon, et derrière lui le consul Lecanius.

Néron fronça les sourcils.

— Pardon, divin empereur, dit Phaon d'une voix haletante, Rome brûle. La plus grande partie de la ville est en flammes...

Tous les assistants s'étaient levés brusquement. Néron déposa le phormynx et s'écria :

— Dieux !... Je verrai donc une ville en feu et je terminerai ma Troïade.

Puis se tournant vers le consul :

— En partant immédiatement, arriverai-je assez tôt pour voir l'incendie ?

— Seigneur, répondit le consul pâle comme un linge, la ville n'est qu'un océan de flammes, la fumée étouffe les habitants, qui tombent asphyxiés ou se précipitent dans le feu, frappés de folie. Rome est perdue, seigneur !

Il y eut un silence, que rompit l'exclamation de Vinicius :

— Malheur à moi, malheur !

Et le jeune homme, jetant sa toge, bondit hors du palais.

Néron leva les bras au ciel et s'écria :

— Malheur à toi, sacro-sainte cité de Priam !...

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Vinicius eut à peine le temps de donner l'ordre à quelques esclaves de le suivre et, sautant à cheval, il se lança, au milieu des ténèbres, à travers les rues désertes d'Antium, dans la direction de Laurentum. La terrible nouvelle l'avait jeté dans une sorte de démence : il avait le sentiment que le malheur avait sauté en croupe avec lui, et lui criait aux oreilles : Rome est en feu ! et le cinglait, et cinglait l'animal, et les précipitait dans ce feu... Sa tête nue couchée sur l'encolure de la bête, il allait, vêtu seulement de sa tunique, sans regarder devant lui, sans prendre garde aux obstacles.

L'étalon d'Idumée filait comme une flèche. Le bruit des sabots sur les dalles réveillait çà et là des chiens qui accompagnaient de leur aboi la fantômale apparition, puis hurlaient à la lune. Les esclaves qui galopaient derrière Vinicius sur des chevaux beaucoup moins vites avaient été distancés. Il traversa seul Laurentum endormie, tourna du côté d'Ardée, où, de même qu'à

Aricie, à Bovilla et à Ustrinum, il avait posté des relais.

Au delà d'Ardée, il lui sembla que le septentrion s'empreignait de rouge. C'était peut-être l'aube matinale, car la nuit touchait à son terme, — on était en juillet. Mais Vinicius ne put retenir un cri de désespoir et de rage, car il pensa que ce devait être la lueur del'incendie. Il se souvenait des paroles de Lecanius : « La ville n'est plus qu'un océan de flammes », et un moment, il sentit que la folie le menaçait, car il avait perdu tout espoir de sauver Lygie, et même d'arriver aux portes avant que Rome fût en cendres. Ses pensées volaient devant lui, comme une nuée d'oiseaux noirs maléfiques. Il ne savait dans quel quartier de la ville l'incendie avait éclaté, mais il supposait que le Transtévère, avec ses maisons serrées, ses dépôts de bois et ses frêles baraques où l'on vendait des esclaves, avait dû être d'abord la proie des flammes.

Les incendies étaient fréquents à Rome, accompagnés parfois de violences et de pillage, et le Transtévère était le nid de la canaille cosmopolite. Comme un éclair, la pensée d'Ursus et de sa force colossale passa par la tête de Vinicius, mais que pouvait un homme ou un titan contre la force dévastatrice du feu ? Depuis des années, on racontait que, par centaines de milliers, les esclaves rêvaient des temps de Spartacus et n'attendaient qu'une occasion pour prendre les armes contre leurs oppresseurs et contre la Ville. Et voilà que cette occasion se présentait. Les lueurs de l'incendie éclairaient peut-être le massacre et la guerre civile.

Il se rappelait ces récentes conversations que César, avec une étrange insistance, orientait toutes sur les villes incendiées. Oui ! c'était César qui avait ordonné de brûler la ville. Lui seul avait pu oser ce crime, comme seul Tigellin avait pu se charger de l'exécution. Et si

Rome brûlait par son ordre, qui donc pouvait garantir que ce même ordre n'eût pas lancé les prétoriens, glaive au poing, sur la foule ? L'incendie, la révolte des esclaves et le massacre, un épouvantable chaos, un déchaînement des éléments destructeurs et de la fureur des hommes, — et, au milieu de tout cela, Lygie !

Le cheval haletait désespérément sur la route en rampe qui allait vers Aricie. Vinicius, couché sur sa monture, crispait ses doigts dans la crinière, prêt à mordre de rage le cou de la bête. A ce moment, un cavalier, lui aussi lancé en ouragan, cria en croisant Vinicius : « Rome est perdue ! » et passa. Un mot parvint encore aux oreilles de Vinicius : « les dieux... » Le reste fut assourdi par le bruit de la double galopade. Mais ce mot lui rendit la raison. Les dieux ! Il leva la tête et, tendant les bras vers le ciel lourd d'étoiles, il commença à prier :

— Ce n'est pas vous que j'implore, vous dont les sanctuaires s'écroulent dans les flammes, mais Toi !... Tu as souffert aussi, tu es seul miséricordieux ! Toi seul as compris la douleur humaine ! Tu es venu sur la terre pour apprendre aux mortels la pitié. Aie pitié ! Si tu es tel que le disent Pierre et Paul, sauve ma Lygie. Prends-la dans tes bras et porte-la hors des flammes. Tu le peux ! Rends-la-moi et je te donnerai mon sang. Et si tu ne veux le faire pour moi, fais-le pour elle. Elle t'aime, elle a confiance en toi. Tu promets la vie et le bonheur après la mort, mais le bonheur après la mort ne lui échappera pas, et elle ne veut pas encore mourir. Laisse-la vivre. Tu le peux, si tu le veux...

Il interrompit sa prière, car il la sentait devenir une menace, un sacrilège, et cingla plus violemment son cheval : les blanches murailles d'Aricie, située à mi-chemin de Rome, brillaient devant lui sous les rayons de la lune. Il dépassa, d'un élan furieux, le temple bocager de

Mercure, voisin d'Aricie. Évidemment, on connaissait ici la catastrophe, car devant le temple régnait un mouvement inaccoutumé. A la lueur des torches, Vinicius apercevait dans les sentiers latéraux des gens qui couraient se mettre sous la protection du dieu. Sur la grand'route stationnaient aussi des groupes qui s'écartèrent précipitamment devant le cavalier dont le galop renversa, piétina des gens. De tous côtés il entendait crier : « Rome est en feu, la Ville brûle ! Dieux, sauvez Rome ! »

Le cheval butta, et, retenu par une main ferme, s'affaissa sur son arrière-train, devant l'auberge où Vinicius avait un relais. Les esclaves s'empressèrent. Vinicius, avisant un détachement de dix prétoriens à cheval qui sans doute se rendaient à Antium avec des nouvelles, bondit vers eux :

— Quelle partie de la ville brûle ?

— Qui es-tu ? demanda le décurion.

— Vinicius, tribun militaire et augustan. Réponds, sur ta tête !

— L'incendie, seigneur, a éclaté parmi les baraques, près du Grand Cirque. Lorsqu'on nous a dépêchés, le centre de la ville était en flammes.

— Et le Transtévère ?

— Jusqu'ici le feu ne l'a pas atteint ; mais il envahit continuellement de nouveaux quartiers, avec une force insurmontable.

A ce moment on amenait un cheval frais à Vinicius. Le jeune tribun l'enfourcha.

Il courait vers Albanum, laissant à sa droite Albe la Longue et son lac splendide... La route après Aricie montait en pente raide, cachant entièrement l'horizon. Mais Vinicius savait qu'arrivé au sommet, derrière lequel se cachait Albanum, il verrait non seulement Bovilla et

Ustrinum où l'attendaient des chevaux, mais Rome aussi : en effet, au delà d'Albanum commençait, des deux côtés de la Voie Appienne, la plate Campanie.

— De là-haut, j'apercevrai les flammes, se disait-il, et de nouveau il cinglait le cheval.

Mais, avant d'avoir atteint le sommet, il sentit le souffle du vent sur son visage et une odeur de fumée le prit aux narines.

La colline se dorait de faibles lueurs.

— L'incendie ! pensa Vinicius.

Cependant la nuit avait cédé à l'aube, et sur toutes les hauteurs d'alentour jouaient des reflets roses et dorés, premières clartés du matin qu'on eût pu prendre aussi pour des lueurs d'incendie. Vinicius se hâta d'atteindre la crête. Alors il vit.

La vallée était couverte d'un seul nuage ; au sein de ce nuage rampant disparaissaient les villes, les aqueducs, les maisons, les arbres : plus rien qu'une nappe grise et immobile, à l'extrémité de laquelle la Ville, assise sur ses collines, brûlait.

Cependant l'incendie ne prenait pas la forme d'une colonne de feu, comme il arrive quand brûle isolément un édifice. C'était plutôt une longue et large écharpe. Au-dessus, s'élevait un rempart de fumée, ici tout à fait noire, là teintée de rose ou de sang, tassée, gonflée, épaisse, et roulant sur elle-même. Ce rempart monstrueux semblait même parfois couvrir la sanglante écharpe, qui devenait alors étroite comme un ruban ; puis de nouveau celle-ci illuminait par le bas le nuage de fumée, changeant ses lourds replis en vagues flamboyantes. Et cette large lisière de feu et ce rempart de fumée fermaient l'horizon comme une ceinture de forêts. On n'apercevait plus les Monts Sabins.

Au premier coup d'œil, il sembla à Vinicius que ce

n'était pas seulement la Ville qui était dévorée par les flammes, mais le monde entier, et qu'aucun être ne s'échapperait de cet océan de feu et de fumée.

Le vent qui soufflait de Rome devenait plus violent ; des parcelles de suie commençaient à pleuvoir. Le jour s'était levé tout à fait et le soleil éclairait les sommets voisins du Lac Albain. Mais les pâles rayons du matin arrivaient roux, comme émoussés par le brouillard fuligineux. Vinicius, en descendant vers Albanum, pénétrait dans une fumée de plus en plus âcre. La petite ville elle-même en était complètement submergée. Les habitants campaient dans les rues, et l'on ne pouvait penser sans terreur à ce qui devait se passer à Rome, car déjà ici on respirait mal.

Cependant, Vinicius s'efforçait de réagir. « Il est impossible que le feu ait brusquement pris de toutes parts ; le vent souffle du nord et chasse la fumée de ce côté ; de l'autre côté, le Transtévère, isolé par le fleuve, est peut-être intact ; au surplus, il suffit de passer la Porte Janicule pour être à l'abri du danger. Il est non moins impossible que toute la population ait péri. Même dans les villes prises, où le massacre et le feu se déchaînent ensemble, un certain nombre d'habitants restent saufs : pourquoi donc Lygie devrait-elle absolument mourir ? Sur elle veille, d'ailleurs, un Dieu qui a vaincu la mort. » Il se mit à prier et, selon une habitude qu'il avait prise, à implorer le Christ avec promesses d'offrandes.

Albanum traversé, dont presque toute la population se tenait sur les toits et dans les arbres pour voir Rome, il reprit son sang-froid. Outre Ursus et Linus, l'Apôtre Pierre veillait sur Lygie. Du moment que Pierre avait béni son amour et lui avait promis Lygie, celle-ci ne pouvait périr dans les flammes. Sous l'influence d'une

nuit d'insomnie, d'une course vertigineuse et d'émotions terribles, Vinicius s'exaltait et maintenant tout lui paraissait possible : Pierre conjurerait les flammes d'un signe de croix, les écarterait d'un mot, et ils passeraient sans danger entre deux murailles de feu. Et puis, Pierre connaissait l'avenir : il avait donc certainement prévu l'actuelle calamité et dès lors comment n'aurait-il pas emmené hors de la ville les chrétiens, et parmi eux cette Lygie qu'il aimait comme sa propre enfant. Un espoir de plus en plus ferme entrait au cœur de Vinicius. S'ils étaient en fuite, il les trouverait peut-être à Bovilla ou les rencontrerait en route. D'un instant à l'autre le visage adoré apparaîtrait, sortant de la fumée qui s'étalait en nappes toujours plus denses sur la campagne.

Ce lui semblait d'autant plus vraisemblable qu'il croisait force gens qui, de la ville, se dirigeaient vers les Monts Albains ; évadés de la région du feu, ils cherchaient à fuir la région de la fumée. Avant d'arriver à Ustrinum, il fut obligé de ralentir sa course à cause de l'encombrement de la route. A côté de gens à pied, portant leurs hardes sur le dos, il voyait des chevaux et des mulets chargés de bagages, des chariots, des litières. Ustrinum était tellement bondé de fuyards qu'il était difficile de se frayer passage. Sur la place, sous les colonnes des temples et dans les rues, c'était une fourmilière. Çà et là, on commençait à dresser des tentes sous lesquelles s'abritaient des familles. Beaucoup campaient en plein air, poussant des cris, implorant les dieux, ou maudissant le sort. Dans cette cohue, il était difficile d'obtenir un renseignement. Ceux à qui s'adressait Vinicius ne lui répondaient rien, ou bien, levant sur lui des yeux fous de terreur, proféraient que la Ville allait périr et le monde avec elle. De Rome affluaient d'instant en instant de nouvelles masses d'hom-

mes, de femmes et d'enfants, qui augmentaient la confusion et le tumulte.

Quelques-uns, perdus dans la foule, réclamaient avec désespoir leurs compagnons. D'autres se battaient pour un abri. Nombre de pâtres campaniens, gens à demi sauvages, étaient arrivés dans la bourgade en quête de nouvelles ou attirés par l'appât d'une rafle, car le désordre facilitait le vol. Déjà des esclaves de toute nationalité et des gladiateurs commençaient à piller les maisons et à se battre contre les soldats qui prenaient la défense des habitants.

Le sénateur Junius, que Vinicius aperçut près de l'auberge, entouré d'une troupe d'esclaves bataves, fut le premier qui lui donna quelques détails nets sur l'incendie. Le feu avait en effet éclaté près du Grand Cirque, à un endroit voisin du Palatin et du mont Cælius, mais il s'était propagé avec une rapidité extraordinaire au point qu'il avait envahi tout le centre. Jamais, depuis l'époque de Brennus, un désastre aussi épouvantable n'avait frappé la Ville.

— Le Cirque entier est en cendres, ainsi que les boutiques et les maisons qui l'entouraient, disait Junius, l'Aventin et le Cælius sont en feu. Les flammes, après avoir fait le tour du Palatin, ont atteint les Carines.

Et Junius, possesseur aux Carines d'une splendide insula, remplie d'œuvres d'art, sa passion, saisit une poignée de poussière, la répandit sur sa tête et commença à gémir.

Vinicius le secoua par les épaules.

— Ma maison est aux Carines, dit-il, mais, puisque tout périt, qu'elle périsse aussi !

Puis, se souvenant que Lygie, d'après son conseil, avait pu se transporter dans la maison des Aulus, il demanda :

— Et le Vicus Patricius ?

— En feu, répondit Junius.

— Et le Transtévère ?

Junius le regarda avec étonnement.

— Qu'importe le Transtévère ?

— Je tiens plus au Transtévère qu'à Rome tout entière ! s'écria Vinicius avec emportement.

— Alors tu ne pourras guère y arriver que par la Voie du Port, car près de l'Aventin le feu t'étoufferait... Le Transtévère ?... Je ne sais pas. Il est probable que le feu ne l'avait pas encore atteint quand je suis parti : mais les dieux savent s'il brûle maintenant.

Après une hésitation, Junius reprit en baissant la voix :

— Je sais que tu ne me trahiras pas : je te dirai donc que ce n'est pas un incendie ordinaire. On n'a pas laissé porter secours au Cirque. Lorsque les maisons commencèrent à brûler, j'ai de mes propres oreilles entendu des milliers de voix hurler : « Mort aux éteigneurs ! » Des individus parcourent la Ville en jetant dans les maisons des torches ardentes... D'autre part, le peuple se révolte, crie qu'on brûle la ville par ordre. Je n'en dirai pas davantage. Malheur à la Ville, malheur à nous tous, malheur à moi ! Ce qui se passe là-bas, aucune langue humaine ne l'exprimerait. Les habitants périssent au milieu des flammes, s'égorgent dans le tumulte... C'est la fin de Rome !...

Il réitéra : « Malheur ! Malheur à la ville ! Malheur à nous ! » — Mais déjà Vinicius poussait son cheval sur la Voie Appienne.

La Ville était devant lui. Un monstre de feu l'étreignait... Elle dégorgeait une chaleur terrible et, malgré le vacarme humain, il entendait le brasier crépiter.

CHAPITRE II

S'il était difficile d'arriver jusqu'à Rome, y pénétrer était ardu plus encore : Vinicius commençait à s'en rendre compte.

Des deux côtés de la Voie Appienne, les maisons, les champs, les jardins étaient transformés en campements. Pendant la nuit, le temple de Mars, tout près de la Porte Appienne, avait été forcé par la foule en quête d'un refuge. Dans les cimetières, on se battait sauvagement pour la possession des grands mausolées. Ustrinum, avec tout son désordre, ne donnait qu'une pâle idée de ce qui se passait sous les murs de la Ville même.

Rien ne comptait plus : ni la majesté de la loi, ni le prestige des fonctions publiques, ni les liens de la famille, ni la distinction des classes. Des esclaves bâtonnaient des citoyens, des bandes de gladiateurs ivres du vin volé à l'Emporium terrorisaient les carrefours, bousculant les quirites, les piétinant, les dépouillant. Quantité de barbares en vente s'étaient enfuis de leurs baraquements. Pour eux l'incendie de la ville marquait la fin de l'esclavage et l'heure de la vengeance : et, tandis que la population stable tendait désolément les bras vers les dieux, ils se jetaient sur elle, dévalisant les hommes et violentant les filles. A eux s'était joint un

râmas d'esclaves en service, de misérables ayant pour tout vêtement une ceinture de laine sur les hanches, une population invisible le jour dans les rues et dont il était difficile de soupçonner l'existence à Rome. Cette multitude, composée d'Asiatiques, d'Africains, de Grecs, de Thraces, de Germains et de Bretons, prenait sa revanche de tant d'années de servitude et vociférait sa fureur dans tous les jargons de l'univers. Vinicius avait vu des villes forcées, mais jamais rien de comparable à ce chaos du désespoir, de la joie sauvage, du délire et de la débauche. Et, sur ses sept collines, l'impératrice du monde flambait.

Le jeune tribun parvint pourtant jusqu'à la Porte Appienne; il s'aperçut alors que par le quartier de la Porte Capène il lui serait impossible de pénétrer dans la ville, non seulement à cause de la foule, mais aussi à cause des flammes qui, là, derrière la porte même, emplissaient déjà l'air de leurs langues. D'ailleurs, il eût fallu, pour se rendre ensuite de l'autre côté du Tibre, gagner le Pont Sublicius, c'est-à-dire traverser une partie de la ville, l'Aventin, qu'inondait un océan de feu. C'était absolument irréalisable.

Vinicius comprit qu'il fallait revenir dans la direction d'Ustrinum, quitter la Voie Appienne, passer le fleuve au-dessous de la ville et arriver à la Voie du Port qui mène tout droit au Transtévère. Ce n'était pas chose facile non plus, à cause du désordre grandissant qui régnait sur la Voie Appienne. Il eût fallu se frayer un chemin l'épée à la main et Vinicius n'avait pas d'armes.

Mais près de la fontaine de Mercure, il reconnut un centurion qui, à la tête de quelques dizaines de prétoriens, défendait l'accès de l'enceinte du temple. Vinicius lui donna l'ordre de l'accompagner et le centurion, ayant

reconnu le tribun et l'augustan, n'osa lui opposer un refus.

Vinicius prit le commandement de cette troupe, et, oublieux des enseignements de Paul sur l'amour du prochain, il fendait la cohue avec une précipitation fatale à qui ne savait pas se ranger à temps. On les poursuivait de malédictions et de pierres ; mais Vinicius n'y prenait garde, soucieux d'atteindre plus vite un endroit plus libre. Cependant on n'avançait qu'au prix des plus grands efforts. Ceux qui campaient déjà ne voulaient pas céder passage et maudissaient tout haut César et les prétoriens. A certains moments, la foule prenait une attitude hostile. Des harangueurs accusaient Néron d'être l'incendiaire, s'extasiaient sur la patience des Romains, les déclaraient las et promettaient au Tibre l'empereur et l'Augusta. Des cris : « Pitre ! Histrion ! Parricide ! » retentissaient de tous côtés. Pour que son exaspération se changeât en révolte ouverte, il suffisait que la foule trouvât un chef.

Après maintes bagarres et en enjambant des barrages de caisses, tonneaux, meubles précieux, ustensiles de cuisine, literie, chariots, voitures à bras, Vinicius et ses prétoriens avaient réussi à se dégager de la cohue. Il avait traversé dans leur largeur les Voies Latine, Numicienne, Ardéatine, Lavinienne et Ostienne, contournant les villas, les jardins, les cimetières et les temples. Il parvint enfin au Vicus Alexandri, bourg derrière lequel il passa le Tibre : l'encombrement était moindre et il y avait moins de fumée. Par des fuyards il apprit que seules quelques ruelles du Transtévère avaient été envahies par le feu, mais que sans doute rien n'échapperait à la violence de l'incendie, puisque des individus le propageaient à dessein et ne permettaient pas qu'on l'éteignît, disant agir par ordre. Le jeune tribun n'avait plus

le moindre doute que César n'eût ordonné d'incendier Rome, et la vengeance que réclamaient les foules lui parut juste. Qu'aurait donc fait de plus Mithridate ou tout autre des plus acharnés ennemis de Rome ? Vinicius était convaincu que l'heure fatale avait sonné pour Néron, que la Ville en s'écroulant devait écraser et écraserait le monstrueux pitre avec tous ses crimes. S'il se trouvait un homme assez hardi pour se mettre à la tête de la population exaspérée, en quelques heures l'événement serait accompli. Et des pensées audacieuses, des idées de vengeance, traversaient l'esprit de Vinicius. La famille des Vinicius, qui comptait toute une lignée de consuls, était connue de tous les Romains. Il ne fallait qu'un nom à la foule. Une fois déjà, à propos de la condamnation à mort des quatre cents esclaves du préfet Pedanius Secundus, on s'était trouvé à deux doigts de l'émeute et de la guerre civile. Que serait-ce donc aujourd'hui, en face d'une calamité terrible dépassant toutes celles qu'avait subies Rome en huit siècles ?

« Celui qui appellera aux armes les quirites, se disait Vinicius, celui-là renversera certainement Néron et revêtira la pourpre. » Pourquoi donc, lui, Vinicius, ne serait-il pas cet homme ? Il était plus énergique, plus courageux et plus jeune que les autres augustans. Néron, il est vrai, avait sous ses ordres les trente légions campées sur les frontières de l'empire, mais ces légions elles-mêmes ne s'insurgeraient-elles pas, avec leurs chefs, en apprenant l'incendie de Rome et de ses temples ? Dans ce cas, lui, Vinicius, pourrait devenir César. On racontait déjà tout bas parmi les augustans qu'un prophète avait prédit la pourpre à Othon. Ne valait-il pas Othon ? Peut-être le Christ lui-même lui viendrait-il en aide avec sa puissance divine, peut-être était-ce lui qui l'inspirait en ce moment. « Alors, je me vengerais sur Néron des

dangers que court Lygie, et de mes terreurs ; je ferais régner la justice et la vérité, je répandrais la doctrine du Christ depuis l'Euphrate jusqu'aux brouillards de Bretagne, et en même temps je vêtirais de pourpre ma Lygie et ferais d'elle la souveraine de l'univers. »

Mais ces pensées, qui avaient jailli de sa tête comme une gerbe d'étincelles jaillit d'une maison en flammes, s'envolèrent comme des étincelles. Avant tout, il fallait sauver Lygie. Il voyait le fléau de près ; aussi la peur le reprit, et, en face de cet océan de feu et de fumée, la conviction que l'Apôtre Pierre sauverait Lygie l'abandonna. Cependant, il avait suivi la Voie du Port qui mène directement au Transtévère. Il ne se calma qu'à la Porte, où on lui répéta, ce que lui avaient dit auparavant les fuyards, que majeure part de ce quartier était encore indemne, mais que pourtant, en plusieurs endroits, le feu avait traversé le fleuve.

Le Transtévère était plein de fumée et d'une multitude au milieu de laquelle il était plus difficile encore de se frayer un passage, car, ayant plus de temps devant eux, des gens emportaient et sauvaient plus de choses. La Voie du Port était tout à fait endiguée par endroits, et près de la Naumachie d'Auguste s'élevaient des monceaux d'objets disparates. Les ruelles étroites, où la fumée s'était amassée plus épaisse, étaient absolument inabordables. Leurs habitants fuyaient par milliers. Parfois deux courants humains se heurtaient en un passage étroit, et luttaient à mort. Les hommes se battaient et se piétinaient. Des familles étaient séparées dans la mêlée, des mères appelaient leurs enfants avec des cris de désespoir. Vinicius frémit à la pensée de ce qui devait se passer à proximité des flammes. Au milieu du vacarme et du tumulte il était impossible d'ob-

tenir un renseignement ou de comprendre un appel. Par instants, de l'autre rive, descendaient lentement de nouveaux tourbillons, tellement denses qu'ils roulaient au ras du sol, voilant les maisons, les hommes, tout. Mais le vent qui accompagnait l'incendie les dissipait, et alors Vinicius pouvait avancer du côté de la ruelle où s'élevait la maison de Linus. La chaleur de cette journée de juillet était devenue insupportable. La fumée cuisait les yeux et coupait la respiration. Ceux d'entre les habitants qui, dans l'espoir que les flammes ne traverseraient pas le fleuve, étaient restés chez eux jusqu'alors, commençaient à abandonner leurs maisons. Les prétoriens qui accompagnaient Vinicius étaient demeurés en arrière. Dans cette mêlée, son cheval, blessé à la tête d'un coup de marteau, se cabrait, refusant d'obéir. On reconnut l'augustan à sa riche tunique et aussitôt des cris éclatèrent : « Mort à Néron et à ses incendiaires! » Des centaines de bras se tendaient menaçants vers Vinicius. Mais son cheval effrayé l'emporta plus loin en piétinant les assaillants et une nouvelle vague de fumée noire plongea la rue dans l'obscurité. Vinicius, constatant qu'il ne pourrait passer avec son cheval, mit pied à terre. Il courut. Il se glissait le long des murs, et parfois attendait que la foule des fuyards l'eût dépassé. Il se disait que ses efforts étaient illusoires. Lygie n'était peut-être plus dans la ville, elle avait pu s'enfuir ; il eût été plus facile de retrouver une épingle sur le rivage de la mer que de retrouver la jeune fille dans ce chaos. Pourtant il voulait, fût-ce au prix de sa vie, parvenir à la maison de Linus. Il s'arrêtait de temps en temps et se frottait les yeux. Ayant arraché un pan de sa tunique, il s'en boucha le nez et la bouche, et reprit sa course. A mesure qu'il approchait de la rivière, la chaleur se faisait plus

terrible. Sachant que l'incendie avait éclaté près du Grand Cirque, il pensa d'abord que cette chaleur venait de ses décombres et de ceux du Forum aux Bœufs et du Vélabre qui, situés dans le voisinage, avaient dû être également la proie des flammes. Un fuyard, le dernier que rencontra Vinicius, un vieillard avec des béquilles, lui cria : « N'approche pas du Pont Cestius, l'île entière est en feu ! » En effet, il était impossible de s'illusionner davantage. En tournant dans la rue des Juifs, où s'élevait la maison de Linus, le jeune tribun aperçut les flammes au milieu d'un nuage de fumée : non seulement l'île était en feu, mais aussi le Transtévère et certes l'extrémité de la ruelle, là où demeurait Lygie.

Vinicius se rappela que la maison de Linus était entourée d'un jardin derrière lequel, du côté du Tibre, se trouvait un champ peu étendu, sans constructions. Cette pensée lui rendit du courage. Les flammes avaient pu s'arrêter devant l'espace vide. Dans cet espoir, il se remit à courir, quoique chaque souffle de vent apportât non plus seulement de la fumée, mais des milliers d'étincelles qui pouvaient porter le feu à l'autre extrémité de la ruelle et lui couper la retraite.

Il finit pourtant par apercevoir, à travers un voile de fumée, les cyprès du jardin de Linus. Les maisons situées derrière le terrain vague flambaient déjà, comme des tas de bois, mais la petite insula de Linus était encore intacte. Vinicius jeta au ciel un regard reconnaissant et, quoique l'air même commençât à le brûler, il bondit vers la porte. Elle était entre-bâillée : il la poussa et se précipita à l'intérieur.

Dans le jardinet, pas âme qui vive, et la maison semblait complètement déserte.

— La fumée et la chaleur leur ont peut-être fait perdre connaissance, pensa Vinicius.

Et il appela :

— Lygie ! Lygie !

Le silence. Dans cette solitude, on ne percevait que le grondement lointain de l'incendie.

— Lygie !

Tout à coup arriva à ses oreilles cette voix lugubre qu'il avait entendue une fois déjà dans ce jardin. Dans l'île voisine, le feu s'était déclaré au vivarium proche le temple d'Esculape, et les animaux commençaient à rugir. Vinicius frissonna des pieds à la tête. Pour la seconde fois déjà, au moment où toutes ses pensées étaient concentrées sur Lygie, ces voix épouvantables résonnaient, comme un présage de malheur.

Ce fut une impression fugace : le grondement des flammes, plus terrible encore que les rauquements des bêtes, le détourna immédiatement de cette pensée. Lygie n'avait pas répondu aux appels de Vinicius, mais elle pouvait se trouver dans ce bâtiment déjà menacé, étouffée par la fumée ou évanouie. Vinicius s'élança à l'intérieur de la maison. Le petit atrium était désert. En cherchant de ses mains la porte qui conduisait aux cubicules, il aperçut la lueur vacillante d'une lampe et, en approchant, vit le lararium où, à la place des dieux, était une croix : sous cette croix brûlait un flambeau. Une pensée passa avec la rapidité de l'éclair par l'esprit du jeune catéchumène : la croix lui envoyait cette lumière qui l'aiderait à retrouver Lygie. Il prit donc le flambeau et courut aux cubicules. Dans le premier, il écarta la portière et, s'éclairant du flambeau, il regarda.

Personne, là non plus. Pourtant Vinicius était certain d'avoir retrouvé le cubicule de Lygie, car à des clous plantés dans le mur étaient pendus ses vêtements, et sur le lit était posé le capitium, la robe ajustée que

les femmes portent à même le corps. Vinicius le saisit, y appuya ses lèvres et, le jetant sur son épaule, continua plus loin ses recherches. La maison était petite, il eut vite fait de visiter toutes les pièces, et même les caves. Personne nulle part. Lygie, Linus et Ursus avaient dû, avec les autres habitants du quartier, demander leur salut à la fuite. « Il faut les chercher dans la foule, en dehors des portes de la Ville, » pensa Vinicius.

Il n'était pas étonné outre mesure de ne pas les avoir rencontrés sur la Voie du Port, car ils avaient pu sortir du Transtévère par le côté opposé, dans la direction de la Colline Vaticane. Dans tous les cas, ils étaient à l'abri des flammes. « Il faut, se disait-il, que je me sauve d'ici, et que j'arrive par les Jardins de Domitia aux Jardins d'Agrippine. Là-bas je les retrouverai : la fumée n'y est pas suffocante, car le vent souffle des Monts Sabins. »

Le moment suprême était arrivé, où il était obligé de penser à son propre salut, car la vague de flammes se rapprochait, venant de l'île, et les tourbillons de fumée obstruaient presque entièrement la ruelle. Un courant d'air éteignit le flambeau dont il s'était servi dans la maison. Vinicius se précipita dans la rue et se mit à courir de toutes ses forces vers la Voie du Port, dans la direction d'où il était venu. Les flammes semblaient le poursuivre, tantôt le cernant de nuages de fumée, tantôt le couvrant d'étincelles qui lui tombaient sur les cheveux, le cou et les vêtements. Sa tunique commençait à brûler lentement à plusieurs endroits, mais il n'y prenait pas garde et continuait sa course dans la crainte d'être asphyxié. Dans la bouche, il avait le goût de la fumée et de la suie ; sa gorge et ses poumons étaient en feu. Le sang affluait à sa tête au

point que, par instants, tout lui semblait rouge, et la fumée elle-même. Alors il se disait : « C'est un feu qui court : il vaut mieux se laisser tomber, et périr ! » La course l'avait harassé. Sa tête, son cou et ses épaules étaient inondés d'une sueur qui le brûlait comme de l'eau bouillante. Sans le nom de Lygie qu'il répétait en pensée, et sans le capitium dont il se couvrait la bouche, il serait tombé. Il était incapable de reconnaître la ruelle dans laquelle il se trouvait. Il perdait conscience par degrés ; il se rappelait seulement qu'il devait fuir, car là-bas, en rase campagne, l'attendait Lygie, que lui avait promise l'Apôtre Pierre. Et tout d'un coup il fut envahi par une étrange certitude, comme en un délire déjà, comme en une vision d'agonie, — la certitude qu'il la verrait, qu'il l'épouserait, et qu'il mourrait aussitôt après.

Il courut alors comme un homme ivre, titubant d'un côté de la rue à l'autre. Subitement il y eut une transformation dans l'horrible brasier qui enveloppait la ville immense. Là où jusqu'alors le feu couvait lentement, des flammes éclatèrent, formant un océan, car le vent avait cessé d'apporter de nouveaux tourbillons de fumée, et ceux qui s'étaient amassés dans les petites rues avaient été dispersés par le souffle vertigineux de l'air embrasé. Ce souffle chassait devant lui des millions d'étincelles, de sorte que Vinicius courait au milieu d'un nuage de feu. En revanche, il pouvait mieux voir. Il aperçut l'extrémité de la ruelle. Cette vue lui rendit des forces. Ayant tourné l'angle, il se trouva dans une rue qui conduisait à la Voie du Port et au Champ Codetan. Les étincelles avaient cessé de le harceler. Il comprit que, s'il pouvait atteindre la Voie du Port, il était sauvé.

Un nuage voilait l'issue de la rue. « Si c'est de la fumée, pensa-t-il, je ne pourrai passer. » Il donna ce qui

lui restait de forces. En chemin il jeta sa tunique qui commençait à le brûler, et il courait nu, avec seulement, sur la tête et sur la bouche, le capitium de Lygie. Arrivé plus près, il reconnut que ce qu'il avait pris pour de la fumée était un nuage de poussière d'où sortaient des voix et des cris humains.

— La racaille pille les maisons, se dit-il.

Pourtant il courut encore dans la direction de ces voix. Il y avait là, quand même, des hommes, qui pourraient lui porter secours. Dans cet espoir, il se mit à crier de toutes ses forces. Mais c'était là son ultime effort : le voile rouge se fit plus rouge encore devant ses yeux, ses poumons manquèrent d'air. Il tomba.

On l'avait entendu cependant, ou plutôt aperçu, et deux hommes accoururent, avec des gourdes d'eau. Vinicius en saisit une dans ses mains et la vida à moitié.

— Merci, dit-il, remettez-moi sur mes jambes, j'irai plus loin tout seul.

L'autre travailleur lui répandit de l'eau sur la tête, et tous deux le portèrent vers leurs camarades. On l'entoura, lui demandant s'il n'avait pas reçu un coup trop grave. Cette sollicitude surprit Vinicius.

— Qui êtes-vous donc ? questionna-t-il.

— Nous démolissons les maisons afin que l'incendie n'atteigne pas la Voie du Port, répondit l'un des travailleurs.

— Vous m'avez secouru. Je vous remercie.

— On doit aider son prochain, répliquèrent des voix.

Alors Vinicius qui, depuis le matin, ne voyait que foules féroces, rixes et pillage, regarda attentivement les visages qui l'entouraient et dit :

— Soyez récompensés par... le Christ.

— Gloire à son nom ! s'écria tout un chœur de voix.

— Linus ?...

Mais il n'entendit pas la réponse, car il s'évanouit d'émotion, épuisé par les efforts qu'il avait faits. Quand il revint à lui, il était dans un jardin du Champ Codetan, entouré de femmes et d'hommes, et les premières paroles qu'il put prononcer furent :

— Où est Linus ?

D'abord il n'y eut pas de réponse ; puis une voix que Vinicius connaissait dit :

— Il est en dehors de la Porte Nomentane, il est parti pour l'Ostrianum... depuis deux jours... Paix à toi, roi des Perses.

Vinicius se souleva, puis se rassit, surpris de voir Chilon.

Le Grec continuait :

— Ta maison, seigneur, est probablement en cendres, car les Carines sont en flammes, mais tu seras toujours riche comme Crésus. Quel malheur ! Les chrétiens, ô fils de Sérapis, prophétisaient depuis longtemps que le feu détruirait cette ville... Et Linus est dans l'Ostrianum avec la fille de Jupiter... Quel malheur a frappé cette Ville !...

Vinicius de nouveau se sentit défaillir.

— Tu les as vus, demanda-t-il ?

— Je les ai vus, seigneur !... Grâces soient rendues au Christ et à tous les dieux si j'ai pu payer tes bienfaits par une bonne nouvelle. Mais, divin Osiris, je te les revaudrai, je te le jure par ces flammes qui consument la Ville.

Dehors le soir venait; mais dans le jardin il faisait clair, car l'incendie avait encore augmenté. Il semblait que ce ne fussent pas des quartiers isolés qui brûlaient, mais la Ville entière, dans sa longueur et dans sa largeur. Le ciel était rouge à perte de vue, et rouges les ombres de la nuit.

CHAPITRE III

Le halo de la ville en flammes avait empourpré les cieux jusqu'aux confins de l'horizon.

Énorme, la pleine lune surgit et bientôt fut de cuivre incandescent. Aux abîmes d'un ciel rosâtre palpitaient de rosâtres étoiles ; mais, à l'encontre des nuits ordinaires, la terre était plus lumineuse que les cieux. Rome illuminait la Campanie entière. La sanglante clarté suscitait au lointain les collines, les maisons, les villas et les temples ; les aqueducs, qui de toutes les hauteurs environnantes descendaient vers la ville, fourmillaient de gens venus y chercher un refuge ou contempler l'incendie.

Cependant le fléau submergeait les quartiers l'un après l'autre. Nul doute qu'il ne fût aidé par des mains criminelles ; à tout instant, de nouveaux incendies éclataient, même à une grande distance du foyer principal.

Des collines où s'édifiait la Ville, les flammes, ainsi que les vagues de la mer, s'épandaient sur les vallons, où étaient nombreuses les bâtisses de cinq ou six étages, sur les rues, où abondaient les boutiques, les baraques, les amphithéâtres démontables en planches édifiés au hasard de spectacles divers, les magasins de vêtements, de bois, d'huile, de blé, de noix et de pommes de pin.

L'incendie, abondamment alimenté de matières inflammables, procédait maintenant par une série d'explosions. Les gens qui campaient en dehors de la ville et ceux qui s'étaient installés sur les aqueducs reconnaissaient la nature du combustible à la coloration des flammes.

Des trombes d'air faisaient jaillir du gouffre des milliers de coquilles incandescentes de noix et d'amandes, qui montaient dans les cieux ainsi que des essaims de papillons lumineux, et éclataient en crépitant, ou bien, poussées par le vent, tombaient sur de nouveaux quartiers, sur les aqueducs ou sur les champs qui entouraient la ville. Tout secours paraissait impossible. La confusion augmentait d'heure en heure et, tandis que la population de Rome fuyait par toutes les portes, les gens des environs, habitants des petites villes, paysans et bergers à demi sauvages de la Campanie, affluaient, alléchés par l'incendie et séduits par l'espoir du butin.

Seul le spectacle de la ville en flammes, absorbant l'attention, retardait, semblait-il, l'heure du carnage. Des centaines de milliers d'esclaves, oubliant que Rome possédait près de cinquante légions à travers le monde, semblaient n'attendre qu'un signal et un chef : mais sans doute il n'y avait pas de Spartacus.

Les plus monstrueuses rumeurs circulaient aux abords de toutes les portes : c'était Vulcain, qui, sur l'ordre de Jupiter, avait déchaîné les flammes souterraines... ; Vesta qui vengeait l'outrage fait à Rubria... Selon les uns, César avait fait mettre le feu à la Ville, afin de se délivrer des odeurs incommodantes de Suburre, et aussi afin de faire place nette à une cité nouvelle qui s'appellerait Néronia. D'autres déclaraient que César était devenu fou, qu'il prescrivait aux prétoriens et aux gladiateurs d'attaquer le peuple et qu'un carnage général

était imminent. Certains juraient leurs grands dieux que les bêtes de tous les vivaria avaient été lâchées par ordre d'Ahénobarbe, que les rues étaient pleines de lions aux crinières en feu, d'éléphants fous d'épouvante, et de bisons qui écrasaient les hommes par centaines : racontars qui contenaient une part de vérité, car, en plusieurs endroits, les éléphants, pour échapper à l'incendie, avaient démoli les vivaria, et, libres, se ruaient loin du feu en une panique dévastatrice.

Entre le Capitole d'un côté, et le Quirinal, le Viminal, et l'Esquilin de l'autre, ainsi qu'entre le Palatin et la colline du Cælius, où se trouvaient les rues les plus populeuses, l'incendie avait éclaté sur tant de points à la fois, que les fuyards, quelque direction qu'ils prissent, trouvaient toujours devant eux un mur de flammes. Ceux qui avaient cherché un refuge sur les marchés et les places, ou aux abords du temple de la Terre, du portique de Silvia, plus haut, près des temples de Junon et de Lucine, ou encore entre le Clivus Vibrius et l'ancienne Porte Esquiline, ceux-là, cernés par le feu, avaient péri. Il n'était presque point de famille habitant le centre qu'eût épargnée l'incendie.

Tandis que les uns imploraient la miséricorde des dieux, d'autres blasphémaient ces mêmes dieux, auteurs de l'effroyable catastrophe. Des vieillards tendaient les mains vers le temple de Jupiter Libérateur, s'écriant : « Libérateur tu te nommes ! Sauve donc ton autel et ta Ville ! » La rage se tournait surtout contre les anciennes divinités romaines, qui avaient aux yeux du peuple le devoir plus particulier de veiller sur la Ville, et qui se manifestaient impuissants. En revanche, quand, sur la Voie Asinaire, parut un cortège de prêtres égyptiens qui transportaient la statue d'Isis sauvée par le des flammes, la foule s'attela au char, le traîna

jusqu'à la Porte Appienne et installa la statue dans le temple de Mars, après avoir bousculé les prêtres de cette divinité, qui avaient osé lui opposer résistance. En d'autres endroits, on invoquait Sérapis, Baal ou Jéhovah.

Çà et là s'élevaient des psaumes chantés par des hommes dans la force de l'âge, des vieillards, des femmes et des enfants : hymnes insolites et solennels, dont le sens restait obscur, et où revenaient sans cesse les paroles : « Voici que s'approche le Juge, au jour de colère et de désastre. »

Mais ni le désespoir, ni les blasphèmes, ni les hymnes, rien n'apportait le secours. Le fléau semblait incoercible, complet et inexorable — telle la Destinée. Près de l'Amphithéâtre prirent feu des magasins de chanvre et de cordages, des entrepôts de goudron. Durant plusieurs heures, toute cette partie de la ville derrière laquelle s'étendait le Champ de Mars fut illuminée d'une clarté si blonde que les spectateurs à demi pâmés d'épouvante se prenaient à croire que, dans le désastre universel, les jours et les nuits s'étaient confondus, et que leurs yeux contemplaient la lumière du soleil ; mais, par la suite, un même et uniforme flamboiement sanglant vainquit l'éclat de toutes les colorations. De cet océan de flammes jaillissaient vers le ciel de gigantesques fontaines et des pylônes incandescents, tôt épanouis en gerbes et en panaches que le vent saisissait, écharpillait en fils dorés, en chevelures d'étincelles, et portait au loin par-dessus la campagne, vers les Monts Albains. La nuit s'embrasait toujours davantage, l'air semblait saturé non seulement de clarté, mais de flamme. Le Tibre roulait des vagues de feu. Le fléau envahissait des espaces de plus en plus vastes, prenait d'assaut les hauteurs, s'épandait par la plaine, submergeait les vallées, — frénétique, grondant, fulminant.

CHAPITRE IV

Le tisserand Macrin, dans la maison de qui on avait apporté Vinicius, le lava, lui donna des vêtements et lui fit prendre quelque nourriture. Ayant recouvré ses forces, le jeune tribun déclara qu'il allait immédiatement se remettre à la recherche de Linus. Macrin, qui était un chrétien, confirma les paroles de Chilon, disant que Linus et Clément l'archiprêtre s'étaient rendus à l'Ostrianum, où Pierre devait baptiser une foule d'adeptes. Les chrétiens du quartier savaient que depuis deux jours Linus avait confié la garde de sa maison à un certain Gaïus.

« Sans doute, se disait Vinicius, ni Lygie ni Ursus n'étaient-ils à la maison quand l'incendie a éclaté : ils avaient dû se rendre à l'Ostrianum, avec Linus. Faire deux fois par jour le chemin qui sépare du Transtévère la Porte Nomentane, voisine de l'Ostrianum, eût été trop rude pour le vieillard. Il sera donc resté chez quelque coreligionnaire, hors des murs : Lygie et Ursus ne l'auront pas quitté. » Il voyait dans ce concours de circonstances un signe manifeste de la faveur du Christ.

A l'Ostrianum, il retrouverait Lygie, il retrouverait Linus et Pierre, il les emmènerait loin, très loin, dans une de ses terres, en Sicile peut-être. Dans quelques

jours, il ne resterait de Rome qu'un amas de cendres ; à quoi bon être là à béer au désastre au milieu de cette populace révoltée ? Là-bas, parmi des esclaves fidèles, dans le calme champêtre, ils vivraient paisiblement sous les ailes du Christ, avec la bénédiction de Pierre. Ah ! les retrouver, les retrouver !

Par la Voie Triomphale on pouvait, en suivant le cours du fleuve, arriver jusqu'au Pont Émilien, et, de là, dépassant le Pincius et longeant le Champ de Mars, les Jardins de Pompée, de Lucullus et de Salluste, se faire jour jusqu'à la Voie Nomentane. C'était le plus court chemin, mais Macrin et Chilon en conseillaient un autre. Le feu n'avait pas, il est vrai, envahi cette partie de la ville, mais tous les marchés et toutes les rues devaient être encombrés de populaire et de matériaux. Chilon proposait de prendre le Champ Vatican jusqu'à la Porte Flaminienne, où ils passeraient le fleuve, et de continuer à s'avancer en dehors des murs, derrière les Jardins d'Acilius, vers la Porte Salaria. Après un instant d'hésitation, Vinicius consentit à cet itinéraire.

Macrin, à qui incombait la garde de la maison, leur procura deux mulets, qu'on utiliserait ensuite pour le voyage de Lygie. Il voulait aussi leur adjoindre un esclave, mais Vinicius le remercia, jugeant que, comme précédemment, il pourrait s'annexer le premier détachement de prétoriens rencontré.

Un instant après, Vinicius et Chilon se mettaient en route, par le Janicule, vers la Voie Triomphale. Aux endroits découverts, des gens, là aussi, campaient ; mais se frayer un passage était moins difficile, car la plus grande partie des habitants fuyait dans la direction de la mer par la Route du Port.

La Porte de Septime dépassée, ils longèrent le fleuve

et les splendides Jardins de Domitia, aux cyprès immenses qu'éclairaient, comme un soleil couchant, les reflets de l'incendie.

La route se faisait plus libre; on n'avait que rarement à lutter contre le courant inverse des paysans affluant vers la ville. Vinicius talonnait sa mule, Chilon le suivait de près, monologuant :

— Voilà ! le feu est derrière nous, et maintenant nous chauffe les reins. Jamais encore, sur cette route, il n'a fait aussi clair la nuit. O Zeus, si tu n'envoies pas une ondée sur cet incendie, c'est que sûrement tu n'aimes plus ta Rome! Une ville devant laquelle s'inclinait la Grèce et le monde entier !... Et maintenant, un Grec quelconque, le premier venu, pourra griller ses fèves dans les cendres de Rome! Qui l'eût osé prévoir! Et il n'y aura plus ni cité romaine, ni seigneurs romains... Et ceux qui auront la fantaisie de se promener parmi les décombres refroidis et de siffloter, pourront siffloter sans crainte ! Dieux immortels! Siffloter sur une ville qui commandait à l'univers! Qui des Grecs, qui des Barbares l'eût jamais imaginé?... Et pourtant on pourra siffloter. Car un monceau de cendres, qu'il provienne d'un feu de bergers ou bien d'une cité illustre, n'est jamais qu'un monceau de cendres. Et, tôt ou tard, le vent en aura raison.

Tout en parlant, il se retournait parfois du côté de l'incendie et contemplait les vagues des flammes avec un visage de joie mauvaise ; puis il continuait :

— Elle flambe, elle flambe, la Ville! Et bientôt son dernier vestige aura disparu de la face de la terre. Où donc maintenant l'univers expédiera-t-il son blé, son huile, sa bonne monnaie trébuchante? Qui donc lui arrachera de l'or et des larmes? Le marbre ne brûle point, mais il s'effrite à la flamme. Le Capitole tombera en ruines et

le Palatin aussi! O Zeus! Rome était le pasteur, les autres peuples, les brebis. Lorsque le pasteur avait faim, il égorgeait une de ses ouailles, en mangeait la viande, et à toi il en offrait, Père des dieux, la peau. Qui donc, Maître des nuées, égorgera maintenant? Aux mains de qui mettras-tu le fouet du pasteur? Rome brûle, ô notre Père, aussi radicalement que si tu l'avais toi-même foudroyée de tes carreaux!

— Avance donc! le pressait Vinicius. Que fais-tu là-bas?

— Je pleure sur Rome, seigneur, répondit Chilon. Une ville si olympienne!

Un temps, ils cheminèrent en silence, attentifs au grondement de l'incendie, et aux bruits d'ailes d'innombrables oiseaux dans la nuit. Des pigeons qui nichaient en foule auprès des villas et dans les petits bourgs, et des oiseaux de toute sorte venant des bords de la mer et des montagnes circonvoisines, devaient prendre la clarté de l'incendie pour la lumière du soleil et accouraient en nuées, aveuglément, vers le feu.

Le premier, Vinicius rompit le silence.

— Où étais-tu, quand l'incendie a éclaté?

— J'allais chez mon ami Euricius, seigneur, qui avait une boutique aux environs du Grand Cirque, et j'étais justement en train de méditer sur la doctrine du Christ, quand on se mit à crier au feu. Quand les flammes eurent envahi tout le Cirque, et qu'elles commencèrent à se propager, il me fallut bien penser à sauver ma peau.

— As-tu vu des gens jeter des torches dans les maisons?

— Que n'ai-je pas vu, petit-fils d'Énée! J'ai vu des hommes qui se frayaient au glaive un passage dans la cohue, j'ai vu des batailles, et des boyaux humains que les pieds écrasaient sur les pavés. Si tu avais vu cela,

tu aurais pensé que les Barbares avaient pris la ville d'assaut, et massacraient. Autour de moi, des gens hurlaient de désespoir. Mais j'en ai vu aussi qui hurlaient de joie ; car il y a beaucoup de méchantes gens de par le monde, seigneur, qui sont incapables d'apprécier les bienfaits de votre clémente domination, et de ces justes lois en vertu desquelles vous prenez tout à tous pour vous l'approprier ! Les hommes ne savent point se soumettre à la volonté des dieux !

Vinicius était trop profondément plongé dans ses réflexions pour se rendre compte de l'ironie de ces paroles. Bien qu'il eût dix fois questionné Chilon sur tout ce que celui-ci pouvait savoir, il se tourna encore vers lui.

— Et tu les as vus à l'Ostrianum de tes propres yeux ?

— Je les ai vus, fils de Vénus ; j'ai vu la vierge, le bon Lygien, saint Linus et l'Apôtre Pierre.

— Avant l'incendie ?

— Avant l'incendie, ô Mithra !

Mais dans l'âme de Vinicius, un soupçon se fit jour ; Chilon mentait peut-être ? Arrêtant sa mule, il lança au vieux Grec un regard menaçant :

— Que faisais-tu là-bas ?

Chilon se troubla. De même que beaucoup d'autres, il se figurait que la destruction de Rome impliquait la fin de la domination romaine. Mais, en ce moment, il se trouvait seul avec Vinicius ; et les terribles menaces avec lesquelles celui-ci lui avait interdit d'espionner les chrétiens, et nommément Linus et Lygie, lui revinrent à la mémoire.

— Seigneur, dit-il, pourquoi ne veux-tu pas croire que je les aime ? C'est ainsi pourtant. J'ai été à l'Ostrianum, parce que je suis déjà à moitié chrétien. Pyrrhon m'a appris à préférer la vertu à la philosophie, et je m'attache toujours aux gens vertueux. En outre, seigneur, je

suis pauvre et pendant ton séjour à Antium, ô Jupiter, souvent il m'arriva de mourir de faim sur mes livres. Alors je m'asseyais sous le mur de l'Ostrianum, car les chrétiens, bien pauvres eux-mêmes, distribuent plus d'aumônes que tous les habitants de Rome pris ensemble.

Cette raison sembla suffisante à Vinicius, qui demanda d'une voix moins sévère :

— Et tu ne sais pas où s'est logé Linus, pour ces quelques jours ?

— Tu m'as puni une fois pour ma curiosité, seigneur, tu m'as puni cruellement, répliqua le Grec.

Vinicius se tut et ils continuèrent leur route.

— Seigneur, reprit Chilon, sans moi tu ne retrouverais pas la jeune fille ; si tu la retrouves, tu n'oublieras pas un sage dans le besoin !

— Je te donnerai une maison avec une vigne, près d'Ameriola, répondit Vinicius.

— Ah! merci, Hercule! Avec un enclos de vigne? Merci! Oui! oui! avec une vigne!

Ils dépassaient maintenant les collines du Vatican, toutes rouges dans les lueurs de l'incendie. Derrière la Naumachie, ils tournèrent à droite, car ils voulaient, après le Champ Vatican, se rapprocher du fleuve, le traverser et se diriger vers la Porte Flaminienne. Soudain, Chilon arrêta sa mule.

— Seigneur ! Une idée!

— Parle, dit Vinicius.

— Il n'y a point d'édit contre les chrétiens, mais les Juifs les accusent, auprès du préfet de la Ville, d'égorger les enfants, d'adorer un âne, de propager une doctrine non reconnue par le Sénat. Ils les assomment et attaquent leurs maisons à coups de pierres si furieusement que les chrétiens se cachent devant eux.

— Arrive au fait.

— Voici : les synagogues existent ouvertement dans le Transtévère, mais les chrétiens sont obligés de prier en secret ; ils se réunissent dans des hangars en ruines hors de la ville, ou bien dans des arenaria. Or, précisément, ceux du Transtévère ont choisi les carrières dont les matériaux ont servi à bâtir le Cirque de Néron et les maisons qui longent le fleuve, entre le Janicule et le Vatican. La Ville flambe, et les fidèles de Chrestos sont certainement en train de prier. Nous en trouverons une foule copieuse dans les souterrains. Je te conseille donc d'y entrer, d'autant plus que c'est sur notre chemin.

— Mais tu m'avais dit que Linus s'était rendu à l'Ostrianum ! s'écria avec impatience Vinicius.

— Mais toi, tu m'as promis une maison avec une vigne à Ameriola, répliqua Chilon. Aussi je veux chercher la jeune fille partout où il y a chance de la trouver. Nous les trouverons dans le souterrain, en train de prier ; au cas le plus défavorable, on nous renseignera sur leur compte.

— Conduis-moi, dit le tribun.

Sans hésiter, Chilon tourna à gauche. Un instant, le versant de la colline leur cacha l'incendie, et ils marchèrent dans l'ombre, bien que les hauteurs environnantes fussent violemment éclairées. Dépassant le Cirque, ils prirent encore une fois à gauche et entrèrent dans une passe étroite où l'obscurité était totale. Mais, dans cette obscurité, Vinicius discerna des essaims de lanternes papillotantes.

— Les voilà ! dit Chilon.

— C'est vrai ! J'entends chanter, dit Vinicius.

En effet, les sons d'un psaume s'échappaient d'une sombre anfractuosité, et les lanternes disparaissaient,

une à une. Mais des passes latérales sortaient continuellement de nouvelles silhouettes, et Vinicius et Chilon furent bientôt entourés de tout un groupe. Chilon se laissa glisser de sa mule, et appela d'un signe un jeune garçon qui marchait près d'eux.

— Je suis un prêtre du Christ, un évêque même. Prends soin de nos mules, tu auras ma bénédiction et tes péchés te seront remis.

Un instant après, ils se trouvèrent dans le souterrain et s'avancèrent par un couloir, à la lueur incertaine des lanternes, jusqu'à une excavation spacieuse. Là, il faisait plus clair que dans le couloir, car, outre les lanternes et les lumignons, des torches y brûlaient. Vinicius vit une foule de gens agenouillés, en prières, mais ni Lygie, ni l'apôtre Pierre, ni Linus. Les visages reflétaient l'attente, la frayeur ou l'espoir. La lumière se mirait dans le blanc des yeux levés au ciel. Sur les fronts d'une pâleur crayeuse, la sueur coulait. Les uns chantaient des hymnes, d'autres répétaient fiévreusement le nom de Jésus, d'autres se frappaient la poitrine. Tous s'attendaient à quelque chose d'immédiat et de surnaturel.

Soudain, les chants cessèrent, et, au-dessus de l'assemblée, dans une alvéole formée par l'extraction de quelque pierre énorme, apparut Crispus. Son visage était hagard et blafard. Tous les yeux se tournèrent vers lui, dans l'attente de paroles de consolation et d'espoir. Mais lui, faisant sur l'assemblée un signe de croix, se mit à parler avec emportement, criant presque.

— Faites pénitence pour vos péchés, disait-il, car l'heure est enfin venue! Sur la Ville de crime et de luxure, sur la nouvelle Babylone, le Seigneur a déchaîné la flamme dévoratrice. L'heure a sonné du jugement, de

la colère et de la destruction. Le Seigneur a promis sa venue; et bientôt vous le verrez! Mais ce ne sera plus l'Agneau qui offrit son sang pour le rachat de vos péchés... Ce sera un juge terrible, qui, dans sa justice, jettera dans l'abîme les pécheurs et les infidèles. Malheur au monde et malheur aux pécheurs! Car il n'y aura plus pour eux de miséricorde... Christ! je te vois... Des étoiles pleuvent, le soleil s'assombrit, la terre s'ouvre en précipice et les morts se lèvent... Et Toi, tu viens au son des trompes, parmi les légions de tes anges, dans le tonnerre et dans l'ouragan! Christ! je te vois, je t'entends!

Il se tut, et, levant la tête, sembla contempler fixement quelque chose de lointain et de terrifiant. Soudain la caverne retentit d'une détonation sourde, bientôt suivie d'une seconde, d'une troisième... Dans la Ville en flammes, des rues entières de maisons calcinées s'effondraient. Pour la plupart des chrétiens, ces détonations parurent le signe définitif de l'effroyable jugement. Alors la terreur divine s'empara de l'assemblée, des voix nombreuses répétèrent : « Le jour du jugement! en vérité, le voici! » Les uns se couvraient le visage de leurs mains, persuadés que la terre allait trembler sur ses fondements, et que de ses gouffres béants des bêtes infernales allaient fondre sur les pécheurs. D'autres criaient : « Christ, pitié! Rédempteur, sois miséricordieux! » Quelques-uns confessaient tout haut leurs péchés. D'autres se jetaient dans les bras de leurs proches, afin de sentir au terrible moment un cœur ami battre sur leur poitrine. Mais il y avait aussi des visages empreints d'une béatitude céleste, et qui ne reflétaient nulle terreur. Des gens en extase criaient d'incompréhensibles paroles en des langages inconnus. D'un coin obscur de la grotte, quelqu'un proféra : « Réveille-

toi, ô toi qui sommeilles! » Puis tout fut dominé de nouveau par la voix de Crispus, qui clamait :

— Renoncez aux biens terrestres, car la terre se retirera sous vos pieds! Renoncez aux amours terrestres, car le Seigneur fera périr ceux qui, — plus qu'ils ne l'aimèrent, Lui, — auront aimé leurs femmes et leurs enfants! Malheur à celui qui préféra la créature au Créateur! Malheur aux riches! Malheur aux fastueux! Malheur aux dissolus! Malheur à l'homme, à la femme, — à l'enfant!...

Une détonation plus forte fit trembler les catacombes ; tous tombèrent, la face contre terre, les bras en croix, pour se défendre, par ce signe, des mauvais esprits.

Dans le silence, on n'entendait que halètements terrifiés : « Jésus, Jésus, Jésus! » Çà et là, des enfants pleurèrent. Soudain une voix calme se fit entendre, qui disait :

— La paix soit avec vous!

C'était l'Apôtre Pierre, qui, depuis un moment, se trouvait dans la caverne.

A ces paroles, l'épouvante s'évanouit, comme s'évanouit la terreur du troupeau quand apparaît le pasteur. On se releva; les plus rapprochés embrassaient ses genoux, semblant chercher un abri sous des ailes protectrices. Lui, étendit les mains sur la foule anxieuse :

— Pourquoi vous alarmer en vos cœurs? Lequel de vous devinera ce qui peut lui arriver, avant que l'heure soit venue? Le Seigneur a puni par le feu Babylone qui enivra le monde du vin de sa furieuse prostitution ; mais sur vous que purifia le baptême, sur vous dont les péchés furent rachetés par l'Agneau, s'étendra Sa Miséricorde. Et vous mourrez avec Son Nom sur vos lèvres. La paix soit avec vous!

Après les imprécations de Crispus, les paroles de Pierre furent un baume pour la multitude. Remplaçant la terreur divine, l'amour divin posséda les âmes.

De tous côtés on criait : « Nous sommes tes brebis. » Les plus rapprochés s'agenouillaient à ses pieds, disant : « Ne nous abandonne point au jour du désastre. » Vinicius saisit le bord du manteau de l'Apôtre et dit en baissant la tête :

— Sauve-moi, Seigneur. Je l'ai cherchée dans l'incendie et dans le tumulte. Nulle part je n'ai pu la trouver; mais je crois fermement que tu peux me la rendre...

Pierre posa la main sur la tête de Vinicius et dit :

— Aie foi! et suis-moi.

CHAPITRE V

La Ville brûlait toujours. Le Grand Cirque s'était écroulé. Le vent avait tourné et soufflait maintenant du côté de la mer, avec une violence démoniaque, fouettant le Cælius, le Viminal et l'Esquilin de flammes, de tisons et de braise ardente.

Pourtant on s'occupait d'organiser le sauvetage.

Le troisième jour seulement, par ordre de Tigellin, lequel était enfin arrivé d'Antium, on commença à démolir des rangées de maisons sur l'Esquilin, afin que le feu, faute d'aliment, s'éteignît de lui-même, mesure tardive pour conserver le peu qui restait de la Ville.

Déjà, le deuxième jour, on avait senti la morsure de la faim, car les immenses réserves de nourriture entassées dans la Ville flambaient, et nul n'avait songé à faire venir de nouveaux approvisionnements.

Ce n'est qu'après l'arrivée de Tigellin qu'on expédia à Ostie des ordres de ravitaillement ; mais déjà le peuple avait pris une attitude menaçante.

La maison de l'Aqua Appia, qu'occupait provisoirement Tigellin, était entourée de nuées de femmes, qui, du matin au soir, hurlaient : « Du pain et un toit ! » En vain, les prétoriens venus du camp principal, situé entre les Routes Salaria et Nomentana, tentaient de maintenir

un simulacre d'ordre. Là, on résistait ouvertement, les armes à la main ; plus loin, des hommes sans armes s'écriaient : « Osez donc nous égorger en face de cet incendie ! » On maudissait César, on maudissait les augustans et les prétoriens ; l'effervescence croissait d'heure en heure, et Tigellin, en contemplant de nuit les flammes qui investissaient la Ville, songeait que c'étaient là les feux de campement de l'ennemi.

Quand, à la nuit, les premiers approvisionnements arrivèrent, la foule démolit la porte principale de l'Emporium, du côté de l'Aventin, et s'empara des munitions. A la lueur de l'incendie on se battait pour les pains, dont une grande quantité fut foulée aux pieds ; et la farine des sacs éventrés joncha de neige tout l'espace compris entre les granges et l'arc de Drusus et Germanicus. Le scandale cessa quand les soldats, cernant les magasins, eurent attaqué la foule à coups de flèches.

Jamais, depuis l'invasion des Gaulois de Brennus, Rome n'avait subi un désastre tel. Mais alors, le Capitole était resté indemne ; aujourd'hui, le Capitole même était cerclé d'un effroyable anneau ardent. Et, la nuit, quand le vent écartait le rideau de flammes, on pouvait voir les rangées de colonnes du temple supérieur consacré à Jupiter luire, rosâtres.

On racontait que, par ordre de César, les provinces d'Asie et d'Afrique seraient dépouillées de toutes leurs richesses qui seraient partagées entre les habitants de Rome, de façon que chacun pût rebâtir sa demeure. Mais, en même temps, on lançait la nouvelle que l'eau des aqueducs avait été empoisonnée et que Néron voulait détruire la Ville et anéantir les habitants jusqu'au dernier, pour passer en Grèce ou en Égypte et de là régner sur l'univers. Tous les bruits se répandaient avec

la rapidité de l'éclair. La croyance chrétienne, que le monde devait être détruit par le feu, se propageait aussi parmi les fidèles des divinités païennes.

Les soldats, avec l'aide d'une partie des habitants, continuaient à démolir les maisons de l'Esquilin, du Cælius et du Transtévère, qui put être préservé en grande partie. Mais, dans la Ville même, des trésors sans nombre, accumulés par des siècles de victoires, étaient la proie des flammes : des œuvres d'art inestimables, des temples, et les plus précieux souvenirs du passé romain et de la gloire romaine.

Dans chacune de ses lettres, Tigellin suppliait César de revenir pour apaiser, par sa présence, son peuple désespéré. Mais Néron ne se mit en route que le jour où les flammes eurent atteint la Domus Transitoria.

Alors il accourut à étapes forcées, afin de ne point manquer le moment où l'incendie serait au zénith de sa puissance destructrice.

CHAPITRE VI

Les flammes avaient envahi la Via Nomentana et de là, déviées par le vent, elles avaient tourné vers la Via Lata et le Tibre, faisant le tour du Capitole, submergeant le Forum aux Bœufs et détruisant tout ce qu'en leur premier élan elles avaient épargné. L'incendie se rapprochait du Palatin. Tigellin, ayant assemblé toutes les forces prétoriennes, dépêchait à César courrier sur courrier pour lui annoncer qu'il ne perdrait rien de la splendeur du spectacle, car l'incendie s'était accru encore. Mais Néron, déjà en route, ne voulait arriver que la nuit, afin de mieux extasier ses yeux. Il s'arrêta donc aux environs d'Aqua Albana et, ayant convoqué sous sa tente l'acteur Aliturus, se mit avec lui à étudier sa posture, son expression, son regard, et à apprendre les gestes séants, tout en discutant la question de savoir s'il devait, en disant : « O Ville sacrée, qui semblais plus immuable qu'Ida », lever au ciel les deux mains, ou bien, tenant de l'une le phormynx, la laisser retomber le long du corps, tandis qu'il lèverait l'autre vers les cieux. Dans le poème dédié à la catastrophe, devait-il — il s'en enquit auprès de Pétrone — intercaler quelques splendides blasphèmes à l'adresse des dieux? Du point de vue de l'art pur, n'était-il pas tout indiqué

que de tels blasphèmes s'échappassent spontanément des lèvres d'un homme qui perdait sa patrie ?

Enfin, vers minuit, il fut en vue des murs, lui et sa suite immense de courtisans, de sénateurs, de chevaliers, d'affranchis, d'esclaves, de femmes et d'enfants. Seize mille prétoriens, échelonnés en lignes de bataille le long de la route, veillaient à la sécurité de son entrée. Et le peuple proférait des malédictions, hurlait et sifflait à la vue du cortège, mais n'osait aucune violence. De place en place, éclataient même les applaudissements de ceux qui, ne possédant rien, n'avaient rien perdu, et qui prévoyaient une distribution de blé, d'huile, de vêtements et d'argent plus généreuse qu'à l'ordinaire. Mais les clameurs et les sifflets, aussi bien que les applaudissements, furent soudain couverts par la fanfare des cors et des trompes que fit sonner Tigellin. Néron, ayant dépassé la Porte Ostienne, s'arrêta un moment et clama :

— Souverain sans demeure d'un peuple sans toit, où donc poserai-je pour la nuit ma tête infortunée ?

Puis, dépassant le Clivus Delphini, il monta, par un escalier spécialement aménagé, sur l'Aqueduc Appien ; et montèrent aussi les augustans et le chœur des chanteurs avec des cithares et des luths.

En toutes les poitrines, le souffle était suspendu, dans l'attente des augustes paroles que prononcerait Néron. Mais lui, restait là, solennel et muet, un manteau de pourpre aux épaules, le regard fixé sur la démence de l'incendie. Quand Terpnos lui présenta le luth, il leva les yeux au ciel en feu, pour attendre l'inspiration.

De loin, le peuple désignait son empereur, que baignait la clarté sanglante. Dans le fond sifflaient et crépitaient les serpents des flammes, et flambaient les reliques séculaires et sacrées : le temple d'Hercule

flambait, qu'édifia Evandre, et le temple de Jupiter Stator, et le temple de la Lune, qui datait d'avant Servius Tullius, et la maison de Numa Pompilius, et le sanctuaire de Vesta avec les pénates du peuple romain... A travers les crinières des flammes, on entrevoyait parfois le Capitole... Le passé de Rome flambait... Et lui, César, restait là, un luth à la main, avec le masque de l'acteur tragique. Sa pensée n'allait point vers la patrie qui s'écroulait. Il songeait à la pose et aux proférations qui restitueraient la grandeur du désastre.

Il haïssait cette Ville, il haïssait ce peuple; il n'aimait que son chant à lui, Néron — et ses vers! Et dans son cœur, il exultait de contempler enfin une tragédie authentique.

Que désirer de plus? — Rome, la Ville souveraine, Rome est en feu! Et lui, César, se hausse sur les arches de l'Aqueduc, un luth d'or entre les mains, visible de tous les points de l'horizon, baigné de pourpre, pathétique. En bas, dans l'ombre, si loin, murmure et s'emporte le peuple. Qu'il murmure! Les âges passeront, — des milliers d'années s'abîmeront au gouffre du temps, — et les siècles nouveaux glorifieront encore le poète qui, par cette nuit sublime, chanta la chute et l'incendie de Troie. Homère, — qu'était-il auprès de César? Qu'était Apollon même, avec sa harpe concave?...

César leva les mains et, frappant les cordes, prononça les paroles de Priam :

— Nid de mes pères, berceau si cher à mon âme !...

En plein air, auprès des détonations de l'incendie, du grondement de la foule, sa voix paraissait étrangement grêle, et la sourdine des luths tintait comme un bourdonnement d'insectes. Mais les sénateurs, les fonctionnaires et les augustans avaient baissé la tête et écoutaient en un muet ravissement. Il chanta longtemps, et sa voix peu à peu se chargea de tristesse.

Quand il s'arrêtait pour reprendre haleine, les chanteurs répétaient en chœur les derniers vers ; puis Néron, d'un geste que lui avait enseigné Aliturus, rejetait sur ses épaules la syrma tragique, plaquait un accord et chantait.

L'hymne fini, il se mit à improviser, cherchant de grandes métaphores dans le tableau qui se déroulait devant lui. Et son visage peu à peu changea d'expression. La destruction de sa ville natale ne l'avait point touché ; mais il s'enivra à ce point du pathos de ses propres paroles, que ses yeux s'emplirent de larmes. Alors il lâcha le luth, qui tinta à ses pieds, et, se drapant de la syrma, il resta pétrifié, et tel qu'une des Niobides qui ornaient la cour du Palatin.

Une tempête d'applaudissements rompit le silence. Mais du lointain lui répondit le hurlement sauvage des foules. Là-bas plus personne ne mettait en doute que César n'eût ordonné de brûler la Ville afin de s'offrir un spectacle et de chanter des hymnes. A cette clameur poussée par des centaines de milliers de gorges, Néron se tourna vers les augustans avec le sourire triste et résigné de l'homme pour lequel on est injuste et méchant :

— Voyez, dit-il, la façon dont les quirites m'apprécient, moi, et goûtent la poésie !

— Les coquins ! répondit Vatinius. Fais-les charger, seigneur, par la garde prétorienne.

Néron se tourna vers Tigellin :

— Puis-je compter sur la fidélité des soldats ?

— Oui, divinité, répliqua le préfet.

Mais Pétrone haussa les épaules :

— Sur leur fidélité, mais pas sur leur nombre. Reste là où tu es, car c'est plus sûr ; mais il faut à tout prix calmer ce peuple.

Sénèque était du même avis, et aussi le consul Licinius.

Cependant l'agitation, en bas, devenait agressive. Le peuple s'armait de pierres, de piquets de tentes, de planches arrachées aux chariots et aux brouettes, et de toute sorte de ferraille. Quelques chefs de cohorte vinrent déclarer que les prétoriens, sous la poussée de la foule, éprouvaient une difficulté extrême à rester en ligne de bataille ; n'ayant point l'ordre d'attaquer, ils ne savaient que faire.

— Dieux immortels ! dit Néron, quelle nuit ! D'un côté, l'incendie ; de l'autre, les flots déchaînés de la populace !

Et il continua à chercher des paroles pour exprimer splendidement tout le danger de l'heure présente ; mais, de voir autour de lui des faces pâles et des yeux inquiets, il prit peur lui aussi.

— Mon manteau sombre, avec un capuchon ! ordonna-t-il. Cela finirait-il vraiment par une bataille ?

— Seigneur, répondit Tigellin d'une voix mal assurée, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais le danger menace... Parle-leur, seigneur, parle à ton peuple et fais-lui des promesses !

— César parler à la plèbe ? Qu'un autre parle en mon nom. Qui s'en charge ?

— Moi, répondit Pétrone, très calme.

— Va, mon ami ! C'est toi le plus fidèle, dans toutes les difficultés... Va et n'épargne pas les promesses.

Pétrone tourna vers le cortège un visage insoucieux et ironique :

— Les sénateurs présents, dit-il, me suivront... ainsi que Pison, Sénécion et Nerva.

Il descendit lentement l'escalier de l'Aqueduc. Ceux qu'il avait désignés hésitèrent, puis le suivirent, confortés par son calme.

S'arrêtant au pied des arcades, Pétrone se fit donner

un cheval blanc, l'enfourcha, et, suivi de ses compagnons, se dirigea, à travers les rangées profondes des prétoriens, vers la noire multitude hurlante ; il était sans armes, n'ayant en main que la frêle tige d'ivoire qu'il portait d'habitude.

Et, quand il fut tout contre, il enfonça son cheval dans la foule. Autour de lui, à la lueur de l'incendie, on voyait des mains aux armes disparates, des yeux enflammés, des faces en sueur et des bouches hurlantes et écumeuses. Le flot désordonné le cerna, lui et son cortège. Plus loin, c'était une mer démontée.

Les clameurs s'enflèrent encore et se fondirent en un rugissement inhumain ; les pieux, les fourches, les glaives se croisèrent au-dessus de la tête de Pétrone. Des mains violentes se tendaient vers les rênes de son cheval et vers lui. Mais il continuait à s'avancer, placide et dédaigneux.

Parfois il frappait de sa canne les plus hardis, comme s'il se frayait un passage à travers une cohue pacifique ; et son sang-froid impressionnait la plèbe.

Enfin, on le reconnut, et des voix nombreuses s'écrièrent :

— Pétrone ! l'Arbitre des élégances !

— Pétrone ! répéta-t-on de toutes parts.

Et à mesure que son nom se propageait, les visages se faisaient moins farouches, les hurlements moins bestiaux.

Pétrone enleva sa toge blanche bordée d'écarlate, l'éleva en l'air et la fit tournoyer, pour signifier qu'il allait parler.

— Silence ! Silence ! cria-t-on dans la foule.

Instantanément, le silence se fit. Alors, se haussant sur sa monture, il parla d'une voix sonore.

— Citoyens ! que ceux qui m'entendront répètent mes

paroles à leurs voisins et que tous se conduisent comme des hommes, et non comme des fauves dans l'arène.

— Oui ! oui !

— Écoutez ! La Ville sera rebâtie. Les Jardins de Lucullus, de Mécène, de César et d'Agrippine vous seront ouverts. Demain commencera la distribution de blé, de vin et d'huile, afin que chacun puisse s'emplir le ventre jusqu'à la gorge. Ensuite, César vous donnera des jeux comme le monde n'en aura jamais vus ; durant les jeux, il vous offrira des festins et vous fera largesse. Vous serez plus riches qu'avant l'incendie !

Un murmure lui répondit, qui s'élargit comme s'élargissent les rides de l'eau, quand on y lance une pierre. Les plus rapprochés répétaient ses paroles à ceux qui se trouvaient plus loin. Et les cris de colère ou d'approbation qui s'élevaient çà et là se fondirent bientôt dans l'immense clameur unanime :

— *Panem et circenses !*

Pétrone, drapé dans la blancheur de sa toge, restait immobile. La clameur retentissait de toutes parts, toujours plus nourrie, toujours plus profonde. Mais l'envoyé avait sans doute quelque chose à dire encore, car il attendait.

Enfin, imposant silence de sa main tendue, il s'écria :

— Je vous promets du pain et des jeux ! Et maintenant, acclamez César qui vous nourrit et vous habille... Après quoi, va te coucher, chère plèbe, car bientôt le jour va poindre.

Ayant dit, il fit virer son cheval, et, donnant de légères tapes sur la tête ou le visage de ceux qui lui barraient la route, il s'en retourna indolemment vers les rangs prétoriens.

Au haut de l'Aqueduc on n'avait point compris la cla-

meur : « *Panem et circenses!* » et l'on croyait à une nouvelle explosion de fureur. On ne s'attendait même pas à voir Pétrone revenir jamais. Néron, quand il l'aperçut, courut jusqu'aux marches :

— Quoi ? que se passe-t-il là-bas ? On se bat ?

Pétrone respira à pleins poumons.

— Par Pollux ! dit-il, cela sue et cela puc : que quelqu'un me donne un épilimma ! Je vais défaillir !

Puis se tournant vers César :

— Je leur ai promis du blé, de l'huile, des jeux et l'accès des jardins. Ils t'idolâtrent de nouveau et hurlent en ton honneur de leurs babines gercées. Dieux immortels, que cette plèbe a donc un relent désagréable !

— Les prétoriens étaient prêts, s'écria Tigellin, et, les braillards, si tu ne les avais pas apaisés, se seraient tus pour l'éternité. Quel dommage, César, que tu n'aies pas permis d'employer la force !

Pétrone le considéra un instant, haussa les épaules et dit :

— Il n'y a rien de perdu. Tu auras peut-être l'occasion de l'employer demain.

— Non, non ! s'écria César. Je leur ferai ouvrir les jardins, je leur ferai distribuer du blé. Merci, Pétrone. Je donnerai des jeux. Et cet hymne que je vous ai chanté ce soir, je le chanterai en public.

Disant, il posa la main sur l'épaule de Pétrone et après un silence, demanda :

— Sois sincère : comment t'ai-je semblé ?

— Tu étais digne du spectacle, comme le spectacle était digne de toi, répliqua Pétrone.

Puis, se tournant vers l'incendie :

— Contemplons-le encore, et disons adieu à la Rome ancienne.

CHAPITRE VII

Les paroles de l'Apôtre avaient rétabli la confiance dans l'âme des chrétiens. Ils quittèrent un à un les catacombes, et rentrèrent dans leurs demeures provisoires. Quelques-uns même s'acheminèrent vers le Transtévère, car la nouvelle circulait que, le vent soufflant maintenant vers le fleuve, le feu avait cessé de s'étendre.

Pierre, accompagné de Vinicius et de Chilon, quitta aussi le souterrain. Des gens venaient baiser les mains et le bord du vêtement de l'Apôtre ; des mères lui tendaient leurs enfants, d'autres s'agenouillaient dans le couloir obscur, et, levant vers lui leurs lampes, imploraient sa bénédiction ; d'autres le suivaient en chantant. Le moment n'était point propice aux requêtes. De même, dans le ravin. Ce n'est qu'après avoir atteint un espace libre, d'où l'on voyait déjà la Ville en flammes, que l'Apôtre, ayant fait par trois fois le signe de la croix sur Rome, se tourna vers Vinicius, et dit :

— Sois sans crainte. La hutte du carrier est tout près d'ici. Nous y trouverons Lygie avec Linus et avec son serviteur fidèle. Le Christ, qui te l'a destinée, l'a sauvée pour toi.

Vinicius fut pris d'une telle faiblesse qu'il glissa aux

pieds de l'Apôtre, et, embrassant ses genoux, resta ainsi, inerte, incapable de prononcer une parole.

L'Apôtre pour se défendre de sa gratitude et de ses hommages :

— Non, pas à moi : au Christ !

— Quelle brave divinité, s'exclama derrière eux Chilon. Mais je ne sais pas ce que je dois faire des mules qui nous attendent.

— Lève-toi et suis-moi, dit Pierre, prenant par la main le jeune tribun.

Chilon répéta :

— Seigneur, que dois-je faire des mules qui nous attendent ? Cet honorable prophète préférera peut-être les enfourcher qu'aller à pied ?

— Ramène les mules chez Macrin, répondit alors Vinicius.

— Pardonne-moi, seigneur, de te rappeler la maison d'Ameriola. Dans ces conjonctures épouvantables, on peut facilement oublier une chose aussi minime...

— Tu l'auras.

— O petit-fils de Numa Pompilius ! J'en étais sûr ; mais maintenant que cet apôtre magnanime a entendu ta promesse, je ne te rappellerai même pas que tu m'as également promis une vigne. La paix soit avec vous ! Je te retrouverai, seigneur. La paix soit avec vous !

— La paix soit avec toi !

Puis ils tournèrent à droite, vers les collines. Chemin faisant, Vinicius implora Pierre :

— Maître, lave-moi dans l'eau du baptême, afin que je puisse me dire un véritable adepte du Christ, car je l'aime de toutes les forces de mon âme. Baptise-moi vite, car je suis déjà prêt en mon cœur. Et tout ce qu'il ordonnera, je le ferai ; et toi, dis-moi ce que je pourrai faire encore.

— Aimer les hommes, ainsi que des frères, répondit l'Apôtre, car ce n'est que par l'amour que tu peux le servir.

— Oui ! Je comprends et je sens. Enfant, je croyais aux dieux de Rome, mais je ne les aimais point. Et pour Lui, l'Unique, je donnerais avec joie ma vie.

— Et Lui te bénira, toi et ta maison, termina l'Apôtre.

La hutte du carrier était une espèce d'antre creusé dans un contrefort du roc, et fermé d'un côté par un mur de terre et d'ajoncs. La porte était close, mais à travers l'ouverture servant de fenêtre on distinguait l'intérieur, éclairé par le foyer. Une gigantesque silhouette se leva à la rencontre des nouveaux venus, et demanda :

— Qui êtes-vous?

— Les serviteurs du Christ, répondit Pierre. La paix soit avec toi, Urbain!

Ursus se baissa jusqu'aux pieds de l'Apôtre, puis, reconnaissant Vinicius, saisit sa main au poignet et la porta à ses lèvres.

— Toi aussi, seigneur! Béni soit le nom de l'Agneau pour le bonheur que va avoir Callina !

Il ouvrit la porte, et ils entrèrent. Linus malade était couché sur une litière de paille, le visage émacié, le front d'un jaune d'ivoire. Près du foyer était assise Lygie, avec, à la main, une cordelette de petits poissons destinés au repas du soir.

Toute à les désenfiler et sûre que c'était Ursus qui entrait, elle ne bougea point. Vinicius s'approcha, et, l'appelant, tendit les bras. Elle se leva vivement, un éclair d'étonnement et de joie passa sur son visage, et, sans une parole, comme un enfant qui, après des journées d'épouvante, retrouve son père ou sa mère, elle se précipita dans les bras du jeune homme. Il

la serra sur sa poitrine avec ferveur. Puis, il lui prit les tempes dans ses deux mains, et lui couvrit de caresses le front et les yeux.

Enfin, il conta son départ d'Antium, son arrivée, et comment il l'avait cherchée sous les murs et dans la maison de Linus, et combien il avait souffert avant que l'Apôtre lui indiquât sa retraite.

— Mais maintenant, disait-il, maintenant que je t'ai retrouvée, je ne te laisserai pas ici. Je te sauverai, je vous sauverai tous. Ma chérie! Voulez-vous partir avec moi pour Antium? De là nous nous embarquerons pour la Sicile. Mes terres sont vos terres, mes maisons sont vos maisons. En Sicile nous retrouverons les Aulus, je te rendrai à Pomponia et je te recevrai ensuite de ses mains. N'est-ce pas, très chère, tu n'as plus peur de moi? Je n'ai point encore été lavé dans l'eau du baptême, mais tu peux demander à Pierre si je ne l'ai pas prié de me baptiser. Aie confiance en moi. Vous tous, ayez confiance.

Lygie écoutait, le visage rayonnant. Le départ pour la Sicile paisible ouvrirait une nouvelle ère de bonheur dans leur vie. Si Vinicius n'eût proposé d'emmener qu'elle, elle eût probablement résisté à la tentation, ne voulant point quitter l'Apôtre et Linus. Mais Vinicius avait dit : « Venez avec moi ; mes terres sont vos terres, mes maisons sont vos maisons ! »

Et Lygie se pencha pour lui baiser la main, et dit :

— Ton foyer sera mon foyer.

Puis, confuse d'avoir prononcé la phrase des épousées, elle rougit très fort et resta immobile dans la lumière de l'âtre. Vinicius se tourna vers Pierre.

— Rome brûle par ordre de César, dit-il. Qui sait s'il ne fera pas égorger les habitants par son armée? Qui

sait si, après l'incendie, ne viendront pas d'autres fléaux, — la guerre civile, la famine, la proscription, les assassinats ? Donc, cachez-vous et cachons Lygie. Là-bas vous attendrez en paix la fin de l'orage et vous reviendrez ensuite semer le bon grain.

Du côté du Champ Vatican, comme pour confirmer les appréhensions de Vinicius, s'élevèrent des clameurs de rage et d'épouvante. Au même instant, le carrier entra précipitamment et s'écria en fermant la porte :

— On s'égorge autour du Cirque de Néron. Les esclaves et les gladiateurs se sont jetés sur les citoyens.

— Vous entendez ? dit Vinicius.

— La mesure est comble, dit l'Apôtre, et les désastres seront comme la mer, insondables, sans limites...

Puis, à Vinicius et lui désignant Lygie :

— Prends cette enfant que Dieu t'a destinée et sauve-la ; Linus, qui est malade, et Ursus vous suivront.

Mais Vinicius, qui s'était mis à aimer l'Apôtre de toute la force de son âme impétueuse, s'écria :

— Je te jure, maître, que je ne te laisserai pas ici pour que tu y périsses !

— Et le Seigneur te bénira pour ton intention, répondit Pierre ; mais ne sais-tu pas que, par trois fois, le Christ m'a dit, près du lac de Tibériade : « Pais mes brebis ! » Or, si toi, à qui personne ne m'a confié, tu dis que tu ne me laisseras pas ici pour y périr, comment veux-tu que moi, j'abandonne mon troupeau au jour du danger ? Quand l'orage agitait le lac et que nous étions terrifiés dans nos cœurs, Lui ne nous abandonna point. Et moi, son serviteur, comment ne suivrais-je pas l'exemple du Maître ?

Linus leva son visage amaigri :

— Vicaire du Seigneur, comment ne suivrais-je pas ton exemple ?

Vinicius passait sa main sur son front, luttant avec ses pensées ; soudain il saisit la main de Lygie, et d'une voix où vibrait l'énergie du soldat romain :

— Écoutez-moi, Pierre, Linus et toi, Lygie ! Je disais ce que me conseillait la raison des hommes ; la raison qui habite votre âme à vous ne relève que des commandements du Sauveur. Oui ! je n'ai pas compris ; oui ! je me suis trompé, — car de mes yeux les écailles ne sont pas tombées, et ma nature ancienne n'est point tout à fait morte en moi. Mais j'aime le Christ et je veux être son serviteur ; et, bien qu'ici il s'agisse pour moi de quelque chose de plus précieux que ma propre existence, je m'agenouille devant vous et je jure que, moi aussi, j'accomplirai le commandement d'amour et n'abandonnerai point mes frères au jour du désastre !

Disant, il se mit à genoux, tendit les bras et, d'un verbe enthousiaste :

— O Christ ! t'ai-je enfin compris ? Suis-je digne de toi ?

Ses mains tremblaient ; ses yeux brillaient de larmes ; son corps frémissait d'amour et de foi... Pierre prit une amphore de grès, et, s'approchant, dit, solennel :

— Je te baptise, au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint ! Amen !

Alors l'extase religieuse s'empara d'eux tous. La hutte, pour eux, resplendit d'une clarté miraculeuse ; ils entendirent des musiques célestes ; les rochers de la caverne s'ouvrirent au-dessus de leurs têtes ; du ciel descendit vers eux un vol d'anges... Et là-haut, dans l'espace, ils virent une croix, et deux mains perforées qui bénissaient.

Au dehors, retentissaient les clameurs des combattants.

CHAPITRE VIII

Le peuple campait dans les splendides Jardins de César qui avaient été les Jardins de Domitia et d'Agrippine, sur le Champ de Mars, et dans les Jardins de Pompée, de Salluste et de Mécène. Il avait élu domicile sous les portiques, dans les bâtisses affectées au jeu de paume, dans les luxueuses villas estivales et dans les baraques destinées aux bêtes fauves. Les paons, les flamants, les cygnes et les autruches, les gazelles et les antilopes, les cerfs et les biches qui faisaient l'ornement des jardins avaient péri sous le couteau de la populace. D'Ostie les approvisionnements vinrent en si grande quantité, que l'on pouvait se promener sur les radeaux et les barques comme sur un pont, d'un bord du Tibre à l'autre bord. Le blé était distribué au prix inouï de trois sesterces ; pour les plus pauvres, il était gratuit. On avait réquisitionné d'immenses réserves de vin, d'huile et de châtaignes. De la montagne, arrivaient journellement des troupeaux de bœufs et de moutons. Les indigents des ruelles de Suburré vivaient mieux qu'avant l'incendie. La famine était définitivement écartée ; mais il n'était point facile, en revanche, de prévenir le brigandage, le pillage et les abus. La vie nomade assurait l'impunité aux voleurs, d'autant plus qu'ils se proclamaient les

admirateurs de César et ne se faisaient point faute de l'applaudir partout où il se montrait. En outre, comme, par la force des choses, toutes les fonctions se trouvaient en suspens, et que l'armée était insuffisante pour assurer l'ordre, chaque nuit c'étaient des batailles, des assassinats, des rapts de femmes et d'adolescents. Auprès de la Porte Mugione, où s'arrêtaient les troupeaux venant de la Campanie, c'étaient des échauffourées où périssaient des hommes par centaines. Les bords du Tibre étaient couverts de noyés que nul n'enterrait et qui emplissaient l'air d'émanations pestilentielles. Des maladies se déclaraient dans les bivouacs; les plus timorés prédisaient une grande épidémie.

Vers le sixième jour, ayant atteint les espaces libres de l'Esquilin, l'incendie faiblit. Mais les monceaux de cendres rayonnaient d'une lueur si intense, que le peuple ne voulait point croire que ce fût déjà la fin du désastre. En effet, au cours de la septième nuit, l'incendie éclata avec une force nouvelle dans les bâtiments de Tigellin ; mais comme il n'y avait plus grand'-chose qui l'alimentât, il fut bref.

Çà et là, les maisons calcinées s'écroulaient, délivrant des serpents de flammes et des tourbillons d'étincelles. Mais peu à peu, et bien que le feu y couvât encore, les décombres noircirent à la surface. La nuit, par l'immense solitude fuligineuse, dansaient encore sur les monceaux de charbon de bleuâtres flammèches. Des quatorze quartiers de Rome, il en subsistait quatre, compris le Transtévère.

Quand enfin les amas de charbon furent complètement calcinés, on vit, du Tibre jusqu'à l'Esquilin, un immense espace terne, morne et mort, où des rangées de cheminées se dressaient en colonnes funéraires.

Le jour, parmi ces colonnes, erraient des groupes lu-

gubres de gens qui écartaient les fumerons, cherchant des objets qui leur avaient été précieux ou bien les os d'êtres aimés. La nuit, des chiens ululaient sur les champs de cendres et sur les décombres.

La générosité de César n'arrêta pas les vitupérations. Seule, était satisfaite la tourbe des tire-laine, des voleurs et des vagabonds qui pouvaient manger et boire à pleine panse et piller sans retenue ; les autres, ceux qui avaient perdu des êtres chers, ceux dont tout l'avoir avait été anéanti, ne se laissèrent désarmer ni par l'ouverture des Jardins, ni par les distributions de blé, ni par la perspective de jeux et de largesses.

Malgré les flagorneries de sa cour, malgré les mensonges de Tigellin, Néron songeait avec épouvante que, dans sa lutte sourde et sans merci contre le Sénat et les patriciens, l'appoint du peuple pourrait à l'avenir lui manquer.

Les augustans eux-mêmes n'étaient pas moins inquiets. Tigellin pensait à faire venir d'Asie Mineure quelques légions ; Vatinius, qui jadis riait sous les soufflets, avait perdu sa bonne humeur ; Vitellius n'avait plus d'appétit. Les autres se consultaient sur les moyens de détourner le danger de leur tête, car ce n'était un secret pour personne, que, si une révolte venait à emporter César, nul parmi les augustans n'aurait la vie sauve, — Pétrone, peut-être.

Tigellin prit conseil de Domitius Afer, et même de Sénèque qu'il haïssait. Poppée, qui se rendait compte que la ruine de Néron serait son arrêt de mort à elle, consulta ses intimes et les prêtres hébreux. (On savait généralement que, depuis quelques années, elle confessait la religion de Jéhovah.) Néron, de son côté, proposait des expédients de son invention, qui étaient souvent effroyables, mais plus souvent absurdes.

On tint conseil dans la maison de Tibère, qu'avait épargnée l'incendie. Pétrone était d'avis de laisser là les ennuis et d'aller en Grèce, puis en Égypte et en Asie Mineure. Le voyage était projeté depuis longtemps ; à quoi bon le remettre encore ? Cette proposition avait immédiatement séduit César. Mais Sénèque objecta :

— Il est facile de partir. Revenir serait moins facile.

— Par Hercule ! répliqua Pétrone, on reviendra, s'il le faut, à la tête des légions d'Asie.

— Ainsi ferai-je ! s'exclama Néron.

Pétrone allait être encore une fois l'homme de la situation...

— Écoute-moi, César ! s'écria Tigellin, le conseil est désastreux. Avant que tu sois à Ostie, éclatera la guerre civile, et sait-on si quelque vague descendant du divin Auguste ne se fera pas proclamer empereur ?

— Eh bien ! répliqua Néron, nous ferons en sorte que les descendants d'Auguste manquent sur le marché. Les rares qui vivent encore, il sera facile de s'en défaire.

— Très facile, en effet ; mais d'autres aussi peuvent être un danger : hier mes soldats entendaient dire dans la foule que l'on devrait proclamer empereur un homme comme Thraséas.

Néron se mordit les lèvres.

— Peuple insatiable et ingrat ! Ils ont assez de blé, et assez de cendre chaude pour y cuire des gâteaux ; que leur faut-il encore ?

— La vengeance, répliqua Tigellin.

Tous se turent. Soudain, César se redressa, leva la main et déclama :

Les cœurs ont faim de vengeance et la vengeance a faim
De victimes. . . . . .

Puis, oubliant tout, il s'écria, le visage rayonnant :

— Donnez-moi mes tablettes et un style, que je note ces vers! Jamais Lucain n'en a composé de pareils. Avez-vous remarqué que je les ai trouvés en un clin d'œil?

— O poète incomparable! affirmèrent des voix.

Néron nota les vers et, promenant son regard sur les assistants :

— Oui, la vengeance veut des victimes! Si nous lancions la nouvelle que c'est Vatinius qui a incendié la Ville, — et qu'on le sacrifiât à la fureur du peuple?

— Que suis-je donc, ô divinité? s'écria Vatinius.

— C'est vrai : quelqu'un de plus important... Vitellius?...

Vitellius blêmit, mais se mit à rire.

— Ma graisse, objecta-t-il, ferait éclater un nouvel incendie.

Cependant Néron cherchait une victime qui pût vraiment assouvir la colère du peuple : il la trouva.

— Tigellin, dit-il, c'est toi qui as brûlé Rome!

Les assistants frémirent. Ils comprenaient que César avait cessé de plaisanter, et que la minute était lourde d'événements.

Le visage de Tigellin se contracta comme la gueule d'un chien prêt à mordre.

— J'ai brûlé Rome... par ton ordre, dit-il.

Et ils restèrent ainsi à se regarder fixement. On entendait le bourdonnement des mouches par l'atrium.

— Tigellin, articula Néron, m'aimes-tu?

— Tu le sais, seigneur.

— Sacrifie-toi pour moi!

— Divin César, répliqua Tigellin, pourquoi me tendre le doux breuvage, quand il m'est interdit de le porter à mes lèvres? Le peuple murmure et se révolte : désires-tu que les prétoriens s'insurgent, eux aussi?

Tigellin était préfet des prétoriens, et ses paroles avaient la portée d'une menace. Néron le comprit, et son visage devint livide.

Au même instant entra Épaphrodite, un affranchi de César. Il venait annoncer à Tigellin que la divine Augusta désirait le voir : elle avait chez elle des gens que le préfet devait entendre.

Tigellin s'inclina devant César et sortit rassuré. Au moment où on avait voulu l'atteindre, il avait montré les dents, et César était poltron.

Néron resta d'abord silencieux. Puis, voyant que son entourage attendait, il dit :

— J'ai réchauffé un serpent dans mon sein.

Pétrone haussa les épaules, pour marquer qu'il n'était pas bien difficile d'arracher la tête à ce serpent-là.

— Allons, parle ! donne un conseil ! s'écria Néron. En toi seul j'ai confiance, car tu as plus de raison qu'eux tous ensemble, et tu m'aimes.

Pétrone avait déjà sur les lèvres : « Fais-moi préfet de ta garde prétorienne, je livre Tigellin au peuple, et j'apaise la Ville en un jour. » Mais sa paresse native prit le dessus. Être préfet, cela signifiait porter sur ses épaules la personne de César, et le poids de milliers d'affaires publiques. A quoi bon ce labeur ? Ne valait-il pas mieux lire des vers, admirer des vases et des statues, sentir frémir le corps divin d'Eunice ?

Et il répondit :

— Je conseille de partir pour la Grèce.

— Ah ! s'écria Néron désappointé, j'attendais mieux de toi. Si je pars, qui peut me garantir que le Sénat, qui me hait, ne proclamera pas un autre empereur ? Le peuple m'était fidèle ; aujourd'hui il serait contre moi... Par le Hadès, si ce Sénat et ce peuple n'avaient qu'une tête...!

— Permets-moi de te dire, divin, que si tu désires conserver Rome, il faut conserver quelques Romains, dit en souriant Pétrone.

Mais Néron geignait :

— Rome et les Romains, que m'importe ! On m'écouterait dans l'Hellade ! Ici, ce n'est autour de moi que trahison ! Tous m'abandonnent, et vous-mêmes êtes prêts à me trahir ! Je sais cela, je le sais !.. Vous ne songez même pas au grief qu'aura contre vous l'avenir : avoir abandonné l'artiste que je suis !

Soudain il se frappa le front :

— C'est vrai !... Parmi ces ennuis, j'oublie moi-même qui je suis !

Et tournant vers Pétrone un masque rasséneré :

— Pétrone, la plèbe murmure ; mais si je prenais mon luth et allais au Champ de Mars, si je lui chantais l'hymne que je vous ai chanté pendant l'incendie... ne penses-tu pas que je parviendrais à la charmer, avec mon chant, comme Orphée, jadis, les bêtes féroces ?

Mais Tullius Sénécion, impatient d'être auprès de nouvelles esclaves qu'il avait ramenées d'Antium :

— Incontestablement, César, — si, toutefois, ils te permettaient de commencer...

— En route pour l'Hellade ! conclut aigrement Néron.

Au même instant entra Poppée, avec Tigellin. Celui-ci — et jamais triomphateur ne monta au Capitole avec l'orgueil que reflétaient ses traits — se planta devant César, et parla d'une voix lente et distincte, mais où du fer grinçait :

— Écoute-moi, César, car j'ai trouvé !... Le peuple veut une vengeance et une victime. Que dis-je, une victime ? des centaines, des milliers... As-tu jamais entendu dire, seigneur, qui était Chrestos, celui qu'a fait crucifier Ponce-Pilate ? Sais-tu qui sont les chrétiens ?

Ne t'ai-je pas parlé de leurs crimes et de leurs infâmes cérémonies ! de leurs prophéties selon lesquelles le monde périra par le feu ? Le peuple les hait et les soupçonne déjà. Nul ne les a jamais vus dans les temples, car ils prétendent que nos dieux sont des esprits mauvais ; on ne les voit pas au Stade, car ils méprisent les courses. Jamais les mains d'un chrétien ne t'honorèrent d'un applaudissement. Jamais nul d'entre eux n'a reconnu ton extraction divine. Ils sont les ennemis du genre humain, les ennemis de la Ville, les tiens ! Le peuple murmure contre toi : mais ce n'est point toi, César, qui m'as ordonné de brûler Rome, ni moi qui l'ai brûlée... Le peuple a soif de vengeance : il boira. Le peuple veut des jeux et du sang : il les aura ! Le peuple te soupçonne... Ses soupçons vont dévier.

Tandis que parlait Tigellin, le masque impérial changeait d'expression, reflétant tour à tour la fureur, le chagrin, la commisération et la réprobation. Et, se dressant soudain, César jeta sa toge, leva les mains au ciel et resta ainsi, silencieux. Enfin, d'une voix de tragédien :

— Zeus, Apollon, Héra, Athéné, Perséphone, et vous tous, dieux immortels ! pourquoi ne nous avoir point secourus ? Qu'avait-elle fait à ces énergumènes, cette malheureuse cité, pour qu'ils l'incendiassent ?

— Ils sont les ennemis du genre humain et les tiens, dit Poppée.

Alors tous :

— Fais justice ! Punis les incendiaires ! Les dieux eux-mêmes crient vengeance.

Néron s'assit, baissa la tête et resta muet, comme anéanti par un spectacle d'abomination. Puis il agita ses mains et s'écria :

— Quelles punitions et quelles tortures sont dignes de ce forfait ? Mais les dieux m'inspireront et, avec

l'aide des puissances du Tartare, je donnerai à mon pauvre peuple un tel spectacle, que pendant des siècles les Romains parleront de moi avec reconnaissance.

Pétrone songea aux dangers qu'allaient courir Lygie et Vinicius, qu'il aimait, et tous ces hommes dont il rejetait la doctrine, mais qu'il savait innocents. Il songea aussi qu'allait commencer une de ces sanglantes orgies dont la vue était insupportable à ses yeux d'esthète. Mais avant tout, il se disait : « Il faut sauver Vinicius, qui deviendra fou si cette fille périt. » Et cette considération vainquit toutes les autres, bien que Pétrone se rendît compte qu'il allait engager une partie entre toutes périlleuse.

Et il parla avec une insouciance nonchalante, comme il avait coutume de faire quand il critiquait ou plaisantait les inventions saugrenues de César ou des augustans.

— Ainsi vous avez trouvé des victimes ! Fort bien ! Vous pouvez les envoyer sur l'arène et les habiller de la tunique douloureuse. Fort bien encore ! Mais écoutez-moi : Vous avez l'autorité, vous avez les prétoriens, vous avez la force ! Alors, soyez sincères, ne fût-ce que quand nul ne vous entend ! Bernez le peuple, mais ne mentez pas à votre propre conscience. Livrez les chrétiens au peuple, suppliciez-les, mais ayez le courage de vous dire que ce n'est pas eux qui ont brûlé Rome !... Fi donc !... Vous m'appelez l'Arbitre des élégances ! Je vous déclare donc que je ne supporte point de si misérables comédies. Fi donc ! Combien tout cela me rappelle les tréteaux des baladins aux environs de la Porte aux Anes, où les acteurs jouent les rois et les dieux pour la joie des badauds des faubourgs, et, la farce terminée, font passer leurs oignons avec une lampée de vin suret, ou bien reçoivent une correction. Soyez donc dieux et rois

vraiment, car, je vous le répète, vous pouvez vous le permettre. Pour toi, César, tu nous parlais de la postérité ; mais réfléchis bien à ce que sera sa sentence sur ton compte. Par la divine Clio ! Néron, maître du monde, Néron-dieu a brûlé Rome, car il était aussi formidable sur terre que Zeus dans l'Olympe. Néron-poète aimait à ce point la poésie, qu'il lui a sacrifié sa patrie ! Depuis le commencement du monde, nul n'a fait, nul n'a osé rêver une chose semblable ! Je t'en conjure, au nom des neuf Libéthrides, ne renonce pas à cette gloire, car dans les hymnes on te chantera jusqu'à la consommation des siècles. Auprès de toi que sera Priam ? Agamemnon ? Achille ? Que seront les dieux mêmes ? Il importe peu de savoir si l'incendie de Rome est une chose bonne ou mauvaise ! C'est une grande chose et une chose insolite ! Et puis, je t'affirme que le peuple ne lèvera point la main sur toi ! Du courage ! Garde-toi d'actes indignes de toi, car tu n'as à craindre que la seule postérité, qui, elle, pourrait dire : « Néron a brûlé Rome. Mais, César pusillanime autant que pusillanime poète, il a désavoué sa grande action, et, couardement, il a rejeté la faute sur des innocents ! »

Pétrone ne s'illusionnait pas sur les conséquences qu'entraînerait pour lui l'échec du moyen désespéré auquel il avait recours. Mais le jeu de la fortune et du hasard l'avait toujours amusé. « Les dés en sont jetés, se disait-il, et nous allons voir ce qui, dans l'âme du singe, l'emportera, de la peur pour sa propre peau ou de son amour pour la gloire. » Et, au fond il ne doutait point que la peur ne fût, malgré tout, plus forte...

Un silence pesa. Néron avait retroussé les lèvres, les rapprochant des narines, ce qui était sa moue d'indécision.

— Seigneur, s'écria Tigellin, permets-moi de sortir !

On t'incite à risquer ta personne dans les plus grands dangers, et, en outre, l'on te traite de César pusillanime, de pusillanime poète, d'incendiaire et de comédien : mes oreilles n'en peuvent entendre davantage.

— J'ai perdu, pensa Pétrone.

Mais, se tournant vers Tigellin et le toisant d'un regard où se lisait tout son mépris du coquin :

— Tigellin, dit-il, c'est toi que j'ai traité de comédien, car tu en es un, même en ce moment.

— Parce que je ne veux pas écouter tes injures ?

— Parce que tu feins un amour sans bornes pour César, et qu'il y a un instant tu le menaçais des prétoriens, ce que tous nous avons compris — et lui aussi.

Tigellin, qui ne s'attendait point à ce que Pétrone osât jeter sur la table des dés aussi décisifs, blêmit et resta muet. Mais ce devait être la dernière victoire de l'Arbitre des élégances sur son rival, car au même instant Poppée s'écriait :

— Seigneur, comment peux-tu permettre qu'une semblable pensée vienne à qui que ce soit, et tout au moins qu'on ose l'exprimer devant toi !

— Punis l'insulteur ! dit Vitellius.

De nouveau, Néron retroussa ses babines, et, tournant vers Pétrone des yeux vitreux :

— C'est ainsi, dit-il, que tu sais reconnaître l'amitié que j'ai toujours eue pour toi ?

— Si je me suis trompé, prouve-moi mon erreur, répondit Pétrone : mais sache que je n'ai dit que ce que me dictait l'amour que j'ai pour toi.

— Punis l'insulteur ! répéta Vitellius.

Tous :

— Oui, punis-le !

On s'éloignait de Pétrone. Même Tullius Sénécion, son vieux compagnon à la cour, et le jeune Nerva qui,

jusque-là, lui avait témoigné l'amitié la plus vive, s'éloignèrent. L'Arbitre des élégances resta seul dans la partie gauche de l'atrium. Le sourire aux lèvres et arrangeant d'une main indolente les plis de sa toge, il attendit ce que dirait ou ferait César.

César dit :

— Vous voulez que je le punisse, mais c'est mon compagnon et mon ami. Et, bien qu'il ait blessé mon cœur, je veux qu'il sache que ce cœur n'a pour ses amis que le pardon.

— J'ai perdu... et je suis perdu, pensa Pétrone.

Cependant César s'était levé ; le Conseil était clos.

CHAPITRE IX

Pétrone rentra chez lui, tandis que Néron et Tigellin se rendaient à l'atrium de Poppée, où les attendaient les gens qu'avait déjà vus le préfet.

Il y avait là deux rabbins du Transtévère, vêtus de longues robes d'apparat et coiffés de la mitre, un jeune scribe qui leur servait de secrétaire, et Chilon. A la vue de César, les prêtres pâlirent d'émoi et, levant les mains à hauteur des épaules, se plongèrent le front dans les paumes.

— Salut au monarque des monarques et au roi des rois ! dit le plus ancien. Salut, maître du monde, protecteur du peuple élu ! Salut, César, lion parmi les hommes, ô toi, dont le règne est semblable à la clarté du soleil, et au cèdre du Liban, et à la source d'eau vive, et au baume de Jéricho ! Salut !

— Vous ne me donnez point le nom de divinité ? demanda César.

Les prêtres pâlirent davantage ; alors, le plus ancien parla :

— Tes paroles, seigneur, sont douces ainsi que la pulpe du raisin et que la figue mûre, car Jéhovah emplit ton cœur de bonté. Mais le prédécesseur de ton père, l'empereur Caïus, était un tyran cruel, — et pourtant nos

émissaires ne lui donnèrent point le nom de divinité, préférant mourir que d'offenser la Loi.

— Et Caligula les fit jeter aux lions ?

— Non, seigneur, le César Caïus eut peur du courroux de Jéhovah.

Et ils levèrent la tête, car le nom du formidable Jéhovah leur avait rendu courage. Confiants en sa puissance, ils regardèrent Néron avec plus d'audace.

— Vous accusez les chrétiens d'avoir brûlé Rome ? fit César.

— Nous, seigneur, ne les accusons que d'être les ennemis du genre humain, les ennemis de Rome et les tiens, et d'avoir depuis longtemps menacé du feu la Ville et le monde. Le reste te sera expliqué par cet homme dont les lèvres ne se saliront point d'un mensonge, car dans les veines de sa mère coulait le sang du peuple élu.

Néron se tourna vers Chilon.

— Qui es-tu ?

— Ton fidèle, divin Osiris, et un pauvre stoïcien.

— Je déteste les stoïciens, dit Néron : je déteste Thraséas, je déteste Musonius et Cornutus. Leur langage et leur mépris de l'art me répugnent, ainsi que leur misère volontaire et leur malpropreté.

— Seigneur, je suis stoïcien par nécessité. Couvre seulement mon stoïcisme, ô Rayonnant, couvre-le d'une couronne de roses et mets devant lui une amphore de vin, — et il chantera Anacréon, mon stoïcisme, à faire taire tous les épicuriens.

Néron, qu'avait satisfait le titre de « Rayonnant », eut un sourire :

— Tu me plais !

— Cet homme vaut son pesant d'or ! s'écria Tigellin.

— Ajoute, seigneur, ta générosité à mon propre poids.

répliqua Chilon ; sinon le vent emportera la gratification.

— En effet, tu ne pèses pas autant que Vitellius, émit César.

— Eheu ! Archer divin, mon esprit n'est point en plomb.

— Je vois que ta Loi ne te défend pas de m'appeler un dieu.

— Immortel ! ma Loi, c'est toi : les chrétiens blasphèment cette loi et c'est pour cela que je les hais.

— Que sais-tu des chrétiens ?

— Me permettras-tu de pleurer, divin ?

— Non, dit Néron ; les larmes m'ennuient.

— Et tu as trois fois raison, car les yeux qui t'ont contemplé devraient à jamais être libres de pleurs. Seigneur, défends-moi contre mes ennemis !

— Parle des chrétiens, dit Poppée impatientée.

— Il en sera ainsi que tu l'ordonnes, Isis, répliqua Chilon. Voici. Dès ma jeunesse, je me suis consacré à la philosophie et j'ai cherché la vérité. Je l'ai cherchée chez les sages anciens et à l'Académie d'Athènes et au Sérapéon d'Alexandrie. Ayant entendu parler des chrétiens, je pensai que c'était une école nouvelle, où je trouverais peut-être quelques parcelles de vérité. Et je me mis en rapport avec eux, pour mon malheur ! Le premier chrétien dont me rapprocha ma mauvaise étoile était un médecin, à Naples, nommé Glaucos. Par lui j'appris peu à peu qu'ils adoraient un certain Chrestos, qui leur avait promis d'exterminer tous les hommes et d'anéantir toutes les villes de la terre, et de les laisser vivre, eux, à condition qu'ils l'aidassent dans l'œuvre d'anéantissement. C'est pour cela, seigneur, qu'ils haïssent les fils de Deucalion, qu'ils empoisonnent les fontaines, qu'à leurs assemblées ils couvrent de blasphèmes

Rome et tous les temples où l'on adore nos dieux à nous. Chrestos a été crucifié, mais il leur a promis que le jour où Rome serait détruite, il reviendrait sur la terre et leur donnerait le royaume du monde.

— Maintenant le peuple comprendra pourquoi Rome fut brûlée, interrompit Tigellin.

— Bien des gens le comprennent déjà, seigneur, reprit Chilon : car je parcours les jardins et le Champ de Mars, et j'enseigne. Mais, si vous daignez m'écouter jusqu'au bout, vous saurez quelles raisons j'ai de me venger. Glaucos le médecin ne me disait point, au commencement, que leur doctrine leur ordonnât la haine des hommes. Au contraire, il me répétait que Chrestos était une bonne divinité et qu'à la base de sa doctrine était l'amour. Mon cœur sensible ne put résister à de tels enseignements : j'aimai Glaucos et j'eus confiance en lui. Je partageais avec lui chaque croûton de pain, chaque pièce de monnaie. Et sais-tu, seigneur, comment je fus payé de retour ? Entre Naples et Rome, il me donna un coup de couteau, et vendit ma femme, ma Bérénice, si jeune, si belle, à un marchand d'esclaves. Si Sophocle avait connu mon histoire... Mais que dis-je ! Celui qui m'écoute est plus grand que Sophocle.

— Pauvre homme, dit Poppée.

— Celui qui a pu contempler le visage d'Aphrodite n'est point pauvre, divine,— et ce visage, je le contemple en ce moment. Arrivé à Rome, je tentai de pénétrer auprès de leurs anciens, afin d'obtenir justice contre Glaucos. Je croyais qu'on le forcerait à me rendre ma femme. De la sorte, j'ai connu leur archiprêtre ; j'ai connu un certain Paul, qui fut en prison ici et qu'on relaxa ; j'ai connu le fils de Zébédée, et Linus et Clitus, et maints encore. Je sais où ils habi-

taient avant l'incendie ; je sais où ils s'assemblent ; je puis désigner un souterrain de la Colline Vaticane et un cimetière derrière la Porte Nomentane, où ils célèbrent leurs pratiques infâmes. Là j'ai vu l'Apôtre Pierre. J'y ai vu Glaucos égorger des enfants, afin que l'Apôtre arrosât de leur sang la tête des adeptes, et j'ai entendu Lygie, la fille adoptive de Pomponia Græcina, qui n'avait pu apporter du sang d'enfant, se vanter d'avoir du moins ensorcelé la petite Augusta, ta fille, divin Osiris, et la tienne, ô Isis !

— César, tu entends ! dit Poppée.

— Se peut-il ? s'écria Néron.

— J'aurais pardonné mes propres injures, continua Chilon ; mais, entendant cela, je voulus la poignarder. Malheureusement, j'en fus empêché par le noble Vinicius, qui l'aime.

— Vinicius ? Mais elle s'est enfuie plutôt que de...

— Elle s'est enfuie, mais il s'est mis à sa recherche, ne pouvant vivre sans elle. Pour un salaire misérable, je l'ai aidé dans ses recherches, et c'est moi qui lui ai indiqué la maison où elle habitait, parmi les chrétiens, au Transtévère. Nous nous y rendîmes ensemble, prenant avec nous ton lutteur, Croton, que le noble Vinicius avait engagé pour plus de sécurité ! Mais Ursus, l'esclave de Lygie, étouffa Croton. C'est un homme d'une force épouvantable, seigneur, un homme qui tord le cou aux taureaux aussi aisément qu'un autre tordrait une tige de pavot. Aulus et Pomponia l'aimaient pour cela.

— Par Hercule, s'écria Néron, le mortel qui a étouffé Croton est digne d'avoir sa statue sur le Forum ! Mais tu te trompes ou tu inventes, vieillard, car Croton a été tué d'un coup de couteau par Vinicius.

— Et voilà comment les hommes mentent aux dieux !

Seigneur, j'ai vu de mes propres yeux les côtes de Croton se briser entre les mains d'Ursus, lequel a ensuite terrassé Vinicius. Il l'eût tué, si Lygie ne s'était interposée. Vinicius fut malade longtemps, mais ils le soignèrent, dans l'espoir qu'il deviendrait chrétien grâce à l'amour. Et, en effet, il l'est devenu.

— Vinicius ?

— Oui.

— Et Pétrone aussi ? demanda précipitamment Tigellin.

Chilon se tortilla, se frotta les mains et dit :

— J'admire ta perspicacité, seigneur ! Oh !... peut-être ! c'est fort possible !

— Maintenant je comprends son acharnement à défendre les chrétiens.

Mais Néron se mit à rire :

— Pétrone un chrétien !... Pétrone devenu un ennemi de la vie et de la volupté ! Ne soyez donc pas imbéciles, et ne me demandez pas de croire cela, si vous ne voulez pas que je ne croie rien du tout !

— Pourtant le noble Vinicius est devenu chrétien. Par la clarté qui émane de toi, je jure que je dis la vérité, et que rien ne me dégoûte autant que le mensonge. Pomponia est chrétienne, le petit Aulus est chrétien, et Lygie, et Vinicius Je l'ai servi fidèlement ; en récompense, il m'a fait fouetter sur le désir de Glaucos le médecin, bien que je sois vieux et que je fusse malade et affamé. Et j'ai juré par le Hadès que je ne l'oublierais pas. Seigneur, venge sur eux tout le tort qu'ils m'ont fait et je te livrerai Pierre l'Apôtre, et Linus, et Clitus, et Glaucos, et Crispus, leurs anciens, et Lygie, et Ursus. Je vous en indiquerai par centaines, par milliers, je vous indiquerai leurs maisons de prières, leurs cimetières... Vos prisons seront insuffisantes à les contenir... Jusqu'ici, au cours

de mes malheurs, j'ai cherché ma consolation dans la seule philosophie. Faites que je la trouve dans les faveurs qui vont descendre sur moi... Je suis vieux, je n'ai point encore connu la vie ; faites que je puisse me reposer !

— Tu voudrais être un stoïcien devant une assiette pleine, dit Néron.

— Celui qui te rend service l'emplit par la même occasion.

— Tu n'as point tort, philosophe !

Mais Poppée ne perdait pas de vue ses ennemis. Son caprice pour Vinicius n'avait été, il est vrai, qu'une fantaisie momentanée, faite de jalousie, de colère et d'amour-propre égratigné. La froideur du jeune patricien avait exaspéré sa rancune. Le fait même d'oser lui préférer une autre femme, lui semblait un crime qui criait vengeance. Quant à Lygie, Poppée s'était prise de haine pour elle dès le premier instant, dès que l'eut alarmée la beauté de ce lis du nord. Pétrone qui parlait des hanches étriquées de Lygie pouvait persuader à César tout ce qu'il voulait, — à elle, point. Poppée, d'un seul coup d'œil, avait vu que dans Rome entière la seule Lygie pouvait rivaliser avec elle, et même remporter la victoire.

— Seigneur, dit-elle, venge notre enfant !

— Hâtez-vous ! s'écria Chilon. Hâtez-vous ! Sinon Vinicius aura le temps de la cacher. Je vous désignerai la maison où ils se sont installés après l'incendie.

— Je te donnerai dix hommes. Vas-y immédiatement, dit Tigellin.

— Seigneur, tu n'as pas vu Croton aux mains d'Ursus : si tu m'en donnes cinquante, je ne montrerai la maison que de loin. En outre, si vous n'emprisonnez pas en même temps Vinicius, je suis perdu.

Tigellin jeta un regard à Néron.

— Ne serait-il pas bon, divinité, qu'on en finît, dans le même temps, avec l'oncle et le neveu ?

Néron réfléchit.

— Non ; pas maintenant. Jamais on ne voudrait croire que c'est Pétrone, Vinicius ou Pomponia Græcina qui ont incendié Rome. Leurs maisons étaient trop belles... Aujourd'hui il faut d'autres victimes. Leur tour viendra.

— Seigneur, donne-moi des soldats pour ma sauvegarde, dit Chilon.

— Tigellin s'en occupera.

— Tu logeras chez moi, en attendant, dit le préfet.

Le visage de Chilon rayonnait de joie.

— Je vous les livrerai tous ! Seulement, hâtez-vous ! criait-il d'une voix enrouée. Hâtez-vous !

CHAPITRE X

En quittant César, Pétrone se fit porter à sa maison des Carines, laquelle, grâce au jardin qui entourait les murs de trois côtés, et au petit Forum Cécilien qui se trouvait devant, avait échappé à l'incendie. Pour cette raison, les autres augustans le traitaient d'heureux homme. Depuis longtemps, du reste, on l'appelait un premier-né de la Fortune, et l'amitié, de jour en jour plus vive, que lui témoignait César semblait confirmer la justesse de cette appellation. Mais ce fils aîné de la Fortune pouvait maintenant réfléchir à l'inconstance de cette mère, ou plutôt à sa ressemblance avec Chronos, le dieu qui dévora ses propres enfants.

« Si ma maison avait brûlé, se disait-il, et avec elle mes gemmes, mes poteries étrusques, ma verrerie d'Alexandrie et mon bronze de Corinthe, peut-être Néron oublierait-il son ressentiment. Par Pollux ! et dire qu'il a dépendu de moi d'être préfet des prétoriens. J'aurais proclamé Tigellin incendiaire, — du reste, incendiaire, il l'est ; je l'aurais habillé de la tunique douloureuse, je l'aurais livré au peuple, j'aurais détourné des chrétiens le danger, et j'aurais rebâti la Ville. Qui sait même si une ère de prospérité n'eût pas commencé pour les honnêtes gens ? J'aurais dû assumer cette tâche,

ne fût-ce que dans l'intérêt de Vinicius. Si j'avais été débordé de travail, je lui aurais cédé les fonctions de préfet, et Néron n'aurait pas essayé de s'y opposer... Que Vinicius baptisât ensuite tous les prétoriens et César même, — qu'est-ce que cela pouvait bien me faire ? Néron devenu pieux, Néron devenu vertueux et miséricordieux, ah, le plaisant spectacle ! »

Et, dans son insouciance, il sourit. Un instant après, ses pensées changeaient d'objet. Il lui semblait être à Antium, et entendre les paroles de Paul de Tarse : « Vous nous appelez les ennemis de la vie ; mais, réponds-moi, Pétrone : si César était chrétien et s'il agissait selon nos préceptes, votre vie elle-même ne serait-elle pas plus tranquille et plus sûre ? » Et il se dit :

« Par Castor ! autant l'on égorgera ici de chrétiens — autant Paul trouvera de nouveaux adeptes. Quant à moi, j'aurai sans doute à m'ouvrir les veines... Cette fin en vaut une autre. Je regrette Eunice et mon vase de Myrrhène, mais Eunice est libre, et le vase me suivra dans la tombe : en tout cas, Ahénobarbe ne l'aura pas... Je regrette aussi Vinicius. Au surplus, bien que je me sois ces derniers temps moins ennuyé qu'autrefois, — je suis prêt. L'univers est beau, mais les hommes sont en général si abjects, que la vie ne vaut pas un regret ; celui qui a su vivre doit savoir mourir. Augustan moi-même, j'étais pourtant un homme plus libre qu'ils ne se le figurent là-bas... »

Il haussa les épaules.

« Peut-être se figurent-ils que mes genoux tremblent en ce moment, et que mon crâne s'horripile. Or, en rentrant, je prendrai un bain d'eau de violette, puis ma beauté aux cheveux d'or m'oindra de ses chères mains, et nous nous ferons chanter cet hymne à Apollon qu'a composé Anthémios. N'ai-je point dit moi-même,

quelque part : « Inutile de penser à la mort, car elle-même pense très suffisamment à nous. » Pourtant, ce serait bien beau, s'il y avait vraiment des Champs-Élysées... Eunice viendrait m'y rejoindre et, ensemble, nous errerions par les prairies brodées d'asphodèles. Sans doute la société y est moins mêlée qu'ici-bas... quels pitres ! quels bateleurs, quelle plèbe immonde, sans goût et sans lustre ! Dix arbitres des élégances ne parviendraient pas à transformer ces Trimalcions en des gens présentables. Par Perséphone ! je les ai assez vus ! »

Il s'apercevait avec étonnement que déjà quelque chose le séparait d'eux. Il les connaissait bien et savait depuis longtemps que penser sur leur compte ; cependant, ils lui semblèrent plus lointains encore et plus méprisables qu'à l'ordinaire. Vraiment, il les avait assez vus !

Il examina sa propre situation. Perspicace, Pétrone comprenait que le péril n'était pas immédiat. Néron n'avait pas laissé échapper l'occasion de formuler quelques belles et hautes sentences sur l'amitié et sur le pardon, — de sorte qu'il avait pour l'instant les mains liées. Il lui faudrait chercher des prétextes, et avant qu'il en trouvât, du temps passerait.

— D'abord, il donnera des jeux qu'alimenteront les chrétiens, se disait Pétrone ; ce n'est qu'ensuite qu'il songera à moi. Donc, inutile que je me tourmente ou change mon genre de vie. Un danger plus pressant menace Vinicius...

Dès lors, il ne pensa plus qu'à Vinicius, qu'il résolut de sauver. Parmi les cheminées, les ruines et les monceaux de cendres dont étaient encore encombrées les Carines, les esclaves qui portaient sa litière se hâtaient ; impatient, il leur ordonna de prendre le pas de course. Vinicius, dont l'insula avait flambé, demeurait chez son oncle et se trouvait par bonheur à la maison.

— Tu as été chez Lygie aujourd'hui ? lui demanda dès l'abord Pétrone.

— Je viens de la quitter.

— Écoute ce que je vais te dire et mets-toi immédiatement en campagne. Aujourd'hui chez César on a décidé d'imputer aux chrétiens l'incendie de Rome. Il y aura des persécutions et des tortures. La poursuite peut commencer à tout instant. Prends Lygie et fuyez sur l'heure de l'autre côté des Alpes, ou en Afrique. Et hâte-toi, car le Palatin est plus près de Transtévère que ma maison.

Vinicius était trop homme de guerre pour perdre son temps en questions superflues. Il avait écouté, les sourcils froncés, mais sans épouvante. Dans cette nature, la première sensation était le désir de la lutte.

— J'y vais, dit-il.

— Un mot encore : emporte une bourse pleine d'or, prends des armes et une poignée de tes chrétiens. En cas de besoin, reprends-la de vive force !

Vinicius était déjà sur le seuil de l'atrium.

— Envoie-moi des nouvelles par un esclave, cria encore Pétrone.

Resté seul, il se mit à aller et venir dans l'atrium, le long des colonnes, réfléchissant à ce qui adviendrait. Il savait qu'après l'incendie, Lygie et Linus avaient réintégré leur ancienne demeure, intacte comme presque tout le Transtévère ; c'était une circonstance défavorable, car, dans la multitude, il n'eût pas été aussi aisé de les retrouver. Mais il ne s'attendait pas à ce que personne, au Palatin, connût leur refuge ; Vinicius devancerait donc les prétoriens. Il lui vint aussi à l'idée que Tigellin, voulant d'un coup de filet prendre le plus grand nombre possible de chrétiens, serait obligé d'étendre son filet sur Rome entière et de disloquer ses prétoriens en très petites fractions.

« Si l'on n'envoie qu'une dizaine d'hommes, songeait-il, le géant lygien leur rompra les côtes. Et, d'ailleurs, Vinicius l'y aidera. »

Pétrone reprenait confiance. Il est vrai que résister aux prétoriens, les armes à la main, équivalait à faire la guerre à César. Pétrone savait également que si Vinicius échappait à la vengeance de Néron, cette vengeance pouvait retomber sur lui-même, mais cela lui importait peu. Au contraire, il se réjouissait à l'idée de bouleverser les plans de César et de Tigellin. Il résolut de n'épargner ni l'argent ni les hommes ; et, comme Paul de Tarse avait déjà converti à Antium la plupart de ses esclaves, il était certain de pouvoir compter sur leur bonne volonté et leur zèle pour défendre une chrétienne.

L'entrée d'Eunice interrompit ses réflexions. A sa vue, il oublia César, il oublia la disgrâce qu'il venait d'encourir, et les infâmes augustans, — et les persécutions qui menaçaient les chrétiens. Il oublia Vinicius et Lygie, pour ne regarder qu'elle, pour la regarder avec les yeux de l'esthète épris de formes merveilleuses, et de l'amant, pour qui l'amour respire en ces formes. Vêtue d'arachnéenne gaze violette qui laissait transparaître son corps rosé, elle était belle divinement. Se sentant admirée, l'aimant de toute son âme, toujours avide de ses caresses, elle rougit comme une enfant innocente.

— Que me diras-tu, Charite ? demanda-t-il, tendant ses deux mains vers elle.

Elle, inclinant vers les mains de Pétrone sa tête dorée, répliqua :

— Anthémios est venu avec ses chanteurs, et il demande si tu désires l'entendre aujourd'hui.

— Qu'il attende ; il nous chantera son hymne à Apollon, quand nous serons à table. Par les bois de Paphos,

quand je te vois ainsi emmousselinée, il me semble qu'Aphrodite s'est voilée d'un pan de ciel et se tient devant moi.

— O mon maître ! dit Eunice.

— Viens, Eunice, enlace-moi, et donne-moi tes lèvres... Tu m'aimes ?

— Je n'aimerais point Zeus davantage.

Et toute frémissante, elle le baisa sur les lèvres. Mais Pétrone :

— Et s'il nous fallait nous séparer ?...

Eunice eut un regard d'angoisse.

— Comment... seigneur ?

— Ne crains rien... Mais qui sait si je ne serai pas forcé de faire un très long voyage...

— Emmène-moi...

Pétrone, changeant de conversation, demanda :

— Dis-moi... Y a-t-il des asphodèles sur les pelouses du jardin ?

— Dans le jardin les cyprès et les pelouses sont jaunes depuis l'incendie ; les myrtes se sont effeuillés et tout le jardin semble mort.

— La Ville entière semble morte et bientôt elle sera un cimetière. Sais-tu qu'il y aura un édit contre les chrétiens, et qu'on va les persécuter, les faire périr par milliers ?

— Pourquoi punir les chrétiens, ils sont bons et paisibles.

— Pour cela justement.

— Allons à la mer. Tes yeux divins n'aiment pas la vue du sang.

— En attendant, il faut que je prenne mon bain. Tu viendras à l'elaothesium m'oindre les épaules. Par la ceinture de Cypris ! jamais tu ne fus si belle. Je te ferai faire une baignoire courbée en conque, où tu seras une

perle rare... Tu viendras? mon idole aux cheveux d'or.

Une heure plus tard, couronnés de roses tous deux et les yeux légèrement voilés, ils prenaient place à la table couverte de vaisselle d'or et servie par des adolescents costumés en amours. Et, tout en buvant dans les coupes festonnées de lierre, ils écoutaient l'hymne à Apollon qu'au son des harpes chantaient les chanteurs d'Anthémios. Que leur importait qu'autour de la villa se dressassent des cheminées au milieu des décombres, et que le vent dispersât à sa guise les cendres charbonneuses de la cité incendiée? Ils étaient heureux et ne pensaient qu'à l'amour qui changeait leur vie entière en un songe divin.

Mais, avant la fin de l'hymne, dans la salle entra l'esclave préposé à l'atrium.

— Maître, dit-il d'une voix où vibrait l'inquiétude, devant la porte il y a un centurion avec une compagnie de soldats, et il désire te parler, par ordre de César.

Les chants se turent ainsi que le son des harpes. L'inquiétude s'empara des assistants, car César, dans ses relations avec ses amis, n'employait pas les prétoriens, et leur arrivée, en ce temps-là, ne prédisait rien de bon. Seul Pétrone ne montra pas la moindre émotion et dit, comme un homme ennuyé par de continuelles invitations :

— On pourrait bien me laisser dîner en paix. Enfin, qu'il entre !

L'esclave disparut derrière le rideau ; un instant après l'on entendit un pas lourd et cadencé, et dans la salle entra le centurion Aper, que connaissait Pétrone, de fer armé et casqué de fer.

— Noble seigneur, dit-il, voici une missive de César.

Pétrone tendit nonchalamment sa main blanche, prit

les tablettes et, y ayant jeté un coup d'œil, les remit, très calme, à Eunice.

— Il va nous lire, ce soir, un nouveau chant de la Troïade, dit-il, et il m'invite à venir.

— J'ai seulement l'ordre de remettre la missive, dit le centurion.

— En effet, il n'y aura pas de réponse. Mais peut-être te reposeras-tu auprès de nous, centurion, le temps de vider une coupe.

— Je te remercie, noble seigneur, je boirai avec plaisir une coupe à ta santé : mais je ne puis me reposer, car je suis en service commandé.

— Pourquoi est-ce à toi que l'on a donné la missive au lieu de me l'envoyer par un esclave ?

— Je ne sais pas, seigneur. Peut-être parce qu'on m'a dépêché dans ces parages pour un autre service.

— Je sais, dit Pétrone, contre les chrétiens.

— Oui, seigneur.

— La poursuite a commencé depuis longtemps ?

— Certains détachements sont partis pour le Transtévère avant midi déjà.

Le centurion répandit sur les dalles quelques gouttes de vin en l'honneur de Mars :

— Que les dieux te donnent, seigneur, ce que tu peux désirer.

— Emporte la coupe, dit Pétrone.

Puis il fit signe à Anthémios de reprendre l'hymne à Apollon.

— Barbe-d'Airain commence à jouer avec moi et avec Vinicius, songeait-il tandis que les harpes résonnaient. Je devine son intention : il voulait me terrifier en m'envoyant son invitation par un centurion. Ce soir, ils vont questionner cet homme sur la façon dont je l'ai reçu. Non, non, tu n'auras pas cette joie, pantin méchant et

cruel! Je sais que je n'échapperai pas à ma perte ; mais, si tu te figures que je regarderai tes yeux avec des yeux d'imploration, si tu te figures que sur mon visage tu pourras lire la peur et l'humilité, tu erres.

— César t'écrit, seigneur : « Viens si tu en as envie », dit Eunice. Iras-tu ?

— Je suis d'excellente humeur, et je me sens en état d'écouter même ses vers, répliqua Pétrone. Donc j'irai, d'autant plus que Vinicius ne peut le faire.

Ayant fini de dîner, il s'abandonna aux mains des coiffeurs et des plieuses de toges, et une heure après, beau comme un dieu, il se fit porter au Palatin. L'heure était tardive, la soirée calme et chaude. La lune brillait d'une clarté si intense, que les lampadarii qui précédaient la litière avaient éteint leurs torches.

Par les rues et les décombres déambulaient des gens avinés, le front ceint de lierre et de chèvrefeuille, et qui tenaient à la main des branches de myrte et de laurier cueillies dans les jardins de César. L'abondance du blé et l'espoir de jeux extraordinaires emplissaient de joie le cœur de la foule. Çà et là, s'élevaient des chants à la gloire de la « nuit divine » et à la gloire de l'amour ; plus loin, les gens dansaient à la clarté lunaire. A plusieurs reprises, les esclaves furent obligés de demander qu'on fît place à la litière « du noble Pétrone ». La foule s'ouvrait en acclamant son favori.

Pétrone espérait toujours que Vinicius, devançant les prétoriens, avait réussi à s'enfuir avec Lygie, ou bien, au cas le plus défavorable, qu'il l'avait reprise de force ; mais il eût aimé en avoir la certitude, prévoyant qu'il lui faudrait répondre à diverses questions auxquelles il eût mieux valu être préparé.

On était arrivé à la maison de Tibère. Pétrone entra dans l'atrium déjà rempli d'augustans.

Les amis d'hier, bien qu'étonnés de le voir invité, se tinrent à l'écart, mais lui s'avança parmi eux, beau et nonchalant, avec autant d'assurance que s'il eût été le dispensateur de la fortune. Quelques-uns furent inquiets, pour lui avoir trop tôt témoigné de la froideur.

Pourtant César, feignant de ne pas le voir et de causer avec animation, ne répondit pas à son salut.

Tigellin, en revanche, s'approcha et lui dit :

— Bonsoir, Arbitre des élégances, continues-tu à affirmer que ce ne sont pas les chrétiens qui ont brûlé Rome ?

Pétrone lui tapa sur l'épaule comme à un affranchi :

— Tu en sais autant que moi à ce sujet.

— Je n'ose point rivaliser avec ta sagesse.

— Et tu n'as pas tort ; sinon, quand César nous aura lu son nouveau chant de la Troïade, tu serais obligé, au lieu de crier comme un paon, de donner ton opinion, qui certainement serait ridicule.

Tigellin se mordit les lèvres. Il était loin d'être ravi que César eût décidé de déclamer aujourd'hui cette nouvelle partie de sa Troïade, car cela ouvrait à Pétrone un champ où il était sans rival. En effet, au long de la lecture, Néron, en vertu de l'habitude, tournait involontairement les yeux vers Pétrone, cherchant à lire sur son visage.

L'autre écoutait, les sourcils relevés, approuvant par moments, concentrant son attention, comme pour être sûr qu'il eût bien entendu. Ensuite, il louait ou critiquait, exigeant des corrections ou bien demandant que certains vers fussent ciselés davantage. Néron lui-même sentait que les autres, avec leurs louanges hyperboliques, n'avaient en vue que leur propre intérêt, et que Pétrone était le seul qui s'occupât de la poésie pour elle-même, le seul connaisseur ; et l'on pouvait, quand

l'Arbitre donnait son approbation, être certain que les vers étaient dignes d'éloges. Peu à peu il se mit à discuter avec lui, à le contredire, et, finalement, comme Pétrone contestait la justesse de certaines mots, il lui dit :

— Tu verras dans le dernier chant pourquoi j'ai fait usage de cette expression.

— Ah! songea Pétrone! Ainsi j'en ai encore pour jusqu'au dernier chant.

Plus d'un courtisan entendant les paroles de Néron se dit : « Malheur à moi! Pétrone a du temps devant lui : il peut rentrer en faveur et même supplanter Tigellin. » Et de nouveau leur amabilité l'assiégea. Mais la fin de la soirée fut moins heureuse, car César, au moment où Pétrone prenait congé, demanda soudain avec une joie mauvaise dans les yeux :

— Et Vinicius, pourquoi donc n'est-il pas venu ?

Pétrone, s'il avait eu la certitude que Vinicius et Lygie fussent déjà hors de la Ville, eût répondu : « Il s'est marié avec ta permission et il est parti. » Mais, devant l'étrange sourire de Néron :

— Ton invitation, divin, ne l'a point trouvé à la maison, dit-il.

— Informe Vinicius que je serai content de le voir, répliqua Néron ; et recommande-lui, en mon nom, de ne point manquer les jeux, auxquels prendront part tous les chrétiens.

Pétrone fut inquiet de ces paroles, qui, pour lui, concernaient directement Lygie. Il monta dans sa litière, ordonnant qu'on allât à toute allure. Mais cet ordre n'était pas facile à exécuter. Devant la maison de Tibère se pressait une foule compacte et hurlante : c'étaient encore des gens ivres, mais qui, loin de danser et de chanter, semblaient furieux. Dans le lointain résonnaient des cris

que Pétrone ne comprit pas tout d'abord. Peu à peu ces cris grandirent, — et éclatèrent en une sauvage clameur :

— Aux lions les chrétiens !

Les fastueuses litières des courtisans s'avançaient parmi les vociférations de la populace. Du fond des rues incendiées accouraient de nouvelles bandes. De bouche en bouche se propagea la nouvelle que les poursuites avaient commencé avant midi, que l'on avait déjà capturé quantité de ces incendiaires. Par les voies nouvellement tracées, et dans les anciennes rues, et dans les ruelles pleines de décombres, et autour du Palatin, et dans toute la Ville, les clameurs grondaient et roulaient, — et sur les collines, et dans les jardins, — de plus en plus acharnées.

— Aux lions, les chrétiens !

— Vil troupeau, songea Pétrone, peuple digne de son empereur !

Et il se prit à penser que ce monde-là ne pouvait vraiment continuer à exister. Rome était l'impératrice de l'univers, — elle en était aussi le cancer. Elle sentait le cadavre. Sur la pourriture de cette vie planait une ombre de mort. Souvent il avait été question de ces choses entre augustans ; mais jamais Pétrone n'avait compris aussi clairement que le char fleuri et orné de trophées où Rome, traînant à sa suite les peuples enchaînés, s'érigeait en triomphatrice, que ce char s'avançait vers l'abîme. La vie de la formidable cité lui apparut un cortège grotesque et bouffon.

Le cortège grotesque continuerait sous Néron, et si Néron disparaissait, un autre, semblable ou pire, prendrait sa place. Avec un tel peuple et de tels patriciens, nulle chance qu'un homme d'une autre espèce montât sur le trône. Il y aurait donc une nouvelle orgie, plus immonde simplement et plus abjecte encore.

Mais une orgie ne peut durer toujours ; il faut bien aller se coucher, fût-ce de fatigue et d'épuisement...

Lui aussi, à y songer, était extrêmement fatigué. « En somme, se disait-il, le génie de la mort n'est pas moins séduisant que le génie du sommeil ; comme lui, il a des ailes. »

— Le noble Vinicius est-il de retour ? demanda Pétrone en rentrant chez lui.

— Il y a un instant qu'il est revenu, répondit l'esclave.

— Ainsi, il ne l'a pas délivrée, se dit Pétrone.

Jetant sa toge, il courut à l'atrium. Vinicius était assis sur un trépied, la tête dans les mains et les coudes aux genoux. Au son de pas sur les dalles, il leva un visage où seuls les yeux vivaient.

— Tu es arrivé trop tard ? questionna Pétrone.

— Oui, on l'a emmenée avant midi.

Il y eut un silence.

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Où est-elle ?

— Dans la Prison Mamertine.

Pétrone frissonna et lança à Vinicius un regard inquisiteur. L'autre comprit.

— Non ! dit-il. On ne l'a pas enfermée dans le tulianum (1) ni même dans la prison proprement dite. Pour une forte somme, le gardien lui a cédé sa chambre. Ursus s'est couché en travers de la porte et veille sur elle.

— Pourquoi Ursus ne l'a-t-il pas défendue ?

— On avait envoyé cinquante prétoriens. Du reste, Linus ne le lui a point permis.

— Et Linus ?

(1) Partie souterraine de la prison, n'ayant qu'une seule ouverture, dans le haut. C'est là que mourut de faim Jugurtha. (N. de l'A.)

— Linus agonise. On ne l'a pas emmené avec les autres.

— Que comptes-tu faire ?

— La sauver ou mourir avec elle. Moi aussi, je suis chrétien.

Vinicius semblait parler avec calme, mais dans sa voix vibrait une douleur si déchirante que le cœur de Pétrone se serra.

— Je te comprends, dit-il ; mais comment prétends-tu la sauver ?

— J'ai grassement payé les gardiens, d'abord pour la préserver de leurs outrages, ensuite pour qu'ils ne s'opposent pas à sa fuite.

— A quand la fuite ?

— Ils m'ont répondu qu'ils ne pouvaient me rendre Lygie immédiatement, ayant peur de la responsabilité. Mais quand les prisons regorgeront de monde, et que l'on aura perdu le compte des prisonniers, ils me la livreront. C'est un moyen extrême. Mais déjà tu nous auras sauvé tous deux. Tu es l'ami de César. Lui-même me l'a donnée. Va et sauve-moi !

Sans répondre, Pétrone appela un esclave et se fit apporter deux manteaux sombres et deux glaives.

Puis, se tournant vers Vinicius :

— Je te répondrai en route, dit-il. En attendant, prends ce manteau et ce glaive et allons à la prison. Là, tu donneras aux gardiens cent mille sesterces, deux cents, cinq cents, un million même, pourvu qu'ils la laissent sortir immédiatement. Autrement il sera trop tard.

— Partons, dit Vinicius.

Un instant après, ils étaient dans la rue.

— Maintenant, écoute, dit Pétrone. Depuis aujourd'hui, je suis en disgrâce. Ma vie ne tient qu'à un fil. Je ne puis donc rien auprès de César. Pis que cela : je suis

persuadé qu'il agirait à l'encontre de mes prières. T'aurais-je donc conseillé de fuir avec Lygie ou de la délivrer de force ? Tu comprends que, si tu avais réussi à fuir, la colère de César se serait tournée contre moi. Aujourd'hui il ferait plutôt quelque chose pour toi que pour moi. Mais n'y compte pas, c'est inutile ! Fais-la sortir de la prison, et fuyez ! Si cela ne réussit pas, il sera encore temps d'essayer d'autres moyens. Sache pourtant que Lygie n'est pas en prison seulement pour sa foi. Tous deux, vous êtes les victimes de la colère de Poppée. Comment expliquer, par exemple, que l'on ait emprisonné Lygie avant les autres ? Qui a pu désigner la maison de Linus ? Je te dis qu'on l'espionnait depuis longtemps. Je sais que je te brise le cœur en t'enlevant cette dernière lueur d'espoir, mais je te le dis pour te prouver que, si tu ne la délivres pas avant qu'ils songent que tu vas peut-être l'essayer, vous êtes perdus.

— Oui, je comprends, répondit sourdement Vinicius.

L'heure était tardive, les rues désertes. Mais, soudain, leur conversation fut interrompue par un gladiateur ivre qui venait en sens inverse. L'homme trébucha et se raccrocha au bras de Pétrone, lui soufflant au visage son haleine vineuse. Il hurlait d'une voix éraillée :

— Aux lions, les chrétiens !

— Mirmillon, dit Pétrone, très calme. Passe ton chemin, c'est un bon conseil que je te donne.

L'ivrogne saisit le bras de Pétrone de l'autre main.

— Crie aussi, ou je te casse la tête : « Aux lions, les chrétiens ! »

Mais Pétrone avait les nerfs exaspérés par toutes ces clameurs. Depuis son départ du Palatin, elles l'étouffaient comme un cauchemar et lui déchiraient les oreilles. Voyant le poing géant au-dessus de sa tête, il se sentit à bout de patience.

— Mon ami, dit-il, tu empestes le vin, et tu m'ennuies.

Et jusqu'à la garde il lui planta dans la poitrine la lame qu'il avait emportée. Puis, prenant le bras de Vinicius, il continua, comme si rien ne s'était passé :

— César t'invite à venir aux jeux où paraîtront les chrétiens. Comprends-tu ce que cela veut dire ? Ils veulent jouir du spectacle de ta douleur. C'est sans doute pour cela que nous ne sommes pas encore en prison, toi et moi. Si tu ne parviens pas à la faire sortir immédiatement... alors... je ne sais !... peut-être Acté parlera-t-elle pour toi ; mais obtiendra-t-elle quelque chose ?... Tes terres de Sicile pourraient aussi tenter Tigellin. Essaye.

— Je lui donnerai tout ce que je possède, répondit Vinicius.

Le Forum n'était pas très éloigné des Carines ; ils étaient arrivés. La nuit commençait déjà à pâlir et l'enceinte du château se précisait, sortant de l'ombre. Soudain, Pétrone s'arrêtant :

— Les prétoriens !... Trop tard !

La Prison Mamertine était entourée d'un double cordon de troupes. Les premières lueurs du jour argentaient les casques et le fer des lances.

— Avançons, dit Vinicius.

Ils arrivèrent devant les rangs. Pétrone, dont la mémoire était excellente et qui connaissait non seulement les officiers, mais presque tous les soldats de la garde prétorienne, fit signe à un chef de cohorte :

— Qu'est-ce donc, Niger ? On vous fait monter la garde autour de la prison ?

— En effet, noble Pétrone. Le préfet avait peur que l'on tentât de délivrer les incendiaires.

— Avez-vous l'ordre de ne laisser entrer personne ? questionna Vinicius.

— Non, seigneur. Leurs amis viendront les voir, et de la sorte nous prendrons encore des chrétiens au piège.

— Alors, laisse-moi entrer, dit Vinicius.

Il serra la main de Pétrone :

— Va voir Acté. J'irai te demander sa réponse.

— Soit, dit Pétrone.

Au même instant, du sein des épaisses murailles et dans les souterrains s'élevèrent des voix qui chantaient. D'abord sourd, le chant s'affirmait peu à peu. Des voix d'hommes, de femmes et d'enfants faisaient chœur à l'unisson. Dans le calme de l'aube naissante, toute la prison s'était mise à chanter, comme une harpe. Ce n'étaient point des voix de tristesse et de désespoir : la joie y vibrait et le triomphe. Les soldats se regardèrent, stupides.

L'aurore teintait déjà de rose et d'or le ciel.

CHAPITRE XI

La clameur : « Aux lions, les chrétiens ! » retentissait sans trêve par toutes les rues de la Ville. Nul ne doutait qu'ils fussent les véritables fauteurs de l'incendie et nul n'en voulait douter, puisque leur punition allait être un spectacle. En même temps se propageait la croyance que le désastre n'avait pris des proportions aussi épouvantables que parce que la colère des dieux était suspendue sur la Ville. On ordonna donc des sacrifices expiatoires dans tous les sanctuaires. Conformément aux Livres sibyllins, le Sénat décréta des prières publiques et solennelles à Vulcain, Cérès et Proserpine. Les matrones firent des sacrifices à Junon, et allèrent en procession jusqu'aux bords de la mer, pour y puiser l'eau dont elles aspergeraient la statue de la déesse. Rome entière se purifiait de ses péchés, sacrifiait aux immortels et implorait leur pardon.

Parmi les décombres, on traçait des voies neuves très larges. Çà et là, on posait les fondations de maisons, de palais et de temples. Mais avant tout on élevait en grande hâte les immenses amphithéâtres en bois où devaient mourir les chrétiens. Immédiatement après le Conseil qui s'était tenu dans la maison de Tibère, les

proconsuls avaient reçu l'ordre d'envoyer à Rome des bêtes féroces. Tigellin fit main basse sur tous les vivaria des villes d'Italie sans exception. On organisa des chasses qui mobilisaient des populations entières. L'Asie donna des éléphants et des tigres ; le Nil, des crocodiles et des hippopotames ; l'Atlas, des lions ; les Pyrénées, des loups et des ours ; l'Hibernie, des chiens sauvages ; l'Épire, des molosses ; la Germanie, des buffles et des aurochs. César voulait noyer tout souvenir de l'incendie dans des torrents de sang, il voulait enivrer la Ville de carnage. Et jamais encore boucherie ne s'était annoncée aussi grandiose.

Le peuple, mis en goût par ces préparatifs, aidait les vigiles et les prétoriens dans leur chasse à l'homme. Ce n'était point, du reste, chose difficile, car des bandes entières de chrétiens campaient encore dans les Jardins avec le peuple, et confessaient tout haut leur foi. Quand on les cernait, ils se mettaient à genoux et se laissaient prendre sans nulle résistance, en chantant des hymnes. Mais leur placidité même exaspérait la foule, qui la prenait pour le fanatisme de criminels endurcis. Parfois, la multitude arrachait les chrétiens aux soldats et les écartelait ; on traînait les femmes par les cheveux jusqu'aux prisons ; les enfants, on leur écrasait la tête sur les pavés. On cherchait des chrétiens dans les décombres, dans les cheminées, dans les caves. Devant les prisons, à la clarté de feux de joie, s'improvisaient des festins et des danses bachiques. Le soir, on écoutait avec ravissement les lions. Les geôles regorgeaient, et chaque jour la racaille et les prétoriens y poussaient de nouvelles victimes. Il semblait que les gens eussent perdu l'usage de la parole, sauf pour cette seule clameur : « Aux lions ! aux lions, les chrétiens ! » Pendant ces journées de chaleur torride, ces nuits étouffantes, l'air était saturé de folie et de sang.

Cette cruauté sans limites avait éveillé chez les adeptes du Christ une soif illimitée du martyre : ils allaient volontairement à la mort, la recherchaient même, et, pour refréner leur zèle, il fallut que des ordres sévères leur fussent signifiés par leurs supérieurs : alors on ne s'assembla plus qu'en dehors de la Ville, dans les catacombes de la Voie Appienne et dans les vignes suburbaines qui appartenaient à des patriciens adeptes du Christ. Aucun de ces patriciens n'avait encore été incarcéré. On savait fort bien, au Palatin, que Flavius, et Domitilla, et Pomponia Græcina, et CorneliusPudens, et Vinicius étaient chrétiens. Mais César appréhendait la difficulté de convaincre la populace que de telles gens eussent incendié Rome : on avait donc remis la punition et la vengeance à plus tard. On supposait que ces patriciens devaient leur salut à l'influence d'Acté, mais c'était une erreur. Pétrone, il est vrai, après avoir quitté Vinicius, était allé chez Acté lui demander aide et protection pour Lygie ; mais la pauvre femme n'avait pu lui offrir que des larmes : elle n'était tolérée qu'à la condition de se cacher de Poppée et de César. Pourtant elle alla voir Lygie dans sa prison, lui porta des vêtements et des vivres, et cette démarche ne laissa pas d'impressionner les gardiens.

Pétrone, qui ne pouvait oublier que, sans les malencontreux stratagèmes dont il avait usé pour enlever Lygie aux Aulus, celle-ci serait libre encore, n'épargnait ni ses efforts ni son temps. En quelques jours il vit Sénèque, Domitius Afer, Crispinilla par qui il voulait parvenir à Poppée, Terpnos, Diodore, le beau Pythagore, et enfin Aliturus et Pâris, auxquels César ne refusait jamais rien. Par Chrysothémis, qui maintenant était la maîtresse de Vatinius, il tenta de s'assurer l'assistance de celui-ci, ne regardant avec lui, non plus

qu'avec les autres, ni aux promesses ni aux frais. Mais toutes ses tentatives restèrent vaines. Sénèque, incertain du lendemain, lui expliqua que les chrétiens, si même ils n'avaient pas brûlé Rome, devaient être exterminés pour le salut de la Ville, et que le massacre se justifiait par la raison d'État. Terpnos et Diodore prirent l'argent et ne firent rien en retour. Vatinius se plaignit à César qu'on eût tenté de le corrompre. Seul Aliturus, d'abord hostile aux chrétiens, avait pitié d'eux maintenant ; et il eut le courage d'intercéder pour Lygie auprès de Néron. Il n'obtint que cette réponse :

— Crois-tu donc que j'aie l'âme moins forte que Brutus, qui, pour le salut de Rome, n'épargna point ses propres enfants ?

Pétrone, quand ces paroles lui furent rapportées, s'écria :

— Du moment qu'il s'est comparé à Brutus, — tout est perdu !

De son côté, Vinicius, cet homme si hautain naguère, mendiait pour Lygie l'appui des augustans. Par l'entremise de Vitellius, il offrit à Tigellin ses terres de Sicile et tout ce qu'il possédait ; mais Tigellin, soucieux des bonnes grâces de l'Augusta, refusa. Aller chez César même, se prosterner à ses pieds et l'implorer n'eût servi de rien. Pourtant Vinicius en conçut le projet.

— Et s'il refuse, lui demanda Pétrone. S'il répond par une plaisanterie ou par une menace infâme, que feras-tu ?

Les traits de Vinicius se contractèrent de douleur et de rage.

— Voilà précisément, continua Pétrone, pourquoi je ne te conseille pas cette tentative. Tu anéantirais tes dernières chances de salut.

Vinicius réprima sa fureur, et passant la main sur son front moite :

— Non ! Non ! Je suis un chrétien !...

— Tu l'oublieras, comme tu viens de l'oublier. Tu as le droit de te perdre toi-même, mais non de la perdre, elle. Souviens-toi de la fille de Séjan et de l'outrage qu'elle subit avant d'être mise à mort.

CHAPITRE XII

Et tous les efforts furent vains. Vinicius s'était abaissé jusqu'à rechercher l'appui des affranchis et des esclaves de César et de Poppée, sollicitant leurs bonnes grâces par des cadeaux magnifiques, et payant pour les promesses les plus vagues.

Enfin il s'aperçut qu'il était le jouet des hommes et qu'en simulant l'indifférence à l'égard du danger qui menaçait Lygie, il l'eût plus aisément délivrée. Pétrone, pour sa part, avait fait la même constatation. Cependant les jours succédaient aux jours. Les amphithéâtres étaient prêts. On commençait à distribuer les billets d'entrée pour les jeux matutinaux.

Mais, cette fois, en raison de l'abondance inouïe des victimes, les jeux matutinaux devaient durer des jours, des semaines et des mois. Déjà on ne savait plus où enfermer les chrétiens. Dans les prisons trop remplies, la fièvre sévissait ; les fosses communes où l'on enterrait les esclaves étaient pleines jusqu'aux bords. Appréhendant que les maladies ne se répandissent par la Ville, on décida de se hâter.

Toutes ces nouvelles parvenaient à Vinicius, lui enlevant les dernières lueurs d'espoir. Sur ses traits la stupeur s'était pétrifiée ; son visage avait noirci et res-

semblait aux masques de cire qui ornent les lararia. Quand on lui adressait la parole, il se prenait la tête machinalement et contemplait son interlocuteur avec des yeux hébétés. Ses nuits, il les passait avec Ursus à la porte de la cellule de Lygie. De retour chez Pétrone, il marchait de long en large dans l'atrium jusqu'au matin. Les esclaves le trouvaient souvent à genoux, les mains tendues, ou bien affalé, le visage contre terre. Il implorait le Christ, car le Christ était son espoir ultime. Lygie ne pouvait être sauvée que grâce à un miracle. Et Vinicius meurtrissait son front contre les dalles et demandait un miracle.

Il avait encore assez de lucidité pour comprendre que la prière de Pierre serait plus efficace que la sienne. Pierre lui avait promis Lygie, Pierre l'avait baptisé, Pierre faisait des miracles : que Pierre vînt à son aide et le secourût !

Il se rendit chez le carrier et apprit de cet homme que dans les vignes de Cornelius Pudens, derrière la Porte Salaria, allait se tenir une assemblée de chrétiens. Ils sortirent donc à la nuit tombante, dépassèrent les murs, et, après avoir traversé des ravins où poussaient des ajoncs, ils atteignirent l'enclos de Pudens.

En entrant sous le hangar, Vinicius vit une dizaine de personnes à genoux, la poignée de chrétiens qui avaient échappé aux poursuites. On récitait une litanie, et le chœur de voix masculines et féminines répétait à tout instant : « Christ, aie pitié de nous ! »

Pierre était agenouillé sous une croix clouée à la muraille. Il priait. Vinicius reconnut de loin ses cheveux blancs et ses mains tendues. Il allait traverser les groupes, se jeter aux pieds de l'Apôtre et crier : « Au secours ! » Mais la solennité de la prière, la défaillance aussi de ses forces firent qu'il ploya les

genoux. Et il resta là, à l'entrée, gémissant : « Christ, aie pitié de moi ! »

Tous, autour de lui, couvaient en leur âme le rêve que le Christ allait se manifester, qu'il écraserait le mal, qu'il précipiterait Néron dans l'abîme et régnerait sur l'univers. Encore ils regardaient vers les cieux, encore ils tendaient l'oreille, encore ils suppliaient en tremblant. Vinicius fut possédé de la même exaltation qui l'avait jadis saisi dans la hutte du carrier. Le ciel se déchirerait soudain, la terre tremblerait sur ses bases, et, dans un rayonnement immense, avec des étoiles à ses pieds, le Christ descendrait miséricordieux et effrayant tout ensemble... Et il élèverait les fidèles et commanderait aux abîmes d'engloutir les persécuteurs.

Vinicius se couvrit le visage de ses mains et s'affaissa.

Le silence l'entoura soudain comme si la terreur avait suspendu les appels dans toutes les gorges.

Et il sentit l'imminence du miracle. En se relevant, en ouvrant les yeux, il verrait — il en était certain — la clarté qui aveugle les prunelles humaines, il entendrait la voix qui fait défaillir les cœurs.

Mais rien ne troublait le silence. Et une femme soudain eut un sanglot.

Vinicius se releva, regarda devant lui, effaré.

Dans la cabane, au lieu de clartés miraculeuses, palpitaient les chétives lueurs des lumignons, et, par une fente du toit, la lune faisait choir des nappes argentées. On percevait les sifflets prudents des hommes aux aguets.

Pierre se redressa et, tourné vers l'assemblée :

— Mes frères, dit-il, élevez vos cœurs vers le Sauveur et offrez-lui vos larmes.

Il se tut.

Du sein de la communauté, une voix monta, une voix de plainte amère et de douleur sans bornes.

— Je suis veuve... J'avais un fils qui me faisait vivre. Rends-le-moi, Seigneur!

De nouveau le silence se fit. Pierre, debout devant le groupe agenouillé, semblait maintenant l'image de l'impuissance et de la décrépitude. Une autre voix se plaignit :

— Les bourreaux ont outragé mes filles, et Christ l'a permis.

Puis une troisième :

— Je suis restée seule avec mes enfants. Si l'on me prend, qui donc leur donnera le pain et l'eau?

Une quatrième :

— Linus, ils l'avaient épargné!... Et ils viennent de le prendre et le torturent.

Une cinquième, enfin :

— Si nous rentrons, les prétoriens vont nous saisir. Nous ne savons où nous cacher.

— Malheur à nous!... Qui donc nous défendra?...

Ainsi leurs plaintes s'exhalaient dans la nuit calme, une à une. Le vieux pêcheur avait fermé les yeux et branlait la tête, sa tête blanche, sur toute cette douleur et sur cette épouvante. De nouveau on n'entendait rien que, venus du dehors, les sifflets timides des guetteurs.

Vinicius sauta sur ses pieds; il voulait se frayer un passage à travers les groupes, atteindre l'Apôtre, lui demander assistance... Mais soudain, il crut voir devant lui un abîme... Si l'Apôtre allait confesser son impuissance, avouer le César romain plus formidable que le Christ de Nazareth?... L'abîme alors engloutirait non seulement le reste de son espoir, mais l'engloutirait lui, et Lygie, et son amour pour le Christ, et la foi, et tout, tout ce qui le faisait vivre!.. et il n'y aurait plus que la mort et la nuit infinie.

Cependant Pierre s'était mis à parler d'une voix si étouffée d'abord qu'on la percevait à peine :

« Mes enfants, sur le Golgotha, j'ai vu Dieu qu'ils clouaient en croix. J'ai entendu leurs marteaux ; et je les ai vus qui dressaient la croix, afin que les multitudes pussent contempler la mort du Fils de l'Homme...

« Et je les ai vus qui perçaient son flanc, et je l'ai vu qui était mort.

« Alors revenant de la croix, moi aussi, je criais dans ma douleur : « Hélas ! hélas ! Seigneur, Tu es Dieu ! Pourquoi avoir souffert cela, pourquoi être mort et pourquoi nous avoir désespéré le cœur, à nous, qui avions foi que ton règne arriverait ?... » Mais Dieu, notre Seigneur et notre Maître, ressuscita le troisième jour, et il resta parmi nous jusqu'au jour où, dans une clarté immense, il entra dans son royaume. Et, comprenant notre peu de foi, nous nous sommes raffermis dans nos cœurs, et depuis ce jour nous semons la semence divine. »

Il se tourna vers celle qui, la première, s'était plainte et continua d'une voix plus forte :

« Pourquoi vous plaignez-vous, vous tous ?... Dieu lui-même s'est soumis à la torture et à la mort, et vous voulez qu'il vous en défende ? Hommes de peu de foi, avez-vous compris ses paroles ? Vous a-t-il donc promis cette vie terrestre seulement ? Voici qu'il s'approche et vous dit : « Suivez ma route ; » voici qu'il vous élève vers lui ! Et vous vous cramponnez à cette terre, des deux mains, en criant : « Au secours, Seigneur ! » Je ne suis qu'une poussière devant Dieu, mais devant vous je suis son Apôtre et son Vicaire, et je vous le déclare au nom du Christ : Non ! ce qui est devant vous, ce n'est pas la mort, mais la vie ; ce n'est pas la douleur, mais l'inaltérable joie; ce n'est pas l'esclavage, mais la royauté !

Moi, Apôtre de Dieu, je te le dis, ô veuve, ton fils ne mourra point, mais il naîtra dans la gloire pour la vie éternelle, et tu le retrouveras !

« A toi, père dont les bourreaux ont souillé les vierges, je promets que tu les retrouveras plus blanches que les lis d'Hébron ! — A vous tous, à vous qui verrez la mort de ceux que vous chérissez, à vous les accablés, les infortunés, les terrifiés, et à vous qui allez mourir, — au nom du Christ je dis que vous passerez ainsi que du sommeil à un réveil de bonheur, et de la nuit à l'aurore de Dieu. Au nom du Christ, que les écailles tombent de vos yeux et que s'enflamment vos cœurs ! »

Il leva la main, comme s'il donnait un ordre. Eux sentirent un sang nouveau dans leurs veines et un frisson dans leurs moelles. Car devant eux était non plus un vieillard décrépit, mais un homme formidable qui arrachait leurs âmes de la poussière et de l'épouvante pour les emporter au loin.

Il reprit :

« Semez dans les larmes, afin de récolter dans la joie. Pourquoi frémir devant la puissance du Mal ?

« Par delà la terre, au-dessus de Rome, au-dessus des villes et de leurs murailles, réside le Seigneur, qui habite en vous. Les pierres s'imbiberont de vos larmes et le sable de votre sang, et pleines de vos cadavres seront les fosses... et moi je vous dis : C'est vous les vainqueurs !

« Le Seigneur s'avance à l'assaut de cette ville de crime, d'oppression et de superbe, et vous êtes sa légion ! Et de même qu'il a racheté les péchés du monde par son supplice et par son sang, il veut, Lui, que vous rachetiez par votre supplice et par votre sang ce nid d'iniquité. Et par ma bouche, il vous l'annonce ! »

L'Apôtre étendit les bras, leva les yeux au ciel et

resta immobile. Tous sentaient que son regard voyait ce qu'ils ne pouvaient découvrir de leurs yeux périssables. Sa face rayonna. En extase, il regardait. Puis il dit :

« Tu es ici, Seigneur, et tu me montres la voie!... Ainsi, ô Christ, ce n'est point à Jérusalem, mais dans cette cité de Satan, que tu veux créer ta capitale! Ici, avec ces larmes et ce sang, tu veux édifier ton Église? Ici, où règne Néron, doit s'ériger ton royaume éternel! Ah! Seigneur! Seigneur! Et tu ordonnes à ces hommes terrifiés de bâtir avec leurs ossements la base de la Sainte Sion! et tu ordonnes à mon âme de régner sur ton Église, et sur les peuples de l'univers!... Et voici que tu verses au cœur des faibles la force, afin qu'ils deviennent puissants; voici que tu m'ordonnes de paître ici tes brebis jusqu'à la consommation des siècles... Sois loué dans tes volontés, ô Toi qui commandes de vaincre. Hosanna! Hosanna! »

Les éclairs des nuits chaudes illuminaient le hangar.

Pierre s'éveilla de son extase, tourna vers la communauté sa tête inspirée et baignée de lumière :

« Or, de même que le Seigneur a vaincu en vous le doute, ainsi vous irez et vaincrez en son nom ! »

Il savait déjà qu'ils vaincraient, il savait ce qui naîtrait de leur sang et de leurs pleurs, et pourtant sa voix tremblait d'émotion quand il se mit à les bénir du signe de la croix.

« Je vous bénis, mes fils, pour les supplices, pour la mort et pour l'éternité ! »

Mais ils l'entourèrent, suppliants :

— Nous sommes prêts, Maître ; mais toi, sauve ta tête sacrée, car tu es le Vicaire du Seigneur !

Et ils se cramponnaient à ses vêtements, tandis que lui leur imposait les mains. et les bénissait un à un,

comme le père bénit ses enfants pour un lointain voyage. Puis ils sortirent de la cabane, car ils avaient hâte d'opposer la force qui était en eux à la force et à la férocité de la « Bête ».

L'Apôtre fut emmené par Nereus, serviteur de Pudens, qui le conduisit à travers la vigne, par un sentier secret, vers sa demeure. Dans la clarté nocturne, Vinicius les suivait, et, quand ils eurent atteint la hutte de Nereus, il se jeta aux pieds de l'Apôtre.

Le reconnaissant, Pierre l'interrogea :

— Que demandes-tu, mon fils ?

Mais Vinicius, après ce qu'il avait entendu à l'assemblée, n'osait plus rien demander. Il embrassa les pieds de l'Apôtre, y appuya le front en sanglotant et implora la pitié par son silence.

— Je sais. On a emmené la vierge que tu chéris. Prie pour elle.

— Seigneur, gémit Vinicius serrant plus fort les pieds de l'Apôtre, seigneur, je ne suis qu'un chétif vermisseau. Mais toi, tu as connu le Christ : implore-le, toi, pour elle.

Pierre s'émut de cette souffrance. Il se souvint du jour ou Lygie, foudroyée par les paroles de Crispus, était tombée, elle aussi, à ses pieds, pour mendier son pardon ; il se souvint qu'il l'avait relevée et confortée.

Et il releva Vinicius.

— Mon fils, je prierai pour elle, mais souviens-toi des paroles que j'ai dites à ceux qui doutaient. Dieu lui-même a souffert le supplice de la croix ! Souviens-toi aussi qu'après cette vie commence une autre vie, l'éternelle.

— Je sais !... j'ai entendu, dit Vinicius en happant l'air de ses lèvres blêmes. Mais vois, seigneur, je ne peux pas !... s'il faut du sang, qu'Il prenne mon sang...

Je suis un soldat ; qu'Il double, qu'Il triple le supplice pour moi. Je supporterai tout, mais qu'Il la sauve, elle ! C'est une enfant encore, seigneur ! Et Lui est plus puissant que César, j'en suis sûr, oui ! Il est plus puissant... Toi-même tu la chérissais. Tu nous a bénis !... Ce n'est qu'une enfant innocente !...

De nouveau il se courba ; il pressa son visage contre les genoux de Pierre, répétant :

— Tu as connu le Christ, seigneur, tu l'as connu ! Lui l'exaucera ! Prie pour elle !

L'Apôtre baissa les paupières, et se mit à prier avec ardeur.

A la lueur des éclairs qui traversaient le ciel de temps à autre, Vinicius contemplait les lèvres de Pierre, attentif à la sentence de vie ou de mort. Dans le silence, des cailles carcaillaient leurs appels par la vigne et l'on entendait gronder le bruit sourd des moulins de la Voie Salaria.

— Vinicius, dit l'Apôtre, as-tu la foi ?

— Seigneur, serais-je venu ici ?

— Alors, aie foi jusqu'au bout, car la foi déplace les montagnes. Et si même tu voyais cette fillette sous le glaive du bourreau ou dans la gueule du lion, aie foi encore, car le Christ peut la sauver. Aie foi et implore-le, et je vais l'implorer avec toi !

Puis, levant son visage vers le ciel et d'une voix haute :

— Christ de miséricorde, jette un regard sur ce cœur douloureux et console-le ! Christ de miséricorde, toi qui priais ton père de détourner de toi le calice d'amertume, détourne-le des lèvres de ton serviteur ! Amen !

Et Vinicius, les mains vers les étoiles, gémissait :

—Christ, je suis tien : prends-moi à sa place !

A l'orient, le ciel commençait à pâlir.

CHAPITRE XIII

Après avoir quitté l'Apôtre, Vinicius retourna à la Prison Mamertine.

Là, les prétoriens qui se relayaient le connaissaient tous déjà, et d'ordinaire le laissaient entrer sans nulle difficulté. Mais cette fois les rangs ne s'ouvrirent point devant lui ; et un centurion s'approcha :

— Pardonne-moi, noble tribun, aujourd'hui, nous avons l'ordre de ne laisser passer personne.

— L'ordre ? répéta Vinicius, devenu pâle.

Le soldat le regarda d'un air de compassion et dit :

— Oui, de César, seigneur. Il y a beaucoup de malades dans la prison, et peut-être craint-on que les visiteurs ne propagent l'épidémie en ville.

— Mais n'as-tu pas dit que l'ordre concernait cette journée seulement ?

— On nous relève à midi.

Vinicius se tut et se découvrit, car il lui semblait que le pileolus qu'il avait sur la tête l'étreignait ainsi qu'une gaine de plomb. Mais le soldat se rapprocha et lui dit à voix basse :

— Sois sans crainte, seigneur. Les gardiens et Ursus sont auprès d'elle.

Disant, il se pencha et, de son long glaive gaulois, dessina rapidement sur un bloc de pierre la forme d'un poisson.

Vinicius lui lança un regard scrutateur :

— ... Et tu es prétorien ?...

— Jusqu'au jour où je serai là, — et le soldat désignait la prison.

— Moi aussi, j'adore le Christ !

— Que Son nom soit béni ! Oui, seigneur, je sais... Je ne puis te laisser entrer ; mais, si tu me donnes une lettre, je l'enverrai à destination par les gardiens.

— Je te remercie, frère.

Il serra la main du soldat et le quitta. Le soleil baignait le mur de la prison, et avec la matinale clarté l'âme de Vinicius commençait à renaître à la confiance ; ce soldat chrétien témoignait pour lui de la puissance du Christ. Il s'arrêta et contempla les nuages rosés qui planaient au-dessus du Capitole et du temple de Jupiter Stator :

— Je ne l'ai pas vue aujourd'hui, Seigneur, mais j'ai foi en Ta miséricorde.

A son retour, il trouva Pétrone, lequel, fidèle à son habitude de *faire de la nuit le jour*, venait de rentrer, mais avait déjà eu le temps de prendre un bain et de se faire frotter d'huile avant de se coucher.

— J'ai des nouvelles, dit-il au jeune homme. J'ai été aujourd'hui chez Tullius Sénécion, qui recevait aussi César. Je ne sais comment l'Augusta a eu la malencontreuse idée d'amener avec elle le petit Rufius, — peut-être pour qu'il touchât le cœur de César par sa beauté. Par malheur, l'enfant, pris de sommeil, s'est endormi au cours de la lecture, comme jadis Vespasien. Furieux, Ahénobarbe lui a lancé un cratère à la tête et l'a dangereusement blessé. Poppée s'est évanouie, et tous ont entendu César qui disait : « J'en ai assez, de cet

avorton, » — ce qui équivaut, tu le sais, à un arrêt de mort.

— La Justice de Dieu est suspendue sur l'Augusta, dit Vinicius. Mais pourquoi me racontes-tu cela ?

— Je te le raconte, parce que, occupée de son propre malheur, elle abandonnera peut-être sa vengeance contre vous et se laissera plus facilement fléchir. Je la verrai ce soir et lui parlerai.

— Merci, Pétrone, tu m'apportes une bonne nouvelle.

— Toi, prends un bain et repose-toi. Tes lèvres sont bleuâtres et tu n'es plus que l'ombre de toi-même.

Vinicius demanda :

— N'a-t-on pas parlé de la date des premiers jeux matutinaux ?

— Ce sera dans dix jours. Mais on puisera d'abord dans les autres prisons. Tout n'est point désespéré.

Il disait là une chose à laquelle il ne croyait pas lui-même, car du moment que Néron avait répondu à la prière d'Aliturus par une belle phrase où il se comparait à Brutus, Lygie était perdue sans espoir. Il avait aussi passé sous silence, par pitié pour Vinicius, ce qu'il venait d'entendre chez Sénécion : César et Tigellin avaient décidé de choisir pour leur plaisir personnel et pour celui de leurs amis les plus belles vierges chrétiennes, et de livrer le reste, le jour même des jeux, aux prétoriens et aux bestiaires.

Sachant qu'en aucun cas Vinicius ne survivrait à Lygie, il se complaisait à raffermir l'espoir du jeune tribun, par compassion et aussi par raffinement d'esthète : Vinicius, s'il devait mourir, mourrait beau, et non avec un visage noir d'insomnies.

— Je dirai aujourd'hui à l'Augusta à peu près ceci : Sauve Lygie pour Vinicius, et moi, je sauverai Rufius pour toi. Et je vais y penser vraiment. Avec Barbe-

d'Airain, un mot dit à propos peut sauver ou perdre quelqu'un. Dans tous les cas, nous gagnerons du temps.

— Merci, répéta Vinicius.

— La meilleure façon de me remercier, c'est de prendre quelque nourriture et de te reposer. Par Athéné! Odysseus, aux moments les plus difficiles, n'oubliait pas de manger et de dormir. Tu as sans doute passé toute la nuit à la prison?

— Non, répondit Vinicius. J'ai voulu y aller ce matin, mais ils ont ordre de ne laisser entrer personne. Tâche donc d'apprendre si l'ordre est valable pour aujourd'hui seulement, ou bien jusqu'au jour des jeux?

— Je m'en informerai cette nuit. Et maintenant, je vais me coucher, dût Hélios en descendre, de dépit, dans les régions cimmériennes. Et je te conseille de suivre mon exemple.

Ils se séparèrent; mais Vinicius passa dans la bibliothèque et écrivit à Lygie.

Il porta lui-même sa lettre au centurion chrétien. Celui-ci entra dans la prison. Bientôt il reparaissait devant Vinicius.

— Lygie, lui dit-il, te salue. Quant à sa réponse, je te l'apporterai aujourd'hui même.

Vinicius ne voulait pas rentrer au logis. Il s'assit sur une borne pour attendre la lettre. Le soleil était déjà monté très haut dans le ciel, et, par le Clivus Argentarius, le Forum s'emplissait. Les colporteurs énumériaient leurs marchandises; les diseurs de bonne aventure faisaient des offres de service aux passants; les citoyens s'acheminaient gravement vers les rostres pour écouter les orateurs d'occasion ou pour se communiquer les dernières nouvelles. A mesure qu'augmentait la chaleur, des foules plus nombreuses de fainéants cherchaient un abri sous le péristyle des temples. Des

pigeons en nuées opposaient leur blancheur à l'azur.

Lumière, vacarme, chaleur, fatigue, — les paupières de Vinicius commencèrent à papilloter. Les exclamations monotones de gamins jouant à côté de lui à la mora, et le pas cadencé des soldats le berçaient. Plusieurs fois encore il leva la tête et dirigea ses regards vers la prison, puis, s'appuyant contre une arête du rocher, il poussa un soupir, comme un enfant qui s'endort après avoir longtemps pleuré, — et s'assoupit.

Bientôt les visions l'assaillirent. Il lui semblait qu'il portait dans ses bras Lygie, la nuit, à travers une vigne inconnue; devant eux marchait Pomponia Græcina, une lanterne à la main. Une voix semblable à la voix de Pétrone lui criait de loin : « Retourne, » mais lui, sans faire attention à cette voix, suivait Pomponia jusqu'à une hutte. Sur le pas de cette hutte se tenait l'Apôtre Pierre. Alors lui, Vinicius, montrait Lygie et disait : « Nous venons du cirque, seigneur, mais nous ne parvenons pas à l'éveiller. Éveille-la. » Mais Pierre répondait : « Christ lui-même viendra la réveiller. »

Puis, les images devinrent confuses : il voyait en songe Néron, et Poppée qui portait dans ses bras le petit Rufius au front ensanglanté, et Tigellin qui éparpillait de la cendre sur les tables couvertes de mets délicats, et Vitellius qui dévorait les mets, et une foule d'autres augustans assis autour d'un festin. Lui-même était aux côtés de Lygie, mais entre les tables se promenaient des lions avec des barbes fauves d'où s'égouttait le sang. Lygie le priait de la faire sortir, mais il gisait d'une torpeur si affreuse qu'il ne pouvait faire un geste. Puis, ses visions devinrent plus chaotiques encore, et enfin tout s'effondra dans le noir.

Il fut éveillé de son profond engourdissement par l'ardeur du soleil et par des cris qui s'élevèrent soudain

près de l'endroit où il était assis. Vinicius se frotta les yeux : la rue était grouillante ; deux coureurs à tunique jaune écartaient en criant la foule avec leurs joncs, pour faire place à une splendide litière que portaient quatre gigantesques esclaves égyptiens.

Dans la litière était un homme habillé de blanc, dont on ne pouvait discerner la figure, car il avait les yeux sur un rouleau de papyrus et semblait lire quelque chose avec attention.

— Place pour le noble augustan ! criaient les coureurs.

Mais la rue était tellement obstruée, que la litière fut forcée de s'arrêter un moment. Alors l'augustan laissa choir avec impatience son rouleau et pencha la tête :

— Chassez-moi ces vauriens ! Et plus vite !

Soudain, il aperçut Vinicius et leva promptement le rouleau à la hauteur de ses yeux.

Vinicius passa la main sur son front, pensant rêver encore.

Dans la litière était assis Chilon.

Les coureurs avaient déblayé le chemin, et les Égyptiens allaient reprendre leur course, quand le jeune tribun, qui en un clin d'œil venait de saisir une foule de choses hier encore incompréhensibles pour lui, s'approcha de la litière.

— Salut à toi, Chilon ! dit-il.

— Jeune homme, répliqua le Grec avec dignité et orgueil en s'efforçant de donner à son visage une expression de calme qui n'était point en son âme, jeune homme, je te salue, mais ne me retiens pas, car j'ai hâte d'aller chez mon ami, le noble Tigellin.

Vinicius s'appuya au rebord de la litière, se pencha vers Chilon, et le regardant droit dans les yeux, dit d'une voix étouffée :

— Tu as vendu Lygie.

— Colosse de Memnon ! cria l'autre avec terreur.

Mais dans les yeux de Vinicius il n'y avait point de menace, et la peur du vieux Grec disparut immédiatement. Il songea qu'il était sous la protection de Tigellin et de César lui-même, c'est-à-dire de deux puissances devant quoi tout tremblait, qu'il était entouré d'esclaves athlétiques, et que Vinicius était là, sans armes, le visage émacié et le corps courbé par l'angoisse.

A cette pensée, il recouvra son insolence. Il fixa sur Vinicius ses yeux cerclés de sang et chuchota en réponse :

— Mais toi, quand je mourais de faim, tu m'as fait fouetter.

Un instant, ils furent silencieux ; puis la voix étouffée de Vinicius proféra :

— J'ai été injuste, Chilon...

Le Grec leva la tête et, faisant claquer ses doigts en signe de dénigrement, répliqua très haut, afin que tout le monde entendît :

— Ami, si tu as quelque chose à me demander, viens à ma maison de l'Esquilin dans la matinée ; car c'est alors qu'après mon bain je reçois mes invités et mes clients.

Il fit un signe et les Égyptiens enlevèrent la litière, tandis que les coureurs criaient en faisant tournoyer leurs joncs :

— Place pour la litière du noble Chilon Chilonidès ! Place ! Place !

CHAPITRE XIV

Lygie, en une longue lettre écrite à la hâte, disait pour jamais adieu à Vinicius. Elle savait que plus personne n'avait le droit de venir à la prison, et qu'elle ne verrait Vinicius que quand elle serait dans l'arène. Et elle le priait d'assister aux jeux, car elle voulait le voir encore une fois dans sa vie.

« Que le Christ, écrivait-elle, me délivre maintenant ou à ma mort, n'importe : il m'a promise à toi par la bouche de l'Apôtre ; donc je suis tienne. » Et elle l'adjurait de ne la point regretter, de ne point se laisser abattre par la douleur. La mort ne brisait point les liens de la foi jurée. Avec la confiance d'un enfant, elle assurait Vinicius qu'immédiatement après le supplice de l'arène, elle dirait au Christ que son fiancé Marcus était resté à Rome, et qu'il la regrettait de tout son cœur. Et elle pensait que peut-être le Christ permettrait à son âme de revenir auprès de lui, un moment, pour lui montrer qu'elle était vivante, qu'elle ne se souvenait pas du supplice et qu'elle était heureuse.

Toute la lettre respirait le bonheur et l'espoir. Elle ne renfermait qu'un seul désir concernant les choses d'ici-bas : Lygie demandait que Vinicius enlevât son

corps du spoliaire et l'enterrât comme sa femme dans la tombe où lui-même devait reposer un jour.

Lui, lisait cette lettre, l'âme déchirée; mais il lui semblait impossible que Lygie pût périr sous la dent des bêtes féroces, que le Christ n'eût point pitié d'elle.

Rentré chez lui, il répondit qu'il viendrait tous les jours sous les murs du tulianum pour attendre l'instant où le Christ en ferait crouler les murs. Il l'adjura de croire que Christ pouvait encore la sauver dans le cirque même. Le grand Apôtre implorait Dieu à cet effet, et l'heure de la délivrance était proche!

Le centurion converti devait lui porter cette lettre le lendemain.

Le lendemain, quand Vinicius vint à la prison, le centurion quitta les rangs et s'avança vers lui :

— Écoute-moi, seigneur. Le Christ, qui t'a éprouvé, vient de te montrer sa faveur. Cette nuit sont venus les affranchis de César et du préfet choisir pour le plaisir de leurs maîtres des vierges chrétiennes; ils se sont enquis de ta fiancée, mais le Seigneur lui a envoyé la fièvre qui fait mourir les prisonniers du tulianum, et ils ne l'ont point prise. Hier soir déjà, elle n'avait plus sa connaissance. Que le nom du Sauveur soit béni; cette maladie, qui l'a sauvée de l'outrage, peut aussi la sauver de la mort.

Vinicius s'appuya d'une main sur l'épaulière du soldat afin de ne pas tomber; celui-ci continua :

— Rends grâce à la miséricorde du Seigneur. Ils avaient saisi Linus et l'avaient mis à la question, mais, voyant qu'il agonisait, ils l'ont rendu. Peut-être, elle, te la rendront-ils aussi maintenant. Et le Christ lui accordera la santé.

— Tu as raison, centurion. Christ, qui l'a sauvée de la honte, la sauvera de la mort, dit-il d'une voix douce.

Et, après être resté jusqu'au soir sous les murs de la

prison, il rentra chez lui et dit à ses gens d'aller chercher Linus et de le porter dans une de ses villas suburbaines.

Pétrone, de son côté, avait décidé d'agir encore. Il avait déjà vu l'Augusta, il se rendit une seconde fois auprès d'elle. Il la trouva au chevet du petit Rufius. L'enfant délirait, le crâne fracassé. Uniquement occupée de sa douleur, elle ne voulait même pas entendre parler de Lygie et de Vinicius. Mais Pétrone la terrifia.

— Tu as offensé une divinité nouvelle et inconnue. Toi, Augusta, tu vénères, paraît-il, le Jéhovah des Hébreux ; mais les chrétiens prétendent que le Christ est son fils ; demande-toi si tu n'es pas poursuivie par le courroux du père. N'est-ce point leur vengeance qui t'a atteinte et la vie de Rufius ne dépend-elle pas de tes actes à venir ?

— Que veux-tu que je fasse ?

— Apaise les divinités irritées.

— Comment ?

— Lygie est malade. Use de ton influence auprès de César et de Tigellin, afin qu'on la rende à Vinicius.

— Crois-tu donc que je le puisse ? demanda-t-elle, désespérée.

— Alors, tu peux autre chose. Si Lygie guérit, elle doit aller à la mort. Va au temple de Vesta et exige que la Virgo Magna se trouve par hasard aux abords du tulianum au moment où l'on fera sortir les prisonniers pour les mener à la mort. Qu'elle ordonne de mettre cette fille en liberté. La Grande vestale ne peut pas te le refuser.

— Mais si Lygie meurt de la fièvre ?

— Les chrétiens assurent que le Christ est vindicatif, mais juste : peut-être l'apaiseras-tu par la seule intention.

— Qu'il me donne un signe qu'il sauvera Rufius.

Pétrone haussa les épaules.

— Je ne viens pas en qualité d'ambassadeur du Christ, divine! Je viens simplement te dire ceci : sois en bons termes avec tous les dieux, — les romains et les étrangers.

— J'irai, dit Poppée d'une voix brisée.

Pétrone respira.

— Enfin, me voilà arrivé à quelque chose, songea-t-il; et en rentrant il dit à Vinicius :

— Demande à ton Dieu que Lygie ne meure pas en prison, car, si elle vit, la Grande vestale la délivrera. L'Augusta elle-même va le lui demander.

Vinicius le regarda avec des yeux brillants de fièvre et répondit :

— Christ la délivrera.

Poppée, qui, pour sauver Rufius, était prête à offrir des hécatombes à tous les dieux de l'univers, se rendit le même soir chez les vestales, au Forum, confiant la garde de l'enfant à la fidèle Sylvie, son ancienne nourrice à elle.

Mais au Palatin le sort de l'enfant avait été résolu déjà. A peine la litière de l'impératrice eut-elle dépassé la grande porte, que deux affranchis de César entrèrent dans la pièce où était couché le petit Rufius : l'un d'eux se jeta sur la vieille Sylvie et la bâillonna ; l'autre, la frappant d'un petit sphinx de bronze, l'étourdit sur le coup.

L'enfant ne se rendait pas compte de ce qui se passait, et leur souriait en fermant à demi ses jolis yeux, comme essayant de les reconnaître. Enlevant la ceinture de la nourrice, ils la lui enroulèrent autour du cou et serrèrent. Le petit cria « maman » et expira sans difficulté.

Alors, ils l'enveloppèrent dans une étoffe et galopèrent vers Ostie, où ils jetèrent le corps dans la mer.

Poppée, ne trouvant point la Grande vierge, qui était allée chez Vatinius avec les autres vestales, rentra au Palatin. Au spectacle du berceau vide et du cadavre déjà froid de Sylvie, elle s'évanouit. Revenue à elle, elle se mit à crier, et ses cris sauvages retentirent pendant toute la nuit et la journée du lendemain.

Mais le troisième jour César lui ordonna de venir à un festin : elle vêtit la tunique améthyste et s'y rendit. Et elle resta assise avec un visage de pierre, blonde et muette, merveilleuse et sinistre, — comme un ange de mort.

CHAPITRE XV

Avant que les Flaviens eussent édifié le Colisée, la plupart des amphithéâtres romains étaient construits en bois. Aussi avaient-ils presque tous flambé au cours du dernier incendie. Pour donner les jeux promis au peuple, Néron fit élever plusieurs cirques, dont un gigantesque, pour lequel on avait fait venir des versants de l'Atlas de formidables troncs d'arbres. Des milliers d'artisans travaillaient jour et nuit à cette construction dont les célèbres architectes Severus et Celer avaient dressé les plans ; on bâtissait et décorait sans relâche. Le peuple disait merveilles des appuis incrustés de bronze, d'ambre, d'ivoire, de nacre et d'écaille.

Des canaux remplis de l'eau glacée des montagnes devaient longer les sièges et maintenir par tout l'édifice une fraîcheur agréable. Un immense velarium pourpre garantissait du soleil. Entre les rangées de sièges, on avait disposé des cassolettes pour les aromes d'Arabie. Un dispositif ingénieux permettait de faire pleuvoir sur les spectateurs une rosée de safran et de verveine.

Le jour où devaient commencer les jeux matutinaux, des multitudes de badauds attendaient dès l'aurore l'ouverture des portes, écoutant avec une joie profonde le rugissement des lions, le râle enroué des panthères et le

hurlement des chiens. Les bêtes n'avaient point mangé depuis deux jours; l'on faisait passer devant leurs cages des quartiers de viande saignante afin de surexciter en elles la fureur et la faim. Par moments, les cris des fauves éclataient en une tempête si effroyable, que les gens qui se tenaient devant le cirque ne s'entendaient plus parler.

Dès le lever du jour s'élevèrent dans l'enceinte même du cirque des hymnes sonores et calmes ; on écoutait avec stupéfaction, en répétant : « Les chrétiens, les chrétiens ! » En effet, ils avaient été transférés à l'amphithéâtre en grandes masses, pendant la nuit, et pris non point dans une seule prison, comme d'abord on voulait faire, mais réquisitionnés dans chacune d'elles. Les voix d'hommes, de femmes et d'enfants qui chantaient l'hymne matinale étaient très nombreuses, et les connaisseurs prétendaient que les bêtes se fatigueraient, se rassasieraient et seraient incapables de mettre tout ce monde en pièces. D'autres assuraient qu'un trop grand nombre de victimes paraissant à la fois dans l'arène éparpillait l'attention et ne permettait point de jouir convenablement du spectacle. A mesure qu'approchait le moment où allaient être ouverts les vomitoires, le peuple s'animait, devenait joyeux et discutait des choses du cirque. Des partis se formaient, qui prônaient la plus grande habileté des lions ou bien des tigres dans l'art de déchirer les hommes. Çà et là, on concluait des paris. On dissertait sur les gladiateurs qui devaient précéder les chrétiens dans l'arène, et, tandis que les uns prenaient parti pour les Samnites ou les Gaulois, les autres soutenaient la chance des mirmillons, des Thraces ou des rétiaires. De grand matin, des détachements de gladiateurs, conduits par leurs maîtres, les lanistes, commencèrent d'affluer à l'amphithéâtre.

Ne voulant point se fatiguer avant l'heure, ils s'avançaient sans armes, souvent même complètement nus, couronnés de fleurs, et des rameaux verts à la main, jeunes, beaux dans la matinale lumière, pleins de vie. Leurs corps, resplendissants d'huile, formidables, et tels que des blocs de granit, ravissaient d'aise le peuple, grand admirateur des formes. Leurs noms étaient connus de la foule : « Salut, Furnius! salut, Leo! salut, Maxime! salut, Diomède ! » Les jeunes filles levaient sur eux des yeux d'amour. Eux choisissaient les plus belles et, comme si nul souci n'eût pesé sur leurs têtes, leur adressaient des plaisanteries, leur envoyaient des baisers, ou bien disaient : « Prends-moi, avant que la mort me prenne ! » Puis ils disparaissaient derrière les portes d'où plus d'un ne devait pas ressortir.

A chaque instant, des aspects nouveaux sollicitaient l'attention de la foule. Derrière les gladiateurs s'avançaient les mastigophores, dont la mission était de fouetter et d'exciter les adversaires. Ensuite passèrent des mulets traînant vers le spoliaire des files de chariots où s'échafaudaient des cercueils. Le peuple se réjouissait à cette vue, concluant du nombre des cercueils à l'énormité du spectacle. Puis, venaient costumés tous de façon à réprésenter Charon ou Mercure, les hommes qui achevaient les blessés ; puis ceux qui veillaient à l'ordre dans l'enceinte même du cirque et désignaient les sièges ; puis les esclaves qui devaient servir les mets et les rafraîchissements ; et enfin les prétoriens, que chaque empereur avait toujours à sa disposition dans l'amphithéâtre. On ouvrit les vomitoires, et le peuple s'engouffra. Mais la multitude était si grande, que, durant des heures, elle coula, intarissable. Les rugissements des bêtes, qui flairaient les exhalaisons humaines, s'étaient accrus encore à

l'ouverture des portes, le peuple, en prenant place à l'intérieur du cirque, grondait comme les flots dans la tourmente.

Enfin arriva le préfet de Rome avec ses vigiles, puis les litières des sénateurs, des consuls, des préteurs, des édiles, des fonctionnaires du palais, des chefs de la garde prétorienne, des patriciens et des femmes élégantes.

Les dorures des litières, les vêtements blancs et bariolés, les pendants d'oreille, les bijoux, les plumes, les haches des licteurs, tout cela resplendissait et miroitait dans les rayons du soleil.

Du cirque parvenaient les acclamations du peuple saluant les grands dignitaires. De temps en temps apparaissaient encore de petites compagnies de prétoriens. Les prêtres des différents sanctuaires vinrent un peu plus tard ; derrière eux se faisaient porter les vierges sacrées de Vesta, précédées de licteurs. Pour commencer le spectacle, on n'attendait plus que César. Et Néron, ne voulant pas abuser de la patience du peuple et désireux de gagner ses bonnes grâces en faisant diligence, apparut bientôt en compagnie de Poppée et des augustans, parmi lesquels, dans la même litière, Pétrone et Vinicius.

Les gardiens et toute la valetaille de l'amphithéâtre étaient aux gages de Vinicius, et il avait été convenu que les bestiaires cacheraient Lygie dans un recoin obscur des cunicules jusqu'à nuit close, et la livreraient ensuite à un fermier du tribun, qui partirait immédiatement avec elle pour les Monts Albains. Pétrone, à qui on avait confié le secret, conseilla à Vinicius de se rendre ouvertement à l'amphithéâtre avec lui, de s'échapper ensuite, à la faveur de la cohue : il descendrait en hâte dans les caveaux où, pour éviter une erreur possible, il désignerait lui-même Lygie aux gardiens.

Les gardiens le firent passer par une petite porte de service et l'un d'eux, nommé Syrus, le conduisit immédiatement auprès des chrétiens. Chemin faisant :

— Seigneur, je ne sais pas si tu trouveras qui tu cherches. Nous nous sommes enquis d'une jeune fille du nom de Lygie, mais personne ne nous a répondu. Toutefois, il est possible qu'on se défie de nous.

Disant, Syrus ouvrit une porte. Ils entrèrent dans une immense salle basse, très obscure, car la lumière n'y avait accès qu'à travers les ouvertures grillées qui la séparaient de l'arène. D'abord, Vinicius ne put rien discerner ; il n'entendit que le murmure confus des voix dans la salle même, et les clameurs du peuple qui venaient de l'amphithéâtre. Après un moment, ses yeux, habitués à l'obscurité, virent des groupes d'êtres bizarres, semblables à des loups ou à des ours. C'étaient les chrétiens, que l'on avait cousus dans des peaux de bêtes. Les uns étaient debout, les autres priaient à genoux. Çà et là, de longs cheveux épandus sur la fourrure révélaient que la victime était une femme. Des mères, pareilles à des louves, portaient dans leurs bras des enfants velus. Mais sous les fourrures se voyaient des visages clairs, et, dans l'ombre, les yeux rayonnaient de joie fiévreuse. On sentait que la plupart de ces gens étaient possédés d'une même pensée qui les rendait insensibles à tout ce qui pouvait leur advenir. Certains, questionnés par Vinicius au sujet de Lygie, ne répondaient pas et le regardaient avec des yeux de dormeurs soudain réveillés. D'autres lui souriaient, un doigt sur leurs lèvres, ou bien lui désignaient les barreaux à travers lesquels fusaient des gerbes de clarté. Seuls, des enfants pleuraient, effrayés par le vacarme des bêtes, et par l'aspect animal de leurs parents.

Vinicius marchait à côté de Syrus, regardait les

visages, cherchait, questionnait ; parfois il buttait sur les corps de ceux qui s'étaient évanouis dans l'atmosphère étouffante. Soudain, il s'arrêta, car il avait cru entendre le son d'une voix familière. Il revint sur ses pas et, traversant la foule, s'approcha de celui qui parlait. Un flot de lumière tomba sur la tête de l'homme ; dans la clarté, Vinicius reconnut, sous la peau d'un loup, le visage émacié et implacable de Crispus.

— Faites pénitence pour vos péchés, disait Crispus, car l'instant est proche. En vérité, je vous le dis : celui qui se figure que son martyre lui vaudra le rachat de ses fautes, celui-là commet un nouveau péché et sera précipité dans le feu éternel. Chaque péché par vous commis renouvelait le supplice du Seigneur ! Comment osez-vous croire que le supplice qui vous attend puisse être égal à celui qu'a enduré le Rédempteur ? Les justes et les pécheurs mourront aujourd'hui d'une même mort, mais le Seigneur reconnaîtra les siens. Malheur à vous, car les dents des lions déchireront vos corps, mais ne déchireront point vos péchés, ni votre compte avec Dieu ! Le Seigneur a montré assez de mansuétude en se laissant clouer sur la croix ; désormais vous ne trouverez plus en lui que le Juge. Ainsi, vous qui pensiez, par votre supplice, effacer vos péchés, vous blasphémiez la justice de Dieu, et vous serez précipités plus profondément. Voici que vous allez voir face à face le Juge effroyable, devant qui les vertueux pourront à peine trouver grâce. Faites pénitence, car l'enfer vous guette.

Vinicius se sentit frissonner. Lui qui avait mis tout son espoir dans la miséricorde du Christ, venait d'entendre que la mort même sur l'arène ne suffisait pas pour mériter la miséricorde. Lumineuse et rapide comme un éclair, passa dans son esprit la pensée que l'Apôtre Pierre eût

parlé autrement à ceux qui allaient mourir. Mais les menaces terrifiantes du fanatique Crispus, et cette salle obscure, et l'imminence du supplice, et la multitude des victimes déjà vêtues pour la mort, tout cela emplissait son cœur d'épouvante. Toutes ces choses ensemble lui parurent effroyables et mille fois plus atroces que les plus sanglantes batailles auxquelles il avait pris part. Se souvenant qu'à tout instant on pouvait ouvrir les grilles, il se mit à appeler à voix haute Lygie et Ursus, dans l'espoir qu'à défaut d'eux quelqu'un qui le connût lui répondrait.

En effet, un homme, habillé d'une peau d'ours, le tira par la toge et dit :

— Seigneur, ils sont restés dans la prison. On m'a fait sortir le dernier, et je l'ai vue malade sur sa couche.

— Qui es-tu ? demanda Vinicius.

— Le carrier, dans la hutte de qui l'Apôtre Pierre t'a baptisé, seigneur. On m'a emprisonné il y a trois jours, et je mourrai aujourd'hui.

Vinicius respira.

— Te souviens-tu, seigneur, continua le carrier... c'est moi qui t'ai conduit dans la vigne de Cornelius, où l'Apôtre prêchait sous un hangar.

— Je m'en souviens.

— Je l'ai vu ensuite, la veille du jour où l'on m'a emprisonné. Il m'a donné sa bénédiction et m'a dit qu'il viendrait à l'amphithéâtre bénir les suppliciés. Je voudrais le voir au moment de ma mort, et voir le signe de la croix. Alors, il me sera plus facile de mourir. Si tu sais où il se trouve, seigneur, dis-le-moi.

Vinicius baissa la voix et répondit :

— Il est parmi les gens de Pétrone, déguisé en esclave. Je ne sais pas où on les a mis, mais, en prenant place, je les chercherai. Regarde de mon côté, quand

vous entrerez sur l'arène : je me lèverai et je tournerai la tête vers eux. Tu pourras le retrouver des yeux.

— Merci, seigneur, que la paix soit avec toi !

— Que le Sauveur te soit miséricordieux.

— Amen.

Vinicius sortit du cunicule et se rendit à l'amphithéâtre, où il prit place à côté de Pétrone, parmi les augustans.

— Elle est là ? demanda Pétrone.

— Non. Elle est restée dans la prison.

— Écoute ce qui m'est encore venu à l'idée ; mais, en écoutant, regarde, par exemple, du côté de Nigidia, pour que l'on croie que nous parlons de sa coiffure... Tigellin et Chilon nous observent... Fais mettre Lygie dans un cercueil, la nuit, et qu'ils l'enlèvent de la prison comme si elle était morte. Tu te doutes du reste.

— Oui, répondit Vinicius.

Leur conversation fut interrompue par Tullius Sénécion qui se pencha vers eux :

— Vous ne savez pas si l'on donnera des armes aux chrétiens ?

— Nous n'en savons rien, répondit Pétrone.

— Je préférerais qu'on leur en donnât, continua l'autre. Sinon, l'arène ressemble trop tôt à un étal de boucher. Mais quel splendide amphithéâtre !

Le coup d'œil était, en effet, magnifique. Les gradins inférieurs semblaient couverts de neige, tant était compact le blanc fourmillement des toges. Sur le podium doré était assis César, un collier de diamants au cou, une couronne d'or sur la tête ; à côté de lui, l'Augusta, belle et sinistre. Non loin de César avaient pris place les vestales, les grands dignitaires, les sénateurs aux manteaux brodés, les chefs militaires aux armures scintillantes, tout ce qu'il y avait dans Rome de puissant e

de magnifique. Aux rangs suivants, les chevaliers. Plus haut, dans tout le pourtour, une mer sombre de têtes humaines, au-dessus desquelles se dressaient des mâts reliés par des guirlandes de roses, de lis, de liserons, de lierre et de pampres. Le peuple causait à voix haute, s'interpellait, chantait, éclatait, à quelque saillie spirituelle, en rires répercutés de gradin en gradin, et trépignait pour hâter le spectacle.

Les trépignements devinrent semblables au grondement du tonnerre et ne s'arrêtèrent plus. Alors le préfet de la Ville, qui avait déjà fait le tour de l'arène en un superbe cortège, donna avec son mouchoir un signal, auquel tout l'amphithéâtre répondit d'un : « Aaa » poussé à l'unisson par des milliers de poitrines.

Le spectacle s'ouvrait d'ordinaire par des chasses au fauve, où excellaient divers barbares du Nord et du Midi. Mais cette fois on commença par les andabates, — des gladiateurs coiffés de casques sans ouvertures pour les yeux, et qui allaient se battre à l'aveuglette.

Une douzaine de ces andabates parurent en même temps sur l'arène et se mirent à frapper de leurs glaives dans le vide, tandis que les mastigophores les poussaient les uns vers les autres au moyen de fourches démesurées. Le public élégant contemplait avec calme ce spectacle essentiellement méprisable. Mais le peuple s'amusait des mouvements maladroits des gladiateurs ; quand il leur arrivait de se rencontrer dos à dos, des rires bruyants éclataient ; on criait « à droite ! », « à gauche ! », « tout droit ! » — les trompant souvent à dessein. Pourtant quelques hommes s'étaient déjà couplés et la lutte commençait à devenir sanglante. Les plus acharnés parmi les adversaires jetaient leurs boucliers, et, soudant dans une étreinte leurs mains gauches, combattaient à mort de leurs mains droites. Ceux qui tombaient levaient les doigts

pour implorer la pitié ; mais, au commencement du spectacle, le peuple exigeait d'ordinaire la mort des blessés, surtout quand il s'agissait des andabates, qui, ayant le visage entièrement couvert, restaient pour les spectateurs des inconnus. Peu à peu, le nombre des combattants diminuait ; enfin il n'en resta que deux ; on les poussa l'un vers l'autre ; ils se rencontrèrent, tombèrent sur le sable, et, mutuellement, se lardèrent à mort. Alors, les valets enlevèrent les cadavres, tandis que des éphèbes ratissaient l'arène pour couvrir les traces sanglantes, et éparpillaient sur le sable des feuilles de safran.

Maintenant, c'était un combat plus grave, qui excitait l'intérêt des gens élégants, et non plus seulement de la plèbe, — combat au cours duquel les jeunes patriciens faisaient souvent des paris énormes et perdaient jusqu'à leur dernier sesterce. Immédiatement, des tablettes circulèrent de main en main, où l'on inscrivait les noms des favoris et l'enjeu que chacun risquait sur l'homme de son choix. Les vétérans, champions ayant déjà paru sur l'arène et remporté des victoires, avaient le plus grand nombre de partisans ; mais certains joueurs hasardaient aussi de grosses sommes sur des gladiateurs nouveaux et absolument inconnus, espérant des profits énormes. César lui-même pariait, et, avec lui, pariaient les prêtres, les vestales, les sénateurs, les chevaliers et le peuple. Souvent, les gens du commun, après avoir perdu tout leur argent, jouaient leur liberté.

Quand s'éleva la voix stridente des trompes, un silence lourd d'angoisse passa sur l'amphithéâtre. Des milliers d'yeux fixèrent l'huis énorme ; un homme s'en approcha, costumé en Charon, et, dans le silence universel, le heurta par trois fois d'un marteau, comme pour convoquer à la mort les hommes cachés derrière. Puis les deux vantaux s'ouvrirent lentement, découvrant

une gueule sombre, d'où bientôt les gladiateurs s'essaimèrent sur l'arène lumineuse.

Les thraces, les mirmillons, les samnites et les gaulois s'avançaient par groupes distincts de vingt-cinq, tous pesamment armés. Suivaient les rétiaires qui tenaient leur filet d'une main et leur trident de l'autre. Des applaudissements éclatèrent sur quelques bancs, et se changèrent bientôt en un immense et inextinguible feu roulant d'acclamations. Du haut en bas, c'étaient des visages enflammés, des mains claquantes, des bouches ouvertes d'où s'échappaient des clameurs. Les gladiateurs firent le tour de l'arène d'un pas égal et élastique, dans le miroitement des armes et des riches cuirasses, et s'arrêtèrent devant le podium impérial, hautains, calmes et splendides. Le son déchirant du cor fit taire les acclamations. Les combattants, alors, tendirent la main droite et, levant la tête et les yeux vers César, psalmodièrent d'une voix traînante :

Ave Cæsar imperator
Morituri te salutant !

Puis ils se dispersèrent en un clin d'œil et se placèrent séparément sur le pourtour de l'arène. Ils devaient s'attaquer par détachements entiers ; mais, d'abord, les plus fameux escrimeurs avaient droit à une série de combats singuliers, où la force, l'adresse et le courage des adversaires se manifestaient plus clairement. Du groupe des gaulois sortit alors Lanio, un champion très connu des assidus de l'amphithéâtre, et victorieux dans maintes rencontres. Avec son grand casque et la cuirasse qui encerclait son torse formidable, il semblait, dans la clarté baignant le sable de l'arène, un immense scarabée coruscant. A sa rencontre s'avançait le non moins fameux rétiaire Calendio.

Parmi les spectateurs, les paris circulèrent :

— Cinq cents sesterces sur le gaulois :

— Cinq cents sur Calendio !

— Par Hercule ! mille !

— Deux mille !

Le gaulois, après avoir atteint le centre de la lire, se mit à reculer, tenant le glaive en ligne, et baissant la tête pour observer attentivement son adversaire à travers les ouvertures de la visière, — cependant que Calendio, léger, sculptural et entièrement nu, à l'exception d'un pagne, évoluait autour de son massif adversaire, agitait avec grâce son filet, levait ou abaissait son trident et chantait la chanson habituelle :

Non te peto, piscem peto,
Quid me fugis, Galle ?

Ce n'est pas toi, c'est un poisson que je cherche,
Pourquoi me fuir, Gaulois ?

Mais le gaulois ne fuyait plus ; il s'arrêta et, sur place, se mit à virer insensiblement, afin de toujours avoir l'ennemi devant lui.

Son corps et sa tête monstrueuse avaient maintenant quelque chose de terrible. Les spectateurs comprenaient que cette lourde masse bardée d'airain se préparait à une attaque foudroyante et décisive.

Cependant le rétiaire se rapprochait ou s'éloignait de lui par bonds subits, faisant voleter sa triple fourche avec des mouvements si agiles que l'œil les pouvait à peine suivre. Plusieurs fois les dents de la fourche firent sonner le bouclier, mais le gaulois ne broncha pas, donnant ainsi une preuve de sa force gigantesque. Toute son attention semblait concentrée non point sur le trident, mais sur le filet, qui tournoyait au-dessus de sa tête comme un oiseau de mauvais augure. Le souffle

suspendu, l'assistance suivait l'admirable jeu des gladiateurs. Lanio choisit enfin son moment et fondit sur l'adversaire ; l'autre détala, avec une prestesse vertigineuse, sous le glaive et le bras tendus, et, se redressant, lança le filet.

Le gaulois fit volte-face, l'arrêta du bouclier, et tous deux bondirent en arrière. L'amphithéâtre clama : « Macte ! » On faisait de nouveaux paris. César lui-même, qui causait avec la vestale Rubria et ne prêtait qu'une médiocre attention au spectacle, tourna la tête vers l'arène.

Eux se remirent à combattre, — si habilement, avec une telle précision dans les gestes, que par instants il semblait que ce ne fût point là pour eux une question de vie ou de mort, mais une occasion de manifester leur adresse. Lanio, ayant esquivé deux fois encore le filet, commença de nouveau à reculer vers le pourtour de l'arène.

Mais alors ceux qui avaient parié contre lui, ne voulant point qu'il se reposât, lui crièrent : « En avant ! » Le gaulois obéit et attaqua. Le bras du rétiaire, soudain, fut inondé de sang et son filet retomba. Lanio se ramassa sur ses jarrets et bondit pour porter le coup terminal. Mais, au même instant, Calendio, qui avait feint de ne plus pouvoir conduire son filet, se pencha de côté, esquiva la pointe, glissa son trident entre les genoux de l'adversaire et l'amena sur le sable.

L'autre voulut se lever, mais, en un clin d'œil, il fut enlacé par le fatal réseau, où, à tout mouvement, ses pieds et ses mains s'empêtraient davantage. La morsure du trident le clouait au sol.

Il fit un effort suprême, s'arc-bouta sur son bras, se roidit, tenta de se dresser, — en vain. Encore, il leva vers sa tête une main défaillante d'où le glaive avait chu, et tomba à la renverse. Des dents de la fourche, Calendio lui chevilla la nuque à terre, et, s'appuyant des deux

mains sur le manche, se tourna vers la loge de César.

Le cirque entier était secoué de rugissements humains. Pour ceux qui avaient parié sur Calendio, il était, en ce moment, plus grand que César ; mais, par cela même, avait disparu de leurs cœurs toute animosité à l'égard de Lanio, qui, au prix de son sang, avait empli leurs bourses.

Les désirs du peuple étaient partagés. Sur tous les bancs se voyaient autant de signes de grâce que de signes de mort ; mais le rétiaire ne regardait que la loge de César et des vestales, et attendait leur décision.

Par malheur pour Lanio, Néron ne l'aimait pas : aux derniers jeux, avant l'incendie, il avait parié contre lui, et perdu une grosse somme au profit de Licinius. Il tendit donc la main hors du podium en baissant le pouce. Immédiatement, les vestales l'imitèrent. Alors Calendio mit un genou sur la poitrine du gaulois, tira un coutelas, et, entre-bâillant l'armure de l'adversaire à la hauteur de la nuque, lui planta, jusqu'à la garde, la lame triangulaire dans la gorge. Des voix s'élevèrent :

— Peractum est !

Lanio eut des secousses de bœuf qu'on égorge, laboura le sable de ses pieds, puis se roidit, — et resta inerte.

Mercure n'eut pas besoin de vérifier au fer chaud s'il vivait encore.

Vite, on l'enleva, et d'autres couples parurent, après lesquels, enfin, bouillonna le combat de détachements entiers. Le peuple y prenait part de l'âme, du cœur et des yeux ; il hurlait, rugissait, sifflait, battait des mains, riait, excitait les combattants, et délirait de joie. Sur l'arène, les gladiateurs, en deux groupes, luttaient avec un acharnement fauve : les thorax se heurtaient aux

thorax, les corps s'enchevêtraient en de mortelles étreintes, les membres formidables craquaient dans leurs jointures, les glaives se noyaient dans les poitrines et les ventres, les lèvres blêmies éjaculaient des torrents de sang. Quelques novices furent saisis, vers la fin, d'une épouvante si intense, que, s'arrachant du chaos, ils galopèrent en déroute; mais les mastigophores, de leurs fouets aux queues de plomb, les rechassèrent incontinent au fort de la mêlée. Le sable se tavelait. A tout instant, des corps nus et bardés d'airain venaient grossir les rangées, étendues comme des gerbes. Les vivants combattaient sur les cadavres, buttaient contre les armures, contre les boucliers, s'ensanglantaient les pieds aux glaives brisés, et s'écroulaient. Le peuple exultait, s'enivrait de cette orgie de mort, l'aspirait, en rassasiait ses yeux, en refoulait avec volupté les exhalaisons dans sa poitrine...

Enfin, les vaincus furent presque tous couchés morts ; seuls, quelques blessés s'agenouillèrent en chancelant au milieu de l'arène et tendirent vers les spectateurs des mains qui demandaient grâce. Aux vainqueurs on distribua des prix, des couronnes, des rameaux d'olivier. Puis, il y eut un moment de répit qui, par ordre du tout-puissant César, se changea en un festin. On alluma les brûle-parfums. Les vaporisateurs firent pleuvoir sur la foule une fine brouée de safran et de violette. On offrait des rafraîchissements, des viandes grillées, des gâteaux doux, des olives et des fruits. Le peuple dévorait, bavardait, et acclamait César afin de l'incliner à une générosité plus grande encore. Et, en effet, quand on eut fini de calmer la faim et la soif, des centaines d'esclaves parurent, portant des corbeilles pleines de cadeaux. Des éphèbes costumés en amours y plongeaient les deux mains, et éparpillaient des objets de toute sorte parmi

les bancs. Au moment de la distribution des billets de loterie, il y eut une bagarre : les spectateurs se poussaient, se renversaient, se piétinaient, appelaient au secours, escaladaient des rangées de gradins et s'empilaient en une presse épouvantable ; celui qui avait la chance d'un bon numéro pouvait gagner une maison avec un jardin, un esclave, un vêtement magnifique, ou bien une bête fauve extraordinaire qu'il vendrait ensuite pour les jeux de l'amphithéâtre. Aussi la bousculade était-elle souvent si grande que les prétoriens étaient forcés d'y mettre ordre ; et après chaque distribution, on emportait des gens avec jambes ou bras cassés, et même des cadavres.

Les gens riches ne prenaient point part à la course aux billets de loterie. Les augustans, cette fois-ci, se divertissaient au spectacle de Chilon et raillaient les inutiles efforts du Grec, désireux de prouver au public qu'il était, tout comme un autre, capable de regarder un combat et de voir couler le sang.

En vain l'infortuné fronçait les sourcils, en vain il se mordait les lèvres et serrait les poings jusqu'à s'enfoncer les ongles dans les paumes : son tempérament hellène, aussi bien que sa poltronnerie personnelle, ne supportaient point de pareils spectacles. Sa face avait blêmi, son front s'était emperlé de gouttes de sueur, et, les yeux enfoncés profondément, les dents claquantes, les lèvres bleuâtres, il s'était affaissé sur son siège avec des soubresauts spasmodiques.

La première partie du spectacle était terminée. On quittait les places pour aller dans les couloirs se dégourdir les jambes et causer.

— Eh bien, Grec ! la vue de la peau déchirée t'est donc si insupportable ? disait Vatinius à Chilon, en le tirant par la barbe.

Chilon montra, en un rictus, les deux dents jaunâtres qui lui restaient.

— Mon père n'était pas savetier, et ne m'a pas appris à la rapiécer, répliqua-t-il.

— Macte ! Habet ! crièrent quelques voix. Mais les autres continuaient à railler :

— Ce n'est pas sa faute s'il a pour cœur un fromage ! s'écria Sénécion.

— Ce n'est pas ta faute, si pour tête tu as une vessie ! lança Chilon.

— Peut-être deviendras-tu gladiateur ! tu ferais bien, sur l'arène, avec un filet, par exemple.

— Si je te prenais, toi, dans mon filet, je prendrais une bête puante.

— Et comment cela va-t-il se passer avec les chrétiens ? demanda Festus de Ligurie. Tu ne voudrais pas être un chien et les mordre ?

— Je ne voudrais pas être ton frère.

— Eh ! va donc, lèpre de Mæotée !

— Va donc, mule de Ligurie !

— La peau te démange, ça se voit ! Mais je ne te conseille pas de me prier de te gratter.

— Gratte-toi toi-même. Si tu arraches tes dartres, tu auras détruit ce qu'il y a de meilleur en toi !

Et ils le malmenaient ainsi ; lui, au milieu de l'hilarité générale, leur rendait invective pour invective. César battait des mains, répétait : « Macte ! » et excitait les railleurs. Pétrone s'approcha du Grec et, lui touchant l'épaule de sa frêle canne d'ivoire sculpté, dit froidement :

— Fort bien, philosophe ; mais tu as fait une grosse erreur : les dieux t'ont créé coupeur de bourses et tu t'es improvisé démon. Voilà pourquoi tu ne tiendras pas jusqu'au bout.

Le vieillard le regarda de ses yeux rouges, mais ne trouva pas, cette fois, d'insulte toute prête. Il se tut un moment, puis répondit avec une sorte d'effort :

— Je tiendrai jusqu'au bout...

Le son des trompes annonça la fin de l'entre-temps. Il y eut un mouvement général, et commencèrent les coutumières algarades au sujet des sièges occupés auparavant. Les sénateurs et les patriciens se hâtaient vers leurs places. Peu à peu la rumeur s'apaisait ; l'amphithéâtre se tassait. Sur l'arène parurent des valets qui, çà et là, émiettèrent de leurs râteaux de petits tas de sable encore agglutinés par le sang.

C'était maintenant le tour des chrétiens. Le spectacle était nouveau pour la foule ; nul ne savait comment ils se comporteraient. On espérait des scènes extraordinaires. Pourtant, l'hostilité se peignait sur tous les visages : ceux qui allaient paraître étaient des gens qui avaient brûlé Rome et ses trésors séculaires. Ces gens se nourrissaient du sang des petits enfants, ils empoisonnaient les fontaines, ils exécraient le genre humain et perpétraient des crimes infâmes. A la haine populaire, les plus effroyables punitions semblaient encore insuffisantes. Et on avait peur seulement que le supplice n'égalât point les forfaits de ces sinistres condamnés.

Le soleil était monté très haut dans le ciel, et ses rayons, filtrés par le velarium de pourpre, emplissaient maintenant l'amphithéâtre d'une clarté sanglante, et faisaient flamboyer le sable. De ces clartés, de ces visages, du vide de cette lice qui, dans un moment, allait s'emplir de torture humaine et de bestiale fureur quelque chose de terrifiant émanait. L'atmosphère semblait imprégnée d'épouvante et de mort. La foule, joyeuse d'ordinaire, s'opiniâtrait à un mutisme haineux. Les visages avaient une expression implacable.

Le préfet fit un signe, et le même vieillard habillé en Charon apparut sur l'arène, la traversa lentement et, dans un silence sourd, heurta la porte, par trois fois, de son marteau.

Dans l'amphithéâtre, une rumeur s'éleva :

— Les chrétiens !... les chrétiens !...

Les grilles de fer grincèrent ; dans les couloirs obscurs gronda le cri habituel des mastigophores : « Sur le sable, » et, en un clin d'œil, l'arène se peupla comme d'un troupeau de sylvains.

Tous couraient avec une rapidité fiévreuse et, arrivés au centre, s'agenouillaient les uns auprès des autres, levant les mains.

Le peuple, jugeant qu'ils imploraient sa pitié, fut pris de fureur à la vue d'une telle poltronnerie : on se mit à trépigner, à siffler, à jeter dans l'arène des récipients vides, des os rongés, et à vociférer : « Les bêtes ! Lâchez les bêtes !... »

Mais, soudain, une chose inattendue se passa. Du centre de la bande hirsute des voix montèrent, qui chantaient ; et l'hymne résonna, que pour la première fois entendait un cirque romain :

« *Christus regnat !...* »

Le peuple resta stupide. Les condamnés chantaient, les yeux levés vers le velarium. Leurs visages étaient pâles, mais semblaient inspirés. Tous comprirent que ces hommes ne demandaient point grâce et qu'ils ne voyaient ni le cirque, ni le peuple, ni le Sénat, ni César. Leur *Christus regnat !* retentissait, de plus en plus sonore, et, du haut en bas des bancs, dans les rangées profondes, plus d'un spectateur se demandait : « Qui est-il, ce Christus qui règne dans la bouche de ces gens qui vont mourir ? »

Mais on ouvrit une nouvelle grille ; et dans l'arène se

ruèrent, en un élan sauvage, des troupeaux entiers de chiens : de gigantesques molosses fauves du Péloponèse, des chiens zébrés des Pyrénées, et des griffons d'Hibernie, semblables à des loups, tous affamés à dessein, les flancs creux et les yeux sanglants. Les hurlements et les grognements emplirent tout l'amphithéâtre : les chrétiens, ayant fini leur hymne, restaient à genoux, immobiles et comme pétrifiés, gémissant à l'unisson : « *Pro Christo ! Pro Christo !* »

Flairant des hommes sous les peaux de bêtes et étonnés de leur immobilité, les chiens n'osèrent point fondre immédiatement sur eux. Les uns cherchèrent à escalader les cloisons des loges, d'autres galopèrent autour de l'arène, en clabaudant comme s'ils poursuivaient quelque invisible gibier. Le peuple se fâcha. Des milliers de voix vociférèrent : certains spectateurs imitaient le rugissement des fauves ; d'autres aboyaient comme des chiens ; d'autres enfin excitaient les bêtes dans toutes les langues. L'amphithéâtre fut secoué de clameurs. Les chiens irrités bondissaient vers les hommes à genoux, puis reculaient encore, en faisant claquer leurs mâchoires. Enfin, un molosse enfonça ses crocs dans l'épaule d'une femme agenouillée devant les autres, et l'écrasa de sa masse.

Alors, des dizaines de chiens se ruèrent dans le tas, comme à travers une brèche. La foule cessa de rugir, pour regarder plus attentivement : parmi les hurlements et les râles s'élevaient encore des voix plaintives d'hommes et de femmes : *Pro Christo ! Pro Christo !* tandis que sur l'arène se tordaient des nœuds convulsés de formes humaines et canines. Le sang coulait à torrents des corps dépecés. Les chiens s'arrachaient des membres ensanglantés. L'odeur du sang et des intestins

lacérés avait étouffé les parfums d'Arabie et emplissait tout le cirque.

Enfin, on ne vit plus que çà et là des gens à genoux. Et bientôt ceux-ci même furent noyés dans un grouillement de grappes hurlantes.

Au moment où les chrétiens entraient dans l'arène, Vinicius s'était levé pour se tourner, ainsi qu'il l'avait promis au carrier, du côté où parmi les gens de Pétrone était caché l'Apôtre. Puis il se rassit et resta immobile avec, dans un visage mortuaire, des yeux vitrifiés qui regardaient l'épouvantable spectacle. Au premier instant, la pensée que le carrier avait pu se tromper, que Lygie se trouvait peut-être parmi les victimes, l'avait paralysé complètement. Mais quand il entendit les voix : *Pro Christo !* quand il vit le supplice de victimes innombrables, qui toutes, en mourant, confessaient leur foi et glorifiaient leur Dieu, une autre sensation s'empara de lui, une sensation aussi torturante que la plus terrible douleur, et qu'il ne pouvait étouffer : si le Christ lui-même était mort dans le supplice, si maintenant des milliers périssaient en son nom, si le sang coulait ainsi qu'une mer. — alors, une goutte de plus n'était rien, — rien ! Et c'était même un péché de demander grâce! Cette pensée montait vers lui de l'arène, l'envahissait avec les râles des martyrs, avec l'odeur de leur sang. Pourtant, il priait encore, il répétait, les lèvres sèches : « Christ! Christ! ton Apôtre aussi prie pour elle! » Ensuite il perdit conscience et oublia où il se trouvait. Il lui sembla seulement que le sang se gonflait comme une marée montante, allait déborder le cirque et inonder Rome entière. Il n'entendait plus ni les hurlements des chiens, ni les clameurs du peuple, ni les voix des augustans qui, subitement, crièrent :

— Chilon s'est évanoui!

— Chilon s'est évanoui! répéta Pétrone, se tournant du côté du Grec.

Celui-ci, en effet, blanc comme un linge, était assis, la tête renversée, la bouche béante, et semblait un cadavre.

A ce moment on poussa dans l'arène de nouvelles fournées de victimes, affublées de peaux de bêtes. Comme les précédentes, elles s'agenouillèrent immédiatement. Mais les chiens, à bout de forces, refusaient de les déchirer. Quelques bêtes seulement se jetèrent sur les plus rapprochées d'entre les victimes; les autres se couchèrent, levèrent des gueules d'où s'égouttait le sang et se mirent à haleter lourdement, avec des soubresauts de côtes pantelantes.

Alors, le peuple, inquiet au fond de l'âme, mais ivre de carnage et emporté par la démence, poussa des cris stridents :

— Les lions! Les lions! lâchez les lions!...

Les lions étaient réservés pour le lendemain ; mais, dans les amphithéâtres, le peuple imposait sa volonté à tout le monde, même à César. Caligula seul, insolent autant que versatile dans ses lubies, osait y contredire, et parfois faisait bâtonner la foule; mais le plus souvent il cédait, lui aussi. Quant à Néron, les acclamations lui étaient plus précieuses que tout au monde, et il ne luttait jamais. Cette fois il lutta d'autant moins qu'il fallait apaiser les foules exaspérées par l'incendie, et qu'il s'agissait des chrétiens, auxquels il voulait faire endosser la responsabilité du désastre.

Il fit donc signe que l'on ouvrît le cunicule, ce que voyant la foule s'apaisa immédiatement. On entendit le grincement des grilles, derrière lesquelles se trouvaient

les lions. A leur vue, les chiens se massèrent à l'opposite, avec des glapissements étouffés; eux surgirent un à un sur l'arène, fauves et énormes, avec de grandes têtes embroussaillées. César lui-même tourna vers eux son visage ennuyé, et approcha l'émeraude de son œil, afin de les mieux voir. Les augustans saluèrent les lions d'applaudissements; la multitude les comptait sur les doigts, épiant d'un œil avide l'impression qu'ils produisaient sur les chrétiens agenouillés au centre, et qui de nouveau répétaient leur : *Pro Christo, pro Christo!* — vide de sens pour beaucoup, et obsédant pour tous.

Les lions, bien qu'affamés, ne se hâtaient point vers les victimes. Les rougeâtres reflets qui inondaient le sable leur troublaient la vue, et ils clignaient des paupières, éblouis. Quelques-uns étendaient paresseusement leurs membres jaunâtres, d'autres ouvraient la gueule et bâillaient, comme pour montrer leurs crocs. Mais peu à peu l'odeur du sang et des corps dépecés qui s'amoncelaient sur l'arène agit sur eux. Bientôt, leurs mouvements devinrent nerveux, leurs crinières se hérissèrent, leurs naseaux renâclèrent bruyamment. Un lion bondit soudain vers le cadavre d'une femme au visage déchiqueté et, lui mettant sur le corps ses pattes de devant, se mit, de sa langue râpeuse, à lécher les caillots durcis. Un autre s'approcha d'un chrétien qui tenait dans ses bras un enfant cousu dans une peau de daim.

L'enfant, secoué de sanglots et de cris, se cramponnait convulsivement son à père, qui, voulant lui conserver la vie ne fût-ce qu'un instant, s'efforçait de l'arracher de son cou, afin de le tendre à ceux qui se trouvaient derrière. Mais les cris et les efforts irritèrent le lion ; il émit un rugissement rauque et bref,

écrasa l'enfant d'un coup de patte et saisit dans sa gueule le crâne du père qu'il broya.

Alors, tous les fauves fondirent sur le tas des chrétiens. Quelques femmes ne purent retenir des cris d'épouvante, qu'étouffèrent les applaudissements du peuple, bientôt taris à leur tour par le désir de tout voir. Et l'on vit des choses effroyables, — des têtes sombrant complètement dans des gueules béantes, des poitrines ouvertes en travers d'un seul coup de croc, des cœurs et des poumons évulsés ; et l'on entendit les os qui craquaient avec fracas sous les mâchoires. Des lions, saisissant leurs victimes par les côtes ou le dos, se ruaient en bonds affolés par l'arène, comme s'ils eussent cherché, pour les dévorer, un endroit obscur ; d'autres se battaient, cabrés et s'étreignant ainsi que des lutteurs, et emplissaient l'amphithéâtre de tonnerre. Les gens se levaient de leurs places, quelques-uns quittaient leurs sièges, dévalaient vers les rangs inférieurs, pour mieux voir, et s'y écrasaient à mort. Il semblait que finalement la foule forcenée fondrait sur l'arène et se mettrait à déchirer avec les lions.

Par instants, on entendait des cris inhumains ; par instants, des acclamations ; par instants, des rugissements, des grondements, et des claquements de crocs, et les hurlements des chiens. Et, par instants, on n'entendait que gémir...

César, son émeraude à la hauteur de l'œil, regardait avec attention. Le visage de Pétrone exprimait le dégoût et le mépris. Chilon avait déjà été emporté.

Mais le cunicule vomissait sur la lice des victimes toujours nouvelles.

Debout au dernier rang de l'amphithéâtre, l'Apôtre Pierre les contemplait. Personne ne le regardait, car toutes les têtes étaient tournées vers l'arène. Il se

leva. Et de même que, jadis, il avait, dans la vigne de Cornelius, béni pour la mort et pour l'éternité ceux que l'on allait emprisonner, — ainsi, maintenant, Pierre bénissait de la croix les victimes agonisantes sous la dent des fauves, — il bénissait leur sang et leur supplice, — il bénissait les cadavres, changés en blocs informes, et les âmes qui s'envolaient loin du sable sanglant. Et quelques-uns levaient vers lui leurs yeux ; alors, leurs visages s'irradiaient ; ils souriaient en voyant au-dessus de leurs têtes, là-haut, le signe de la croix. Lui sentait son cœur se déchirer :

— Seigneur! disait-il, que ta volonté soit faite! C'est pour Ta gloire, qu'en témoignage de la vérité périssent ces brebis qui sont miennes! Tu m'as dit : Pais mes brebis! Et, maintenant, je te les rends, Seigneur, et Toi, ô mon Dieu, compte-les, prends-les auprès de Toi, guéris leurs plaies, apaise leurs souffrances, et donne-leur plus de bonheur encore qu'elles n'ont ici-bas enduré de tortures.

Mais soudain, César, par acharnement, ou bien par désir de surpasser tout ce qui s'était vu à Rome jusqu'alors, chuchota quelques mots au préfet; celui-ci quitta l'estrade et se rendit en hâte aux cunicules.

Et la foule elle-même fut stupéfaite quand elle vit les grilles s'ouvrir à nouveau. Alors furent lancées les bêtes les plus diverses : des tigres de l'Euphrate, des panthères de Numidie, des ours, des loups, des hyènes et des chacals. L'arène entière fut inondée d'un flot mouvant de pelages tachetés ou rayés, — jaunâtres, brunâtres ou fauves. Il se fit un chaos où l'œil ne distinguait plus qu'un effroyable et grouillant tourbillon d'échines bestiales. Le spectacle perdit toute apparence de réalité. C'en était trop ! Parmi les rugissements, les hurlements, les grognements, fusa çà et

là, des bancs des spectateurs, le rire strident et spasmodique de femmes dont les forces, enfin, étaient épuisées. Des gens eurent peur. Les visages s'enténébrèrent. Des voix nombreuses crièrent : « Assez ! Assez ! »

Mais il était plus facile de lâcher les bêtes, que de les chasser de l'arène. César néanmoins avait trouvé, pour nettoyer la piste, un moyen qui était en même temps une nouvelle distraction pour le peuple. Dans tous les passages, entre les bancs, apparurent, des arcs à la main, des groupes de nègres de Numidie, avec des pendants d'oreilles et des plumes dans les cheveux. Le peuple devina ce qui allait suivre et les salua par des cris de contentement. Les Numides s'approchèrent du pourtour et, apposant des flèches aux cordes tendues, se mirent à percer la sauvage grouillée. C'était en effet un spectacle nouveau. Les corps d'ébène aux formes souples se renversaient en arrière, bandant les arcs sans relâche et décochant une grêle de dards. Le ronflement des cordes et le frissement des traits empennés se mariaient au hurlement des bêtes et aux cris d'admiration des spectateurs. Les loups, les panthères, les ours, et ce qui restait d'hommes encore vivants, tout s'effondrait côte à côte. Çà et là un lion, sentant dans son flanc la morsure d'un dard, tournait d'un mouvement brusque sa gueule ridée de fureur, afin de saisir et de broyer le bois. D'autres gémissaient de douleur. Les menues bêtes, en une panique effroyable, parcouraient aveuglément l'arène, ou bien se heurtaient la tête contre les barreaux. Cependant les flèches ronflaient sans trêve, et bientôt tout ce qui vivait s'affaissa dans les dernières secousses de l'agonie.

Alors, sur la lice se ruèrent des centaines d'esclaves armés de bêches, de pelles, de balais, de brouettes, de corbeilles pour ramasser, emporter les intestins, et de

sacs remplis de sable. Bientôt la piste entière fourmilla de leur activité fiévreuse. En un clin d'œil on eut enlevé les cadavres, nettoyé le sang et les excréments, labouré, ratissé, et couvert l'arène d'une forte couche de sable sec. Cela fait, des amours s'élancèrent qui éparpillèrent des pétales de roses et de lis. On alluma à nouveau les encensoirs et l'on retira le velarium, car le soleil était déjà considérablement descendu.

La foule se regardait avec étonnement, se demandant quel spectacle l'attendait encore ce jour-là.

Un spectacle l'attendait, auquel personne n'était préparé : César, qui depuis un certain temps avait quitté l'estrade, apparut soudain sur l'arène fleurie, vêtu de pourpre et couronné d'or. Douze chanteurs le suivaient, armés de cithares. Lui, un luth d'argent à la main, s'avança d'un pas solennel jusqu'au centre, salua à plusieurs reprises, et leva les yeux au ciel. Un moment il resta ainsi, comme pour attendre l'inspiration, puis, frappant les cordes, il commença :

O fils de Latone, divin Rayonnant,
Roi de Ténède et Chios, roi de Chryse,
Qui sous ton égide avais pris
Ilion, la ville sacrée...
Au courroux des Atrides pourquoi
La livrer ?... et souffrir, ô Sminthée,
Que sur les autels sacro-saints,
Fumants à Ta gloire éternelle
Jaillisse le sang des Troyens ?...
Que sur tes autels rejaillisse le sang !...

O Toi qui lances au loin la flèche d'argent,
Vers toi des vieillards les mains vénérables
S'élevèrent... Vers toi des mères les cris,
Implorateurs de pitié,
Mais, plus dur que le roc, ton cœur fut, ô Sminthée,
Inclément à l'humaine douleur !

Le chant se muait peu à peu en une élégie plaintive

et remplie de douleur. Le cirque s'était tu. César reprit son hymne :

De la voix de ta lyre divine, tu as
Couvert les prières, les cris, les soupirs,
Insensible Sminthée ! Mais, encore aujourd'hui,
L'œil, ainsi qu'une fleur qu'emperla la rosée,
De larmes s'abreuve, ô douleur !
Quand, au son de mon hymne soudain ressurgit
Du lugubre linceul de ses ruines anciennes
Le jour d'épouvante, le jour d'incendie...
Sminthée ! — où était Sminthée en ce jour ?...

La voix de Néron se brisa, et ses yeux s'humectèrent. Aux cils des vestales brillèrent des larmes ; le peuple qui écoutait, muet, éclata soudain en une interminable tempête d'applaudissements.

Cependant, du dehors, par les vomitoires, ouverts pour l'aération de l'amphithéâtre, parvenait le grincement des tombereaux où l'on déposait les restes sanglants des chrétiens, des hommes, des femmes et des enfants, afin de les transporter vers les épouvantables fosses communes.

Et l'Apôtre Pierre saisit de ses deux mains sa tête blanche et tremblante, et s'écria en son âme :

— Seigneur ! Seigneur ! A quel homme as-tu confié l'empire du monde ! Et pourquoi veux-tu que Ta Ville soit créée en cette ville ?

CHAPITRE XVI

Le soleil s'était abaissé vers le couchant et semblait se dissoudre dans les irradiations du soir. Le spectacle était terminé. La foule quittait l'amphithéâtre, s'écoulant, par les vomitoires, vers la Ville. Seuls, les augustans retardaient leur départ, attendant que fût passé tout ce flot humain. En groupe, ils abandonnèrent leurs places et se massèrent autour du podium où César apparut de nouveau, afin de recueillir les éloges. Bien que les spectateurs ne lui eussent point ménagé les acclamations, il n'était point satisfait, car il avait espéré un enthousiasme inouï et proche de la démenee. En vain maintenant l'on s'exaltait bruyamment, en vain les vestales baisaient ses mains divines, en vain Rubria penchait sa tête fauve jusqu'à lui frôler la poitrine : il n'était pas satisfait. Le silence de Pétrone l'inquiétait. Un mot venant de lui, un mot élogieux, qui eût avec justesse mis en relief les qualités de son hymne, eût fait en ce moment grand bien à Néron. Enfin, n'y tenant plus, il fit signe à Pétrone, et quand celui-ci fut monté sur l'estrade :

— Parle, dit-il...

— Je me tais, répliqua froidement Pétrone, car je ne parviens pas à trouver une parole. Tu t'es surpassé !

— C'est aussi mon avis; mais pourtant ce peuple...

— Peux-tu exiger de ces sang-mêlé qu'ils soient connaisseurs en poésie?

— Alors, toi aussi, tu as remarqué que l'on ne m'a pas remercié comme je le méritais?

— Le moment était mal choisi.

— Pourquoi?

— Quand on est asphyxié par l'odeur du sang, on ne peut écouter avec attention.

Néron serra les poings et s'exclama :

— Ah, ces chrétiens! Ils ont brûlé Rome, et ils s'en prennent à moi, maintenant. Quelles tortures pourrais-je bien encore inventer pour eux?

Pétrone s'aperçut qu'il errait. Il se pencha vers César et chuchota :

— Ton hymne est miraculeusement beau, mais permets-moi de te faire une observation : dans le quatrième vers de la strophe trois, le rythme n'est point sans défaillance.

Néron, comme pris en flagrant délit d'infamie, s'empourpra de honte, jeta autour de lui un regard terrifié, et répliqua en un chuchotement :

— Tu remarques tout, toi!... Je sais!... Je changerai!... Mais nul autre ne l'a remarqué? Tu en es sûr? Quant à toi, je t'en conjure par les dieux, n'en dis rien à personne... si... si tu tiens à la vie.

Pétrone fronça les sourcils et, comme s'il donnait soudain libre cours à son ennui et à sa lassitude :

— Divin, tu peux me condamner à la mort, si je te gêne, mais, ne m'en menace pas, de grâce, car les dieux savent si j'en ai peur.

Ce disant, il planta son regard dans les yeux de Néron. Alors Néron :

— Ne te fâche pas!... Tu sais que je t'aime.

— Mauvais signe ! songea Pétrone.

— Je voulais vous inviter à un festin aujourd'hui, continua Néron, mais je préfère m'enfermer et ciseler ce vers maudit. D'autres que toi ont pu remarquer cette erreur : Sénèque, peut-être aussi Secundus Carinas... Mais je vais me débarrasser d'eux sur-le-champ.

Il appela Sénèque et lui déclara qu'il l'envoyait avec Acratus et Secundus Carinas dans toutes les provinces d'Italie et d'ailleurs, avec mission de recueillir l'argent des villes, des villages et des temples fameux. Mais Sénèque, comprenant qu'on lui confiait là une besogne de pillard, de sacrilège et de bandit, refusa sans hésiter.

— Il faut que je parte pour la campagne, seigneur, dit-il, pour y attendre la mort ; je suis vieux et mes nerfs sont malades.

Les nerfs ibériens de Sénèque, plus résistants que ceux de Chilon, n'étaient peut-être point malades ; mais sa santé était mauvaise ; il semblait une ombre et sa tête avait, ces derniers temps, entièrement blanchi.

Néron lui jeta un coup d'œil et songea qu'en effet il n'aurait probablement pas à attendre trop longtemps ; puis :

— Je ne veux point t'exposer à un voyage, si tu es malade ; mais, en raison de l'amour que j'ai pour toi, je désire t'avoir sous la main. Ainsi, au lieu de partir pour la campagne, tu vas t'enfermer dans ta maison et tu ne la quitteras plus.

Puis il se mit à rire et dit :

— Si j'envoie Acratus et Carinas seuls, c'est comme si j'envoyais des loups me chercher des moutons. Qui pourrais-je bien leur adjoindre comme chef ?

— Moi, seigneur, dit Domitius Afer.

— Non ! Je ne veux point attirer sur Rome le cour-

roux de Mercure, que mortifieraient vos friponneries. Il me faut une espèce de stoïcien, comme Sénèque ou bien comme mon nouvel ami, le philosophe Chilon.

Il se retourna et demanda :

— Où donc est-il passé, Chilon ?

Chilon, qui, revenu à lui au grand air, était rentré dans l'amphithéâtre pour l'hymne de César, s'approcha :

— Me voici, ô fruit rayonnant du Soleil et de la Lune! J'étais malade, mais ton chant m'a guéri.

— Je t'enverrai chez les Achéens, dit Néron. Tu dois connaître à un sesterce près les ressources de chacun de leurs temples.

— Fais cela, Zeus ! Les dieux t'offriront un tribut comme ils n'en ont jamais offert à personne.

— Oui... Mais je ne peux pourtant pas te priver de la vue des jeux.

— O Baal... dit Chilon.

Les augustans, contents de voir s'améliorer l'humeur impériale, se mirent à rire.

— Non, seigneur ! Ne prive point de la vue des jeux ce Grec impavide !

— Mais daigne me priver, seigneur, de la vue de ces braillards, de ces oies du Capitole, dont les cerveaux mis ensemble n'empliraient pas le godet d'un gland, répliqua Chilon. O premier-né de Phébus, je suis en train de composer un hymne grec en ton honneur, et je voudrais passer quelques jours dans le temple des Muses, afin d'implorer d'elles l'inspiration.

— Ah, mais non ! s'écria César. C'est un faux-fuyant, pour esquiver les jeux prochains ! Non, non !

— Seigneur, je te jure que j'écris un hymne !

— Alors, tu l'écriras de nuit. Demande à Diane de t'inspirer ; c'est, en somme, la sœur de Phébus.

Chilon baissa la tête, en lançant des regards furibonds aux augustans hilares, tandis que l'empereur, tourné vers Sénécion et Suilius Nérulin, disait :

— Figurez-vous que, des chrétiens destinés à la fête d'aujourd'hui, la moitié à peine a pu être expédiée !

Le vieil Aquilus Regulus, grand connaisseur en choses de cirque, réfléchit un instant, et dit :

— Les spectacles où paraissent des gens sans armes et sans art durent presque aussi longtemps, et sont moins intéressants.

— Je leur ferai donner des armes, répondit Néron.

Mais le superstitieux Vestinus s'éveilla soudain de ses réflexions et demanda d'une voix mystérieuse :

— Avez-vous remarqué qu'ils voient quelque chose au moment de mourir. Ils regardent le ciel et meurent sans souffrance. Je suis persuadé qu'ils voient quelque chose...

Disant, il leva les yeux vers l'ouverture de l'amphithéâtre où déjà la nuit commençait de tendre son velarium fourmillant d'étoiles. Mais les autres lui répondirent par des rires et des suppositions facétieuses, au sujet de ce que les chrétiens pouvaient bien voir au moment de la mort. Cependant César fit un signe aux esclaves qui portaient les torches, et quitta le cirque, suivi des vestales, des sénateurs, des fonctionnaires et des augustans.

La nuit était claire et douce. Devant le cirque stationnait encore une foule curieuse de voir partir César, mais qui paraissait muette et sombre. Les applaudissements qui çà et là s'élevèrent se turent incontinent. Du spoliaire sortaient toujours des chariots grinçants chargés des restes ensanglantés des chrétiens.

Pétrone et Vinicius firent le trajet en silence. A proximité de la villa, Pétrone demanda :

— As-tu réfléchi à ce que je t'ai dit?

— Oui, répondit Vinicius.

— Comprends-tu que, pour moi aussi, c'est maintenant une chose de la plus grande importance. Il faut que je la délivre, malgré César et Tigellin. C'est comme une lutte où je me suis opiniâtré à vaincre. C'est comme un jeu où je veux gagner, fût-ce au prix de ma propre peau... La journée d'aujourd'hui n'a fait que confirmer mes intentions.

— Que Christ te soit favorable!

— Tu verras.

Tandis qu'ils causaient ainsi, la litière s'arrêta devant la villa; ils descendirent. Immédiatement s'approcha d'eux une sombre silhouette:

— Le noble Vinicius est-il là?

— Oui, répondit le tribun. Que me veut-on?

— Je suis Nazaire, le fils de Myriam. Je viens de la prison et je t'apporte des nouvelles de Lygie.

Vinicius s'appuya sur son bras et se mit à le regarder dans les yeux, à la lumière des torches, incapable de proférer une parole. Mais Nazaire devina la question qui mourait sur ses lèvres.

— Elle vit. Ursus m'envoie auprès de toi, seigneur, pour te dire que, dans sa fièvre, elle prie le Seigneur et répète ton nom.

— Gloire au Christ! répondit Vinicius. Il a le pouvoir de me la rendre.

Et il mena Nazaire dans la bibliothèque, où Pétrone les rejoignit bientôt.

— La maladie l'a sauvée de l'outrage, disait le jeune homme, car les bourreaux ont peur. Ursus et Glaucos le médecin la veillent jour et nuit.

— Les gardiens sont restés les mêmes?

— Les mêmes, seigneur, et elle est dans leur

chambre. Les frères qui étaient dans la prison souterraine sont tous morts, de fièvre ou d'asphyxie.

— Qui es-tu? demanda Pétrone.

— Le noble Vinicius me connaît. Je suis le fils de la veuve chez qui a habité Lygie.

— Et tu es chrétien?

Le jeune garçon lança vers Vinicius un regard embarrassé, mais, voyant qu'il était en prière, leva la tête et répondit:

— Oui!

— De quelle façon peut-on entrer dans la prison?

— Je me suis fait embaucher, seigneur, pour enlever les cadavres; je l'ai fait dans le dessein de venir en aide à mes frères et de leur procurer des nouvelles.

Pétrone examina plus attentivement le joli visage du jeune garçon, ses yeux bleus, ses cheveux noirs et abondants, et demanda:

— De quel pays es-tu, mon ami?

— Je suis Galiléen, seigneur.

— Voudrais-tu que Lygie fût libre?

— Même si je devais mourir ensuite, — oui.

Mais Vinicius cessa de prier:

— Dis aux gardiens de la mettre dans un cercueil, comme si elle était morte. Trouve des gens qui l'enlèveront avec toi la nuit. A proximité des Fosses Puantes, il y aura des hommes avec une litière; vous leur livrerez le cercueil. Tu promettras de ma part aux gardiens tout l'or que chacun d'eux pourra emporter dans son manteau.

Pendant qu'il parlait, son visage avait perdu l'expression de torpeur qui lui était ordinaire; en lui se réveillait le soldat, et l'espoir lui rendait son énergie ancienne.

Nazaire leva les mains en s'écriant:

— Que le Christ lui rende la santé, car elle sera libre!

— Crois-tu que les gardiens consentiront ? demanda Pétrone.

— Oui ! dit Vinicius, — les gardiens consentaient déjà à sa fuite ; ils admettront d'autant plus aisément qu'on l'enlève comme un cadavre.

— Il y a un homme, qui, avec un fer chaud, vérifie si les corps que nous emportons sont vraiment des cadavres, dit Nazaire. Mais il suffit de quelques sesterces pour qu'il ne touche pas du fer le visage. Pour une pièce d'or il touchera le cercueil, non le corps.

— Dis-lui qu'il aura une bourse de pièces d'or, dit Pétrone. Mais sauras-tu choisir des hommes sûrs ?

— Je saurai en trouver qui pour de l'argent vendraient leurs femmes et leurs enfants. Une fois corrompus, les gardiens laisseront entrer qui l'on voudra.

— Dans ce cas, tu m'emmèneras parmi tes hommes, dit Vinicius.

Mais Pétrone s'y opposa absolument. Les prétoriens pourraient le reconnaître, et tout serait perdu.

— Ni dans la prison, disait Pétrone, ni auprès des Fosses Puantes ! Il faut que tout le monde, il faut que César et Tigellin soient persuadés qu'elle est morte ; sinon ils ordonneraient des recherches immédiates. Nous ne pouvons détourner les soupçons qu'en la faisant emporter aux Monts Albains, ou même plus loin, en Sicile, tandis que nous resterons à Rome. Dans une semaine ou deux, tu tomberas malade et tu feras venir le médecin de Néron, qui te prescrira la montagne. Alors vous vous reverrez et ensuite...

Ici il réfléchit un instant, puis, faisant un geste évasif, conclut :

— Ensuite, les temps auront peut-être changé...

— Que le Christ ait pitié d'elle ! dit Vinicius. Elle est malade et peut mourir.

— Nous la cacherons plus près tout d'abord. Le grand air la guérira. Ne possèdes-tu pas quelque part dans les montagnes un fermier en qui tu puisses avoir confiance ?

— Oui ! J'en ai un, répliqua Vinicius. Dans les montagnes, près de Coriola, j'ai un homme sûr qui m'a porté dans ses bras tout enfant, et qui m'est toujours dévoué.

Pétrone lui tendit les tablettes.

— Écris-lui de venir demain. J'enverrai immédiatement un courrier.

Quelques instants plus tard, un esclave à cheval partait pour Coriola...

Au moment de quitter Vinicius, Nazaire le prit à part et lui dit tout bas :

— Seigneur, je ne parlerai de nos projets à personne, pas même à ma mère, mais l'Apôtre Pierre a promis de venir chez nous en quittant l'amphithéâtre ; et je veux tout lui confier.

— Tu peux parler à haute voix ici, répondit Vinicius. L'Apôtre Pierre était à l'amphithéâtre au milieu des gens de Pétrone. Du reste, je vais avec toi.

Il se fit donner un manteau d'esclave et ils sortirent.

Pétrone respira profondément.

— Toi, Ahénobarbe, tu veux avoir le spectacle des tortures d'un amant ! Toi, Augusta, tu as d'abord été jalouse de la beauté de cette fille, et maintenant tu es prête à la dévorer toute crue parce que ton Rufius a péri ! Toi, Tigellin, tu veux la perdre pour me jouer un tour ! Eh bien ! je vous déclare, moi, qu'elle ne paraîtra pas dans l'arène. Je vous l'arracherai si proprement que vous n'y verrez que du feu... Et, plus tard, chaque fois que je vous regarderai, je me dirai : « Voilà les imbéciles qu'a bernés Pétrone... »

Très satisfait de soi, il passa au triclinium et s'assit à souper avec Eunice. Au cours du souper, le lecteur leur

déclama les idylles de Théocrite. Dehors s'étaient amoncelés des nuages que le vent chassait du Soracte. Une tempête soudaine troubla cette nuit d'été. De temps à autre les grondements du tonnerre se répercutaient sur les sept collines. Eux, étendus côte à côte, savouraient le poète qui disait l'amour des pâtres dans le dialecte musical des Doriens. Ensuite, l'esprit en repos, ils se préparèrent à goûter un tranquille sommeil. Mais on annonça le retour de Vinicius et Pétrone se hâta au-devant de lui.

— Eh bien ! Avez-vous trouvé quelque chose de nouveau ? Nazaire est-il déjà allé à la prison ?

— Oui, répliqua le jeune homme, en passant sa main sur ses cheveux mouillés. Nazaire est allé se concerter avec les gardiens, et moi, j'ai vu Pierre, qui m'a recommandé de prier et d'avoir confiance.

— C'est bien. Si tout réussit, ainsi que je l'espère, on pourra l'emporter dans la nuit de demain...

— Le fermier, avec ses hommes, sera ici au lever du jour.

— Maintenant, repose-toi.

Mais Vinicius s'agenouilla dans son cubicule et se mit à prier.

A l'aurore, Niger, le fermier, arriva de Coriola. Par précaution, il avait laissé dans une auberge de Suburre, avec les mulets et la litière, ces quatre esclaves de confiance qu'il avait choisis parmi les Bretons.

L'homme s'émut à la vue de son jeune maître, lui baisa les mains et les yeux, disant :

— Es-tu malade, maître chéri, ou bien les chagrins ont-ils sucé le sang de ton visage ? J'ai eu de la peine à te reconnaître d'abord.

Vinicius l'emmena sous la colonnade intérieure et, là, lui confia le secret.

— Ainsi, c'est une chrétienne ? s'écria Niger avec un regard scrutateur à Vinicius.

— Et moi aussi, je suis chrétien, répondit le tribun.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Niger.

— Merci, ô Christ, d'avoir enlevé le voile de ces yeux, qui me sont le plus chers au monde !

Bientôt entrait Pétrone ; il amenait Nazaire.

— Bonnes nouvelles ! dit-il de loin.

En effet, les nouvelles étaient bonnes. D'abord, Glaucos, le médecin, se portait garant de la vie de Lygie, bien qu'elle eût cette même fièvre des prisons dont mouraient chaque jour des centaines de gens, au tulianum et ailleurs. Quant aux gardiens et à l'homme qui contrôlait la mort avec son fer chaud, on les avait achetés, comme aussi un aide du nom d'Attys.

— Nous avons percé des ouvertures dans le cercueil, disait Nazaire. Le seul danger serait qu'elle poussât un gémissement ou dît un mot, quand nous passerons à côté des prétoriens. Du reste, Glaucos lui donnera un soporatif. Le couvercle du cercueil ne sera pas cloué. Vous le soulèverez facilement et vous emporterez la malade dans votre litière, tandis que nous mettrons dans le cercueil un sac de sable.

— Va-t-on emporter d'autres cadavres de la prison ? demanda Pétrone.

— Il est mort cette nuit une vingtaine de gens, et avant ce soir il en mourra encore quelques-uns, répondit Nazaire. Nous sommes forcés de suivre le convoi, mais nous allons lanterner afin de rester en arrière. Au premier coin de rue, mon compagnon se mettra à boiter. De cette façon, on nous distancera. Vous, attendez-nous aux abords du petit temple de Libitine. Dieu fasse que la nuit soit sombre.

— Dieu avisera, dit Niger. Hier la soirée était claire,

et soudain un orage a éclaté. Aujourd'hui le ciel est beau, mais l'air est étouffant. Toutes les nuits, maintenant, il y aura des pluies et des orages.

— Vous irez sans torches ? demanda Vinicius.

— Ceux qui marchent devant ont seuls des torches. Postez-vous en tout cas aux abords du temple de Libitine dès qu'il fera sombre, bien qu'à l'ordinaire nous n'enlevions les cadavres qu'un peu avant minuit.

Ils se turent. On n'entendait que la respiration précipitée de Vinicius.

Pétrone se tourna vers lui :

— J'ai dit hier que le mieux était que nous restions tous deux à la maison. Maintenant je vois qu'il me sera à moi-même impossible de tenir en place.

— Oui ! Oui ! répondit Vinicius. Il faut que je sois là. Je l'enlèverai moi-même du cercueil...

— Une fois qu'elle sera dans ma maison, à Coriola, je réponds d'elle, dit Niger.

La conversation prit fin. Niger se rendit à l'auberge, auprès de ses hommes. Nazaire retourna à la prison avec un sac d'or sous sa tunique. Pour Vinicius commença un jour de fièvre.

— L'affaire doit réussir, lui disait Pétrone. Il était impossible de la mieux combiner. Toi, tu vas être forcé de feindre la désolation et de porter une toge sombre, mais il ne faut pas que tu manques le cirque. Qu'on te voie... Tout est si bien arrangé qu'il ne peut pas y avoir de mécompte. Mais, au fait, es-tu parfaitement sûr de ton fermier ?

— C'est un chrétien, répondit Vinicius.

Pétrone le regarda avec étonnement, puis haussa les épaules et dit, comme s'il se parlait à lui-même :

— Par Pollux ! comme cela se répand malgré tout ! Et comme cela s'enracine dans les âmes !... Si une sem-

blable terreur menaçait d'autres gens, ils renieraient sur l'heure tous les dieux, romains, grecs et égyptiens. C'est extraordinaire... Par Pollux! si je croyais que quelque chose au monde pût encore dépendre de nos dieux, je leur promettrais à chacun six taureaux blancs, et douze à Jupiter Capitolin... Mais toi aussi, avec ton Christ, ne ménage pas les promesses...

— Moi, je lui ai donné mon âme, répliqua Vinicius.

Ils se quittèrent. Pétrone rentra dans son cubicule, tandis que Vinicius se rendait sur le versant de la Colline Vaticane, dans la hutte de carrier où il avait reçu le baptême des mains de l'Apôtre. Il lui semblait que dans cette cabane le Christ l'entendrait plus volontiers que partout ailleurs. Là, il se jeta à terre et mit toutes les forces de son âme douloureuse dans sa supplication vers la clémence divine. Il s'abîma si complètement dans sa prière qu'il oublia où il se trouvait et ce qui se passait autour de lui. L'après-midi seulement il fut éveillé par les trompes du Cirque de Néron. Il sortit. La chaleur était ardente. Le silence que troublait, par moments, le son de l'airain, était bercé des stridulations ininterrompues des cigales. Au-dessus de la Ville le ciel était bleu encore, mais, du côté des Monts Sabins, très bas sur l'horizon, des nuages sombres se tassaient.

Vinicius rentra chez lui. Dans l'atrium, Pétrone l'attendait.

— J'ai été au Palatin, dit-il. Je m'y suis montré à dessein, et j'ai même fait une partie d'osselets. Ce soir, il y a un festin chez Anicius ; j'ai annoncé que nous viendrions, mais après minuit, car auparavant il me fallait un peu de sommeil. J'irai, en effet, et tu feras bien d'y venir aussi.

— Pas de nouvelles de Niger ou de Nazaire ? demanda Vinicius.

— Non, nous ne les verrons qu'à minuit. Demain, il doit y avoir une exhibition de chrétiens crucifiés ; mais peut-être la pluie empêchera-t-elle le spectacle.

Il toucha le bras de Vinicius.

— Tu la verras, non pas sur la croix, mais à Coriola. Par Castor ! le moment où nous la délivrerons, je ne le céderais pas pour toutes les gemmes de Rome.

A la nuit close tomba une forte averse qui s'évapora sur les pierres embrasées par toute une journée de chaleur et emplit de brouillard les rues. Ensuite, il y eut des alternatives de calme et d'ondées brusques.

— Hâtons-nous, dit Vinicius, il se pourrait qu'ils emportassent les cadavres plus tôt, à cause de l'orage.

— Il est temps, répondit Pétrone.

Ils prirent des manteaux gaulois à capuce. Pétrone s'arma d'un coutelas, et ils sortirent par une porte du jardin. L'orage avait fait le vide dans les rues. De temps en temps, un éclair illuminait de clartés crues les murs intacts des maisons fraîchement édifiées ou de maisons que l'on était en train de bâtir. A la lueur d'un éclair, ils virent enfin le tertre que surmontait le temple minuscule de Libitine et, au-dessous, un groupe de mulets et de chevaux.

— Niger ! appela tout bas Vinicius.

— Je suis là, seigneur, répondit une voix dans la pluie.

— Tout est-il prêt ?

— Tout est prêt, maître chéri. Mais abritez-vous sous le remblai, car vous allez être trempés. Quel orage ! Je pense qu'il y aura de la grêle.

En effet, des grêlons tombèrent. Immédiatement, la température s'abaissa. Ils causaient à voix étouffée :

— Si même, on nous apercevait, disait Niger, personne

n'aurait de soupçons, car nous avons l'air de gens qui attendent la fin de l'orage. Mais je crains qu'on ne remette le transport des cadavres à demain.

— Il ne grêlera pas longtemps, dit Pétrone. Nous resterons là jusqu'à l'aube, s'il le faut.

Ils attendirent, l'oreille aux aguets.

La grêle avait cessé, mais aussitôt s'était mise à tomber une ondée bruissante. Par instants, le vent s'élevait, apportant des Fosses Puantes l'épouvantable odeur des cadavres en décomposition, que l'on enterrait presque à fleur de terre.

Niger dit soudain :

— Je vois une lueur à travers le brouillard... une autre... une autre encore... ce sont des torches.

Il se tourna vers les hommes :

— Surveillez vos mules. Attention !

— Ils viennent, dit Pétrone.

Les lumières se précisaient. On put distinguer les flammes des torches qui vacillaient au souffle du vent. Niger se signa et se mit à prier.

Quand le lugubre convoi fut à la hauteur du temple, il s'arrêta.

Pétrone, Vinicius et le fermier se serrèrent en silence contre le tertre, inquiets. Mais les porteurs n'avaient fait halte que pour se couvrir le visage et la bouche d'un linge, et se préserver ainsi de la puanteur qui, aux abords du charnier, était abominable ; bientôt ils reprirent les brancards et continuèrent leur chemin. Un seul cercueil s'arrêta en face du petit temple.

Vinicius s'élança, suivi de Pétrone, de Niger et des deux esclaves bretons avec la litière.

Mais, douloureuse, la voix de Nazaire s'éleva dans la nuit :

— Seigneur, on l'a transférée avec Ursus dans la Pri-

son Esquiline... Nous portons un autre corps! On l'a emmenée avant minuit!

En rentrant chez lui, Pétrone était sombre comme l'orage, et n'essayait même pas de consoler Vinicius. Il comprenait qu'il était inutile de penser à faire évader Lygie des caveaux esquilins. Il devinait qu'on l'avait transférée là afin qu'elle ne mourût point de la fièvre et n'échappât point à son sort.

Pétrone s'apitoyait du fond du cœur sur elle et sur Vinicius; et il songeait aussi que, pour la première fois, il échouait en quelque entreprise.

— La Fortune me déserte, se disait-il.

Il tourna les yeux vers Vinicius, qui le regardait, les prunelles dilatées.

— Qu'as-tu? Tu as la fièvre? dit Pétrone.

Vinicius répondit d'une voix étrange :

— J'ai confiance que Lui peut me la rendre.

Au-dessus de la Ville s'apaisait l'orage.

CHAPITRE XVII

Une pluie de trois jours, phénomène exceptionnel à Rome pendant l'été, et des tempêtes de grêle qui, contrairement à l'ordre naturel des choses, s'abattaient sur la Ville non seulement le jour et le soir, mais même la nuit, avaient interrompu les spectacles. Le peuple s'alarmait. On prédisait de maigres vendanges, et quand, une après-midi, sur le Capitole, la foudre réduisit en un lingot d'airain la statue de Cérès, on ordonna des sacrifices dans le temple de Jupiter Salvator. Les prêtres de Cérès répandirent la nouvelle que le courroux des dieux pesait sur la Ville pour les lenteurs apportées à la punition des chrétiens. La foule, alors, exigea et obtint que, sans égard au temps, les jeux reprissent leur cours.

Du reste, le beau temps était revenu. De l'aube à la nuit, l'amphithéâtre s'emplit de milliers de spectateurs ; César lui-même arriva assez tôt, ainsi que les vestales et la cour.

Le spectacle devait commencer par un combat entre chrétiens. Dans ce but, on les avait habillés en gladiateurs et armés offensivement et défensivement, comme des escrimeurs de profession. Mais il y eut un mécompte. Les chrétiens abandonnèrent sur le sable les filets, les fourches, les lances et les glaives, et se mirent à s'em-

brasser, s'encourageant mutuellement à la résignation. Alors une rancune profonde et une indignation sans bornes s'emparèrent des spectateurs. Les uns les traitaient de lâches ; les autres prétendaient qu'ils fuyaient méchamment le combat, par haine du peuple et pour le priver de la joie que procure le spectacle du courage. Enfin, César donna un ordre, et de véritables gladiateurs furent lancés sur eux, et massacrèrent en un clin d'œil le troupeau agenouillé.

Après qu'on eut enlevé les cadavres, une série de tableaux mythologiques inventés par César commença. On vit donc Hercule mourir sur le Mont Œta dans des flammes véritables. A l'idée que l'on avait peut-être assigné le rôle d'Hercule à Ursus, Vinicius frémit ; mais le tour du fidèle serviteur de Lygie n'était vraisemblablement point encore venu : c'était un autre chrétien que consumait le bûcher. En revanche, Chilon, que César n'avait point délié de l'obligation d'assister à la fête, vit dans le tableau suivant des gens qu'il connaissait. On représentait la mort de Dédale et d'Icare. Le rôle de Dédale était dévolu à Euricius, ce même vieillard qui naguère avait donné à Chilon le signe du poisson, tandis que dans le rôle d'Icare paraissait Quartus, fils d'Euricius. Tous deux furent hissés au moyen d'un dispositif spécial, pour être ensuite précipités d'une hauteur énorme : le jeune Quartus tomba si près de l'estrade impériale, qu'il éclaboussa de son sang les ornements extérieurs et même le rebord de pourpre. Chilon ne vit point la chute, car il avait fermé les yeux ; il n'entendit que le choc sourd du corps, et quand, après un moment, il aperçut du sang près de lui, il faillit s'évanouir. Mais les tableaux se succédaient avec rapidité. Les infâmes tortures des vierges que souillaient des gladiateurs vêtus de peaux de bêtes,

mirent en joie le cœur de la foule. On vit ainsi les prêtresses de Cybèle et de Cérès ; et les Danaïdes, et Dircé et Pasiphaé ; enfin, des fillettes impubères furent écartelées par des chevaux sauvages. Le peuple applaudissait les inventions toujours neuves de César. Lui, glorieux de son œuvre et fier des applaudissements qu'on lui prodiguait, n'ôtait plus l'émeraude de son œil.

Ensuite ce furent des tableaux tirés des annales de la Ville. Une odeur écœurante de viande grillée emplit l'amphithéâtre : Mucius Scævola avait la main sur le réchaud... Mais c'était un véritable Scævola. L'homme resta debout sans un gémissement ; les yeux au ciel, de ses lèvres noirâtres il murmurait une prière. Après qu'il eut reçu le coup de grâce et qu'on eut traîné son cadavre au spoliaire, on annonça l'habituel entre-temps de midi.

Accompagné des vestales et des augustans, César quitta l'amphithéâtre, et se rendit sous une immense tente écarlate, où l'on avait préparé pour lui et pour ses invités un repas plantureux. Dans la foule, la plupart suivirent l'exemple de César, et se répandirent à l'extérieur, désireux de dégourdir leurs membres ankylosés par une immobilité trop longue et de s'attaquer aux mets que des esclaves, par faveur de César, offraient abondamment. Autour de la tente, le peuple forma des groupes pittoresques. Quelques-uns pourtant, après avoir quitté leurs sièges, descendirent dans l'arène, et là, en touchant du doigt le sable que le sang agglutinait, se mirent à disserter doctement sur ce qui s'était déjà passé et sur ce qui allait suivre. Mais bientôt les dissertateurs eux-mêmes s'en allèrent, afin de ne point manquer le festin, et il ne resta là que quelques hommes qu'avait retenus non point la curiosité, mais la compassion pour

les victimes prochaines : ils se dissimulaient dans les passages.

Cependant on avait ratissé l'arène et l'on y creusait des trous dont la dernière rangée était à quelques pas seulement de l'estrade impériale. Du dehors venaient les rumeurs de la multitude, les cris et les applaudissements ; à l'intérieur, avec une hâte fébrile, on achevait les préparatifs des supplices nouveaux. Les cunicules s'ouvrirent soudain, et toutes leurs bouches évacuèrent sur l'arène des fournées de chrétiens entièrement nus et portant des croix sur leurs épaules.

Le sable fourmilla de monde. Des vieillards s'avançaient en courant, courbés sous le poids des poutres ; à côté d'eux venaient des hommes dans la force de l'âge, des femmes aux cheveux dénoués dont elles s'efforçaient de couvrir leur nudité, des adolescents et même des petits enfants. Les victimes et les croix étaient, pour la plupart, couronnées de fleurs. La valetaille du cirque cinglait les infortunés à coups de fouet, les obligeant à déposer leurs croix en regard des trous déjà creusés et à se tenir à côté. — Ceux qu'au premier jour des jeux on n'était point parvenu à livrer aux chiens et aux bêtes féroces allaient mourir.

Les esclaves noirs saisissaient les chrétiens et les étendaient sur les croix, puis ils leur clouaient les mains aux traverses avec zèle et entrain, car il fallait que tout fût prêt pour le moment où les spectateurs regagneraient leurs places. L'amphithéâtre entier résonna du choc des marteaux, qui, répercuté par les dernières rangées de sièges, se propagea jusqu'à la tente où César recevait les vestales et ses amis.

Sous la tente on buvait du vin, on se moquait de Chilon et l'on chuchotait d'équivoques paroles aux oreilles des vestales, tandis que sur l'arène on faisait diligence,

que les clous s'enfonçaient dans les mains et dans les pieds des chrétiens, que ronflaient les pelles, et que se comblaient de terre les cavités où l'on avait dressé les croix.

Parmi les victimes imminentes était Crispus. Les lions n'avaient point eu le temps de le déchirer et il avait été réservé pour la croix. Lui, toujours prêt à la mort, se réjouissait en pensant que son heure, enfin, était venue. A l'exception des reins, que ceignait une guirlande de lierre, son corps décharné était nu ; sur sa tête, on avait posé une couronne de roses. Ses yeux brillaient toujours de la même inextinguible énergie, et, sous les fleurs, c'était le même visage fanatique et implacable. Et son cœur n'avait point changé : de même que dans le cunicule il menaçait de la colère divine ses frères cousus dans des peaux de bêtes, maintenant encore, au lieu de les consoler, il les foudroyait de ses paroles :

— Remerciez le Sauveur, disait-il. Il vous permet de mourir du supplice dont il est mort lui-même. Peut-être, pour cela, une part de vos fautes vous sera-t-elle pardonnée ; mais tremblez ! car justice sera faite, et il ne peut y avoir une même sanction pour les méchants et pour les bons.

Ses paroles étaient accompagnées du choc des marteaux. L'arène se jalonnait de croix toujours plus nombreuses. Crispus, tourné vers ceux qui étaient encore debout à côté de leurs croix, disait :

— Je vois les cieux ouverts, mais je vois les abîmes béants... Sais-je moi-même comment je rendrai compte au Seigneur de ma vie, malgré ma foi, et malgré ma haine du mal ? Et c'est non point de la mort que j'ai peur, mais de la résurrection, non point du supplice, mais du jugement... Car le jour de la colère est venu...

Mais des bancs proches de l'arène une voix soudain s'éleva, une voix calme et solennelle, qui disait :

— ... Non point le jour de la colère, mais le jour de la miséricorde, le jour du salut et du bonheur; je vous le dis, Christ vous réunira autour de lui, vous consolera et vous fera asseoir à sa droite. Ayez foi, car voici que le ciel s'ouvre pour vous.

A ces paroles, tous les regards se tournèrent vers les bancs ; ceux qui étaient déjà en croix levèrent des têtes pâles et torturées et regardèrent l'homme qui parlait.

Lui, s'approcha jusqu'à la cloison qui limitait la lice et se mit à les bénir du signe de la croix.

Crispus tendit un bras, comme pour le foudroyer de son blâme, mais le reconnaissant, il baissa la main ; ses genoux ployèrent et sa bouche murmura :

— L'Apôtre Paul !

Au grand étonnement de la valetaille, tous ceux s'agenouillèrent qu'on n'avait point encore eu le temps de crucifier. Paul de Tarse se tourna vers Crispus et dit :

— Ne les menace point, Crispus, car aujourd'hui même ils seront avec toi dans le Paradis. Tu penses qu'ils seront damnés. Mais qui donc les damnera ? Les damnera-t-il, Celui qui pour leur rachat a donné son Fils ? Christ les damnera-t-il, qui est mort pour leur rédemption comme ils meurent aujourd'hui pour sa doctrine ? Comment damnerait-il, Celui qui chérit ? Qui donc accuserait les élus du Seigneur ? Qui donc dirait de leur sang : « Il est maudit » ?

— J'ai haï le mal, dit le vieillard.

— Au-dessus de la haine du mal, Christ a mis l'amour des hommes. Car sa religion est amour, et non haine...

— J'ai péché à l'heure de la mort, répondit Crispus, se frappant la poitrine.

Un gardien s'approcha de l'Apôtre et demanda :

— Qui es-tu, qui parles aux condamnés ?

— Un citoyen romain, répliqua Paul avec calme.

Puis, se tournant vers Crispus :

— Aie confiance, car ce jour est le jour de la miséricorde, et meurs en paix, serviteur de Dieu !

Deux nègres s'approchèrent de Crispus afin de l'étendre sur sa croix.

— Frères, priez pour moi ! s'écria-t-il.

Son visage n'était plus implacable ; ses traits de pierre exprimaient maintenant le calme et la douceur. Il facilita aux bourreaux leur tâche en étendant lui-même ses bras sur la traverse, et, les yeux droit au ciel, se mit à prier ardemment. Il semblait ne rien sentir et, quand les clous s'enfoncèrent dans ses mains, il n'eut pas une secousse, et nulle ride douloureuse ne lui barra la face : il priait, tandis qu'on clouait ses pieds, il priait, tandis qu'on dressait la croix et qu'on piétinait la terre à l'entour. Seulement, lorsque la foule, avec des rires et des clameurs, rentra dans l'amphithéâtre, le vieillard fronça les sourcils, comme indigné que la plèbe impie troublât le calme et la paix et la douceur de sa mort...

Le cirque maintenant semblait planté d'une forêt où sur chaque arbre pendait un homme crucifié. Les traverses des croix et les têtes des martyrs s'illuminaient de soleil, l'arène était couverte d'ombres épaisses enchevêtrées en une claie noirâtre où, çà et là, se marquaient des losanges de sable doré. Tout le plaisir du spectacle consistait à contempler l'agonie lente des victimes. La futaie de croix était si dense, que les valets avaient peine à passer entre ces arbres. Le pourtour était garni principalement de femmes ; Crispus, toutefois, en sa qualité de chef, avait été planté presque en face de l'estrade impériale, sur une croix immense, festonnée d'aubépine à sa base.

Nul encore parmi les martyrs n'avait expiré, mais quelques-uns de ceux que l'on avait accrochés tout d'abord s'étaient évanouis. Personne ne gémissait, personne n'implorait la pitié. Les uns avaient la tête inclinée sur l'épaule, ou bien très basse sur la poitrine, comme s'ils eussent été envahis par le sommeil; d'autres semblaient méditer ; d'autres enfin, les yeux au ciel, remuaient faiblement les lèvres. Devant cette effroyable forêt de croix, ces corps éployés, ce silence mortel, les clameurs joyeuses du peuple s'étaient tues soudain. La nudité même des formes féminines raidies et contractées n'agissait plus sur les sens.

On ne pariait pas que tel mourrait plus vite que tel autre, ainsi qu'on avait coutume de faire. César semblait s'ennuyer : la tête oblique, le visage somnolent, il tourmentait son collier d'une main paresseuse.

A ce moment, Crispus ouvrit les yeux et vit Néron. Son visage eut de nouveau une expression si implacable, son regard s'alluma si terrible, que les augustans se mirent à chuchoter entre eux en le désignant du doigt, et qu'enfin César tourna son attention vers lui et approcha lourdement l'émeraude de son œil. Il y eut un silence absolu. Tous les regards étaient fixés sur Crispus qui faisait des efforts pour arracher de la croix sa main droite.

Puis, la poitrine du crucifié s'enfla, les côtes accusèrent leur saillie, et il cria :

— Malheur à toi ! Matricide !

A cette insulte proférée devant tout son peuple, César frémit et laissa tomber l'émeraude. La voix de Crispus, toujours plus formidable, résonnait dans tout l'amphithéâtre :

— Malheur à toi, assassin de ta mère et de ton frère ! Malheur à toi, Antéchrist ! L'abîme s'ouvre sous tes

pieds, la mort tend les bras pour te saisir, et le tombeau te guette! Malheur à toi, cadavre vivant, car tu mourras dans l'épouvante et tu seras damné pour l'éternité...

Atrocement éployé, pareil à un squelette vivant, il agitait sa barbe blanche au-dessus de l'estrade impériale, éparpillant les pétales des roses qui le couronnaient.

— Malheur à toi! assassin! Ton heure est proche!

Il fit un dernier effort: un instant, il sembla qu'il allât délivrer sa main captive et la brandir vers César. Mais soudain ses bras s'allongèrent davantage, tout son corps s'affaissa, sa tête retomba sur sa poitrine, et il mourut.

Dans la forêt des croix, les martyrs les plus faibles s'endormaient du sommeil éternel.

CHAPITRE XVIII

— Seigneur, disait Chilon, maintenant la mer est comme de l'huile d'olive, les flots semblent sommeiller... Partons pour l'Hellade. En Hellade t'attend la gloire d'un Apollon ; des couronnes t'y seront offertes et des triomphes ; là les hommes te déifieront, et les dieux te recevront pour leur hôte et leur égal. Tandis qu'ici, seigneur...

Il s'arrêta, car sa lèvre inférieure s'était mise à trembler si violemment, que ses paroles n'étaient plus que sons inarticulés.

— Nous partirons après la fin des jeux, répondit Néron. Déjà certaines gens se permettent de juger les chrétiens des êtres inoffensifs. Si je partais, tout le monde le répéterait. Qu'est-ce qui te fait donc peur, vieux champignon pourri ?

Il affectait le ton léger ; mais la manière scrutatrice dont il regardait le Grec décelait son anxiété : il avait, en effet, été terrifié par Crispus. Rentré au palais, la rage et la honte, et aussi l'épouvante l'avaient empêché de dormir.

Le superstitieux Vestinus regarda autour de lui et dit d'une voix mystérieuse :

— Écoute-le, seigneur, écoute ce vieillard. Ces chré-

tiens ont quelque chose d'étrange... Leur divinité leur donne une mort légère. Ne peut-on craindre qu'elle s'avise de les venger?...

Néron répliqua vivement :

— Ce n'est pas moi, c'est Tigellin qui organise les spectacles.

— C'est moi, en effet, s'écria Tigellin. C'est moi ! Et je me moque de tous les dieux chrétiens. Vestinus, seigneur, est une vessie gonflée de superstitions, et, quant à ce Grec intrépide, il mourrait de peur à la vue d'une poule hérissée pour défendre ses poussins.

— C'est bien, dit Néron, mais dorénavant tu feras couper la langue aux chrétiens, ou bien tu les feras bâillonner.

— Le feu les bâillonnera, divin !

— Malheur à moi ! gémit Chilon.

Mais César, auquel l'assurance effrontée de Tigellin avait rendu courage, se prit à rire et dit en désignant le vieux Grec :

— Regardez donc la mine du descendant d'Achille !

L'aspect de Chilon était lamentable. Les quelques cheveux qui lui restaient avaient blanchi complètement ; sa face était marquée au sceau d'une inquiétude rongeante. Par instants, il semblait hagard et on eût dit qu'il divaguait. Souvent il ne répondait pas aux questions ; d'autres fois il avait des accès de fureur et devenait alors d'une impudence telle que les augustans résolurent de ne plus le houspiller.

Il eut un de ces accès.

— Faites de moi ce que vous voudrez, mais je n'irai plus aux jeux, je n'irai plus ! cria-t-il désespérément, en faisant claquer ses doigts.

Néron le regarda, puis, se tournant vers Tigellin :

— Tu feras en sorte que, dans les jardins, ce stoïcien

se trouve à mes côtés. Je veux voir sur lui l'effet de nos torches.

Chilon eut peur de la menace qui vibrait dans la voix de César.

— Seigneur, dit-il, je ne pourrai rien voir. Je ne vois rien, la nuit.

César répliqua avec un funèbre sourire :

— Il fera clair, cette nuit-là, comme en plein jour.

Puis il se tourna vers les autres augustans et parla des courses qui devaient clore les jeux.

Pétrone s'approcha de Chilon et lui toucha le bras :

— Je te l'avais bien dit ! Tu ne tiendras pas jusqu'au bout.

L'autre répondit :

— Il faut que je m'enivre.

Et il tendit une main tremblante vers un cratère de vin, mais n'eut point la force de le porter à ses lèvres. Alors, Vestinus lui reprit la coupe et, penchant un visage où se lisaient la curiosité et l'effroi, s'enquit :

— Les Furies te poursuivent ? Dis !

Le vieillard le regarda, la bouche ouverte, comme s'il n'eût pas compris la question, puis se mit à ciller.

Vestinus répéta :

— Les Furies te poursuivent ?

— Non, répliqua Chilon, mais la nuit est devant mes yeux.

— La nuit, comment cela ? Que les dieux aient pitié de toi ! Comment cela ? la nuit ?

— Une nuit atroce et insondable, où il y a quelque chose qui grouille et qui s'avance vers moi. Et moi, je ne sais pas, et j'ai peur !

— J'ai toujours été certain qu'ils étaient sorciers. As-tu aussi des cauchemars ?

— Je ne dors plus. Je ne pensais pas qu'on dût les torturer ainsi.

— Tu en as donc pitié ?

— Pourquoi tant de sang ? Tu as entendu ce que disait cet homme en croix ? Malheur à nous !

— J'ai entendu, répliqua Vestinus à voix basse. Mais ce sont des incendiaires.

— Ce n'est pas vrai !

— Des ennemis du genre humain.

— Ce n'est pas vrai !

— Et des empoisonneurs de fontaines.

— Ce n'est pas vrai !

— Et des égorgeurs d'enfants...

— Ce n'est pas vrai !

— Comment ? demanda Vestinus étonné. Tu le disais toi-même et tu les as livrés à Tigellin.

— Aussi la nuit m'a enveloppé, et la mort vient vers moi... Parfois il me semble que je suis déjà mort, et vous autres aussi.

— Non ! c'est eux qui meurent. Nous sommes vivants. Mais, dis-moi, qu'est-ce qu'ils voient, en mourant ?

— Le Christ...

— C'est leur dieu ? Un dieu puissant ?

Mais Chilon questionna :

— Quelle espèce de torches va-t-on brûler dans les jardins ? Tu as entendu ce que disait César ?

— J'ai entendu et je sais. Cela s'appelle des sarmentitii et des semaxii... On les habillera de la tunique douloureuse enduite de résine, puis on les attachera à des mâts, et on allumera... Pourvu que leur dieu n'envoie pas de nouveaux désastres sur la Ville... Des semaxii ! C'est une torture atroce.

— Je préfère cela ; il n'y aura pas de sang, répondit Chilon. Dis à un esclave de porter le cratère à mes lèvres. J'ai soif et je répands le vin, car ma main est branlante de vieillesse.

Les autres causaient aussi des chrétiens.

Le vieux Domitius Afer les raillait.

— Ils sont une foule si grande, disait-il, qu'ils pourraient fomenter une guerre civile, et on avait même peur, vous souvenez-vous ? qu'ils s'avisassent de s'armer et se défendre. En attendant, ils meurent comme des moutons.

— Qu'ils essayent de faire autrement ! menaça Tigellin.

Sur quoi, Pétrone, au groupe :

— Vous vous trompez. Ils s'arment.

— De quelle façon ?

— De patience.

— C'est un nouveau moyen de s'armer.

— En effet. Mais pouvez-vous dire qu'ils meurent comme des criminels ordinaires ? Non ! Ils meurent, eux, comme si les criminels, c'étaient ceux qui les condamnent à la mort, c'est-à-dire nous et tout le peuple romain.

— Balivernes ! s'écria Tigellin.

— Hic Abdera (1) ! répondit Pétrone.

Mais les autres, frappés de la justesse de cette remarque, se regardèrent avec étonnement et répétèrent :

— C'est vrai ! Il y a quelque chose de différent et de particulier dans leur mort.

— Et moi, je vous dis qu'ils voient leur divinité ! s'écria Vestinus à côté d'eux.

Quelques augustans se tournèrent vers Chilon.

— Hé ! vieux, toi qui les connais bien, dis-nous ce qu'ils voient.

(1) Expression proverbiale qui signifiait : « Voici le roi des imbéciles. »

(*N. de l'A.*)

Le Grec, en un hoquet, cracha sur sa tunique le vin qu'il avait bu et répondit :

— La Résurrection !...

Et il fut secoué de soubresauts si véhéments que ceux qui étaient assis près de lui partirent de bruyants éclats de rire.

CHAPITRE XIX

Depuis quelque temps, Vinicius passait ses nuits hors de la maison. Pétrone se disait qu'il avait peut-être formé quelque nouveau projet pour faire évader Lygie de la Prison Esquiline, mais il ne voulait plus le questionner, pour ne point porter malheur à sa tentative. Depuis qu'il avait échoué à faire sortir Lygie de la Prison Mamertine, il avait cessé d'avoir foi en son étoile.

Cette fois, il ne comptait pas sur le succès des tentatives de Vinicius. La Prison Esquiline, que l'on avait installée à la hâte en reliant les caves des maisons démolies pour l'endiguement du feu, n'était point aussi affreuse que le vieux tulianum du Capitole, mais en revanche, cent fois plus sévèrement gardée. Pétrone comprenait fort bien que l'on y avait transféré Lygie uniquement dans la crainte qu'elle ne mourût de maladie et n'échappât à l'amphithéâtre.

— Il est certain, se disait-il, que César et Tigellin la réservent pour un spectacle spécial, plus atroce que tous les autres. Et Vinicius se perdra lui-même sans aucun résultat.

Vinicius, aussi, avait abandonné toute confiance en son initiative propre : — Christ seul pouvait encore

sauver Lygie. — Le jeune homme ne songeait plus qu'aux moyens de la voir dans sa prison.

Il savait que Nazaire était, malgré tout, parvenu à entrer dans le tulianum, comme porteur de cadavres. Cette pensée le hantait : il décida d'essayer du même subterfuge. Pour une somme énorme, le gardien des Fosses Puantes le prit enfin au nombre des valets qu'il envoyait chaque nuit chercher les cadavres dans les prisons. L'obscurité de la nuit, ses habits d'esclave, le linge imbibé d'huile de térébenthine dont serait enveloppée sa tête, l'éclairage misérable des prisons, — tout cela faisait qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Du reste, qui donc eût songé qu'un patricien, fils et petit-fils de consuls, pût se trouver dans une équipe de fossoyeurs exposés aux émanations des prisons et des Fosses Puantes, et s'attelât à une besogne à laquelle la plus noire misère ou bien l'esclavage pouvaient seuls forcer un homme ?

Quand le centurion eût examiné leurs jetons de fossoyeurs, la grande porte de fer de la Prison Esquiline s'ouvrit devant eux, et Vinicius vit un large caveau d'où l'on avait accès dans un grand nombre d'autres caves. Des quinquets ternes éclairaient le souterrain, qui était plein de prisonniers : les uns, étendus le long des murs, dormaient ; peut-être étaient-ils morts ; d'autres faisaient cercle autour d'une auge centrale remplie d'eau et buvaient ; d'autres étaient assis par terre, les coudes aux genoux et la tête dans les deux mains. Ça et là, des enfants reposaient serrés contre leurs mères. On entendait des hoquets de malades, des sanglots, des murmures de prières, des hymnes bourdonnés à mi-voix et les blasphèmes des gardiens.

Il régnait là une odeur de cadavres et de sueur humaine. Dans les coins ténébreux grouillaient de sombres

silhouettes ; plus près, sous les lueurs tremblotantes, on distinguait des visages blêmes, aux joues caves, aux yeux éteints ou fiévreux, aux lèvres bleuâtres, avec des cheveux agglutinés et des rigoles de sueur sur le front. Des malades déliraient en cris brusques. Des gens demandaient de l'eau, d'autres suppliaient qu'on les menât à la mort.

Les jambes de Vinicius vacillèrent. A la pensée que Lygie se trouvait dans cette géhenne, ses cheveux se dressèrent et sa gorge se serra. L'amphithéâtre, les crocs des fauves, les croix, — tout plutôt que ces effroyables souterrains empuantis de cadavres...

— Combien de morts, aujourd'hui ? demanda le gardien des Fosses.

— Bien une douzaine, répondit le surveillant de la prison ; mais d'ici au matin il y en aura davantage ; déjà quelques-uns râlent là-bas le long des murs.

Et il se mit à récriminer contre les femmes qui cachaient leurs enfants morts, pour les garder plus longtemps auprès d'elles. On retrouvait les cadavres à l'odeur seulement.

— J'aimerais mieux, disait l'homme, être esclave dans quelque ergastule de campagne, que surveiller ces chiens qui pourrissent tout vivants.

Le gardien des Fosses le consolait en lui certifiant que sa besogne, à lui, n'était pas plus enviable. Cependant Vinicius cherchait en vain Lygie, et il lui vint à l'esprit qu'il ne la verrait plus vivante.

Il y avait une douzaine de caves reliées entre elles par des brèches fraîchement percées, et les fossoyeurs n'entraient que là où il fallait enlever des cadavres. Il fut donc terrifié en songeant que ce qui lui avait coûté tant de peines pourrait ne lui servir de rien.

Heureusement le gardien des Fosses vint à son aide :

— Il faut emporter les morts immédiatement, dit-il, si vous ne voulez pas mourir tous, vous et les prisonniers.

— Nous sommes dix pour toutes les caves, répondit le geôlier, et il faut pourtant que l'on dorme.

— Alors je vais te laisser quatre de mes hommes: ils feront le tour des caves pour voir s'il y a des morts.

— Je t'offrirai à boire demain, si tu fais cela. Mais qu'on porte chaque corps au contrôle; l'ordre est arrivé de leur percer le cou; et ensuite : à la Fosse!

— Bien! mais tu m'offriras à boire...

Le gardien des Fosses désigna quatre hommes, et parmi eux Vinicius, et se mit avec les autres à entasser les cadavres sur les brancards.

Vinicius respira. Maintenant, au moins, il avait la certitude de retrouver Lygie. Il commença par explorer minutieusement le premier souterrain, et ne découvrit rien. Dans le deuxième et le troisième, ses recherches furent également infructueuses.

Cependant il était tard : on avait enlevé les corps. Les gardiens s'étaient étendus dans les couloirs séparant les caves et dormaient: les enfants, las de pleurer, s'étaient tus; on n'entendait que la respiration haletante des poitrines oppressées, et, çà et là, encore un murmure de prières.

Vinicius entra dans un quatrième caveau, moins grand que les précédents, et leva sa lanterne.

Soudain, il frémit; il lui avait semblé voir, sous les barreaux d'un soupirail, la gigantesque silhouette d'Ursus. Il souffla immédiatement son lumignon et s'approcha :

— C'est toi, Ursus?

Le géant leva la tête :

— Qui es-tu ?

— Tu ne me reconnais pas?

— Tu as soufflé la lumière, comment veux-tu que je te reconnaisse?

Mais Vinicius aperçut Lygie couchée auprès du mur, sur un manteau, et, sans dire un mot, il s'agenouilla près d'elle.

Ursus le reconnut alors et dit :

— Béni soit le Christ ! Mais ne l'éveille pas, seigneur.

Vinicius la contemplait à travers ses larmes. Malgré l'obscurité, il pouvait distinguer son visage, d'une pâleur d'albâtre, et ses épaules amaigries. A cette vue, il fut envahi d'un amour pareil à la plus déchirante douleur, d'un amour plein de pitié, de vénération et de respect. Il tomba, face contre terre, et appuya ses lèvres sur le bord du manteau où reposait la jeune fille.

Ursus le regarda longtemps en silence ; enfin, le tirant par sa tunique :

— Seigneur, demanda-t-il, comment es-tu entré ; viens-tu pour la sauver ?

Vinicius se releva.

— Indique-moi un moyen ! dit-il.

— Je croyais que tu trouverais, seigneur. Moi, un seul moyen m'est venu à l'idée...

Il tourna les yeux vers les barreaux, puis, comme se répondant à lui-même, il dit :

— Oui !... Mais, derrière, il y a des soldats !...

— Cent prétoriens, répondit Vinicius.

— Alors, nous ne passerions pas ?

— Non !

Le Lygien se frotta le front et demanda de nouveau :

— Comment es-tu entré ?

— J'ai une tessera du gardien des Fosses Puantes...

Soudain, comme si un éclair eût traversé son esprit :

— Par le supplice du Sauveur ! dit-il, je resterai ici, qu'elle prenne ma tessera, qu'elle s'entoure la tête de ce

linge, qu'elle mette un manteau et qu'elle sorte. Il y a quelques jeunes garçons parmi les esclaves du fossoyeur : les prétoriens ne la reconnaîtront pas, et, si elle atteint la maison de Pétrone, elle sera en sûreté.

Le Lygien baissa la tête et répondit :

— Elle ne consentirait pas, elle t'aime. Et puis, elle est malade et ne peut se tenir debout... Si toi, seigneur, et le noble Pétrone n'avez pu la faire sortir de prison, qui donc la sauvera ?

— Christ seul peut la sauver...

Tous deux se turent. Au fond de son cœur simple, le Lygien songeait : « Lui pourrait nous sauver tous ; s'il ne le fait pas, c'est que le moment du supplice et de la mort est venu. » Il consentait pour lui-même à la mort, mais, du fond de l'âme, il avait pitié de cette enfant qui avait grandi dans ses bras et qu'il aimait plus que la vie.

Soudain, Lygie ouvrit les yeux et mit ses mains brûlantes sur celles de Vinicius agenouillé.

— Je te vois ! dit-elle. Ah ! je savais que tu allais venir.

— Je suis venu, très chère. Que le Christ te prenne sous sa garde, et qu'il te sauve, ma Lygie bien-aimée...

Il ne put en dire davantage, il ne voulait point trahir sa douleur devant elle.

— Je suis malade, Marcus, et, sur l'arène ou bien ici, il faut que je meure... J'avais demandé dans mes prières de te voir avant la mort : tu es venu, le Christ m'a exaucée !

Et comme il ne pouvait encore proférer une parole et la serrait seulement contre sa poitrine, elle dit encore :

— Je savais que tu viendrais. Et aujourd'hui le Sauveur a permis que nous puissions nous dire adieu. Déjà, Marcus, déjà je vais à Lui, mais je t'aime et je t'aimerai toujours.

Vinicius se maîtrisa, étouffa sa douleur et parla d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Non, ma bien-aimée, tu ne mourras pas. L'Apôtre m'a ordonné d'avoir foi et il a promis de prier pour toi. Il a connu le Christ; Christ, qui l'a aimé, ne lui refusera rien... Si tu devais mourir, Pierre ne m'aurait pas ordonné d'avoir foi. Et il m'a dit : « Aie foi. » Non, Lygie ! Christ aura pitié de moi... Il ne veut pas que tu meures, il ne le souffrira pas... Je te jure par le nom du Sauveur que Pierre prie pour toi !

L'unique lampion qui pendait au-dessus de la porte s'était éteint, mais la lumière de la lune entrait maintenant à large nappe par le soupirail. Dans le coin opposé, un enfant se plaignit, puis se tut. Du dehors venaient les voix des prétoriens, qui, après la relève, jouaient sous le mur aux *scriptæ duodecim*.

Après un silence, Lygie répondit :

— Marcus, Christ lui-même s'est écrié : « Mon Père, éloignez de moi ce calice d'amertume ! » Et pourtant il l'a bu jusqu'à la lie, et il est mort sur la croix. Maintenant des milliers périssent pour Lui ; — pourquoi devrais-je, seule, être épargnée. Que suis-je donc, Marcus ? J'ai entendu Pierre dire que lui aussi mourrait dans les supplices. Que suis-je devant lui ? Quand les prétoriens sont venus pour nous chercher, j'ai eu peur de la mort et de la torture, mais maintenant je n'ai plus peur. Vois comme elle est épouvantable, cette prison ; et moi, je vais au ciel. Songe qu'ici-bas il y a César, et que là-haut il y a le Sauveur, qui est bon et miséricordieux. Et la mort n'existe pas. Tu m'aimes : — songe combien je serai heureuse. Songe, mon Marcus, que, là-haut, tu viendras me rejoindre.

Elle se tut, pour aspirer un peu d'air, puis saisit la main de Vinicius et l'éleva jusqu'à ses lèvres :

— Marcus...

— Oui, mon aimée !

— Il ne faut pas que tu me pleures. Souviens-toi que tu viendras auprès de moi, là-haut. Ma vie n'aura pas été longue, mais Dieu m'aura donné ton âme. Et je veux pouvoir dire au Christ que, bien que je sois morte, bien que tu m'aies vu mourir, et bien que tu sois resté dans la désolation, tu n'as pas maudit Sa volonté. Il nous réunira ; et je t'aime et je veux être avec toi...

De nouveau, le souffle lui manqua, et elle finit d'une voix à peine intelligible :

— Promets-le Marcus !...

— Sur ta tête sacrée, je promets !

Alors dans la triste lumière, il vit le visage de Lygie rayonner. Elle porta encore une fois la main de Vinicius à ses lèvres et murmura :

— Ta femme... Je suis ta femme...

Derrière le mur, les prétoriens qui jouaient aux *scriptæ duodecim* élevèrent des voix querelleuses.

Mais eux avaient oublié la prison, les gardiens, toute la terre, et, confondant leurs âmes célestes, ils s'étaient mis à prier.

CHAPITRE XX

Trois jours, trois nuits plutôt, rien ne troubla leur quiétude. Ayant accompli leur tâche ordinaire, qui consistait à séparer les morts des vivants, les gardiens, harassés de fatigue, s'étendaient dans les couloirs. Alors Vinicius entrait dans le cachot de Lygie et n'en sortait qu'au moment où, dans l'aube, commençaient à se préciser les barreaux du soupirail. Elle posait sa tête sur la poitrine du jeune homme et, à voix basse, ils parlaient d'amour et de mort. Dans leurs pensées et leurs entretiens, et même dans leurs désirs et leurs espérances, ils s'éloignaient toujours davantage de la vie. Ils étaient pareils aux navigateurs, qui, ayant laissé la terre derrière eux, n'aperçoivent plus, de leur nef, que l'immensité de la mer et du ciel, et, lentement, s'enfoncent dans les infinis. Quand, au matin, il quittait la prison, il voyait déjà l'univers, et la Ville, et les amis, et les choses de la vie, comme à travers un songe. Tout lui paraissait étranger et lointain, et tellement vain et si éphémère...

Même l'imminence des supplices avait cessé de l'épouvanter : il sentait que l'on pouvait passer à travers le martyre comme absorbé dans la méditation, les yeux ancrés ailleurs, — au loin. Épanchant leur amour, ils se disaient combien ils allaient se chérir, et comment

ils allaient vivre ensemble, non sur terre, mais dans les là-bas d'outre-tombe. Et, si parfois leur pensée se tournait vers les choses terrestres, ils échangeaient les paroles des voyageurs qui, avant de partir pour un grand voyage, s'entretiennent des préparatifs suprêmes. Autrement, le calme les enveloppait qui enveloppe deux stèles solitaires et que l'on a oubliées. Leur seul désir était que Christ ne les séparât point. Mais la conviction qu'Il les exaucerait s'affermissant en eux toujours davantage, ils s'étaient mis à l'aimer comme le lien qui allait les unir en l'infini bonheur et la paix infinie. Sur terre, déjà, ils dépouillaient la poussière terrestre. Leur âme se faisait pure ainsi qu'une larme. Sous la mort imminente, parmi la misère et la souffrance, sur ce grabat de prison, pour eux le ciel avait commencé. Le prenant par la main, — déjà sauvée, déjà sanctifiée, — Lygie conduisait Vinicius vers l'intarissable source de vie.

Pétrone était stupéfait de voir sur le visage de Vinicius une quiétude toujours plus grande et un rayonnement que jamais autrefois il n'avait remarqué. Par instants naissait en lui la supposition que Vinicius avait trouvé quelque nouveau moyen de salut, et il était affecté de ce qu'on ne lui confiât point cet espoir. Enfin, n'y tenant plus, il dit un jour :

— Maintenant tu parais tout changé ; ne fais pas de mystère avec moi, car je veux et je peux t'être utile : as-tu arrêté quelque chose ?

— J'ai arrêté, répondit Vinicius, quelque chose où tu ne peux me venir en aide. Après sa mort je confesserai ma foi et je la suivrai.

— Alors, tu n'as plus d'espoir ?

— Christ me la rendra, et nous ne nous séparerons plus jamais.

— Point n'est besoin pour cela de votre Christ. Le

même service peut vous être rendu par notre Thanatos.

— Non, mon ami. Mais tu ne veux pas comprendre.

— Je ne veux pas, et je ne peux pas comprendre, répondit Pétrone. Ce n'est point le moment de disserter, mais te souviens-tu de ce que tu as dit, la nuit où nous avons vainement essayé de la faire évader du tulianum ? Moi, j'avais perdu tout espoir ; et toi, tu as dit en rentrant : « Malgré tout, je crois que Christ peut me la rendre ! » Qu'il te la rende !... Si je jette une coupe précieuse dans la mer, aucun de nos dieux ne sera capable de me la rapporter ; et, si votre dieu n'est point plus empressé à vous plaire, je ne vois pas pourquoi je le vénérerais au détriment des dieux anciens.

— Aussi me la rendra-t-il, dit Vinicius.

Pétrone haussa les épaules.

— Sais-tu que c'est avec des chrétiens que l'on illumine demain les jardins de César ?

— Demain ? répéta Vinicius.

Le cœur tressaillant de détresse et d'épouvante, il se rendit en hâte auprès du gardien des « puticuli, » chercher sa tessera. Une déception l'attendait : le gardien refusa de lui donner le jeton.

— Pardonne-moi, seigneur, dit-il, j'ai fait ce que j'ai pu pour toi, mais je ne puis risquer ma vie. Cette nuit on conduira les chrétiens dans les jardins de César. La prison sera pleine de soldats et de fonctionnaires. Si tu étais reconnu, je serais perdu, et mes enfants avec moi.

Vinicius comprit qu'il insisterait en vain. Mais il eut une lueur d'espoir : les soldats qui l'avaient déjà vu auparavant le laisseraient peut-être passer sans tessera. Quand vint la nuit, il revêtit, comme à l'ordinaire, une tunique sordide, entoura sa tête d'un linge et se rendit à la prison.

Mais ce jour-là on vérifiait les jetons plus exactement

encore, et, pour comble de malheur, le centurion Scævinus, un soldat sévère et dévoué à César corps et âme, reconnut Vinicius.

Pourtant dans cette poitrine cuirassée de fer couvait encore une étincelle de pitié pour l'infortune humaine, car, au lieu de donner l'alerte d'un coup de lance contre son bouclier, il prit Vinicius à part et lui dit :

— Rentre chez toi, seigneur. Je t'ai reconnu, mais je me tairai pour ne pas te perdre. Je ne peux pas te laisser entrer ; retourne chez toi, et que les dieux t'envoient l'apaisement.

— Tu ne peux pas me laisser entrer, répondit Vinicius ; mais permets-moi de rester ici et de voir ceux que l'on va emmener.

— Mes ordres ne s'y opposent pas.

Vinicius s'arrêta devant la porte et attendit que l'on fît sortir les condamnés. Vers minuit enfin la porte s'ouvrit de toute sa largeur pour livrer passage à une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, qu'entouraient des détachements de prétoriens. La nuit était très claire, une nuit de pleine lune, et l'on pouvait même distinguer les visages des condamnés. Ils s'avançaient deux par deux en un long et sinistre cortège, au milieu d'un silence qui n'était troublé que par le cliquetis des armures. Ils étaient si nombreux, qu'il semblait que toutes les caves dussent maintenant être vides. En queue du cortège, Vinicius reconnut distinctement Glaucos le médecin, mais ni Lygie ni Ursus ne se trouvaient parmi ceux qu'on menait à la mort.

CHAPITRE XXI

L'obscurité n'était point complète encore, que déjà les premières vagues de la foule avaient commencé d'affluer vers les jardins de César. Le peuple, en habits de fête, couronné de fleurs, s'en allait, chantant avec entrain, contempler un spectacle nouveau et splendide. Presque tous étaient ivres. Les cris de : « Semaxii ! Sarmentitii ! » retentissaient sur la Via Tecta, sur le Pont Émilien, et, de l'autre côté du Tibre, sur toute la Voie Triomphale, aux alentours du Cirque de Néron, et même là-haut, sur la Colline du Vatican. Déjà auparavant on avait eu à Rome le spectacle de gens brûlés sur des poteaux, mais jamais encore on n'avait vu semblable multitude de condamnés. Voulant en finir avec les chrétiens, et enrayer l'épidémie qui des prisons se répandait de plus en plus par la Ville, César et Tigellin avaient fait le vide dans tous les souterrains, en sorte qu'il ne restait plus que quelques dizaines d'individus réservés pour la fin des jeux. Et la foule, après qu'elle eût franchi les grilles du jardin, devint muette de stupeur. Les allées principales, celles qui s'enfonçaient dans les fourrés, celles qui longeaient les prairies, les touffes d'arbres, les étangs, les viviers et les pelouses

semées de fleurs, étaient hérissées de piquets enduits de résine, auxquels on avait ligotté des chrétiens.

Du haut des tertres, où le regard n'était plus entravé par le rideau des arbres, on pouvait contempler des rangées entières de palots et de corps ornés de fleurs, de lierre, et de feuilles de myrte. Escaladant les buttes et descendant les vallons, elles s'étendaient si loin, que les plus rapprochées semblaient des mâts de navire, et les plus lointaines apparaissaient comme une fraise multicolore de thyrses et de vouges.

Cependant l'obscurité tombait, et les premières étoiles venaient d'éclore. A côté de chaque condamné vinrent se placer des esclaves armés de torches, et quand le cor eut sonné le commencement du spectacle, ils mirent le feu à la base des poteaux.

La paille imbibée de poix, dissimulée sous les fleurs, flamba incontinent d'une flamme claire qui, toujours accrue, se mit à dérouler les guirlandes de lierre et à lécher les pieds des victimes. Le peuple se tut ; les jardins retentirent d'un seul gémissement immense, fait de milliers de cris de douleur. Pourtant quelques-unes des victimes, levant les yeux vers le ciel constellé, chantaient à la gloire du Christ. Le peuple écoutait. Mais les cœurs les plus endurcis s'emplirent d'épouvante, quand du haut des petits piquets des voix déchirantes d'enfants se mirent à appeler : « Maman ! Maman ! » et même les gens ivres furent secoués d'un frisson à la vue de ces petites têtes et de ces innocents visages crispés de douleur ou bien voilés par la fumée qui déjà commençait à suffoquer les victimes. La flamme montait toujours et dévorait une à une les guirlandes de lierre et de roses. Les allées principales et les allées latérales s'embrasèrent ; les bouquets d'arbres s'illuminèrent, et les prairies, et les pelouses couvertes

de fleurs ; l'eau des bassins et des étangs s'irradia de reflets ; les feuilles frissonnantes se teintèrent de rose. Et il fit clair, comme en plein jour. L'odeur de la chair rôtie emplit les jardins, mais, immédiatement, sur les brûle-parfums placés entre les poteaux, les esclaves jetèrent de la myrrhe et de l'aloès. Ça et là, dans la foule, des cris s'élevèrent, cris de pitié aussi bien que d'ivresse joyeuse. Ces cris s'enflaient d'instant en instant, à mesure que grandissait le feu, qui maintenant enveloppait les piquets, rampait vers les poitrines, tordait les cheveux de son souffle brûlant, voilait les visages noircis et enfin fusait plus haut encore, comme pour affirmer la victoire et le triomphe de la force qui l'avait déchaîné...

Encore au commencement du spectacle, César était apparu au milieu du peuple sur un splendide quadrige de cirque attelé de quatre étalons blancs. Il portait un costume de cocher aux couleurs des Verts qui étaient son parti et celui de la cour. D'autres chars suivaient, pleins de courtisans aux habits magnifiques, de sénateurs, de prêtres, et de bacchantes nues et couronnées de roses qui, ivres et des amphores dans les mains, s'époumonnaient en cris sauvages ; des musiciens costumés en faunes et en satyres jouaient de la cithare, de la harpe, du fifre et du cor. D'autres chars portaient les matrones et les vierges romaines, également ivres et demi-nues. Des deux côtés de chaque quadrige, des éphèbes secouaient leurs thyrses enrubannés ; d'autres jouaient du tambourin ; d'autres semaient des fleurs sous les pieds des chevaux. Au milieu des fumées et des torches humaines, le cortège s'avançait dans l'allée principale en clamant « Evohé ! ». César, avec, à ses côtés, Tigellin et aussi Chilon dont l'épouvante l'amusait, conduisait ses chevaux au pas, contemplant les corps qui

flambaient et écoutant les acclamations du peuple. Ses bras monstrueux, tendus sur les rênes, semblaient faire le geste de bénir son peuple. Son visage et ses yeux mi-clos souriaient, et, couronné d'or, il rayonnait au-dessus des hommes, comme un soleil, ou comme un Dieu.

Par instants, il s'arrêtait devant une vierge dont le sein commençait à grésiller dans la flamme, ou devant un enfant au visage crispé. Puis il continuait d'avancer, et derrière lui se ruait le cortège ivre, houleux et forcené. De temps en temps il saluait le peuple, puis, de nouveau, tirant sur les rênes d'or, il se penchait en arrière et causait avec Tigellin. Enfin, arrivé à la grande fontaine, au carrefour de deux allées, il descendit de son quadrige, fit signe à ses compagnons et se mêla à la foule.

Il fut salué par des cris et des applaudissements. Les bacchantes, les nymphes, les augustans, les prêtres, les faunes, les satyres et les soldats l'entourèrent d'un orbe frénétique. Sur les bords de la fontaine, cent torches flamboyaient. César en fit le tour, s'arrêtant pour faire des remarques sur les victimes ou bien pour se moquer de Chilon, dont le visage révélait un insondable désespoir.

Enfin ils arrivèrent devant un mât très élevé, orné de myrte et festonné de lierre. Les flammèches rougeâtres léchaient encore les genoux de la victime, mais on ne pouvait distinguer son visage, que voilaient de fumée les ramilles vertes qui prenaient feu. Soudain, la brise nocturne balaya la fumée et découvrit une tête de vieillard à barbe grise. A cette vue, Chilon se roula sur lui-même tel un serpent blessé, et de sa bouche s'échappa un cri plus semblable à un graillement de corbeau qu'à une voix humaine :

— Glaucos ! Glaucos !...

Du haut du poteau enflammé, Glaucos le médecin le regardait.

Sa face douloureuse penchée, il contemplait l'homme qui l'avait trahi, qui lui avait arraché sa femme et ses enfants, qui l'avait attiré dans un guet-apens d'assassins, et qui, après que tout cela lui eût été pardonné au nom du Christ, l'avait une fois encore livré aux bourreaux. Les yeux de Glaucos étaient rivés au visage du Grec. Par moments, la fumée les couvrait, mais à chaque souffle de brise, Chilon voyait de nouveau les prunelles de l'homme dardées vers lui. Il se leva et voulut fuir, mais ne put. Et, soudain pétrifié, il resta. Il sentait seulement qu'en lui quelque chose débordait, brisant tout, que la fin de tout était venue, et que César et la cour et les foules, — tout s'effaçait alentour ; un vide noir l'investissait, effroyable et illimité, où seuls fulguraient ces yeux de martyr qui le convoquaient devant le juge. L'autre, baissant la tête de plus en plus, regardait sans relâche. Tous sentirent qu'entre ces deux hommes quelque chose se passait, mais le rire se figea sur les lèvres, car le visage de Chilon était atroce : on eût dit que les langues de feu brûlaient son propre corps. Soudain, il chancela, tendit les bras et cria d'une voix horrible et déchirante :

— Glaucos ! au nom du Christ ! Pardonne !

Tous se turent alentour : un frisson secoua les assistants et, vers le poteau, se levèrent tous les yeux.

La tête du martyr remua légèrement, et l'on entendit une voix gémissante venue de la cime du mât :

— Je pardonne...

Chilon s'écroula sur la face, hurlant comme une bête sauvage, et, des deux mains, se mit à entasser de la terre sur sa tête. Les flammes jaillirent soudain, enveloppèrent la poitrine et le visage de Glaucos, déroulèrent la couronne de myrte sur sa tête et dévorèrent les rubans à la flèche du mât qui tout entier flamba d'uneclarté immense.

Mais Chilon se releva avec un visage tellement transfiguré que les augustans crurent voir devant eux un autre homme. Ses yeux luisaient d'une lumière intense, son front ridé irradiait l'extase : ce Grec, à l'instant encore veule et lâche, semblait maintenant un prêtre inspiré par son dieu et qui allait révéler des vérités redoutables.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? il est fou !... murmurèrent des voix.

Lui se tourna vers la foule, leva la main droite, et se mit à dire, ou plutôt à clamer d'une voix perçante, afin que non seulement les augustans, mais la tourbe entière pût l'entendre :

— Peuple romain ! Sur ma mort, je jure que périssent des innocents ! L'incendiaire, c'est lui !

Et il désigna Néron.

Il y eut un moment de silence. Les courtisans étaient pétrifiés. Chilon restait immobile, la main frémissante et le doigt tendu vers César. Un tumulte éclata. En une tourmente de flots soudain déchaînés par la rafale, le peuple se précipita vers le vieillard, pour le voir de plus près. Des voix crièrent : « Tenez-le ! », d'autres : « Malheur à nous ! » Une tempête de sifflets et de hurlements creva : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! » Le chaos grandissait. Les bacchantes, avec des cris aigus, coururent vers les chars. Soudain quelques mâts consumés s'effondrèrent en une pluie d'étincelles. Un remous aveugle des masses entraîna Chilon vers le fond du jardin.

Partout les poteaux consumés commençaient à tomber en travers de la route, emplissant les allées de fumée, d'étincelles, d'odeur de bois brûlé, et d'un graillon de graisse humaine. Les lumières s'éteignaient partout. Les jardins s'enténébraient. Le peuple inquiet, sombre

et épouvanté s'écrasait aux portes. La nouvelle de ce qui était arrivé passait de bouche en bouche, se déformant et s'amplifiant à mesure. Les uns disaient que César s'était évanoui ; d'autres, qu'il s'était avoué l'auteur de l'incendie ; d'autres, qu'il était tombé dangereusement malade, et qu'on l'avait emporté, comme mort, sur son char. Ça et là, s'élevaient des paroles de pitié pour les chrétiens : « Si ce n'est pas eux qui ont brûlé Rome, alors pourquoi tant de sang, tant de tortures, tant d'injustice ? Les dieux ne vengeront-ils pas la mort de ces innocents, et par quels « piacula » parviendra-t-on à les fléchir ? »

Les mots « innoxia corpora ! » étaient répétés avec insistance. Les femmes s'apitoyaient à voix haute sur les enfants, dont une telle quantité avait été jetée aux fauves, et clouée en croix, et brûlée dans ces jardins maudits ! Et peu à peu la pitié se changeait en des malédictions contre Tigellin et César.

Des gens s'arrêtaient soudain et demandaient tout haut : « Quelle est-elle, cette divinité qui leur donne tant de force devant les tortures et la mort ? » Et ils rentraient chez eux, absorbés en leurs pensées...

Chilon errait dans les jardins, ne sachant de quel côté tourner ses pas. Il buttait contre des corps à demi rôtis, il accrochait des tisons qui l'enveloppaient d'un agressif essaim d'étincelles, et, par moments, s'asseyait et regardait autour de lui avec des yeux hébétés. Les jardins étaient presque entièrement envahis par l'obscurité ; entre les arbres se déplaçait une lune blêmie qui éclairait d'un jour incertain les allées, les poteaux noircis couchés en travers, et les arsins humains changés en des blocs informes. Le vieux Grec croyait voir dans la lune les traits de Glaucos et ses yeux fulgurants ; et il fuyait la lumière. Enfin, il sortit de l'ombre et,

poussé par une force invincible, il s'achemina vers la fontaine où Glaucos avait rendu l'âme.

Une main toucha son épaule.

Le vieillard se retourna, et, voyant devant lui un inconnu, il s'écria :

— Quoi ? Qui es-tu ?

— Un apôtre, Paul de Tarse.

— Je suis maudit !... Que me veux-tu ?

L'Apôtre répondit :

— Je veux te sauver.

Chilon s'appuya contre un arbre.

— Pour moi il n'y a plus de salut ! dit-il sourdement.

— Ne sais-tu donc pas que Dieu a pardonné au larron repentant ? demanda Paul.

— Ne sais-tu donc pas ce que j'ai fait, moi ?

— J'ai vu ta douleur et j'ai entendu que tu témoignais de la vérité.

— Oh ! seigneur !

— Et, si le serviteur du Christ t'a pardonné à l'heure du supplice et de la mort, comment Christ ne te pardonnerait-il pas ?

Chilon saisit sa tête de ses deux mains, comme s'il se sentait devenir fou :

— Le pardon ! Pour moi... Le pardon !...

— Notre Dieu est un Dieu de miséricorde, répondit Paul.

— Pour moi ! gémissait Chilon.

— Appuie-toi sur mon bras et viens, dit l'Apôtre.

Et il marcha vers le carrefour des allées, guidé par la voix de la fontaine qui, dans la paix nocturne, semblait pleurer sur tous ces corps martyrisés.

— Notre Dieu est un Dieu de miséricorde, répéta l'Apôtre. Si, debout au bord de la mer, tu y jetais des cailloux, parviendrais-tu à combler l'abîme ? Or, je te

le dis, la miséricorde du Christ est pareille à la mer, et les péchés et les fautes des hommes y seront engloutis, comme s'engloutissent les pierres dans le gouffre marin. Et je te dis que la miséricordre du Christ est pareille au ciel qui recouvre les montagnes, les terres et les mers, car partout elle est présente, et elle est sans limites. Tu as souffert devant le poteau de Glaucos, et Christ a vu ta souffrance. Tu as dit, sans égard à ce qui demain pouvait t'advenir : « L'incendiaire, c'est lui ! » Et le Christ n'a pas oublié tes paroles. Car ton indignité et ton mensonge ont pris fin, et dans ton cœur n'est resté qu'un repentir sans bornes... Viens avec moi et écoute : moi aussi, je l'ai haï ; moi aussi, j'ai persécuté ses élus. Je ne voulais pas de Lui, je ne croyais pas en Lui, jusqu'au jour où il m'est apparu et m'a appelé. Et depuis lors, il est mon unique amour. Écoute : il t'a envoyé le remords, la terreur et la douleur, pour t'appeler à Lui. Tu l'as haï, mais Lui t'aimait. Tu as livré ses enfants à la torture, mais Lui veut te pardonner et te sauver...

Paul l'accaparait, le conquérait, le conduisait comme un soldat conduit un captif.

— Viens à moi, et je te mènerai vers Lui. Pourquoi je suis venu auprès de toi ? Lui, m'a commandé de glaner les âmes au nom de l'amour, et j'accomplis son ordre. Tu me dis : « Je suis maudit, » et je te réponds : « Aie foi en Lui, et tu seras sauvé. » Tu me dis : « Je suis réprouvé, » et moi, je te réponds : « Il t'aime. » Regarde-moi ! Quand je ne l'aimais point, la haine seule habitait mon cœur ! et maintenant Son amour me remplace mon père et ma mère, il me remplace la richesse et la royauté. En Lui seul est le refuge, Lui seul te comptera ton repentir. Il verra ta misère, et Il ôtera de toi la terreur et t'élèvera vers Lui.

... Le ruissellement de la fontaine s'argentait de rayons lunaires. Alentour, c'était le calme et la solitude, car ici les esclaves avaient déjà enlevé les poteaux carbonisés et les cadavres des martyrs.

Chilon se jeta à genoux, cacha sa face dans ses mains et resta sans mouvement. Paul leva son visage vers les étoiles et pria :

— Seigneur, disait-il, jette les yeux sur ce malheureux, sur son repentir, sur ses larmes et son supplice! Dieu de miséricorde, qui as donné ton sang pour nos péchés, — par Ton supplice, par Ta mort et Ta résurrection... pardonne!

Puis il se tut; et longtemps encore, en prière, il contempla les étoiles.

Mais à ses pieds, soudain, un appel gémissant s'éleva :

— Christ!... Christ!... Pardonne!

Alors Paul s'approcha de la fontaine, puisa de l'eau dans ses deux paumes et revint vers le misérable à genoux.

— Chilon! je te baptise au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit Saint! Amen!

Chilon leva la tête et étendit les mains. La lune éclairait de sa douce lumière ses cheveux blancs et son blanc visage immobile. Les instants tombaient un à un dans la nuit ; des grandes volières des Jardins de Domitia vint jusqu'à eux le chant du coq. Lui, restait à genoux, statue funéraire.

Enfin, il demanda :

— Que dois-je faire avant de mourir, seigneur?

Paul se réveilla de sa méditation sur cette incommensurable puissance à laquelle même des âmes comme celle de ce Grec ne pouvaient se soustraire et répondit :

— Aie foi, et témoigne de la vérité !

Ils sortirent ensemble. Aux portes du jardin, l'Apôtre bénit encore une fois le vieillard, et ils se quittèrent, car Chilon lui-même l'avait exigé, prévoyant que César et Tigellin le feraient poursuivre.

Il ne se trompait point. En rentrant, il trouva sa maison entourée de prétoriens qui se saisirent de lui et le conduisirent au Palatin.

César reposait déjà, mais Tigellin attendait. Il salua le malheureux Grec d'un visage calme, mais sinistre.

— Tu as commis le crime de lèse-majesté, lui dit-il, et tu n'esquiveras pas le châtiment. Mais si demain, au milieu de l'amphithéâtre, tu déclares que tu étais ivre et que tu divaguais, et que les chrétiens sont bien les auteurs de l'incendie, ton châtiment sera limité aux verges et à l'exil.

— Je ne peux pas, seigneur, dit doucement Chilon.

Tigellin s'approcha de lui à pas lents et, d'une voix étouffée, mais effroyable, demanda :

— Comment ? tu ne peux pas, chien de Grec ? Tu n'étais donc pas ivre ? Tu ne comprends donc pas ce qui t'attend ? Regarde par là.

Et il lui montra un coin de l'atrium, où étaient debout dans l'ombre, à côté d'un large banc en bois, quatre esclaves thraces avec des cordes et des pinces dans les mains.

Chilon répondit :

— Je ne peux pas, seigneur !

La fureur grondait dans l'âme de Tigellin, mais il se maîtrisa encore.

— Tu as vu comment mouraient les chrétiens ? Tu veux mourir de même ?

Le vieillard leva sa face pâlie : un moment, ses lèvres remuèrent en silence, puis il dit :

— Et moi aussi, je crois au Christ...

Tigellin le regarda avec stupeur :

— Chien ! Tu es vraiment devenu fou !

Il bondit sur Chilon, lui saisit la barbe à deux mains, le fit rouler à terre, et le piétina en répétant, l'écume aux lèvres :

— Tu rétracteras ! Tu rétracteras !

— Je ne peux pas, gémit le Grec sous le talon de Tigellin.

— A la torture, cet homme !

Les Thraces saisirent le vieillard, le couchèrent sur le chevalet, l'attachèrent avec des cordes et se mirent à broyer de leurs pinces ses tibias décharnés. Mais lui, tandis qu'ils le ligottaient, baisait humblement leurs mains ; puis il ferma les yeux et resta sans mouvement, comme mort.

Il vivait pourtant, et, quand Tigellin se pencha vers lui et demanda une fois encore : « Tu te dédiras ? » ses lèvres blêmes remuèrent faiblement, et il s'en échappa un murmure à peine perceptible :

— Je ne... peux... pas !...

Tigellin fit interrompre la torture et marcha par l'atrium. Enfin, une idée nouvelle sembla lui être venue ; et se tournant vers les Thraces :

— Arrachez-lui la langue !

CHAPITRE XXII

Pour représenter le drame *Auréolus*, les théâtres et les amphithéâtres étaient aménagés de façon à pouvoir s'ouvrir, et former deux scènes distinctes. Mais, après le spectacle des jardins de César, on négligea les dispositions ordinaires, car il s'agissait de permettre à tous les spectateurs de voir la mort de l'esclave crucifié, qui, dans le drame, était dévoré par un ours. Au théâtre, le rôle de l'ours était joué par un acteur cousu dans une fourrure ; mais cette fois-ci la représentation devait être « vivante ». C'était une nouvelle invention de Tigellin. César avait commencé par déclarer qu'il ne viendrait pas, mais, sur le conseil de son favori, il avait changé d'avis. Tigellin lui avait expliqué qu'après ce qui s'était passé dans les jardins, il devait davantage encore se montrer en public ; il l'assura, en même temps, que l'esclave crucifié ne l'insulterait pas ainsi qu'avait fait Crispus. Pour attirer le peuple, déjà fatigué, on avait dû lui promettre de nouvelles largesses, en même temps qu'un souper, dans l'amphithéâtre éclairé brillamment.

Au crépuscule, le cirque entier regorgeait. Les augustans, avec Tigellin à leur tête, présents au grand complet, étaient venus moins pour le spectacle même que pour donner à César une marque de loyalisme

après le dernier incident, et pour s'entretenir de Chilon, dont parlait toute la ville. Certains patriciens, mus par un sentiment d'humanité, demandaient à Tigellin de renoncer aux poursuites.

— Regardez où cela vous mène, disait Barcus Soranus. Vous vouliez assouvir la vengeance du peuple et lui inculquer la conviction que le châtiment tombait sur les vrais coupables ; et vous avez atteint un résultat absolument opposé.

— C'est vrai ! ajouta Antistius Verus, tous chuchotent maintenant que les chrétiens sont innocents. Si vous appelez cela de l'habileté, alors Chilon avait raison quand il disait que vos cervelles n'empliraient pas le godet d'un gland.

Tigellin se tourna vers eux :

— On chuchote aussi que Servilia ta fille, Barcus Soranus, et que ta femme, Antistius, ont soustrait leurs esclaves chrétiens à la justice de César.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Barcus d'une voix inquiète.

— Ce sont vos femmes divorcées qui veulent perdre la mienne : elles sont jalouses de sa vertu ! dit avec non moins d'anxiété Antistius Verus.

Les autres parlaient de Chilon.

— Que lui est-il arrivé ? disait Éprius Marcellus. Lui-même les livrait à Tigellin. De loqueteux qu'il était, il est devenu opulent ; il aurait pu finir ses jours en paix, avoir de belles funérailles et un monument sur sa tombe. En vérité, il a dû devenir fou !

— Il n'est pas devenu fou, il est devenu chrétien, dit Tigellin.

— C'est impossible ! s'écria Vitellius.

— Je vous le disais bien, interrompit Vestinus : égorgez les chrétiens ; mais, croyez-moi, ne faites pas la guerre à leur divinité. On ne doit pas plaisanter avec

elle !... Regardez ce qui se passe ! Moi, je n'ai pas brûlé Rome ; eh bien, si César le permettait, j'offrirais immédiatement une hécatombe à leur dieu. Et tous, vous devriez faire la même chose.

— Tigellin s'est mis à rire, quand j'ai affirmé qu'ils s'armaient. Maintenant, je puis vous dire davantage... Ils font des conquêtes ! ajouta Pétrone.

— Comment? Comment ? demandèrent des voix.

— Si un homme comme Chilon ne leur a pas résisté, qui donc leur résistera? Si vous vous figurez qu'après chaque spectacle le nombre des chrétiens n'augmente pas, devenez marchands de chaudrons ou bien allez barbifier les gens, pour mieux vous rendre compte de ce que pense le peuple et de ce qui se passe en ville...

— C'est la pure vérité, par le peplum sacré de Diane ! s'écria Vestinus.

Barcus se tourna vers Pétrone :

— Où veux-tu en venir ?

— Je finis par où vous avez commencé : assez de sang comme cela.

Tigellin eut un sourire ironique :

— Encore un peu, un petit peu...

— Si ta tête ne te suffit pas, tu en as une autre sur ta canne ! répliqua Pétrone.

La conversation fut interrompue par César, qui prit place sur l'estrade en compagnie de Pythagore. Immédiatement commença l'*Aureolus*, auquel on ne prêtait qu'une médiocre attention, car les pensées étaient occupées par le Grec. Le peuple, habitué aux tortures et au sang, s'ennuyait aussi, sifflait, poussait des cris impertinents à l'adresse de la cour et demandait bruyamment la scène de l'ours, la seule qui l'intéressât. N'eût été l'espérance de voir le vieillard condamné, et le désir des cadeaux, le spectacle n'eût point retenu les gens.

Enfin le moment attendu arriva. Les valets du cirque apportèrent d'abord une croix en bois, assez basse, afin que l'ours, en se dressant sur ses pattes de derrière, pût atteindre la poitrine du supplicié; ensuite deux hommes amenèrent, ou plutôt traînèrent sur l'arène Chilon, qui, les jambes broyées, ne pouvait marcher. Il fut cloué sur l'arbre si prestement, que les augustans ne purent le contempler à leur aise. Ce n'est qu'après que l'on eut érigé la croix, que tous les yeux se tournèrent vers lui. Mais peu de gens pouvaient, dans ce vieil homme nu, reconnaître le Chilon de naguère.

Après les tortures infligées par Tigellin, sa face n'avait plus une goutte de sang. Sur la barbe chenue une traînée rouge révélait la langue arrachée. A travers la peau diaphane on pouvait presque distinguer les os. Son visage était douloureux, mais aussi doux et aussi paisible que celui d'un homme endormi. Le souvenir du larron sur la croix, auquel le Christ avait pardonné, lui donnait peut-être confiance. Peut-être disait-il en son âme au Dieu de miséricorde : « Seigneur, j'ai mordu, telle une bête venimeuse. Mais, tu le sais, Seigneur, j'ai été misérable, j'ai crevé de faim, les hommes m'ont foulé aux pieds, m'ont battu et m'ont bafoué toute ma vie. J'ai été pauvre, Seigneur, et très malheureux ; et maintenant encore ils m'ont torturé et m'ont mis en croix. Toi, ô Miséricordieux, tu ne me repousseras pas à l'heure de la mort! » Et la paix semblait descendue, avec le repentir, dans cette âme mortifiée...

Personne ne riait, car dans ce vieillard il y avait quelque chose de si pacifique, il paraissait si caduc, si désarmé, tellement chétif, tellement pitoyable en son humilité, que chacun se demandait pourquoi l'on torturait et crucifiait un homme déjà à l'agonie. Parmi les

augustans, Vestinus se penchait à droite et à gauche et chuchotait d'une voix effarée :

— Voyez comment ils meurent !

Les autres attendaient l'apparition de l'ours, tout en souhaitant au fond de l'âme que le spectacle prît fin au plus vite. Enfin l'ours arriva lourdement sur l'arène, balançant de droite et de gauche sa tête basse, et lançant des regards en dessous. Il semblait réfléchir ou chercher quelque chose. Ayant aperçu la croix et le corps nu, il s'approcha, se dressa, renifla. Mais, après un instant, il retomba sur ses pattes, s'accroupit sous la croix et se prit à grogner, comme si son cœur de bête avait pitié de ce débris humain.

La valetaille du cirque stimulait l'ours par ses cris. Le peuple était muet.

Cependant Chilon leva lentement la tête et promena ses regards sur les spectateurs. Ses yeux s'arrêtèrent très haut, sur les derniers gradins de l'amphithéâtre. Alors sa poitrine adhala plus vivement, et, pour la stupeur de la foule, son visage s'éclaira d'un sourire, son front se vêtit declarté, ses yeux se levèrent au ciel, et, de ses lourdes paupières, deux larmes descendirent lentement le long de son visage.

Et il mourut.

Soudain, près du velarium, une voix sonore s'écria :

— Paix aux martyrs !

Sur l'amphithéâtre pesait un silence écrasant.

CHAPITRE XXIII

Après le spectacle des jardins de César, les prisons se trouvèrent considérablement dégarnies. On continuait à poursuivre et à emprisonner les gens suspects d'avoir adhéré à la superstition orientale, mais les chasses à l'homme, de moins en moins fructueuses, fournissaient à peine le nombre de condamnés indispensable aux spectacles qui, du reste, touchaient à leur fin. Le peuple, rassasié de sang, montrait une fatigue toujours plus grande, et aussi une anxiété s'aggravant de jour en jour, et que provoquait l'étrange conduite des condamnés. Les appréhensions du superstitieux Vestinus s'étaient emparées de toutes les âmes. Dans la foule, on contait des choses toujours plus extraordinaires sur les représailles qu'exercerait la divinité chrétienne. La fièvre typhoïde, qui, des prisons, s'était répandue sur la ville, avait accru l'universelle inquiétude. On voyait des enterrements innombrables et l'on répétait que de nouveaux « piacula » étaient nécessaires pour fléchir ce dieu inconnu. Dans les temples, on sacrifiait à Jupiter et à Libitine. Et, malgré les efforts de Tigellin et de ses acolytes, la rumeur, que la Ville avait été brûlée par ordre de César et que les chrétiens étaient innocents, prenait corps chaque jour davantage.

En raison de cette rumeur précisément, César et Tigellin ne voulaient point suspendre les persécutions. Pour calmer le peuple, de nouveaux édits avaient ordonnancé la distribution du blé, du vin et de l'huile d'olive. Pour venir en aide aux quirites, on avait publié des clauses facilitant la reconstruction des maisons. D'autres prescriptions vinrent réglementer la largeur des rues et les matériaux à employer pour se prémunir contre un nouvel incendie. César lui-même assistait aux séances du Sénat et délibérait avec les Pères conscrits pour le plus grand bien du peuple et de la Ville. Mais nulle grâce ne fut accordée aux condamnés. Avant tout, le maître du monde voulait inculquer au peuple la certitude absolue qu'une répression aussi inouïe ne pouvait atteindre que des criminels véritables. Nulle voix au Sénat ne s'éleva en faveur des chrétiens, car personne ne se souciait d'attirer sur soi la colère de César ; en outre, les gens doués de clairvoyance politique affirmaient que, mise en pratique, cette doctrine nouvelle ébranlerait les bases mêmes de la domination romaine.

Vinicius n'avait plus aucun espoir de sauver Lygie de la mort, et, déjà détaché de la vie, entièrement absorbé en la pensée du Christ, il n'espérait plus s'unir à elle que dans l'éternité.

Il devinait que Lygie se préparait, elle aussi, à la mort, et que leurs âmes, malgré les murs qui les séparaient, s'avançaient maintenant de concert ; et il souriait à cet avenir, comme il eût souri à un grand bonheur.

L'incoercible torrent de foi, qui arrachait de la terre et portait au delà de la tombe tant de milliers d'adeptes, s'était aussi emparé d'Ursus. Longtemps, il n'avait point voulu se résigner en son cœur à la mort de Lygie. Mais journellement leur arrivaient les échos de ce qui se passait dans les amphithéâtres et les jardins, et la mort

apparaissait un bien supérieur à tous ceux que pouvait concevoir l'esprit d'un mortel. Et Ursus n'eut plus le courage d'implorer le Christ pour qu'il privât Lygie de ce bonheur. Dans son âme simple de barbare, et quoiqu'il eût entendu dire que devant Dieu tous les hommes sont égaux, il se figurait qu'à la fille du chef des Lygiens devait nécessairement échoir en partage une plus grande quantité des joies surhumaines promises, et que, dans la gloire éternelle, une place plus rapprochée de « l'Agneau » serait assignée à sa reine. Il s'attendait aussi à ce que Christ lui permît de continuer à la servir. Pour lui-même, il nourrissait le secret désir d'expirer sur la croix, de même que l'Agneau divin. Mais cela lui semblait un bonheur inouï, bien qu'il sût qu'à Rome la croix était le supplice des pires criminels, il osait à peine demander une telle mort. Il pensait que probablement on le ferait périr sous les dents des fauves, et cela le chagrinait et l'inquiétait immensément. Dès l'enfance, il avait habité les forêts, et, grâce à sa force surhumaine, avant même d'avoir atteint l'âge d'homme, il était devenu fameux dans tout le peuple des Lygiens. La chasse avait été son occupation favorite, et aujourd'hui encore la vue des fauves, dans les vivaria ou les amphithéâtres, éveillait en lui un irrésistible désir de lutte et de carnage. Il craignait donc que le jour où il lui faudrait se rencontrer avec eux dans l'amphithéâtre, il ne fût assailli par des pensées indignes d'un chrétien.

Il priait toute la journée, rendait des services aux prisonniers, venait en aide aux gardiens et consolait la jeune princesse, qui parfois lui confiait ses regrets de n'avoir pu, dans son existence trop courte, accomplir autant de bonnes œuvres que la sainte femme Thabita, dont la vie lui avait été contée par l'Apôtre Pierre. Les

gardiens de la prison, que remplissait de respect la force effroyable du géant, avaient fini par l'aimer pour sa douceur. Souvent, stupéfiés par sa sérénité, ils lui en demandaient la cause ; et Ursus leur parlait avec une conviction tellement inébranlable de la vie qui l'attendait après la mort, qu'ils l'écoutaient étonnés : ces cachots, où jamais ne pénétrait le soleil, pouvaient donc être visités par le bonheur ? Plus d'un parmi ces hommes se disait que sa besogne était une besogne d'esclave, sa vie, une vie de misère, et plus d'un songeait que la mort seule serait le terme de son infortune. Seulement, la mort les emplissait d'une appréhension nouvelle, car ils n'espéraient rien au delà, tandis que ce géant et cette vierge qui, semblable à une fleur, s'étiolait dans les cachots, allaient vers la mort ainsi que vers une porte s'ouvrant sur l'infini bonheur.

CHAPITRE XXIV

Un soir, Pétrone eut la visite du sénateur Scævinus qui se lança dans une longue conversation sur les temps terribles où l'on vivait, et sur César. Le sénateur parlait si ouvertement que Pétrone, bien qu'en relations d'amitié avec lui, résolut de se tenir sur ses gardes. L'autre se plaignait, disant que le monde roulait de travers, que les gens étaient fous, et que tout finirait par un désastre plus terrible encore que l'incendie de Rome. Il disait que les augustans eux-mêmes étaient mécontents, que Fenius Ruffus, préfet en second des prétoriens, supportait avec la plus grande contrainte l'autorité odieuse de Tigellin, et que toute la famille de Sénèque était poussée à bout par la conduite de Néron tant à l'égard de son vieux maître qu'à l'égard de Lucain. Enfin, il fit allusion à l'irritation du peuple et des prétoriens mêmes, dont la plupart étaient du côté de Fenius Ruffus.

— Pourquoi me dis-tu tout cela ? demanda Pétrone.

— Par sollicitude pour César, répondit Scævinus. J'ai un parent éloigné qui porte le même nom que moi et qui est prétorien. C'est par lui que je sais ce qui se passe au camp... Là aussi le mécontentement s'accroît... Caligula était fou, lui aussi, et qu'est-il arrivé ! Il s'est

trouvé un Cassius Chærea... C'était un crime épouvantable et il n'y a certainement parmi nous personne qui l'approuve ; pourtant, il est certain que Chærea a délivré le monde d'un monstre.

— C'est-à-dire, répliqua Pétrone, que tu raisonnes de la façon suivante : « Je n'approuve pas Chærea, mais c'était un homme providentiel ; veuillent les dieux qu'il s'en trouve d'autres comme lui !... »

Scævinus, changeant de thème, fit alors l'éloge de Pison. Il exaltait sa naissance, sa grandeur d'âme, son attachement à sa femme, et enfin sa sagesse, son calme et son don vraiment rare de capter et séduire les gens.

— César n'a pas d'enfants, dit-il, et tous voient en Pison son successeur. Incontestablement ils l'aideraient de toute leur âme à obtenir le pouvoir. Il est aimé de Fenius Ruffus, et la famille des Annæus lui est excessivement dévouée. Plautius Lateranus et Tullius Sénécion se feraient tuer pour lui. De même Natalis, et Subrius Flavius, et Sulpicius Asper, et Afranius Quinetianus et même Vestinus.

— Oh ! ce dernier ne lui servirait pas à grand'chose, remarqua Pétrone. Vestinus a peur de son ombre.

— Vestinus a peur des songes et des fantômes ; mais c'est un homme brave, que l'on veut avec raison créer consul. Et le fait qu'il réprouve, au fond, les persécutions contre les chrétiens, ne saurait point t'être désagréable à toi, étant donné que tu as intérêt à ce que prennent fin ces atrocités.

— Moi, aucun intérêt, dit Pétrone : c'est Vinicius ! A cause de Vinicius, je voudrais sauver certaine jeune fille, mais je n'y arrive pas, car je suis en disgrâce auprès d'Ahénobarbe.

— Comment ? Tu ne t'aperçois donc pas que César

te recherche à nouveau ? Il a besoin de toi pour ce voyage en Achaïe...

— Lucain pourrait me remplacer.

— Barbe-d'Airain le hait, et, dans son âme, il a déjà décidé la mort du poète. Il cherche uniquement un prétexte, car il cherche toujours des prétextes. Lucain comprend qu'il faut se hâter.

— Par Castor ! dit Pétrone, c'est possible. Quant à moi, j'aurais un moyen fort simple de rentrer en faveur.

— Quel moyen ?

— Répéter à Barbe-d'Airain ce que tu viens de me dire.

— Je n'ai rien dit ! s'écria anxieusement Scævinus.

Pétrone lui mit la main sur l'épaule :

— Tu as dit que César était fou, tu as laissé entrevoir Pison comme successeur probable, et tu as dit : « Lucain comprend qu'il faut se hâter. » — Se hâter de faire quoi ? très cher...

Un moment, ils se regardèrent dans les yeux.

— Tu ne répéteras pas !

— Par les hanches de Cypris ! Tu me connais, toi ! Non ! je ne répéterai pas. Je n'ai rien entendu, et je ne veux rien entendre... La vie est trop courte pour qu'on se donne la peine d'entreprendre quoi que ce soit. Je te demande seulement d'aller voir Tigellin tout à l'heure, et de causer avec lui le même espace de temps qu'avec moi, — sur le sujet que tu voudras.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? — Si, à un moment donné, Tigellin vient me dire : « Scævinus a été chez toi, » il faut que je puisse lui répondre : « Il a été chez toi le même jour. »

Scævinus brisa sa canne d'ivoire et s'écria :

— Que les mauvais sorts retombent sur cette canne. J'irai chez Tigellin et ensuite chez Nerva, au festin qu'il

donne ce soir. Tu y seras aussi ? En tout cas, nous nous verrons après-demain à l'amphithéâtre, où mourra ce qui reste de chrétiens !... Au revoir !

— Après-demain ! répéta Pétrone, resté seul. Il n'y a plus de temps à perdre. Ahénobarbe a besoin de mes conseils en Achaïe ; peut-être comptera-t-il avec moi.

Et il décida de tenter un moyen extrême.

Chez Nerva, César lui-même exigea que Pétrone prît place en face de lui.

— J'ai la sensation de n'avoir pas vécu jusqu'ici, lui disait-il, et de ne devoir naître qu'en Grèce.

— Tu naîtras à une gloire nouvelle, à l'immortalité, répondit Pétrone.

— J'ai foi qu'il en sera ainsi, et qu'Apollon ne s'en montrera point jaloux. Si je récolte des lauriers, je lui offrirai une hécatombe à jamais mémorable.

Scævinus se mit à citer Horace :

> Sic te diva potens Cypri
> Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
> Ventorumque regat pater...

— Le navire m'attend déjà à Naples, dit César. Je voudrais partir, — partir demain.

Alors Pétrone, les yeux dans les yeux de Néron :

— Tu permettras, divin, qu'auparavant je donne un festin d'hyménée auquel je te convierai, toi avant tous.

— Un hyménée ? Quel hyménée ? demanda Néron.

— Celui de Vinicius avec la fille du roi des Lygiens. En ce moment, il est vrai, elle est incarcérée ; mais, en sa qualité d'otage, elle ne peut être retenue prisonnière. D'ailleurs tu as permis à Vinicius de l'épouser. Et, comme tes sentences, de même que celles de Zeus, sont sans appel, tu la feras mettre en liberté, et je la donnerai à son fiancé.

Le sang-froid et la calme assurance de Pétrone interloquèrent Néron, qui se troublait toujours dès qu'on l'acculait par une question directe.

— Je sais, répondit-il, en baissant des yeux interdits. J'ai songé à elle et aussi à ce géant qui a étouffé Croton.

— En ce cas, tous deux sont sauvés, répondit tranquillement Pétrone.

Mais Tigellin vint en aide à son maître.

— Elle est en prison par la volonté de César, et tu viens de dire, Pétrone, que les sentences de César étaient sans appel.

Les assistants connaissaient tous l'histoire de Vinicius et de Lygie. Ils se turent, curieux de l'issue du conflit.

— Elle est en prison par erreur, grâce à ton ignorance du droit des gens, et en dépit de la volonté de César, articula nettement Pétrone. Tu es un homme naïf, Tigellin, mais, malgré ta naïveté, tu n'affirmeras point que c'est elle qui ait incendié Rome : même si tu l'affirmais, César ne te croirait pas.

Mais Néron était déjà revenu de son embarras, et il se mit à cligner ses yeux de myope avec une expression méchante.

— Pétrone a raison, dit-il

Tigellin le regarda, étonné.

— Pétrone a raison, répéta Néron. Demain les portes de la prison lui seront ouvertes, et, quant au festin d'hyménée, nous en recauserons après-demain, à l'amphithéâtre.

— J'ai encore perdu, songea Pétrone.

Et rentré chez lui, il était tellement persuadé qu'était venue la fin de Lygie, que le lendemain il dépêcha au surveillant du spoliaire un affranchi dévoué, avec mission de traiter du prix du cadavre, qu'il voulait, après le supplice, envoyer à Vinicius.

CHAPITRE XXV

Au temps de Néron étaient entrées en faveur les représentations du soir dans les cirques et les amphithéâtres, Les augustans prisaient fort ces représentations, car elles étaient presque toujours suivies de festins et d'orgies qui se prolongeaient jusqu'au jour. Bien que le peuple fût déjà rassasié de sang, la nouvelle que la fin des jeux était proche et que les derniers chrétiens allaient mourir dans le spectacle du soir fit affluer sur les gradins une foule innombrable. Les augustans vinrent jusqu'au dernier, devinant que César avait décidé de s'offrir le drame de la douleur de Vinicius. Tigellin avait gardé le silence, quant au genre de supplice réservé à la fiancée du jeune tribun ; mais ce silence même attisait la curiosité universelle. Ceux qui jadis avaient vu Lygie chez les Plautius racontaient merveilles de sa beauté. Les autres étaient exclusivement préoccupés de savoir si elle paraîtrait sur l'arène, car ceux qui, chez Nerva, avaient entendu la réponse de Néron à Pétrone, la commentaient de façons différentes. Certains allaient même jusqu'à supposer que Néron rendrait, ou bien qu'il avait déjà rendu la vierge à son fiancé ; on se rappelait qu'elle était une otage, qu'elle avait, par conséquent, le droit d'adorer telles divinités qu'il lui plaisait

et que le droit des gens ne permettait pas de la punir de ce chef.

L'incertitude, l'attente et la curiosité s'étaient emparées de tous les spectateurs. César était venu plus tôt que d'habitude. Outre Tigellin et Vatinius, il avait amené Cassius, un centurion d'une carrure prodigieuse et d'une force immense. La garde prétorienne était plus nombreuse et commandée non par un centurion, mais par le tribun Subrius Flavius, connu pour son attachement aveugle à la personne impériale. On comprit que César voulait, le cas échéant, être prémuni contre un coup de désespoir de Vinicius : la curiosité s'en accrut.

Tous les regards se tournaient, avec une insistance avide, vers la place occupée par l'infortuné fiancé. Lui était très pâle, et à son front perlait la sueur.

Pétrone, ne sachant rien d'exact, s'était contenté de lui demander s'il était prêt à tout, et s'il assisterait au spectacle. Aux deux questions, Vinicius avait répondu oui. Mais un frisson l'avait secoué tout entier : il se doutait bien que Pétrone ne l'interrogeait pas sans raison. Depuis quelque temps, il vivait d'une vie partielle : il s'était déjà plongé dans la mort, il consentait à la mort même de Lygie, — la mort serait pour tous deux la délivrance et l'hymen. C'est ainsi qu'il avait pu songer avec sérénité à l'instant fatal. Mais l'échéance était arrivée, et maintenant que, sous ses yeux, on allait supplicier l'être qui lui était plus cher que la vie, le désespoir naguère apaisé recommençait à hurler dans son âme. La volonté de sauver Lygie à tout prix s'était emparée de lui à nouveau. Dès le matin, il avait tenté de pénétrer dans les cunicules afin de savoir si elle s'y trouvait. Mais les prétoriens surveillaient toutes les issues, et les ordres étaient si sévères que même les soldats qui le connaissaient ne s'étaient laissés fléchir, ni

par ses prières, ni par son or. Il semblait à Vinicius que l'incertitude le tuerait avant même qu'il ne vît le spectacle. Au fond de son cœur un reste d'espoir palpitait encore : peut-être Lygie ne se trouvait-elle pas parmi les condamnés, peut-être toutes ses terreurs étaient-elles vaines... Par instants, il s'accrochait de toutes ses forces à cette idée. Mais quand, repoussé de la porte du cunicule, il était revenu prendre place dans l'amphithéâtre, et quand, aux regards curieux qui pesaient sur lui, il avait compris que les plus effrayantes suppositions étaient admissibles, il s'était mis avec une véhémence passionnée et presque menaçante à implorer le Christ : « Tu as le pouvoir de la sauver, répétait-il en serrant convulsivement les mains. Tu en as le pouvoir ! » Il ne s'était certes jamais douté que cet instant pût être si atroce. S'il devait voir le supplice de Lygie, tout son amour, lui semblait-il, se changerait en haine, et sa foi en désespérance. Et il était opprimé par la peur d'offenser ce Christ qu'il suppliait. Il ne demandait plus qu'elle vécût, il voulait seulement qu'elle mourût avant qu'on la traînât sur l'arène ; et de l'abîme de sa douleur montait cette prière : « Ne me refuse pas cela, rien que cela, et je t'aimerai mille fois plus que je ne t'ai aimé jusqu'ici. » Enfin, ses pensées se déchaînèrent comme les flots que tord la rafale. Il se sentit altéré de vengeance et de sang.

La tentation démente s'emparait de lui, de se ruer sur Néron et de l'étrangler là. En même temps, il comprenait que, par ce désir, il offensait de nouveau le Christ et violait ses commandements. Par moments des éclairs d'espoir traversaient son cerveau... Toutes ces choses devant lesquelles son âme tremblait seraient encore détournées par une main toute-puissante et miséricordieuse. Mais l'espoir cédait aussitôt à une afflic-

tion immense : Celui qui eût pu d'un seul mot faire s'effondrer le cirque et sauver Lygie, l'avait abandonnée, bien qu'elle l'adorât de toutes les forces de son âme de pureté. Et il pensait aussi que maintenant elle était là, dans ce cunicule obscur, proie sans défense à la bestialité des gardiens, que peut-être elle n'avait plus qu'un souffle, tandis que lui attendait, morne et impuissant, dans cet atroce amphithéâtre, sans même savoir quel supplice on avait inventé pour elle. Enfin, tel l'homme qui, roulant dans un précipice, se cramponne à tout ce qui en accidente les parois, Vinicius se cramponna à la pensée que par la foi seule il pouvait encore la sauver. Il ne restait plus rien que la foi ! Et Pierre n'avait-il pas dit que la foi pouvait ébranler la terre sur ses fondements !

Et il s'absorba en cet espoir, il terrassa le doute, et enferma tout son être dans ce seul mot : j'ai foi. Et il attendit un miracle.

Mais, de même que se rompt une corde trop tendue, l'âme de Vinicius se brisa sous l'effort. Une pâleur cadavérique se répandit sur son visage ; son corps se figea peu à peu en une roideur torpide. Alors il pensa que sa supplication avait été exaucée et qu'il allait mourir. Il lui sembla aussi que Lygie était morte déjà, et qu'ainsi le Christ les prenait tous deux auprès de lui. L'arène, la neige des toges innombrables, la lumière des milliers de milliers de lampes et de flambeaux, tout s'effaça soudain devant ses yeux...

Mais sa défaillance fut courte. Il s'éveilla, ou plutôt fut éveillé par les trépignements impatientés de la foule.

— Tu es malade, lui dit Pétrone, fais-toi porter à la maison.

Et sans s'occuper de ce que dirait César, il se leva

pour soutenir le jeune tribun et sortir avec lui. Un flot de pitié avait soulevé son cœur, et il était exaspéré de voir Néron, son émeraude dans l'œil, étudier avec complaisance la douleur de Vinicius, sans doute pour la décrire quelque jour en des strophes pathétiques et capter les acclamations.

Vinicius secoua la tête. Il pouvait mourir dans cet amphithéâtre, mais il ne pouvait le fuir : le spectacle allait commencer.

Au même instant, en effet, le préfet de la Ville jeta sur le sable un mouchoir rouge. La porte faisant face à l'estrade impériale grinça sur ses gonds, et de la gueule obscure surgit sur l'arène illuminée le Lygien Ursus. Le géant clignait des paupières, ébloui. Il s'avança jusqu'au centre, et ses regards circulaires cherchaient ce qu'on lui opposerait. Les augustans et la plupart des spectateurs savaient que cet homme avait étouffé Croton, et un murmure s'éleva de gradin en gradin. Les gladiateurs dépassant de loin la moyenne n'étaient point rares à Rome, mais jamais encore les yeux des quirites n'avaient vu un géant de cette allure. Les sénateurs, les vestales, César, les augustans et le peuple, tous admiraient avec un enthousiasme de connaisseurs ses cuisses formidables, sa poitrine semblable à deux boucliers contractés et ses bras herculéens.

Lui, restait immobile au centre de la lice, pareil en sa nudité à quelque colosse de granit, avec, dans son visage barbare, une expression d'attente et de tristesse. Et, voyant l'arène vide, il promenait l'étonnement de ses yeux bleus et enfantins sur les spectateurs, sur César, puis sur les grilles des cunicules, d'où il attendait les bourreaux.

Au moment où il était entré dans l'arène, son cœur avait une fois encore tressailli de l'espoir que, peut-être,

il mourrait sur la croix. Mais n'apercevant ni croix, ni trou pour la croix, il pensa qu'il était indigne d'une telle faveur et qu'il lui faudrait finir d'autre façon, et probablement sous les crocs des fauves. Il était sans armes, et avait résolu de mourir patiemment, en fidèle de l'Agneau. Et, comme il voulait encore élever sa prière vers le Rédempteur, il s'agenouilla, joignit les mains et leva les yeux vers les étoiles qui palpitaient là-haut, dans l'ouverture du velarium.

Cette posture déplut à la multitude. On était las de voir expirer des moutons. Si le géant refusait de se défendre, le spectacle serait une déconvenue. Çà et là, des sifflets percèrent. Des voix s'y joignirent qui appelaient les mastigophores. Mais, peu à peu, le silence se fit, car nul ne savait ce qui allait faire face au géant, ni si, au moment décisif, il refuserait le combat.

L'attente ne fut point de longue durée. Soudain éclata la strideur déchirante des cuivres; la grille opposée à l'estrade impériale s'ouvrit, et, dans la lice, parmi les clameurs des bestiaires, se rua un monstrueux aurochs de Germanie avec, sur la tête, une femme nue.

— Lygie ! Lygie ! s'écria Vinicius.

Et, saisissant des deux mains ses cheveux sur les tempes, il se tordit sur lui-même tel un homme qui sent dans ses entrailles le fer d'une lance, et râla d'une voix rauque et inhumaine :

— J'ai foi ! J'ai foi !... Christ, un miracle !

Et il ne sentit pas qu'au même instant Pétrone lui couvrait la tête de sa toge. Il crut que la mort ou la douleur lui enténébraient les yeux. Il ne regardait rien, il ne voyait rien. La sensation l'avait envahi d'un vide effroyable. Nulle idée ne subsistait en lui, et seules ses lèvres répétaient en délire :

— J'ai foi ! J'ai foi ! J'ai foi !

Subitement, l'amphithéâtre fut muet. Les augustans s'étaient levés de leurs sièges comme un seul homme. Sur l'arène, une chose inouïe se passait. A la vue de sa princesse ligottée aux cornes du taureau sauvage, le Lygien, humble tout à l'heure et prêt à la mort, avait bondi comme ébroui d'un feu vif, et, l'échine courbée, fonçait d'une course oblique vers la bête en démence.

De toutes les poitrines jaillit un cri bref de stupeur éperdue, que suivit un silence sourd.

D'un bond, le Lygien avait atteint la bête et l'avait agrippée aux cornes.

— Regarde ! cria Pétrone en arrachant la toge de la tête de Vinicius.

L'autre se leva, renversa en arrière sa face crayeuse, et se mit à regarder l'arène avec des yeux vitreux et égarés.

Les poitrines n'avaient plus un souffle. Dans l'amphithéâtre, on eût entendu un vol de mouche.

Depuis que Rome était Rome, jamais on n'avait rien vu de tel.

L'homme tenait la bête par les cornes. Plus haut que les chevilles, ses pieds étaient engravés dans le sable ; son échine s'était infléchie comme un arc bandé ; sa tête avait disparu entre ses épaules ; les muscles de ses bras avaient émergé en une saillie telle, que l'épiderme semblait devoir craquer sous leur bosse. Mais il avait arrêté net le taureau. Et l'homme et la bête se figeaient en une immobilité si absolue, que les spectateurs croyaient avoir devant eux une image des travaux de Thésée ou d'Hercule. Mais de cette fixité apparente se dégageait l'effroyable tension de deux forces cabrées. L'aurochs était ensablé des quatre jambes, et la masse sombre et velue de son corps s'était contractée, telle une boule gigantesque. Lequel, épuisé d'abord, s'abat-

trait le premier, — cela, pour les spectateurs fanatiques de lutte, avait en ce moment plus de poids que leur propre destin, que le sort de Rome entière, et que la domination de Rome sur le monde. Ce Lygien, maintenant, était un demi-dieu. César lui-même était debout. Lui et Tigellin, sachant la force de l'homme, avaient à dessein organisé ce spectacle, tout en se disant, ironiques : « Qu'il terrasse donc, ce vainqueur de Croton, le taureau que nous lui aurons choisi ! »

Et maintenant, ils contemplaient avec stupeur le tableau qu'ils avaient devant eux, incapables de croire qu'il fût réel. Dans l'amphithéâtre, des hommes avaient levé les bras, et s'immobilisaient dans cette pose. D'autres avaient le front inondé de sueur, comme s'ils eussent eux-mêmes lutté contre la bête. Dans l'hémicycle s'entendait seule la stridulation des lampes et le bruisselis des brasilles qui s'égouttaient des torches. La parole avait expiré sur les lèvres; les cœurs battaient à rompre les poitrines. Pour tous les spectateurs, la lutte semblait se prolonger des siècles.

Et l'homme et la bête, figés en leur effort atroce, restaient comme enchaînés au sol.

Soudain un beuglement sourd et gémissant monta de l'arène.

Toutes les gorges lancèrent une clameur, et de nouveau ce fut le silence absolu. On croyait rêver : aux bras de fer du barbare, la tête monstrueuse virait peu à peu.

Le visage du Lygien, sa nuque et ses bras étaient devenus pourpres ; l'arc de son échine s'était voûté encore davantage. On voyait qu'il rassemblait le reste de ses forces surhumaines et que bientôt elles allaient être taries.

Toujours plus étranglé, toujours plus rauque et plus douloureux, le beuglement de l'aurochs se mêlait au

souffle strident du Lygien. La tête de l'animal pivotait toujours davantage, et soudain de sa gueule une énorme langue baveuse s'échappa.

Un instant encore, et les oreilles des spectateurs proches de la lice perçurent le fracas sourd des os broyés ; puis la bête croula comme une masse, le garrot tordu, morte.

En un clin d'œil, le géant avait désentravé les cornes, et pris la vierge dans ses bras ; puis il se mit à haleter précipitamment. Sa face était pâle, ses cheveux agglutinés de sueur, ses épaules et ses bras inondés. Un moment, il resta immobile et comme hébété ; puis il leva les yeux et regarda les spectateurs.

L'amphithéâtre était en démence.

Les murs de l'immense bâtisse tremblaient sous la clameur de dizaines de milliers de poitrines. Les spectateurs des gradins supérieurs avaient quitté leurs places, dévalaient vers l'arène et s'écrasaient dans les passages, entre les bancs, afin de mieux voir l'Hercule.

De toutes parts s'élevèrent des voix demandant sa grâce, des voix passionnées, tenaces, qui bientôt se coalisèrent en une immense clameur. Le géant devenait cher à cette foule uniquement éprise de force physique, il devenait la première personne dans Rome.

Lui, comprit que le peuple demandait pour lui la vie et la liberté. Mais ce n'était pas de cela qu'il avait souci. Un moment, il promena ses regards autour de lui, puis il s'approcha de l'estrade impériale en balançant le corps de la jeune fille sur ses bras tendus, et leva des yeux suppliants, comme pour dire : « C'est sa grâce que je demande ! C'est elle que vous devez sauver ! J'ai fait cela pour elle ! »

Les spectateurs comprirent immédiatement son désir. A la vue de la jeune fille évanouie qui, auprès du corps

immense du Lygien, semblait une enfant toute petite, l'émotion s'empara de la foule, des chevaliers et des sénateurs. Sa frêle silhouette, son évanouissement, l'effroyable danger dont venait de la sauver le géant, et enfin sa beauté et le dévouement du Lygien, tout cela fit tressaillir les cœurs. Des gens croyaient que c'était un père qui mendiait la grâce de son enfant. La pitié éclata comme une flamme. On avait eu assez de sang, assez de morts, assez de supplices... Des voix étranglées de sanglots exigeaient leur grâce à tous deux.

Cependant Ursus faisait le tour de l'arène et continuait à balancer la jeune fille dans ses bras, suppliant des yeux et du geste qu'on laissât la vie sauve à Lygie. Soudain, Vinicius bondit de son siège, franchit la cloison du pourtour, se précipita vers Lygie et couvrit de sa toge le corps nu de sa fiancée.

Puis il déchira sa tunique sur sa poitrine, découvrant les cicatrices de ses blessures d'Arménie, et tendit les bras vers le peuple.

Alors, la frénésie dépassa les bornes de tout ce qu'avait jamais vu l'amphithéâtre. La populace se mit à trépigner et à hurler. Les voix qui demandaient la grâce devinrent comminatoires. Des milliers de spectateurs tournèrent vers César des poings serrés. Des éclairs de fureur étaient dans tous les yeux.

Néron tergiversait.

Il ne ressentait aucune haine pour Vinicius, et la mort de Lygie ne lui importait pas outre mesure. Mais il eût préféré voir le corps de la jeune fille éventré par les cornes du taureau ou déchiqueté par les crocs des bêtes. Sa cruauté, aussi bien que son imagination dépravée, se complaisaient voluptueusement à de semblables spectacles. Et voici que le peuple voulait le priver de sa joie ! La fureur se refléta sur son visage noyé de graisse.

Au surplus, son amour-propre ne lui permettait pas de se soumettre à la volonté de la foule; en même temps, par poltronnerie native, il hésitait à y opposer un refus.

Et il se mit à chercher des yeux si du moins chez les augustans il apercevrait un pouce tourné vers le sol en signe de mort. Mais Pétrone tendait sa paume levée, et le regardait droit dans les yeux avec une nuance de défi. Le superstitieux Vestinus, qui, très enclin à s'émouvoir, avait peur des fantômes, mais point peur des hommes, donnait aussi le signe de grâce. De même le sénateur Scævinus, de même Nerva, de même Tullius Sénécion, de même le vieux et fameux chef Ostorius Scapula, de même Austitius, de même Pison, et Vetus, et Crispinus, et Minutius Thermus, et Pontius Telesinus, — et de même le plus austère de tous, Thraséas, que vénérait le peuple. A cette vue, César éloigna l'émeraude de son œil avec une expression de mépris et de rancune, mais Tigellin, qui voulait à tout prix la victoire sur Pétrone, se pencha et dit :

— Ne cède pas, divinité : nous avons les prétoriens.

Néron se tourna du côté où, à la tête de sa garde, se tenait le farouche Subrius Flavius qui, jusqu'ici, lui était dévoué corps et âme. Et il vit une chose inouïe. La face rébarbative du vieux tribun était baignée de larmes, et de sa main levée il faisait le signe de grâce.

Cependant la rage envahissait la multitude. Sous les trépignements incessants, un bouillonnement de poussière avait voilé l'amphithéâtre. Parmi les clameurs, des imprécations retentissaient : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! » Néron eut peur. Le peuple était maître absolu dans le cirque. Ses prédécesseurs, et surtout Caligula, se permettaient parfois de s'opposer à la volonté populaire, ce qui, du reste, provoquait toujours des bagarres, souvent même des rixes sanglantes. Mais

Néron était dans une situation moins libre. D'abord, comme comédien et comme chanteur, il avait besoin de la faveur du peuple ; ensuite, il voulait, dans sa lutte contre le Sénat et les patriciens, avoir le peuple pour lui ; enfin, depuis l'incendie de Rome, il s'était efforcé de circonvenir la plèbe par tous les moyens et de diriger sa colère sur les chrétiens. Il comprit qu'il serait dangereux de résister plus longtemps : une sédition née dans le cirque pouvait envahir toute la Ville et avoir des conséquences incalculables.

Il jeta donc un regard vers Subrius Flavius, vers le centurion Scævinus, parent du sénateur, vers les soldats, et ne voyant partout que sourcils froncés, que visages émus, et que regards dardés sur lui, il fit le signe de grâce.

Un tonnerre d'applaudissements éclata du haut en bas de l'hémicycle. Le peuple était sûr de la vie des condamnés : à partir de cet instant, ils se trouvaient sous sa protection, et personne, pas même César, n'eût osé les poursuivre encore de sa haine.

CHAPITRE XXVI

Quatre Bithyniens portaient avec précaution Lygie vers la maison de Pétrone. Vinicius et Ursus, à côté de la litière, marchaient silencieux, car, après les émotions de la journée, ils n'avaient point la force de parler. Vinicius était encore à demi hébété. Il se répétait que Lygie était sauve, que ni la prison, ni la mort dans l'arène ne la menaçaient plus, que leurs malheurs avaient pris fin et qu'il l'emmenait chez lui pour ne plus jamais se séparer d'elle. Il lui semblait que ce fût là l'aurore d'une vie nouvelle, plutôt que la réalité. De temps en temps, il se penchait sur la litière ouverte, afin de contempler, à la clarté de la lune, ce cher visage comme assoupi, et il se répétait :

— C'est elle ! Christ l'a sauvée !

Il se souvenait maintenant que, dans le spoliaire, où lui et Ursus avaient porté Lygie, ils avaient trouvé un médecin qui avait assuré qu'elle était vivante et qu'elle vivrait. A cette pensée, une joie si impétueuse gonflait sa poitrine, qu'il défaillait par instants, et, incapable de marcher de ses propres forces, il était obligé de s'appuyer au bras d'Ursus. Ursus regardait le ciel ensemencé d'étoiles et priait.

Ils s'avançaient d'un pas hâtif parmi les maisons

nouvellement édifiées, dont la blancheur resplendissait sous la clarté lunaire. La ville était déserte. Çà et là seulement des groupes de gens couronnés de lierre chantaient et dansaient devant les portiques, aux sons de la flûte, jouissant de la période férié qui se prolongeait jusqu'à la fin des jeux, et de cette nuit splendide. Aux abords de la maison, Ursus cessa de prier et dit à voix basse, comme s'il eût craint de réveiller Lygie :

— Seigneur, c'est le Rédempteur qui l'a sauvée de la mort. Quand je l'ai aperçue sur les cornes de l'aurochs, une voix en moi s'est écriée : « Défends-la ! » et c'était certainement la voix de l'Agneau. La prison avait rongé mes forces, mais Lui me les a rendues pour ce moment-là : et c'est lui qui a inspiré à cette foule sanguinaire la pensée de prendre sa défense. Que sa volonté soit faite !

— Glorifié soit le nom du Sauveur ! répondit Vinicius.

Il ne put continuer : des sanglots immenses enflaient sa poitrine. Un irrésistible désir s'empara de lui de se prosterner sur le sol, de remercier le Seigneur pour le miracle que sa miséricorde avait accompli...

Cependant, ils avaient atteint la maison : tous les serviteurs, prévenus par un esclave, étaient sortis en foule à leur rencontre. Déjà à Antium, Paul de Tarse avait converti la plupart d'entre eux. Les malheurs de Vinicius leur étaient parfaitement connus, et leur joie fut immense à la vue des victimes arrachées à la cruauté de Néron. Elle s'accrut encore, quand Théoclès, le médecin, déclara que Lygie n'avait aucune lésion grave ; la fièvre des prisons l'avait délibitée ; mais bientôt les forces seraient revenues.

Elle reprit connaissance la même nuit. En s'éveillant dans un splendide cubicule, éclairé de lampes de Corinthe et embaumé de verveine, elle ne put comprendre où elle se trouvait ni ce qui lui était arrivé. Elle avait gardé le

souvenir de l'instant où les bourreaux la ligottaient aux cornes de la bête entravée. Voyant penché sur elle, dans la douce lumière, le visage de Vinicius, elle se figura qu'elle n'était plus dans le monde d'ici-bas. Le désarroi de ses idées lui faisait accepter comme une chose toute naturelle que l'on eût fait halte à mi-route du ciel, en raison de sa fatigue et de sa faiblesse. Comme elle ne ressentait aucune douleur, elle sourit à Vinicius et voulut s'enquérir ; mais ses lèvres ne purent émettre qu'un murmure à peine intelligible, où Vinicius ne discerna que son nom.

Il s'agenouilla près d'elle et, posant une main légère sur ce front adoré :

— Christ t'a sauvée et t'a rendue à moi !

Les lèvres de Lygie remuèrent de nouveau en un indistinct murmure ; ses paupières se refermèrent, et elle tomba dans un sommeil profond, auquel s'attendait Théoclès et qu'il considérait comme un signe excellent. Vinicius resta à genoux près du lit, en prières. Son âme se fondait en un amour illimité. Il perdit conscience. Théoclès entra plusieurs fois dans le cubicule. A plusieurs reprises, soulevant la portière, Eunice montra sa tête dorée. Enfin les grues que l'on élevait dans les jardins se mirent à gruer, annonçant le lever du jour. Lui, se prosternait encore aux pieds du Christ, sans rien voir, sans rien entendre, — le cœur réduit en une seule flamme d'holocauste... Et, plongé dans l'extase, il se sentait, sur terre encore, à demi ravi au ciel.

CHAPITRE XXVII

Après l'élargissement de Lygie, Pétrone, ne voulant point irriter César, le suivit au palais en compagnie des autres augustans. Il désirait entendre ce qui s'y dirait, et, avant tout, être sûr que Tigellin n'inventerait pas quelque nouveau moyen de perdre la jeune fille. Elle et Ursus avaient passé, pour ainsi dire, sous la protection du peuple. Mais Pétrone, qui connaissait la haine que lui avait vouée le tout-puissant préfet de la garde, supposait que, ne pouvant l'atteindre directement, celui-ci tenterait de tirer vengeance de Vinicius.

Néron était fort irrité. La représentation s'était terminée d'une façon qui n'était point du tout conforme à ses désirs. D'abord, il ne daigna pas gratifier Pétrone d'un regard ; mais Pétrone, sans se démonter le moins du monde, s'approcha avec toute sa désinvolture d'Arbitre des élégances, et lui dit :

— Il m'est venu une idée, divin. Fais un poème sur la vierge que la volonté du Maître du monde délivre des cornes d'un aurochs sauvage pour la rendre à l'amant. Les Grecs ont le cœur tendre, et je suis persuadé qu'un tel poème les enchantera.

L'idée plut à César, et même doublement : d'abord comme thème, et ensuite comme occasion nouvelle

de glorifier sa magnanimité. Il regarda Pétrone un moment et répondit :

— En effet. Tu as peut-être raison. Mais convient-il que je chante ma propre bonté ?

— Inutile de donner les noms. Toute la Ville sait de qui il s'agit, et d'ici les nouvelles se répandent dans le monde entier.

— Et tu es persuadé que cela plaira en Achaïe ?

— Par Pollux ! s'écria Pétrone.

Et il partit satisfait : il avait la certitude que Néron, dont la vie entière consistait à enclore la réalité dans le cadre de ses conceptions littéraires, se ferait maintenant un scrupule de gâter ce joli motif, et lierait les mains, par cela même, à Tigellin.

Toutefois, il ne revint en rien sur son intention d'éloigner Vinicius, dès que la santé de Lygie le permettrait. Et le lendemain, en le voyant, il lui dit :

— Pars pour la Sicile avec elle. Grâce à certain incident favorable, aucun danger ne vous menace de la part de Néron ; mais Tigellin est capable d'avoir recours même au poison, par haine de moi, sinon par haine de vous.

Vinicius sourit et répliqua :

— Elle était sur les cornes de l'aurochs et pourtant Christ l'a sauvée.

— Offre-lui une hécatombe, si tu veux, dit Pétrone légèrement impatienté, mais ne lui demande pas de la sauver une seconde fois... Te souviens-tu de la façon dont Eole reçut Odysseus, quand celui-ci vint lui demander une nouvelle cargaison de vents favorables? Les dieux n'aiment pas à se répéter.

— Quand Il lui aura rendu la santé, répondit Vinicius, je la conduirai auprès de Pomponia Græcina.

— Tu feras d'autant mieux que Pomponia est malade. Un parent des Aulus, Austitius, vient de me le

dire. Pendant votre absence, des choses se passeront probablement ici, qui feront qu'on vous oubliera. Par les temps qui courent, les plus heureux sont ceux que l'on néglige. Que la Fortune vous soit propice, qu'elle vous tienne lieu de soleil en hiver et d'ombre en été !

Et, laissant Vinicius à son bonheur, il alla se renseigner auprès de Théoclès sur la santé de Lygie.

Tout danger était définitivement écarté. Par ordre de Théoclès, deux jours après, on la transporta dans les jardins qui entouraient la villa. Elle y restait de longues heures. Vinicius ornait sa litière d'anémones, et aussi d'iris, afin de lui rappeler l'atrium des Aulus. Souvent, à l'ombre des ramures, ils causaient, la main dans la main, de leurs douleurs et de leurs épouvantes de naguère.

César pouvait continuer à délirer à Rome, et à emplir le monde d'épouvante ; eux sentaient au-dessus de leurs têtes une protection cent fois plus formidable, et ne craignaient plus ni sa fureur ni sa démence, tout comme s'il eût cessé d'avoir sur eux droit de vie et de mort. Une fois, à l'heure du coucher du soleil, ils entendirent des rugissements venus des lointains vivaria. Jadis, ces voix glaçaient Vinicius de terreur, comme des présages de mort. Maintenant ils se regardèrent et levèrent les yeux vers le rayonnement du soir. Parfois Lygie, très affaiblie encore, et incapable de marcher seule, s'assoupissait parmi le calme du jardin, et Vinicius veillait sur elle. Et, contemplant son visage au repos, il songeait malgré lui que ce n'était plus la même Lygie qu'il avait vue chez les Aulus. La prison et la fièvre avaient en partie éteint sa beauté.

Jadis, chez les Aulus, et, plus tard, dans la maison de Myriam, elle était aussi merveilleuse qu'une statue, et aussi miraculeuse qu'une fleur. Maintenant, son visage

était presque diaphane, ses mains avaient maigri, la fièvre avait amenuisé ses formes, ses lèvres étaient pâles et ses yeux semblaient moins bleus. La blonde Eunice, qui lui apportait des fleurs et couvrait ses pieds de tissus précieux, paraissait auprès d'elle la déesse Cypris. L'esthétique Pétrone s'efforçait en vain de retrouver en elle les charmes de naguère, et, parfois, il se disait en haussant les épaules que ce fantôme revenu des Champs-Élyséens ne valait point toutes ces luttes, toutes ces douleurs, et tous ces supplices qui avaient presque tué Vinicius. Mais Vinicius ne l'en aimait que davantage, car maintenant il aimait son âme et, quand il veillait sur son sommeil, il lui semblait veiller sur l'univers entier.

CHAPITRE XXVIII

La nouvelle de la délivrance merveilleuse de Lygie s'était promptement répandue parmi les survivants de la communauté chrétienne. Les fidèles accoururent : ce fut d'abord le jeune Nazaire avec Myriam, chez qui se cachait encore l'Apôtre Pierre ; les autres suivirent. Vinicius, Lygie, les esclaves chrétiens de Pétrone, et les visiteurs, tous écoutaient avec ferveur le récit d'Ursus au sujet de la voix qui s'était élevée dans son âme et qui lui avait ordonné de combattre la bête. Et les fidèles regagnaient leurs refuges avec l'espoir que le Christ ne permettrait pas qu'ils fussent exterminés jusqu'au dernier, avant que lui-même vînt pour le terrible Jugement. Cet espoir raffermissait leurs cœurs, car les persécutions ne s'arrêtaient point. Le peuple avait cessé de croire qu'ils fussent les incendiaires, mais l'édit qui les déclarait ennemis du genre humain et de l'empire n'en continuait pas moins d'avoir force de loi.

Longtemps l'Apôtre Pierre n'avait point osé se montrer chez Pétrone, mais un soir Nazaire annonça sa venue. Lygie, qui pouvait déjà marcher, sortit avec Vinicius à sa rencontre et tous deux se jetèrent à ses pieds. Lui, les revoyait avec une émotion d'autant plus grande, que du troupeau que lui avait confié le Christ

bien peu de brebis étaient restées. Et, quand Vinicius lui dit : « Seigneur, c'est grâce à toi que le Rédempteur me l'a rendue ! » l'Apôtre répondit : « Il te l'a rendue pour ta foi, et aussi afin que ne soient point muettes à jamais toutes les lèvres qui confessaient son nom. »

Vinicius et Lygie remarquèrent que ses cheveux avaient blanchi entièrement, que son corps était courbé, et que ses traits révélaient une affliction et une souffrance si grandes qu'il semblait avoir traversé tous les supplices et tous les martyres. Vinicius, qui comptait dans quelques jours emmener Lygie à Naples où ils devaient retrouver Pomponia afin de se rendre ensemble en Sicile, le supplia de quitter Rome avec eux.

L'Apôtre mit la main sur la tête du tribun et répondit :

— Mon labeur touche à sa fin, mais je ne trouverai l'hospitalité et le repos que dans la maison du Seigneur.

Puis, s'adressant à tous les deux :

— Souvenez-vous de moi, car je vous ai aimés comme le père aime ses enfants, et, quoi que vous fassiez dans la vie, faites-le au nom du Seigneur.

Et il éleva au-dessus de leurs têtes ses mains tremblantes, les bénit.

Quelques jours plus tard, Pétrone apporta du Palatin des nouvelles alarmantes. On avait découvert que l'un des affranchis de César était chrétien, et l'on avait saisi chez lui des lettres des apôtres Paul de Tarse et Pierre, et des lettres de Jacques, de Jude et de Jean. Tigellin s'était imaginé que l'Apôtre avait péri comme tant de milliers d'autres chrétiens. Et maintenant, on apprenait que les deux chefs de la religion nouvelle étaient encore en vie, et dans Rome même ! Aussi avait-on décidé de s'emparer d'eux à tout prix : on anéantirait avec eux les derniers vestiges de la secte maudite. Dans ce but on

avait envoyé des détachements entiers explorer toutes les maisons du Transtévère.

Vinicius résolut aussitôt d'aller prévenir l'Apôtre. Le même soir, lui et Ursus se rendirent à la maison de Myriam où ils trouvèrent Pierre entouré d'une poignée de fidèles. Timothée, le compagnon de Paul, et Linus étaient aussi aux côtés de l'Apôtre.

Nazaire les conduisit aussitôt dans les carrières désertes situées à quelques centaines de pas de la Porte Janicule. Ursus portait Linus, dont les tortionnaires avaient broyé les os.

Aux catacombes, ils se sentirent enfin en sûreté et ils commencèrent à se concerter sur les moyens de sauver l'Apôtre, dont la vie leur était précieuse entre toutes.

— Seigneur, lui disait Vinicius, fais-toi conduire, à l'aube, du côté des Monts Albains. Nous te retrouverons là et t'emmènerons à Antium où se tient le navire sur lequel nous irons à Naples, puis en Sicile. Bénis seront le jour et l'heure où tu passeras le seuil de ma maison et prendras place à mon foyer!

Les autres pressaient l'Apôtre d'accepter :

— Cache-toi, maître, car tu ne peux te maintenir à Rome. Tu conserveras vivante la vérité, afin qu'elle ne périsse pas avec nous et avec toi. Écoute-nous, nous t'implorons comme notre père.

Pierre répondait :

— Mes enfants, qui de nous sait le temps où le Seigneur le retranchera de la terre ?

Mais il ne disait pas qu'il quitterait Rome, bien que, depuis longtemps déjà, dans son âme se fût glissée l'incertitude et même la terreur.

Son troupeau était dispersé, son œuvre était anéantie, et l'Église, qui, avant l'incendie de la Ville, se développait comme un arbre splendide, avait été réduite en

poussière par la force de la « Bête ». La semence avait porté un fruit abondant, mais l'esprit du mal avait foulé aux pieds la moisson. Les légions célestes n'étaient point venues au secours de ceux qui périssaient, et voici que Néron trônait dans sa gloire, effroyable, plus puissant que jamais, maître de toutes les mers et de tous les continents...

Souvent déjà le pêcheur du Seigneur avait, dans la solitude, tendu les bras vers le ciel en disant : « Seigneur ! Que dois-je entreprendre ? Comment me maintiendrai-je ici ? Comment, impuissant vieillard, lutterai-je contre l'inépuisable force du mal auquel tu as permis de régner et de vaincre. » Et du fond de sa douleur il l'invoquait ainsi, répétant : « Ils ont péri, les agneaux que tu m'avais confiés. Ton Église n'est plus. La solitude et le deuil sont dans la Ville. Que me commandes-tu en ce jour ? Dois-je rester ici ? dois-je emmener les débris de ton troupeau, afin qu'au delà des mers nous puissions encore glorifier ton nom ? » Et il hésitait. Il avait foi que la vivante vérité ne périrait point et qu'elle devait vaincre. Mais parfois, il pensait que l'heure de la victoire ne viendrait qu'au jour où le Seigneur descendrait sur la terre dans sa toute-puissance. Souvent il lui semblait que si lui-même quittait Rome, les fidèles le suivraient ; alors il les mènerait loin, très loin, vers les bois ombreux de la Galilée, vers le calme miroir du lac de Tibériade.

Mais dès qu'il décidait de partir, une angoisse l'étreignait. Comment quitter cette Ville où le sang de tant de martyrs avait imprégné la terre, où tant de lèvres agonisantes avaient témoigné de la vérité ? Devait-il, lui seul, éloigner ce calice de ses lèvres ? Et que répondrait-il au Seigneur, quand il entendrait les paroles : « Ceux-là sont morts pour leur foi, et toi, tu as fui ! »

Ses nuits et ses jours se succédaient dans l'anxiété. Les autres, ceux qu'avaient déchirés les lions, ceux que l'on avait cloués aux croix, que l'on avait brûlés dans les jardins de César, s'étaient endormis, après leur supplice, dans le sein du Seigneur. Lui, ne pouvait dormir, et il traversait un martyre plus grand que tous les martyres qu'avaient inventés les bourreaux. Souvent l'aube blanchissait les toits, qu'il appelait encore du fond de son cœur contristé :

— Seigneur, pourquoi m'as-tu commandé de venir en ce lieu, et de fonder Ta Ville dans le nid de la Bête ?

Depuis trente-quatre ans, depuis la mort du Maître, il n'avait point connu le repos. Le bourdon du pèlerin à la main, il avait parcouru le monde et annoncé la « bonne nouvelle ». Ses forces s'étaient épuisées dans les voyages et le labeur ; et quand enfin, dans cette Ville qui était la tête du monde, il avait édifié l'œuvre du Maître, une seule flamboyante haleneé de la Fureur avait brûlé cette œuvre. Et maintenant il fallait à nouveau reprendre la lutte. Et quelle lutte ! D'un côté, Néron, le Sénat, le peuple, des légions étreignant d'un anneau de fer le monde entier, des villes innombrables, d'innombrables territoires, — une puissance comme jamais l'œil humain n'en avait contemplé de semblable, et, de l'autre côté, lui, tellement courbé par l'âge et la tâche, que ses mains branlantes avaient peine à soulever son bâton de voyageur...

Et par moments il se disait que ce n'était point à lui de se mesurer avec le César de Rome, et que cette œuvre, Christ seul pouvait l'accomplir...

Eux, l'entourant d'un cercle toujours plus étroit, répétaient d'une voix suppliante :

— Cache-toi, rabbi, et sauve-nous de la puissance de la Bête !

Enfin, Linus courba devant lui sa tête torturée.

— Seigneur ! dit-il, le Sauveur t'a dit ! « Pais mes agneaux. » Mais les agneaux ne sont plus, ou seront exterminés demain. Retourne là où tu peux les retrouver. La parole divine est encore vivante à Éphèse, et à Jérusalem, et à Antioche, et dans les autres cités. Pourquoi rester à Rome ? Si tu péris, tu rendras plus absolu encore le triomphe de la Bête. A Jean, le Seigneur n'a point marqué le terme de la vie, Paul est citoyen romain et ils ne peuvent le frapper sans le juger. Mais si la force infernale s'abat sur toi, notre maître, alors ceux en qui déjà le cœur est ébranlé diront: « Qui donc est au-dessus de Néron ? » Tu es la pierre sur laquelle est édifiée l'Église de Dieu. Laisse-nous mourir, mais ne permets pas que l'Antéchrist soit victorieux du Vicaire de Dieu, et ne reviens pas avant que Dieu ait anéanti celui qui a fait couler le sang des innocents.

— Vois nos larmes ! répétèrent les autres,

Les larmes baignaient le visage de Pierre. Il se leva, tendit les mains au-dessus des fidèles agenouillés et dit :

— Que soit glorifié le nom du Seigneur, et que Sa volonté se fasse !

CHAPITRE XXIX

A l'aube du lendemain, deux sombres silhouettes s'avançaient sur la Voie Appienne vers les plaines de la Campanie.

L'une d'elles était Nazaire, l'autre était Pierre qui abandonnait Rome et ses enfants que l'on martyrisait dans Rome.

A l'orient, le ciel revêtait déjà d'impalpables teintes viridines qui, peu à peu, s'ourlaient, très bas sur l'horizon, de safran toujours plus distinct.

L'argent des feuillages, le marbre blanc des villas et les arches des aqueducs qui, par la plaine, s'acheminaient vers Rome, émergeaient lentement des ténèbres. Le ciel s'éclaircissait par degrés, s'imbibant à mesure d'or liquide. Puis l'orient se mit à rosir et éclaira les montagnes Albaines, qui apparurent, merveilleuses et liliales, et comme formées de seules clartés. L'aurore se mirait aux gouttes de rosée, parmi le frisson des ramures. La brume se dissolvait, découvrant de proche en proche l'étendue de la plaine, parsemée de maisons, de cimetières, de villages et de bouquets d'arbres où blanchissaient des colonnes de temples.

La route était déserte. Les campagnards qui portaient leurs légumes vers la ville n'avaient point encore attelé

leurs chariots. Sur le dallage de pierre, dont jusqu'aux montagnes était formée la voie, résonnait faiblement le bois des sandales de voyage des deux pèlerins.

Ensuite, le soleil émergea de dessous une croupe de montagnes, et un spectacle étrange vint frapper les yeux de l'Apôtre. Il lui sembla que la sphère blonde, au lieu de s'élever dans les cieux, avait glissé du haut des monts et suivait le profil de la route.

Pierre s'arrêta et dit :

— Tu vois cette clarté qui s'avance vers nous ?

— Je ne vois rien, dit Nazaire.

Mais Pierre abrita ses yeux de sa main, et, après un moment :

— Un homme vient vers nous dans le rayonnement du soleil.

Pourtant le son des pas ne parvenait point à leurs oreilles. Alentour, c'était le silence absolu. Nazaire voyait seulement que dans le lointain les arbres frissonnaient, comme agités par une main invisible, et que sur la plaine s'épandait, toujours plus ample, la clarté.

Et il regarda l'Apôtre avec surprise.

— Rabbi ! qu'as-tu donc? s'écria-t-il d'une voix anxieuse.

Des mains de Pierre, le bourdon avait glissé sur le chemin ; ses yeux regardaient fixement devant lui ; sa bouche était entr'ouverte, et son visage reflétait la stupeur, la joie, le ravissement...

Il se jeta à genoux, les mains tendues. Et de sa bouche jaillit :

— Christ ! Christ !...

Et il s'abattit, la tête contre terre, comme s'il eût baisé des pieds invisibles. Longtemps, le silence régna. Puis la voix du vieillard s'éleva, brisée de sanglots :

— *Quo vadis, Domine ?...*

Et la réponse ne fut point entendue de Nazaire. Mais aux oreilles de l'Apôtre parvint une voix triste et douce, qui disait :

— Lorsque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome... pour qu'une fois encore on me crucifie.

L'Apôtre restait étendu sur la route, le visage dans la poussière, sans un geste, sans un mot. Nazaire pensait déjà qu'il avait perdu connaissance, ou qu'il avait expiré. Mais lui se leva enfin, reprit dans ses mains tremblantes son bâton de pèlerin, et, sans parler, se retourna et fit face aux sept collines.

Le jeune garçon, alors, répéta comme un écho :

— *Quo vadis*, *Domine?...*

— A Rome, dit doucement l'Apôtre.

Et il revint vers Rome.

Paul, Jean, Linus et tous les adeptes le reçurent avec surprise et anxiété. A son départ, les prétoriens avaient cerné la maison de Myriam, cherchant l'Apôtre. Mais à toutes les questions des fidèles, Pierre répondait avec une joie paisible :

— Le Seigneur, je l'ai vu !...

Et ce même soir, il se rendit au cimetière d'Ostrianum, afin d'enseigner la parole de Dieu et de baptiser ceux qui voulaient être baignés dans l'eau de la vie. Depuis lors, il y vint tous les jours, et des foules toujours plus nombreuses le suivaient. Il semblait que chaque larme de martyr fît naître de nouveaux fidèles, et que chaque gémissement dans l'arène se répercutât dans des milliers de poitrines. César nageait dans le sang ; Rome et tout l'univers païen déliraient. Mais ceux qui étaient las de crime et de démence, ceux que l'on foulait aux pieds, ceux dont la vie était une vie d'infortune et d'immolation, — tous les opprimés, tous les affligés, tous

les déshérités... venaient ouïr le conte surprenant de ce Dieu qui, par amour des hommes, s'était laissé crucifier, et avait racheté leurs péchés...

Et, retrouvant un Dieu qu'ils pouvaient aimer, ils retrouvaient ce que le monde n'avait pu leur donner jusqu'ici : — le bonheur par l'amour.

Pierre comprit que désormais César, avec toutes ses légions, ne pourrait plus terrasser la vivante Vérité ; qu'elle ne serait submergée ni par les larmes, ni par le sang, et que maintenant commençait la victoire. Il comprit pourquoi le Seigneur l'avait fait revenir sur ses pas : voici que déjà la cité de superbe, de crime, de débauche et de toute-puissance devenait sa ville à lui. Elle devenait la double capitale, rectrice des corps et des âmes.

CHAPITRE XXX

Et les temps s'accomplirent pour Pierre et pour Paul. Mais, en prison même, il fut encore donné au pêcheur divin d'amener deux âmes dans la nasse du Seigneur. Les soldats Processus et Martinien, qui le surveillaient dans la Mamertine, reçurent le baptême. Puis vint l'heure du martyre. César était absent de Rome. La sentence avait été signée d'Helius et Polythète, deux affranchis à qui Néron, pour la durée de son absence, avait confié le pouvoir.

Le vénérable Apôtre subit d'abord les verges, prescrites par la loi. Le lendemain, on devait le conduire hors des murailles, vers les Collines Vaticanes, où l'attendait le supplice assigné.

Les soldats s'étonnaient de la foule nombreuse qui stationnait devant la prison. La mort d'un homme du commun, et surtout d'un étranger, n'était pourtant pas chose si digne d'intérêt. Aussi bien, le cortège ne se composait-il point de curieux; mais de fidèles qui désiraient accompagner au lieu du supplice le grand Apôtre. Enfin, les portes s'ouvrirent, et Pierre apparut, escorté de prétoriens. Le soleil s'inclinait déjà vers Ostie; la journée était claire et sereine.

Eu égard à son âge avancé, Pierre ne fut pas astreint

à porter la croix. Afin de ne point paralyser sa marche, on avait même renoncé à lui mettre la fourche au cou. Il était sans entraves, et les fidèles le voyaient de toutes parts. Quand apparut sa tête blanche, des sanglots s'élevèrent de la foule, bientôt réprimés à la vue de son visage rayonnant de joie. Et tous comprirent que ce n'était point une victime qui allait à la mort, mais un vainqueur qui s'avançait en triomphe.

Oui, c'était ainsi. Le pêcheur, humble et voûté d'ordinaire, se redressait à présent et dominait les soldats. Jamais, en son maintien, on n'avait vu tant de majesté: Il s'avançait, comme un monarque qu'entourent son peuple et sa garde. Des voix proférèrent : « Pierre s'en va vers le Seigneur. » Tous avaient oublié que l'attendaient le supplice et la mort. Solennels et absorbés, ils sentaient que, depuis la mort du Golgotha, rien de tel ne s'était accompli. De même que cette autre mort avait racheté l'Univers, — celle-ci allait racheter la Ville. Et ils marchaient dans un silence profond. Le long de la route, les gens s'arrêtaient avec surprise à la vue du vieillard ; et les fidèles, leur posant la main sur l'épaule, disaient, calmes :

— Regardez. Ainsi va vers la mort un juste qui a connu Chrestos et enseigné l'amour au monde entier.

Et les passants, pleins de pensées graves, s'en allaient en songeant : « En vérité, celui-ci ne pouvait être qu'un juste. »

Les clameurs se taisaient et les appels de la rue. Le cortège s'avançait parmi la blancheur des temples et des maisons récemment édifiées. En haut, c'était l'azur profond d'un ciel sans tache. Ils marchaient en silence, avec, parfois, un cliquetis de fer, ou un murmure d'oraison. Le visage de Pierre rayonnait d'une joie toujours plus intense, car son regard pouvait à peine embrasser

les milliers de ses fidèles. Il savait avoir accompli son œuvre : cette vérité que toute sa vie il avait enseignée serait le flot qui submerge et que plus rien ne peut endiguer. Et, levant les yeux au ciel, il disait : « Seigneur, tu m'as commandé de conquérir cette cité qui règne sur l'univers, et j'ai conquis cette cité. Tu m'as commandé d'y fonder ta capitale, et j'y ai fondé ta capitale. A présent, Seigneur, c'est ta Ville. Et je vais à toi, car mon labeur fut ardu. »

Passant à côté des temples, il leur dit : « Du Christ vous serez les temples. » Regardant la multitude qui coulait devant ses yeux, il dit : « Du Christ vos enfants seront les serviteurs. » Et il allait, conscient de la conquête, conscient de son mérite, conscient de sa puissance, conforté, paisible et grand. Par le Pont Triomphal, les soldats, ratificateurs inscients de son triomphe, le conduisirent vers la Naumachie et le Cirque. Les fidèles du Transtévère vinrent se joindre au cortège, et la multitude alors fut telle, que, devinant enfin qu'il conduisait quelque archiprêtre entouré de fidèles, le centenier s'inquiéta du petit nombre des hommes d'escorte. Mais nul cri d'indignation ou de fureur ne jaillit de la foule. Les visages étaient imbus de la grandeur de l'heure, solennels et pleins d'attente. Beaucoup de fidèles se souvenaient qu'à la mort du Seigneur la terre s'était ouverte d'épouvante, et que les morts étaient sortis de leurs sépulcres. Et ils pensaient qu'allaient paraître des signes sur la terre et dans les cieux, par lesquels la mort de l'Apôtre marquerait la face du monde d'un stigmate indélébile. D'autres songeaient : « Peut-être le Seigneur choisira-t-il le jour de Pierre pour descendre du ciel, et juger le monde. » Et ils se recommandaient à la miséricorde du Christ.

Mais alentour, partout, c'était le calme. Les collines

semblaient se chauffer et se reposer dans la clarté solaire. Le cortège s'arrêta enfin entre le Cirque et la Colline du Vatican. Quelques soldats commencèrent de creuser la fosse. Les autres déposèrent la croix, les marteaux et les clous, attendant la fin des préparatifs. La foule, calme et toujours absorbée, s'agenouilla alentour.

La tête irradiée d'or, l'Apôtre fit face à la Ville. A ses pieds, le Tibre brasillait; sur l'autre rive c'était le Champ de Mars, que surplombait le mausolée d'Auguste ; un peu plus bas les thermes immenses qu'édifia Néron, — plus bas encore le théâtre de Pompée.

Puis, visibles en entier, ou bien partiellement couverts par d'autres édifices, — une multitude de péristyles, de colonnes, d'architectures étagées, — une immense fourmilière humaine grouillante de maisons et dont les limites s'évanouissaient dans la brume azurée. Nid de crime, et aussi de puissance ; de folie, et d'ordre aussi, — tête et despote de l'Univers et pourtant sa loi et sa paix, — Ville omnipotente, invincible, éternelle...

Maître et souverain contemplant son hoirie, Pierre, entouré de soldats, contemplait la Ville. Et il disait : « Tu es rachetée, et tu es mienne. »

Et nul parmi ceux qui creusaient la fosse où allait s'ériger l'arbre de supplice, nul parmi ceux qui, fidèles, l'entouraient, ne voyait qu'était debout devant eux le véritable souverain de cette ville, — que les empereurs passeraient, que passeraient les flots des barbares, que passeraient les âges, — et que le règne de ce vieillard, ici, serait interminable.

Le soleil, baissant davantage vers Ostie, fut énorme et sanglant. Tout l'occident s'embrasa d'une clarté immense. Les soldats s'approchèrent de Pierre, pour le dévêtir.

Lui, la prière aux lèvres, se redressa soudain, et leva très haut sa main droite. Les bourreaux s'arrêtèrent, intimidés. Les fidèles suspendirent leur souffle, attendant qu'il parlât. Le silence se fit, total.

Debout sur la hauteur, Pierre, de sa dextre étendue, fit le signe de la croix, et bénit à l'heure de la mort :

Urbi et Orbi.

En ce même soir merveilleux, un autre détachement de soldats conduisait, sur la route d'Ostie, l'Apôtre Paul de Tarse vers les Eaux Salviennes. Derrière lui s'avançait un groupe de fidèles qu'il avait convertis. Reconnaissant des visages familiers, Paul arrêtait sa marche et leur parlait, car, citoyen romain, il avait droit à la déférence de l'escorte. Derrière la Porta Tergemina, il rencontra la fille du préfet Flavius Sabin et, voyant son jeune visage baigné de larmes, lui dit : « Plautilla, fille du salut éternel, retourne en paix. Mais donne-moi ton voile, afin qu'on m'en bande les yeux au moment où j'irai vers le Seigneur. » Et il continua sa route avec le visage joyeux du tâcheron qui a bien peiné tout le jour et qui s'en revient vers sa demeure. Son âme, à l'unisson de celle de Pierre, était paisible et sereine, ainsi que ce ciel vespéral. Ses yeux contemplaient, pensifs, la plaine déroulée devant lui et les Monts Albains noyés de lumière. Il se remémorait ses voyages, ses travaux, ses fatigues, les luttes où il fut vainqueur, et les églises que par tous les continents, au delà de toutes les mers, il édifia. Et il songeait qu'il avait gagné le repos. Il avait accompli son œuvre : la semence ne serait plus balayée par le vent de la Fureur. Et il partait, conscient que dans la guerre qu'au monde avait déclarée la vérité, la vérité serait victorieuse. Et une sérénité immense s'épandait en lui.

La route était longue et le soir commença de tomber. Les monts furent pourpres, tandis qu'autour de leurs bases l'ombre s'épaississait peu à peu. Les troupeaux rentraient au bercail. Des groupes d'esclaves rentraient, leurs outils sur l'épaule. Devant les maisons bordant la route, des enfants s'ébattaient, qu'intriguait le passage de l'escorte. Et dans ce soir, et dans la blonde transparence de cette atmosphère, baignés de paix et de sérénité, — Paul percevait une harmonie encore, — merveilleuse, et qui, de la terre, semblait prendre l'essor vers les cieux. Et son cœur était pénétré de joie que la musique de l'univers fût complétée, grâce à lui, d'un son nouveau, d'un son vierge, faute duquel, jadis, le monde était « ainsi que l'airain sonnant et les vaines cymbales ».

Il se rappela comment il avait enseigné l'amour, comment il avait dit aux hommes que, quand même ils distribueraient tous leurs biens pour nourrir les pauvres, quand même ils auraient le don de pénétrer tous les mystères, ils ne seraient rien sans l'amour. L'amour qui était patient, doux et bienfaisant, qui ne s'enflait point d'orgueil, qui ne s'aigrissait de rien, qui supportait tout, qui croyait tout, qui espérait tout, qui souffrait tout, et qui ne finirait jamais !...

Voici que l'âge de sa vie s'était écoulé dans l'enseignement de l'amour. Et il disait en son âme : Quelle force osera l'affronter, et qui donc vaincra l'amour ? Comment l'étoufferait-il, César, possédât-il deux fois plus de légions, deux fois plus de villes, et de mers, et de terres, et de nations ?...

Et, victorieux, il allait recevoir son salaire.

Le cortège quitta enfin la grand'route et tourna à l'est, par un étroit sentier, vers les Eaux Salviennes. Sur les bruyères, le soleil gisait, rougeâtre. Auprès de la source, le centenier arrêta ses hommes. Le moment était venu.

Paul posa sur son épaule le voile de Plautilla afin de s'en bander les yeux. Une dernière fois, il leva ses yeux pleins d'un calme sublime vers l'éternelle clarté des soirs et se mit en prière. Son heure avait sonné. Il voyait devant lui l'immense chemin des couchants qui menait droit au ciel. Et son âme disait les paroles que, conscient de la charge accomplie et de la fin prochaine, il avait écrites :

« J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, j'ai achevé ma course ; et voici que m'est réservée l'incorruptible couronne du juste. »

CHAPITRE XXXI

Rome délirait toujours, et cette ville qui avait conquis l'univers commençait maintenant de s'anéantir elle-même et de périr du manque de chefs. Avant que l'heure eût sonné pour les Apôtres, la conspiration de Pison éclata, suivie d'une implacable fauchaison des têtes les plus altières. Et pour ceux-là mêmes qui voyaient un dieu en Néron, il apparut un dieu de mort. Le deuil trôna sur la Ville, l'épouvante étreignit les maisons et les cœurs. Mais les péristyles se festonnaient de lierre et s'ornaient de fleurs, car il était interdit de s'affliger. Le matin, en s'éveillant, on se demandait de qui ce serait le tour. Le cortège de fantômes que traînait derrière lui César s'enrichissait tous les jours.

Pison paya de sa tête la conspiration. Le suivirent Sénèque et Lucain, Fenius Rufus, Plautius Lateranus, Flavius Scævinus, Afranius Quinctianius, et le compagnon dépravé des folies de César, Tullius Sénécion, et Proculus, et Araricus, et Tugurinus, et Gratus, et Silanus, et Proximus, et Subrius Flavius, jadis dévoué corps et âme à Néron, et Sulpicius Asper. Les uns périrent par leur propre ignominie, d'autres périrent pour leurs richesses, d'autres pour leur lâcheté, d'autres enfin pour leur bravoure. Épouvanté du nombre des conjurés, Cé-

sar couvrit les murs de ses légions et mit la Ville en état de siège, envoyant tous les jours, par des centurions, la mort aux suspects. Servilement, les condamnés, en des lettres adulatrices, remerciaient César de la sentence, lui laissant une partie de leurs biens, afin de sauver le reste pour leurs enfants. Il semblait enfin que Néron dépassât à dessein toute mesure, afin de sonder l'avilissement des hommes, et leur patience à supporter ses lois sanglantes. A la suite des conspirateurs, furent exterminés leurs parents, et leurs amis, même les plus vagues. Les habitants des splendides maisons édifiées après l'incendie savaient qu'en sortant de chez eux ils verraient une suite ininterrompue de funérailles.

Pompée, Cornélius Martialis, Flavius Nepos et Statius Domitius périrent, accusés de manque de dévouement pour César. Novius Priscus trouva la mort comme ami de Sénèque. Rufius Crispus se vit enlever le droit d'eau et de feu, pour avoir, jadis, été l'époux de Poppée. Le grand Thraséas fut perdu par sa vertu, beaucoup payèrent de leur vie leur origine nobiliaire, et Poppée elle-même fut victime d'un accès de fureur de César.

Le Sénat rampait devant l'effroyable monarque, lui érigeait des temples, faisait des vœux pour sa voix, couronnait ses statues et lui désignait des desservants, comme à un dieu. L'épouvante dans l'âme, les sénateurs se rendaient au Palatin afin d'exalter le chant du « Périodonicès » et de délirer avec lui dans des orgies de chairs nues, de vin et de fleurs...

Mais lentement, en bas, dans les sillons qu'abreuvèrent le sang et les larmes, germaient, toujours plus formidables, les semailles de Pierre.

CHAPITRE XXXII

Vinicius a Pétrone :

« Même ici, très cher, nous apprenons de temps en temps ce qui se passe à Rome, et, pour nous renseigner plus amplement, nous avons tes lettres... Tu me demandes si nous sommes en sûreté? Je te répondrai simplement : on nous a oubliés. Que cela te suffise.

« Du péristyle où je me suis installé pour t'écrire, je vois notre baie paisible, et Ursus dans une barque, en train de jeter sa nasse dans l'onde lumineuse. A côté de moi, ma femme dévide un peloton de laine rouge, et, dans les jardins, à l'ombre des amandiers, j'entends les chants de nos esclaves. C'est la paix, très cher, et l'oubli des terreurs et des souffrances de jadis. Pourtant, ce ne sont point les Parques, comme tu dis, qui filent si doucement l'écheveau de notre existence. C'est Christ qui nous bénit, Christ, notre Dieu et notre Sauveur.

« Nous connaissons le chagrin et les larmes, car notre vérité nous commande de pleurer sur l'infortune des autres. Mais, même dans ces larmes, gît une consolation que vous ignorez, vous autres. Un jour, quand se sera écoulé le temps qui nous fut assigné, nous re-

trouverons tous les êtres chers qui ont péri et qui pour la doctrine divine doivent périr encore.

« Ainsi, dans la sérénité de nos cœurs, passent nos journées et nos mois. Nos serviteurs et nos esclaves croient au Christ, et, comme il nous en a donné le commandement nous nous aimons les uns les autres. Souvent, quand se couche le soleil, ou bien quand l'onde commence à s'argenter de lune, nous causons, Lygie et moi, des temps anciens, qui semblent un rêve aujourd'hui. Et quand je songe combien cette chère tête était proche du supplice et de l'anéantissement, j'adore de toute mon âme Notre-Seigneur. Lui seul pouvait la sauver de l'arène et me la rendre pour toujours.

« Pétrone, tu as vu combien cette doctrine donnait de consolations et d'endurance dans l'adversité, combien de patience et de courage elle donnait en face de la mort. Viens chez nous : tu verras de quel bonheur elle peut être la source dans la vie quotidienne. Les hommes, vois-tu, n'avaient point connu jusqu'ici un dieu que l'on pût aimer. Ni les législateurs, ni les philosophes n'ont enseigné cette vérité. Elle n'existait ni en Grèce, ni à Rome, et, quand je dis : Rome, — cela signifie le monde entier. La doctrine sèche et froide des stoïciens, à laquelle se rallient les gens vertueux, trempe les cœurs ainsi que des lames, mais les rend impassibles, et non meilleurs.

« Toi aussi, tu as connu Paul de Tarse, et souvent tu as eu avec lui de longs entretiens. Mieux que quiconque tu es à même de comprendre que, comparées à son enseignement, toutes les doctrines de vos philosophes et de vos rhéteurs ne sont que vains simulacres et bourdonnements. Te souviens-tu de sa question : « Et si César était chrétien, ne vous sentiriez-vous pas plus en

sûreté, plus certains de posséder ce que vous possédez, libres de terreurs et sûrs du lendemain? » Tu me disais que notre vérité était ennemie de la vie. Eh bien! je puis te répondre que si depuis le commencement de ma lettre je ne répétais que ces trois mots : « Je suis heureux! » — j'aurais encore mal exprimé mon bonheur.

« Tu me diras que mon bonheur, c'est Lygie! Oui, très cher! Parce que j'aime son âme immortelle, que tous deux nous nous aimons en Jésus. Quand auront passé jeunesse et beauté, quand se seront fanés nos corps et que la mort frappera à notre porte, l'amour survivra, car nos âmes auront survécu. Avant que mes yeux se fussent ouverts à la lumière, j'étais prêt à incendier pour Lygie ma propre maison; — eh bien! maintenant, je puis t'affirmer qu'alors je ne l'aimais pas. Non! je ne l'aimais pas, car c'est Christ qui m'a enseigné l'amour.

« Le Christ est une source éternelle de bonheur et de calme. Compare vos voluptés doublées d'angoisse, vos ivresses incertaines du lendemain, vos orgies semblables à des festins funéraires, compare tout cela, dis-je, à la vie des chrétiens. Mais pour mieux faire tes comparaisons, viens chez nous, dans nos montagnes embaumées de thym, dans nos bois d'oliviers remplis d'ombre, sur nos rivages couverts de lierre. Deux cœurs t'y attendent, qui t'aiment vraiment. Tu es noble et bon, tu devrais être heureux. Ton esprit saura discerner la vérité, et tu finiras par l'aimer, car on peut être son ennemi, comme César ou Tigellin, mais on ne saurait rester indifférent à son égard. Lygie et moi, mon cher Pétrone, nous nous réjouissons à l'espoir de te voir bientôt. Porte-toi bien, sois heureux, et arrive au plus vite! »

Pétrone reçut cette lettre à Cumes, où il avait accompagné César. Celui-ci se ravalait chaque jour davantage

aux rôles de comédien, de pitre et de cocher ; chaque jour il sombrait davantage dans une débauche maladive, abjecte et grossière. L'élégant Arbitre ne lui était plus qu'un fardeau. Quand Pétrone se taisait, Néron voyait un blâme dans son silence; quand il approuvait, Néron croyait démêler de l'ironie dans ses louanges. Le sublime patricien irritait son amour-propre et excitait son envie.

Les richesses et les splendides œuvres d'art de Pétrone étaient l'objet des convoitises du maître et du ministre tout-puissant. On l'avait ménagé jusqu'ici en raison du voyage en Achaïe, où son goût et son expérience des choses de la Grèce pouvaient être utiles. Mais Tigellin s'était évertué à démontrer à César que Carinas surpassait encore Pétrone pour le goût et la compétence, et, mieux que celui-ci, saurait organiser en Grèce des jeux, des réceptions et des triomphes. Dès lors, Pétrone était perdu. On n'avait point osé lui envoyer sa sentence à Rome. César et Tigellin se souvenaient que cet homme soi-disant efféminé, qui faisait « de la nuit le jour » et qui semblait uniquement soucieux de volupté, d'art et de bonne chère, avait, comme proconsul en Bithynie et plus tard comme consul à Rome, fait preuve d'une stupéfiante aptitude au travail et d'une grande énergie. On le croyait capable de tout, et l'on savait qu'à Rome il était aimé même des prétoriens. Parmi les intimes de César, nul ne pouvait prévoir la façon dont, le cas échéant, il décidérait d'agir. Il semblait sage de l'éloigner de la Ville par un subterfuge quelconque, et de l'atteindre en province.

Il fut donc invité à se rendre à Cumes avec les autres augustans. Il partit, bien qu'il soupçonnât un stratagème. Peut-être voulait-il éviter d'opposer une résistance ouverte, peut-être désirait-il montrer une fois encore à

César et aux augustans un visage gai et libre de tous soucis, et remporter sa dernière victoire sur Tigellin.

A peine eut-il quitté Rome, Tigellin l'accusa d'avoir été le complice du sénateur Scævinus, cheville ouvrière de la conspiration avortée. Ses gens, restés à Rome, furent emprisonnés, sa maison fut cernée. Pétrone, loin de s'en effrayer, ne montra aucun embarras et c'est avec un sourire qu'il dit aux augustans qu'il recevait dans sa splendide villa de Cumes :

— Barbe-d'Airain n'aime pas les questions à brûle-pourpoint, et vous allez voir sa mine quand je lui demanderai si c'est lui qui a fait mettre en prison ma familia.

Et il leur annonça qu'avant de se remettre en voyage, il leur offrirait un festin. C'est au cours des préparatifs de ce festin qu'il reçut la lettre de Vinicius.

Cette lettre le laissa rêveur un moment. Mais bientôt son visage se rasséréna, et, le même soir, il répondit :

« Je me réjouis de votre bonheur, très cher, et j'admire votre grand cœur : je ne me figurais pas que deux amoureux pussent se souvenir de qui que ce soit, et surtout d'un ami lointain. Non seulement vous ne m'oubliez pas, — vous voulez même m'entraîner en Sicile, afin de m'offrir une part de votre pain quotidien et de votre Christ qui, si généreusement, comme tu dis, vous comble de bonheur.

« S'il en est ainsi, vénérez-le. Toutefois je ne te cacherai pas que, pour moi, Ursus a joué un certain rôle dans le sauvetage de Lygie, et que le peuple romain n'y a pas été étranger. Mais, du moment que tu es d'avis que c'est le Christ, je ne te contredirai point. Ne lui ménagez point les offrandes. Prométhée, lui aussi, s'était sacrifié pour les hommes. Mais Prométhée, paraît-

il, ne serait qu'une invention de poètes, tandis que des gens dignes de foi m'ont affirmé avoir vu Christ de leurs yeux. Comme vous, je pense que, de tous les dieux, c'est encore lui le plus honnête. Je me rappelle fort bien la question de Paul de Tarse et je conviens que, si Ahénobarbe vivait selon la doctrine du Christ, j'aurais peut-être le temps de me rendre auprès de vous en Sicile. Alors, au bord des sources, à l'ombre, nous aurions de longs entretiens sur tous les dieux et toutes les vérités, — entretiens renouvelés des Grecs. Mais aujourd'hui, ma réponse sera brève.

« Je n'admets que deux philosophes : l'un d'eux se nomme Pyrrhon, l'autre Anacréon. Le reste, je te l'offre au rabais, en y joignant toute l'école des stoïciens grecs et romains. La vérité hante des régions tellement inaccessibles, que les dieux mêmes ne parviennent pas à l'apercevoir du sommet de l'Olympe. Votre Olympe apparaît plus élevé encore ; debout sur la cime, tu me cries : « Monte, et tu verras des aspects que jamais tu ne soupçonnas ! » Possible ! Pourtant, je réponds : « Ami, je n'ai plus de jambes ! » Et, quand tu auras lu jusqu'au bout, je pense que tu me donneras raison.

« Eh bien ! non, bienheureux époux de la Princesse Aurore, votre doctrine n'est point faite pour moi. Ainsi, il me faudrait aimer mes porteurs bithyniens, mes étuvistes égyptiens, — il me faudrait aimer Barbe-d'Airain et Tigellin ? Par les Grâces aux blancs genoux, je te jure que, si même je le voulais, j'en serais incapable. Il existe à Rome au moins cent mille individus aux omoplates de travers, aux genoux gorgés, aux mollets desséchés, aux yeux tout ronds, ou à la tête trop grosse. Me commandes-tu de les aimer également ? Où donc trouverai-je cet amour qui n'est point dans mon cœur ? Et si votre dieu prétend me les faire aimer tous, que ne

les a-t-il, en sa toute-puissance, dotés d'un extérieur plus avantageux, les créant, par exemple, à l'image des Niobides que tu as vus au Palatin ? Celui qui aime la beauté, devient par cela même inapte à aimer la laideur. Il ne s'agit point de croire aux dieux : sans y croire, on peut les aimer à la façon de Phidias, de Praxitèle, de Scopas, de Miron, de Lysias...

« Et puis, si même j'avais le désir de te suivre là où tu veux me conduire, je ne peux pas. Et, en outre, je ne veux pas : donc, doublement, pas moyen ! Tu crois qu'un jour, de l'autre côté du Styx, dans de vagues Champs-Élysées, vous verrez votre Christ. Fort bien ! Qu'il te dise lui-même, ton Christ, s'il m'eût reçu, moi, avec mes gemmes, mon vase de Myrrhène, mes livres de luxe et ma belle aux cheveux d'or. A cette seule pensée, mon cher, j'ai envie de rire. Même votre Paul de Tarse m'a expliqué que, pour le Christ, on devait renoncer aux couronnes de roses, aux festins et à la volupté. Il me promettait un autre bonheur en échange, mais je lui ai répondu que pour cet autre bonheur j'étais trop vieux, que mes yeux se délecteraient toujours à la vue des roses, et que l'odeur des violettes me serait toujours infiniment plus agréable que l'odeur de mon malpropre « prochain » de Suburre.

« Voilà mes raisons. Votre bonheur n'est point fait pour moi. Et puis, je t'ai gardé pour la fin la raison décisive : Thanatos me réclame ! Pour vous, l'aube de la vie commence à peine. Pour moi, le soleil a chu, et déjà le crépuscule m'investit. Autrement dit, très cher : il faut que je meure.

« Point la peine de s'appesantir. Cela devait finir ainsi. Tu connais Ahénobarbe et tu comprendras aisément. Tigellin m'a vaincu... ou plutôt non ! Ce sont simplement mes victoires qui touchent à leur fin. J'ai

vécu comme j'ai voulu, je mourrai comme il me plaira.

« Ne prenez point cela trop à cœur. Nul dieu ne m'a promis l'immortalité, et ce n'est nullement une chose inattendue qui m'arrive. Toi, Vinicius, tu erres, quand tu affirmes que seul votre dieu apprend à mourir avec calme. Non ! notre monde savait avant vous que, la dernière coupe vidée, il était temps de disparaître, de rentrer dans l'ombre, et notre monde sait encore le faire avec un visage serein. Platon affirme que la vertu est une musique, et la vie du sage une harmonie. Et ainsi, j'aurai vécu et je mourrai vertueux.

« Je voudrais prendre congé de ta divine épouse par les mêmes paroles dont jadis, dans la maison des Aulus, je l'ai saluée : « J'ai vu, au long de ma vie, des peuples « sans nombre... Mais de femme qui t'égalât, — je « n'en ai point vu. »

« Et, pour finir, mes amis, — si de notre âme, contrairement à ce qu'en professe Pyrrhon, quelque chose subsiste après la mort, — mon âme à moi, dans sa route vers les bords de l'océan, viendra se poser non loin de votre maison, sous les traits d'un papillon, ou peut-être, s'il en faut croire les Égyptiens, sous ceux d'un épervier.

« Quant à venir autrement, — impossible...

« Néanmoins, que pour vous la Sicile se métamorphose en un jardin des Hespérides ; que les déesses des champs, des bois et des sources sèment des fleurs sous vos pas ; et dans toutes les acanthes de vos péristyles que nichent de liliales colombes ! »

CHAPITRE XXXIII

Pétrone ne se trompait point. Deux jours plus tard, le jeune Nerva, qui lui était dévoué, lui envoya, par un affranchi, les dernières nouvelles de la cour de César.

La perte de Pétrone était décidée. Dans la soirée du lendemain, un centurion devait lui transmettre la consigne de ne point quitter Cumes, et d'y attendre les ordres qu'ultérieurement on lui ferait parvenir. A quelques jours de distance, un nouveau message lui apporterait la sentence de mort.

Pétrone écouta, impassible et serein. Puis il dit :

— Tu porteras à ton maître un vase précieux, qui te sera remis à ton départ. Dis-lui que je le remercie de toute mon âme, car de cette façon je pourrai devancer la sentence.

Et il éclata de rire, comme un homme auquel est venue une idée superbe, et qui d'avance se réjouit de la mettre en pratique.

Le même soir, ses esclaves se répandirent en ville, pour inviter tous les augustans en séjour à Cumes, et toutes les dames, à venir prendre part à un banquet dans la somptueuse villa de l'Arbitre.

Lui, passa son après-midi à écrire dans sa bibliothèque.

Ensuite, il prit un bain et se fit habiller par les vestiplices.

Splendide et prestigieux, il passa au triclinium, afin de donner un coup d'œil aux préparatifs de la fête, et de là aux jardins, où des adolescents et des fillettes des Iles tressaient des couronnes de roses pour la soirée. Son visage ne révélait point le moindre souci. Ses gens comprirent que le festin serait d'une magnificence extraordinaire, car il fit donner des récompenses inusitées à ceux dont il était content, et une très légère ration de verges à ceux qui l'avaient mécontenté. Il recommanda de payer d'avance et fort généreusement les citharistes et les chœurs. Enfin, s'asseyant sous un hêtre, dont le feuillage, percé de rayons, découpait à terre de blondes ocelles, il fit prier Eunice.

Elle apparut, vêtue de blanc, une brindille de myrte dans la coiffure, — belle ainsi qu'une Grâce. Il la fit asseoir à ses côtés, et, effleurant ses tempes de la main, la contempla longtemps avec des yeux d'admiration et de ravissement.

— Eunice, dit-il, depuis longtemps tu n'es plus une esclave. Le sais-tu?

Elle leva sur lui ses yeux de calme azur et secoua doucement la tête.

— Je suis toujours ton esclave, seigneur.

— Mais peut-être ignores-tu, continua-t-il, que ces esclaves, qui là-bas tressent des couronnes, que cette villa et tout ce qui s'y trouve, que les champs et les troupeaux, que tout cela t'appartient dès aujourd'hui.

Eunice s'éloigna de lui, et, la voix vibrante d'anxiété :

— Pourquoi, oh! pourquoi me dis-tu cela?

Puis elle se rapprocha de nouveau et se mit à le regarder, les yeux cillants d'effroi. Lui, souriait toujours.

Puis il dit un seul mot :

— Oui!

Et ce fut le silence. Seul, un souffle léger faisait frissonner le feuillage du hêtre.

Pétrone eût pu croire qu'il avait devant lui une statue de marbre.

— Eunice, dit-il, je tiens à mourir avec calme.

Elle eut un sourire déchirant :

— Je comprends, seigneur.

Dans la soirée, les invités affluèrent en foule. Ils savaient qu'à côté des festins de Pétrone, ceux de Néron étaient ennuyeux et barbares. Que ce dût être l'ultime « symposion », cette idée n'était venue à l'esprit de personne. On n'ignorait pas que sur l'élégant Arbitre pesait un nuage d'impérial mécontentement ; mais la chose s'était présentée fréquemment, et toujours Pétrone avait réussi à dissiper l'orage, d'une manœuvre habile, d'une parole hardie. Personne ne croyait qu'un danger sérieux le menaçât. Son visage rieur et insoucieux confirma définitivement cette opinion. Il désirait mourir calme. Et la ravissante Eunice, pour qui chacune de ses paroles était un oracle, avait sur les traits un calme parfait, et dans les prunelles un rayonnement que l'on eût pu prendre pour de la joie. A la porte du triclinium, des adolescents aux cheveux bouclés couronnaient de roses le front des arrivants, les avisant, selon la coutume, de passer le seuil du pied droit.

La salle embaumait la violette. Les globes en verre d'Alexandrie filtraient une lumière versicolore. Auprès des couches se tenaient les fillettes qui devaient répandre des parfums sur les pieds des invités. Contre le mur, les citharistes et les chœurs attendaient le signal de leur chef. Le service resplendissait d'une magnificence discrète. Une joie sans contrainte flottait dans l'air, se mariant à l'arome des fleurs.

Les lumières, les coupes où s'incrustaient gemmes et

camées précieux, les amphores sur leurs lits de neige et les pièces montées mirent en joie les convives. Les conversations bourdonnèrent avec entrain, comme bourdonne un essaim d'abeilles autour d'un pommier en fleurs. Çà et là fusait un rire joyeux, s'élevait un murmure laudatif, ou bien retentissait sur la blancheur d'une épaule une caresse trop convaincue.

Pétrone causait. Les dernières nouvelles, les derniers divorces, les amours, les amourettes, les courses, un gladiateur devenu fameux ces derniers temps par ses prouesses, et les derniers livres d'Atractus et des Sosius faisaient les frais de sa conversation. En répandant le vin sur les dalles, il annonça que sa libation n'allait qu'à la reine de Cypre, la plus ancienne et la plus grande de toutes les divinités, — la seule qui fût éternelle, perdurable et souveraine.

Il fit un signe et les cithares soupirèrent leur sourdine, tandis que des voix fraîches s'élevaient à l'unisson. Puis des danseurs de Cos, la patrie d'Eunice, firent miroiter leurs formes roses emmousselinées de gazes transparentes. Ensuite un devin d'Égypte prit en main un vase de cristal où s'ébattaient des dorades aux tons nués et fit ses prédictions aux convives.

Quand eurent pris fin les spectacles, Pétrone se souleva sur son coussin syriaque et dit négligemment :

— Amis ! pardonnez-moi de vous adresser une requête au cours de ce festin : je voudrais que chacun de vous daignât accepter la coupe qui servit à ses libations pour les dieux et pour ma propre félicité.

Il leva sa coupe de Myrrhène, — coupe sans prix où s'irradiaient tous les reflets de l'arc-en-ciel, et dit aux convives :

— Voici la coupe de mon offrande à la reine de Cypre. Que nulles lèvres désormais ne l'effleurent, et que nulle

main ne s'en serve en l'honneur d'une autre divinité !

Et la coupe alla se briser sur le dallage semé de pâle safran.

Mais, voyant la stupeur des regards :

— Amis, dit Pétrone, réjouissez-vous. La vieillesse, l'impuissance sont les tristes compagnes de nos dernières années. Je vous donne un bon exemple et un bon conseil ; vous voyez qu'on peut ne les point attendre et s'en aller, avant leur venue, de plein gré.

— Que veux-tu faire ?

— Je veux me réjouir, boire du vin, écouter la musique, contempler les formes divines qui reposent à mes côtés, et puis m'endormir, couronné de roses. Déjà, j'ai pris congé de César. Oyez ce qu'en guise d'adieu je lui écris.

Il prit sous le coussin de pourpre une lettre, et lut :

« Je sais, divin César, que tu m'attends avec impatience, et que, dans la fidélité de ton cœur, tu languis après moi jour et nuit. Je sais que tu me couvrirais de tes faveurs, que tu m'offrirais d'être préfet de ta garde, et que tu nommerais Tigellin gardien de mulets dans celles de tes terres dont, après l'empoisonnement de Domitia, tu héritas, — office pour lequel il semble avoir été créé par les dieux.

« Mais, hélas ! il faudra m'excuser. Par le Hadès, et en particulier par les mânes de ta mère, de ta femme, de ton frère et de Sénèque, je te jure qu'il m'est impossible de me rendre auprès de toi. La vie est un trésor, mon ami, et je me flatte d'avoir su extraire de ce trésor les bijoux les plus précieux. Mais dans la vie il est des choses que je m'avoue incapable de supporter plus longtemps.

« Ne va pas penser, je t'en conjure, que m'a rebuté

l'assassinat de ta mère, de ta femme, de ton frère, que je suis indigné de l'incendie de Rome, que je suis outré du procédé consistant à expédier dans l'Erèbe tous les honnêtes gens de ton empire...

« Eh bien ! non, très cher petit-fils de Chronos ! La mort est l'hoirie commune des êtres sublunaires, et l'on ne pouvait, du reste, s'attendre à te voir agir autrement.

« Mais, de longues années encore, me laisser écorcher les oreilles par ton chant, voir tes jambes domitiennes — tes échalas — se trémousser en la danse pyrrhique, t'entendre jouer, t'entendre déclamer, t'entendre dire des poèmes de ta façon, pauvre poète des faubourgs !... ah ! vraiment, semblable perspective était au-dessus de mes forces. Et j'ai senti en moi l'incoercible besoin d'aller rejoindre mes pères. Rome se bouche les oreilles, l'univers te couvre de risées. Et moi, je ne veux plus rougir pour toi. Je ne veux plus, je ne peux plus ! Le ululement de Cerbère, même semblable à ton chant, mon ami, serait moins affligeant pour moi, car je n'ai jamais été l'ami dudit Cerbère, et n'ai point le devoir d'être honteux de sa voix.

« Porte-toi bien, mais laisse là le chant ; tue, mais ne fais plus de vers ; empoisonne, mais cesse de danser ; incendie des villes, mais abandonne la cithare. Tel est le dernier souhait et le très amical conseil que t'envoie l'Arbitre des élégances. »

Les convives restèrent pétrifiés. Ils savaient que la perte de l'empire eût été moins cruelle à Néron. L'auteur de cette lettre devait mourir. Et la blême épouvante les saisit d'avoir entendu cette lettre.

Mais Pétrone eut un rire sincère et joyeux, comme s'il se fût agi d'une innocente plaisanterie. Et, embrassant les convives d'un regard circulaire, il dit :

— Amis, chassez tout effroi. Nul n'a besoin de se vanter d'avoir entendu cette lettre. Quant à moi, il me sera loisible de m'en prévaloir devant Charon, le passeur.

Ayant dit, il fit signe au médecin et lui tendit le bras. Le Grec habile l'enserra en un clin d'œil d'un cercle d'or et ouvrit l'artère au poignet. Le sang jaillit sur le coussin et inonda Eunice qui soutenait la tête de Pétrone. Elle se pencha vers lui :

— Seigneur, dit-elle, croyais-tu que j'allais t'abandonner ? Si les dieux m'offraient l'immortalité, si César me donnait l'empire, — je te suivrais encore !

Pétrone sourit, se redressa et effleura ses lèvres :

— Viens avec moi.

Et il ajouta :

— Tu m'as vraiment aimé, ma divine !...

Elle tendit au médecin son bras rosé. Un instant après, leur sang à tous deux se mariait et se perdait l'un dans l'autre.

Lui, fit signe aux musiciens, et de nouveau tintèrent les cithares et résonnèrent les voix. On chanta l' « Harmodios ». Puis vint l'hymne d'Anacréon où le poète se plaint d'avoir trouvé sous sa porte l'enfant transi et éploré d'Aphrodite. Il l'avait réchauffé, avait séché ses ailes, et l'ingrat lui avait percé le cœur d'une de ses sagettes. Et, depuis lors, le calme avait fui son esprit...

Se soutenant mutuellement, divinement beaux, ils écoutaient tous deux, souriant et pâlissant.

L'hymne terminé, Pétrone fit offrir à nouveau les vins et les mets. Puis il se mit à causer avec ses voisins des mille riens puérils et charmants coutumiers aux festins. Enfin il appela le Grec et se fit attacher l'artère, disant qu'il se sentait pris de sommeil et voulait encore s'abandonner à Hypnos, avant que Thanatos l'endormît pour jamais. Il s'assoupit.

Au réveil, la tête d'Eunice reposait, telle une fleur blanche, sur sa poitrine. Il l'appuya contre le coussin pour la contempler encore. Et, de nouveau, on lui ouvrit les veines.

Les chanteurs entonnèrent un nouvel hymne d'Anacréon, tandis que les luths tintaient en sourdine, afin de ne point étouffer les paroles. Pétrone pâlissait toujours davantage. Quand se fut évanouie la dernière harmonie, il se tourna vers les invités :

— Amis, convenez que périt avec nous...

Il ne put finir. D'un geste suprême, son bras enlaça Eunice, et sa tête retomba.

Mais les convives, devant ces deux formes blanches, pareilles à deux merveilleuses statues, sentirent que périssait l'ultime apanage du monde romain, — sa beauté et sa poésie.

ÉPILOGUE

La révolte de Vindex et des légions gauloises ne sembla point, tout d'abord, d'une extrême importance. César n'avait que trente ans, et l'univers n'osait s'attendre à être sitôt délivré du cauchemar qui l'étouffait. On n'oubliait point qu'au cours des règnes précédents des séditions s'étaient produites, qui pourtant n'avaient jamais provoqué un changement de souverain. Ainsi, du temps de Tibère, Drusus avait apaisé les légions pannoniennes, et Germanicus les rhénanes. « Qui donc lui succéderait ? disait-on. Tous les descendants du divin Auguste ont péri au cours de son règne. » Et, devant les colosses qui le représentaient sous les traits d'Hercule, le peuple se persuadait que nulle force ne serait capable de briser cette puissance. Quelques-uns attendaient même impatiemment son retour, car Helius et Polythète, auxquels il avait confié l'intérim du pouvoir, gouvernaient de façon plus sanguinaire encore.

Nul n'était sûr de sa vie ni de ses biens. La loi était abolie. La dignité et la vertu étaient mortes, les liens de la famille relâchés ; et les cœurs avilis n'osaient même plus s'ouvrir à l'espérance. De Grèce parvenait l'écho des triomphes inouïs de César, des milliers de cou-

ronnes conquises et des milliers de concurrents vaincus par lui. L'Univers semblait une seule orgie sanglante et grotesque. La conviction s'enracinait toujours davantage, que la vertu et la dignité avaient sombré pour jamais, et que le règne de la danse, de la musique, de la débauche et du carnage était désormais définitif. César lui-même, auquel cette révolte servait de prétexte à de nouvelles rapines, se souciait fort peu de Vindex, et manifestait même de la satisfaction à ce propos.

Il ne voulait point quitter l'Achaïe, et il fallut qu'Helius l'informât qu'atermoyer plus longtemps serait s'exposer à perdre l'empire. Alors il partit pour Naples.

Là il se remit à jouer et à chanter, sans prendre garde au danger toujours plus menaçant.

En vain Tigellin lui exposait que, contrairement aux précédentes, la révolte actuelle avait un chef, et que ce chef, un descendant des rois d'Aquitaine, était un guerrier fameux et plein d'expérience. « Les Grecs m'écoutent ici, répondait Néron, — le seul peuple qui sache écouter et qui soit digne de mon chant. » Mais quand il apprit que Vindex l'avait déclaré artiste pitoyable, il partit précipitamment pour Rome. Les blessures que lui avait infligées Pétrone, et qu'avait calmées son séjour en Grèce, s'exacerbèrent à nouveau. Il voulait demander aux Pères conscrits de faire justice d'une insulte aussi inouïe.

Sur son chemin, il vit un groupe en bronze représentant un guerrier gaulois terrassé par un chevalier, et considéra ce fait comme un excellent présage. De ce jour, il ne fit allusion à Vindex et à sa révolte que pour s'en moquer. Son entrée à Rome surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il fit usage du char qui avait servi au triomphe d'Auguste. On abattit un arc de l'amphi-

théâtre afin de livrer passage au cortège. Le Sénat, les chevaliers et une foule innombrable se portèrent à sa rencontre. Les cris de : « Salut, Auguste ! salut, Hercule ! salut, divin, olympien, immortel ! » firent trembler les murs. Derrière lui on portait les couronnes et les noms des villes où il avait triomphé, et des plaques où étaient énumérés les maîtres vaincus par lui. L'idée qu'un mortel osât lever la main sur un demi-dieu tel que lui lui paraissait absurde, insensée. Il se croyait réellement olympien, et, par cela même, inviolable. L'exaltation et la frénésie des foules attisaient son propre délire. Et, en ce jour de triomphe, on eût pu croire que non seulement Néron et la Ville, mais que l'univers entier était archifou.

Pourtant, le même soir, les colonnes et les murs des temples se couvrirent d'inscriptions qui stigmatisaient les crimes de César, le menaçaient d'une vengeance imminente et le raillaient en tant qu'artiste. On fit un sort au dicton : « Il a chanté, il a chanté... Puis, un beau jour, il a réveillé le coq gaulois ! » Des nouvelles alarmantes circulaient de bouche en bouche, et prenaient des proportions monstrueuses. L'anxiété s'empara des augustans. Dans l'incertitude de l'avenir, on n'osait exprimer nul espoir, on n'osait ni sentir ni penser.

Lui, continuait à vivre de théâtre et de musique. Il s'intéressait aux instruments nouvellement inventés et faisait essayer au Palatin un nouvel orgue hydraulique. Avec son esprit saugrenu et inapte à un plan ou à une action raisonnable, il se figurait que l'annonce d'une suite de représentations et de spectacles ultérieurs suffirait à détourner le danger. Voyant qu'indifférent à la lutte, il cherchait uniquement des paroles qui exprimassent le danger de la situation, ses intimes commencèrent à perdre la tête. Quelques-uns supposaient qu'il essayait,

par ses citations, de s'étourdir lui-même et d'étourdir son entourage. En effet, ses actes devinrent fiévreux. Mille projets contradictoires traversaient son cerveau. Parfois il décidait de courir au-devant du danger, faisait emballer les cithares et les luths, formait des bataillons d'amazones avec ses jeunes esclaves et donnait l'ordre de rapatrier les légions d'Orient. Parfois, au contraire, il s'imaginait qu'il apaiserait la révolte des Gaules, non par ses armées, mais par son chant. Les légionnaires l'entoureraient, les yeux pleins de larmes, et entonneraient un épinicion qui marquerait le commencement de l'âge d'or pour Rome et pour César. Parfois, il lui fallait du sang, puis il déclarait vouloir bien, le cas échéant, se contenter du tétrarchat d'Égypte. Il se réclamait des devins qui lui avaient prédit l'empire de Jérusalem, ou larmoyait à la pensée d'aller, chanteur ambulant, gagner le pain quotidien. — Et les villes alors, et les nations honoreraient en lui non point le souverain de l'orbe terrestre, mais le rhapsode sans rival...

Ainsi il se démenait, délirait, chantait, jouait, changeait ses plans, changeait ses citations, transformait sa vie et celle de l'univers en un cauchemar à la fois biscornu, fantastique et effroyable, — en une turlupinade braillarde faite de sentences boursouflées, de pauvres vers, de gémissements, de larmes et de sang... Cependant, à l'Ouest, le nuage s'amoncelait, toujours plus dense, toujours plus opaque. La mesure était comble; la farce tirait à sa fin.

Quand il apprit le soulèvement de Galba et l'adhésion de l'Espagne, il eut un accès de rage folle. Il brisa les coupes, renversa la table du festin, et donna des ordres que ni Helius, ni Tigellin lui-même n'osèrent exécuter. Égorger les Gaulois habitant Rome, incendier une fois encore la Ville, lâcher les fauves, et transporter

la capitale à Alexandrie, lui sembla une œuvre grandiose, stupéfiante et facile. Mais les jours de sa toute-puissance étaient passés, et les complices eux-mêmes de ses forfaits le tenaient déjà pour un déséquilibré.

La mort de Vindex et les dissensions des armées révoltées semblèrent, une fois encore, faire pencher la balance en sa faveur. Déjà de nouveaux festins, de nouveaux triomphes et de nouvelles condamnations étaient annoncés. Mais une nuit, du camp des prétoriens, arriva, sur un cheval blanc d'écume, un courrier avec la nouvelle que les soldats avaient, dans la Ville même, levé l'étendard de la révolte, et proclamé Galba empereur.

César dormait. Réveillé en sursaut, il appela les hommes de garde à sa porte. Le palais était vide. Dans les recoins éloignés, des esclaves raflaient à la hâte tout ce qui leur tombait sous la main. Ils prirent la fuite à sa vue. Lui, errait solitaire par tout le palais, emplissant la nuit de clameurs d'épouvante et de désespoir.

Enfin ses affranchis, Phaon, Spirus et Épaphrodite, vinrent à son secours. Ils voulaient le forcer à fuir, disant qu'il n'y avait plus un instant à perdre. Lui, se leurrait encore. Et si, vêtu de deuil, il haranguait le Sénat, les Pères pourraient-ils résister à son éloquence et à ses larmes ? S'il faisait usage de tout son art, de toute son onction, de toute son habileté d'acteur, n'était-il pas sûr de les convaincre ? Ne lui donnerait-on pas, au moins, l'exarchat de l'Égypte ?

Dressés à le flagorner, ils n'osèrent nier ouvertement. Mais ils le prévinrent qu'avant d'avoir atteint le Forum il serait mis en pièces par le peuple, et le menacèrent de l'abandonner, s'il ne montait pas immédiatement à cheval.

Phaon lui offrit asile dans sa villa, située en dehors de la Porte Nomentane.

La tête couverte de leurs manteaux, ils galopèrent vers les limites de Rome. La nuit pâlissait. Dans les rues, un mouvement insolite attestait le désarroi de l'heure. Les soldats, un à un ou par petites bandes, se répandaient en ville. A proximité du camp, le cheval de Néron fit un écart à la vue d'un cadavre. Le manteau glissa de la tête du cavalier, et un soldat qui passait reconnut son empereur; mais, troublé par cette rencontre inattendue, il fit le salut militaire. Longeant le camp, ils entendirent un tonnerre d'acclamations en l'honneur de Galba. Néron comprit enfin que l'heure était proche. Il fut saisi d'épouvante et de remords. Il prétendait voir devant lui une nuée sombre d'où sortaient, penchés vers lui, les visages de sa mère, de sa femme et de son frère. Ses dents claquaient; mais son âme de comédien trouvait un certain charme dans l'horreur même du moment. Être le maître omnipotent du monde entier, et perdre tout, lui apparaissait le paroxysme du tragique. Et, fidèle à lui-même, il jouait le premier rôle jusqu'au bout. Une fièvre de citations le saisit, et un désir éperdu que les assistants s'en souvinssent pour la postérité. Par moments, il demandait Spiculus, le plus habile, parmi les gladiateurs, dans l'art de tuer. Par moments il déclamait : « Ma mère, mon épouse, mon père me convoquent ! » Des lueurs d'espoir s'éveillaient encore en lui, vaines et puériles. Il savait que c'était la mort et n'y croyait pas.

Ils trouvèrent la Porte Nomentane ouverte. Plus loin, ils dépassèrent l'Ostrianum, où avait enseigné et baptisé l'Apôtre. A l'aube ils atteignirent la villa de Phaon.

Une fois là, les affranchis ne lui cachèrent plus qu'il était temps de mourir. Il fit creuser la fosse et s'étendit à terre afin qu'ils prissent la mesure exacte. Mais la vue des pelletées de terre l'apeura. Sa face bouffie devint

blême, et sur son front, telles des gouttes de rosée, des gouttes de sueur perlèrent. Il lanterna. D'une voix saccadée qu'il s'efforçait de rendre tragique, il déclara qu'il n'était point temps encore. Puis il recommença ses citations. Enfin, il demanda que son corps fût brûlé. « Quel artiste périt! » répétait-il avec stupeur.

Soudain, un courrier de Phaon vint annoncer que le Sénat avait déjà statué, et que le parricide serait puni selon la coutume.

— Quelle est cette coutume? demanda Néron, les lèvres blanches.

— Ils te mettront la fourche au cou, te fouetteront à mort et jetteront ton cadavre dans le Tibre! dit Epaphrodite, bourru.

Il ouvrit son manteau.

— Ainsi, il est temps! dit-il, les yeux au ciel.

Et il répéta :

— Quel artiste périt!

A ce moment, un galop résonna : le centurion, avec ses soldats, venait pour la tête d'Ahénobarbe...

— Va donc! crièrent les affranchis.

Néron appuya le couteau sur sa gorge. Mais il poussait d'une main timide, et l'on voyait qu'il n'oserait jamais enfoncer la lame. Subitement, Epaphrodite lui força la main, et le couteau entra jusqu'à la garde. Ses yeux se désorbitèrent, horribles, énormes, pleins d'épouvante.

— Je t'apporte la vie! cria le centurion.

— Trop tard! râla-t-il.

Et il ajouta :

— Ah! fidélité!...

En un clin d'œil, la mort enténébra sa tête. De sa lourde nuque, le sang, en un bouillonnement noirâtre, giclait sur les fleurs du jardin. Ses pieds labourèrent le sol, — et il expira.

Le lendemain, la fidèle Acté couvrit sa dépouille de tissus précieux et la brûla sur un bûcher d'aromates.

Ainsi passa Néron, comme passent la rafale, la tempête, le feu, la guerre ou la peste... Et, désormais, des hauteurs du Vatican, règne sur la Ville et le monde la basilique de Pierre.

Non loin de l'ancienne Porte Capène, s'élève aujourd'hui une chapelle minuscule, avec cette inscription, effacée à demi : QUO VADIS, DOMINE ?

FIN

TABLE

Première partie..... 1

Deuxième partie..... 217

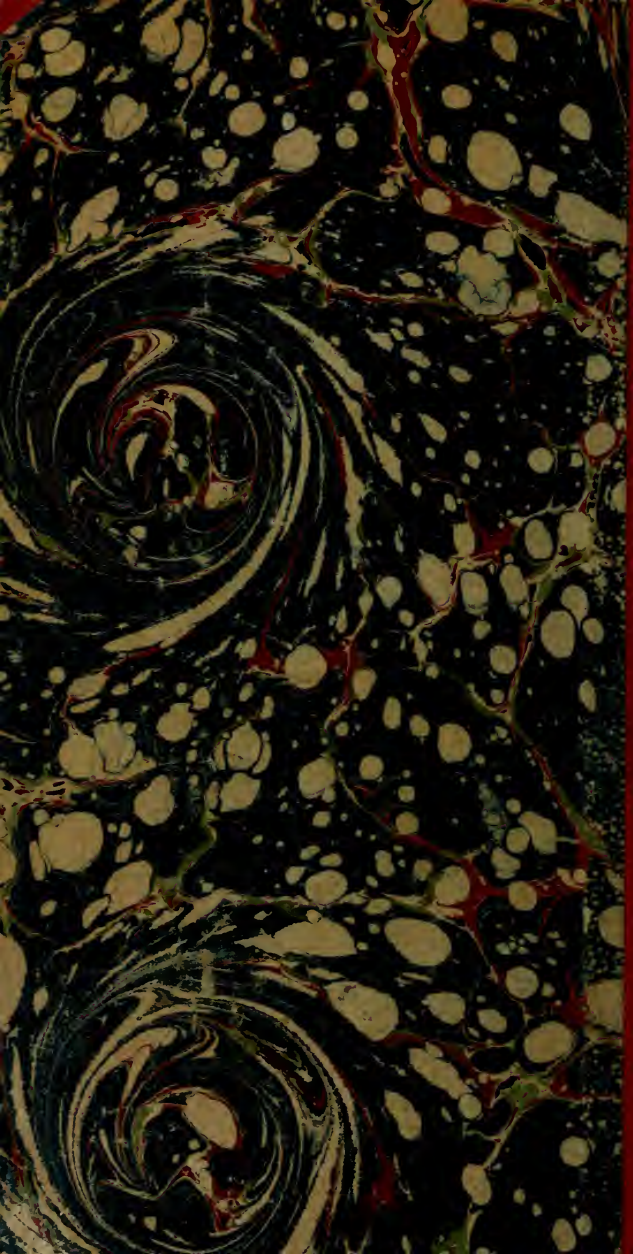
Troisième partie..... 371

24-5 00. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AUG 09 1986
09 AOU'86
24 AVR. 1991
03 AVR. 1991
13 1000
24 JUIL. 2000
NOV 29 2000
22-02-84
14 FEV '84
FEB 08 '85
22 FEV '85
28 MAR '85
20 MAR '85

CE i

a39003 002059920b